PRÉCIS DE LA MEDECINE PRATIQUE,

CONTENANT

L'hiſtoire des maladies, dans un ordre tiré de leur ſiége; avec des obſervations & remarques critiques ſur les points les plus intéreſſans.

Par M. LIEUTAUD, Médecin de Mgr le Duc de BOURGOGNE & des Enfans de France; de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, & ancien Profeſſeur d'Anatomie.





A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

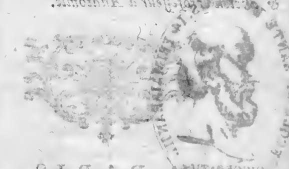
M DCC LIX.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROY.

PRÉCIS
DE
LA MÉDECINE
PRATIQUE,
CONTENANT

L'histoire des maladies, dans un ordre tiré de leur siége, avec des observations & remarques critiques sur les points les plus intéressans.

Par M. LIEUTAUD, *Médecin de Mgr le Duc de* BOURGOGNE *& des Enfans de France ; de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, & ci-devant Professeur d'Anatomie.*



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

M D C C L I X.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROY.



INTRODUCTION.

LA pratique de la vraie médecine, éclairée par les ſciences préliminaires (*a*), eſt établie ſur l'hiſtoire d'un ſi grand nombre de faits, tant ſimples que combinés, qu'il n'eſt preſque pas poſſible, avec la mémoire même la plus cultivée, de les avoir tous préſens. Un tableau qui rapprocheroit toutes ces connoiſſances éparſes, & les préſenteroit avec netteté & préciſion, ſeroit ſans doute très-avantageux; mais on penſe bien que ce projet, le plus aiſé à concevoir, eſt très-difficile à exécuter. J'ai cependant oſé l'entreprendre en écrivant, pour mon uſage, avec toute l'exactitude & l'attention dont j'ai été capable, le réſultat des obſervations qu'un long exercice auprès des malades, & l'ouverture d'un grand nombre de cadavres m'ont fourni. J'ai ajoûté à mon travail, lorſqu'il m'eſt venu en penſée de le rendre public, celui de nos meilleurs praticiens,

(*a*) La plus grande partie des mathématiques, la phyſique expérimentale, la chymie, l'anatomie, l'hiſtoire naturelle, &c.

en puiſant dans leurs écrits tout ce qui pouvoit enrichir celui-ci. Je n'ai adopté que les faits qui m'ont paru les mieux conſtatés, & bien dégagés des futiles productions de l'eſprit : je les ai ſur-tout empruntés de ceux qui, en publiant leurs ſuccès, n'avoient pas diſſimulé leurs malheurs. J'ai recueilli, en un mot, tant de mes obſervations que de celles des autres, & renfermé dans un ouvrage, dont je donne ici la principale partie, tout ce que j'ai trouvé de plus important & de plus sûr dans l'art de conſerver la vie aux hommes.

L'ordre que j'ai donné aux articles de ce Précis n'eſt pas bien recherché ; mais il n'en ſera pas moins utile aux praticiens. Ayant renoncé à toutes les illuſions de la phyſique ſyſtêmatique, je ne pouvois pas embraſſer celui qui eſt tiré de ces vices qu'on ſuppoſe, tant dans les parties organiques que dans le ſang, la lymphe & les autres humeurs. L'alphabétique m'a paru trop arbitraire : s'aviſera-t-on de chercher au mot *mucilago* dans le dictionnaire de *James*, les maladies des articulations ? Conſultera-t-on *algedo* pour la gonorrhée arrêtée ; *albadara* pour la luxation d'un os ſéſamoïde ; *morbus niger* pour le vomiſſement de ſang ; & ainſi de pluſieurs

autres articles que le ſeul hazard peut préſenter? J'ai cru éviter ces inconvéniens, en me ſoumettant à l'ordre anatomique pour toutes les maladies, tant internes qu'externes, qui en ſont ſuſceptibles; faiſant précéder l'expoſition de celles qui ſont générales, ou qui n'ont pas de ſiége fixe: j'en ai ſéparé, pour me conformer à un uſage ſagement établi, les maladies des femmes & celles des enfans. Il eſt aiſé de voir que cet arrangement peut offrir bien des reſſources pour les cas qui ne ſont pas communs, ou qu'on rencontrera pour la premiere fois; ſur leſquels il arrive tous les jours qu'on conſulte infructueuſement les autres livres.

Celui-ci étoit écrit en latin; mais pour des raiſons qu'il importe peu de ſçavoir, je l'ai mis en notre langue, & n'ai laiſſé ſubſiſter que les titres particuliers, dont la plûpart ne peuvent gueres être rendus en françois. J'ai tâché dans chaque article de n'oublier aucun des ſignes qui caractériſent la maladie qui en fait le ſujet, & d'expoſer en même tems les ſymptomes qui peuvent l'accompagner: j'aurois voulu pouvoir les préſenter ſéparément; mais les praticiens ſçavent aſſez, que quelque différence que nos auteurs ayent établie entre ces deux ſortes de phénomenes, on

eſt ſouvent obligé de les confondre, parce que la nature ne les diſtingue pas toujours, & que rien d'ailleurs n'eſt preſque plus arbitraire que l'application des termes qui les déſignent. J'aurois encore deſiré, en expoſant les uns & les autres, de me conformer à l'ordre des tems; mais la nature n'en ſuit aucun; ainſi je crois qu'on ne peut donner là-deſſus que des généralités ou des erreurs.

Comme je n'ai voulu faire entrer dans ce recueil aucune hypothèſe, il ne m'a pas été permis de m'arrêter aux cauſes prochaines & immédiates des maladies qui nous ſeront toujours très-cachées, & dont la recherche eſt plus propre à nous induire en erreur qu'à nous éclairer; mais je n'ai pas manqué de faire mention de celles qu'on appelle *évidentes* & *éloignées*, qui peuvent nous dévoiler avec moins d'ambiguité le vrai caractere des maladies. J'ai encore établi ma doctrine ſur les obſervations dans tous les genres, les plus méditées, & dont l'enchaînement peut ſeul former un ſyſtême ſolide & inébranlable, auquel le tems qui renverſe tous les autres, ne ſçauroit donner la moindre atteinte. Il m'a paru que c'étoit la ſeule théorie qu'on devoit recevoir dans un ouvrage de la nature de celui-ci: il eſt aiſé de voir

qu'elle differe peu de la pratique ; puisqu'on peut cultiver la premiere, si l'on s'en tient à l'observation, ou aux réflexions qu'elle fait naître, & qu'on exerce la seconde en agissant auprès des malades : l'une, en un mot, est l'étude méditée de tous les faits de pratique réduits en préceptes ; & l'autre en est l'application.

Mes mémoires m'ont fourni une bonne partie de ce que j'ai écrit sur le siége des maladies, ou sur les désordres qui en sont le produit. On n'aura pas de peine à croire, que m'étant livré pendant plus de vingt ans aux travaux relatifs à cet objet, il doit m'avoir passé par les mains bien des cas qui ont échappé aux autres. Je n'en donne que le résultat que je joins à celui des observations du même genre que *Bonet* & *Manget* ont rassemblées, comme de toutes celles qui sont parsemées dans les livres plus modernes ; mais je nedois pas laisser ignorer que j'ai usé des unes & des autres avec quelque réserve, parce qu'il m'a paru que ceux qui nous les ont communiquées, n'avoient pas tous eu ce discernement & cet esprit de recherche, qui seuls, peuvent donner du poids à ces sortes de rapports. Il y a cependant bien des maladies sur lesquelles l'ouverture des cadavres ne nous apprend rien : il est bon d'en être

prévenu, afin de ne pas prendre pour omiſſion le ſilence que je garde là-deſſus dans quelques articles.

Je ne me ſuis pas beaucoup étendu ſur les prédictions, parce que je n'ai pas cru qu'il fût néceſſaire de répéter à chaque article, que le délire, l'aſſoupiſſement & les convulſions; l'oppreſſion & le râlement; les défaillances, la ſueur froide & autres ſymptomes graves, communs à toutes les maladies, étoient fâcheux: quelqu'un peut-il l'ignorer? Mais il en eſt d'autres qui, ſelon les circonſtances, peuvent être bons ou mauvais, comme la fiévre, les éruptions, les hémorragies, le vomiſſement, le cours de ventre, &c. J'ai eu ſoin d'en faire mention. Cependant ceux qui ne manquent pas d'expérience, n'ont que trop appris à leurs dépens, qu'on ne doit prononcer ſur l'avenir, qu'avec la plus grande réſerve, & que preſque tout ce qu'Hippocrate, qui a trop généraliſé les cas particuliers, a écrit ſur cette matiere, eſt rempli d'incertitudes: je trouve enfin, que cet auteur nous inſtruit plus, lorſqu'il avoue qu'on ne peut rien prédire de certain dans les maladies aigues, que dans tout ce qu'il a répandu à ce ſujet dans ces ouvrages.

Je paſſe auſſi légerement ſur la diéte,

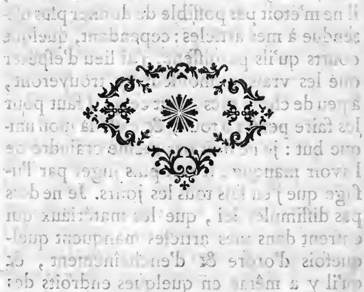
quoique je la regarde comme le point le plus important de la curation, & que ſon obſervance ſoit une de ces régles fondamentales de la médecine, dont il n'eſt jamais permis de s'écarter ; mais je n'ai pas cru qu'un médecin un peu attentif eût jamais rien à ſe rappeller là-deſſus. Cependant je ne manque pas de faire ſouvent remarquer dans le cours de ce Précis, qu'on peut en tirer quelquefois plus d'avantage, que de l'application de tous les remedes. En effet, combien de fois n'a-t-on pas vu dans les maladies aigues les plus formidables, que le ſeul régime en avoit été victorieux ? Ne ſçait-on pas encore que ſans ſon ſecours les affections chroniques réſiſtent à tous les autres, & qu'on l'a même trouvé dans ces cas quelquefois le ſeul efficace ? S'il y a enfin quelque choſe dans la médecine qui puiſſe mériter tous les éloges pompeux que les charlatans donnent à leurs ſecrets, c'eſt le régime.

Je propoſe pour chaque maladie les principaux remedes qu'on y a appliqués. Quoique je les aie réduit à un petit nombre, je ne laiſſe pas d'en nommer beaucoup plus qu'on n'en doit employer dans les cas ordinaires. On ſçait que les maladies aigues en demandent en général très-peu, & qu'il n'eſt même pas permis de les placer

dans tous les tems : c'eſt le ſentiment de preſque tous les auteurs, tant anciens que modernes. Cette expectation, au reſte, ſi recommandée dans tous leurs écrits, n'eſt point, comme on pourroit l'entendre, une inaction oiſive, mais une conduite éclairée, qui tend à attendre que la nature donne le ſignal d'agir. Il n'en eſt pas ainſi des maladies chroniques, qui demandent le plus ſouvent un traitement varié, & par conſéquent la connoiſſance de beaucoup de remedes ; car les médecins les plus exercés ſçavent très-bien, que les ſecours qui paroiſſent les plus appropriés à la maladie, ne rempliſſent pas toujours nos eſpérances ; & qu'il faut, en bien des occaſions, faire pluſieurs tentatives, avant de rencontrer ce qui doit en couronner le ſuccès. Je me ſuis enfin uniquement propoſé, pour les unes & les autres, de mettre ſous les yeux d'un praticien inſtruit tout ce dont il peut faire uſage : il ne lui reſte qu'à ſe déterminer pour le choix, & à régler le tems de l'application : je marque l'un & l'autre, lorſque le ſujet que je traite me le permet ; mais il n'eſt pas toujours poſſible de le faire, à cauſe d'une infinité de circonſtances qu'on peut à peine embraſſer dans les ouvrages même conſacrés à une ſeule maladie.

Tel est le plan de cet abrégé, qui ne ressemble à aucun de ceux qu'on a donnés jusqu'ici. Mes propres observations, tant cliniques qu'anatomiques, m'en ont fourni, comme je l'ai déja dit, la principale matiere; & ce n'a été que dans la vue de le rendre plus complet, que j'ai eu recours à celles des autres: je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de les distinguer; les gens intelligens n'auront pas de peine à en deviner la raison. Ils jugeront encore, que m'étant proposé de rendre ce volume portatif, & d'y renfermer toute la médecine, il ne m'étoit pas possible de donner plus d'étendue à mes articles: cependant, quelque courts qu'ils paroissent, j'ai lieu d'espérer que les vrais connoisseurs y trouveront, à peu de chose près, tout ce qu'il faut pour les faire penser à tout; & c'est-là mon unique but: je ne dois pas même craindre de l'avoir manqué, si j'en puis juger par l'usage que j'en fais tous les jours. Je ne dois pas dissimuler ici, que les matériaux qui entrent dans mes articles manquent quelquefois d'ordre & d'enchaînement, & qu'il y a même en quelques endroits des lacunes considérables. M'auroit-il été difficile d'éviter ces inconvéniens, si, à l'exemple de tant d'écrivains, j'avois voulu travailler d'après mes idées ou les leurs;

mais, je le répete, je me suis imposé la loi d'écrire l'histoire abrégée des faits, & non celle des opinions. Je dirai enfin, que plus occupé des choses que de l'arrangement des mots, j'ai laissé souvent courir m'a plume; mais je ne doute pas que l'importance de la matiere ne puisse réparer avantageusement les vices du style & de la diction.





PRECIS
DE
LA MEDECINE
PRATIQUE.

LES MALADIES INTERNES,
LIVRE PREMIER.

SECTION I.

Les générales & celles qui n'ont aucun siége déterminé.

FEBRIS.



A Fievre, dont on me dispensera de donner la définition, est sans contredit la maladie la plus commune, & celle dont on a le plus traité ; cependant je ne crains pas de dire qu'elle n'en est pas mieux éclaircie, parce que la plûpart de ceux qui en ont fait le sujet de leurs écrits, n'ont guères suivi que leurs idées & leurs hypothèses : je ne suis pas même éloigné de penser, avec plusieurs sçavans médecins, qu'on

FEBRIS.

parviendra difficilement à débrouiller ce chaos, ſi l'on n'abandonne preſque tout ce qui a été dit juſqu'à préſent, pour travailler d'après l'obſervation à nouveaux frais. En attendant que quelqu'un veuille embraſſer ce grand objet, j'expoſerai en peu de mots le plan que je me ſuis formé dans la pratique, ou le réſultat de tout ce que j'ai pu obſerver ſur cette matiere.

Je n'ai connu, auprès des malades, que quatre ſortes de *fiévre eſſentielle continue*, ſçavoir, 1°. *la continue ſimple*, que pluſieurs ont appellé continente, parce qu'on la ſuppoſe ſans exacerbation, ce qui n'eſt pas exactement vrai : ſa durée eſt incertaine ; cependant elle ne va pas au-delà de quatorze jours, ſi elle ne dégénere par un mauvais traitement ; 2°. *la continue putride*, accompagnée d'exacerbations & de ſymptomes plus graves : elle paroît dépendre d'une ſorte d'altération ou de putridité du ſang & des humeurs, & tendre à une dépuration plus ou moins manifeſte, qui en fait le principal caractere ; 3°. *l'ardente*, que la chaleur brûlante intérieure & la ſéchereſſe de la bouche diſtinguent aſſez des autres ; 4°. *la maligne*, dont les ſymptomes beaucoup plus graves dépendent de l'affection des nerfs & du cerveau, en quoi conſiſte ſon caractere eſſentiel : elle eſt communément plus longue que les autres, ſouvent épidémique & contagieuſe, & quelquefois peſtilentielle.

Ces quatre ſortes de fiévre qui ont, comme on le penſe bien, différens dégrés, ſe rapprochent quelquefois par des nuances ſi imperceptibles, qu'il eſt bien difficile de les diſtinguer : lorſqu'on conſidere même le peu de diſtance qu'il y a de l'une à l'autre, on ſeroit tenté de croire avec *Boerhaave*, qu'elles ne different point eſſentiellement, & que ce ne ſont que les différens dégrés d'une même maladie qui ſe préſente ſous pluſieurs aſpects. On trouve un exemple bien frapant des variétés dont la fiévre eſt ſuſceptible dans

l'examen des épidémiques, qui paroiſſent dans le même tems & au même lieu ſous différentes formes, ſemblent même changer de caractere, quoiqu'on ſçache très-bien qu'elles ne reconnoiſſent qu'une ſeule & même cauſe, que le tempérament & une infinité d'autres circonſtances & accidens peuvent modifier. On a encore obſervé beaucoup d'affinité entre les fiévres continues & les intermittentes ; les exacerbations des unes & les accès des autres ont un grand rapport, ainſi que leurs périodes & leurs criſes, &c. outre que rien n'eſt pluscommun dans la pratique, que de voir les continues ſe changer en intermittentes, & celles-ci dégénérer en continues. Quoi qu'il en ſoit de leur différence, je crois qu'il eſt bon de les conſidérer ſéparément ; & cette diſtinction doit influer même beaucoup ſur le traitement.

S'il eſt difficile quelquefois de diſtinguer les fiévres continues eſſentielles entr'elles, & de trouver leurs points de partage, il n'eſt pas plus aiſé de ne pas les confondre avec un très-grand nombre de *fiévres ſymptomatiques*, que les Auteurs ont mêlé mal-à-propos avec les premieres, ſous les noms de *febris ereſypelacea, inflammatoria, dyſenterica, catarrhalis, rheumatica, arthritica, lactea, lochialis, cachectica, ſcorbutica*, &c. On n'héſitera point ſur la fiévre qui accompagne la petite vérole, la rougeole, la rougeur ſcarlatine, l'éréſypele & les autres éruptions, l'inflammation, la dyſſenterie, les fluxions, le rhumatiſme, la goutte, la formation du lait, la ſuppreſſion des lochies, & enfin les douleurs, les contuſions, les plaies, la brûlure, &c. Mais on ne diſtinguera pas avec la même évidence celle qui dépend de la pléthore, de la cachexie, de la dépravation de la bile, du ſcorbut, de la vérole, des écrouelles, des affections hyſtériques & hypocondriaques, de la chaleur du ſang, de la crapule, des matieres putrides & vermineuſes qui

FEBRIS. croupissent dans les premieres voies; des obstructions, des suppurations & gangrenes internes, des épanchemens, des évacuations supprimées, des éruptions rentrées, du lait répandu, & enfin de l'épuisement, des passions de l'ame, du soleil, &c. Rien n'est cependant plus important que de distinguer la fiévre symptomatique qui dépend d'un vice local, ou d'une autre maladie, de l'essentielle provenant du seul vice du sang & des humeurs: on ne sçait que trop qu'on prend tous les jours l'une pour l'autre; je ne m'arrête pas aux suites funestes que peuvent avoir ces bévues.

Les écrivains ne se sont pas contentés de transporter dans la classe des fiévres ce qui n'est que le produit d'une autre maladie, sans considérer qu'il faudroit en faire autant d'especes qu'il y a des maladies, puisqu'on en connoît très-peu qui ne puissent exciter la fiévre: ils ont encore imaginé des caracteres, & forgé des noms tirés du symptome qui les frapoit le plus: c'est de-là que sont venues toutes ces fiévres chimériques, nommées dans leurs écrits, *febris algida*, *epiala*, *lipyria*, *comatosa*, *phrenetica*, *siticulosa*, *sputatoria*, *oscitans*, *singultuosa*, *famelica*, *anhælosa*, *anxiosa*, *syncopalis*, *vomitoria*, *torminalis*, *cacatoria*, *sudatoria*, *uretica*, *colliquativa*, &c. Mais laissons-là toutes ces futilités, & passons à de plus grandes difficultés: on les rencontre dans l'examen d'un grand nombre de fiévres qui n'ont point de caractere, & qu'on ne peut rapporter à aucune des essentielles ni des symptomatiques dont nous venons de faire l'énumération.

Les praticiens n'ignorent pas que les continues comme les intermittentes, ont souvent dans leur commencement une marche irréguliere, (*febres nondum typicæ:*) on doit alors suspendre son jugement, si l'épidémie regnante ne vient au secours. Ces sortes d'écarts de la nature sont très-communs dans presque

toutes les maladies, mais principalement dans les fiévres, sur-tout les malignes dont on ne peut très-souvent saisir le caractere qu'après les sept premiers jours, & même plus tard. Il arrive encore souvent que le mauvais régime, ou un traitement mal entendu, bouleverse l'ordre qu'on remarque dans le cours ordinaire des maladies; & il résulte de ce désordre des fiévres, tant continues qu'intermittentes, qui dégénerent, *febres corruptæ* : elles s'écartent de leur marche connue, & deviennent communément plus dangereuses, en prenant un aspect de malignité. J'ai observé plusieurs fois, que la multiplicité des remedes donnoient lieu à ce funeste changement. *Sydhenam* a fait la même remarque : on rejettoit de son tems, comme on le fait encore aujourd'hui, la durée de ces sortes de fiévre sur le scorbut. Laissons ces odieuses ressources à ceux qui se sont arrogés le droit de tromper le Public. FEBRIS.

Toutes ces difficultés sont encore peu de chose en comparaison de celles que présentent les fiévres compliquées, (*febres complicatæ;*) il n'y a guères que le jugement & la sagacité qui puissent en triompher. Les continues & les intermittentes, les essentielles & les symptomatiques, les aigues & les lentes se mêlent ensemble, & forment par leur combinaison des maladies qu'on ne peut ranger dans aucune classe, & qui sont pour les médecins, même les plus expérimentés, des écueils où tout leur sçavoir vient souvent échouer. C'est dans ces cas, qui semblent permettre à chacun de suivre le procédé que son génie lui inspire, où l'on pourroit se servir bien utilement d'un bon tableau des maladies, qui mettroit sous les yeux, dans un ordre bien digéré, toutes les affections qui peuvent avoir du rapport à celles qu'on à a traiter : en vain se fieroit-on à sa mémoire; car qui n'a pas éprouvé cent fois qu'elle est alors infidéle, sur-tout pour ceux qui ont ignoré l'art de la cultiver?

FEBRIS.

Prédictions.

On sçait que les fiévres sont accompagnées d'un grand nombre de symptomes qui les rendent plus ou moins dangereuses, & que c'est dans cette source qu'on a puisé la doctrine des prédictions, exposée avec autant d'étendue que de confusion, dans les écrits qu'on attribue à *Hippocrate ;* doctrine que *Alpin* a le plus fidélement rendue avec toutes ses incertitudes. Elle nous apprend qu'un tel signe est bon ou mauvais, selon qu'il est accompagné de bons ou mauvais symptomes, c'est-à-dire, que lorsqu'un mouvement quelconque de la nature soulage ou guérit, on peut prononcer hardiment qu'il est bon, & qu'il est mauvais lorsque le mal empire : c'est à-peu-près le résultat de la plûpart des connoissances qu'on peut tirer de la lecture d'Hippocrate & de tous ses commentateurs. Faut-il d'ailleurs avoir beaucoup étudié pour sçavoir que l'assoupissement, l'obscurcissement de la vue, le délire, les convulsions, le tremblement, l'accablement extrême, les anxiétés, les défaillances, la sueur froide, l'oppression, le râlement, le pouls foible & intermittent, & en un mot tous les symptomes, qui reconnoissent l'affection du poumon, du cœur & du cerveau, sont toujours dangereux ? A l'égard des autres, en sera-t-on plus avancé, lorsqu'on sçaura que l'hémorragie, la céphalalgie, l'insomnie, la surdité, la soif, la salivation, le dégoût, le vomissement, les différentes sortes de cours de ventre, les sueurs de toutes les especes, les variétés qu'on observe dans les urines, & tant d'autres accidens peuvent être bons, indifférens ou mauvais, selon le concours des autres symptomes ? Cette matiere a cependant besoin d'être présentée avec un peu plus d'étendue ; je la renfermerai dans quelques articles.

Le visage & la bouche sont les premieres parties qui subissent l'examen d'un praticien : l'inspection du premier dans toutes les maladies, mais sur-tout dans les

fiévres, est de la plus grande importance : on sçait bien qu'on a d'autant plus à craindre qu'il s'éloigne de son état naturel; mais on y découvre beaucoup de choses qu'il est presque impossible de rendre ; ce n'est que par une longue habitude qu'on peut acquérir là-dessus bien des connoissances qui sont aussi précieuses que peu communes. On sçait que le nez aigu, les yeux enfoncés, les temples creuses, la sécheresse & la couleur pâle ou plombée de la peau, constituent ce qu'on appelle *la face hippocratique*, qui est, sur-tout dans les premiers jours de la maladie, presque toujours un signe de mort. *Le visage* enflammé, le battement violent des carotides, *les yeux* rouges & étincelans, le regard fixe & hagard sont ordinairement les avant-coureurs du délire & quelquefois de l'hémorragie. La crainte de la lumiere, hors dans la rougeole & la petite vérole, les yeux immobiles, éteints & ternis, leur convulsion, l'obscurcissement ou la perte de la vue, les yeux à demi-ouverts pendant le sommeil, doivent donner beaucoup d'inquiétude sur l'événement ; les larmes involontaires dans de fâcheuses circonstances sont souvent un signe de mort. La rougeur des *joues* dans les maladies aigues, précede le redoublement, ou marque le mauvais état de la poitrine : on sçait combien elle est à craindre dans les jeunes gens qui ont la poitrine délicate : le désordre qui arrive au poumon se manifeste encore par le mouvement des aîles du *nez*. La bouffissure du *visage*, assez commune dans les maladies aigues, est rarement dangereuse; mais elle fait craindre la longueur de la maladie. L'espece de gale prurigineuse qui paroît souvent autour des *lévres* & du *nez*, annonce la fin de la fiévre. *La soif* extrême, & le contraire sont également dangereux; sa cessation subite dans les fiévres ardentes, est encore plus alarmante. *Les aphtes* livides & noirs ; *la difficulté d'avaler* sont aussi de fâcheux symptomes.

FEBRIS.

La langue aride & brûlée, couverte d'une croute noirâtre, manifeste une grande maladie. *La salivation* ne présente rien de fâcheux ; elle est même utile dans la petite vérole & dans quelques fiévres épidémiques. Le frottement convulsif des *dents*, & leur claquement sont souvent habituels, & donnent des fausses alarmes à ceux qui n'en sont pas instruits.

Le pouls est, comme on le sait, la boussole des Médecins : il n'est pas douteux qu'on ne puisse tirer des grandes connoissances de toutes ses variétés ; mais il est aussi très-assuré qu'il y a peu de gens capables de les observer. Je dirai à ce sujet, que j'ai vu un Médecin qui, prédisant avec emphase ce qui devoit arriver dans deux jours, ne connut point que son malade alloit passer dans quelques minutes. C'est avec aussi peu de fondement qu'on juge tous les jours de la fiévre par la seule *fréquence* du pouls : combien de gens ne voit-on pas qui prononcent hardiment, après avoir touché pendant quelques secondes le pouls d'un malade qu'ils voient pour la premiere fois ? Mais ce qu'ils prétendent faire envisager comme un trait de leur habileté, fournit à un homme instruit la preuve la plus complette de leur ignorance : s'ils voient deux malades, dont l'un aura soixante pulsations par minute, & l'autre quatre-vingt, ils ne manquent pas, sans faire d'autres recherches, de déclarer le premier libre de fiévre, & de la supposer dans le second : cependant il peut arriver que ce soit tout le contraire. Si le premier a dans l'état de santé, de quarante à cinquante pulsations par minute, ce qui est assez commun dans l'un & l'autre sexe, (j'en ai même vu plusieurs au-dessous de ce nombre,) il n'est pas douteux qu'il n'ait la fiévre, lorsque, hors des circonstances extraordinaires, l'artere battra soixante fois dans la minute ; si le second (se portant bien) a soixante-dix ou quatre-vingt pulsations par minute, ce qui se

rencontre encore plus souvent, on juge bien qu'il sera exempt de fiévre, lorsque le nombre des battemens n'augmentera pas. On voit par-là qu'il est très-aisé de se tromper, lorsqu'on jugera légérement de la fiévre par le nombre des vibrations de l'artere, & qu'on ne peut se garantir de l'erreur, qu'en connoissant bien l'état naturel du pouls de son malade, ou en suspendant sa décision, lorsqu'on le voit pour la premiere fois, dans tous les cas où il peut y avoir du doute; car on n'en sçauroit former, lorsque l'artere bat de cent à cent cinquante fois par minute, ce qui est, pour le dire en passant, le dernier dégré de la fréquence du pouls.

FEBRIS.

Il est aisé de juger par ce que nous venons de dire, que le nombre des pulsations dans la fiévre peut augmenter du double; mais il n'en est pas de même de la chaleur réelle qui ne croît dans le plus fort accès de fiévre que d'une dixieme, suivant le résultat de toutes les expériences qui ont été faites à ce sujet, c'est-à-dire, que la chaleur du sang n'augmente pas en raison de son mouvement progressif: aussi sçait-on que la chaleur n'est pas essentielle à la fiévre, puisque dans quelques fiévres malignes elle est comme dans l'état naturel, & même au-dessous. Il ne faut pas juger au reste de la chaleur réelle par le sentiment qu'elle excite en nous, qui paroît souvent fort au-dessus du dégré qui a été fixé par le thermometre.

Il est cependant évident qu'on peut ordinairement juger par le pouls du dégré de la fiévre & de celui des forces, comme de l'état des solides & des liqueurs, & que ces connoissances combinées peuvent beaucoup influer sur le pronostic. Tout le monde sçait que le *pouls* plein & développé, que le régulier par rapport à l'intervalle des pulsations, que l'égal dont les battemens se ressemblent parfaitement, & qu'enfin l'artere souple & flexible, donnent (dans plusieurs dégrés de fréquence & de vîtesse) des grandes espérances de gué-

FEBRIS. rifon. Le pouls au contraire petit & reſſerré, l'irrégulier & l'inégal, l'artere enfin tendue, marquent la violence de la maladie. Le foible, le concentré & l'intermittent ſont toujours à craindre ; le convulſif ne l'eſt pas moins, ſur-tout lorſque les pulſations ſont ſi fréquentes, qu'elles forment ſous le doigt une eſpece d'ondulation. On redoute encore le *pouls* dont la lenteur ne répond point à la violence de la maladie, ainſi qu'on le voit arriver dans la plûpart des fiévres malignes. On a obſervé que *les redoublemens* qui n'ont point de regle, comme ceux qui reviennent tous les deux jours, ne ſont pas fâcheux ; on appréhende au contraire ceux qui paroiſſent tous les jours, principalement lorſque le retour prévient la fin de celui qui le précede. Si l'exacerbation ne revient que le quatrieme jour, on doit s'attendre à une longue maladie, & cette obſervation découvre encore le rapport qu'il y a entre la fiévre continue & l'intermittente. J'ajouterai ici que *les treſſaillemens des tendons* (*ſubſultus tendinum*) qui ſe font ſentir au poignet annoncent, lorſqu'ils ne ſont pas habituels, une maladie grave. On juge encore, en touchant le pouls, de la ſéchereſſe & de la *chaleur de la peau*, dont on peut tirer bien des connoiſſances, comme auſſi de la froideur des extrémités, qui, hors du tems du friſſon, eſt toujours d'un mauvais augure.

On n'a pas beſoin de dire que les violens *maux de tête* & continuels, l'inſomnie opiniâtre, le délire, l'aſſoupiſſement, la perte de la mémoire & des connoiſſances, les convulſions, la contorſion des yeux, le tremblement des mains & des levres, l'engourdiſſement de toutes les parties, le mouvement involontaire des mains qui ſemblent ramaſſer quelque choſe, &c. ſont preſque toujours d'un mauvais préſage : cependant on doit ſe raſſurer contre le délire, les convulſions & les tremblemens, lorſque le pouls eſt

développé & régulier. L'affection comateuse qui succede au délire, est la plus redoutable : on peut porter le même jugement des convulsions excitées par les grandes pertes. Le *tintement d'oreille* n'est point dangereux : on n'a pas à craindre la *surdité*, symptome assez familier aux fiévres malignes, sur-tout si elle arrive dans le tems du relâchement. La *voix* éteinte & tremblante, la respiration laborieuse & entrecoupée, le râlement, le hoquet, les anxiétés, ou ces inquiétudes cruelles qu'on espere vainement de calmer, en changeant de situation, sont des mauvais signes. Il faut en excepter l'oppression ou le resserrement de la poitrine qui précede quelques crises, & l'éruption de la petite vérole, de la rougeole & de quelques autres efflorescences ou pustules de la peau, qu'on peut regarder comme des mouvemens critiques.

Le gonflement & l'élévation des *hypocondres* & de tout le *bas-ventre*, est dans les fiévres un symptome assez familier & peu à craindre ; mais il n'en faut pas juger de même : si la tension est douloureuse ou extrême, il y a alors peu de ressource. Le *vomissement*, au commencement des maladies, est avantageux ; il n'en est pas de même dans les autres tems, sur-tout lorsqu'il n'a cédé ni aux émétiques, ni aux purgatifs : il est rarement critique : celui des matieres glaireuses & bilieuses, est bon dans tous les tems ; mais les matieres noires & fétides menacent la vie des malades. Les praticiens craignent encore le *cours de ventre* excessif, les déjections involontaires, les séreuses, les écumeuses, les graisseuses, les vermineuses, les sanglantes, les noires & les extrêmement fétides. Pour ce qui regarde les *urines*, les trop abondantes, les ardentes, les sanglantes, principalement dans la petite vérole, les gluantes & les noires ne présagent rien de bon ; leur suppression & leur écoulement involontaire annoncent une grande maladie. Si les urines sont ardentes au com-

mencement d'une fiévre aigue, on doit s'attendre à une maladie courte, mais dont l'événement est très-incertain : on redoute beaucoup les pâles & les aqueuses dans les cas où le cerveau est affecté. Les urines chargées de différente maniere dans le tems de la coction, sont d'un bon présage : les changemens qui y arrivent dans un autre tems, méritent aussi-bien d'être observés ; mais on doit bien se garder d'en tirer aucun pronostic, si l'on ne veut passer pour charlatan dans l'esprit des gens instruits.

FEBRIS.

On peut dire des *sueurs* fébriles, qu'elles sont plus souvent critiques que symptomatiques : elles terminent plus ou moins sensiblement la plûpart des fiévres ; & l'on a remarqué que les périodiques où elles manquent, sont les plus rebelles : cependant les sueurs excessives, sur-tout au commencement des maladies, les continuelles, celles qui sont bornées à une partie, les gluantes, les fétides & celles qui s'éloignent le plus de leur état naturel, tant par la couleur & l'odeur que par la consistance, sont toujours dangereuses. Nous avons déja dit que les sueurs froides, sur-tout si elles n'occupent que le visage, étoient souvent mortelles. Les *frissons* qui précedent la fiévre ou qui annoncent le redoublement, ne sont point à craindre, sur-tout s'ils répondent au dégré de chaleur qui leur succede : les longs annoncent le plus souvent une longue maladie. On redoute ceux qui se manifestent après la sueur, de même que les irréguliers qui sont ordinairement les avant-coureurs du délire, ou de quelqu'autre fâcheux accident, & même de la mort : tout le monde sçait que le fréquent retour du frisson fait craindre une suppuration interne. Nous ne parlons pas ici des frissons qui viennent d'une cause externe, ni de ceux qui accompagnent les affections hystériques & hypocondriaques, le marasme & autres maladies de langueur.

On sçait que les *douleurs* vagues, que celles de la

tête, du dos, des lombes & des autres parties, qui ne reconnoiſſent aucun vice local, ſont des ſymptomes communs à toutes les fiévres, & ſur leſquels on ne fonde aucun pronoſtic. Il n'en eſt pas de même de celles qui dépendent d'un engorgement, de la phlogoſe, de la ſuppuration, de la gangrene, &c. Rien n'eſt plus redoutable que la ceſſation ſubite des grandes douleurs internes dans les fiévres, parce qu'elle annonce la mortification de la partie. On ne doit pas mettre ſur le compte de la fiévre, les douleurs qui lui ſont étrangeres, comme les véroliques, les ſcorbutiques, les rhumatiſmales, &c. Je dois faire remarquer ici, au ſujet des ſymptomes fébriles dont je viens de parler, qu'ils ne doivent, pour le plus grand nombre, apporter aucun changement au traitement de la maladie, mais que parmi les autres, il s'en trouve pluſieurs qui obligent à le varier, & quelques-uns qui en demandent un particulier : ce n'eſt pas une des moindres difficultés dans la pratique, & il faut beaucoup de lumiere & d'expériences pour ſçavoir prendre là-deſſus un bon parti. Je ſupprime ici bien des détails qui ne regardent que quelques cas particuliers, & qui trouveront leur place ailleurs.

Criſes. Pluſieurs phénomenes fébriles dont nous venons de faire mention, quelque violens qu'ils puiſſent paroître, annoncent ſouvent la *criſe*, ou la conſtituent, en terminant heureuſement les maladies les plus graves. Il n'y a preſque point de fiévre, quoi qu'en diſent les modernes, qui ne puiſſe ſe terminer par une criſe, ou ſi l'on veut, par une eſpece de dépuration plus ou moins manifeſte, qui arrive communément, lorſque la maladie eſt à ſon dernier période, & qui eſt même précédée par une agitation quelquefois violente, à laquelle on a preſque toujours l'imprudence d'oppoſer les plus grands remedes; de ſorte qu'il n'eſt pas ſurprenant que le malade ſuccombe, tant aux efforts de la

FEBRIS. nature, qu'aux violences de l'art. Les ſueurs qui terminent, comme nous l'avons dit, preſque toutes les fiévres, l'expectoration, l'hémorragie & les autres pertes de ſang, le vomiſſement, le cours de ventre, les urines troubles, plus ou moins chargées, les tumeurs, comme les abcès, les bubons, les parotides & les charbons, les éruptions cutanées, &c. ſont les moyens les plus ordinaires dont la nature ſe ſert pour terminer les plus grandes maladies : s'ils ſont imparfaits, elles en ſont prolongées & en deviennent même mortelles. La doctrine des *jours critiques* qu'Hippocrate a mieux établi qu'aucun de ſes ſucceſſeurs, paſſe aujourd'hui, malgré la ſinguliere vénération qu'on a pour cet Ancien, pour remplie d'incertitude & d'obſcurité. Il n'en faut pas être ſurpris, parce que depuis qu'on a abandonné l'obſervation, on bouleverſe, ſi je puis m'exprimer ainſi, les mouvemens de la nature, & l'on traverſe l'ordre des opérations qui tendent à la guériſon des maladies.

Les jours critiques, ſelon Hippocrate, ſont le quatrieme de la maladie, le ſeptieme, le onzieme, le quartorziéme, le dix-ſeptieme & le vingt-unieme : on voit qu'ils ſont ſoumis aſſez exactement au nombre ſeptenaire ou demi-ſeptenaire, & non à la ſuperſtitieuſe ſupputation des nombres de Pythagore, comme quelques-uns l'ont prétendu. On obſerve tous les jours, malgré la mauvaiſe conduite qu'on tient le plus ſouvent, que beaucoup de fiévres ſe terminent le quatre, le ſept, le onze, le quatorze, &c. ou par la guériſon, ou par la mort. Ces périodes d'une demi-ſemaine, qui frappent les obſervateurs les moins attentifs, ſont aſſez ſentir la juſteſſe des obſervations d'Hippocrate, qui pouſſoit cette ſupputation juſqu'au quarante-deuxieme jour, terme de la révolution juſte de douze périodes alternatives de trois & de quatre jours. On ſçait que les fiévres tierces ne vont guères au-delà

du septieme accès; que les fiévres inflammatoires se terminent ordinairement en quatre ou sept jours. La péripneumonie finit quelquefois par la résolution le quatrieme jour, ou la suppuration s'établit alors, & la maladie se termine le septieme, ou se prolonge jusqu'au quatorzieme & même au vingt-unieme. La fiévre scarlatine, l'érésypelateuse & celle de la rougeole ne vont pas communément au-delà du septieme jour. La petite vérole se manifeste le plus souvent du trois au quatre, & suppure le sept. On a vu beaucoup de fiévres épidémiques se terminer le sept par la sueur. On a enfin remarqué, pour supprimer une infinité d'autres exemples, que l'épilepsie des enfans duroit sept mois ou sept ans; cependant outre les variétés & les exceptions que peut souffrir cette régle, il est nécessaire de faire observer qu'on a de la peine à en faire l'application à beaucoup de maladies dont le commencement est très-équivoque; de sorte qu'on risque souvent de manquer le terme dont il faut partir, & de faire par conséquent un faux calcul.

FEBRIS.

Il paroît donc évident que la nature suit une sorte de régle dans la marche & les périodes de la plûpart des maladies; régle qu'il est d'autant plus important de connoître, qu'il est nécessaire de s'y conformer, c'est-à-dire, qu'il lui faut un certain nombre de jours pour dompter la matiere inconnue, qu'on a trouvé bon d'appeller morbifique. C'est à cet ouvrage de la nature que les anciens ont donné le nom vague de *coction*; terme qui blesse l'oreille des modernes, qui sera, si l'on veut, mal appliqué, mais dont on est obligé de se servir comme de la monnoie courante. Il ne faut pas penser au reste, que le tems marqué pour les crises, toujours préparées par la coction, soit invariable : le climat, la saison, l'âge, le tempérament, le traitement de la maladie, & une infinité d'autres circonstances peuvent l'étendre ou l'abréger; il peut même arriver qu'on

FEBRIS.

attende vainement la crise, soit qu'elle se fasse d'une maniere imperceptible, ou qu'elle manque absolument; mais cela n'empêche pas qu'on ne doive éviter de placer de grands remedes les jours critiques: les modernes même qui se sont le plus déclarés contre cette doctrine, ne laissent pas de respecter encore le septieme jour. On peut voir le résultat de tout ce qu'on a écrit à ce sujet dans la sçavante dissertation dont *M. Bordeu* a enrichi l'Encyclopédie.

Traitement.

Il est aisé de juger, après ce que nous venons de dire, que *le traitement des fiévres* doit être très-simple: personne n'ignore que les saignées, les émétiques, les purgatifs, les délayans, les réfraîchissans, les tempérans, les antiputrides, les diaphorétiques & les calmans sont les remedes les plus convenables & les plus employés; mais il n'est pas toujours permis d'en faire usage, parce qu'ils peuvent être pernicieux, lorsqu'ils n'agissent pas de concert avec la nature: Hippocrate nous a averti que nous devions entrer dans ses vues: *Quò natura vergit eò ducere oportet.* Toutes les fiévres ne demandent pas la *saignée;* les inflammatoires sont celles qui en exigent les plus: cependant elles leur sont quelquefois contraires, ainsi que *Huxham* & plusieurs autres Auteurs l'ont observé dans quelques épidémies. Le tems des saignées pour les unes & pour les autres est borné aux trois ou quatre premiers jours de la maladie; après cette époque, elles sont inutiles ou pernicieuses, si l'on en excepte quelques cas graves, qui se présentent très-rarement: *les émétiques & les purgatifs*, dans le courant du premier ou second jour de l'invasion, sont presque toujours d'une très-grande efficacité; mais il n'en est pas de même dans le cours de la maladie: ils ne produisent alors des bons effets, qu'à la fin de la coction, ou dans le tems du relâchement: *Concocta medicari oportet, non cruda*, disent tous les anciens après Hippocrate. Ce n'est qu'après

avoir

avoir été inſtruits par une longue expérience qu'ils nous ont tant recommandé de l'attendre ce tems ; & les déſordres qu'on excite tous les jours par les purgatifs & autres ſtimulans pendant ce travail de la nature, ne juſtifient que trop la conduite de ces premiers maîtres. Les fautes qu'on commet ſi familiérement en uſant des purgatifs, ne viennent que de ce qu'on confond les deux objets qu'on peut avoir dans leur adminiſtration ; le premier eſt de vuider les mauvais ſucs, la bile & les matieres putrides qui croupiſſent dans les premieres voies, & qui en paſſant dans la maſſe du ſang, ne manquent pas de rendre la fiévre plus terrible & plus rebelle : dans cette vue, on ne doit pas perdre un moment, parce que la plus prompte évacuation eſt toujours la plus ſalutaire. Le ſecond objet eſt de favoriſer l'expulſion de la matiere morbifique, mêlée avec le ſang & les humeurs, dont le canal inteſtinal eſt l'égoût le plus naturel ; mais cette matiere doit être dégagée auparavant des autres ſubſtances, c'eſt le fruit de la coction : les organes doivent ſe prêter à ſa ſortie ; on ne doit l'attendre que du relâchement. Il eſt aiſé de concevoir que dans ces circonſtances la nature ſe trouve diſpoſée à ſeconder l'opération des purgatifs ; mais ſi l'on tente d'en uſer avant ce terme, on le fait vainement ; ou, ce qui eſt bien plus fâcheux, on excite des bourraſques qu'on ne manque pas de mettre ſur le compte de la maladie. Comment ne traverſeroit-on pas par tant de remedes mal adminiſtrés, les mouvemens ſalutaires de la nature ? On interrompt ſes opérations ; on en pervertit les effets, & on donne lieu aux plus funeſtes cataſtrophes : il eſt ſurprenant qu'elles ne faſſent pas ouvrir les yeux à tant de téméraires qui font tous les jours un ſi étrange abus, tant des ſaignées que des purgatifs. *Hoffman* & pluſieurs autres bons écrivains ſe ſont élevés hautement

FEBRIS.

FEBRIS. contre cette méthode introduite, comme on le sçait, par quelques gens hardis, qui ont voulu jouer un rôle dans la Médecine & s'illustrer par cette prétendue réforme : ceux qui ont donné un tems convenable à la lecture des bons Auteurs, sçavent très-bien qu'ils ont tous improuvé la multiplicité des remedes, & que plusieurs même ont avancé qu'on pourroit guérir avec moins de danger toutes les maladies aigues, par la seule boisson & la diéte : ils sçavent encore qu'*Hippocrate* ne traitoit ses malades, que par le régime ; qu'*Etmuller* laissoit pendant plusieurs jours les siens à la simple boisson. *Sydenham* très-capable d'en juger, prétendoit qu'il falloit rapporter aux remédes donnés à contre-tems la plûpart des maladies les plus graves. *Baglivi* crioit contre l'abus qu'on en faisoit de son tems. *Ramazzini* avoit observé dans plusieurs épidémies, qu'il ne réchappoit guéres que ceux qui n'usoient point de la médecine. *Sanctorius* a fait la même remarque au sujet de la peste. *Lobb* enfin, qui a connu jusqu'à quel point on abusoit de la multiplicité des remedes, a donné dans un excès contraire, en voulant bannir de la médecine, non-seulement les saignées, mais encore les purgatifs & les émétiques.

FEBRIS CONTINUA SIMPLEX.

On lui donne le nom de synoque non putride, d'éphémere, de continente, &c. Nous avons dit que quelques-uns la regardoient comme le premier dégré de la fiévre putride; cependant elle ne porte aucune marque de putréfaction, & on n'y découvre aucun signe de coction, quoiqu'elle se termine souvent par une sorte de crise, mais qui n'est point annoncée, ainsi que dans les autres fiévres. On l'appelle *éphémere*, lorsqu'elle se termine en vingt-quatre heures

ou qu'elle dure quelques jours : le peuple lui donne souvent le nom de *courbature* : elle eſt connue dans quelques provinces méridionales, ſous celui de *mor-fondement*, auquel les jeunes gens ſont beaucoup ſujets. La fiévre continente, qui, ſelon l'idée des anciens, n'a ni rémiſſion ni exacerbation, n'exiſte à la rigueur que dans les livres.

CONTINUA SIMPLEX.

La fiévre continue ſimple, qui attaque ordinairement les gens ſains & vigoureux, n'eſt pas aiſée à diſtinguer des autres fiévres, dont les commencemens ſont ſouvent très-ſemblables. *Hippocrate* croyoit même qu'il étoit alors preſque impoſſible de les diſtinguer; *Galien* prétendoit au contraire qu'on ne devoit pas s'y tromper : je ne ſuis pas éloigné de penſer qu'ils n'avoient raiſon ni l'un ni l'autre. Cependant l'abſence des ſymptomes graves, les rémiſſions & les exacerbations peu marquées, en font le principal caractere; il faut y ajoûter ſa durée plus courte que dans les autres fiévres, puiſqu'elle n'eſt que d'un ou pluſieurs jours, ne s'étendant pas communément au-delà du ſeptieme & très-rarement juſqu'au quatorzieme. Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait encore bien des difficultés à la connoître : la ſeule choſe qui m'a paru la mieux diſtinguer des autres fiévres, eſt qu'elle n'eſt pas précédée par le dégoût, les laſſitudes & autres avant-coureurs des fiévres putrides, ardentes & malignes : cet avertiſſement qui eſt de *Lomnius*, m'a preſque toujours été utile. Sa durée, outre qu'elle ne permet de prononcer que lorſque le mal eſt paſſé, eſt encore un indice très-incertain, parce qu'il y a beaucoup d'accès de fiévres intermittentes, qui reſſemblent parfaitement, quant à ce point, à la fiévre éphémere : leur fin n'eſt pas cependant la même ; la ceſſation de la fiévre éphémere eſt preſque momentanée, ou entiere dans très-peu de tems ; au lieu que l'accès de l'intermittente ſe ter-

CONTINUA SIMPLEX.

mine toujours insensiblement, même après la sueur: cette observation que *Galien* a le premier faite est bonne, quoiqu'elle ne soit pas toujours sûre. Il est encore très-aisé de confondre certaines fiévres symptomatiques avec celle dont nous parlons; celles-là ont souvent la même marche & la même durée, & il faut alors beaucoup de sagacité & d'attention pour se tirer d'embarras.

La fiévre qui fait le sujet de cet article est communément précédée par un léger frisson: la chaleur qui lui succéde est quelquefois très-vive dans les jeunes gens; le pouls est régulier & développé. Le mal à la tête, les lassitudes, les douleurs aux lombes & autres vagues, sont ses symptomes ordinaires: elle est accompagnée quelquefois d'éruptions miliaires ou d'échauboulures, & se termine le plus souvent par la sueur, ou par l'hémorragie. Les passions de l'ame, les veilles, les grands travaux, le soleil ardent, le froid excessif & les autres intempéries de l'air, la crapule, de même que l'abstinence poussée trop loin y donnent lieu. Elle est familiere aux jeunes gens & à ceux qui vivent dans l'aisance & sans souci. *Forestus* a observé que les gens d'église, depuis les prélats jusqu'aux moines, y étoient les plus exposés. Ces connoissances, comme on doit s'en appercevoir, peuvent entrer dans le diagnostic de cette maladie, qui par elle-même n'est point à craindre, mais qu'on peut faire dégénérer par le traitement en une plus fâcheuse. C'est ici un des cas où la médecine, sans pouvoir procurer du bien, peut faire beaucoup de mal; on pourroit le prouver par bien des exemples.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que cette fiévre ne demande presque point de remede. Il arrive rarement qu'on ait besoin dans le commencement d'une *saignée* & de *l'émétique;* cependant on ne

sçauroit blâmer ceux qui appliquent l'une & l'autre, lorsqu'ils ont des doutes sur le caractere de la maladie, pourvu qu'on en excepte les cas d'abstinence & d'épuisement. La seule diéte, *les délayans* & *les adoucissans* suffisent ordinairement : on peut placer quelquefois des *légers diaphorétiques*, sur-tout lorsque la transpiration a été arrêtée. On use encore assez familiérement des *tempérans*, des *réfraîchissans* & des *nîtreux* ; mais ces derniers peuvent être nuisibles, lorsqu'on a quelque disposition à suer. Il faut avoir l'attention de tenir le ventre libre ; mais on ne donne guéres des purgatifs qu'à la fin de la maladie, encore ne sont-ils pas toujours nécessaires. Il arrive tous les jours, qu'on traite cette maladie par des nombreuses saignées ou autres grands remedes, & que la nature résiste tout à la fois au mal & aux caprices de l'art : ceux qui, par leur conduite, autant que par leurs discours, avoient fait attendre une longue maladie, sont un peu déconcertés de la voir finir dans trois ou quatre jours ; mais cela ne les empêche pas de vanter avec effronterie le bon succès de leur méthode.

CONTINUA SIMPLEX.

FEBRIS CONTINUA PUTRIDA.

Les anciens lui donnoient le nom de synoche putride ; mais l'idée qu'ils s'en faisoient est si embrouillée, qu'on peut, sans trop hazarder, se dispenser de les entendre. La *dépravation des humeurs*, qui paroît tendre à l'alkalescence, & qui se termine par une dépuration plus ou moins manifeste, en fait le principal caractere : c'est dans ce point de vue que *Sydenham* l'a nommée *fiévre dépuratoire ;* mais sa description n'est pas assez générale, parce qu'il s'est borné à quelques épidémies.

Le terme de *putride* que nous adoptons, pour ne pas introduire un nouveau langage, ne doit pas être

CONTINUA PUTRIDA.

pris à la rigueur ; il ne signifie pas une vraie putréfaction, ainsi que se le persuadent quelques modernes qui en jugent par la fétidité des sueurs, des urines & des selles que la plûpart des malades rendent ; cette fétidité est encore plus remarquable dans les fiévres malignes ; mais on ne sçauroit la prendre pour un signe de corruption. Quelques-uns croient qu'il se fait dans les vaisseaux une suppuration dont ils prétendent voir la marque dans les urines ou dans les crachats. D'autres ont imaginé une fonte putride du sang, fondés sur l'altération qu'éprouve quelquefois ce liquide tiré par la saignée, ou sur les fréquentes hémorragies qui accompagnent la maladie.

Il feroit sans doute bien singulier que des malades, auxquels on a observé les marques les plus complettes de cette prétendue pourriture, pussent non-seulement en réchapper, mais encore jouir peu de tems après de la santé la plus parfaite. Combien de gens d'ailleurs ont l'haleine si puante, qu'on n'ose les approcher ; & d'autres, dont les sueurs & la transpiration ont une fétidité qu'on a de la peine à supporter, & qui ne laissent pourtant pas de jouir de la meilleure santé ? Osera-t-on dire dans cette circonstance, que leur sang est corrompu ? Combien de substances ne connoît-on pas parmi les végétales, les animales & les minérales, qui exhalent de leur nature une odeur des plus désagréables ? Pourquoi les liqueurs vivantes animales, ne pourront-elles pas prendre ce caractere très-indépendant de la putréfaction, dont on sçait que les effets sont la destruction totale du mixte sans retour ? Il y en a encore qui regardent la gangrene qui accompagne souvent ces fiévres, de même que les malignes, comme une preuve de la putréfaction qu'on y suppose : il feroit ce me semble bien extraordinaire, en prenant la gangrene pour une vraie putréfaction, que le froid

qu'on ſçait être le plus grand préſervatif contre la pourriture, y fit tomber preſque ſur le champ des membres entiers, ainſi qu'on le voit arriver quelquefois. Conti-nua pu-trida.

On ne ſçauroit cependant nier, ainſi que le remarque le célébre *Van Swieten*, que les liqueurs dépravées de ceux qui ſont atteints de la fiévre putride, ne ſoient plus diſpoſées à la pourriture, lorſqu'elles ſeront privées de la chaleur vitale, de même que les parties gangrenées ou ſphacélées. On ſçait que l'urine qu'on rend dans la fiévre putride ſe corrompt facilement; que le ſang même qu'on tire par la ſaignée, éprouve peu de tems après le même changement: *Baillou* prétend même y avoir découvert, une heure après la ſaignée, une fourmilliere de vers. On peut ajoûter à ce que nous venons de dire, que les cadavres de ceux qui avoient cette maladie répandent quelquefois une infection qui ne permet pas d'en approcher.

Au reſte, le mot *putride*, avec toutes les fauſſes idées qu'on y attache, eſt d'une grande reſſource pour les ignorans: nous avons déja relevé l'abus qu'ils en font, en l'appliquant indiſtinctement à toutes les fiévres, tant eſſentielles que ſymptomatiques, dont ils ſont incapables de connoître le caractere; & ſi le public exige d'eux qu'ils donnent un nom à la maladie, on peut dire qu'ils uſent pleinement de la facilité qu'ils ont de le ſatisfaire. Il y en a encore pluſieurs dont les idées ſuperficielles n'ont pas été au-delà des premieres voies, & qui croient que la fiévre putride n'eſt produite que par les matieres qui y croupiſſent, réglent là-deſſus leur pratique.

Les gens doués d'un tempérament ſanguin; ceux qui ſont dans l'habitude de troubler leur digeſtion par le travail; ceux enfin qui menent une vie diſſolue, m'ont paru être les plus ſujets à la fiévre putride.

CONTINUA PUTRIDA.

Elle commence presque toujours par le frisson à la maniere des autres fiévres : une grande pesanteur à la tête, l'assoupissement, le délire, & les douleurs d'entrailles très-aigues, en rendent quelquefois la premiere invasion alarmante : la chaleur est d'abord assez vive ; mais elle se modere ensuite, pour reprendre des nouvelles forces, & devenir âcre & interne, avec beaucoup d'aridité à la peau. La fréquence du pouls dans cette sorte de fiévre, ne répond pas toujours à la chaleur : il est assez flexible & régulier dans les premiers tems ; mais il devient ensuite dur & inégal, & l'on sent souvent alors des soubresauts dans les tendons. Il n'y a ordinairement qu'un redoublement par jour, qui est alternativement plus violent. Les périodes septenaires & demi septenaires, sont plus remarquables dans la fiévre putride que dans les autres ; sa durée est de quatorze à vingt jours & plus.

Quoique le mal à la tête ne soit pas ordinairement violent dans le cours de la maladie, & que plusieurs malades même ne s'en plaignent pas, ils ne laissent pas d'être exposés à l'assoupissement, à des insomnies cruelles, au délire, aux convulsions & à des hémorragies funestes. Outre les douleurs des lombes & des extrémités communes aux autres fiévres, on sent souvent dans celle-ci des douleurs à la poitrine & à la région du foie : il n'est pas toujours aisé de distinguer les rhumatismales & les arthritiques, qui se mêlent souvent avec les douleurs fébriles, de même que celles qui viennent des engorgemens & des inflammations. L'oppression répond à la violence de la fiévre : les anxiétés fatiguent beaucoup les malades qui sont d'ailleurs dans un accablement proportionné au dégré de la maladie ; il est très rare qu'elle commence sans vomissement ou nausée : la langue se charge d'un limon blanchâtre, qui

ſe ſéche dans le progrès, & noircit. Quelques-uns ſe plaignent du mal à la gorge ; d'autres, mais plus rarement, ont la ſalivation. L'urine eſt très-colorée & même ardente, trouble ou claire, ſans ſédiment avant le quatorzieme jour. Les hypocondres & le ventre ſont toujours gonflés & météoriſés. Les déjections ſont fétides & quelquefois vermineuſes. Le cours de ventre ſéreux dans le cours de la maladie, eſt très-à craindre ; s'il ſurvient dans le déclin, il eſt utile. On peut juger de même des ſueurs exceſſives qui paroiſſent avant le tems de la dépuration ; on redoute moins les fétides. L'éruption des éréſypeles, des puſtules miliaires, &c. eſt quelquefois avantageuſe.

CONTINUA PUTRIDA.

La fiévre putride, toujours dangereuſe, approche quelquefois de ſi près par la violence de ſes ſymptomes, de la fiévre maligne, qu'on ne doit pas être ſurpris que pluſieurs bons auteurs les aient confondues. Cependant la putride, ſi elle ne dégénere pas, dure moins de tems ; & l'affection des nerfs & du cerveau, inſéparable de la maligne, n'eſt dans celle - ci que paſſagere : d'ailleurs la dépuration qui ſe fait rarement & très-difficilement dans la maligne, eſt ordinaire à la putride, dans laquelle on peut faire un bon uſage de la doctrine des *criſes*, ſi, par des remedes faits à contre-tems, on ne croiſe pas les efforts de la nature qui y tendent. Les bonnes ſe font par *les urines* & par la ſueur, rarement par l'hémorragie : les urines ſe chargent & dépoſent du douze au quatorzieme jour, & l'on voit alors diminuer les accidens. *Les ſueurs* ſalutaires paroiſſent vers le même tems, mais quelquefois plus tard, ainſi que *l'hémorragie*. La dépuration par *les crachats* n'eſt pas rare ; mais c'eſt ſans raiſon qu'on les croit alors purulens, de même que le ſédiment blanchâtre des urines. Les criſes qui ſe font par le vomiſſement, le cours de ventre, les

CONTINUA PUTRIDA.

éruptions cutanées, &c. sont le plus souvent imparfaites.

Les désordres que la fiévre putride cause dans les organes, ne se manifeste guéres par l'ouverture des cadavres : on trouve cependant dans quelques-uns des inflammations & autres engorgemens, des pourritures & des gangrenes, outre les épanchemens séreux qu'on rencontre assez souvent, tant à la tête, qu'à la poitrine & au bas-ventre.

On ne peut guéres se passer dans cette maladie de *la saignée ;* on est même quelquefois obligé de la réitérer pour aller au-devant des engorgemens & des inflammations qui peuvent survenir, lorsque le tems des saignées est passé. *L'émétique* est indispensable ; c'est par son moyen qu'on peut prévenir ces cours de ventre rebelles, qui durent quelquefois autant que la fiévre, & ne manquent guéres de détourner les sueurs critiques. On se contente dans les premiers tems de la maladie, de tenir le ventre ouvert par les plus légers laxatifs ou par des lavemens, & c'est la meilleure maniere de se mettre à couvert des accidens qui menacent la tête. *Les purgatifs* ne conviennent que dans le tems de la dépuration : il arrive cependant quelquefois qu'on peut, & qu'on est même obligé de s'écarter de cette régle, qui doit toujours aller de concert avec les mouvemens de la nature. *Les délayans* & *les tempérans*, *les réfraîchissans* & *les nîtreux* sont ici très-recommandés, & méritent de l'être ; je n'en excepte pas *les anti-putrides*, quoique suggérés par une hypothèse, parce que je les crois très-propres à s'opposer à l'alkalescence des humeurs. *Le quinquina* est souvent utile à la fin de cette fiévre, comme un fortifiant qui vient au secours des organes affoiblis par la violence de la maladie, & non comme anti-septique, ainsi qu'on se l'est persuadé d'après quelques expériences faites sur des corps ina-

nimés. *Les cordiaux* & *les diaphorétiques* sont de quelques secours, lorsque la nature languissante a besoin d'être soutenue dans le tems de la coction; mais il est assez rare qu'on en ait besoin. *Le camphre* est le calmant le plus approprié à cette maladie : *les hypnoptiques* y sont très-suspects, & l'on ne doit y avoir recours que dans les cas pressans. Lorsque la tête est prise, on tâche de la soulager par la lotion des jambes, par des synapismes à la plante des pieds, par des *vésicatoires* & des ventouses : l'application enfin des animaux vivans n'est point à mépriser.

CONTINUA PUTRIDA.

FEBRIS ARDENS.

On pourroit l'appeller fiévre putride bilieuse, parce que la bile y joue ordinairement un grand rôle ; mais outre qu'on ne voit pas toujours que cette liqueur y ait beaucoup de part ; il y a des fiévres bilieuses symptomatiques qui ne ressemblent pas à celle-ci. Les anciens l'ont décrite sous le nom de *Causus* ; pour les autres dénominations, elles ne méritent pas d'être rapportées. On la distingue de la précédente, non-seulement par l'ardeur brûlante qu'on ressent intérieurement, & la violence des symptomes qui l'accompagnent, mais encore par sa durée qui n'est communément que de quatre à sept jours. Ce n'est pas qu'elle n'aille quelquefois jusqu'au quatorzieme, & même plus loin ; mais ces cas sont assez rares. Il est bon de sçavoir qu'outre la bilieuse symptomatique, il y a plusieurs sortes de fiévres, comme les inflammatoires, les vulnéraires, sur-tout lorsque le foie est blessé, &c. qui prennent l'aspect des fiévres ardentes ; mais leur marche n'est pas la même. Celle dont nous parlons commence toujours par le frisson qui fait place à une chaleur violente, plus interne que sensible au-dehors : il arrive même

FEBRIS ARDENS.

quelquefois, que malgré ce feu intérieur, la peau & les extrémités ſont froides, & qu'on a même des friſſons : ce qui a donné lieu aux anciens de la nommer dans cette circonſtance *febris lipyria*. Elle eſt précédée dans pluſieurs épidémies, par quelques accès de fiévre intermittente, tierce, double-tierce ou quotidienne.

Le pouls dans *la fiévre ardente*, eſt ordinairement vif, dur, & fréquent; mais après quelque tems, il eſt foible & irrégulier; avec beaucoup d'accablement. Les exacerbations ſont violentes, principalement dans les jours impairs; elles n'ont quelquefois point de régle, ni pour le retour, ni pour la durée; mais elles ſuivent le plus ſouvent la marche de la double-tierce, & ſont même précédées par un ſentiment de froid, plus ou moins conſidérable. Les malades ſont tourmentés par la ſoif, qui réſiſte à tous les rafraîchiſſans; ils ſe plaignent de la chaleur & de l'amertume de la bouche; la langue & les levres ſe ſéchent, noirciſſent & ſe gercent : ils ſouffrent des violens maux de tête, des inſomnies cruelles, & paſſent ſouvent dans un délire furieux, ou tombent dans l'aſſoupiſſement, & quelquefois dans des convulſions. Ils vomiſſent de la bile érugineuſe, & leurs déjections, qu'on doit tâcher toujours d'entretenir, ſont de la même nature & écumeuſes : il faut obſerver que cette évacuation par les deux voies, eſt quelquefois ſi fréquente, qu'on pourroit la prendre pour le choléra, ſi la ſuite ne redreſſoit cette mépriſe. La bile eſt dans quelques ſujets ſi âcre & ſi cauſtique, qu'elle affecte, en paſſant, l'œſophage, les dents & la bouche; elle brûle auſſi le fondement. Il n'eſt pas difficile de concevoir que ſi cette liqueur cauſtique ne s'évacue point, la maladie en devient plus terrible & plus meurtriere : l'eſtomac même peut s'enflammer; ce qu'on connoît à une douleur des plus vives, &

à une chaleur brûlante à sa région, au hoquet, à la froideur des extrémités; mais l'inflammation attaque plus communément le foie, la poitrine & même le cerveau. La plûpart des malades sont tourmentés par des anxiétés, ou par la cardialgie, & ne peuvent trouver dans leur lit aucun repos. Leur respiration est plus ou moins laborieuse; leurs hypocondres sont rénitens & tendus: ils se plaignent de douleurs vagues & profondes, & tombent quelquefois en syncope. Les hémorragies dans cette sorte de fiévre sont très-fréquentes, & le plus souvent mortelles. Les urines sont ardentes, briquetées, & quelquefois troubles ou chargées de bile, ainsi que dans l'ictere. La peau a toujours quelque nuance de jaune, au lieu qu'elle est livide dans la fiévre maligne: elle est souvent couverte d'une sueur infructueuse; on y voit même des taches pétéchiales & des gangreneuses, plus ou moins étendues; ce qui a donné lieu à la méprise de plusieurs Auteurs qui ont rangé cette fiévre dans la classe des malignes.

FEBRIS ARDENS.

Les passions vives, les travaux excessifs, l'abus des alimens piquans, du vin & des liqueurs, sont les causes ordinaires de la fiévre ardente; mais l'âge, le tempérament & la saison y contribuent beaucoup. Elle dégénere souvent en fiévre maligne, ou si l'on veut, cette derniere prend dans le commencement l'aspect de celle dont nous traitons. Le vomissement & le cours de ventre, vers le quatrieme ou le septieme jour, sont presque les seules évacuations qu'on puisse regarder comme critiques: les urines cependant déposent quelquefois; mais on doit peu attendre des sueurs & des hémorragies. Les convulsions, le délire, la léthargie, la difficulté d'avaler, les parotides, le crachement de sang, les anxiétés précordiales, le hoquet, l'urine noire & sanglante, la sueur du visage, le cours de ventre prématuré, &c.

FEBRIS ARDENS.

ſont toujours de mauvais augure. On meurt de cette maladie le troiſieme ou le quatrieme jour, rarement le ſeptieme. La fiévre ardente eſt moins dangereuſe pour les jeunes gens qui y ſont le plus ſujets, que pour les vieillards : elle ſe change quelquefois en fiévre intermittente ; elle peut dégénérer encore en fiévre lente, ou en maladie de langueur, qui céde rarement aux remedes.

L'ouverture des cadavres nous fournit ici beaucoup d'obſervations : on trouve à la tête des phlogoſes, des ſuppurations & des pourritures, tant au cerveau, qu'à ſes enveloppes ; le plexus choroïde engorgé & variqueux, des épanchemens de différente nature, mais le plus ſouvent ſanieux. La poitrine nous découvre les mêmes déſordres dans le poumon, & les membranes qui l'environnent, des épanchemens ſanieux & purulens, tant dans la cavité du péricarde, que dans la grande capacité : le péricarde diverſement affecté, le cœur flétri & deſſéché, ce viſcere d'une groſſeur monſtrueuſe, ſes ventricules & ſes oreillettes remplis d'un ſang coëneux, jaunâtre & très-adhérent à leurs ſinuoſités. On a vu dans le bas-ventre le foie enflammé, purulent & tombant en pourriture, ce viſcere d'une couleur de ſafran, tant à la ſurface, qu'à l'intérieur, d'un volume prodigieux, & repouſſant quelquefois le diaphragme bien avant dans la poitrine, ſquirreux, dur, ſec & flétri, d'une couleur d'ardoiſe, principalement vers ſes bords, ou noir comme du charbon, des adhérances plus ou moins fortes avec les parties voiſines ; la véſicule gorgée de bile porracée ou noirâtre, quelquefois entiérement vuide & deſſéchée, des concrétions dans ſa cavité : on a obſervé que la bile qui tranſpiroit de ce réſervoir, avoit fait tomber en pourriture les parties voiſines qui en étoient teintes. On a trouvé les reins & les autres viſceres, quoique plus rarement, dans le

même état, & des épanchemens de la même nature dans la cavité de l'abdomen. Le ſang des veines hépatiques, de celles du cerveau, &c. a paru noir & reſſemblant à de la poix. On a enfin remarqué des taches gangreneuſes ſur différentes parties.

FEBRIS ARDENS.

La ſaignée ne doit avoir lieu que le premier jour de la fiévre ardente, encore a-t-on quelquefois de la peine à la placer. Il eſt rare qu'il faille la réitérer, s'il ne ſurvient une inflammation; & les fautes qu'on fait à cet égard, ſont ſouvent meurtrieres. J'ai vu des malades tomber en convulſion avant qu'on eût ôté la ligature: je n'ignore point qu'on trouve des obſervations contraires; mais qu'on ſe ſouvienne que la nature réſiſte ſouvent à la maladie & à celui qui la traite; qu'on ne ſe propoſe pas de remplir, par l'effuſion du ſang, les vues qu'elle peut avoir en excitant une hémorragie critique; on a obſervé cent fois que les effets n'en étoient pas les mêmes, & que l'hémorragie dans un tems favorable, étoit incomparablement plus ſalutaire que toutes les ſaignées qu'on avoit faites auparavant: on peut ajoûter que dans cette ſorte de fiévre l'hémorragie eſt le plus ſouvent funeſte. *Les émétiques* qui paroiſſent être les remedes les plus indiqués, doivent cependant être donnés avec ménagement, & proportionnés aux diſpoſitions que le malade a pour le vomiſſement; ſans quoi, ils augmentent l'incendie, en excitant l'inflammation au bas-ventre, & autres accidens funeſtes: c'eſt en un mot *currenti calcar addere;* de ſorte qu'on doit uſer dans ce cas des vomitifs les plus doux, & les étendre dans une quantité de liquides. Il faut avoir la même attention pour *les purgatifs*, & n'employer que ceux qui n'agacent point les nerfs, comme ſont les tamarins & la caſſe dans le petit lait, &c. On doit avoir la même délicateſſe pour les lavemens, d'ailleurs très-néceſſaires, & n'employer que les plus adouciſſans, où l'on fait

FEBRIS ARDENS.

entrer le lait, le beurre, l'huile d'amande douce récente, &c. *Les calmans* qu'on croiroit être ici convenables, sont les remedes les plus à éviter. *Les cordiaux* que l'état de foiblesse semble quelquefois demander, ne sont pas moins redoutables : je sçais encore, que plusieurs observateurs ont écrit qu'ils avoient donné les uns & les autres avec succès ; mais ils n'en ont jugé que parce que leurs malades n'étoient pas morts. *Les délayans, les adoucissans, les rafraîchissans* & *les acidules*, sont les meilleurs calmans qu'on puisse donner, les nîtreux sont utiles : le petit lait, l'eau de poulet, les émulsions, les juleps accides & la limonade légere, sont les boissons les plus employées ; elles doivent même tenir lieu de toute nourriture pendant les deux ou trois premiers jours de la maladie. On donne encore quelquefois avec assez de succès la magnésie, & les autres *absorbans* très-propres dans bien des cas à dompter la bile.

FEBRIS MALIGNA.

Lorsqu'on consulte les écrivains, tant anciens que modernes, qui ont traité de *la fiévre maligne*, on a de la peine à se former une juste idée de cette maladie, tant les leurs sont variées & pleines d'obscurités ; de sorte qu'à n'en juger que par leurs ouvrages, cette sorte de fiévre pourroit encore passer pour un problême à résoudre. Je ne crois pas cependant qu'il soit bien difficile d'en prendre une notion exacte, & d'en développer le caractere, lorsqu'on examinera avec attention les phénomenes qu'elle présente. Quelqu'absurde que soit le terme de malignité, on est pourtant contraint de l'adopter, pour ne pas interrompre un usage que son ancienneté rend respectable ; mais on en fait tous les jours un abus scandaleux en l'appliquant, tant à toutes les fiévres qui présentent des

FEBRIS MALIGNA.

des ſymptomes graves, qu'à celles qui ont dégénéré par un mauvais traitement; & ce qu'il y a encore de plus répréhenſible, eſt qu'on régle ſa pratique ſur cette opinion. *Sydenham* n'avoit peut-être pas tort de prétendre que le mot de malignité, relativement aux maladies, avoit été peut-être plus fatal aux hommes que l'invention de la poudre à canon: ceux qui les premiers l'ont introduit, ne l'ont appliqué qu'à ces ſortes de fiévres, où la nature paroît opprimée, & dans leſquelles l'état du pouls & des ſymptomes ne répond point à la violence du mal: *Quaſi clancularias vitæ ſtrueret inſidias;* auſſi voit-on tous les jours dans cette eſpece de fiévre, que les malades meurent dans le tems qu'on s'y attend le moins. Mais on ſe tromperoit, ſi l'on croyoit que toutes les fiévres malignes portaſſent ce caractere; il y en a qui marchent à découvert, & dont les ſymptomes n'en impoſent pas, ainſi qu'on l'obſerve dans celle qu'on appelle *Caſtrenſis vel ungarica*, & dans pluſieurs autres très-manifeſtes par la chaleur, par la fréquence ou la vîteſſe du pouls, & par la violence des ſymptomes; mais il ne faut pas alors, ainſi qu'on peut le reprocher à quelques écrivains, même du premier ordre, la confondre avec la fiévre ardente, qui eſt toujours plus courte; la maligne, quelque violente qu'elle ſoit, ne ſe terminant jamais avant le vingtieme jour, & preſque toujours plus tard; outre qu'elle eſt ordinairement épidémique & contagieuſe. La ſuette & la peſte peuvent ſe ranger naturellement ſous ce titre; nous en ferons cependant des articles ſéparés, pour ne pas trop charger nos deſcriptions.

On ne ſçauroit douter que *la fiévre maligne* n'ait ſon principal ſiége dans les nerfs & le cerveau: je trouve dans ce ſeul fait un caractere qui peut très-bien la diſtinguer des autres eſpeces de fiévres: il eſt vrai que ces dernieres ſont ſouvent accompagnées

des mêmes affections cérébrales & nerveuses ; mais elles n'y sont que passageres & symptomatiques, au lieu qu'elles accompagnent essentiellement tous les tems de la fiévre maligne : un autre fait dont je puis rendre témoignage, prouve en quelque sorte ce que j'avance ; c'est que les deux tiers au moins de ceux que j'ai vu attaqués de la fiévre maligne, étoient dans l'adversité, ou avoient eu des chagrins & des peines d'esprit. La fiévre dont nous parlons, n'attaque guéres brusquement ; elle est presque toujours annoncée par des lassitudes spontanées, ou par une sorte d'épuisement, par la douleur & la pesanteur de la tête, par la mauvaise bouche, la langue pâteuse & le dégoût, par des nausées, par des insomnies ou un sommeil accablant & laborieux, par l'engourdissement des membres, des vicissitudes de froid & de chaud, &c. On passe dans cet état de mal-aise plusieurs jours, jusqu'à sept ou huit, sans s'aliter ; la fiévre semble alors couver, & ne se décéler qu'après avoir fait intérieurement de grands progrès. Elle se manifeste ensuite d'une maniere moins équivoque, par un frisson plus ou moins long, suivi de la fréquence du pouls & d'une chaleur d'abord assez modérée, se présentant sous un aspect fort doux, qui peut tromper les plus attentifs, s'ils ne sont avertis par l'épidémie. Cependant dans bien des sujets la syncope, l'affection comateuse, peu différente d'une attaque d'apoplexie, les convulsions, le choléra ; & des douleurs très-aigues dans les entrailles, ressemblant tantôt à la colique néphrétique, tantôt à l'hépatique, ouvrent la scene. Dans quelques épidémies cette maladie est précédée par des accès de fiévre tierce, double-tierce, &c. qui sont ordinairement irréguliers & très-longs, dont les intermissions sont accompagnées d'accablement, d'anxiété, & d'autres avant-coureurs de la fiévre maligne.

FEBRIS MALIGNA.

FEBRIS MALIGNA.

Les malades se plaignent ensuite d'un accablement général, des douleurs universelles & contondantes: celle qui occupe la tête est quelquefois très-vive, & se fait sentir jusqu'au fond des orbites. Quelques-uns se plaignent d'une douleur solitaire dont le siége varie; d'autres ont la tête branlante, & portent un visage livide, plombé & hideux. La vue trouble, l'embarras de l'esprit ou le découragement, les défaillances & les syncopes, l'insomnie & le délire, la léthargie & l'engourdissement, les tremblemens & les convulsions, sont les symptomes les plus familiers. La langue, dans les premiers tems, baveuse & limoneuse, devient brûlée, crevassée & tremblante. Plusieurs ont les levres grillées; d'autres ont de la peine à avaler: il y en a qui ont l'haleine puante, la salivation, &c. Le pouls est languissant, foible, irrégulier & inégal, quelquefois naturel ou véhément: on sent, en le touchant, un tremblement ou des soubresauts dans les tendons; les redoublemens viennent une ou plusieurs fois par jour, sans beaucoup de régle. La respiration est plus ou moins gênée, & on a quelquefois des palpitations. Le ventre est gonflé, plus ou moins élevé, ou tendu & douloureux. Les urines sont quelquefois trop abondantes, ou supprimées & retenues dans la vessie: on ne peut trop d'ailleurs tirer aucune connoissance de leur examen; elles sont naturelles, blanchâtres, citrines, rouges, noires, troubles, sans sédiment, puantes, &c. Les sueurs sont irrégulieres, infructueuses, fétides, froides, &c. La bile dépravée excite souvent de grands désordres, dont les plus communs sont le vomissement, le cours de ventre, la cardialgie, les anxiétés, le hoquet, &c. Les déjections sont fétides, vermineuses & involontaires; à l'égard de la dyssenterie maligne, que plusieurs rangent dans la classe des fiévres dont nous parlons, il n'est pas aisé de

décider laquelle des deux maladies eſt la principale : cependant il m'a paru que cette maladie compliquée tenoit plus de la dyſſenterie que de la fiévre maligne ; il en eſt de même de la fiévre catarrhale, de la petite vérole, &c. qui portent quelquefois les marques les plus complettes de la malignité, ſans perdre leur premier caractere.

FEBRIS MALIGNA.

La fiévre maligne eſt ſouvent accompagnée de petites taches pourprées (*petechiæ*,) qui reſſemblent à des piquures de puces, ſans élévation ni aſperité ; elles paroiſſent ſur toutes les parties, à l'exception des mains & du viſage ; leur éruption n'a aucun tems marqué : ſi elles n'apportent aucun ſoulagement, elles ne rendent pas la maladie pire ; leur durée eſt de trois ou quatre jours ; elles diſparoiſſent enſuite inſenſiblement : on les voit plus nombreuſes ſur la poitrine & au dos, & quelquefois ſi preſſées, quoique toujours diſtinctes, qu'elles rougiſſent la peau : elles deviennent aſſez ſouvent livides & noires ; ces dernieres qu'on regarde comme gangreneuſes, ſont dans quelques ſujets de la largeur de l'ongle, & paſſent pour un ſigne mortel, tant dans la fiévre maligne, que dans la petite vérole. Il y a une autre eſpece d'éruption qu'on nomme *miliaire ;* ce ſont des puſtules véſiculaires, d'abord tranſparentes & enſuite blanchâtres, connues ſous le nom de pourpre blanc (*purpura alba :*) elles ſont toujours précédées par la ſueur, & ſont communément plus tardives ; cependant elles peuvent ſe montrer dans tous les tems de la maladie, mais le plus ſouvent le ſept, le neuf, le onze & le quatorze : elles paroiſſent & diſparoiſſent juſqu'à deux ou trois fois, & durent cinq ou ſix jours ; elles ſont accompagnées quelquefois de démangeaiſon & d'un ſuintement de ſéroſité : on voit enfin, dans quelques ſujets, les taches pétéchiales & les puſtules miliaires ſe ſuccéder.

C'eſt mal-à-propos qu'on a voulu ſéparer les fiévres pourprées & les miliaires des autres malignes, parce que cette éruption n'eſt qu'un accident qui ne change point la nature de la maladie, & qui dépend vraiſemblablement de celle de la ſueur, ou de quelqu'autre circonſtance, puiſque le viſage & les mains, comme nous l'avons dit, en ſont ordinairement exempts. On n'en doutera pas, ſi l'on conſidere ce qui ſe paſſe dans la petite vérole, dans la rougeole, la fiévre éréſypélateuſe & la ſcarlatine, dont les éruptions ſont le caractere eſſentiel : on ſçait que le viſage & le mains dans ces cas, non-ſeulement ne ſont pas épargnés, mais qu'ils ſont les premieres attaqués, & les plus griévement. On peut ajoûter que les éruptions pétéchiales & miliaires ſe montrent dans d'autres circonſtances, & même quelquefois ſans fiévre : perſonne n'ignore que les premieres paroiſſent avec la petite vérole, la fiévre ardente, la dyſentérique, la catarrhale, l'affection ſcorbutique &c. Pour les ſecondes, on ſçait qu'elles accompagnent ſouvent des fiévres très-légeres, & ſe préſentent quelquefois ſans aucune altération au pouls ; qu'elles ſont familieres aux femmes en couche & aux valétudinaires ; qu'elles paroiſſent d'ailleurs, ainſi que les autres, avec la petite vérole, la rougeole, la fiévre ſcarlatine, &c.

FEBRIS MALIGNA.

Il paroît encore dans les fiévres malignes des parotides qui ſuppurent difficilement, des charbons ou des puſtules charboneuſes, des phlictenes & des gangrenes extérieures. Quelques malades perdent la mémoire, ou reſtent dans l'imbécillité long-tems après ; il y en a qui demeurent ſourds & aveugles pour quelque tems ; d'autres paſſent dans des maladies de langueur, ou contractent des incommodités qui cédent difficilement aux remedes. Il arrive dans quelques épidémies, que cette fiévre ſe change en in-

FEBRIS MALIGNA.

termittente, tierce ou double-tierce, vers le quinzieme ou le vingtieme jour de la maladie. Il n'eſt pas aiſé de fixer la durée des fiévres malignes, tant à cauſe de l'incertitude de leur commencement & même de leur fin, qu'on ſçait être très-équivoques, que parce que leur longueur paroît être en raiſon inverſe de leur violence; cependant on peut aſſurer qu'elles ne ſe terminent jamais avant le vingtieme ou vingt-unieme jour, & qu'elles vont communément à quarante & même à ſoixante jours. Leur déclin eſt ordinairement fort long & périlleux ; il faut même remarquer que quand la fiévre conſerve dans ces derniers tems un certain dégré de force, on doit s'attendre à un dépôt. Ceux qui prétendent que la maladie dont il eſt queſtion, peut ſe terminer en ſix ou ſept jours, ont pris, ſi je ne me trompe, la fiévre ardente pour la fiévre maligne. J'ai même remarqué que ceux qui guériſſoient le vingtieme jour, étoient plus ſujets aux rechutes aſſez fréquentes dans cette maladie, dont la convaleſcence eſt toujours longue & pénible, & accompagnée de beaucoup d'inquiétudes. Nous avons dit que les peines d'eſprit, & ſur-tout la terreur, donnoient ſouvent lieu à cette cruelle maladie ; il faut ajoûter à cette cauſe l'indigence qui entraîne la mal-propreté, & la privation des choſes les plus néceſſaires à la vie, l'air infecté des hôpitaux, des priſons, des vaiſſeaux en mer, &c.

Le pronoſtic de la fiévre maligne ne peut être que fâcheux : on doit, pour le porter juſte, conſulter principalement les forces & l'état de l'eſprit ; on a éprouvé cent fois que la terreur & le découragement laiſſoient peu d'eſpérance de guériſon, & que les ſcorbutiques en réchappoient difficilement. L'obſcurciſſement de la vue, le tremblement de la langue, le mal de gorge, les aphtes livides, le mouvement

FEBRIS MALIGNA.

des mains sans objet raisonnable, &c. doivent faire craindre l'événement. La surdité n'est point dangereuse, la goutte-sereine se dissipe communément par le tems : la salivation est avantageuse, ainsi que cette espece de gale, dont les levres se couvrent vers le déclin. La chaleur modérée, le pouls & les urines, approchant de leur état naturel, ne doivent point rassurer ; car on voit périr très-promptement des malades avec les plus belles apparences. Le cours de ventre & son contraire, sont à craindre ; les déjections lientériques, les noires, les sanglantes, celles qui ont une odeur cadavéreuse ne présagent rien de bon. On craint l'éruption prématurée des taches pétéchiales, de même que leur noirceur ; on est encore très-alarmé de leur rentrée, comme de celle des pustules miliaires. On doit redouter l'hémorragie dans quelque tems qu'elle arrive. Il est inutile de dire que le hoquet, les défaillances, les convulsions, le délire & principalement le taciturne, les affections comateuses, &c. sont toujours des symptomes fâcheux. Les crises dans la fiévre maligne sont très-rares, il s'en fait souvent vers le septieme jour une imparfaite ; cependant les sueurs, le cours de ventre & les parotides sont quelquefois salutaires, sur-tout lorsque ces dernieres se terminent par résolution, ce qui paroît contraire à tous les systêmes qu'on a faits sur cette matiere. Les abcès peuvent être aussi critiques ; mais ceux qui se forment intérieurement, deviennent, par la circonstance de leur siége, souvent mortels. Nous avons déja dit qu'on ne pouvoit rien statuer sur les urines ; cependant il arrive quelquefois qu'elles déposent avec diminution des accidens ; mais la maladie ne laisse pas de suivre son cours.

Les dissections sont ici le plus souvent infructueuses, soit parce qu'on les fait trop à la hâte, soit

FEBRIS MALIGNA.

parce que les désordres que cause cette fiévre, ne sont pas toujours manifestes ; cependant on voit souvent dans la tête, des abcès, des épanchemens sanieux & purulens. On trouve, mais plus rarement, les mêmes désordres dans la poitrine : les poumons paroissent souvent couverts de taches livides & gangreneuses ; ils sont quelquefois dans un état de pourriture, qui ne leur permet pas de résister au tact. Les visceres du bas ventre sont plus souvent affectés que ceux de la poitrine ; outre les vers qui sont ici assez fréquens, on y voit des marques de sphacele dans toutes les parties, mais principalement aux intestins, qu'on trouve boursoufflés, & quelquefois percés, avec épanchement des matieres fécales. Rien n'est plus commun que de trouver l'épiploon détruit par la pourriture : elle se communique dans quelques-uns, au foie, à la rate, &c. Le sang qu'on trouve dans le cœur & les gros vaisseaux, paroît être dans un état de dissolution ; cependant on la vu quelquefois très-desséché, & formant ce qu'on appelle des concrétions polypeuses. Les cadavres, pour la plûpart, enflent prodigieusement, & se couvrent des taches pourprées qu'on n'avoit pas vu auparavant ; ils se corrompent bientôt, & se mettent quelquefois en lambeaux sous les doigts : on a alors, comme on le pense bien, beaucoup de peine à en approcher ; on y coûrt même quelque danger, & l'examen qu'on en fait avec beaucoup de répugnance, ne sçauroit être que superficiel.

La premiere marche cachée & équivoque de cette fiévre, prive ordinairement les malades des plus grands secours, parce qu'ils n'en demandent que lorsqu'elle se manifeste clairement, & qu'elle a fait intérieurement de grands progrès. On a appris par l'expérience dans plusieurs épidémies, à la faveur desquelles il est plus aisé de la reconnoître, que les

ſimples remedes généraux, la diete la plus ſévere, ou même le ſeul changement d'air peuvent détourner cette maladie, ou en détruire le germe qui n'a pas eu le tems de ſe développer. Le traitement de la fiévre maligne doit être varié, parce qu'elle prend, comme nous l'avons dit, bien des formes, & qu'elle eſt accompagnée d'un très-grand nombre de ſymptomes qui demandent ſouvent une conduite particuliere. On peut dire en général, que *la ſaignée* ne lui convient pas : cependant il eſt des circonſtances qui la demandent; mais on doit toujours en uſer, même dans le cas d'inflammation, de douleur violente, de tranſport & d'oppreſſion, avec beaucoup de réſerve. C'eſt un uſage preſque univerſellement reçu parmi nous, de propoſer la ſaignée du pied, lorſque la tête eſt priſe ou menacée; cependant des bons obſervateurs, pour ne pas citer mon témoignage, nous aſſurent qu'elle n'y eſt ordinairement d'aucun ſecours, & qu'elle augmente même quelquefois cet accident. Je dirai plus; *Pringle*, cet auteur dont on connoît l'exactitude, a avancé que les ſaignées amples diſpoſoient au délire : nous avons enfin un grand nombre d'hiſtoires qui conſtatent leurs mauvais ſuccès, tant dans cette circonſtance que dans les autres. *Les vomitifs* dans le commencement, ſont indiſpenſables; ils doivent ſuivre de près la premiere ſaignée, ſi on l'a jugée néceſſaire, pour ne pas laiſſer aux mauvais ſucs croupiſſans dans les premieres voies, le tems de s'inſinuer dans le ſang, la ſaignée, comme on le ſçait, leur en ouvrant la route. *Les laxatifs*, tels que la manne avec la crême de tartre, les tamarins & la caſſe, doivent être ſouvent employés; mais on ne doit en faire uſage qu'après les ſept premiers jours : ils ne conviennent ni dans le commencement des éruptions, ni lorſqu'il y a une diſpoſition inflam-

FEBRIS MALIGNA.

FEBRIS MALIGNA.

matoire au bas-ventre ; à l'égard des purgatifs ordinaires, il faut les réserver pour le déclin de la maladie, où ils sont très-nécessaires. Les lavemens émolliens sont utiles dans tous les tems. Les *délayans*, les *tempérans*, les *nîtreux*, les *acidules* & les *anti-putrides*, sont les remedes les plus familiers & les moins à craindre. On donne encore quelquefois les *absorbans* & les *vermifuges*.

Les *cordiaux* & les *alexiteres*, tels que le vin, la thériaque, les confections, le lilium, les sels volatils des animaux, &c. sont dans les malignes intermittentes & plusieurs autres cas, très-utiles ; mais ils ne sçauroient convenir, ainsi que quelques-uns se le persuadent, à toutes les fiévres malignes. On est obligé de les mêler quelquefois avec les purgatifs, ou d'employer le *Kermès mineral*, qui peut remplir cette double vue. Les *calmans*, si l'on excepte *le camphre* & *le sel sédatif*, sont toujours suspects : cependant il est des cas où l'on est contraint de s'en servir, comme l'ont pratiqué plusieurs Médecins célébres ; mais ce doit être toujours avec beaucoup de ménagement : les douleurs, par exemple, les plus aigues, les inflammations & les cours de ventre excessifs, peuvent en rendre quelquefois l'usage légitime ; mais ils ne conviennent pas au délire, puisqu'on a éprouvé cent fois, que les malades en devenoient plus furieux. Le *quinquina* est souvent nécessaire vers le déclin de la fiévre : nous avons dit qu'on ne devoit pas compter sur sa qualité anti-putride, & qu'on pouvoit le donner comme un fortifiant, ou comme un stimulant propre à prévenir, ou à remédier à la gangrene qui accompagne souvent la maladie dont nous parlons : ceux qui donnent cette écorce, ou les autres plantes ameres & fébrifuges, dans les intermittentes malignes, exposent leurs malades aux plus grandes catastrophes : ces remedes peu-

vent seulement avoir lieu, lorsque la fiévre maligne, après quinze ou vingt jours, prend absolument le génie & le caractere de l'intermittente, ainsi qu'on le voit arriver dans quelques constitutions épidémiques. Les *vésicatoires* appliqués derriere les oreilles, au dos, aux cuisses ou aux jambes, lorsque la tête est prise ou menacée, passent avec raison pour des grands remedes; il faut entretenir l'écoulement par de nouvelles applications, ou par d'autres moyens: ils ne réussissent pas, lorsque la bile joue un rôle dans cette maladie; à cette circonstance près, ils sont utiles, lorsque les éruptions sont rentrées, & sur-tout lorsque leur matiere se jette sur quelque viscere; on use même encore pour ce cas des *ventouses* scarifiées. Les *sangsues* appliquées aux temppes pour les violens maux de tête, procurent plus de soulagement que les saignées, & sont moins à craindre. Les *synapismes* & autres cataplasmes stimulans, à la plante des pieds, soulagent la tête: le *pediluvium* produit souvent le même effet. On remédie enfin à la tension douloureuse du ventre, par des fomentations & autres topiques émolliens.

FEBRIS MALIGNA.

SUDOR ANGLICUS.

La suette est la maladie la plus courte & la plus redoutable: on ne la connoît, au rapport de *Willis*, que depuis 300 ans en Angleterre, & il n'y en a pas cinquante, qu'on l'a vue pour la premiere fois en France où elle est assez rare. On l'a assez bien définie une fiévre éphémere pestilentielle, qui ne dure ordinairement que vingt-quatre heures. La suette est très-meurtriere, & enleve communément les deux tiers des malades qui en sont affligés, sur-tout lorsqu'ils tombent entre les mains de ceux qui ignorent la façon de la traiter. Elle attaque toujours

SUDOR ANGLICUS.

brusquement les gens les plus vigoureux, & semble respecter les vieillards & les enfans. Son commencement se manifeste ordinairement par un grand accablement ou par des défaillances : quelques-uns souffrent un tremblement général, ou une sorte de frisson convulsif ; il survient après, une moiteur âcre qui dégénere en sueurs très-abondantes, qui ne cessent souvent qu'avec la vie, & caractérisent très-bien cette cruelle fiévre. Le plus grand nombre meurt avant les vingt-quatre heures ; j'en ai vu périr en six heures de tems. Si l'on passe le jour entier, on est communément hors de danger ; mais on doit craindre la rechute : on en voit cependant qui vont jusqu'au quatrieme ou cinquieme jour, mais très-rarement jusqu'au septieme. Les malades, dont l'esprit est autant abbatu que le corps, se plaignent d'une chaleur extraordinaire, d'une grande douleur à la région des reins : ils sont tourmentés par la soif ; leur respiration est fréquente & difficile ; ils ont des palpitations, des cardialgies, des anxiétés, & même des syncopes : leur pouls n'a point de régle ; mais il est communément fréquent, élevé & inégal : une frayeur mortelle s'empare de leur esprit, & ils passent de cet état dans le délire ou l'assoupissement qui conduisent à la mort. Les hémorragies dans la suette sont assez rares, de même que les éruptions ; on a vu de ces dernieres approchant de celles de la rougeole : il arrive assez souvent que les convalescens passent plusieurs mois avec des sueurs nocturnes qui excitent des échauboulures. On a observé que cette épidémie ne régnoit ordinairement que trois ou quatre mois, & qu'elle étoit précédée par un tems humide.

Ce qu'on peut faire de mieux, en traitant cette maladie, est d'entretenir les sueurs ou de les exciter pendant vingt-quatre heures. On prive les malades

de la boiſſon pendant les cinq ou ſix premieres heures, on la leur permet enſuite pour tout aliment : on doit leur faire éviter avec une attention particuliere le froid ; on a même éprouvé pluſieurs fois, qu'il étoit dangereux d'y expoſer les mains. On éloigne, & l'on combat, autant qu'on le peut, le ſommeil qui les preſſe. Lorſque la ſueur ne paroît pas ſuffiſante, on l'excite par des *frictions* faites avec des linges chauds ou de la flanelle : on uſe dans la même vue des *diaphorétiques* & des *ſudorifiques*. Pour la ſaignée, il paroît qu'elle ne convient pas à cette maladie ; on nous aſſure cependant qu'elle a produit des bons effets dans une ou deux épidémies de cette nature (*a*) ; mais il eſt certain qu'elle n'a pas réuſſi dans les autres. Je ne parle pas des purgatifs qu'on ne peut employer tout au plus que dans la convaleſcence. Lorſque tous les accidens de cette maladie ſont paſſés, on ne doit pas laiſſer de ſe tenir chaudement pendant quelque tems ; cette précaution eſt importante : car on a éprouvé que lorſqu'on l'a négligée, il eſt ſurvenu des cours de ventre rebelles à tous les ſecours, & qui ne manquoient guéres d'enlever ceux que la ſuette avoit épargnés.

SUDOR ANGLICUS.

PESTIS.

La peſte que les éruptions, la contagion & la grande mortalité, diſtinguent aſſez des autres maladies, ſe préſente ſous tant de formes, qu'il eſt bien difficile d'en donner une bonne deſcription : non-ſeulement les épidémies ne ſe reſſemblent point,

(*a*) M. *Boyer*, célébre médecin de la faculté de Paris, eſt l'auteur de cette méthode ; il n'eſt pas douteux qu'elle n'ait bien réuſſi à Beauvais ; mais le ſeul tems peut nous apprendre ſi elle eſt applicable à toutes les épidémies de cette nature.

PESTIS. mais elle se montre dans la même sous différens dehors, comme il est aisé d'en juger par l'excellent tableau que nous en a tracé l'illustre M. *Senac*, dans le Traité de la peste, publié par ordre du Roi. On croit qu'elle nous est apportée des pays orienteaux avec les hardes, les étoffes & autres marchandises infectées ; cependant on a très-souvent observé qu'elle avoit été précédée par une prodigieuse quantité d'insectes, comme des mouches, des sauterelles, des chenilles, &c. par la famine & les autres calamités : ces faits assez bien constatés sont difficiles à accorder avec la premiere opinion. Si nous n'avons pas de connoissance certaine de son origine, nous ne sommes pas plus instruits touchant son caractere & la maniere de la traiter : on peut même avancer que cette cruelle maladie confondra toujours les raisonnemens, & même l'expérience des médecins les plus éclairés.

On sçait qu'elle inspire la plus grande terreur, & que son commencement n'est ni plus régulier, ni plus constant que celui de la fiévre maligne : la peste a cependant quelquefois des avant-coureurs, comme le dégoût, les nausées, des lassitudes, des vertiges, &c. mais elle saisit le plus souvent brusquement, sans que les malades ayent le moindre pressentiment de leur état. La premiere invasion, qui arrive rarement sans frisson, se manifeste ordinairement par un grand accablement, par la terreur, ou un embarras de l'esprit qui jette bientôt le malade dans le délire ou l'assoupissement : ils sentent pour la plûpart une douleur à l'aine, on y découvre même un gonflement plus ou moins profond : quelques-uns commencent par une fiévre intermittente, dont le troisieme accès les emporte. La douleur & la pesanteur de la tête, l'étourdissement, les vertiges, la vue troublée & le regard affreux, les dou-

leurs au dos & à la poitrine, les tremblemens & les convulſions, les anxiétés & les défaillances, le hoquet & autres ſymptomes de la fiévre maligne, ſont ici aſſez fréquens : quelques malades vomiſſent des matieres noires, vertes & fétides ; d'autres rejettent des vers par le haut & par le bas. L'haleine dans le plus grand nombre frappe l'odorat, & ſouleve même l'eſtomac. La langue eſt rarement noire, mais toujours limoneuſe : pluſieurs ſe plaignent de la ſoif, & d'un feu dévorant intérieur. Le pouls paroît quelquefois naturel, ſouvent foible & languiſſant, ordinairement très-véhément, enfin irrégulier, inégal & intermittent : la chaleur eſt plus ou moins violente ; la fiévre, en un mot, paſſe par tous les dégrés, depuis le plus léger juſqu'au plus violent : elle ſe termine quelquefois en quatre ou cinq jours ; elle va le plus ſouvent juſqu'au douzieme, & même au quatorzieme jour, & ce n'eſt que par accident qu'elle paſſe ce terme ; mais la maladie eſt prolongée par les tumeurs qui ſont quelquefois très-longtems à ſuppurer. Quelques-uns prétendent que la fiévre n'eſt point eſſentielle à cette maladie ; mais je crois que c'eſt ſans fondement, & qu'il en eſt de même qu'à la petite vérole, qui ne paroît jamais ſans plus ou moins de fiévre. La moiteur ou la ſueur des peſtiférés a une odeur des plus déſagréables, qui infecte tout ce qui a ſervi à leur uſage, & ſe communique même à la chambre.

Les exanthêmes, les éruptions puſtuleuſes & les parotides, qui accompagnent ordinairement la fiévre maligne, ſont moins communes dans celle-ci ; mais les bubons & les charbons y ſont très-familiers : les bubons paroiſſent aux aines, aux aiſſelles, au col & autres lieux glanduleux ; ils ſe montrent à la premiere invaſion, ou dans les autres tems de la maladie, même après la fiévre : ils ſuppurent

PESTIS. quelquefois aſſez promptement ; mais il y en a qui vont à vingt ou trente jours & plus : ils ſe terminent auſſi inſenſiblement par la réſolution ; mais cette voie eſt la plus dangereuſe. Les charbons éréſypélateux ou phlegmoneux n'épargnent aucune partie du corps ; ils attaquent même la gorge & les parties internes ; ils paroiſſent en dehors ſous la forme d'un furoncle , ou de petites puſtules d'un rouge livide , entourées d'un grand cercle enflammé : on en voit de toutes les groſſeurs , juſqu'à celle de cinq ou ſix pouces de diamétre : ils ſe ſphacelent bientôt avec la peau qui leur ſert de baſe , d'où il réſulte un ſcarre : le traitement des charbons prolonge quelquefois la maladie d'un ou deux mois. La peſte enfin ne ſe termine heureuſement, que lorſque le venin ſe porte vers l'habitude du corps, de même que dans la petite vérole ; ce fait découvre une ſorte de rapport entre ces deux maladies, qui peuvent être l'une & l'autre extrêmement légeres ou très-violentes , & qui ſe communiquent également.

Quoique la peſte, à proprement parler, n'épargne perſonne , on a cependant remarqué que les gens intrépides , ceux qui vivent ſobrement , qui aiment la propreté , ceux qui ſont d'une complexion maigre , ceux qui ſont ſujets aux hémorrohïdes, qui ont des ulceres ou des cauteres ouverts , & enfin les phthiſiques & les goutteux , en ſont rarement attaqués ; qu'au contraire , ceux qui ont l'eſprit frappé, qui vivent dans la crapule ou dans l'indigence , en ſont plus ſuſceptibles. Les plus vigoureux en ſont plus mal-traités ; les femmes enceintes & les accouchées n'en réchappent guéres. L'état du pouls & la violence des ſymptomes annoncent ici plus ſûrement le péril, que dans la fiévre maligne ; cependant on en a vu qui ſe ſont ſauvés à travers les accidens les plus formidables, pendant que d'autres,

ſur

ſur le compte deſquels on étoit dans la plus grande ſécurité, ont péri. Il eſt extrêmement rare qu'il ſurvienne dans cette maladie des évacuations critiques: l'hémorragie eſt plus ſouvent funeſte que favorable; la diarrhée a preſque toujours été mortelle; les ſueurs peuvent être bonnes vers le quatrieme jour, ſur-tout ſi elles ſont naturelles; mais dans les autres tems, elles ſont infructueuſes. Le délire qui ſuccede à la ſueur les premiers jours de la maladie, eſt réputé mortel. Le tremblement des mains & de la langue, le regard égaré ou affreux, les yeux étincelans, la voix enrouée, les friſſons irréguliers, &c. ſont des ſymptomes très-fâcheux; mais rien ne doit être plus alarmant, tant dans la peſte, que dans les autres maladies aigues, que l'inſenſibilité des malades, qui, quoique dans un triſte état, diſent ſe bien porter. On ne peut tirer aucune lumiere des exanthêmes ordinaires; mais les noirs & les livides annoncent une mort prochaine. Rien ne donne plus d'eſpérance dans cette maladie, que l'éruption des bubons: les charbons ne ſont pas ſi favorables, ſur-tout s'ils ſe montrent avant le quatrieme de la maladie. La ſortie des bubons, des charbons & des parotides, précédée par la fiévre violente, calme l'orage; mais l'orſqu'ils s'élevent dans le calme, ils donnent plus d'eſpérance de guériſon. Les tumeurs du col, tant les glanduleuſes, que les charboneuſes, ſont les plus à craindre; mais rien n'eſt plus dangereux que la fiévre ardente, ou tout autre accident qui met obſtacle à leur ſortie: leur rentrée n'eſt pas moins redoutable, à moins que les urines ne deviennent alors purulentes, ce qu'on a vu arriver aſſez rarement. On augure bien des bubons qui ſe montrent le quatrieme de la maladie; on les regarde comme critiques, mais on craint avec raiſon les plus tar-

PESTIS.

difs. Les charbons ſont plus dangereux que les tumeurs glanduleuſes, ſur-tout ſi ces dernieres leur ſervent de baſe. On meurt dans tous les tems de la maladie, mais le plus ſouvent le premier, le ſecond ou le troiſieme jour : on en voit même qui ſont enlevés dans les cinq ou ſix premieres heures.

L'ouverture des cadavres a manifeſté intérieurement ce qu'on voit en dehors ; je veux dire des taches pourprées, livides & noires ſur tous les viſceres, des tumeurs & des abſcès qui tiennent de la nature des bubons, des puſtules charboneuſes, tant ſur les viſceres, que ſur les membranes qui tapiſſent les grandes cavités. On voit encore des phlogoſes gangreneuſes & des ſphaceles, la bile érugineuſe & noirâtre croupiſſant dans la véſicule & ſes vaiſſeaux, ou regorgeant dans l'eſtomac & le duodenum. Le cœur & le foie ont ſouvent paru d'une groſſeur monſtrueuſe, & leurs vaiſſeaux engorgés d'un ſang noir & grumelé : dans quelques-uns enfin, on n'a rien trouvé qui mérite d'être obſervé.

L'art de préſerver de la peſte eſt plus important & plus ſûr que celui de la guérir. On purifie l'air par des parfums excités par la poudre à canon, le vinaigre, le tabac, le ſuccin, le ſoufre & les aromates. *Diemerbroek* faiſoit beaucoup de cas du tabac en fumée, & en uſoit. On eſtime encore l'odeur du vinaigre des quatre voleurs, de celui de rue ou du ſimple ; celle du citron, &c. L'uſage intérieur de ce fruit eſt auſſi très-eſtimé, & on ſçait que les Orientaux y ont la plus grande confiance. Mais rien n'eſt plus propre à préſerver de la peſte que l'eſprit tranquille, la fermeté, la ſobriété & la propreté : on préfere dans ce tems les habits de ſoie à ceux de laine : pluſieurs ſe ſont fait ouvrir des cauteres, & il a paru que cette pratique n'avoit pas été ſans ſuccès. C'eſt dans le traitement de cette maladie, lorſqu'elle

en demande, où il eſt encore plus important d'entrer dans les vues de la nature : elles ſont très-variées dans les différentes épidémies ; & l'on peut dire de la peſte, comme de toutes les maladies populaires, que les premiers qui en ſont frappés, peuvent être les victimes de la prudence, comme de la témérité : cependant il paroît aſſuré que le venin peſtilentiel a un mouvement déterminé vers la peau, de même que celui de la petite vérole, & que c'eſt preſque l'unique moyen dont la nature ſe ſert, pour ſurmonter cette cruelle maladie : on ne doit donc admettre que ce qui doit favoriſer cette direction, en évitant ce qui peut imprimer un mouvement contraire. Ce grand étalage de remedes propoſés par les auteurs, eſt inutile : il n'en faut que des plus ſimples & des plus communs. Entretenir *la tranſpiration* ſans la trop exciter, eſt ici le point le plus important ; & l'on a vu cent fois que ceux qui n'y avoient employé que la chaleur du lit, avoient, pour la plûpart, terminé heureuſement leur maladie ; & qu'on avoit éprouvé un ſort funeſte, lorſqu'on avoit négligé cette précaution. Cependant *la ſaignée*, *l'émétique*, ou un *purgatif*, peuvent convenir au commencement de cette maladie, lorſque les éruptions n'y mettent aucun obſtacle, & que l'état des forces le permet ; mais il eſt très-rare qu'on puiſſe les placer dans le courant de la maladie. On doit uſer avec modération des délayans, dans la crainte d'exciter le cours de ventre. Les *tempérans*, les *nîtreux*, les *anti-putrides* & les *abſorbans* ſont les remedes qui paroiſſent avoir le mieux réuſſi. C'eſt un préjugé généralement reçu, que les *cordiaux* & les *alexiteres* ſont les ſpécifiques de la peſte, ils conviennent, à la vérité, très-ſouvent ; mais ce ſeroit une faute groſſiere que de les donner indifféremment : on les

PESTIS.

PESTIS. a reconnus, dans bien des cas, incendiaires; & l'on tâche d'éviter cet inconvénient, lorsqu'on les croit indispensables, en les mêlant avec les acides, tant végétaux que minéraux. Le *lilium*, la *thériaque* & les autres confections, *la poudre de vipere*, le *vinaigre thériacal*, &c. ont été les plus employés, sur-tout le premier jour de la maladie, où ils ont paru mieux réussir que dans les autres tems. *Le camphre* est un calmant qu'on peut donner avec confiance; il n'en est pas de même des *hypnotiques*, ils sont utiles au cours de ventre; mais on n'use que des plus légers, comme du diascordium, du diacode, &c. ils doivent être suspects dans tous les autres cas, quoiqu'on les ait donnés dans la derniere peste avec beaucoup de hardiesse. On ne sçauroit improuver l'usage reçu de purger à la fin de la maladie. Les remedes externes, si l'on n'y comprend point ceux qui servent au traitement des tumeurs, que nous renvoyons à leurs articles, ne doivent rouler que sur *les vésicatoires* & *les ventouses*. *Diemerbroek* faisoit appliquer des sachets d'avoine chaude aux pieds, aux aines & aux aisselles, pour exciter la sueur : cette pratique peut avoir ses avantages; mais je ne vois pas qu'elle ait été suivie.

Telle est la méthode de traiter la peste qui a été la plus adoptée, & même la plus heureuse; cependant les médecins les plus instruits & qui n'ont pas manqué de bonne foi, ne nous ont pas caché qu'ils avoient vu dans cette calamité si peu d'effet des remedes, qu'ils ne sçavoient si ceux qui en réchappoient devoient plutôt leur guérison à l'art qu'à la nature : *Sanctorius* a même déclaré nettement, que les malades, d'ailleurs bien soignés, qui n'avoient demandé aucun secours à la médecine, s'étoient mieux tiré d'affaire que ceux qui avoient été traités dans les régles. Si mon témoignage pouvoit

donner plus de poids à celui de cet auteur, je pourrois en rendre un très-conforme au sien. Je n'ai pas traité à la vérité cette maladie, mais je l'ai vue de bien près & j'ai eu un très-grand commerce avec ceux qui y ont été le plus employés. Je finis cet article par la meilleure recette que je connoisse contre ce fléau; la voici: *Mox, longè, tardè, cede, recede, redi.* PESTIS.

FEBRIS INTERMITTENS.

Tout le monde connoît la fiévre intermittente; mais peu de gens sont capables de discerner l'essentielle, de la symptomatique : chacun ne sçait pas encore qu'elle se montre souvent déguisée, & sous l'aspect d'une autre maladie, dont les périodes ne sont ni moins marqués, ni moins réguliers: il y a des douleurs à la tête & aux autres parties, des ophthalmies, des affections comateuses, des convulsions, des vomissemens, des diarrhées, &c. qui viennent par accès, même sans chaleur fébrile: on a encore observé des fiévres partiales, comme à la moitié de la tête, à un seul bras, &c. Les autres variétés de la fiévre intermittente sont assez connues; car qui ne sçait que la fiévre qui vient tous les jours, est ou *quotidienne*, ou *double-tierce*, ou *triple-quarte;* que si elle ne prend que de deux jours l'un, c'est *la tierce;* que si l'accès, ce jour-là, est double, c'est une *autre espece de double-tierce*, mais beaucoup plus rare que la précédente; que s'il ne revient que le troisieme jour, c'est *la quarte;* que si de trois jours il n'y en a qu'un de bon, c'est *la double-quarte;* que si enfin la fiévre revenant tous les jours, on a alternativement deux accès, c'est *la triple-tierce*, qu'on nomme encore *hémitrée* (*semi-tertiana?*) On a de plus observé des fiévres qui reviennent le cinquieme, le sixieme, le sep-

tieme, le huitieme jour, tous les mois, toutes les années; mais ces cas sont très-rares.

FEBRIS INTERMITTENS.

L'intempérance, les fruits de mauvaise qualité, les brouillards, les saisons pluvieuses, les lieux humides & marécageux, &c. sont les causes les plus ordinaires des fiévres intermittentes: leurs accès dont les premiers sont ordinairement modérés, mais qui augmentent ensuite en force & en violence, sont communément annoncés par des bâillemens, des pandiculations, des lassitudes, par la pâleur des mains & des levres, par la lividité des ongles, par le réfroidissement du nez & des extrémités, par des frissons, & sont terminés par la sueur. Il y en a cependant qui commencent par la chaleur, sans aucun autre prélude, & qui finissent sans sueur. Dans quelques-uns, les urines sont, pendant & après la sueur, briquetées, c'est-à-dire, qu'elles déposent un sédiment qui a l'aspect de la brique pilée. Les accès sont souvent orageux, non-seulement par la véhémence de la fiévre, mais encore par des douleurs de tête les plus vives, par l'assoupissement, le délire & autres fâcheux symptomes. Il en est des *intermittentes*, comme des continues; on en voit tous les jours *d'irrégulieres*; mais avec quelque attention, on les rapportera aisément aux fiévres connues, dont elles ont eu antérieurement, ou prendront dans la suite le caractere. Il est bon d'être averti que ces fiévres irrégulieres sont, pour la plûpart, *symptômatiques*; telles sont les scorbutiques, celles qui dépendent de quelque suppuration, & autres désordres dans les visceres, qui se terminent quelquefois par le froid, les nocturnes, que des sueurs très-copieuses accompagnent, & autres dont nous ferons mention ailleurs, & qui n'appartiennent pas à cet article.

Les intermittentes légitimes, qu'un mauvais traitement n'a pas fait dégénérer, sont peu à craindre;

elles ſont même quelquefois avantageuſes, en faiſant ceſſer des maladies antérieures. Les fiévres intermittentes qui commencent en hiver ou au printems, ſont les plus courtes, & avec moins de danger : il n'en eſt pas de même de celles d'été ou de l'automne, qui ſont plus rebelles & plus à craindre. Les premieres, qui paroiſſent être d'une autre nature, diſparoiſſent lorſque les autres ſe montrent ; & celles-ci attendent ſouvent le retour du printems. Cependant les fiévres vernales ſont plus difficiles à guérir, lorſque l'été eſt froid & pluvieux : la chaleur au contraire, qu'on éprouve quelquefois en hiver, entretient les automnales. Les accès les plus courts, ceux qui dévancent l'heure ordinaire, font eſpérer que la maladie ſera plutôt terminée : on tire le même pronoſtic de l'enflure du ventre dans les enfans, de celle des jambes dans les adultes, des gales qui paroiſſent ſur les levres, &c. Après la ceſſation de la fiévre, il faut paſſer quelque tems pour être aſſuré de la guériſon : les moindres fautes dans le régime, les purgatifs à contre-tems, les brouillards, le ſerein, &c. peuvent la rappeller : elle revient ſouvent ſans aucune cauſe manifeſte, au bout de quinze jours ou trois ſemaines : ſi les malades, quoique parfaitement libres de la fiévre, ne reprennent pas leur couleur ; ſi l'appétit ne revient pas, s'ils ſouffrent de la tête, ſi leurs forces ne ſe rétabliſſent point, &c. on doit s'attendre au retour. L'aſſoupiſſement dans les vieillards les menace d'apoplexie : ils meurent de cette fiévre dans le friſſon. La rebelle dégénere ſouvent en jauniſſe, en hydropiſie ou toute autre maladie chronique, & ſouvent mortelle. Tout de même que les fiévres continues ſe changent en intermittentes, ces dernieres, ſur-tout les automnales, dégénerent quelquefois en continues, & même d'un mauvais caractere. On

FEBRIS INTERMITTENS.

FEBRIS INTERMITTENS.

remarque encore d'autres changemens moins intéreſſans ; la tierce devient double - tierce, quotidienne, quarte, double-quarte, &c. ce qui ſemble prouver que toutes ces fiévres ne ſont que des variétés ou des modifications de la même maladie.

Les diſſections ne nous manifeſtent guéres que le produit ou les ſuites de la fiévre intermittente. On trouve dans ceux qui ont été emportés dans le friſſon, un ſang noirâtre & épais, dont le cœur, les gros vaiſſeaux, & principalement ceux du poumon, ſont engorgés. Dans ceux qui ſont morts dans un état de langueur, moins de la fiévre que de ſes ſuites, on voit des embarras ſquirreux, principalement au foie, & moins communément au pancréas & au méſentere ; les viſceres paroiſſent dans quelques-uns deſſéchés & brûlés. L'état de la rate varie beaucoup ; elle a paru aride & flétrie, gonflée quelquefois à un point que ſa tunique en a été déchirée, ſa ſubſtance dans une diſſolution putride, qui la rendoit ſemblable à la lie de vin ; l'épiploon dans un état de pourriture & détruit en partie. La veine-porte a été trouvée prodigieuſement dilatée par le ſang qui y croupiſſoit : les vaiſſeaux biliaires ont paru également engorgés d'une bile noire & verdâtre. On a trouvé aſſez fréquemment des pierres dans la véſicule du fiel, ſans parler des épanchemens dans toutes les cavités, & autres déſordres communs à toutes les maladies.

Le traitement de la fiévre intermittente doit être ſimple & non précipité : il eſt prudent de laiſſer paſſer quelque tems, avant d'en venir aux ſpécifiques, tant pour s'aſſurer du caractere de la fiévre, ſouvent très-équivoque, que pour placer *la ſaignée*, un *émétique* ou un *purgatif*, ainſi que les *délayans* & les *tempérans*, qui n'y doivent pas être épargnés. Le vomitif donné à propos, eſt ſouvent ſeul victo-

rieux, fur-tout lorfqu'il entraîne beaucoup de bile porracée & érugineufe, qui eft le foyer le plus ordinaire de cette maladie. La faignée & l'émétique ne conviennent pas pendant l'accès, quoiqu'on difent ceux qui font dans un ufage contraire : on peut tout au plus faire ouvrir la veine, fi la fiévre eft d'une extrême violence, fi la douleur de tête infupportable ou quelques autres fymptomes preffans l'exigent : il eft encore permis, pendant le paroxifme, de donner un vomitif, lorfque les naufées tourmentent les malades ; mais hors de ces circonftances, il faut attendre l'intermiffion, & n'ufer pendant la fiévre, que des délayans, des tempérans & des nîtreux. Le *quinquina*, après les remedes généraux, eft fans contredit le meilleur fébrifuge ; mais il ne convient, ni à tous les cas, ni dans tous les tems : il eft rarement néceffaire pour guérir les fiévres vernales, qui ne demandent guéres que des délayans & la diéte : il faut d'ailleurs laiffer éventer la fiévre, ou lui laiffer perdre une partie de fa force, pour le donner en fureté : cette attention négligée le rend fouvent infructueux, & quelquefois nuifible, même en guériffant la fiévre. Le quinquina, dans l'accès, ne convient pas mieux que la faignée & l'émétique : quelques-uns le donnent cependant dans le commencement, ou peu de tems avant. S'il a réuffi quelquefois de cette maniere, il a produit auffi de très-penicieux effets. On voit tous les jours que fi, pour fe prêter à l'impatience des malades, on fe preffe de faire prendre ce remede ; on voit, dis-je, que la fiévre devient plus difficile à guérir, ou qu'on la fait dégénérer en jauniffe, en afthme ou en hydropifie, en affection comateufe ou convulfive, ou en quelqu'autre maladie plus fâcheufe que celle qu'on veut attaquer.

FEBRIS INTERMITTENS.

S'il fe fait par les fueurs une forte de dépuration du fang & des humeurs, comme il n'y a pas lieu

FEBRIS INTERMITTENS.

d'en douter, il ne peut être que dangereux de s'y oppoſer en arrêtant trop tôt la fiévre, qui eſt le moyen dont la nature ſe ſert pour dompter la matiere morbifique, qui peut produire d'autres ravages : c'eſt le ſentiment des plus célébres praticiens. Cependant cette régle doit avoir ſes exceptions dans les cas où les accès ſont ſi terribles, & les malades ſi foibles, qu'on a lieu de craindre pour leur vie : on juge bien que dans ces circonſtances on ne ſçauroit trop ſe hâter, au riſque de ce qu'il pourra en arriver ; mais dans les cas ordinaires, il eſt prudent de ne donner le *quinquina*, qu'après trois ou quatre accès. Il eſt encore très-important d'en régler la quantité, & de ne pas imiter ceux qui ne ſe laſſent pas d'en donner, tant que la fiévre dure : une ou deux onces de cette écorce pour tout le traitement, doivent ſuffire, & il n'eſt jamais indifférent d'aller plus loin. On ne voit que trop ſouvent, que ceux qui ne connoiſſent d'autres armes pour combattre la fiévre rebelle, jettent leurs malades dans des obſtructions, dans l'hydropiſie, dans l'hémophtiſie & autres maladies chroniques ; de ſorte que lorſqu'on en a donné la doſe ordinaire, & que l'on en a reconnu l'inutilité, on doit ſe tourner du côté des autres amers, des martiaux, des fortifians, des eaux minérales, &c. Le *quinquina* eſt ordinairement ſans effet, lorſque les accès ſont fort longs, lorſqu'ils retardent ſur l'heure ordinaire, comme auſſi lorſqu'ils ne ſont pas précédés par le friſſon, ou terminés par la ſueur : les *chicoracées* & les *tempérans*, ſont dans ces cas les remedes les plus convenables. Outre le quinquina, on a d'autres fébrifuges, auxquels on donne ſouvent la préférence, comme *le ſel ammoniac* pris dans l'eau tiéde, ou *la ſerpentaire de Virginie*, infuſée dans le vin blanc, donnés l'un ou l'autre une ou deux heures avant l'accès. On eſtime encore *le ſuc de limon* tempéré avec l'eau &

le sucre, ou l'infusion de *la sauge* dans le vin, pris au commencement de l'accès. Je ne parle pas de *la gentiane*, de *la petite centaurée* & autres plantes ameres, dont on se servoit avant la découverte du quinquina: *le camphre*, associé à ce dernier, a mérité l'éloge des plus grands médecins. On use dans quelques lieux de *l'écorce du frêne*, qu'on donne avec le sel d'absinthe; mais on ne sçauroit s'y fier, ainsi qu'à tant d'autres fébrifuges, dont nous ferons mention ailleurs.

FEBRIS INTERMITTENS.

Lorsque, dans quelques circonstances, les frissons mettent la vie en danger, on peut les prévenir, ou les modérer, par une boisson chaude & abondante, qu'on commence deux ou trois heures d'avance: on emploie dans la même vue la tisane de salsepareille, ou tout autre sudorifique: on fait encore une onction à la région de l'estomac avec l'huile de gérofle, de cannelle, &c. Il faut observer que trop de chaleur, soit qu'elle soit excitée par les remedes, soit qu'elle soit communiquée par l'habitude du corps, fait dégénérer souvent les intermittentes en continues: on doit craindre aussi le froid, qui peut interrompre la sueur, & rendre par accident la fiévre plus rebelle & plus dangereuse, ainsi que l'ont éprouvé plusieurs fois ceux qui, par impatience, quittent leur lit. On remarquera encore que les purgatifs, qu'on marie communément avec les fébrifuges, & dont on voit d'assez bons effets dans le courant de cette fiévre, sont pourtant dangereux, lorsqu'elle a été arrêtée, & qu'on en a interrompu l'usage, parce qu'ils peuvent faire revenir les accès: on a même éprouvé quelquefois cet inconvénient des simples lavemens; cependant on craint moins les uns & les autres, lorsque la fiévre a cessé naturellement. On a encore observé plusieurs fois dans la fiévre dégénérée en continue ou en rémittente, qu'une saignée & un purgatif

lui avoient fait reprendre sa premiere forme.

FEBRIS INTERMITTENS.

Comme on a de la peine à faire prendre le quinquina aux enfans, on en prépare un sirop qu'ils avalent sans répugnance : on peut encore les guérir avec des *lavemens fébrifuges*. On a aussi recours à ces derniers pour les adultes qui ont une répugnance invincible pour le quinquina ; mais il faut qu'ils en usent au moins pendant quinze jours : on en fait entrer une once dans chaque lavement ; on ne doit pas moins employer qu'une livre & demie de cette écorce, pour s'assurer de la guérison : on en donne deux ou trois par jour, jusqu'à ce que la fiévre soit arrêtée ; on les éloigne ensuite conformément à la méthode ordinaire. *L'ail* écrasé & appliqué aux deux poignets, passe dans l'esprit de bien des gens pour un bon fébrifuge. On connoît une infinité de remedes, tant internes qu'externes, les plus bizarres & les plus extraordinaires, qu'un médecin ne sçauroit conseiller, quoiqu'il sçache qu'ils ont souvent réussi : ne seroit-ce point le dégré de confiance que le malade leur donne, qui peut produire cet effet ? J'ai vu un homme qui donnoit à porter sur soi un papier cacheté, où il avoit écrit avec un air mystérieux indifféremment ce qui lui venoit dans l'esprit, & qui réussissoit très-souvent. On sçait d'ailleurs que la joie, la colere, la terreur, & en un mot, toutes les passions vives, peuvent donner la fiévre & la guérir : une chute, un soufflet, ou quelqu'autre accident, produisent le même effet par l'impression qu'ils font sur l'esprit. On ne sçauroit aussi douter que l'imagination n'ait un très-grand pouvoir sur les agens matériels de l'œconomie animale, & il est très-assuré qu'on tire tous les jours de grands avantages de cette connoissance.

FEBRIS QUOTIDIANA.

C'est la plus rare des intermittentes ; elle paroît

ordinairement au printems, & est quelquefois épidémique. L'heure assez constante, la régularité & l'égalité des paroxismes la distinguent de la double-tierce & de la triple-quarte ; dans l'une de ces dernieres, le troisieme accès répond par sa violence au premier, comme le quatrieme plus doux répond au second ; dans l'autre, c'est le quatrieme qui répond au premier, & ainsi des suivans. Le frisson de *la quotidienne* est léger, la chaleur & la fréquence du pouls sont modérées, & la sueur n'est pas abondante. Ses paroxismes sont courts & très-rarement doubles ; ils viennent à six ou sept heures du matin, & sont quelquefois accompagnés de cardialgie, d'enflure du ventre, &c. Cette fiévre peut durer plusieurs mois, une année & plus, puisqu'on fait mention d'un homme mort à 95 ans, qui l'avoit gardée 60 ans. Il est très-important d'observer que la quotidienne se cache souvent sous la forme de la céphalalgie, de la colique, d'une attaque de goutte, de rhumatisme, &c. On prétend que la fiévre quarte dégénere souvent en quotidienne, ce qui n'est point contraire à ce que nous avons déja avancé ; mais n'auroit-on pas pris pour telle la triple-quarte ? On confond encore souvent la quotidienne avec la fiévre hystérique, comme avec celle qui survient quelquefois à la suppression des menstrues : ces dernieres, ainsi que celle dont nous parlons, ont des véritables intermissions ; mais leurs accès viennent le soir, ou à d'autres heures.

FEBRIS QUOTIDIANA.

La quotidienne qui est après la quarte, ordinairement la plus longue, n'est pas bien à craindre : elle peut cependant dégénérer en fiévre continue ou en fiévre lente. Il est plus important qu'on ne pense, de ne point en précipiter le traitement ; on a vu de très-grands inconvéniens de la pratique contraire. Cette sorte de fiévre paroît avoir sa source

FEBRIS QUOTIDIANA.

dans les premieres voies, ou dans les viscères qui concourent à leurs fonctions. *La saignée* y est rarement nécessaire, mais on ne doit pas négliger *les émétiques* & *les purgatifs*. Les *apéritifs*, les *martiaux*, les *stomachiques* & les *toniques* sont ici employés avec beaucoup de succès. Les *amers* & les *fébrifuges* conviennent moins à celle-ci qu'aux autres intermittentes; cependant ils peuvent être donnés, comme fortifians.

FEBRIS TERTIANA.

La *fiévre tierce* est la plus commune des intermittentes; ses accès, qui sont communément de six à douze heures, vont quelquefois jusqu'à vingt & même trente, sur-tout dans les sujets pléthoriques: ils viennent assez réguliérement à la même heure, & le plus souvent avant midi, mais plus tard que dans la fiévre quotidienne. Le quatrieme paroxisme est ordinairement le plus violent & le plus long; le cinquieme & les suivans, sont par dégré plus modérés & plus courts. Les intermissions sont d'autant plus parfaites, que les paroxismes sont forts; s'ils sont foibles à un certain point, le pouls demeure toujours fébrile. La sueur est communément plus abondante, lorsque l'accès a été court; elle manque quelquefois entiérement dans les longs. Nous avons dit que la *fiévre maligne*, dans certaines épidémies, commençoit par quelques accès de fiévre tierce. On ne manque guéres d'être sur ses gardes, lorsque les accès sont très-longs, & que leurs retours sont irréguliers, & sur-tout si dans les intermissions les malades se plaignent de la douleur de tête, des anxiétés & de l'accablement; mais lorsque ces signes manquent, comme il arrive quelquefois, il faut être bien attentif pour ne pas s'y tromper. On doit encore remarquer que plusieurs *fiévres sym-*

ptomatiques prennent la marche de la tierce ; ce qu'on voit assez communément dans la fiévre hystérique & la vermineuse, qui exposent ceux qui n'en sont pas instruits, à de grandes bévues. Nous avons dit que les accès de *la fiévre tierce* revenoient tous les deux jours, & que dans *la double tierce* ils prenoient tous les jours, ou deux fois dans un jour, avec un jour d'intermission : à l'égard de la *triple-tierce* (*febris semi-tertiana*,) elle paroît être composée de la quotidienne & de la tierce simple ; de sorte qu'il y a tous les deux jours un double accès ; elle est très-rare dans nos climats ; & assez commune en Italie, en Hongrie, &c. Il peut arriver encore qu'on ait quatre accès en deux jours, & la fiévre sera *quadruple-tierce* ; je ne sçache que *Tulpius* qui l'a observée.

FEBRIS TERTIANA.

La tierce est de toutes les intermittentes la moins à craindre : on a même vu plusieurs fois, qu'elle délivroit de bien d'infirmités habituelles, comme des obstructions, de la bouffissure, & même des convulsions : elle cesse ordinairement d'elle-même au septieme paroxisme. La sueur doit être regardée ici comme une évacuation critique ; s'il arrive qu'on l'interrompe, on doit s'attendre à un accès violent : le vomissement & la diarrhée peuvent y suppléer : les urines ont procuré, mais très-rarement, le même avantage. L'invétérée, & celle qui a été mal traitée, peuvent dégénérer en maladie de langueur. Nous avons dit ce qu'on avoit à craindre des longs accès, de leur irrégularité, des intermissions fâcheuses, &c. *La double-tierce* est plus difficile à guérir que la simple, parce qu'on a moins de tems pour placer les remedes. *La triple-tierce* est la plus dangereuse, étant souvent accompagnée d'inflammation ; ce qui est extrêmement rare dans les autres intermittentes : les suites d'ailleurs de celle-là sont

FEBRIS TERTIANA.

presque toujours fâcheuses, & ses rechutes mortelles. Les ouvertures des cadavres dans cette derniere, ne nous manifestent que des inflammations, des pourritures & des gangrenes.

La saignée & *l'émétique* conviennent à presque toutes les fiévres tierces : un *purgatif* le lendemain de ce dernier, est souvent très-efficace, en rendant cette évacuation indispensable, plus complette. On arrête la tierce assez communément au cinquieme ou sixieme paroxisme. Outre *le quinquina* & les autres *fébrifuges amers*, qui conviennent à cette maladie, on y emploie encore le *nître*, les *toniques*, les *diaphorétiques*, les *diurétiques* & les *apéritifs*. On n'a gueres besoin de tous ces secours pour *la légitime* ; mais *l'irréguliere* les demande toujours. Pour *la maligne*, on sent bien qu'elle sort de cette classe, & qu'il faut y employer le traitement que nous avons exposé ailleurs : on pourroit y renvoyer aussi pour la *triple-tierce*, qui demande, après les remedes généraux, les *tempérans*, les *nîtreux* & *anti-putrides*, les *diaphorétiques*, les *absorbans*, les *purgatifs* doux, & autres compris dans l'article de la fiévre maligne, avec laquelle la triple-tierce a encore beaucoup d'affinité : on juge par-là, qu'on ne doit pas l'attaquer par le quinquina, dont on n'a vu dans cette occasion que de pernicieux effets. Quoique ce spécifique soit pour la tierce & la double-tierce ce qu'on peut employer de mieux, je n'ai pas laissé très-souvent de donner la préférence à *l'eau* pure, prise pendant trois ou quatre jours pour toute nourriture : le quinquina, comme on ne l'ignore point, produit souvent de mauvais effets ; l'eau n'est jamais mal-faisante : le quinquina ne fait souvent que suspendre la fiévre, l'eau la guérit sans retour ; mais ce remede est trop simple & trop commun pour être adopté, & le public

blic ne sera jamais porté à estimer ce qu'il connoît : *Vult decipi*, dit Pline, *decipiatur.*

FEBRIS QUARTANA.

La fiévre quarte est ordinairement automnale : les mélancoliques, & ceux qui ont des obstructions, y sont les plus sujets. L'accès qui revient le troisieme jour, & prend ordinairement l'après-midi, n'est pas violent, & ne va guéres au-delà de six heures : il devient même par le tems plus court, & se termine quelquefois en une heure. La sueur dans cette espece de fiévre est rarement copieuse, elle manque même le plus souvent ; cependant on en voit dans quelques-uns, des nocturnes qui reviennent tous les jours ; elles ne commencent guéres avant le septieme accès, & ne durent tout au plus qu'un mois. L'appétit extrême est presque inséparable de la fiévre quarte, & la rend plus rebelle, lorsqu'on le satisfait. Le sang qu'on tire de ces sortes de fiévreux, se couvre d'une matiere jaunâtre ou blanchâtre, en maniere de croûte. Nous avons dit que dans *la double-quarte*, l'accès venoit le premier & le second jour, & que le troisieme étoit libre, & ensuite le quatrieme & le cinquieme, & ainsi des autres ; que dans *la triple-quarte*, on avoit la fiévre tous les jours ; mais il faut ajoûter que dans l'un & l'autre cas, le quatrieme répond au premier, le septieme au quatrieme, &c.

On sçait que la quarte qui épuise souvent la patience, tant du malade que du médecin, peut durer plusieurs années : elle est telle dans la plûpart des mélancoliques & des vieillards. *Blaw* nous donne l'histoire d'une fiévre de ce caractere qui dura vingt ans. On prétend avec assez de fondement, qu'on ne l'a qu'une fois en la vie : cependant elle a pendant son cours des longues interruptions : on en

FEBRIS QUARTANA.

arrête même les accès avec assez de facilité ; mais on doit s'attendre tôt ou tard à la récidive, qui arrive quelquefois, lorsqu'on s'en croit entiérement délivré : la moindre faute dans le régime, peut la rappeller. On a remarqué plusieurs fois, que l'accouchement, le flux hémorrohidal, la péripneumonie, la petite vérole & autres maladies graves, l'avoient terminée ; mais si plusieurs maladies guérissent la fiévre quarte, celle-ci, par un retour assez singulier, a délivré de l'épilepsie, de l'affection hypocondriaque, de la néphrétique, de la goutte, &c. On a même remarqué que ceux qui avoient eu la fiévre quarte, vivoient plus long-tems. On meurt de cette maladie dans le frisson, mais cela arrive très-rarement. Cependant la fiévre quarte entraîne souvent des suites fâcheuses ; telles sont l'ictere, l'hydropisie, les engorgemens squirreux, la toux chronique, l'asthme, &c. La double & la triple - quarte ne sont pas plus à craindre que la simple ; mais elles sont plus longues & ne guérissent guéres qu'après avoir repris leur simplicité.

Sydenham prétend qu'on ne peut chasser la fiévre quarte, en moins de six mois : je ne sçais pas si cela est ainsi dans son pays ; mais il est très-assuré que dans le nôtre, plusieurs en sont délivrés en moins de tems. La quarte doit être traitée doucement; & il est toujours dangereux de vouloir la brusquer, en se pressant de donner du *quinquina ;* ce remede même ne convient point, lorsque le foie, comme il arrive assez souvent, est attaqué ; il n'est pas plus approprié aux *fiévres quartes symptomatiques*, qui dépendent de la vérole, du scorbut, de la cachexie & autres maladies qui ont leur traitement à part. Pour *la quarte légitime*, la diéte, les remedes généraux, les *délayans* & les *tempérans* doivent précéder les *fébrifuges ; la saignée* n'est pas tou-

jours néceſſaire ; mais *l'émétique* eſt indiſpenſable. Lorſqu'on a arrêté la fiévre, ce qu'on fait, comme nous l'avons dit, avec aſſez de facilité ; on doit uſer pendant long-tems des *apéritifs* & des *amers*, ou avoir recours aux *eaux* de Vals, de Vichy, de Balaruc, de Bourbonne, de Bourbon-Lancy, d'Aix-la-Chapelle, de Véſoul, de Miers & autres *minérales*, propres non-ſeulement à en prévenir le retour, mais encore à la guérir radicalement. *Le chacril* a pour cette ſorte de fiévre plus d'efficacité que *le quinquina* : on eſtime encore *la canelle*, *l'acorus*, *l'aurone*, *la ſauge*, *la bétoine* & autres *fortifians aromatiques*. On emploie auſſi avec ſuccès l'antimoine, le mercure doux, & autres *préparations mercurielles*, le *ſel ammoniac* & les autres ſels neutres, la magnéſie & les abſorbans, les amers & les *diaphorétiques*, & autres remedes que nous avons raſſemblés ailleurs, qui conviennent également à la double & à la triple quarte, en les accommodant à la circonſtance du peu de tems que la multiplicité des accès laiſſe pour les remedes. On tire encore un grand avantage de l'exercice, des bains, du changement d'air, &c. Cette maladie, au reſte, abandonnée à elle-même, ſe diſſipe plus ou moins tard, ſans remedes ; cela arrive ſouvent de même, lorſqu'on en fait ; de-là viennent tant de fauſſes obſervations, dont nos livres ſont remplis, parce qu'on n'a jamais manqué alors de rapporter la guériſon aux remedes dont on faiſoit uſer lors de cet événement.

FEBRIS QUARTANA.

FEBRIS REMITTENS.

C'eſt une fiévre qu'on a encore nommée ſubintrante, ſynéque, continente, &c. qui, ſans avoir des vraies intermiſſions, conſerve toujours le caractere des intermittentes. On connoît à l'ordre de ſes

Febris remittens.

rémiſſions & de ſes exacerbations, quoique ſouvent aſſez irrégulieres, la quotidienne, la tierce, la double-tierce, la quarte, &c. Les intermittentes même dégénerent ſouvent en rémittentes, & celles-ci en intermittentes, tant il y a d'affinité entr'elles. Le froid qui précede le paroxiſme de la rémittente, eſt peu ſenſible; mais la ſueur qui le termine eſt plus marquée. Quelques-uns ont la ſalivation; d'autres rendent des urines ardentes pendant l'accès, & qui dépoſent dans le tems de la rémiſſion. Cette fiévre, ſur-tout lorſqu'elle eſt irréguliere, eſt ſouvent accompagnée du vomiſſement, de la diarrhée, du choléra, des convulſions, des douleurs qui reſſemblent à la colique, à la pleuréſie, au rhumatiſme, &c.

La rémittente légitime n'eſt guéres plus à craindre que l'intermittente: il n'en eſt pas de même de *l'irréguliere*, qui devient ſouvent inflammatoire, & ſe change même en fiévre maligne. *La rémittente* qui répond à *la quarte*, eſt la moins domptable & la plus à craindre: ſes ſuites ordinaires ſont le maraſme, la fiévre lente, l'hydropiſie, &c. La ſueur & la ſalivation ſont ſouvent critiques, & les urines dépoſent quelquefois avec avantage.

La fiévre dont nous parlons, demande un traitement fort doux, & l'on voit tous les jours les plus grands déſordres de la pratique contraire. *La ſaignée* convient aſſez au commencement de la maladie; *l'émétique* y eſt auſſi très-utile: enſuite les *delayans* & les *tempérans*, les *amers*, & quelquefois les *acides*, les *ſtomachiques* & les *carminatifs*, & les légers *diaphorétiques*, ſont les remedes qu'on emploie avec le plus de ſuccès. *Le quinquina* n'y convient pas toujours; il eſt ſur-tout à craindre, lorſqu'on a négligé d'évacuer les premieres voies par des laxatifs & des lavemens réitérés; cette

écorce agit avec moins de danger en apozème, & associée aux tempérans. Il seroit inutile d'entrer dans un plus grand détail sur les fébrifuges qu'on peut donner, tant dans les fiévres intermittentes, que dans les rémittentes; on peut consulter là-dessus la classe qui leur est destinée dans le second volume de cet ouvrage.

FEBRIS REMITTENS.

PLETHORA.

La vie délicate, un trop long sommeil & l'oisiveté donnent lieu à *la pléthore :* elle peut être aussi l'effet de la suppression des pertes habituelles, tant naturelles qu'artificielles, & même des maladies qui sont le moyen dont la nature se sert souvent, pour rétablir l'équilibre qu'il doit y avoir entre les liqueurs & leurs vaisseaux. Ces causes connues peuvent être regardées comme les premiers indices de la pléthore qui se manifeste ensuite par la plénitude du pouls & le gonflement des veines, que les divers dégrés d'embonpoint rendent plus ou moins saillantes, par la rougeur de la peau & la chaleur de tout le corps, par le visage allumé & les yeux rouges, par la disposition à la fiévre, à la phlogose & aux hémorragies, par l'assoupissement & la douleur gravative de la tête, par l'oppression au moindre mouvement, &c. L'embonpoint est un signe très-équivoque, parce qu'on voit souvent que ceux qui n'en manquent pas, soutiennent moins les pertes de sang, que bien des gens maigres. La rougeur de la peau, tant du visage que des autres parties, n'est pas un signe plus certain, parce qu'elle peut dépendre du tempérament, autant que de la plénitude des vaisseaux. Sans examiner ici si *la pléthore* doit être rangée au nombre des maladies, ou entrer seulement dans la classe des causes, je dirai que cet état peut exciter les plus grands désordres, comme

PLETHORA.

des vertiges, des convulſions, l'apoplexie, la céphalalgie & l'ophtalmie la plus rebelle, la fiévre, des engorgemens inflammatoires, l'hémophthiſie, le catarre ſuffoquant, & pluſieurs autres maladies, qui, quoiqu'en apparence d'un caractere très-différent, ne cédent cependant qu'aux mêmes ſecours que quelques circonſtances peuvent ſeulement faire varier.

Lorſque la ſurabondance du ſang, ou de ſa maſſe contenant la matiere de toutes les humeurs, n'a pas produit encore des ſtagnations dangereuſes, on n'a d'autres remedes à lui oppoſer que la diéte, le travail ou l'exercice, ſans oublier de rappeller, autant qu'il eſt poſſible, les évacuations habituelles qui peuvent être ſupprimées. On penſe bien que dans les autres cas, *la ſaignée* la plus prompte, eſt le meilleur remede ; cependant on doit craindre de la pouſſer trop loin : car on a obſervé très-ſouvent, que ſon fréquent uſage faiſoit perdre aux vaiſſeaux une partie de leur reſſort, leſquels oppoſant alors moins de réſiſtance au volume des liquides, peuvent ſouffrir des plus grandes diſtenſions, comme on ne le voit que trop arriver à quelques-uns de ceux qui ont contracté l'habitude de ſe faire ſaigner. Les autres remedes que l'on peut faire, doivent être regardés comme des acceſſoires que la complication, la nature des ſymptomes, & les autres circonſtances de la maladie peuvent rendre néceſſaires ; tels ſont les purgatifs & les autres évacuans, dont on doit attendre de bons effets, lorſqu'on aura fait précéder la diéte & les ſaignées.

CALOR MORBOSUS.

Cette maladie, ſur laquelle les auteurs ont gardé un profond ſilence, ne laiſſe pas d'être très-commune parmi les jeunes gens, ſur-tout ceux qui ſont vifs, ardens & laborieux : elle pourroit être regar-

dée comme le premier dégré de la fiévre éphémere; & on lui donne souvent, comme à celle-ci, le nom vague de courbature ou de morfondement. Le vulgaire la rapporte toujours au sang échauffé & allumé; mais les médecins instruits n'ignorent pas que les nerfs y jouent le principal rôle. Les veilles, l'exercice immodéré, le travail excessif, tant du corps que de l'esprit, le libertinage, l'abus des alimens chauds, du vin & des liqueurs, en sont les principales sources. Les malades qui ne croient pas souvent l'être, se plaignent d'accablement, de mal à la tête, des insomnies ou d'un sommeil fâcheux & inquiet: ils ressentent un feu à la tête & aux entrailles; cette chaleur se manifeste rarement à l'habitude du corps, & l'on se tromperoit fort de vouloir en connoître le dégré par l'application du thermometre: leur langue est quelquefois séche, mais cette sécheresse n'est pas toujours accompagnée de la soif: leur pouls sans être dans l'état naturel, n'est point fébrile. Quelques-uns ont des chaleurs & des sueurs nocturnes; les autres ont le cours de ventre, & rendent des urines ardentes. L'appétit manque à la plûpart, les digestions sont laborieuses & troublent sur-tout le repos de la nuit. La peau est quelquefois couverte d'échauboulures ou d'autres éruptions. On observe encore des hémorragies, le pissement du sang, des crachats sanglans, &c.

CALOR MORBOSUS.

Quoique *l'échauffement* puisse être regardé, ainsi que nous l'avons dit, comme le premier dégré de la fiévre éphémere, il est cependant plus à craindre; car il paroît que dans ces circonstances, la fiévre est salutaire, c'est-à-dire, un moyen dont la nature se sert pour terminer la premiere maladie, qui, sans ce changement, est toujours plus longue, & même plus dangereuse. Cet état négligé, ou

CALOR MORBOSUS.

entretenu par une mauvaise conduite, peut dégénérer en toute sorte de fiévres, en inflammation, &c. Les praticiens attentifs n'ignorent pas que la plûpart des maladies aigues en sont précédées.

La *saignée* & les *doux purgatifs*, servent ici de préparatifs aux autres remedes ; cependant ils ne sont pas toujours nécessaires, sur-tout si l'épuisement, comme il arrive très-souvent, se trouve joint à la maladie dont nous parlons. Les *humectans*, les *rafraîchissans*, les *tempérans* & les *dépurans*, tant en tisane qu'en apozème, bouillon ou émulsion, sont dans ce cas les remedes les plus efficaces. Les *chicoracées*, les *nîtreux* & les *acides* y sont les plus employés : le *lait*, le *petit lait*, les *eaux* de Vals, de Monfrin, de Maine, de Sainte-Reine, de Vésoul, & autres *minérales* froides de la même nature, ne sont pas d'un moindre secours. Les *calmans*, & même les *hypnotiques*, sont souvent nécessaires ; mais ce n'est qu'après les remedes généraux & plusieurs jours de diéte, qu'on peut les donner en sûreté. On tire encore de très-grands avantages des bains & de l'usage fréquent des lavemens.

VIRES EXHAUSTÆ.

L'*épuisement* a beaucoup d'affinité avec la maladie précédente : on les rencontre même souvent ensemble ; cependant la bonne méthode ne permet pas de les confondre : les causes de l'une sont plus actives, & les effets en sont plus prompts ; celles de l'autre sont plus lentes & leurs effets plus tardifs. L'*épuisement* est d'ailleurs plus dangereux & demande d'autres secours : il ne faut pas non plus le confondre avec la foiblesse qui appartient à la syncope & à la paralysie; maladies qui ont une autre origine & un caractere différent, quoiqu'elles puissent être la suite de

celle qui fait le ſujet de cet article. L'abſtinence pouſſée trop loin, les grandes pertes, les longues courſes, les travaux exceſſifs, l'étude immodérée, le libertinage des femmes, &c. y donnent lieu. Cet état a pluſieurs dégrés; il eſt quelquefois aſſez léger, mais ſouvent très-grave & même mortel. La ſimple connoiſſance des cauſes dont nous venons de faire mention, peut le manifeſter; mais on en juge mieux par les ſymptomes qui l'accompagnent, ou par les maladies les plus graves, qui en ſont la ſuite.

VIRES EXHAUSTÆ.

L'accablement général eſt le principal ſigne qui caractériſe l'épuiſement; les jambes refuſent le ſervice, les ſens ſont ſouvent engourdis, & les malades paroiſſent hébêtés. La plûpart ont la fiévre, quelquefois éphémere, mais ſouvent plus longue & irréguliere, accompagnée de défaillances, de délire & autres ſymptomes les plus graves. La reſpiration eſt gênée & entre-coupée : le ventre eſt ordinairement reſſerré, & les ſécrétions ſuſpendues : la mort termine ſouvent ce triſte état; quelquefois la ſyncope a enlevé les malades, avant qu'on ait ſçu qu'ils le fuſſent. Quelques-uns traînent une vie languiſſante, dont l'événement eſt très-douteux. Il y en a qui ont des hémorragies mortelles; j'en ai obſervé dans cette circonſtance une par la verge, qui mit le malade à toute extrémité. Ce que je viens de dire ne ſe rapporte qu'au dernier dégré d'épuiſement : on penſe bien qu'il y en a pluſieurs au-deſſous, dont les accidens ſont moins formidables : d'ailleurs la nature de la cauſe qui produit l'épuiſement, le rend plus ou moins à craindre; de ſorte que cette maladie doit ſe montrer avec des grandes variétés, & l'on auroit ſouvent beaucoup de peine à la reconnoître, ſi l'on n'étoit inſtruit de ce qui l'a précédée.

L'*épuiſement* demande un traitement fort doux;

ce n'eſt point avec des cordiaux & des analeptiques ; ni avec d'autres remedes, qu'on doit ſe propoſer de rappeller les forces ; l'art y doit avoir moins de part que le tems & la nature, aidés par le repos du corps & la tranquillité de l'eſprit. Je n'ai pas beſoin de dire qu'il y faut auſſi des bons alimens, mais la fiévre & l'état de l'eſtomac ne permettent pas toujours d'en uſer ; de ſorte qu'on doit s'appliquer à diſſiper la premiere, & à rétablir les fonctions de l'autre : c'eſt dans ce dernier cas que *les purgatifs* les plus doux & les *ſtomachiques* peuvent avoir lieu. On n'eſt jamais embarraſſé à trouver des bons alimens ; tout le monde connoît les gelées, les conſommés, les coulis, le blanc-manger, &c. mais peu de gens ſçavent la maniere de les diſtribuer à propos, relativement aux différentes cauſes qui ont occaſionné l'épuiſement, & aux circonſtances qui l'accompagnent. On juge bien qu'on ne doit pas traiter également ceux qui ſont exténués, & ceux qui ont conſervé leur embonpoint : les premiers craignent toutes les évacuations ; les autres les ſoutiennent mieux : ceux-là doivent uſer long-tems d'une bonne nourriture ; ceux-ci n'en demandent qu'une légere. Les médicamens connus ſous le nom de *fortifians*, ſont ſouvent incendiaires, & ne conviennent ni aux uns ni aux autres, ſi ce n'eſt pour remédier à quelques accidens étrangers à la maladie. *La ſaignée* n'eſt pas moins redoutable : cependant il arrive quelquefois, que l'état de la tête, la violence de la fiévre, ou les hémorragies la demandent ; mais on ne doit l'employer, qu'avec des ménagemens extrêmes. *Les purgatifs* n'y ſont guéres plus propres ; on doit cependant y avoir recours, lorſqu'on a donné lieu par trop de nourriture à des indigeſtions, qui, dans ces circonſtances, peuvent être meurtrieres, ainſi qu'on ne l'a que trop éprouvé.

VIRES EXHAUSTÆ.

Il eſt inutile de dire que, lorſque cette maladie vient du libertinage, de l'excès du travail, &c. on ne peut la guérir, que par une conduite contraire.

ANÆMIA.

Cette maladie, dont on n'a preſque fait aucune mention, quoiqu'aſſez commune, ne ſe manifeſte guéres que par l'ouverture des cadavres. Les occaſions que j'ai eu de l'obſerver, ne me permettent pas de la paſſer ſous ſilence; & j'y ſuis d'autant plus porté, qu'on chercheroit vainement à s'en éclaircir ailleurs. Elle n'eſt pas aiſée à connoître; on peut la ſoupçonner avec aſſez de fondement, après les longues abſtinences, ou après les grandes pertes de ſang, tant par la ſaignée que par les hémorragies; mais ces apparences ſont quelquefois trompeuſes, parce qu'on voit aſſez ſouvent que le défaut de nourriture dans quelques conſtitutions où les ſécrétions ſont comme ſuſpendues, n'épuiſe point les vaiſſeaux ſanguins, & qu'on a même ſoutenu dans cet état des ſaignées qu'on a été obligé d'oppoſer à la fiévre qui ſurvenoit quelquefois avec beaucoup de violence: pour les pertes de ſang, bien loin de diminuer toujours le volume de ce liquide, elles donnent quelquefois lieu, comme nous l'avons dit, à la pléthore par la promptitude ſurprenante avec laquelle le ſang peut ſe régénérer dans quelques ſujets. Il eſt encore plus difficile de connoître l'état dont nous parlons, lorſqu'il n'a été précédé ni par l'abſtinence, ni par aucune perte de ſang, & qu'il a ſa ſource dans un vice des organes de la digeſtion ou de la ſanguification, ainſi que je l'ai obſervé dans quelques cachectiques, principalement dans des filles qui avoient été pendant long-tems ſujettes aux pâles couleurs, avec ſuppreſſion des régles; circonſtance qui mérite d'être obſervée.

ANÆMIA. Voici ce que j'ai pu recueillir des fignes de cette maladie, confirmée par l'infpection anatomique. Les malades, pour la plûpart, font dans un état de langueur & de foibleffe, qui leur permet à peine de fe foutenir : l'appétit leur manque abfolument ; ils ont communément le cours de ventre, ou le diabetes : quelques-uns fuent prodigieufement, tant le jour que la nuit. Tous ont des fréquentes défaillances & même des fyncopes, le plus fouvent mortelles. Leur vifage & toute la peau ont une couleur cadavéreufe, leurs jambes s'enflent, & il fe fait des épanchemens de férofité dans différentes cavités. Les malades font communément dans la plus cruelle inquiétude fur leur fort, & fe livrent à une mélancolie invincible. Quelques-uns ont des fifflemens dans les oreilles & des troubles dans l'efprit, qui ne leur permettent pas la moindre application. Si l'on ajoûte à ces fignes l'hiftoire de ce qui a précédé, on peut avec affez de certitude, avoir quelque connoiffance de cette maladie ; mais, il faut l'avouer, ces fignes, & ces avant-coureurs ne fe recontrent pas toujours, & l'on ne trouve pas quelquefois de quoi fonder même de fimples conjectures.

Ceux qui ne font pas verfés dans l'infpection anatomique, auront de la peine à croire jufqu'à quel point les vaiffeaux peuvent être vuides de fang : j'ai vu des cadavres dont on avoit ouvert la tête, la poitrine & le bas-ventre, auffi fecs que s'ils avoient été de cire : les moyens & les petits vaiffeaux ne contenoient point de fang, les gros étoient à demi-vuide : on voyoit dans les uns & les autres beaucoup d'air qui étoit fur-tout très-apparent dans les vaiffeaux du cerveau, plus dégagés & plus diaphanes que ceux des autres parties ; ils ne paroiffoient pas prefque avoir contenu de fang dans une fille qui mourut fubitement, & qui, pour je ne fçais

quelle raison, avoit été saignée près de cent fois dans le cours d'une année. Le cas le plus surprenant dans ce genre, qui m'a passé par les mains, est celui d'un homme de 45 ans qui mourût d'une syncope dans le tems qu'on s'y attendoit le moins; il avoit été saigné prodigieusement pour une maladie aigue qu'il avoit essuyée un mois auparavant: depuis ce tems, il avoit langui, & son estomac faisoit mal ses fonctions: cependant il paroissoit reprendre des forces & des couleurs, lorsque cet accident qui ne fut précédé d'aucun avertissement, l'enleva: à peine vîmes-nous quelque trace de sang dans les vaisseaux cérébraux; le cœur n'en contenoit point, & toutes les incisions se firent à sec.

ANÆMIA.

Ce n'est pas la peine de faire mention de tous les remedes qu'on a fait à ceux qui sont morts de cette maladie. L'état de la plûpart de ceux qui ont été sauvés, n'a pas été constaté avec certitude: il n'y a eu que quelques cas où il n'a pas été presque permis d'en douter; c'est principalement sur l'examen de ces derniers, que j'ai pu juger qu'il falloit bannir tous les remedes, excepté ceux qui sont les plus propres à rétablir les digestions & à fortifier les organes. J'ai vu de bons effets de la *rhubarbe*, des *martiaux* & autres *toniques*; mais le point principal est de faire un choix des alimens que nous avons proposés dans l'article de l'épuisement, & d'en régler la quantité sur la force de l'estomac. L'exercice agréable, les voyages & la dissipation, autant que le malade en est susceptible, m'ont paru être très-convenables à cet état. Il faut observer que cette maladie est rarement simple, & qu'elle est presque toujours compliquée; ce qui présente des difficultés qu'on ne peut surmonter que par beaucoup de lumieres & de sagacité.

FLUXUUM ET ERUPTIONUM RETROCESSUS.

Rien n'eſt plus commun que les maladies qui ſont le ſujet de cet article : elles méritent la plus grande attention ; car perſonne n'ignore que le cours arrêté des excrétions naturelles, le deſſéchement des égouts purulens & autres, la rentrée des éruptions cutanées, ou d'une autre nature, ne conſtituent un état fâcheux, qui peut être ſuivi d'accidens les plus funeſtes. On ſçait que la tranſpiration interceptée donne lieu à la fiévre, le plus ſouvent éphémere, à des douleurs, à des fluxions, au cours de ventre, à des inflammations, & même à des gangrenes ; que les crachats ſupprimés, tant dans les maladies aigues, que dans les chroniques, expoſent les malades aux plus grands dangers. On connoît les déſordres que cauſe la ſuppreſſion d'urine : on eſt inſtruit des ravages que la bile détournée de ſa route ordinaire peut faire. On n'ignore point qu'il y a beaucoup à craindre de la ceſſation des menſtrues, des lochies, des hémorrhoïdes, des hémorragies habituelles, des ſuppurations établies, comme des divers écoulemens & ſuintemens des yeux, du nez, de la bouche, des oreilles, de l'anus, des parties génitales, de la tête, des aiſſelles, des pieds, &c. Il arrive cependant tous les jours, qu'on traite les accidens qui dépendent de ces états, ſans trop penſer à la cauſe principale, qui ſeule doit réunir toutes nos vues. Quoique nous nous propoſions de renvoyer à d'autres articles ce qui concerne la tranſpiration retenue, le ventre reſſerré, la ſuppreſſion des crachats, l'interception du cours des urines, de la bile, des menſtrues ; des lochies, des hémorrhoïdes, &c. nous ne laiſſerons pas de placer ici

quelques observations sur les cas moins communs, ou qui n'appartiennent pas aux articles que nous venons d'indiquer ; tels sont la cessation des hémorragies habituelles, le desséchement des ulceres, tant naturels qu'artificiels, & la suppression de divers écoulemens établis en différentes parties. **Fluxuum retrocessus.**

La cessation des hémorragies habituelles donne souvent lieu à des fiévres aigues, à la céphalalgie, à l'ophtalmie, aux maux de gorge, à l'angine, à l'éréſipele, à l'opression, à l'hémophtiſie, aux inflammations internes, sur-tout à la pleuréſie ou à la péripneumonie, & autres maladies les plus graves, qu'on peut prévenir, en remédiant à la pléthore, par les moyens que nous avons déja indiqués. *Les ulceres desséchés* exposent à des suites, qui, quoique plus lentes, n'en sont pas moins funestes, si l'on ne rappelle, par les remedes les plus familiers, la suppuration que le tems a rendu nécessaire à l'œconomie animale, ou si l'on n'y supplée promptement par de nouveaux ulceres artificiels : c'est par ces moyens très-connus, qu'on peut détourner le transport de la matiere purulente vers le foie, le poumon, le cerveau, &c. Les *saignées*, les *purgatifs* & les *diurétiques* peuvent encore mettre à couvert de ces accidens; car on a observé quelquefois de bons effets des hémorragies, & l'on a vu assez souvent les selles & les urines chargées de la matiere purulente. On n'a pas tant à craindre de *la suppression des autres égouts*, qui ne sont ni sanguins, ni purulens; cependant on ne sçait que trop, qu'ils peuvent produire bien des ravages qu'on prévient par les évacuations les plus familieres, je veux dire par les *saignées*, les *purgatifs*, les *diurétiques*, les *sudorifiques* & les *salivans ;* mais le plus sûr de tous les moyens, est de rappeller l'humeur vers la partie où elle se portoit auparavant ; car les autres sont sou-

FLUXUUM RETROCESSUS.

vent infructueux, comme on l'a vu plusieurs fois, auprès de ceux qui ont voulu se délivrer imprudemment de la sueur des pieds, & qui ont éprouvé à cette occasion des vertiges, des tintemens d'oreilles, la difficulté de respirer, des cardialgies, des coliques très-vives, des douleurs vagues dans toutes les parties, & autres accidens qu'on n'a guéres fait cesser qu'en rappellant la sueur à la partie où elle se faisoit auparavant. La chaleur du lit & la diéte, avec quelques *délayans* & *diaphorétiques*, suffisent le plus souvent pour remédier aux désordres qui résultent de *la transpiration interceptée*. Le traitement enfin qui convient à toute sorte d'écoulement habituel supprimé, ne consiste qu'à le rétablir dans la même partie, ou a y suppléer par d'autres évacuations. L'usage des *dépurans* est aussi très-utile, parce qu'il peut remplir les mêmes vues. La *saignée* est sans contredit nécessaire dans la suppression des hémorragies : il n'en est pas de même des autres cas; on est cependant obligé d'en user assez souvent pour remédier aux accidens qui peuvent les accompagner.

Ce que nous venons de dire peut s'appliquer, à peu de chose près, aux *éruptions cutanées* & autres: on sçait que leur rentrée dans les maladies aigues, comme la rougeole, la petite vérole, la fiévre érésipélateuse, la scarlatine, la pourprée, &c. menace des plus grands accidens, si l'on ne s'applique à les rappeller promptement par des *diaphorétiques*, des *bains chauds*, des *vésicatoires*, & autres moyens connus. Pour les éruptions chroniques, comme la rache, la gale, les dartres, &c. quoique leur desséchement n'expose pas à un péril si imminent, on ne laisse pas d'en avoir beaucoup d'inquiétude, parce qu'on ne sçait que trop, qu'il en arrive bien des accidens, qui, dans quelques circonstances, peuvent être funestes; car on a vu à cette occasion des fiévres d'un mauvais

mauvais caractere, des convulsions, l'épilepsie, l'oppression, des douleurs à la tête & aux entrailles, l'aveuglement, la surdité, &c. Aussi tâche-t-on de les prévenir, tant par les *évacuans*, les *dépurans* & autres remedes internes, que par l'application des *cathérétiques* qui attirant vers la peau la matiere qui étoit dans l'habitude de s'y porter, l'enleve aux parties internes. Nous ne parlerons pas ici de la goutte remontée, & de quelques autres cas qui pourroient se ranger sous ce titre; nous les réservons pour des articles particuliers, qu'il est plus naturel de consulter.

FLUXUUM RETRO-CESSUS.

DOLOR.

Tout le monde sçait que les dents, les oreilles, l'estomac, les intestins, les reins, &c. éprouvent les douleurs les plus aigues; que le foie, le poumon, la rate & les autres visceres, sont le siége des douleurs qui ne se font pas sentir avec la même violence; que celles qui occupent les parties charnues & membraneuses, sont le symptome le plus familier du rhumatisme, de la goutte, de la vérole, du scorbut, de la cachexie, &c. On n'ignore pas encore qu'on distingue les douleurs par les différens sentimens qu'elles excitent, comme celui de pésanteur, de pulsation, de ponction, d'érosion, de chaleur, de prurit, &c. La *douleur gravative* attaque souvent la tête & les visceres du bas-ventre, mais principalement les reins: la tête est encore le siége des *douleurs pulsatives*, mais elles accompagnent plus particuliérement la formation du pus; & les élancemens qu'on ressent dans cette circonstance, manifestent mieux la maladie que tout autre signe: les *pongitives* occupent les parties membraneuses, & sont d'autant plus vives, que ces parties sont plus tendues; la pleurésie, la sciatique, la colique, le

DOLOR. ſpina ventoſa, &c. nous en fourniſſent aſſez d'exemples : la *douleur rongeante* annonce des ulcérations, dont le poumon, les reins, les boyaux & la matrice ſont le plus ſouvent affectés ; la *brûlante* eſt très-remarquable dans les éréſypeles ; la *prurigineuſe* appartient principalement aux maladies de la peau. Il y a encore des *douleurs ſourdes* qui occupent le plus ſouvent les parties précordiales, ſous le nom d'*anxiété*. Rien n'eſt plus commun que les douleurs d'*engourdiſſement* & de *crampe* ; les *inquiétudes nocturnes* qui ſe font ſentir principalement dans les extrémités inférieures ; les douleurs de *chatouillement* qu'on ſent vivement à la plante des pieds, au bord cartilagineux de la charpente de la poitrine, &c. ſans parler de celles qui viennent de la preſſion, de la contuſion, de la diſtenſion, des plaies, de la brûlure, du froid, &c. Toutes ces variétés dépendent, comme il eſt aiſé d'en juger, tant de la ſtructure de la partie, que de la nature de la cauſe irritante.

La douleur, quel qu'en ſoit le ſiége, eſt rarement eſſentielle, ou indépendante de tout autre état ; mais ordinairement le ſymptome de quelque maladie aigue ou chronique. Si dans la premiere, les douleurs ſont continues, tant dans la poitrine que dans le bas-ventre, on doit craindre l'engorgement, l'inflammation, la ſuppuration & la gangrene : il n'en eſt pas de même de celles qui occupent les dehors de ces cavités, ou les extrémités ; & qui peuvent annoncer quelquefois dans le cours de la maladie un mouvement critique. Les unes & les autres qui ne ſont ni permanentes ni fixes, dépendent d'une ſimple affection des nerfs qu'on a trouvé bon d'appeller *ſpaſme* ; il joue ſon rôle, non-ſeulement dans les maladies chroniques, mais encore dans la plus parfaite ſanté. Il eſt important de ne pas oublier que les

douleurs les plus fréquentes qui accompagnent les infirmités habituelles, dépendent le plus souvent de quatre maladies principales qu'on ne doit pas perdre de vue; telles sont le *rhumatisme*, la *goutte*, le *scorbut* & la *vérole*. Ce n'est pas cependant la seule source des douleurs vagues & irrégulieres; elles peuvent être excitées par les passions de l'ame, par les affections convulsives, par celles qui naissent d'une transpiration arrêtée, &c. On rencontre encore dans les maladies chroniques, des douleurs qui dépendent des obstructions, des tumeurs & autres dérangemens des solides, comme aussi de la présence d'un corps étranger, &c. DOLOR.

Rien n'est plus difficile que de porter un jugement sur la nature de certaines douleurs. On a souvent de la peine à prononcer sur le siége des internes, & leurs causes sont quelquefois impénétrables; cependant on sçait qu'on a peu à craindre, pendant la fiévre, des douleurs qui occupent la tête, le dos & les extrémités, qui ne manquent guéres de disparoître, lorsque la fiévre cesse : elles sont même quelquefois d'un bon augure, si elles se montrent dans le tems de la coction : celles, par exemple, des tempes, du col & des yeux annoncent une hémorragie critique. Les vagues dans toutes les parties internes présagent quelquefois des évacuations ou des éruptions salutaires : on sçait que celles des lombes précedent l'écoulement des menstrues, des hémorrhoïdes, ou le flux d'urine; les douleurs à la tête qui sont violentes & continues, se terminent quelquefois par l'assoupissement & le délire. Nous avons dit que les douleurs internes accompagnoient communément les engorgemens, les phlogoses, les suppurations & la gangrene : on doit sur-tout redouter ce dernier accident, lorsqu'une douleur vive cesse tout d'un coup sans cause manifeste. Les dou-

leurs intermittentes ſont toujours moins dangereuſes
DOLOR. que les continues ; celles qui changent de place, que les fixes : il faut pourtant en excepter les externes qui ſe jettent ſur les viſceres, comme cela arrive quelquefois à la fauſſe pleuréſie, à la goutte, au rhumatiſme, &c. Il faut encore obſerver que le ſiége de la douleur n'eſt pas toujours celui du mal; on ſçait que celle de la tête dépend ſouvent du mauvais état de l'eſtomac ; que les obſtructions du bas-ventre excitent quelquefois des douleurs au col & à la poitrine ; que l'irritation de la veſſie ſe fait ſentir au bout de la verge ; que quelques affections des boyaux très-éloignées de l'anus donnent ſouvent le téneſme, &c.

Le traitement des douleurs préſente quelquefois beaucoup de difficulté, lorſqu'on veut en découvrir la cauſe & l'attaquer ; mais on ſe livre rarement à cette recherche, & on ne travaille qu'à les pallier ou à les aſſoupir, juſqu'à ce que le tems & la nature ayent fait le reſte. Les *adouciſſans*, les *humectans*, les *relâchans*, les *calmans* & les *narcotiques* produiſent cet effet ; mais ces derniers ne conviennent ni aux engorgemens, ni aux inflammations, & encore moins lorſqu'on a lieu de craindre la gangrene : on n'en doit pas uſer encore dans la goutte & le rhumatiſme, même extérieurement. Il n'en eſt pas de même des autres qui ſont très-utiles dans toute ſorte de douleurs, ſoit qu'on en uſe intérieurement, ſoit qu'on les applique en dehors. *La révulſion* qui a pour objet d'attirer vers une autre partie, le ſang, les humeurs, où la matiere des ſenſations eſt encore fort en uſage, & ſuivie des plus grands ſuccès : c'eſt par l'évacuation & l'irritation qu'on l'exécute ; la *ſaignée*, l'application des *ſangſues*, les *ventouſes* ſéches & ſcarifiées, les *véſicatoires* & les *cauſtiques* ſont les moyens les plus

employés & les plus approuvés. On peut obtenir le même avantage par la ſimple *immerſion des pieds* dans l'eau chaude, ou par la *friction des jambes :* on voit quelquefois qu'en excitant ces légeres ſenſations, on diſſipe des maux de tête qui ont réſiſté aux plus grands remedes. Cependant il faut, autant qu'on le peut, remonter à la ſource ſouvent très-cachée des douleurs ; examiner ſi elles ne dépendent pas d'un vice local qui demande d'autres ſecours, ſi elles ne participent pas des maladies principales que nous avons déja nommées, ſi elles ne ſont pas enfin du reſſort de la chirurgie, comme dans les luxations, les fractures, les entorſes, les hernies, les plaies, &c. Nous avons dit que les douleurs intermittentes régulieres pouvoient être traitées par le quinquina & autres fébrifuges.

DOLOR.

INSULTUS CATARRHALES.

Chacun connoît les fluxions qui ſe jettent ſur la tête & ſur le col, ſur le nez & les oreilles, ſur les levres, les dents & la gorge, ſur la glotte, le larynx, les bronches & le poumon ; mais pluſieurs ignorent qu'elles ont d'autres ſiéges, ce qu'il importe d'autant plus de ſçavoir, qu'elles ſont toujours, quoique ſous différens aſpects, accompagnées de la même ſorte de fiévre, qu'on traite le plus ſouvent, ſans en ſoupçonner même le caractere. *Les fluxions* commencent communément par des alternatives de froid & de chaud ; la fiévre dure pluſieurs jours avec plus ou moins de violence ; elle eſt accompagnée d'accablement, d'anxiétés & de dégoût : les douleurs qui ſe font ſentir à la partie affectée, ſemblent ſe répandre par tout le corps. Il ſe fait dans ces circonſtances des engorgemens & des inflammations, ou il s'établit des écoulemens & des évacuations, plus ou moins abondantes. Les fluxions des yeux,

INSULTUS CATARRHALES.

du nez, des levres & de la gorge se manifestent à la vue : on juge au son de la voix, ou par la toux, de ce qui se passe dans la trachée-artere & le poumon. La relation des malades manifeste les douleurs à la tête, au col, aux oreilles, &c. On voit encore des tumeurs & des dépôts au visage, au col & dans la bouche. Toutes ces sortes de fluxions ne sont pas bien à craindre, quoique leur premier période soit quelquefois assez fâcheux ; mais ce tems ne va guéres à deux jours complets : la fiévre cependant peut durer davantage & se prolonger même jusqu'au douzieme ou au quatorzieme jour. Telles sont *les fluxions simples* & les plus connues ; mais il en est qui paroissent être d'une autre nature, sans parler des maux de gorge gangreneux, & des fiévres catarrhales malignes ; on voit souvent des angines, des inflammations au poumon & à la plévre, des éréspeles au visage, des rhumatismes, & des attaques même d'apoplexie qui ont la même origine, quoiqu'on n'y fasse pas souvent la moindre attention : il est cependant très-important d'en être averti, parce que cette connoissance doit influer beaucoup sur le traitement dont *la fiévre catarrhale*, toujours la même, est le principal objet. Nous dirons encore en passant, qu'on ne doit pas mettre dans la classe des fluxions le catarrhe suffocant, qui, malgré sa dénomination, n'a pas la moindre affinité avec les maladies dont nous parlons.

On est généralement persuadé que la transpiration arrêtée par l'action de l'air froid, donne lieu à toutes les fluxions ; mais il ne paroît pas décidé qu'il ne s'introduise par les pores de la peau une matiere étrangere, plus propre à produire les différens effets dont nous avons fait mention, qu'une simple humeur retenue, qui peut s'échapper avec

beaucoup de facilité, ainsi que l'expérience le démontre tous les jours, par les urines, par les selles, ou par d'autres égouts. On ne voit pas d'ailleurs que les fluxions, quoique plus fréquentes & plus fâcheuses en hiver, répondent au dégré de froid que nous marque le thermometre : personne n'ignore qu'on en gagne tous les jours au soleil, dans les appartemens les plus chauds & dans le lit même : on sçait aussi qu'elles sont plus communes dans un lieu que dans un autre, indépendamment de la température de l'atmosphere, & qu'elles régnent quelquefois avec le plus de violence dans la belle saison. Il paroît donc évident qu'elles dépendent d'une constitution particuliere de l'air, qui ne reconnoît ni le froid ni le chaud ; il est vrai que le premier rend ordinairement cette matiere plus active, & ses effets plus longs & plus fâcheux. La malignité enfin qui accompagne souvent les maux de gorge, comme les fluxions sur le poumon, ne permet pas de douter qu'elles ne viennent d'une cause étrangere au dégré de chaleur de l'air, & que la transpiration arrêtée n'y ait moins de part que l'intromission d'une matiere venimeuse, qui peut produire les plus grands désordres. Ceux qui voudront prendre la peine d'étudier l'histoire qu'on nous a laissé de différentes épidémies relatives à notre sujet, ne prendront pas ce que nous venons d'avancer pour une hypothèse ; ils le recevront au contraire, comme le résultat des observations les plus méditées, & des faits les mieux constatés.

INSULTUS CATARRHALES.

Si les fluxions dépendent de l'intromission d'une matiere étrangere par les pores de la peau ou du poumon, comme il paroît par ce que nous venons de dire, on doit présumer que l'évacuation qui se fera par la même voie, sera la plus propre à dépurer

INSULTUS CATARRHALES.

la masse des humeurs ; aussi l'expérience fait-elle voir tous les jours, que la moiteur ou la sueur contribuent plus que toute autre chose à la guérison de cette maladie. On éprouve aussi de bons effets de l'évacuation qui se fait par le ventre, soit qu'elle soit naturelle, ou qu'elle soit l'ouvrage des lavemens & des laxatifs ; mais on doit la conduire de façon qu'elle ne mette point d'obstacle à l'autre. On a vu aussi quelquefois que la solution de ces maladies se faisoit par les urines qui devenoient alors très-chargées. Les *adoucissans*, les *délayans*, les *humectans* & les *légers diaphorétiques*, secondés par la chaleur du lit & la diéte, sont les remedes les plus convenables à cette maladie. Lorsqu'on a bien détrempé le sang, on peut user de la thériaque ou des autres *confections* cordiales & calmantes, dont on a vu dans quelques épidémies les plus grands effets. L'usage des *narcotiques* est aussi très-avantageux ; mais ils doivent trouver les premieres voies libres, & on doit les bannir lorsque la tête est pésante, & que le malade est constipé ; ou qu'il est dans un âge avancé. Il y a de grands doutes sur *les saignées* ; on a éprouvé plusieurs fois, que non-seulement elles n'avançoient pas la guérison de cette maladie, mais qu'elles la prolongeoient : on a même connu dans quelques épidémies, qu'elles étoient meurtrieres. Cependant comme il n'y a point de régles sans exception, on ne sçauroit se dispenser d'y avoir recours, lorsque la violence de la fiévre, l'oppression, les engorgemens inflammatoires & autres accidens le demandent ; mais on doit toujours en user avec ménagement. Nous supprimons ici bien des remedes qui ne conviennent qu'à quelques especes de fluxions, parce que nous en ferons mention dans les articles qui leur sont destinés.

CACHEXIA.

C'eſt de toutes les maladies chroniques la plus commune, & peut-être la moins éclaircie : on la regarde comme la dépravation des humeurs, dont les digeſtions viciées paroiſſent être la principale ſource. On ſçait que le mauvais air & les alimens groſſiers peuvent donner lieu à la cachexie, qui eſt alors indépendante de toute autre maladie ; mais elle eſt plus communément l'effet ou le produit du ſcorbut, des engorgemens ſquirreux, des pourritures, des dépôts purulens ou anomales, & autres déſordres, tant à la poitrine qu'au bas-ventre. C'eſt encore la ſuite des hémorragies exceſſives, ou des ſaignées nombreuſes, de la ſuppreſſion des pertes de ſang habituelles, de la fiévre quarte & autres intermittentes rebelles, ou mal traitées. L'affinité qu'elle paroît avoir avec la leucophlegmatie n'eſt établie que ſur la diſpoſition où l'on eſt de paſſer de l'une dans l'autre : les pâles couleurs ne doivent point être confondues avec la cachexie ; on ſçait que le mariage guérit la premiere maladie, & qu'il rend ſouvent la ſeconde plus fâcheuſe : c'eſt encore mal-à-propos que l'ictere eſt regardé comme une cachexie ; leurs caracteres ſont différens, puiſqu'on peut guérir de la jauniſſe en très-peu de tems, & que la vraie cachexie ne cede qu'à un long traitement : pluſieurs regardent encore le ſcorbut comme le dernier dégré de la cachexie, cependant on voit bien des ſcorbutiques qui ne portent aucune marque de la maladie dont nous parlons. La face livide, verdâtre ou plombée, la pâleur de tout le corps, la maigreur, ou une légere bouffiſſure plus remarquable au viſage, aux paupieres & aux extrémités, caractériſent aſſez *la cachexie ;* le pouls eſt alors lent & petit, ſouvent fébrile vers le ſoir : on a des palpitations ;

CACHEXIA.

des oppressions au moindre exercice : les malades tombent dans le dégoût ; ils sont incommodés des flatuosités après le repas ; leurs hypocondres sont élevés & tendus, & leurs urines paroissent troubles & blanchâtres. La lassitude & la foiblesse qu'ils éprouvent les disposent à la paresse : ils sont plus susceptibles de froid : leur esprit est comme engourdi, & leur sommeil ordinairement profond ; les jambes s'enflent vers le soir, & quelquefois l'œdeme ne se dissipe point : il survient enfin à quelques-uns des éruptions cutanées de différente nature.

Cette maladie, soit primitive, soit la suite de quelque autre infirmité, se guérit avec assez de facilité ; mais il n'en est pas de même de celle qui est entretenue par le mauvais état des visceres. *La cachexie* est d'autant plus rebelle aux secours ordinaires, que ses progrès ont été lents ; elle cede au contraire bientôt, lorsqu'elle est venue brusquement : il est inutile de dire que la nature de la maladie dont elle est le symptome, en rend la guérison plus ou moins difficile, & quelquefois impossible. Lorsque c'est un accident de la fiévre quarte ou de toute autre intermittente, rien ne la termine plus heureusement que le retour de la fiévre. L'atrophie, sur-tout dans les vieillards, le scorbut & l'hydropisie sont les suites ordinaires de la cachexie, qui, indépendamment de ces maladies, cache encore les plus grands désordres intérieurs, presque toujours funestes.

Les dissections anatomiques nous manifestent un sang gluant, épais & desséché, paroissant même quelquefois graveleux dans les vaisseaux du foie ; des visceres arides, flétris, squirreux, dans un état de putréfaction, chargés, de même que leurs vaisseaux, de tubercules squirreux & d'hydatides ;

CACHEXIA.

de dépôts purulens, des tumeurs anomales, avec des caries aux côtes & aux vertebres; des épanchemens séreux, purulens & fétides. Ces désordres s'observent communément au bas-ventre, quelquefois à la poitrine, rarement à la tête. On trouve souvent le foie blanchâtre, livide, plombé, tacheté; sa surface grumelée & tubéreuse, son volume énorme ou diminué, des dépôts dans sa substance, remplis d'hydatides. La vésicule est souvent remplie d'une bile noire, ou de concrétions bilieuses; on l'a trouvée encore remplie d'une sérosité douceâtre. La rate a paru, tantôt d'un volume monstrueux, tantôt réduite à celui d'un œuf de pigeon, durcie, pierreuse & flétrie. L'épiploon a été trouvé pourri, détruit ou squirreux, avec plus ou moins d'épaisseur: le pancréas & le mésentere engorgés & suppurés; le premier même a paru desséché ou détruit entiérement. On a vu encore des suppurations, des pourritures, des pierres & du gravier dans les reins. On a découvert dans la poitrine, outre les désordres qu'y cause le pus, de très-fortes adhérances, tant entre le poumon & la plévre, qu'entre le cœur & le péricarde; ce sac contenoit dans quelques-uns une grande quantité d'eau, ou une liqueur sanieuse. On a trouvé le cœur d'une grosseur prodigieuse, ses ventricules à sec, ou remplis de concrétions polypeuses, des duretés pierreuses aux orifices artériels & à leurs valvules. On a vu enfin à la tête, mais assez rarement, des extravasations de sang, & plus souvent des inondations séreuses & sanieuses.

La cachexie entretenue par la présence d'une autre maladie, ne doit être regardée que comme un accident qui se dissipera, lorsqu'on aura remédié à la cause qui l'entretient; mais celle qui n'en est que la suite, ou qui est primitive, demande un traitement particulier. Lorsqu'elle dépend de la sup-

CACHEXIA.

preſſion des régles, des hémorrhoïdes, ou d'autres pertes de ſang habituelles; on ne peut la vaincre qu'après les avoir rétablies, ou y avoir ſuppléé par des ſaignées. Dans le cas contraire, je veux dire ſi les hémorragies exceſſives ont jetté dans cet état, on doit plus attendre du tems & de la nature, ſecondés par des alimens bien diſtribués, que des remedes. Si la rentrée de la gale ou de quelqu'autre éruption y a donné lieu, on aura recours aux remedes que nous avons indiqués plus haut.

Rien ne contribue plus à rétablir les humeurs dépravées, que l'attention qu'on donne aux digeſtions, en plaçant à propos les *émétiques*, les *purgatifs*, tant doux qu'hydragogues, & les *fortifians ſtomachiques*, ſoutenus par un régime bien entendu, par un exercice agréable, par le changement d'air, ſi celui dans lequel on vit eſt ſuſpect; les frictions y ſont auſſi utiles. Après ces préliminaires, les praticiens ſont dans l'uſage de donner des *tempérans*, des *hépatiques* & des *amers* : on n'oublie guéres dans cette occaſion la rhubarbe, la crême de tartre, l'arcanum-duplicatum, &c. Les *apéritifs*, les *diurétiques* & les *ſudorifiques* y peuvent être auſſi employés, de même que les *dépurans* & les *anti-ſcorbutiques* : pluſieurs ſe ſervent avec ſuccès de l'antimoine diaphorétique, ou de l'anti-hectique de Potérius. Pour les *martiaux* & les *fortifians*, on ne ſçauroit trop les recommander, lorſqu'on a fait précéder les autres remedes. *Les eaux* de Cranſ-ſac, de Vichy, de Bagnieres, de Coterès, de S. Amand, d'Aix, de la Motte, & autres *minérales* de cette nature, ſont ici d'un grand ſecours, ainſi que les ferrugineuſes, comme de Forges, de Paſſy, &c. On ne doit pas imiter au reſte ceux qui, ſe faiſant une fauſſe idée de cette maladie, & ſuivant avec entêtement leurs principes, ne connoiſſent dans

ce traitement, que les purgatifs & les diurétiques ; remedes qui, quoique quelquefois utiles, ne laissent pas d'être souvent très-pernicieux. La cachexie demande enfin un traitement sage & modéré ; car on ne doit pas oublier qu'elle dépend souvent, sans qu'on s'en doute, d'un vice local, auquel on ne sçauroit remédier ; & que les remedes, qu'on donne aveuglément dans ce cas, ne peuvent que précipiter les malades.

CACHEXIA.

SCORBUTUS.

C'est une espece de cachexie putride, qui est épidémique dans la plûpart des pays Septentrionaux & des lieux bas & humides : elle est commune parmi les marins, les soldats & les gens du bas-peuple, qui se nourrissent d'alimens grossiers, & manquent des choses les plus nécessaires à la vie. Cependant ceux qui vivent le plus délicatement, & les enfans de tous les états n'en sont pas exempts. Les gens de lettres y sont fort sujets : elle est aussi la suite des grandes maladies, ainsi que de la tristesse & de la mélancolie, inséparables de l'affection hypocondriaque, dont le scorbut passe pour le dernier dégré, quoiqu'il en soit souvent indépendant, surtout lorsque la contagion, ou d'autres causes accidentelles y donnent lieu, sans parler des enfans auxquels on ne peut pas reprocher d'avoir été hypocondriaques. *Eugalenus* avoit voulu persuader que la plûpart des maladies participoient du scorbut, ou qu'il en étoit la source cachée : plusieurs médecins qui ont adopté son opinion, trouvent très-commode de rapporter à celle-ci toutes les maladies qu'ils ne connoissent point ; mais *Lind*, autre auteur célébre, & ceux qui, avec beaucoup de sçavoir ont plus de bonne foi, nient que le scorbut soit aussi commun que le prétend cet écrivain pré-

SCORBUTUS.

venu. On pourroit former encore un doute raisonnable, au sujet de cette simple & légere affection scorbutique, dont *Riviere*, si je ne me trompe, a parlé le premier, qui est si familiere parmi les gens qui jouissent abondamment de toutes les commodités de la vie : est-il vraisemblable que cette maladie ne soit pas différente de celle qui régne sur la mer, & dont on se délivre en prenant terre ? Si l'on n'en juge que sur les apparences, c'est-à-dire, par l'affection de la bouche & par les exanthèmes, on pourra bien les prendre pour le même mal ; mais si l'on examine avec plus d'attention ces deux états, & sur-tout les causes évidentes qui y donnent lieu, on y trouvera beaucoup de différence, quoique les mêmes spécifiques paroissent convenir à l'un & à l'autre : j'abandonne cette question qui me jetteroit dans des discussions que le plan que je me suis formé ne me permet pas de placer ici. La division moderne du *scorbut* en chaud & en froid, ne paroît avoir d'autres fondemens que les circonstances de l'âge & du tempérament : on l'appelle *chaud* dans ceux qui ont un tempérament bilieux & dans les jeunes gens ; on lui donne le nom de *froid*, lorsqu'il se rencontre avec un tempérament mélancolique ou avec la vieillesse : on juge bien que les rafraîchissans seront plus convenables aux uns qu'aux autres, quoique leur maladie paroisse être la même.

Outre les principaux signes du scorbut, tirés de l'état de la bouche, des taches, de la pésanteur des jambes & des douleurs vagues & lancinantes, il y en a une infinité d'autres, dont nous allons entreprendre l'énumération. La tristesse paroît inséparable de cet état : plusieurs ont des douleurs de tête très-vives ; d'autres ont des vertiges, des alternatives d'assoupissement & d'insomnie, des foi-

blesses, des engourdissemens & des tremblemens. Le visage dans cette maladie est communément pâle & bouffi, la bouche est puante, les dents sont vacillantes, les gencives saignantes, gonflées, livides, ulcérées & putrides : la salive coule souvent abondamment par la démangeaison, & l'errosion de la bouche. Le pouls, dans ces circonstances, est lent, inégal, & souvent fébrile ; mais *la fiévre* n'a aucun type : les taches qui l'accompagnent sont prises par quelques ignorans, pour le pourpre malin ; elles disparoissent pourtant bientôt par l'action de la fiévre, qui est sujette à beaucoup de vicissitudes, & souvent accompagnée de vertige, d'anxiété, &c. La fiévre n'est pas de durée, mais elle a des retours fréquens & suit quelquefois la marche des intermittentes irrégulieres. La pourriture de la bouche peut se communiquer au poumon, & ajoûter à la premiere fétidité l'haleine puante : plusieurs sont sujets aux syncopes, aux palpitations & au resserrement de la poitrine: on ressent des douleurs au sternum ou au côté, imitant la pleurésie. Les rots & même le hoquet sont assez fréquens : on a, mais rarement, de la peine à avaler, tant les solides que liquides, qui refluent de l'œsophage. La région de l'estomac, & même tout le ventre, se gonflent après le repas. On sent une douleur gravative vers la rate, des douleurs d'entrailles habituelles, la colique la plus vive qui fait rentrer quelquefois le nombril ; elle imite souvent la néphrétique, & est suivie de la paralysie, ainsi qu'il arrive à la colique qu'on appelle du Poitou. Les malades se plaignent de douleurs lancinantes & atroces aux hypocondres : le cours de ventre putride, & quelquefois dysentérique, rend leur état plus fâcheux : ils rendent des urines briquetées & fétides, & leurs sueurs frapent sou-

SCORBUTUS.

SCORBUTUS.

vent l'odorat. Dans cet état, les douleurs vagues aux extrémités, ſur-tout aux jambes, ſont très-communes ; elles ſe renforcent pendant la nuit, ainſi que les vénériennes ; elles ſont encore plus vives pendant la fiévre : il a plû à quelques écrivains de leur donner le nom de goutte vague ſcorbutique ; d'autres les ont rapportées au rhumatiſme avec auſſi peu de fondement. On perd ſouvent l'uſage des jambes, tant par la foibleſſe & le gonflement du genou, que par le retirement des tendons fléchiſſeurs ; le premier accident eſt familier aux enfans : on entend dans pluſieurs un craquement dans les articulations, même des vertebres. Il eſt rare qu'on n'ait pas dans cet état des taches rouges ou pourprées, livides ou noires, depuis la forme des pétéchiales, juſqu'à la grandeur de la paume de la main ; elles ſont ſouvent beaucoup plus grandes aux jambes : le viſage & les mains en ſont exempts. Les puſtules à la peau ſont auſſi aſſez communes, ſur-tout parmi les enfans, comme les démangeaiſons parmi les vieillards. On voit encore des tumeurs indolentes, & des éréſypeles dont le retour eſt fréquent ; des ulceres aux jambes très-rebelles, qui ne rendent que de la ſanie & produiſent des chairs baveuſes ; la gangrene aux orteils, &c. Il ſurvient quelquefois des hémorragies, tant des ulceres, que du nez, de la bouche, de l'eſtomac, des inteſtins, &c. qu'on a ſouvent beaucoup de peine à arrêter. Il faut remarquer que le ſang qu'ils perdent ou qu'on leur tire par la ſaignée eſt livide, verdâtre ou noirâtre, & qu'on a de la peine à laver le linge qui en eſt taché. Tels ſont les ſignes qui caractériſent le ſcorbut, ou ſi l'on veut, les ſymptomes qui l'accompagnent : il eſt aiſé de s'appercevoir que les uns & les autres different peu de ceux de la vérole ; d'où il faut conclure qu'il eſt ſouvent

difficile dans la pratique de diſtinguer ces deux maladies, & l'on ne ſçait que trop que les experts y ſont quelquefois très-embarraſſés. Cependant on peut y parvenir, non-ſeulement par l'examen des antécédens, mais encore par l'inſpection de la bouche différemment affectée dans l'une & l'autre maladie : nous avons dit que *le ſcorbut* attaquoit les dents & les gencives ; *la vérole* ſe jette au contraire ſur la luette, les amygdales & le palais : d'ailleurs il eſt aiſé d'obſerver que les douleurs ſcorbutiques ſont plus vagues & moins profondes, que celles de la vérole ; que le ventre dans le ſcorbut eſt toujours plus ou moins affecté, au lieu que la vérole attaque ordinairement la tête & les extrémités ; & qu'enfin les ulceres ſcorbutiques ſont plus humides que les véroliques ; mais l'embarras eſt plus grand, comme on le penſe bien, lorſque les deux maladies ſe rencontrent dans le même ſujet ; ce qui n'eſt que trop commun.

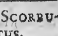
SCORBUTUS.

Ceux qui ont vu beaucoup de ſcorbutiques, ſçavent très-bien que cette maladie ſe communique aiſément ; & je ne vois pas pourquoi quelques médecins veulent en douter : on a même remarqué que le ſcorbut contracté par contagion, étoit ordinairement plus fâcheux. Il eſt d'autant plus difficile à guérir, qu'il eſt invétéré ou compliqué par la vérole. On le dompte ſans peine, lorſqu'il vient par accident ; mais il eſt incomparablement plus rebelle, s'il eſt héréditaire, ou la ſuite du tempérament, comme celle des affections mélancoliques & hyſtériques. Les taches, pourvu qu'elles ne ſoient pas livides & noires, ſont regardées comme favorables ; les hémorrhoïdes ſont auſſi réputées avantageuſes. L'oppreſſion eſt un ſymptome des plus redoutables : le cours de ventre eſt à craindre, quoiqu'on prétende qu'il a terminé quelquefois heureuſement la maladie : les douleurs d'entrailles, vives

SCORBUTUS.

& continues, menacent les inteſtins de ſphacele. *Le ſcorbut* peut jetter dans l'hydropiſie, l'atrophie, la phthiſie, l'apoplexie, la paralyſie, les convulſions & même l'épilepſie. Les tumeurs dont l'accroiſſement & le décroiſſement ſont ſubits, menacent de la paralyſie : les ulceres ſcorbutiques ſont très-rebelles : on a beaucoup de peine à remédier à la contraction des genoux ; la diſpoſition à la gangrene déja manifeſte, eſt difficile à changer : les ſcorbutiques enfin qui ont des ſyncopes fréquentes, meurent ſubitement.

Leurs cadavres ſe corrompent bientôt, & ſont quelquefois couverts d'exanthèmes qui n'ont paru qu'après la mort : on découvre par la diſſection, de grands déſordres dans le bas-ventre, & quelquefois dans la poitrine. On a vu des concrétions tartareuſes dans les vaiſſeaux de la rate & du foie ; on a trouvé ſouvent ce dernier viſcere deſſéché, racorni, ſquirreux, & ſa ſurface hériſſée de tubercules : la rate a paru dans pluſieurs contractée, calleuſe, dans un état de pourriture, gonflée, & même d'un volume monſtrueux : ce viſcere n'eſt pas cependant, ainſi qu'on le croit communément, toujours affecté. On trouve auſſi fréquemment le méſentere engorgé, ſquirreux, ſuppuré, & ſes vaiſſeaux variqueux. On voit le plus ſouvent l'épiploon pourri & détruit ; il eſt même rare de le trouver ſain. On obſerve encore quelquefois l'eſtomac & les boyaux ſphacelés, des épanchemens ſanieux, &c. On a vu, mais plus rarement, les mêmes délabremens à la poitrine. Mais ce que les inſpections anatomiques nous préſentent ici de plus particulier, regarde les os : on voit, dans ceux qui ont eu des craquemens, les articulations à ſec, leurs épiphiſes détachées, leurs ligamens corrodés, les côtes décollées de leurs cartilages, les os déboîtés, &c.



On a encore découvert, mais plus rarement, les os mols & flexibles, ramollis & dissous : ce dernier accident est commun à la vérole ; mais cette derniere excite souvent des exostoses & des caries, qui sont très-rares dans l'affection scorbutique.

SCORBUTUS.

S'il falloit faire mention de tous les remedes que les auteurs ont proposés, ou que les symptomes innombrables de cette maladie demandent, il n'y en auroit presque aucun qui ne pût trouver ici sa place. Tout le monde connoît le cresson, le cochléaria & les autres *anti-scorbutiques*, dont toutes les matieres médicales font mention. Ils méritent à juste titre le nom *de spécifiques ;* mais ils ne sont pas toujours employés avec succès, plusieurs n'en peuvent pas même supporter l'usage ; de sorte qu'on est obligé de recourir à d'autres moyens : tels sont *les délayans* ou l'eau prise en quantité, les *tempérans*, le *tartre vitriolé*, les *nîtreux*, sur-tout dans le cas d'hémorragie, les *chicoracées*, la *fumeterre* & les *amers*, sans parler du régime qui doit être au-dessus de tous les remedes. Les *acides végétaux*, comme le suc de limon & autres, sont non-seulement propres à attaquer cette maladie ; mais ils en sont encore les meilleurs préservatifs, ainsi qu'on l'éprouve tous les jours sur la mer. Le *diaphorétique minéral*, l'anti-hectique de Poterius, le sel volatil de succin, l'esprit de sel ammoniac, l'élixir de propriété & l'*eau de goudron*, ont été employés quelquefois heureusement : les diaphorétiques sur-tout sont utiles pour les douleurs & les exanthèmes. *Les martiaux* peuvent être donnés après les autres remedes ; mais on a remarqué qu'ils ne réussissoient pas, lorsque les visceres étoient engorgés. On fait encore un très-bon usage *des eaux minérales* froides, *du lait*, du petit lait, &c. On ne sçauroit se passer dans ce traitement des *pur-*

SCORBUTUS.

gatifs ; mais on doit choisir les plus doux, & ne les pas trop réitérer. *Le quinquina* produit souvent de bons effets ; mais on doit en user aussi avec beaucoup de circonspection, parce qu'on a remarqué que le long usage de cette écorce dans les fiévres intermittentes, avoit jetté quelquefois dans l'affection scorbutique ceux qui n'en avoient eu auparavant aucune atteinte : ce qui à la vérité peut être autant rapporté à la fiévre qu'au quinquina ; mais il est toujours vrai de dire que ce remede ne les en a pas garantis. L'usage des *calmans* est encore très-dangereux ; ils ne doivent être employés qu'avec beaucoup de réserve & pour peu de tems, dans le seul cas où la violence des douleurs & les insomnies opiniâtres l'exigent. *La saignée* ne convient en aucune maniere à cette maladie, mais il y a quelquefois des accidens qui forcent d'en user. *Le mercure* y est encore très-contraire, sur-tout lorsqu'il porte à la bouche : quelques auteurs ont cependant prétendu avoir guéri par ce moyen le scorbut, qui avoit résisté à tous les autres secours ; mais ne se sont-ils pas trompés sur le caractere de la maladie ? Il en est enfin du scorbut, comme de l'affection hypocondriaque ; les remedes y sont souvent infructueux & nuisibles : on voit même tous les jours, que les malades ne se trouvent bien qu'après les avoir tous abandonnés pour se borner au seul régime, soutenu par une boisson abondante, qui, ainsi que nous l'avons déja dit, peut tenir lieu ici d'un grand remede. Lorsque la vérole est entée sur le scorbut, il faut commencer par le traitement de la premiere, sans pourtant négliger les palliatifs du second. Il y a peu de *remedes externes* à faire pour le scorbut, si l'on en excepte les *gargarismes* détersifs, astringens & anti-scorbutiques, qui sont d'un très-grand usage : on y fait entrer souvent l'alun

& les autres acides minéraux : plusieurs n'usent que de l'eau d'orge miellée ; d'autres se contentent de mâcher du cresson ou du cochléaria. Les bains chauds dans le déclin de la maladie, ont été souvent utiles. Les taches ne demandent aucune application, car l'expérience a fait voir plusieurs fois, que leur rentrée, à l'occasion des topiques, avoit été très-fâcheuse & même mortelle. L'usage extérieur du *camphre* est fort recommandé dans le cas surtout, où il faut s'opposer à la gangrene : celui de la vermiculaire ou petite joubarbe, tant interne qu'externe, a produit de grands effets dans la contracture des membres. L'application chaude du sel marin a été aussi très-utile pour dégorger les jambes œdémateuses.

SCORBUTUS.

LUES VENEREA.

Voici une maladie que nous aurons de la peine à renfermer dans les bornes que nous nous sommes prescrites, tant ses signes & ses symptomes sont nombreux & variés : elle se montre sous le dehors de presque toutes les autres maladies, même les plus hideuses. Cependant *la vérole* paroît aujourd'hui mitigée, & il est très-rare de la voir accompagnée de ces symptomes graves, dont tous les livres font mention, soit que le tems, ainsi que quelques-uns l'ont prétendu, lui ait fait perdre de sa force & de sa malignité, soit qu'étant plus connue & son traitement plus adouci ou plus familier, on ne la laisse plus empirer, ce qui est plus vraisemblable. Elle n'est connue que depuis environ 300 ans; & il y a lieu de croire qu'elle passoit avant cette époque pour la lepre, qui semble avoir fait place à la vérole : celle-ci couve quelquefois long-tems avant de se montrer ; & l'on a observé très-souvent que l'usage, tant interne qu'externe, des eaux therma-

les l'a manifestée ; mais on ne doit pas cependant se fier à cette épreuve.

LUES VENEREA.

Le premier signe de cette maladie doit être tiré de l'aveu du commerce avec une personne infectée. On en voit communément des marques peu de tems après ; & quelquefois elle ne se manifeste qu'après plusieurs années : dans le premier cas, on sent bientôt une chaleur aux parties génitales, avec ardeur d'urine ; la gonorrhée, dont nous parlerons ailleurs, se montre au bout de deux ou trois jours : le prépuce s'enflamme souvent, & quelquefois toute la verge qui est menacée alors de gangrene : on voit encore sur cette partie, comme à la vulve, des porreaux, des pustules, des ulceres, &c. L'engorgement des testicules est aussi un accident assez fréquent ; il donne lieu dans la suite à des hydroceles, des varicocelles, &c. On observe à l'anus des verrues, des condylomes, des rhagades, & quelquefois la fistule : les hémorrhoïdes s'enflamment & suppurent ; elles deviennent calleuses & carcinomateuses. Cependant la gonorrhée, les pustules, les ulceres, l'engorgement des testicules, & autres maladies locales, ne sont pas toujours des signes de la vérole ; mais on peut les regarder comme tels, s'ils résistent aux remedes ordinaires, ou s'ils reparoissent, après avoir été dissipés, sans qu'aucun commerce suspect y ait donné lieu. La fiévre est quelquefois un symptome de la vérole ; elle est alors toujours irréguliere, soit qu'elle soit aigue ou lente, continue ou intermittente ; car elle se présente sous tous ces aspects : plusieurs éprouvent encore une chaleur incommode, tant à la paume des mains, qu'à la plante des pieds.

La tête est la partie où la vérole fait les plus grands ravages ; car on sçait qu'elle produit des

céphalalgies, des affections convulsives, des vertiges, des tremblemens & des paralysies. Il s'éleve sur le front, sur les aîles du nez, & la commissure des levres, des pustules qui manifestent ce mal aux yeux de tout le monde; elles s'étendent sur la peau du crâne, où il paroît encore des tumeurs enkistées, attaquant les os qui leur servent de base: il survient des ophtalmies très-rebelles, la chassie & autres maladies des yeux de toutes les especes; le tintement d'oreille, la surdité, ou des douleurs & des ulceres à cet organe. On voit presque à tous, des ulceres au palais, aux amygdales, à la luette & autres parties de la bouche; les gencives n'en sont pas même exemptes: on observe au nez des polypes calleux, des ulceres carcinomateux, & des caries aux os des environs, principalement à la voûte du palais qui en reste percée: tous ces désordres, comme on le pense bien, rendent l'haleine puante; mais ceux qui arrivent à la poitrine, annoncés par l'enrouement, l'hémophthisie, la phthisie, l'asthme, &c. y donnent aussi lieu: quelques-uns sont sujets aux palpitations & même aux syncopes. Le virus se jette moins souvent sur les visceres du bas-ventre, si l'on en excepte la matrice & les autres parties internes de l'un & de l'autre sexe, destinées à la génération. Les glandes du col & des aisselles s'engorgent comme celles des aines, mais plus rarement; & il en résulte des bubons dont nous traiterons ailleurs: il survient encore des loupes sur toutes les parties. On ressent des douleurs aux extrémités, qui redoublent pendant la nuit, les os paroissent quelquefois en être le siége, tant elles sont profondes; elles sont fixes ou vagues, mais c'est mal-à-propos qu'on les compare à celles de la goutte. Les exostoses, plus ou moins dures & sensibles, qui entraînent la

LUES VENEREA.

LUES VENEREA.

pourriture des parties voiſines, ſont ici aſſez communes, de même que les caries précédées ou annoncées par des dépôts aux parties qui les recouvrent. On obſerve encore des tumeurs aux tendons & aux ligamens, des rhagades à la paume de la main & à la plante des pieds, des panaris, la chute des ongles, comme celle des cheveux, des ſourcils, &c. On voit enfin des taches pourprées ou livides, de toute ſorte de grandeur, la gale, des dartres, & autres ſortes de puſtules ſéches & humides, ulcérées & écailleuſes, des ulceres ſordides, &c.

Nous avons expoſé dans l'article précédent les ſignes diſtinctifs du ſcorbut & de la vérole; il faut y ajoûter que cette derniere eſt preſque toujours précédée par des bubons, par des chancres, par des puſtules & autres vices qui commencent par affecter les parties qui l'ont contractée, ainſi qu'on le voit aux nourrices & aux enfans très-expoſés à cette contagion: on ſçait que ſi l'enfant eſt infecté, les mammelles ſont les premieres attaquées par des ulceres, des puſtules, &c. & que dans le cas contraire, c'eſt la bouche de l'enfant qui reçoit les premieres impreſſions du virus. On ne peut pas nier que la vérole ne ſoit ſouvent héréditaire; mais on peut former des doutes très-raiſonnables ſur toutes les autres manieres de la prendre. Il eſt inutile de dire que les ſignes & les ſymptomes que nous avons rapportés, à l'exception de ceux qui regardent les parties génitales, ſont communs aux deux ſexes; mais il eſt bon de remarquer que les femmes en éprouvent d'autres, comme le cancer aux mammelles, la ſuppreſſion ou le flux immodéré des menſtrues, des ſquirres, des ulceres à la matrice, &c. La plûpart ſont ſtériles, ou font des fauſſes-couches: leurs enfans naiſſent avec une

ſorte d'éréſypele général ; ou leur peau eſt couverte de gale, de puſtules, d'ulceres, &c.

LUES VENEREA.

La vérole eſt plus ou moins à craindre, relativement au nombre des ſymptomes qui l'accompagnent, à la nature des parties léſées, & aux différentes complications. On la guérit très-difficilement, lorſqu'elle ſe rencontre avec le ſcorbut ou les écrouelles ; lorſqu'elle eſt invétérée, ou que les déſordres qui arrivent aux viſceres ont fait un certain progrès. Elle eſt plus à craindre dans les enfans & les vieillards : les femmes réglées n'en ſont guéres incommodées ; mais le terme de cette évacuation périodique eſt le commencement de leurs ſouffrances. La vérole négligée ſe termine ſouvent par l'hydropiſie ou le maraſme.

L'ouverture des cadavres nous fait voir des muſcles abreuvés d'une matiere pituiteuſe, des puſtules plus ou moins nombreuſes ſur les viſceres & les membranes, des engorgemens de toutes les eſpeces, des épanchemens ſéreux & ſanieux dans toutes les cavités. On découvre des caries au crâne, aux os de la face & de l'oreille, des tubéroſités à la face interne du crâne, des tumeurs à la dure-mere & à ſes productions, des engorgemens polypeux aux vaiſſeaux, des varices & des hydatides au plexus choroïde, des ſuppurations, &c. La poitrine nous préſente des tubercules, des ulceres & des engorgemens ſquirreux au poumon, la vomique, l'ulcération des bronches & de la trachée-artere, du thymus & de l'œſophage. On voit dans le bas-ventre les glandes du méſentere, & autres lymphatiques engorgées, calleuſes & ulcérées, les vaiſſeaux lymphatiques dilatés & apparens, des hydatides, des dépôts anomales & purulens. Le foie, la rate & le pancréas préſentent quelquefois les mêmes délabremens ; mais ils ſont plus fami-

Lues venerea. liers à la matrice, aux ovaires, aux véficules féminales & à la proftate, où l'on voit des engorgemens, des inflammations, des fuppurations, des ulceres carcinomateux, des fquirres, des callofités, &c. Les os du tronc & des extrémités font fouvent cariés jufqu'à la moëlle qui eft auffi enflammée & ulcérée : on les a vu, mais rarement, ramollis comme de la cire, & en quelque maniere diffous : leurs tendons & leurs ligamens ont paru tuméfiés, ou affectés d'une autre maniere. On a trouvé enfin à ceux qui font morts pendant le traitement ordinaire, du mercure coulant dans le crâne, dans la capfule des articulations, & même dans la cavité des os.

On fçait affez que *le mercure* eft aujourd'hui prefque le feul remede qu'on emploie contre la vérole, foit qu'on l'introduife par la peau, par les frictions, les fumigations & les emplâtres, foit qu'on le donne intérieurement, déguifé de cent manieres, comme en tifane, en liqueur, en poudre, en pilule, en dragées, &c. Il ne s'agit dans toutes ces méthodes, que de faire rouler long-tems le mercure dans le corps, & le ménager de façon qu'il n'excite ni falivation, ni cours de ventre ; car une longue expérience prouve évidemment que le pthyalifme qu'on croyoit autrefois néceffaire, eft non-feulement inutile, mais encore dangereux. On prépare aux *frictions*, auxquelles on donne fans héfiter la préférence, par *la faignée*, les *purgatifs*, les *tempérans*, le *lait*, le *petit lait*, les *bains*, &c. Cette préparation (pour laquelle on choifit la belle faifon) qui doit durer au moins une quinzaine de jours, n'eft pas moins néceffaire pour les autres méthodes, qui ne manquent fouvent que parce qu'elle a été négligée. On emploie en friction pour tout le traitement environ fix onces de pommade qui contient

deux onces de mercure : on peut souvent en retrancher, & il est assez rare qu'il en faille davantage : on en distribue la quantité en douze ou seize frictions, qu'on fait dans l'espace de quarante ou cinquante jours. Chacun sçait qu'on ne frotte que le dos & les extrémités ; que la premiere friction se fait au pied ; la seconde, à la jambe ; la troisiéme, au genou, &c. & qu'on ne change pas de linge pendant tout ce tems. Si le mercure porte à la bouche ou excite quelqu'autre accident, on suspend le remede, on fait changer de linge & l'on donne un purgatif. On doit éviter le tems des régles, & s'arrêter si elles surviennent pendant le traitement. La diéte blanche est pour la plûpart le régime le plus convenable. On sçait qu'on peut guérir les enfans au lait, en traitant leur nourrice ; pour les femmes grosses, on doit renvoyer le traitement après leurs couches.

LUES VENEREA.

Lorsque l'état de la peau ne permet pas d'y faire des frictions, on peut user des *fumigations*, en prenant les précautions nécessaires pour en garantir la tête : le cinnabre, l'æthiops minéral, le mercure éteint par le sucre, ou toute autre préparation mercurielle, peuvent y être employés : quelques-uns y mêlent de l'encens, du succin, le styrax, le mastic, la térébenthine & autres résines avec lesquelles on forme des tablettes, des trochisques, &c. Chaque fumigation, selon les forces du malade, doit être de trois ou quatre minutes, jusqu'à un quart-d'heure : on en donne de huit à douze ; & l'on met, comme dans les frictions, quelques jours d'intervalle : on emploie pour chaque fumigation un ou deux gros de cinnabre, & environ deux onces pour tout le traitement, qui ne doit pas être plus court que celui des frictions. Cette méthode est moins sûre, & même plus dangereuse que la pre-

LUES VENEREA.

miere ; cependant on a vu plusieurs fois, qu'elle a guéri des vérolés qui avoient résisté aux frictions le mieux administrées : la fumigation remédie très-bien aux désordres que la vérole fait à la peau ; mais elle n'a pas la même efficacité pour les vices intérieurs : elle ne convient pas aux personnes maigres & foibles, comme à celles qui ont la poitrine affectée, quelque soin que l'on prenne pour garantir la respiration de la fumée.

On a souvent observé que ceux qui avoient été traités la premiere fois sans succès, par l'une ou l'autre des méthodes que nous venons d'exposer, n'avoient pas été plus heureux dans une seconde & même une troisieme tentative. Il faut alors se tourner d'un autre côté, soit en donnant *le mercure intérieurement*, soit en usant des *sudorifiques*. C'est dans ces occasions qu'on voit tous les jours des charlatans avec leurs liqueurs, leurs tisanes, leurs poudres ou leurs pilules être plus heureux que les médecins trop timides dans ces circonstances. Ce n'est pas que ces derniers ne connoissent beaucoup de préparations mercurielles, comme *la panacée*, *le mercure doux*, *le turbit minéral*, *le précipité rouge* & autres, lesquelles prises intérieurement, peuvent très-bien guérir de la vérole, & valent peut-être mieux que toutes les préparations mystérieuses des charlatans, dont les succès font cependant voir qu'il faut souvent sçavoir s'écarter de la route ordinaire. La maniere de donner *la panacée*, qui a toujours été la préparation la plus employée, consiste à en faire prendre tous les jours une dose graduée, en commençant depuis cinq à six grains, jusqu'à un scrupule, qu'on diminue ensuite insensiblement, pour finir par la plus petite dose : il faut environ six gros de panacée pour tout le traitement. On doit, comme dans toutes les autres méthodes,

éviter la salivation, en réglant les doses, les rapprochant ou les éloignant, selon les observations de la bouche, qu'on doit regarder comme la boussole qui empêche de s'égarer. Ce traitement ne doit pas être moins long que celui des frictions & des fumigations, & il demande les mêmes préparatifs. Il faut remarquer qu'il est impossible de déterminer au juste la quantité de mercure que demande l'extinction du virus vérolique, comme les intervalles qu'on doit placer entre ces opérations ou ces prises, & le tems qu'il faut les faire durer, parce que le mercure dans les différens sujets agit plus ou moins promptement, & que la vérole a une infinité de dégrés qui la rendent plus ou moins rebelle; de sorte qu'on ne sçauroit mieux faire dans cette incertitude, que de se régler sur la cessation des symptomes & sur les désordres que le mercure peut exciter relativement à la bouche & au ventre.

LUES VENEREA.

Les sudorifiques les plus communs, comme le gayac, le sassafras, la squine & la salsepareille, dont on faisoit autrefois un très-grand usage, sont aujourd'hui entiérement négligés: pourquoi auroient-ils perdu la propriété dont ils jouissoient alors? Peut-on douter après tant d'observations, qu'ils ne soient très-propres à détruire le levain de la vérole ou à en procurer l'expulsion? Ne sçait-on pas encore qu'ils ont guéri très-souvent & guérissent encore aujourd'hui les véroles qui ont été manquées par le mercure, & que c'est même l'unique ressource qu'on puisse avoir dans ce cas? *Le gayac* sur-tout a toujours paru être plus sûr que les autres, & on lui a donné communément la préférence. La maniere d'en user consiste à donner tous les jours pendant cinq ou six semaines deux ou trois verres de sa décoction: on garde pendant tout ce tems le lit & une diéte très-sévere. On use de

LUES VENEREA.

la seconde décoction de ce bois pour la boisson ordinaire, on la continue même pendant la convalescence qu'on doit prolonger jusqu'à un mois. Les gens maigres ont de la peine à soutenir l'usage des sudorifiques ; on ménage alors les doses, & l'on compense par le tems ce qui manque à la quantité.

Il est bon de sçavoir qu'il arrive quelquefois, que divers accidens subsistent encore après le traitement le plus régulier de la vérole ; mais ils se dissipent par le tems, & ceux qui ont de l'expérience ne s'en mettent gueres en peine. *La gonorrhée* est un de ceux qui résistent le plus ; mais on la guérit alors avec beaucoup de facilité par *le lait* & les autres adoucissans, par l'usage des *eaux minérales*, tant acidules que ferrugineuses, & enfin par les *balsamiques* & les *fortifians*. *Les douleurs* subsistent aussi quelquefois après la guérison, mais elles se dissipent dans la suite ; le lait, les tempérans & les eaux minérales sont encore ici très-utiles : il faut y joindre *les diaphorétiques*, sans parler des onctions anodines & relâchantes, qui peuvent être de quelque secours. A l'égard de *la gale*, des *dartres*, des *ulceres*, de la *carie* & des autres symptomes, il est rare qu'ils ne cedent pas au mercure ; cependant lorsque cela arrive, ils ne demandent que le traitement qu'on leur appliqueroit dans toute autre circonstance. Ceux qui desireront s'instruire plus à fond sur cette matiere, peut-être ici trop resserrée, consulteront le sçavant Traité de *M. Astruc* ; ouvrage dont on admire avec raison l'ordre & la méthode, & qui devroit servir de modele à tous les écrivains.

SCROPHULÆ.

Il en est du levain scrophuleux, comme de celui du scorbut & de la vérole : il reste souvent caché, &

se joint quelquefois à d'autres maladies, qui donnent lieu à des complications les plus obscures & les plus fâcheuses. *Les écrouelles* paroissent tenir de près à la vérole, ou en être un rejetton ; car on a observé cent fois, que les enfans dont les parens étoient vérolés, ne manquoient guéres de devenir scrophuleux : d'ailleurs les préparations mercurielles & les sudorifiques, qui sont regardées comme les spécifiques de la vérole, sont les remedes qu'on emploie avec le plus de succès contre les écrouelles, sans parler de plusieurs symptomes & produits communs à l'une & l'autre maladie. Cependant on ne sçauroit douter que les mauvais alimens, les eaux crues & bourbeuses, le lait d'une nourrice enceinte ou infirme, &c. n'y donnent souvent lieu : on sçait encore, que les écrouelles peuvent se gagner par contagion. Cette maladie ne se manifeste gueres que par des tumeurs externes, que le vulgaire appelle *humeurs* ou *tumeurs froides :* elle n'épargne pas cependant les parties internes, & principalement les glandes du mésentere : l'affection scrophuleuse prend quelquefois l'aspect d'une autre maladie, avant que la sortie des tumeurs la décele ; elles attaquent ordinairement les glandes lymphatiques, les salivaires & la tyroïde ; elles occupent encore les environs des articulations & les dehors du crâne où elles excitent des caries : on en voit au col, près des oreilles, sous le menton, sur la trachée-artere, qui en est quelquefois cariée, aux aisselles, aux aines, aux levres & aux mammelles, aux coudes, aux jarrets, aux genoux, aux mains, aux pieds, & principalement aux doigts & aux orteils : elles tiennent aux membranes, aux tendons, aux ligamens, & aux os même qu'elles gonflent & carient, avec des douleurs si aigues, qu'on a donné à cette maladie le nom barbare de *spina ventosa.*

SCROPHULÆ.

SCROPHULÆ. *Les tumeurs scrophuleuses* sont pour la plûpart fixes & immobiles ; elles présentent souvent des inégalités, & paroissent être entassées, ou former des chapelets autour du col : leur dureté approche quelquefois de celle de la pierre : la peau dans le commencement n'en souffre aucune altération : elles s'enflamment & suppurent difficilement ; mais *les ulceres* qui en résultent sont d'un mauvais caractere, & different peu des cancéreux ; leurs bords sont souvent calleux, renversés & douloureux : ils deviennent enfin quelquefois fistuleux. Les tumeurs scrophuleuses sont encore souvent enkistées & remplies de toute sorte de matieres, & quelquefois d'une eau limpide : *le bronchocelle* qui peut entrer dans cette classe a son siége dans la tyroïde, dont le volume gêne quelquefois la trachée-artere & l'œsophage ; cependant tous les gouêtres, ainsi que plusieurs le prétendent, ne sont pas scrophuleux ; ils n'ont pas plus ce caractere que les autres loupes, qui, quoique symptomes quelquefois de la maladie dont nous parlons, sont le plus souvent le produit de toute autre cause. On met encore sur le compte des écrouelles plusieurs fluxions qui se jettent sur les articulations, des œdèmes particuliers des bras & même des jambes, des ulceres fistuleux, le rachitis, la teigne & autres maladies, qui, à la vérité, peuvent reconnoître un levain scrophuleux, mais qui ont communément une autre source. Le virus dont nous parlons, produit encore des tumeurs sous la langue, aux amygdales, des polypes au nez, & des ulceres à sa membrane pituitaire, des ophtalmies, des ægilops, & autres maladies des yeux les plus rebelles : il se jette quelquefois sur la poitrine, & y excite des humeurs polypeuses dans la trachée-artere, l'hémophthisie, la phthisie, l'asthme, &c. Dans le bas-ventre le

mésentere n'est pas la seule partie affectée ; le foie, la rate, l'épiploon, &c. en sont souvent attaqués. Tous ces désordres excitent la fiévre lente, dont il est rare que les malades soient exempts, lorsque le mal a fait de certains progrès ; & enfin le marasme, ou l'hydropisie qui conduisent bientôt à la mort. SCROPHULÆ.

Les écrouelles qui doivent leur naissance aux eaux, aux alimens, à la contagion, ou à toute autre cause évidente, donnent beaucoup d'espérance de guérison ; mais lorsqu'elles sont héréditaires, il est presque impossible de les déraciner. Elles n'attaquent gueres que les jeunes gens, depuis leur quatrieme année, jusqu'au tems de la puberté, qui est le terme le plus ordinaire de leur guérison : elles sont rares aux autres âges, mais beaucoup plus difficiles à guérir, & dégénerent quelquefois en goutte. On a remarqué que les enfans qui ont un jugement prématuré & de la vivacité dans l'esprit y étoient les plus sujets. On attaque avec succès les tumeurs scrophuleuses molles & récentes, les mobiles, les indolentes, sans altération à la peau : les phlegmoneuses suppurent facilement ; mais les fixes, les squirreuses, les douloureuses, les livides & les invétérées sont très-rebelles : on redoute sur-tout celles qui tiennent aux os, aux tendons, aux ligamens, aux gros vaisseaux & à la trachée-artere, comme celles qui ont un aspect de cancer. Les ulceres qui résultent de toutes ces tumeurs, sont sanieux & virulens ; on a beaucoup de peine à les cicatriser, encore est-ce toujours presque infructueusement, parce qu'il s'en forme bientôt de nouveaux. Le pronostic enfin de cette maladie doit être tiré de son ancienneté & de la nature des parties lésées : la carie de malléoles, des os du tarse, de ceux du poignet, &c. la rendent déplorable ; elle est enfin

SCROPHULÆ.

réputée incurable, lorsqu'elle a jetté le malade dans le marasme ou dans l'hydropisie.

Les dissections nous manifestent des désordres intérieurs, qui répondent à ceux du dehors. On voit aux environs des tumeurs externes, une sorte de graisse qu'on peut comparer au lard, & des traînées de petites glandes, qui étoient des germes toujours prêts à se développer. Dans le bas-ventre on trouve le mésentere toujours attaqué ; on y voit des glandes de la grosseur d'une noisette, d'une noix & même du poing ; elles sont squirreuses, calleuses, pierreuses, ou contiennent une matiere sébacée, caséeuse ou purulente. Le réservoir de Péquet & le canal thorachique sont souvent squirreux ou affectés de toute autre maniere. On voit des appendices polypeuses sur l'estomac & les boyaux, de même que dans leur cavité ; la vessie n'en est pas exempte. Le foie paroît tantôt flétri & desséché, tantôt d'une grosseur monstrueuse, suppuré, squirreux, grenellé, pierreux & déplacé : on a observé les mêmes désordres à la rate ; on l'a vue encore dans un état de putréfaction, ou entiérement détruite : l'épiploon, le pancréas, la matrice, les ovaires, &c. sont exposés aux mêmes accidens. On juge bien que tous ces délabremens donnent lieu à des épanchemens séreux, sanieux, purulens & fétides, qu'on trouve très-communément dans la cavité du bas-ventre. La poitrine n'est pas plus épargnée que l'abdomen : le thymus est presque dans tous les sujets squirreux, & son volume est souvent prodigieux, s'étendant jusqu'à la tyroïde : on trouve aussi la membrane qui enveloppe le poumon, épaisse & calleuse ; la substance de ce viscere squirreuse, remplie de tubercules, suppurée, putride, & quelquefois détruite en partie, y ayant à sa place une matiere blanchâtre & plâ-

treuse : on voit encore des érosions ulcéreuses à la plevre, au diaphragme, au péricarde qui est souvent collé à la surface du cœur, & des inondations fétides dans toutes les cavités. Nous ne parlons pas du gonflement des os, de leur luxation, de leur carie, & autres désordres qui se manifestent assez dans le cours de la maladie.

SCROPHULÆ.

Les remedes internes les plus essentiels roulent sur les *désobstruans*, les *fondans* & les *sudorifiques*; mais on ne doit pas se flater de la réussite, si, après les remedes généraux, on ne prépare longtems les malades par le *petit lait*, les *tempérans*, les *dépurans* & les *légers apéritifs*. *Le lait* peut être aussi très-utilement employé ; mais il ne convient pas à tous. La racine du petit houx, de la scrophulaire & du polypode ; les feuilles du tussilage, du ruta-muraria, du cresson & du cochléaria, ont été données dans ces circonstances avec beaucoup de succès. Les *gommeux* & les *savonneux*, la *magnésie*, le *mercure doux*, la *panacée*, l'*æthiops minéral*, & autres préparations mercurielles qu'on donne à petites doses & qu'on continue long-tems, sont les fondans les plus usités : *l'eau de chaux* la plus légere a réussi dans beaucoup de cas. Les *viperes*, le *sassafras*, l'*anti-hectique de Potérius* & autres *sudorifiques*, sont aussi des remedes très-efficaces. On a encore dans beaucoup d'occasions tiré de grands secours des *eaux de Plombieres*, de *Bareges*, de *Digne*, &c. Nous ne devons pas oublier ici l'*éponge calcinée*, que plusieurs regardent comme spécifique ; on en donne un gros matin & soir pendant long-tems : la pierre-ponce, & peut-être tous les autres absorbans, ont la même propriété. On vante enfin le *remede de Rotrou*; mais sa préparation est trop difficile & trop composée, pour qu'on puisse y avoir souvent recours.

SCROPHULÆ.

Les ſymptomes de cette maladie ne demandent qu'un traitement ordinaire ; on combat, par exemple, l'ophtalmie par les ſaignées, les ſangſues, les véſicatoires, les ventouſes, & autres remedes indiqués dans ſon article.

Le traitement des tumeurs externes mérite la plus grande attention ; on doit tenter leur réſolution ou leur ſuppuration, & à leur défaut l'extirpation. Les fueilles d'yéble cuites ſous la cendre, les cataplaſmes faits avec la racine & les feuilles de concombre ſauvage, la racine de brioine & autres réſolutifs, ſont les plus employés. La fomentation avec l'eau de chaux, les parfums d'encens, de karabé & de tacamahaca ſont fort en uſage. On ſe ſert encore du diachylon gommé, de l'emplâtre de Vigo, de celui de cigue, du diabotanum, &c. Lorſqu'il y a quelque apparence de ſuppuration, on y applique les cataplaſmes émolliens & digeſtifs les plus connus ; mais on ne doit pas ſe preſſer d'ouvrir les abſcès pour donner au pus le tems de détruire les duretés ſcrophuleuſes qui s'y rencontrent. On traite enſuite l'ulcere par les déterſifs, les digeſtifs & les cathérétiques, dont on uſe alternativement, ſelon que l'état de la plaie le demande ; mais on ne doit pas travailler à la cicatriſer, que toutes les duretés ne ſoient entiérement conſommées par la ſuppuration : la diſſolution du ſublimé corroſif dans l'eau de plantain eſt ici très-efficace. Lorſque ces tumeurs ou ces ulceres ont pris un caractere cancéreux, il eſt dangereux d'y toucher ſi ce n'eſt pour y employer quelques palliatifs. L'extirpation, tant par le fer que par la ligature, eſt rarement praticable, & elle ne peut avoir lieu que pour les glandes libres & mobiles : à l'égard des adhérantes & des profondes, lorſqu'on les a attaquées vainement par les réſolutifs & les maturatifs, on peut uſer avec

prudence du caustique. Il faut au reste sçavoir que le traitement des écrouelles dure quelquefois des années, & qu'on a encore lieu de s'applaudir, lorsqu'il n'est pas infructueux.

LEPRA.

Cette maladie, que son ancienneté a rendu célébre, est aujourd'hui si rare, que quelques-uns ont cru pouvoir nier qu'elle existât : je l'ai pourtant vue plusieurs fois, sans la traiter à la vérité ; mais j'ai profité de ce que des médecins éclairés exerçant leur profession dans des lieux maritimes, où cette maladie semble s'être réfugiée, m'en ont appris : j'y ai joint ce que j'ai pu puiser dans les écrits de quelques observateurs qui ont connu la vérole, & qui n'ont pas confondu, ainsi que le plus grand nombre, ces deux maladies. Celle dont nous parlons est la plus hideuse : à n'en juger que par le témoignage des sens, elle paroît être un composé du scorbut, de la vérole & des écrouelles, & peut-être en participe-t-elle : quelques-uns l'ont regardée comme le dernier dégré de la gale scorbutique ; d'autres n'y ont vu qu'une vérole négligée & invétérée : il y en a qui ont voulu la ranger parmi les dartres malignes, sans considérer que dans la lepre les visceres ne sont pas dans un meilleur état que les parties externes. Plusieurs enfin la confondent avec l'*elephantiasis*, dont nous parlerons en son lieu, qui differe de celle-ci, non-seulement parce qu'elle n'attaque que les jambes jusqu'aux genoux, mais encore parce qu'elle est accompagnée de demangeaison & de douleur, qu'on ne ressent pas dans la lepre confirmée.

La lepre ne se manifeste bien, que lorsqu'elle a fait les plus grands ravages à la peau & aux parties les plus prochaines ; mais ses progrès sont lents,

LEPRA. & elle ne se montre dans les premiers tems, que sous la forme des dartres, de la gale & autres maladies cutanées les plus communes. Le visage, les mains & les pieds portent communément les premieres marques de cette maladie : la peau est alors écailleuse, avec des taches de différentes couleurs ; on y voit des pustules séches, humides & ulcérées, des croûtes furfureuses & écailleuses ; mais il faut remarquer qu'elle conserve dans ce premier période toute sa sensibilité, & qu'on y ressent même des démangeaisons très-vives. Elle devient ensuite plus rude, calleuse & onctueuse, enfin froide & insensible : on peut la piquer alors, ou la brûler impunément, & les malades ne se plaignent que lorsqu'on plonge l'aiguille au-delà des tégumens, ce qui ne s'accorde point avec ce qu'en ont écrit presque tous les auteurs qui paroissent en cela s'être copiés ; car ils assurent qu'on peut pénétrer jusques dans les muscles & les tendons, sans que les malades fassent le moindre cri. Le visage dans cette maladie porte une couleur livide ou violette ; il est souvent couperosé, & se couvre de tubercules qui le défigurent : il s'éleve des tumeurs sur le front, les joues & le menton ; le nez grossit ; les levres s'enflent & se renversent ; la langue s'engorge : il naît des tumeurs sur toutes les parties de la bouche, & la voix devient rauque. Il se jette ensuite des fluxions sur les coudes & les genoux, qui perdent quelquefois leur mouvement : les jambes s'enflent & deviennent variqueuses, les mains & les pieds se crevassent. Il se forme des tumeurs en différentes parties qui dégénerent en ulceres virulens, putrides & phagédéniques, qui sont quelquefois vermineux, & pénetrent jusqu'aux os qu'ils carient. L'haleine des lépreux est puante, & il s'exhale de tout leur corps une odeur à laquelle on

a de la peine à résister. Dans cet état déplorable presque tous sont tourmentés par un priapisme entretenu par une imagination échauffée ; de-là vient que quelques auteurs ont décrit la maladie dont nous parlons, sous le nom de *satyriasis*. La chute enfin des sourcils, des poils & des cheveux ; celle du nez, des doigts & des orteils, & quelquefois de la main & du pied, mettent le comble à leur infortune : les malades ont eux-mêmes horreur de leur état, & fuient la société des autres hommes, en attendant que la fiévre lente & la consomption les conduisent à une mort desirée.

La lepre a été regardée de tous les tems comme contagieuse : lorsque dans son premier période, elle n'a encore porté son action que sur la peau & les parties les plus prochaines, on peut la guérir, mais non sans difficulté ; car on a cru plusieurs fois l'avoir terminée dans la belle saison, lorsqu'on la voyoit reparoître l'hiver d'après : on l'attaque vainement dans son dernier période, c'est-à-dire, lorsque le désordre s'est communiqué aux parties internes. Quoique nous n'ayons pas beaucoup de connoissances de ce qui s'y passe, les ouvertures ayant été très-rares, nous ne craignons pas d'assurer, tant sur l'exemple des maladies précédentes, que sur quelques inspections anatomiques, rapportées par les auteurs, que le virus lépreux y excite les plus grands ravages. On a vu le cœur sain, mais des desséchemens, des squirres & des pourritures à tous les autres visceres, tant de la poitrine que du bas-ventre : on a encore remarqué une grande aridité dans la trachée-artere & les bronches.

Le traitement qu'on a appliqué à cette maladie, differe peu de celui qui est exposé dans les trois articles qui précedent celui-ci : les *fondans* & les *sudorifiques* en sont la principale base ; mais

LEPRA. on ne doit les employer qu'après les remedes généraux, & un long usage des *humectans*, des *adoucissans*, des *rafraîchissans*, des *tempérans* & des *dépurans*. Le lait, le petit lait, les farineux, les chicoracées, les plantes acides, la patience, la fumeterre & les herbes anti-scorbutiques, peuvent remplir toutes ces vues ; on y joint les poulets, le veau, la tortue, les écrevisses & les grenouilles: les *bains domestiques* n'ont pas été même négligés. Après cette préparation, on en vient aux *fondans*, tels que le *mercure doux*, la *panacée*, &c. ou aux *sudorifiques* tirés des bois, de l'antimoine &. des viperes. L'usage intérieur du *soufre* a réussi dans bien des cas : on a encore vanté beaucoup la décoction de l'écorce d'orme ; mais je crains que ce ne soit sur la foi de celui qui le premier l'a proposée. On peut adopter avec plus de confiance l'usage interne & les bains des *eaux thermales ;* plusieurs y ont eu recours, & il paroît que ce n'a pas été sans succès. On propose enfin *la castration* comme le moyen le plus assuré d'extirper cette maladie : on a même remarqué constamment, que les châtrés en étoient exempts. On a employé extérieurement des frictions faites à la vapeur du soufre ; & l'on a fait usage de tous les topiques qui conviennent aux dartres & à la gale. On se conduit pour les autres remedes externes, selon les régles ordinaires ; mais quoiqu'ils ne soient pour la plûpart que des palliatifs, il n'est pas cependant toujours permis de les employer.

ARTHRITIS.

Tout le monde connoît *la goutte* aux pieds & aux mains, lorsque l'enflure & la douleur la décelent ; mais dans les légeres attaques, elle est souvent très-équivoque, & il n'y a gueres que ceux qui

l'ont déja éprouvée plusieurs fois qui ne s'y trompent pas : elle est encore plus cachée, lorsqu'elle se jette sur les autres parties, principalement sur les viscères où elle prend les apparences d'une autre maladie, que l'on traite même très-souvent, sans avoir le moindre soupçon de son caractere. La goutte n'épargne ni les enfans, ni les femmes ; mais les uns & les autres l'ont assez rarement : les filles aux pâles couleurs en ressentent quelquefois les atteintes, de même que les femmes hystériques & celles qui sont dans la suppression de leurs régles : les hypocondres & ceux dont les hémorrhoïdes qui couloient habituellement, sont desséchées, y sont les plus sujets. Cependant l'oisiveté, la crapule, le vin & les femmes en sont les causes les plus ordinaires : on sçait que ces excès disposent au calcul, & que ces deux maladies semblent reconnoître la même origine, puisqu'à tous les âges elles attaquent alternativement le même sujet, & qu'elles se rencontrent même communément ensemble dans les vieillards. Le rhumatisme & la sciatique ont encore beaucoup d'affinité avec la goutte ; & ces trois maladies semblent souvent tenir à l'affection scorbutique ; ou, pour mieux dire, les douleurs scorbutiques se présentent quelquefois sous leurs apparences.

ARTHRITIS.

Personne n'ignore que *la goutte* se jette communément sur les pieds, les genoux, les mains & les coudes, & qu'elle a son siége dans les ligamens de ces articulations, ou sur la gaîne de leurs tendons. Elle vient par paroxisme, & l'on a communément la fiévre les premiers jours de l'attaque : la tumeur qui se joint ordinairement à la douleur est tantôt rouge, ou légérement enflammée, & tantôt œdémateuse ou boursoufflée : cette différence a donné lieu à la distinction de la goutte en *chaude* & en *froide* : la douleur varie infiniment ; dans

ARTHRITIS.

quelques-uns elle eſt ſourde, & dans d'autres ſi aigue, qu'ils ne peuvent ſupporter le poids des couvertures les plus légeres; elle s'appaiſe ordinairement le matin; on a même quelquefois de vraies intermiſſions pendant le jour: le mouvement peut la renouveller: elle change quelquefois de place, en paſſant d'un pied à l'autre, à la main, &c. La démangeaiſon ſuccede communément aux douleurs, & termine le paroxiſme. *Les accès* de la goutte aux pieds ſont d'environ quatorze jours, lorſque le malade eſt jeune & d'une bonne conſtitution: ils ſont de pluſieurs mois dans les perſonnes débiles & les vieillards: leur durée dans quelques ſujets eſt aſſez conſtante; mais une infinité d'accidens peuvent la faire varier. Il n'y a pas plus de régle pour leur retour; mais il eſt communément fixé à un certain tems de l'année, ſi la colere ou quelque faute dans le régime ne l'accélerent. Lorſque *la goutte* eſt *invétérée*, les douleurs deviennent continues, ou ne donnent que de courtes tréves; les chaleurs de l'été en procurent quelquefois de deux ou trois mois. La goutte, en vieilliſſant, perd de ſa force; mais elle prive quelquefois les doigts de leur mouvement, & les tord de différentes manieres par des tumeurs que la matiere crétacée qui y eſt dépoſée y entretient: il arrive même quelquefois que ces tumeurs s'ouvrent & donnent iſſue à ces concrétions. Lorſque la goutte attaque pour la premiere fois les vieillards, elle n'eſt jamais bien violente, & ſes périodes ſont fort irréguliers: elle paroît dans les autres âges s'aſſocier ſouvent au rhumatiſme, les douleurs alors ne ſont pas bornées aux articulations; mais la goutte eſt rarement la maladie dominante.

Les goutteux ſont ſujets aux rapports, aux flatuoſités, à la conſtipation, aux hémorrhoïdes,

aux urines ardentes, &c. Ils sont encore exposés aux plus grands accidens par *le déplacement de la matiere arthritique* qui, abandonnant les articulations, menace toutes les autres parties : si elle se porte à la tête, elle peut y exciter des céphalalgies, le délire, le vertige, la léthargie, l'apoplexie, la paralysie, les tremblemens, sans parler de l'ophtalmie, de la douleur des oreilles, de celle des dents, &c. Si elle se jette sur la poitrine ou ses environs, elle produit l'angine, des catharres, des engorgemens inflammatoires, l'hémophthisie, la phthisie, l'asthme, les anxiétés, la syncope, &c. Si elle se fixe au bas-ventre, on en est averti par la cardialgie, l'ardeur & la douleur la plus aigue à l'estomac, la colique, la néphrétique, &c. On a encore dans ces circonstances le dégoût, des nausées, le vomissement, la diarrhée & même la dysenterie : les urines déposent quelquefois un sédiment plâtreux : les vieux goutteux éprouvent un resserrement aux hypocondres, aux hanches, & souvent des douleurs d'entrailles habituelles. Il n'est pas difficile de distinguer tous ces produits de la goutte, lorsqu'ils suivent de près la cessation subite des douleurs des extrémités ; mais on est très-embarrassé, lorsqu'ils se montrent sans qu'aucun accès prochain de goutte y ait donné lieu, ce qui n'est point rare dans un âge avancé, & il est très-important d'en être averti.

ARTHRITIS.

La goutte héréditaire & invétérée est incurable : celle qui dépend d'une cause accidentelle & qui est récente, se guérit très-difficilement. *Sydenham* qui l'a si bien décrite, quoique trop en philosophe, & qui étoit le meilleur praticien de son tems, n'a pas laissé d'en être tourmenté pendant trente ans. Les douleurs vives annoncent un paroxisme court & un bon intervalle ; de sorte qu'on les regarde comme

ARTHRITIS.

un remede préparé par la nature, dont les malades ont cependant bien de la peine à soutenir l'amertume : l'enflure doit être encore regardée comme un dépôt critique & salutaire, puisqu'on observe constamment que les accès sont plus longs, si la partie n'est ni rouge ni élevée. La goutte, comme nous l'avons dit, s'affoiblit en vieillissant ; mais elle n'a presque plus alors d'intermission, & elle ne quitte sur-tout plus les pieds. On a remarqué assez souvent que si elle survient à l'hydropisie, à l'asthme & à la fiévre quarte, elle est avantageuse, & que les vieillards goutteux vivoient long-tems : tout le monde sçait qu'on a peu à craindre de la goutte aux extrémités, & qu'il n'en est pas de même de celle qui se porte au tronc, à la tête, ou qui se jette sur les visceres. Il est inutile de dire que celle qui attaque le cerveau, le cœur & les poumons est la plus redoutable. On l'appréhende peu, lorsqu'elle excite le vomissement, la diarrhée & même la dyssenterie, parce qu'on a observé plusieurs fois que ces évacuations ont été utiles.

L'inspection anatomique nous découvre dans les articulations qui ont été nouées, une espèce de tuf ou de matiere crétacée, qui couvre non-seulement les os qu'elle déplace quelquefois, mais encore les membranes & les ligamens ; cependant on ne trouve point de cette matiere dans la capsule des articulations. On a vu des pétrifications au cerveau, au cœur, au poumon, &c. des graviers & des pierres dans les reins, les ureteres & la vessie, sans parler des reins flétris & desséchés, de la rate racornie, du foie graveleux, &c.

On ne manque pas de palliatifs pour la goutte, mais il est bien difficile de la guérir radicalement. *Le paroxisme* ne demande aucun remede, si ce n'est quelques *topiques adoucissans* & *relâchans*,

avec la diéte la plus févere. Il faut avoir de très-grandes raifons pour employer alors *la faignée*, quoi qu'en penfent ceux qui l'appliquent à tout : les plus expérimentés fçavent qu'il en eft fouvent arrivé de grands inconvéniens, fur-tout lorfqu'on ne la place pas dans le premier moment de l'invafion, & que le fujet n'eft pas pléthorique : on prétend cependant que la faignée du pied malade a fait très-fouvent ceffer la goutte, comme par enchantement ; mais n'a-t-on rien à craindre de cette pratique ? *Les purgatifs* encore ne doivent pas être donnés fans néceffité, quoiqu'ils foient incomparablement moins à craindre ; mais il eft permis d'entretenir la liberté du ventre par des lavemens. *Les narcotiques* font ici très-dangereux, & rendent toujours au moins le mal plus long, cependant *Sydenham* en ufoit, lorfque la violence des douleurs l'y forçoit. *Les topiques* ne font pas indifférens : on a vu de très-mauvais effets des répercuffifs & des narcotiques, par les métaftafes funeftes auxquelles ils peuvent donner lieu : on peut tout au plus fe fervir de fleurs de fureau ou de camomille, & de la mie de pain boullis dans le lait : plufieurs font foulagés par la feule application de la cendre chaude. On vante beaucoup *le moxa* des Chinois au commencement de l'attaque ; & au défaut de ce duvet, on peut employer le lin dont *Hippocrate* fe fervoit, ou de toute autre matiere combuftible, qui peut faire fonction de cautere actuel : j'ai vu d'affez bons effets de ces brûlures ; mais il en eft réfulté quelquefois des plaies qui ont été très-long-tems à guérir. On peut auffi fe fervir dans la même vue, des *véficatoires* dont on a bien moins à craindre ; mais la réuffite en paroît moins affurée.

ARTHRITIS.

Lorfqu'on eft délivré du paroxifme, on doit travailler à en prévenir *le retour* : on peut y parvenir

ARTHRITIS.

par un bon régime, ou par *la diète blanche* qui est au-dessus sans contredit, de tous les remedes, & celui qui trompe le moins nos espérances. On peut y joindre l'usage du *savon*, dont on voit tous les jours les plus grands effets. *L'exercice* est sans doute très-utile; cependant il ne garantit pas toujours. Les frictions & l'usage de la flanelle sont fort recommandés, & on doit avoir un soin extrême de se garantir du froid & de l'humidité. Les *amers*, les *stomachiques fortifians* & les *sudorifiques*, quoique moins efficaces que le savon, peuvent terminer heureusement cette maladie : le quinquina, la germondrée, la chamépitis, l'épithim, la thériaque & les préparations antimoniales, paroissent être ceux dont on a tiré le plus d'avantage. Les *eaux thermales*, tant prises intérieurement, qu'employées en douche & en bain, sont très-recommandées, & méritent de l'être, de même que le bain du *marc des raisins*, qui est un des meilleurs fortifians qu'on puisse employer dans cette occasion. On a vu encore de très-bons effets de l'application de l'esprit de sel avec l'huile de térébenthine. Je ne parle pas des remedes généraux dont l'usage réfléchi est accessoire à tous les traitemens.

Nous avons dit que le froid, l'application des répercussifs & des narcotiques, l'excès dans le boire & dans le manger, les passions de l'ame, &c. donnoient souvent lieu à un *transport de la matiere goutteuse* vers la tête, le tronc ou les visceres : c'est ce qu'on appelle *goutte irréguliere*, ou vulgairement, *remontée*. Le cerveau, le poumon, l'estomac, les intestins & les reins sont les visceres qu'elle attaque le plus familiérement : on doit dans tous ces cas tâcher de la rappeller aux extrémités. Il est rare qu'on puisse se passer ici *des saignées*, sur-tout de celle du pied, qui seule détermine sou-

vent la goutte à s'y porter : ce fait qui n'est ignoré de personne, justifie nos craintes sur les suites de cette opération, pratiquée pendant le paroxisme. *Les purgatifs* sont encore très-nécessaires, & peuvent suppléer au retour de la goutte; car nous avons remarqué que le cours de ventre dans le tems même du paroxisme, étoit souvent salutaire. Les *cordiaux* & les *diaphorétiques*, la *muscade confite*, la *zédoaire*, les *amers*, le *quinquina*, l'*alkool martial* & autres *fortifians*, sont encore employés ici avec succès. Les *calmans*, sur-tout les gouttes anodines, peuvent être mêlés avec les remedes précédens, lorsque la tête n'est point prise, & que la respiration est libre. Nous ne parlons pas d'une infinité d'autres remedes qu'on peut appliquer aux différens accidens, selon les régles générales. Les différens cours de ventre étant dans ce cas plus avantageux que nuisibles, on doit bien se garder de les fixer; on peut même se dispenser alors de rappeller la goutte aux extrémités; mais dans tous les autres cas il ne faut pas perdre un moment, & tâcher de dissiper l'orage qui menace la tête ou la poitrine, en dirigeant vers les pieds le mouvement de la matiere qui peut l'exciter. Les moyens par lesquels on peut remplir plus sûrement cette vue, sont l'application des *synapismes*, de *la poix de Bourgogne* & autres *rubéfians* : on doit même dans les cas pressans se servir des *vésicatoires* dont l'effet est plus prompt. Plusieurs se contentent de baigner les pieds dans l'eau chaude, de les envelopper de la peau d'un mouton ou de tout autre animal nouvellement écorché : les simples frictions avec une flanelle chaude ont souvent réussi; mais lorsque tous ces moyens sont inutiles, ce qui est ordinaire dans le tems froid, on n'a rien à faire de mieux que d'insister sur *les purgatifs* : l'application des

sangsues aux vaisseaux hémorrhoïdaux peut être encore dans ces circonstances très-avantageuse.

RHEUMATISMUS.

Nous avons déja fait observer que cette maladie avoit beaucoup d'affinité avec la précédente ; les anciens même ne les distinguoient pas, cependant l'une est plus guérissable que l'autre : les douleurs rhumatiques ont leur siége dans les enveloppes, les aponevroses & les tendons des muscles, au lieu que la goutte attaque les ligamens ; cependant la cause paroît être la même : aussi voit-on que *le rhumatisme* le moins équivoque, dégénere en vraie goutte, ou que ces deux maladies confondues donnent lieu à ce qu'on appelle *rhumatisme goutteux. Le rhumatisme* attaque les muscles des extrémités, du col, du dos, de la mâchoire, des épaules, de la poitrine & du bas-ventre ; il est *universel* ou *particulier :* si ce dernier attaque les muscles du col, on lui donne vulgairement le nom de *torticolis ;* on l'appelle *fausse-pleurésie*, s'il se jette sur les muscles de la poitrine ; *lumbago*, s'il est fixe aux lombes ; & *sciatique*, s'il occupe la hanche & la cuisse. L'impression du froid, lorsqu'on est échauffé, les habitations humides & nouvellement bâties, la vie sédentaire, l'abus du vin & des femmes, la suppression des régles, des hémorrhoïdes ou de toute autre perte de sang habituelle, la rentrée des éruptions cutanées, &c. en sont les causes les plus ordinaires : *Sydenham* a prétendu que le grand usage du quinquina y disposoit ; mais n'a-t-il pas imputé trop légérement à ce remede ce qui pouvoit avoir un autre principe ?

On sçait que *le rhumatisme* a différens dégrés, ainsi que la goutte : lorsque les douleurs sont à un certain point, l'action des muscles est suspendue à cause

caufe que leur mouvement augmente les fouffrances. Ceux qui ont voulu diftinguer le *rhumatifme* en *chaud* & en *froid*, ne fe font fondés que fur la préfence & l'abfence de la fiévre. Il commence communément par le friffon & la fiévre ; enfuite, c'eft-à-dire, le fecond ou le troifieme jour, les douleurs fe font fentir plus ou moins vivement : elles changent fouvent de place, fur-tout dans les jeunes gens ; cependant la fiévre précede rarement les légeres attaques, tant de l'univerfel que du particulier. La *fiévre rhumatique* n'a point de type ; elle eft tantôt foible, tantôt véhémente, continue ou intermittente : elle fe termine ordinairement en peu de tems ; mais les douleurs perfiftent davantage, quelquefois même avec plus de violence : elles durent affez communément trente ou quarante jours ; quelquefois des mois, des années, & même toute la vie : les récentes peuvent être accompagnées de rougeur & de tenfion à la partie, de même qu'à la goutte. Il faut obferver que les douleurs rhumatiques, tant *fixes* que *vagues*, redoublent pendant la nuit, & qu'elles reffemblent, quant à ce point, aux vénériennes & aux fcorbutiques : elles font moins violentes que celles de la goutte ; cependant celles des lombes font très-aigues, on les prend quelquefois pour la néphrétique ; mais le vomiffement n'accompagne pas le *lumbago*. Si l'on obferve quelquefois la complication de ces deux maladies, on n'en doit pas être furpris, vu l'analogie qu'il y a entre la goutte, le rhumatifme & le calcul. Nous avons déja parlé du *rhumatifme goutteux ;* nous obferverons feulement ici, qu'il change très-fouvent de place, & que plufieurs l'ont appellé pour cette raifon *goutte-vague ;* nom cependant dont on fait d'autres applications. Il eft bon de ne pas ignorer que dans la plûpart des *rhumatifmes chroniques*,

RHEUMATISMUS.

RHEUMATISMUS.

on découvre avec un peu d'attention un mêlange de vérole ou de ſcorbut, & qu'il arrive même quelquefois qu'on prend pour douleurs rhumatiques celles qui appartiennent uniquement à l'une ou l'autre de ces maladies. Nous ne devons pas paſſer encore ſous ſilence, qu'on tire dans le rhumatiſme un ſang qui ſe couvre d'une croûte verdâtre, & qui reſſemble aſſez à celui des pleurétiques : de-là on n'a pas manqué de juger qu'il étoit inflammatoire ; & l'on a conclu de cette hypothèſe, qu'il n'y avoit que les nombreuſes ſaignées qui puſſent dompter cette maladie.

Le *rhumatiſme* eſt rarement dangereux, ſi on ne donne lieu, par un mauvais traitement, ou par quelque faute dans le régime, au tranſport de la matiere morbifique vers les viſceres, & principalement le cerveau & le poumon, d'où il réſulte des accidens qui ne ſont pas moins redoutables, que ceux de la goutte remontée. L'*univerſel* ſe termine le plus ſouvent par les ſueurs, quelquefois par une éruption à la peau : dans quelques-uns il ſe fait une évacuation critique par les urines, les menſtrues, les hémorrhoïdes, &c. Le *rhumatiſme particulier* eſt ordinairement plus obſtiné que l'univerſel, mais moins à craindre : ſi l'un & l'autre viennent par paroxiſme, ils cedent mieux aux remedes. Le rhumatiſme invétéré rend perclus de tous les membres ; & de même que la goutte, il tord, renverſe & noue les doigts des mains & des pieds qui en reſtent contrefaits & crochus ; il enkiloſe même les articulations. Nous avons dit qu'on terminoit plus facilement le rhumatiſme que la goutte ; car qui n'a pas obſervé qu'on rencontroit plus communément cette derniere invétérée, quoique la premiere ſoit plus fréquente ?

L'ouverture des cadavres manifeſte ſur les muſ-

cles & leurs aponevroſes, une concrétion tantôt gélatineuſe, tantôt tophacée, plus ou moins abondante, outre les autres produits de la goutte, que nous avons expoſés dans l'article précédent; mais il eſt aiſé de juger que ces déſordres ne doivent être bien ſenſibles, que lorſque ces maladies ont été invétérées.

RHEUMATISMUS.

On ne peut guéres ſe paſſer de *ſaignées* dans la fiévre rhumatiſmale, ſur-tout lorſqu'il y a rougeur & tenſion aux articulations; mais elles ne ſont utiles, que dans les premiers jours de la maladie: on a remarqué cent fois, qu'après le ſeptieme jour elles rendoient la maladie plus rebelle: elles ne doivent pas même être prodiguées dans le tems marqué; trois ou quatre ſont ordinairement ſuffiſantes, quoiqu'en diſent ceux qui prétendent qu'on doit ſaigner, tant que la fiévre & les douleurs perſiſtent, s'étant perſuadés ſur l'inſpection du ſang, que c'étoit une maladie inflammatoire. *Marquet* dit avoir uſé, comme les autres, des ſaignées, mais que s'étant apperçu qu'elles traînoient la maladie en longueur, & qu'elles la prolongeoient les mois & même les années, il les abandonna abſolument pour ſe borner aux purgatifs & aux ſudorifiques; & que depuis qu'il eut changé de méthode, ces maladies ne duroient entre ſes mains que ſept à huit jours, ce qui mérite bien d'être remarqué. Il eſt quelquefois néceſſaire, après la premiere ſaignée, de faire *vomir* les malades: à l'égard des *purgatifs*, on n'en doit uſer ſans de bonnes raiſons, que vers le déclin de la maladie; mais il eſt très-important de tenir dans tous les tems *le ventre libre*, tant par le ſecours des *lavemens*, que par celui des plus doux *laxatifs*. Les *délayans*, les *rafraîchiſſans*, les *tempérans*, les *dépurans* & les *diaphorétiques*, les légers *diurétiques* & même les *apéritifs*, ſont les remedes qu'on

RHEUMATISMUS.

emploie le plus heureusement pendant le paroxisme : on fait alors un très-grand usage du *petit lait ;* on estime encore les *nîtreux* & la *poudre tempérante*. La térébenthine, l'antimoine diaphorétique, l'esprit de corne de cerf, celui des viperes & tous les autres échauffans qu'on donne assez familiérement, demandent beaucoup de circonspection, lorsque la fiévre est forte ; car on a vu plus d'une fois qu'on l'a fait dégénérer en inflammatoire. *Les calmans* hypnotiques ne conviennent pas mieux au rhumatisme qu'à la goutte ; ils rendent l'une & l'autre plus opiniâtre, & la déterminent même quelquefois vers le cerveau : *le camphre* est le seul qu'on puisse donner en sûreté, & dont on a éprouvé le plus constamment les bons effets. Les pierres d'écrevisse, la corne de cerf préparée, & plusieurs autres *absorbans* sont dans quelques cas très-utiles. On recommande encore la rhubarbe & le quinquina, la racine de bardane & les baies de genievre, le mercure doux & les pilules de *savon ;* mais tous ces remedes n'appartiennent guéres qu'au *rhumatisme chronique*, pour lequel on a donné encore quelquefois avec assez de succès *l'eau de goudron*. Tous ceux enfin dont nous avons fait mention dans l'article précédent, peuvent se rapporter à celui-ci ; mais rien n'est plus propre à prévenir le retour de cette maladie, que *le lait*, les *eaux minérales* & les bouillons de *vipere*.

Pour ce qui regarde *les remedes externes*, on propose *les bains froids ;* je n'en ai pas vu à la vérité de mauvais effets ; mais il ne m'a pas paru qu'ils en produisissent d'aussi merveilleux qu'on a voulu nous le faire entendre. Les topiques les plus employés, sont la graisse humaine, celle d'ours, la moëlle de cerf, l'onguent d'althéa, l'huile de vers, de camomille & de laurier, le mica panis, &c.

RHEUMATISMUS.

On applique encore des vessies pleines de lait, des boules d'étain remplies d'eau chaude, des animaux vivans, &c. On a recours enfin au baume tranquille & à d'autres calmans, pour appaiser les grandes douleurs; mais leur usage a toujours paru suspect. Lorsque les douleurs accompagnées de tension & de rougeur, n'ont pas cédé aux saignées & aux autres remedes, on propose d'appliquer des sangsues à la partie, & même des vésicatoires; & cette méthode est suivie des succès les plus heureux. Le *rhumatisme chronique* demande d'autres secours; tels sont l'usage de la flanelle, les étuves ou les bains de vapeurs; les *bains des eaux thermales*, comme de Plombiere, de Vichy, de Bourbon-l'Archambaut, de Balaruc, de Digne, d'Aix-la-Chapelle, &c. ceux du marc des raisins, l'application des boues minérales, les frictions avec du linge ou de la flanelle chaude, sans parler des *cauteres* & des *sétons*, desquels on ne peut attendre que de bons effets. Je ne connois enfin rien de plus efficace pour le rhumatisme borné à quelque partie, que l'action des muscles qui en sont le siége; ce remede est à la vérité cuisant, mais il opere bien. Pour le rhumatisme du col, il ne demande que de la chaleur, & des parfums avec l'encens, le karabé, &c. Il est inutile de dire, que lorsque la suppression de quelque perte, ou la rentrée de quelque éruption, ont donné lieu à cette maladie, on doit avant toute chose tâcher de les rappeller, & l'on n'a dans ces circonstances gueres besoin d'autres remedes.

HYPOCONDRIASIS.

La dénomination de cette maladie est tirée, comme on le sçait, des hypocondres qu'on croit en être le principal siége; des conjectures qui paroissent assez

HYPOCONDRIASIS.

bien fondées, l'établiſſent dans les veines qui concourent à la formation de la porte. Quoi qu'il en ſoit, il paroît que cette maladie eſt toute ſpaſmodique, & que l'eſprit eſt autant, & peut-être plus affecté que le corps ; de-là vient que le terme *hypocondriaque*, eſt preſque devenu un nom offenſant, dont les médecins qui veulent plaire évitent de ſe ſervir, donnant avec le vulgaire le nom vague de *vapeurs* à cette affection. Elle eſt très-commune depuis l'âge de vingt ans, juſqu'à celui de cinquante ; elle cede enſuite ordinairement la place au ſcorbut ou à la goutte. Il ſemble que les flatuoſités inſéparables de cet état portent le trouble dans toutes les fonctions des viſceres du bas-ventre ; trouble qui ſe communique bientôt à la tête. Les hypocondriaques ſont pour la plûpart gens d'eſprit, & ont un penchant invincible à la méditation : on ne peut ſur-tout les diſtraire des réflexions relatives à leur état, & les détacher de l'amour de la ſolitude. Une diſpoſition héréditaire, l'adverſité, les chagrins, la trop grande application, l'épuiſement du corps & de l'eſprit, la vie molle & voluptueuſe, l'abus des vomitifs, des purgatifs & des narcotiques, la ſemence retenue, la ſuppreſſion de la gonorrhée, du flux hémorrhoïdal, du cours de ventre habituel, la ceſſation extraordinaire de la fiévre intermittente, &c. ſont les cauſes les plus ordinaires de cette maladie, qui ne differe point eſſentiellement, comme nous le dirons plus bas, de celle qui, dans les femmes, porte le nom d'*hyſtérique*.

L'*affection hypocondriaque* ſe manifeſte par les vents qui agiſſent principalement ſur l'eſtomac & l'œſophage, par le dégoût, par la cardialgie ou l'ardeur d'eſtomac, par le gonflement des hypocondres, & par l'élévation même de tout le bas-ventre. Les vomiſſe-

mens font ici fréquens, & ils approchent quelquefois de la paffion iliaque : plufieurs rejettent des glaires fétides, ou des matieres âcres & acides, dont les dents font affectées. On fent dans quelques-uns la pulfation de la céliaque : prefque tous ont des douleurs fous les fauffes côtes, ou dans les autres parties du bas-ventre; ils en éprouvent quelquefois des lancinantes & des plus aigues dans les entrailles qui imitent la colique hépatique, l'inteftinale & la néphrétique; mais elles ne viennent que par paroxifme. Il eft rare qu'on n'ait dans cette maladie des rapports acides & un crachement fréquent : les anxiétés, & quelquefois les défaillances l'accompagnent encore. Les urines font blanchâtres; on a même de fréquentes envies de les rendre, & fouvent des ardeurs. Les malades éprouvent à la poitrine un refferrement qu'on ne peut connoître que par leur rapport : les palpitations & le tremblement du cœur font fouvent très-manifeftes. Ils fouffrent des douleurs gravatives à la tête, & ont des étourdiffemens & des vertiges : le fommeil manque ou il eft défagréablement interrompu. Des terreurs paniques dont la raifon ne fçauroit garantir, la trifteffe, une mélancolie affreufe & beaucoup de frayeur fur fon état, troublent fouvent l'imagination & la déréglent. Les convulfions, le tremblement, l'engourdiffement de toutes les parties, la palpitation des mufcles, font encore des fymptomes très-communs. On fe plaint auffi du bourdonnement aux oreilles qui diminue l'ouïe, des étranglemens au pharynx & à l'œfophage qui empêchent la déglutition. Quelques-uns ont une fiévre erratique; d'autres fe plaignent d'une alternative de froid & de chaud, & ont même des grelotemens : le pouls eft d'ailleurs lent, petit & intermittent. On a des chaleurs à la paume de la main

HYPOCONDRIASIS.

HYPOCONDRIASIS.

& à la plante des pieds, des ſueurs nocturnes, des douleurs vagues, qu'on nomme à la poitrine *des points de côté*. Les hémorrhoïdes ſéches ou fluantes, ſont encore une ſuite de cet état qui jette inſenſiblement dans le maraſme. Cette maladie enfin a des paroxiſmes très-alarmans, relativement à la tête & au bas-ventre : elle eſt très-ſouvent compliquée, & la plûpart des écrivains n'ont pas manqué de mettre ſur ſon compte tous les ſymptomes qui appartiennent aux maladies qui ſe joignent à celle-ci ; de-là ſont venues ces deſcriptions ſi vagues & ſi chargées, & l'opinion dans laquelle on eſt que cette affection ſe préſente ſous toutes ſortes de formes, ce qui n'eſt pas toujours conforme à l'obſervation exacte & réfléchie.

L'affection hypocondriaque eſt plus alarmante que dangereuſe : l'invétérée réſiſte à tous les remedes, & épuiſe enfin la patience la plus éprouvée des médecins & des malades. Elle jette dans le ſcorbut, la cachexie, l'hydropiſie, l'aſthme, la fiévre lente & l'atrophie : quelques-uns enfin deviennent maniaques. On a obſervé que le flux hémorrhoïdal avoit ſouvent terminé cette maladie ; on a vu encore de bons effets du vomiſſement de ſang, quoiqu'il eût d'abord très-alarmé : on a encore remarqué que les hypocondriaques étoient aſſez exempts des maladies épidémiques, & même de la peſte ; mais cet avantage paſſager ne les dédommage pas de l'amertume que cette maladie répand ſur toute leur vie.

On voit dans preſque tous les cadavres des engorgemens & des dilatations variqueuſes dans les veines qui concourent à la formation de la porte : j'ai trouvé ces vaiſſeaux ſi énormément dilatés, qu'on auroit pu les prendre pour des inteſtins. On obſerve encore communément des obſtructions, des

squirres, des suppurations, des pourritures & des sphaceles au foie, à la rate, au pancréas, à l'épiploon, au mésentere, & même aux capsules atrabilaires. On voit souvent des pierres dans la vésicule du fiel. La rate paroît plus ou moins gonflée & quelquefois monstrueuse, tant par son volume, que par ses appendices : on l'a vue quelquefois si petite, qu'elle ne pesoit qu'une once : on prétend même qu'elle manquoit absolument dans un sujet : il n'est pas douteux que cette partie ne soit très-souvent attaquée ; mais il est aussi très-certain qu'elle ne l'est pas toujours, & qu'on l'a trouvée souvent très-saine, quoique les autres parties ayent été dans un grand délabrement : ce qui ne s'accorde point avec l'opinion de ceux qui la regardent comme le principal foyer de cette maladie. On a observé dans un grand nombre le pylore squirreux & étranglé, l'estomac chargé d'une matiere noirâtre & fétide, extrêmement dilaté, de même que le colon : on a vu encore au bas-ventre des tumeurs anomales tenant au mésentere ou à d'autres parties. La poitrine a montré des poumons desséchés, engorgés & adhérans aux parties voisines, le cœur sec & aride, collé à son péricarde, ses ventricules contenant un sang noirâtre & épais, séreux & fétide, des concrétions polypeuses, des abscès aux oreillettes, des anevrismes à l'aorte, &c. Le cerveau a enfin présenté ses vaisseaux engorgés d'un sang noir & épais, des pourritures & des suppurations, des épanchemens séreux, sanieux, muqueux, &c. sans parler des autres hydropisies & des produits qu'on doit rapporter aux maladies qui succedent à celle dont nous parlons.

HYPOCONDRIASIS.

Les principales vues qu'on doit avoir dans le traitement, se réduisent à délayer le sang ou à le détremper, à remédier à la tension des solides & prin-

HYPOCONDRIASIS.

cipalement des nerfs, & à ramener l'esprit égaré des malades. *La saignée*, si des accidens étrangers ne la demandent, est ici très-inutile, & même à craindre. Les *vomitifs* & les *purgatifs* sont sans doute nécessaires ; mais on doit en éviter l'abus, & ne pas s'y prêter toutes les fois que les malades les desirent ; car il est constant qu'ils irritent très-souvent tous les symptomes : d'ailleurs les praticiens n'ignorent pas qu'ils ne conviennent point à la constipation, & qu'ils la rendent toujours plus opiniâtre : les *pruneaux* dans ce cas peuvent être employés : les *sels d'epsom* & de *sedlitz*, pris dans une grande quantité d'eau, sont les plus appropriés à l'affection hypocondriaque. On fait un grand usage des *délayans* & des *tempérans*, comme du petit lait, des chicoracées, des capillaires, de la fumeterre, du cresson & des écrevisses. La *diète blanche* est souvent très-utile, de même que le lait coupé avec les eaux de Seltz. Les *apéritifs*, les *martiaux* & les *amers*, comme les cloportes, le polypode, la rhubarbe, le quinquina, & même l'aloës dont on use si familiérement, ne conviennent qu'à un très-petit nombre de sujets. La magnésie & les autres *absorbans* qu'on peut mêler avec les purgatifs, produisent dans quelques circonstances d'assez bons effets. Les racines d'aunée, de valériane & de pivoine, les feuilles de mélisse & de menthe, les fleurs de tilleul & de caille-lait, le chacril, le cachou, l'eau de fleur d'orange, l'extrait de geniévre, la poudre de guttete & autres *stomachiques* & *anti-spasmodiques*, sont des remedes qu'on peut appliquer heureusement. Les *hynoptiques*, si desirés par quelques malades, doivent être donnés avec ménagement ; *le camphre* peut y suppléer avec avantage. *Les eaux* de Vals, de Monfrin, de Passy, de Forges, de Cranssac, de Spa,

de Sedlits, de Miers, de Barege, de Saint-Amand, &c. ont été souvent plus efficaces que tous les autres secours. On ne doit pas perdre de vue, tant dans le relâche que dans les paroxismes, les lavemens, parce qu'il est dans l'un & l'autre cas, toujours important de tenir le ventre libre. *Les bains* domestiques sont encore très-recommandés, & on ne sçauroit y revenir trop souvent. Je renvoie au second volume de cet ouvrage ceux qui, sur la foi des anciens, emploient ici le prétendu hellebore qu'on trouve dans nos boutiques. On remédie enfin aux *paroxismes* par l'odeur, la vapeur ou la fumée des drogues & compositions fétides, par les bains chauds des jambes, par leur friction, &c. On donne intérieurement dans ce cas le *camphre*, la *teinture de castoreum*, les *gouttes d'Angleterre*, l'*esprit de sel ammoniac*, l'*eau de luce*, les *sels volatils*, &c.

HYPOCONDRIASIS.

Après avoir proposé tant de remedes, quoique ce ne soit qu'une partie de ceux qu'on emploie tous les jours contre l'affection hypocondriaque, je croirois trahir mes lumieres & ma conscience, si je laissois ignorer que beaucoup de malades, après en avoir pris pendant tous les tems de toutes les façons, ont été enfin forcés de les abandonner tous, & que cette époque a été le commencement de leur convalescence. Un *régime* bien entendu, la *boisson* abondante, l'*exercice* agréable & modéré, la *dissipation*, & sur-tout l'éloignement de tout travail d'esprit sérieux, sont presque tout ce qui convient à cette maladie; mais ceux qui ont le malheur d'en être affectés, ont celui de tout attendre des médecins, & l'on peut même regarder cette manie comme un symptome de cette bizarre maladie. Je l'ai souvent combattue, en leur donnant le conseil de *Montanus* (*Fuge medicos & medicamima;*) con-

feil que plufieurs fe font très-bien trouvés de fuivre ; fur-tout lorfqu'on a le courage de fe raffurer.

HYDROPS.

Tout le monde connoît l'*hydropifie* qui occupe toute l'habitude du corps : celle du bas-ventre fe manifefte affez ; celle du péritoine, des ovaires & autres enkiftées qui ont acquis un certain volume, peuvent fe découvrir fans beaucoup de peine ; mais il eft extrêmement difficile de bien juger de celle du cerveau & de la moëlle de l'épine, de celle de la poitrine & du péricarde, fur-tout lorfqu'il ne paroît en dehors aucun œdeme : nous parlerons ailleurs de toutes ces hydropifies particulieres, cet article n'étant deftiné qu'à la générale. L'hydropifie attaque le plus fouvent ceux qui menent une vie fédentaire, ou qui habitent des lieux humides, les buveurs, les femmes, &c. Elle vient encore à la fuite de plufieurs maladies aigues ; telles font la fiévre maligne & l'ardente, la rougeole & la petite vérole, &c. & de prefque toutes les maladies chroniques, comme font les obftructions invétérées, la cachexie, l'ictere, le fcorbut, la goutte, la fiévre quarte, &c. Les grandes pertes de fang, les anciens cours de ventre & autres évacuations immodérées en font auffi la fource ; leur fuppreffion, lorfqu'elles font anciennes, expofe au même danger. La gale & autres éruptions rentrées, les ulceres & les fiftules defféchées peuvent jetter dans la même maladie, fans parler des fquirres, des tumeurs, des abfcès, des ulceres & pourritures internes, qui ne manquent gueres de fe terminer par l'hydropifie.

La leucophlegmatie primitive commence toujours par la cachexie, par l'enflure des chevilles qui difparoît le matin ; on a enfuite une légere difficulté

de respirer, & quelquefois la toux & la soif. L'enflure cependant s'étend sur la jambe, sur le genou & se jette de proche en proche sur toutes les autres parties; mais l'œdeme des jambes n'est pas toujours un signe d'hydropisie; on sçait que ceux qui restent souvent & long-tems debout; que ceux qui font de longs voyages à cheval; que les femmes grosses, les filles qui ont les pâles couleurs, & enfin les vieillards y sont fort sujets, sans en devenir hydropiques. Lorsque l'ascite, ou quelque désordre, tant de la poitrine, que du basventre, donnent lieu à la leucophlegmatie, l'œdeme peut attaquer le ventre, les reins, la poitrine, le visage & les bras, avant de se jetter sur les pieds. Le scrotum dans l'un & l'autre cas, peut s'enfler prodigieusement, de même que la verge qui se contourne, & s'oppose quelquefois à la sortie de l'urine, qui, dans cette maladie, est ordinairement blanche, & en petite quantité : elle paroît quelquefois briquetée, lorsqu'il y a épanchement dans le bas-ventre; ou que le foie est attaqué.

HYDROPS.

On guérit sans beaucoup de peine la leucophlegmatie, qui vient après une grande perte de sang ou tout autre accident; mais celle qui est la suite d'une évacuation habituelle arrêtée, d'une éruption rentrée, &c. est plus rebelle. On ne la redoute pas extrêmement, si c'est le produit d'une maladie aigue, de la fiévre intermittente, & même de l'asthme: on espere encore, si le sujet est jeune & d'une bonne constitution; mais elle est reputée mortelle, lorsqu'elle succede à une maladie chronique, entretenue par un vice dans les viscères : on la regarde encore comme incurable dans les vieillards. On se régle d'ailleurs, pour juger de l'événement, sur le dégré de sécheresse de la langue, sur la fréquence de la toux, sur la respiration plus ou moins libre,

HYDROPS. fur l'état des forces & celui du pouls. On augure bien de la diarrhée qui s'établit au commencement de la maladie ; mais elle eft dangereufe dans l'hydropifie invétérée, fur-tout fi elle ne procure aucun foulagement ; ce qui eft affez ordinaire à ceux dont les vifceres font affectés : elle n'empêche pas dans ces circonftances l'inondation de la poitrine & du bas-ventre. Nous avons dit qu'on avoit peu à craindre de l'enflure des jambes qui venoit par accident : celle des convalefcens fe diffipe par le rétabliffement des forces : on ne redoute pas enfin la bouffiffure du vifage dans les maladies aigues.

L'infpection anatomique nous découvre, outre les inondations de toutes les efpeces, des vifceres décolorés, obftrués, fquirreux, defféchés, purulens, putrides, &c. des tumeurs enkiftées, véficulaires, d'une forme variée, de toutes les groffeurs, & tenant à différentes parties. On voit dans le bas-ventre, le long des vaiffeaux du foie & de la rate, des tubercules fquirreux : les veines contiennent un fang noir, defféché ou comme brûlé, & quelquefois des concrétions tophacées. Le foie paroît livide, blanc & dépourvu de fang, tacheté, noir, plombé, fquirreux, & quelquefois dur comme de la pierre, defféché, torréfié, putride, &c. Il cache des dépôts purulens & remplis d'hydatides : fon volume eft tantôt gros, tantôt petit, & fa furface inégale, tubéreufe & chargée d'hydatides. La véficule contient fouvent une bile noire & des pierres ; on y a vu une matiere limpide & douceâtre, une humeur laiteufe, &c. La rate eft tantôt d'une groffeur démefurée, tantôt extrêmement petite : fa fubftance a paru putride, fquirreufe, graveleufe, & même remplie de pierres blanches. On trouve l'épiploon exténué, pourri & détruit, ou prodigieufement groffi &

squirreux. L'estomac & les boyaux paroissent souvent enflammés, gangrenés, ulcérés, squirreux & collés ensemble : le mésentere, les reins, les ovaires & la matrice sont exposés aux mêmes désordres. C'est encore dans le bas-ventre où l'on voit des tumeurs anomales, putrides & suppurées, tenant aux vertebres qu'elles ne manquent pas de carier, des hydatides répandues par-tout, des champignons squirreux qui s'élevent du foie, du pancréas, &c. L'ouverture de la poitrine découvre le poumon œdémateux ou boursoufflé, squirreux, tuberculeux, suppuré, putride, détruit en partie, adhérant à la plevre, au médiastin, &c. Le cœur est tantôt prodigieusement gros, tantôt petit & flétri : dans plusieurs, les ventricules sont gorgés de sang ; dans quelques-uns, ils en sont privés : on y trouve encore des concrétions polypeuses, & des tartareuses dans le corps des valvules artérielles. On voit quelquefois des abscès à la surface de ce viscere, de même qu'à celle de ses oreillettes : le péricarde contient dans plusieurs une humeur putride, ou une grande quantité d'eau ; il est quelquefois à sec, & même collé à toute la superficie du cœur & des oreillettes. Les observations regardant le cerveau ont été plus négligées ; on y a vu cependant des suppurations & des pourritures, le plexus choroïde engorgé, variqueux, chargé d'hydatides, & les cavités inondées. On a observé enfin dans deux enfans de quinze à vingt mois une transposition des visceres, la rate étant à droite, de même que la pointe du cœur, le foie à gauche, ainsi que le pylore, &c.

HYDROPS.

29. Il n'est pas douteux que *la saignée* ne soit nécessaire, lorsque les régles, les hémorrhoïdes, où toute autre perte de sang habituelle, ont été supprimées : elle peut être encore utile au commencement de la maladie, lorsque le sujet est jeune &

d'une bonne conſtitution ; mais dans les autres cas, on n'en peut attendre que de mauvais effets : ſi on l'applique aux oppreſſions, on ſoulage pour un tems le malade ; mais on rend ſon état plus fâcheux. L'*émétique* dans les premiers tems eſt très-convenable ; il peut être encore utile, lorſque la maladie eſt avancée ; mais on ne doit s'y déterminer, qu'après avoir bien conſulté les forces, parce qu'il eſt arrivé qu'on a ſuccombé aux efforts du vomiſſement. Les *purgatifs*, & principalement les *hydragogues*, peuvent avoir lieu pendant tout le cours de la maladie : ils produiſent cependant peu d'effets, lorſqu'elle eſt invétérée, ou qu'il y a un épanchement formé dans le bas-ventre : on peut dire au ſujet de ces évacuans, que lorſqu'on n'en retire aucun avantage ſenſible, on ne peut pas en continuer l'uſage ſans danger ; car on a vu très-ſouvent que l'abus qu'on en a fait, a attiré ſur les premieres voies des inflammations & des gangrenes : les plus employés, ſont le jalap & la rhubarbe, la racine d'iris, l'écorce de ſureau, la gomme-gutte, l'elaterium, le diagrede, le ſel polychreſte, le mercure doux, le ſirop de nerprum, l'eau-de-vie allemande, &c. On fait ici, comme on le ſçait, un grand uſage des *hépatiques* & des *apéritifs* ; tels ſont la ſcolopendre & les capillaires, les chicoracées, la fumeterre, l'aigremoine & la pimprenelle, la racine d'ache, d'aſperges, de fenouil & de garence, celle d'eringium, de bruſcus, d'arrette-bœuf, &c. Les *diurétiques* ſont encore plus recommandés ; on ſe ſert dans cette vue des racines de raifort, de brioine & de ſcille, des fruits d'alkekengi, du nître, des ſels lixiviels, de l'arcanum-duplicatum, de la terre foliée de tartre, de la leſſive des cendres de genêt, comme de celles d'abſynthe, de geniévre & de farment, du vin & de l'oximel ſcillitiques, des cloportes,

HYDROPS.

cloportes, &c. On a vu de très-bons effets de la cendre de crapaud à la dose d'un scrupule : on propose encore pour les cas extrêmes, les cantharides, depuis un quart de grain, jusqu'à un & même deux ; ce remede a réussi entre les mains d'un charlatan : pourquoi les médecins ne pourront-ils pas l'employer aussi heureusement ? Les *sudorifiques* n'ont pas été oubliés dans le traitement de cette maladie ; plusieurs prétendent les avoir donnés avec succès : pour moi j'avouerai que je n'ai vu guérir personne par la voie des sueurs excitées par des remedes internes, très-peu par les purgatifs, mais beaucoup par les diurétiques & les fortifians, au nombre desquels ils faut placer les *martiaux*, les *amers* & les *stomachiques*, dont les plus employés sont les racines d'aunée & d'angélique, le cassia lignea, les baies de geniévre, le cachou, les préparations chalybées, l'élixir de propriété, &c. Les *eaux minérales*, tant froides que chaudes, & principalement celles de Plombieres & de Bourbon-Lancy, tiennent ici un grand rang ; mais il ne faut pas attendre pour y avoir recours, que la maladie ait fait de trop grands progrès. Quoique les *calmans* n'influent en aucune maniere sur la guérison, on ne laisse pas d'en user quelquefois pour arrêter la fougue des autres remedes. Pour les *anti-scorbutiques*, ils ne conviennent ici, qu'autant que l'hydropisie est le produit du scorbut.

HYDROPS.

Plusieurs, qui n'avoient reçu aucun soulagement des remedes qui passent pour les plus efficaces, ont trouvé leur salut dans la privation de toute boisson ; ce régime a été poussé jusqu'à plusieurs mois, & même une année avec succès : lorsqu'on est alors pressé par la soif, on l'appaise avec une rôtie arrosée d'eau-de-vie ; ou de toute autre maniere, sans avaler le liquide. On a vu encore des

bons effets des sueurs excitées par la chaleur du dehors, comme par les étuves, le bain de sable ou de son, chauffés au soleil ou au four, &c. Mais on ne doit rien attendre des remedes qui n'enlevent que le produit de la maladie, lorsque les visceres sont affectés. Comme on a vu enfin quelquefois que la nature avoit fait aux jambes des crevasses par où l'eau des hydropiques s'étoit écoulée, & qu'on sçait que les brûlures ont eu le même succès; ce que j'ai vu arriver une fois à une femme, qu'on regardoit comme incurable, qui fut pourtant très-bien guérie par l'abondance des eaux qui se firent jour par la plaie qu'une bassinoire trop chaude lui avoit faite; on a cru pouvoir imiter ces heureux hazards, en faisant des scarifications aux jambes, ou en y appliquant des vésicatoires & des cauteres; mais la gangrene qui y est souvent survenue, a fait abandonner cette pratique, qui, cependant n'est point à rejetter dans les cas extrêmes: d'ailleurs l'accident dont nous venons de parler, est moins à craindre, lorsqu'on fait ces tentatives sur les cuisses, dont les tégumens sont plus lâches & moins sensibles, sans parler des moyens connus qui peuvent en préserver.

STAGNATIO SANGUINIS ET PURIS.

Ces maladies rarement guérissables, ne se manifestent le plus souvent qu'après la mort: il seroit même inutile d'en parler, si l'on ne pouvoit quelquefois parvenir à les découvrir, & même à y remédier. On n'a pas besoin de dire, que lorsqu'il se fait un *épanchement* subit *du sang* dans les cavités du cerveau, on ne sçauroit éviter une mort prompte, ainsi qu'il arrive évidemment à la plûpart des apoplectiques: on doit s'attendre au même

ſort, ſi l'extravaſation ſe fait dans la cavité de la poitrine, ou dans celle du péricarde par la rupture des vaiſſeaux apparens, & principalement par le déchirement des anevriſmes ; mais lorſqu'elle tire ſa ſource, tant à la tête, qu'à la poitrine & au bas-ventre, de l'éroſion des petits vaiſſeaux, il ne ſe fait alors qu'un ſuintement, qui, à la vérité, donne du tems, mais dont il eſt bien difficile de s'aſſurer. On trouve encore du ſang répandu dans les ſinus oſſeux de la tête, & dans les cavités de l'oreille interne, dans l'eſtomac & le canal inteſtinal, dans la matrice, dans la veſſie, dans le kiſte de l'hydrocele, & dans celui de quelques tumeurs anomales : on en trouve de plus dans toute l'étendue du corps cellulaire : j'en ai vu un dépôt très-conſidérable entre les feuillets de l'enceinte muſculeuſe du bas-ventre. Perſonne enfin n'ignore qu'il s'en fait dans toutes les parties après les chutes, les coups & les plaies.

STAGNATIO.

On ſçait que les abſcès qui s'ouvrent dans les cavités de la tête, de la poitrine & du bas-ventre, comme dans toutes celles des parties que nous avons nommées, donnent lieu à des *épanchemens purulens* & *ſanieux*, que le ſéjour rend quelquefois bourbeux, & d'une grande fétidité : il eſt aiſé de les connoître par les ſignes de l'inflammation & de la ſuppuration qui les précedent. Mais il ſe fait d'autres ſuppurations indolentes ſans inflammation apparente, par leſquelles le pus tranſude à travers les parties, où on ne trouve aucune trace d'abſcès, ni même d'ulcere : ces ſortes de ſuppurations ſont communes à la ſurface du cerveau ; à celle du poumon, du cœur, des inteſtins, &c. La ſtagnation qui en réſulte eſt très-difficile à diſtinguer de celle de tout autre liquide, & ne ſe manifeſte que par l'ouverture des cadavres.

STAGNATIO.

La férosité extravasée dans toutes les cavités peut, comme on n'en doute pas, se repomper; & on n'en manque pas d'exemples. Mais la nature est privée de cette ressource pour le sang qui est hors de ses vaisseaux, & le pus qui a abandonné son foyer; de sorte que dans l'un & l'autre cas, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de l'évacuation : la chose n'est pas difficile, lorsque le sang ou le pus croupissent dans des parties qui ont quelque issue; mais lorsque ces liquides sont renfermés dans les cavités de la tête, de la poitrine & du bas-ventre, on y trouve des difficultés que l'art a de la peine à surmonter. Nous ferons mention des moyens qu'il emploie dans les articles particuliers, où toutes ces maladies trouveront leur place.

INFARCTUS ET SCIRRHUS.

Les engorgemens & les obstructions des visceres sont les maladies les plus communes, & peut-être les moins éclaircies : nous tirons presque toutes les observations que nous donnons ici de l'ouverture des cadavres. Les *embarras* qui représentent ces deux états, paroissent être *sanguins* ou *lymphatiques :* j'explique ces termes pour écarter tout soupçon d'hypothèse. J'entends par *engorgemens sanguins*, ceux qui attaquent les jeunes gens & les pléthoriques; qui surviennent à la suppression des pertes de sang habituelles, & autres cas qui reconnoissent la plénitude des vaisseaux : ils occupent principalement le poumon & le foie; ils attaquent brusquement, & sont ordinairement douloureux, ou accompagnés d'une chaleur qui est particuliere à cette sorte d'engorgement, si commun dans la plûpart des fiévres, dont il est pourtant quelquefois indépendant : il peut dégénérer en vraie inflammation, & peut-être en est-il le premier dégré. Les

engorgemens que j'appelle *lymphatiques*, quoique j'ignore si l'on doit plutôt les imputer à la lymphe, qu'à toute autre humeur, sont très-communs parmi les mélancoliques, les phlegmatiques, les cachectiques, les scrophuleux & les scorbutiques. Ils peuvent être encore la suite des engorgemens sanguins & des inflammations, de la fiévre quarte, & de plusieurs autres maladies chroniques. Leurs progrès sont très-lents, leur douleur, s'il y en a, est légere & obscure, & ils ne passent alors que pour des *obstructions*, mais qui peuvent se convertir en *squirres*, dont elles sont vraisemblablement le premier dégré. Je ne dois pas oublier de dire qu'on rencontre quelquefois des engorgemens, sur-tout au poumon, qui semblent réunir les deux caracteres, & sur lesquels il est très-difficile de porter un bon jugement ; tout ce que j'en ai pu apprendre, est qu'ils se terminent, selon les circonstances tirées du sujet & du traitement, tantôt par l'inflammation, tantôt par le squirre. L'oisiveté, comme les méditations profondes, les alimens grossiers & l'abus de certains remedes, peuvent donner lieu aux engorgemens lymphatiques : ils reconnoissent encore la suppression des évacuations habituelles, & la rentrée des éruptions, sans parler de la disposition héréditaire. Quoique les engorgemens lymphatiques soient très-communément le produit d'une maladie qui a précédé, ou qui existe encore, on ne laisse pas de regarder cet accident comme la maladie principale, vers laquelle on doit diriger ses vues. Nous ne parlerons pas ici des squirres de la bouche, des glandes salivaires, du col, des mammelles, des aines, des aisselles, & autres externes, parce qu'ils trouveront leur place ailleurs.

INFARCTUS.

Il n'est pas aisé de connoître les *engorgemens sanguins*, tant de la poitrine que du bas-ventre, parce

INFARCTUS.

que leurs ſignes, dont nous avons fait mention, ſe confondent avec ceux de l'inflammation; mais les premiers ſont plus mitigés, & la ſuite de ces maladies n'eſt pas la même : le ſimple engorgement peut ſe diſſiper entiérement en moins de deux jours, ce qui n'arrive jamais à l'inflammation : celle-ci ſe termine par la réſolution ou la ſuppuration, avant le ſeptieme jour; celui-là peut durer davantage. Les *obſtructions* naiſſantes ne préſentent pas moins de difficulté, les confirmées même ne ſe manifeſtent pas toujours : quoique les viſceres obſtrués ayent ordinairement plus de volume & ſoient plus durs que dans l'état naturel : il n'eſt pas cependant auſſi aiſé qu'on le penſe d'en juger par le tact, lorſque le ſujet a de l'embonpoint, que le mal eſt profond, ou qu'il n'a pas fait de grands progrès; & ce qu'on avance quelquefois là-deſſus, n'eſt que pure charlatanerie. On touche aſſez facilement ſur les gens maigres le foie & la rate; mais il y a plus de difficulté pour le pancréas, le méſentere, &c. Cependant les obſtructions & les ſquirres ne groſſiſſent pas toujours le volume des viſceres; ils les diminuent aſſez ſouvent & les deſſéchent, ce qui eſt aſſez ordinaire au foie. On peut alors connoître cet état par une douleur ſourde, que le tact rend quelquefois plus vive, par un ſentiment de peſanteur ou de preſſion, dont les malades ſe plaignent; de ſorte qu'on ſe tromperoit ſouvent, ſi l'on ne pouvoit juger des ſquirres internes, que par la dureté & l'inſenſibilité qu'on leur attribue. On ne connoît pas même toujours leur ſiége, lorſqu'on ſent leur réſiſtance, parce qu'on ne peut rien aſſurer de poſitif ſur la profondeur du mal; outre qu'il arrive quelquefois qu'ils n'occupent point les viſceres, & qu'ils ſe ſont formés dans le tiſſu cellulaire, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre.

L'attouchement n'eſt pas le ſeul moyen qui puiſſe nous faire découvrir les obſtructions & les ſquirres ; on peut en juger, comme nous l'avons dit, par le ſentiment de douleur, de peſanteur ou de preſſion qu'on éprouve communément à la partie malade, par l'élévation de tout le ventre, la pâleur & la bouffiſſure du viſage, l'enflure des pieds, la reſpiration gênée & même la toux, ſur-tout lorſque le foie & la rate ſouffrent, par les anxiétés & les palpitations, par le dégoût, les digeſtions laborieuſes, les rapports & le gonflement de l'eſtomac, par la bouche ſéche & pâteuſe, par l'accablement & la perte du ſommeil : le pouls dans ces circonſtances eſt preſque toujours fébrile, mais on a des exacerbations après le repas : il faut ajoûter que la plûpart ont le cours de ventre, & rendent des urines décolorées. Tels ſont les ſignes qui peuvent nous manifeſter non-ſeulement l'état du bas-ventre, mais encore celui de la poitrine ; mais il en eſt d'autres qui peuvent nous faire connoître plus particuliérement le ſiége de la maladie : la difficulté d'avaler, par exemple, donne lieu de conjecturer que le pharynx & l'œſophage ſont attaqués : l'oppreſſion nous manifeſte l'engorgement du poumon ; la jauniſſe, celui du foie : les ſignes du ſcorbut, joints à la tenſion de l'hypocondre gauche, regardent la rate : l'atrophie & le cours de ventre tournent nos vues du côté du méſentere, ſiége ordinaire de l'obſtruction des enfans : le vomiſſement habituel nous fait craindre pour l'eſtomac, le pylore & le pancréas : la paſſion iliaque & la dyſſenterie rebelle, nous font penſer au canal inteſtinal, &c.

INFARCTUS.

Quoique les *engorgemens ſanguins* ſe guériſſent aſſez facilement, ils ne laiſſent pas cependant d'être à craindre, lorſqu'ils ſont négligés, ou mal traités ; car ils peuvent dégénérer ; comme nous

INFARCTUS.

l'avons dit, non-seulement en inflammation, mais encore en obstruction & en squirre ; ce qui établit une grande affinité entre toutes les maladies qui sont l'objet de cet article. Tout le monde sçait que les obstructions qui ont fait quelques progrès, & les squirres par conséquent, sont les maladies les plus rebelles & les plus indomptables ; & que ceux même qui ont eu le bonheur de s'en délivrer, doivent toujours en craindre le retour : cependant les obstructions nouvelles, lorsqu'on peut parvenir à les connoître, cedent aux remedes les plus simples ; mais on ne commence souvent à les traiter, que lorsqu'elles sont squirreuses, ou marquées au coin de l'incurabilité ; car on ne peut se flatter de les résoudre, lorsque leur ancienneté les a rendu impénétrables aux remedes : on sçait que l'ouverture des cadavres nous montre tous les jours des squirres qui ont la dureté des cartilages ; des tophacées, des plâtreux, des secs, jusqu'à la friabilité : ces états se manifestent, tant au dehors des visceres qui en deviennent souvent tuberculeux, qu'à leur intérieur, dont la solidité approche quelquefois de celle de la pierre. Les obstructions & les squirres donnent souvent lieu, par la pression qu'ils exercent sur les parties voisines, à des inflammations, des suppurations, des pourritures & des gangrenes, qui jettent bientôt le malade dans l'état le plus déplorable. Cela n'empêche pas qu'on ne puisse, en usant de quelques ménagemens, vivre très-long-tems avec des obstructions & des squirres ; car rien n'est plus commun que de voir des gens qui supportent cette incommodité, depuis 15 ou 20 ans. Les praticiens n'ignorent pas que les squirres de la rate sont les moins à craindre ; que ceux du foie & du mésentere sont les plus redoutables, & que ces derniers sont communément scrophuleux. On sçait aussi que les engorgemens squirreux qui

ont grossi le volume de la partie, sont moins difficiles à guérir que ceux qui ont produit un effet contraire. Les douloureux donnent quelque espérance de guérison ; mais on en a peu, lorsqu'ils sont indolens. Ceux enfin qui occupent la matrice & les autres visceres caves, dégénerent communément en cancers : les uns & les autres jettent dans l'atrophie ou l'hydropisie. Comme tout ce que nous avons rapporté dans cet article n'est presque fondé que sur l'inspection anatomique, nous croyons superflu d'en parler davantage, d'autant mieux que les articles précédens contiennent tout ce qu'on peut desirer sur cette matiere.

INFARCTUS.

Les *engorgemens sanguins* demandent *la saignée* qu'on peut réitérer, lorsque l'état du pouls & les autres circonstances le demandent. Les *délayans*, les *adoucissans* & les *tempérans* y sont aussi employés, de même que les *laxatifs ;* cependant bien des malades se procurent la guérison par la seule diéte, la boisson abondante & le repos. Il n'en est pas de même des *obstructions* & des *squirres :* la nature seroit ici impuissante, si l'art ne venoit à son secours. *La saignée* est nécessaire, lorsqu'il y a suppression des régles & des hémorrhoïdes ; elle peut être encore utile dans les autres cas, au commencement de la maladie ; mais il faut y renoncer, lorsque l'engorgement est devenu squirreux. Les *purgatifs* peuvent être employés pour remédier aux vices des digestions ; mais on n'en retire aucun avantage par rapport aux obstructions ; ils les irritent même le plus souvent, si l'on n'use des minoratifs. Chacun sçait qu'on donne ici beaucoup de *délayans*, de *tempérans*, d'*hépatiques* & d'*apéritifs ;* tels sont le petit lait, les racines de patience, de chelidoine & d'aunée ; celles d'asperges, d'ache, de bruscus & d'aryngium ; les

INFARCTUS.

chicoracées, la ſcolopendre & le creſſon, la rhubarbe & l'aloës ; le borax, le ſel ammoniac, le ſel végétal, le tartre vitriolé, le ſel de duobus, les cloportes, &c. Après ceux-là on en vient aux *inciſifs* dont les plus approuvés ſont les gommes, le ſavon, l'anti-hectique de Potérius, la panacée & le mercure doux ; mais nous avons dans *les eaux minérales* de quoi ſuppléer à tous ces remedes, puiſqu'elles en réuniſſent toutes les propriétés ; car qui ne ſçait qu'elles ſont délayantes, tempérantes, hépatiques, apéritives & inciſives : on emploie, ſelon les circonſtances, tantôt les froides, tantôt les chaudes ; parmi les premieres, les eaux de Vals, de Paſſy, de Forges, de Cranſſac & de Sedlitz, ſont les plus approuvées ; celles de Plombieres, de Vichy, de Bourbonne, de Barege & du Mont d'or paroiſſent être ſupérieures aux autres thermales. Les *toniques* & les *martiaux* ne peuvent être placés, que lorſque la guériſon eſt bien avancée ; l'expérience n'a que trop appris qu'ils étoient inutiles & même dangereux dans les autres tems ; il faut pourtant en excepter le *tartre chalybé*, qui paroît être moins à craindre que les autres préparations martiales. On doit bannir de ce traitement les *calmans* & ſur-tout les *hypnotiques* ; auſſi n'y a-t-il gueres que ceux qui vont, comme on dit, du jour à la journée, ſans ſe mettre en peine de ce qui peut en arriver dans la ſuite, qui ayent la témérité d'en donner. S'il eſt enfin néceſſaire dans cette maladie de faire un long uſage des remedes, il eſt auſſi très-important de ne les point trop multiplier : on eſt cependant obligé quelquefois de les varier, parce que la nature s'y accoutume ; & tels qui agiſſoient très-efficacement dans un tems, ſont ſans effets dans un autre : ils doivent, au ſurplus, être ſoutenus par un bon régime ; car c'eſt de-là que dépend tout

le succès. Parmi les remedes externes, les bains, les demi-bains & les fomentations émollientes peuvent être de quelque secours; mais on ne doit rien attendre des topiques résolutifs.

TUMORES.

Les observations anatomiques me fourniront encore la matiere de cet article; elles nous découvrent des *tumeurs internes* de toutes les especes dans la cavité de la poitrine & du bas-ventre, & même, quoique plus rarement, dans celles de la tête & du canal de l'épine. Ces *tumeurs* sont *squirreuses* ou *sarcomateuses*, *anomales*, *enkistées* & *anévrismales*, sans parler des inflammations & des abscès qui appartiennent à l'article suivant. Les *tumeurs squirreuses* solitaires, sont, comme on le sçait, des excroissances charnues de plusieurs couleurs, avec plus ou moins de dureté; elles tiennent aux visceres, aux membranes, aux vaisseaux, au tissu cellulaire, &c. Elles sont indolentes de leur nature, & ne deviennent douloureuses, que par les circonstances de leur attache, ou de la pression qu'elles exercent sur les parties voisines : nous avons déja dit qu'il étoit extrêmement difficile de les distinguer par l'attouchement des engorgemens des visceres : la même obscurité se rencontre pour les tumeurs anomales. Tout ce que j'ai pu observer là-dessus dans plusieurs sujets que j'ai traités malades, & qui ont été ouverts après leur mort en ma présence, est que l'engorgement des visceres, assez avancé pour être découvert au tact, a été annoncé long-tems d'avance par des infirmités habituelles; au lieu que les tumeurs dont nous parlons, se manifestent en très-peu de tems, & quelquefois lorsqu'on s'y attend le moins : j'ai encore observé que ceux dont les visceres étoient obstrués, étoient communément dé-

TUMORES.

colorés & cachectiques ; au lieu que ceux qui portent des tumeurs solitaires peuvent avoir de l'embonpoint & du coloris ; j'en ai vu même qui, un mois avant leur mort, avoient toutes les apparences de la meilleure santé. Les *tumeurs anomales & enkistées*, plus communes que les squirreuses, renferment toute sorte de matieres ; on y a vu quelquefois de l'air ou de l'eau limpide, du sang ou du pus, mais le plus souvent des matieres gélatineuses, graisseuses ou sébacées : elles contiennent encore des hydatides, des chairs fongueuses, des masses glanduleuses, des cartilages & même des os : on y rencontre enfin des matieres tophacées ou gypseuses, & des vraies pierres semblables à celles des reins & de la vessie. Ces tumeurs, tant *les squirreuses* que *les enkistées*, paroissent quelquefois enflammées & cancéreuses, & deviennent par cet accident très-douloureuses : les unes & les autres peuvent exciter les douleurs les plus atroces qui viennent par paroxisme, & que j'ai vu prendre plus d'une fois pour des attaques d'affection hypocondriaque : elles causent encore d'autres désordres, relativement à leurs attaches & à leur voisinage. Nous avons dit qu'on pouvoit porter long-tems des obstructions même squirreuses dans les visceres ; mais il n'en est pas de même des tumeurs solitaires, tant squirreuses qu'anomales, parce que leur accroissement est très-prompt, & qu'elles donnent lieu à des inflammations, des suppurations, des pourritures, des gangrenes, des épanchemens, &c. Il est très-rare que ces tumeurs ne soient le produit de quelqu'autre maladie ; accident bien difficile à connoître & presque toujours incurable. Tous les apéritifs & les fondans sont ici inutiles ; on ne peut y employer que les *remedes généraux* pour remédier aux accidens, ou pour fer-

vir de palliatifs. Si l'on peut entreprendre quelque chose, c'eſt l'application des *cauteres*, qui, en procurant un égout aux humeurs dépravées, peuvent retrancher à ces tumeurs une partie de la matiere de leur accroiſſement ; mais l'obſcurité de leur diagnoſtic ſera toujours un obſtacle à leur traitement, ſuppoſé qu'elles en ſoient ſuſceptibles.

TUMORES.

Anévriſmes.

Les anévriſmes internes, dont nous devons encore parler ici, ne ſont pas plus guériſſables ; mais ils ſont ordinairement moins cachés. Tout le monde ſçait que ces tumeurs ſont formées par la dilatation des arteres ; qu'elles contiennent pluſieurs couches d'un ſang deſſéché ou coëneux, au milieu deſquelles on trouve toujours un canal libre pour le ſang coulant qui y paroît ſouvent noir & grumelé. Les tuniques des arteres, quoique extrêmement dilatées, deviennent ordinairement plus épaiſſes & plus ſolides ; on les trouve même cartilagineuſes, & en partie oſſifiées. Le ſac anévriſmal peut devenir d'une groſſeur énorme : on en a vu qui occupoient tout un côté de la poitrine, ou qui, de la partie ſupérieure de cette cavité, s'étendoient juſqu'à la mâchoire. La diſtinction des anévriſmes en vrais & en faux, ne regarde que les externes dont nous parlerons ailleurs. L'*interne* dont il eſt ici queſtion, eſt ordinairement occaſionné par un effort violent, ſoit en ſoulevant de grands fardeaux, ſoit en criant, en touſſant, en vomiſſant, en allant à la ſelle, en accouchant, &c. Les coups & les chutes peuvent y donner encore lieu. Quelques auteurs ont parlé de l'anévriſme du cœur ; ils ont donné ce nom à la dilatation extraordinaire de ſes ventricules : ſelon cette idée, ils ſeroient très-communs ; mais on n'y trouve jamais les couches de ſang dont nous avons parlé, qui ſemblent faire le caractere eſſentiel de cette tumeur ; d'ailleurs les accidens &

TUMORES.

les suites n'en sont pas les mêmes. On en a vu à la vérité aux arteres coronaires ; mais le cœur, lorsqu'on n'abusera pas des termes, n'est pas susceptible d'anévrisme. Cette tumeur occupe ordinairement la poitrine & une partie du col : on la voit très-rarement dans la cavité du bas-ventre ; le tronc de l'aorte, les sous-clavieres, les carotides, les intercostales, les bronchiques, les coronaires & les iliaques en sont le siége le plus connu ; mais les anévrismes de l'aorte sont les plus fréquens : s'ils approchent des clavicules & de la charpente de la poitrine, ils se manifestent par une tumeur qui paroît au col, aux clavicules, au sternum & aux côtes, tant au-devant de la poitrine qu'au dos, parce que les os & les cartilages de toutes les parties que nous venons de nommer, se brisant & se cariant bientôt, ne s'opposent pas à la sortie de la tumeur qui est circonscrite, molle & cédant au tact : on y observe communément des pulsations qui répondent à celles du pouls, sans aucune altération à la peau ; mais les anévrismes situés sur le corps des vertebres qui en sont toujours cariées, ne se manifestent gueres qu'après la mort. On a dans l'un & l'autre cas une difficulté de respirer habituelle : quelques-uns ne sçauroient se coucher sans s'exposer à être suffoqués ; ils craignent même de faire le moindre mouvement pour ne pas tomber en défaillance ; plusieurs encore ont de la peine à avaler.

L'anévrisme, quelquefois double, excite des douleurs le plus aigues, qui viennent ordinairement par paroxisme & jettent les malades dans un état affreux. Plusieurs sentent intérieurement le battement de l'anévrisme : leur pouls est petit, dur, convulsif & intermittent, sur-tout du côté qui répond à la tumeur ; les palpitations & les syncopes sont

ici fort fréquentes : on en voit qui passent dans le délire, les convulsions & autres maladies de la tête, occasionnées par la compression des jugulaires. Les mélancoliques sont les plus sujets à cette cruelle maladie, qui les attaque souvent sans qu'aucun accident y ait donné lieu : elle est suivie du marasme, de la gangrene, de la cachexie & de l'hydropisie, sur-tout de la poitrine, si une mort subite ne prévient cet état. On doit la rapporter (la mort) à la rupture de l'anévrisme, par laquelle le sang sortant avec abondance, étouffe sur le champ les malades, lorsque cet épanchement se fait dans la cavité de la poitrine ou dans celle du péricarde, ainsi que l'ouverture des cadavres l'a souvent manifesté. On porte les anévrismes une ou plusieurs années ; mais quoiqu'ils soient très-bien connus, & qu'ils donnent beaucoup de tems, on n'en est pas plus avancé pour la guérison, parce qu'elle est jugée impossible. On n'y emploie que des palliatifs qu'on puise dans la méthode générale. *Les saignées* sont ici de tems en tems nécessaires, & c'est le seul moyen qui puisse prolonger la vie aux malades, qui doivent d'ailleurs y concourir en observant le régime le plus exact.

TUMEURS.

INFLAMMATIO.

Quoique les principales inflammations internes ayent chacune leur article particulier, nous ne laisserons pas de placer ici quelques observations générales, qu'on pourra non-seulement leur appliquer, mais encore à toutes celles dont on ignorera le siége. Tous les visceres, les glandes, les membranes, & principalement le corps cellulaire & graisseux, s'enflamment très-aisément ; mais l'inflammation des muscles est très-rare. L'exercice immodéré, ou les travaux du corps excessifs, les éréfypeles rentrés, la goutte remontée, le rhumatisme

INFLAMMATIO.

déplacé, la ſuppreſſion des pertes de ſang habituelles, l'abus du vin & des liqueurs, &c. ſont les cauſes les plus fréquentes de l'inflammation. Il faut ajoûter les émétiques, les purgatifs, les poiſons, l'étranglement des hernies, &c. Les jeunes gens & les pléthoriques, comme ceux qui ſont d'un tempérament ſanguin & bilieux, y ſont les plus ſujets.

L'*inflammation* interne s'annonce par la fiévre, & par une douleur plus ou moins vive, pongitive, lancinante ou pulſative, relativement à la ſtructure de la partie, à l'étendue de la phlogoſe & à ſa diſpoſition à produire un abſcès : la douleur s'appaiſe quelquefois pour un tems, & donne de fauſſes eſpérances de guériſon. Les malades ſe plaignent d'une grande chaleur ou ardeur à la partie ; ils ont en même temps de légers friſſons irréguliers, pour peu qu'ils ſe remuent : le ſang qu'on leur tire dans le commencement eſt ordinairement dans ſon état naturel ; mais il devient coëneux dans la ſuite, c'eſt-à-dire, qu'il ſe couvre en ſe réfroidiſſant d'une croûte blanche & verdâtre, qui a plus ou moins de ténacité : il ne faut pas cependant penſer que cette diſpoſition du ſang ſoit un ſigne certain de l'inflammation. La fiévre inſéparable des phlogoſes internes, eſt le plus ſouvent ardente & précédée par le friſſon : le pouls eſt dur & ſouvent inégal ; on a mal à la tête & l'on ſouffre de la ſoif. La langue devient aride, & même noire : on reſſent un feu intérieur qui s'étend au-delà de la partie affectée; on eſt tourmenté par les anxiétés, l'inſomnie & autres ſymptomes fébriles. L'inflammation des parties membraneuſes, comme de la plevre, du médiaſtin, du diaphragme, de l'eſtomac, &c. excite communément le délire & les plus terribles accidens. Le ſiége des inflammations internes, comme nous

l'avons

l'avons déja dit, n'eſt pas aiſé à connoître, ſi l'on en excepte celle du poumon, du foie & des reins; encore a-t-on ſouvent de la peine à prononcer ſur ces cas : la tenſion douloureuſe du ventre, jointe à la fiévre, indique bien la phlogoſe; mais elle rend les recherches qu'on fait ſur ſon ſiége très-difficiles : combien de fois ne prend-on pas l'inflammation des muſcles de l'abdomen ou de leur tiſſu cellulaire pour celle des viſceres? Le ventre eſt cependant dans le premier cas plus douloureux, & les malades ſouffrent des douleurs inexprimables par toux, & tous les mouvemens où ces muſcles ſont employés. Le douleur vive à l'épigaſtre, la la peine d'avaler, le vomiſſement & le hoquet, les anxiétés & le réfroidiſſement des extrémités annoncent l'inflammation de l'eſtomac : celle des boyaux ſe manifeſte le plus ſouvent par une douleur qu'on rapporte au nombril; dans celle du méſentere, on ſent une douleur gravative aux lombes : l'inflammation des reins, qui ſe fait ſentir à-peu-près au même endroit, eſt plus aigue : la phlogoſe du foie ſe diſtingue aſſez par l'attouchement; mais celle de la rate, d'ailleurs très-rare, celle du pancréas, &c. ſe préſentent obſcurément. Nous ferons mention ailleurs des ſignes qui peuvent diſtinguer l'inflammation du poumon, de celle de la plevre, & des autres parties de la poitrine. L'inflammation des méninges & du cerveau ſe déclare par une céphalalgie cruelle, par le délire, & autres accidens les plus graves; mais ceux qui imputent tous les délires fébriles à cette inflammation, ont adopté une hypothèſe démentie cent fois par l'ouverture des cadavres.

INFLAMMATIO.

Les *phlogoſes internes* ne ſont jamais ſans danger, qui eſt plus ou moins grand, relativement à l'uſage de la partie affectée : elles durent peu de

INFLAMMATIO.

tems, ou dégénerent en maladie chronique. On n'a de ressource que dans la résolution pour les parties qui ne sçauroient avoir d'égout. L'hémorragie, & les sueurs qui arrivent vers le septieme jour, sont quelquefois favorables, mais le plus souvent symptomatiques. On a encore moins à attendre des urines, quoiqu'elles puissent déposer vers le quatrieme ou le cinquieme jour un sédiment dont on tire un bon augure. Le cours de ventre est, dans quelques cas, avantageux; mais les déjections noires & le vomissement de la même nature annoncent la mort. Lorsque la résolution n'a pas lieu, on doit s'attendre à un abscès, à un ulcere, à la gangrene ou au squirre. La suppuration s'établit communément du quatrieme au septieme jour; l'abscès & l'ulcere deviennent mortels par la circonstance du lieu où ils sont placés: la gangrene est bientôt suivie de la mort: le squirre jette dans la fiévre habituelle, l'atrophie & l'hydropisie. Les élancemens dénotent l'abscès: la douleur lancinante est la marque de l'ulcere; la vive & la brûlante annoncent la gangrene, & sa cessation subite la manifeste, sur-tout lorsque la fiévre & les autres symptomes subsistent. Si, n'étant survenu aucun signe de suppuration, il reste dans la partie un sentiment obscur de pesanteur & de tiraillement, on a lieu de craindre le squirre: tout cela est confirmé par l'observation anatomique. L'inflammation de la plevre, du foie & de la matrice, passe pour être la plus terrible; il faut y joindre celle de l'estomac, plus commune qu'on ne pense, qui se termine le plus souvent le troisieme ou le quatrieme jour par la gangrene, ou qui dégénere en squirre, source intarissable du vomissement, & d'une maladie de langueur qui résiste à tous les remedes: s'il s'y forme un abscès, ce qui est assez rare, il se vuide par le vomissement

ou par les selles. L'inflammation du mésentere, dont les accidens sont plus mitigés, produit le plus souvent un abcès qui s'ouvre très-rarement dans le canal intestinal, mais le plus souvent dans la capacité du ventre. On craint moins l'inflammation des reins & du poumon, à cause de la libre sortie de la matiere purulente ; mais pour les autres, il n'y a rien à espérer que du côté de la résolution, sur quoi on sçait bientôt à quoi s'en tenir.

INFLAMMATIO.

Si *la résolution*, pour les parties qui ne communiquent pas avec le dehors, est l'unique voie qui puisse mener à la guérison, on doit faire tous ses efforts pour la procurer : il n'est pas douteux que *les saignées* ne puissent la favoriser & même la hâter ; mais elles doivent être placées les trois ou quatre premiers jours, & leur nombre ne doit pas être excessif : je crois qu'on peut le borner à celui de trois à six : si on les pousse plus loin, non seulement on n'en retire aucun fruit ; mais elles peuvent attirer la gangrene, comme on ne le voit arriver que trop souvent aux parties membraneuses tendues : les saignées nombreuses sont aussi contraires à la suppuration, qui demande de la part des vaisseaux, un dégré de force que la trop grande déplétion leur enleve ; & l'engorgement privé alors de cette dépuration, dégénere facilement en squirre ; l'inspection des cadavres en fait foi : elles conviennent encore moins à ces inflammations symptomatiques, qui surviennent aux fiévres putrides & malignes déja avancées. L'*émétique* dans le premier jour de l'invasion, après une ou deux saignées, est souvent efficace ; mais il faut bien se garder d'en user, lorsque le ventre est tendu & douloureux : les purgatifs ne sont pas moins dangereux ; on ne peut employer tout au plus que des *laxatifs*, tels que la casse, la manne, les tamarins, l'huile d'amande

INFLAMMATIO.

douce, le petit lait, l'eau de poulet, &c. Les *délayans*, les *adouciſſans*, les *tempérans*, les *légers diaphorétiques* & les *réſolutifs*, ſont les remedes qui ont le plus de ſuccès ; tels ſont les chicoracées, la bourrache, la bugloſſe, la ſcorſonere, la ſcabieuſe, le chardon bénit, le cerfeuil, &c. On uſe encore des émulſions ; mais il faut craindre l'abus des rafraîchiſſans, autant que celui des ſaignées, parce qu'il faut un dégré de chaleur pour réſoudre l'inflammation, ou la faire ſuppurer, dont ces remedes peuvent priver. Le *ſang de bouc-étain*, ſi recommandé contre la péripneumonie, n'eſt point à mépriſer dans les autres inflammations. L'uſage des *abſorbans* que pluſieurs propoſent, me paroît plus appuyé du raiſonnement que de l'expérience. Les *calmans* ſont ſuſpects dans toutes les maladies qui peuvent ſe terminer par la gangrene ; ils ſont moins à craindre dans celle-ci pendant les premiers jours ; mais on donne avec plus de ſûreté les *nitreux*, le *ſel ſédatif*, la *liqueur anodine minérale*, &c. On ne doit négliger dans aucun tems d'entretenir la liberté du ventre par les lavemens ; ils ſuppléent aux laxatifs qu'il n'eſt pas toujours permis d'employer. Les fomentations & cataplaſmes émolliens, une veſſie remplie de lait chaud, l'application des animaux, ou de leur peau avec leur chaleur naturelle, ſont des ſecours dont on ne peut attendre que de bons effets. Les ſangſues appliquées aux vaiſſeaux hémorrhoïdaux, peuvent ſuppléer aux ſaignées, & ſont peut-être moins à craindre. Les véſicatoires placés le plus près qu'il eſt poſſible de la partie ſouffrante, ont été ſouvent ſuivis de l'événement le plus heureux, ſur-tout dans l'inflammation du poumon & de la plevre. L'application des narcotiques n'eſt pas moins à redouter que leur uſage interne : il eſt cependant des cas où il eſt

permis de faire courir quelque riſque aux malades pour les dérober à un danger plus preſſant.

PURULENTIA.

L'ouverture des cadavres peut ſeule nous fournir l'hiſtoire des déſordres, que produiſent les *ſuppurations internes*, & ces circonſtances ſont bien plus précieuſes, que toutes les explications phyſiques qu'on nous a données à ce ſujet. Nous avons dit que l'*abſcès*, ſuite ordinaire de l'inflammation, ſe formoit depuis le quatrieme, juſqu'au ſeptieme jour de la maladie; mais nous ne devons pas omettre qu'il y a des ſuppurations établies le troiſieme, & même le ſecond jour de la maladie, ce qui mérite bien d'être remarqué. On ſçait qu'il ſe forme tous les jours en très-peu de tems des dépôts purulens au méſentere, au foie, au poumon, &c. tant dans les fiévres putrides & malignes, que dans la petite vérole, ſans preſque aucune marque de phlogoſe. Il s'en fait encore très-promptement par le tranſport de la matiere purulente d'un lieu à un autre : le deſſéchement ſubit des plaies externes, nous en fournit bien des exemples. La pourriture des tumeurs anomales peut donner lieu à des dépôts purulens, où l'on a rencontré des pierres, des os, des écailles, &c. Les abſcès ſont plus ou moins conſidérables par le volume de la partie; j'ai vu dans un foie monſtrueux la valeur de quatre pintes de pus; la femme qui le portoit étoit d'une taille au-deſſus de la moyenne; le diaphragme étoit repouſſé juſqu'à la hauteur de la troiſieme vraie côte, & l'on ne conçoit pas comment le cœur & le poumon pouvoient être logés dans un ſi petit eſpace; telle eſt *la premiere eſpece de ſuppuration* très-variée, dont nous avions à parler. *La ſeconde*, n'eſt gueres moins commune, & elle n'en differe que par les

PURULENTIA.

circonſtances du lieu qui en eſt le ſiége ; elle arrive, lorſque l'inflammation occupe la ſuperficie des viſceres, leur bord ou leur cavité : le pus ne s'y ramaſſe point ; il détruit ces parties & les corrode. Les *ulceres* qui en réſultent, font quelquefois des progrès étonnans : le poumon entiérement détruit d'un côté, ne laiſſant que du pus à ſa place, nous en fournit un exemple qui n'eſt pas rare : le cœur eſt ſujet à cette ſorte de ſuppuration ; mais je n'ai jamais vu l'ulcere, quoiqu'occupant toute la ſurface de ce viſcere, pénétrer bien avant : elle eſt encore commune aux bronches, aux reins, à la veſſie, aux boyaux, à la matrice, &c. Il y a une *troiſieme eſpece de ſuppuration* qui ſe fait par *tranſudation*, dans laquelle il n'y a ni foyer ni ulcere : le pus qui tranſpire de la partie eſt quelquefois coulant, & donne lieu à un épanchement qui eſt commun aux autres eſpeces ; mais il reſte le plus ſouvent collé en maniere de croûte gélatineuſe à la ſurface de la partie enflammée : ce vernis qui a plus ou moins d'épaiſſeur, recouvre ſouvent le poumon, le cœur & les inteſtins : ſi on les en dépouille, on ne voit que les marques d'inflammation, ſans aucune trace d'ulcere : on a de la peine à croire que cette croûte ſoit le produit de l'inflammation, lorſqu'on la rencontre après les maladies chroniques, ſur les viſceres qui paroiſſent en être exempts ; & ce doute que de très-bons anatomiſtes ont formé, n'eſt pas ſans fondement : j'aurois même héſité là-deſſus, ſi je n'avois trouvé très-ſouvent cette même matiere mêlée avec un pus coulant, & très-bien caractériſé : j'ai même obſervé dans quelques abſcès une matiere gélatineuſe, aſſez ſemblable à celle qui recouvre les viſceres. On obſerve *une quatrieme eſpece de ſuppuration*, qui *infiltre* le tiſſu des viſceres ſans aucun foyer particulier, ſans aucune deſtruction

apparente, & sans rien laisser échapper au-dehors: c'est le premier dégré de *pourriture* qu'on sçait être très-commun au poumon, au foie, &c. Le pus qui abreuve les visceres ne paroît que par les incisions qu'on y fait; on le voit alors ruisseler de tout côté; on y découvre souvent quelques petits abscès qui se vuident par la même voie: l'épiploon, quoique membraneux, est sujet à cette sorte de suppuration, toujours suivie de sa pourriture & de sa destruction. Voilà ce que les recherches anatomiques nous mettent devant les yeux; mais qui se présente toujours avec beaucoup d'obscurité, lorsque nous sommes auprès des malades.

PURULENTIA.

Après les signes de l'inflammation; les élancemens, les battemens & les picotemens, le sentiment de pesanteur, la fiévre & les frissons irréguliers, annoncent l'*abscès*: ceux de la poitrine donnent des suffocations, & excitent la toux; ceux du cerveau qui sont l'effet ordinaire des chutes & des contusions, causent des céphalalgies cruelles, des étourdissemens, l'apoplexie, des convulsions, &c. Ceux du bas-ventre se forment plus sourdement, mais on peut les découvrir par l'attouchement. Les symptomes s'affoiblissent ordinairement, & le pouls devient plus flexible, lorsque l'abscès tend à sa maturité; cependant il arrive quelquefois que les douleurs sont alors plus aigues. Les abscès putrides & sanieux, produits par le transport de la matiere purulente, sont pour la plûpart indolens & n'excitent pas même la fiévre; on ne peut alors tout au plus que les soupçonner, & ils ne se manifestent gueres que par l'ouverture des cadavres. Ceux qui sont à la suite des fiévres malignes & de la petite vérole, qui se jettent communément sur le mésentere, le foie & le poumon, sont ordinairement accompagnés de douleur & de tension, lorsqu'ils ont leur siége dans le bas-ventre, & excitent la toux

PURULENTIA.

& l'oppreſſion, s'ils ſont ſitués dans la poitrine. Les *ulceres* ſont ſouvent les reſtes d'un abſcès ouvert; mais il peut s'en former, comme nous l'avons dit, ſans que le pus ait jamais été ramaſſé, non-ſeulement dans les inflammations, mais encore dans les ſquirres: ceux qui occupent les viſceres communiquant avec le dehors, ne ſont pas difficiles à connoître; mais il n'en eſt pas de même des autres dont on ne peut juger que par la douleur rongeante & le ſentiment d'ardeur que les malades reſſentent, par la fiévre lente, les ſueurs habituelles & l'atrophie qui les accompagnent. Pour *les autres ſortes de ſuppuration*, on ne peut que les ſoupçonner ſur l'examen des antécédens; car j'ai trouvé tant de variété, & même de bizarrerie dans les ſymptomes & les accidens qui les accompagnent, que je crois pouvoir me diſpenſer de les rapporter. La fiévre habituelle, inſéparable de toutes les eſpeces de *ſuppuration lente*, n'eſt pas aiſée à connoître dans les premiers tems; mais elle ſe montre dans la ſuite à découvert, & ſouffre de longues exacerbations, qu'on prend ſouvent pour des fiévres aigues, & qu'on traite même par les ſaignées au grand détriment des malades. La chaleur de la fiévre augmente après le repas, & vers le ſoir; on la ſent alors à la paume de la main, les joues rougiſſent, la bouche devient ſéche & pâteuſe; on a des friſſons irréguliers; on perd l'appétit & le ſommeil, comme les forces & l'embonpoint: les ſueurs enfin, & la diarrhée colliquatives, la chute des cheveux, &c. annoncent une mort prochaine.

Il arrive quelquefois que les abſcès du bas-ventre & même de la poitrine ſe préſentent au dehors: on peut alors eſpérer de les guérir par le traitement externe: on en vuide encore par les crachats, le vomiſſement, les ſelles & les urines; ces heureux

événemens ne regardent pas ſeulement les viſceres qui ont leur égout naturel, mais encore ceux qui n'ont aucune communication avec le dehors : telles ſont les reſſources de la nature que l'art ne ſçauroit imiter. Le pus même qui croupit dans le cerveau, peut ronger quelquefois ſes enveloppes, & cariant la baſe du crâne, ſe faire jour dans la cavité des narines ou des oreilles, ainſi qu'on le voit arriver quelquefois. Les *abſcès* qui ſe font ſourdement, ſoit dans le cours des fiévres, ſoit par le tranſport de la matiere purulente dans une infinité d'autres cas, ſont les plus fâcheux, parce que le pus y eſt ordinairement d'une mauvaiſe qualité : ceux qui réſultent de l'inflammation des parties où il n'y a aucune iſſue, ne ſont pas toujours mortels ; car outre l'eſpérance du repompement, il peut arriver que le pus, lorſqu'il n'y eſt pas en grande quantité, s'y deſſéche & s'y durciſſe ; circonſtance qui ſauve la vie aux malades, & ne leur laiſſe que de légeres incommodités ; l'ouverture des cadavres en fournit quelques exemples. Les *ulceres* internes qui ont quelque égout, ſont très-difficiles à guérir ; ceux qui en manquent ſont réputés incurables : les uns & les autres jettent dans le maraſme, dans les ſueurs habituelles, dans le cours de ventre colliquatif, dans la bouffiſſure & l'hydropiſie : ils deviennent quelquefois *cancéreux ;* mais on ne donne gueres ce caractere qu'à ceux de la matrice. On peut vivre bien des années avec un ulcere aux reins, au poumon, à la matrice, & autres parties où le pus trouve un libre écoulement ; mais ailleurs on ne les porte pas long-tems. Les *ſuppurations par exſudation* & les *putrides* ſont mortelles ; ces dernieres ſe communiquent aux parties voiſines, l'épiploon nous en fournit tous les jours la preuve.

PURULENTIA.

Après ce que nous avons dit du pronoſtic des ſup-

PURULENTIA. purations internes, on juge bien que nous n'aurons pas beaucoup de remedes à propofer. C'eſt une maxime reçue des meilleurs praticiens, tant médecins que chirurgiens, que la *ſaignée* eſt contraire à une ſuppuration établie : il ſembleroit en réſulter qu'on peut ſaigner, lorſque l'abſcès ſe forme dans un lieu où il n'y a preſque rien à eſpérer pour l'évacuation ; qu'il ne peut être qu'avantageux alors d'interrompre la ſuppuration : mais l'expérience a appris qu'elles n'étoient pas moins à craindre dans ces cas, parce qu'elles attiroient la gangrene, ou rendoient l'engorgement ſquirreux ; accidens contre leſquels l'art & la nature ont encore moins de reſſource que contre la purulence. Les *laxatifs* les plus doux ne ſont pas plus dangereux ici que dans l'inflammation ; ainſi on peut en uſer, lorſque l'état des premieres voies le demande ; mais ce ne ſont que des palliatifs dont on n'a rien à attendre pour l'objet principal du traitement. Les remedes dont on peut tirer quelque ſecours, ſont les *délayans*, les *adouciſſans*, les *vulnéraires*, les *déterſifs* & les *balſamiques* : tels ſont le petit lait, le lait, le riz, l'orge, l'épeautre, le ſagou, la pervenche, la véronique, le lierre terreſtre, la ſanicle, l'hypericum & le pied de lion ; le miel, le baume du Pérou & du Canada, la térébenthine, l'eau de goudron, le baume de Lucatel, &c. On donne quelquefois avec ſuccès les *eaux* de Bonne, celles de Bagnieres, de Barege, du Mont-d'Or, &c. On uſe auſſi des eaux qu'on nomme *acidules ;* mais leurs bons effets ſont moins conſtatés. Il eſt inutile de dire qu'on doit appliquer des topiques émolliens & maturatifs, lorſque les abſcès internes ſe montrent en dehors, & faire uſage des injections déterſives pour les ulceres qui y ſont acceſſibles. Les *cauteres* doivent être mis au premier rang des remedes externes : ceux qui

sçavent qu'il se fait tous les jours un transport de la matiere purulente, ne douteront pas qu'on n'en puisse diriger le mouvement vers un égout artificiel; mais des observations sans nombre prouvent mieux que tous les raisonnemens, que c'est peut-être le remede le plus efficace qu'on puisse opposer à une maladie qui en reconnoît si peu. Les cauteres n'ont point d'action contre les épanchemens purulens, tant de la tête que de la poitrine & du bas-ventre: on doit alors avoir recours aux moyens connus pour évacuer le pus qui croupit: il faut cependant remarquer que cette évacuation est quelquefois dangereuse à la poitrine; elle fait périr même sur le champ les malades, lorsque le poumon détruit a cédé sa place à une matiere purulente.

PURULENTIA.

GANGRENA.

Les observations anatomiques, auxquelles nous sommes encore obligés d'avoir recours, nous apprennent que toutes les parties internes, plus que les externes, sont sujettes à la *gangrene:* elles nous en présentent de deux sortes, l'une *séche* & l'autre *humide:* je me sers de ces termes, qui n'ont été appliqués qu'aux gangrenes externes, pour n'en pas introduire des nouveaux. La *gangrene séche* se manifeste par des taches livides ou noires, qu'on voit assez communément à la plevre, au péritoine, à l'estomac, aux boyaux, & aux parties membraneuses tapissant les cavités, ou servant d'enveloppe aux visceres. La *gangrene humide* occupe la substance des visceres, & en occasionne la dissolution, qu'on nomme alors *pourriture:* le poumon, l'épiploon, le foie, la rate & le pancréas, sont les parties qui y sont les plus exposées. Ces deux sortes de gangrenes, qui répondent assez aux externes, sont peut-être les dégrés de la même maladie, ou ses

différens effets relatifs à la ſtructure de la partie. Nous trouvons une *autre eſpece de gangrene* qui produit une *ſcarre*, ſi l'on peut ainſi appeller une *pellicule blanchâtre* très-remarquable, qui tient à la ſurface des viſceres, & qu'on détache très-facilement : le cœur eſt extrêmement ſujet à cette maladie ; l'eſtomac & les inteſtins en ſont attaqués quelquefois, le foie & les autres viſceres plus rarement : ces taches blanchâtres, un peu relevées, ont plus ou moins d'étendue ; elles ſont tantôt ſolitaires, tantôt nombreuſes : le cœur en eſt quelquefois tout couvert ; on les prendroit alors pour l'exfoliation de ce viſcere. J'obſerverai à ce ſujet, qu'il eſt aſſez vraiſemblable que ces pellicules qu'on rejette quelquefois par la toux, qu'on trouve dans les ſelles ou dans les urines, ſont les produits d'une pareille exfolation qui ſe fait dans la cavité des bronches, dans celle des inteſtins ou de la veſſie.

GANGRENA.

La premiere eſpece de gangrene eſt ſouvent la ſuite de l'inflammation, de la preſſion, & de l'extenſion extraordinaire des parties ; mais elle eſt quelquefois primitive, ſans qu'aucune cauſe apparente y ait donné lieu : la fiévre maligne, la petite vérole & autres maladies aigues, la cachexie, le ſcorbut, la phthiſie, l'hydropiſie, & autres maladies chroniques, nous en montrent tous les jours de cette nature : elle eſt encore le produit de grands chagrins, de certains poiſons, du venin des animaux, &c. La *ſeconde eſpece* eſt ordinairement l'effet de l'infiltration purulente, comme nous l'avons dit dans l'article précédent ; mais elle peut auſſi dépendre d'une autre cauſe, qui a échappé à mes recherches. Pour la *troiſieme eſpece*, qui ne paroît pas avoir un grand rapport avec les précédentes, elle ne paroît tenir à aucune cauſe apparente : on l'obſerve auſſi ſouvent dans ceux qu'une maladie aigue

a enlevés, que dans ceux qui sont morts dans un état de langueur : on ne sçauroit décider si elle est mortelle, puisqu'à en juger par les apparences, il semble que les fonctions des visceres qui en sont affectés, n'en peuvent pas être dérangées. Voilà quelles sont les connoissances, stériles à la vérité, que nous puisons dans les cadavres.

GANGRENA.

La gangrene interne, tant la séche que l'humide, vient le plus souvent à la suite de l'inflammation ; elle est ordinairement annoncée par une douleur brûlante & aigue, dont la cessation subite ne laisse presque aucun doute sur la nature de la maladie : elle reconnoît vraisemblablement bien d'autres causes, que l'observation n'a pas encore dévoilées. La gangrene interne se manifeste quelquefois en se communiquant au dehors : les vieillards ne nous en laissent pas manquer d'exemple ; dans les autres circonstances, on ne peut avoir recours qu'aux antécédens, qui ne donnent lieu tout au plus qu'à des conjectures. Le pouls foible & intermittent, les anxiétés, le grand accablement, les sueurs froides, &c. pourroient bien manifester la gangrene interne, si ces symptomes n'étoient communs à presque toutes les maladies. Les déjections ichoreuses, noires & fétides annoncent celles des premieres voies ; elles ne sçauroient y faire de progrès, sans percer les intestins & même l'estomac : j'ai vu naître quelquefois de cet accident, la passion iliaque, le ventre étant tendu par l'épanchement, autant que dans l'ascite ; mais ce que j'ai observé de plus extraordinaire, est le déchirement de l'estomac & de la portion du diaphragme qui lui répondoit ; ce qui donna lieu à un épanchement dans la poitrine qui avoit bientôt suffoqué le malade.

S'il n'est pas aisé de connoître la gangrene interne de quelque espece qu'elle soit, on peut dire qu'il est

GANGRENA.

encore plus difficile de la guérir : les *fortifians*, les *cordiaux*, les *alexiteres*, les *diaphorétiques* & les *anti-septiques*, sont les remedes dont on use contre les gangrenes externes ; il n'est pas douteux qu'on ne puisse aussi les employer ici. Le *quinquina*, parmi les fortifians, paroît mériter la préférence, de même que l'*esprit de sel dulcifié*. Le *camphre* est encore fort recommandé ; mais tous ces remedes, & tant d'autres que nous pourrions indiquer, sont d'un petit secours contre une maladie si cachée, ou qui ne se manifeste que lorsqu'il n'est plus tems d'y remédier.

INSECTA ET CORPORA EXTRANEA.

Nous renvoyons à d'autres articles ce qui regarde les vers ordinaires des premieres voies, & les cutanés: nous ne ferons mention dans celui-ci, que de ces vers ou insectes qui peuvent se rencontrer dans presque toutes les parties du corps humain. Nous avons là-dessus des observations sans nombre ; mais il seroit à desirer qu'on eût été plus en garde contre les supercheries, ou qu'on eût pu les dépouiller de ce qu'elles contiennent de fabuleux. On ne sçauroit cependant douter qu'il ne puisse s'engendrer des *vers de différentes formes* dans toutes les parties : on en a trouvé dans le cerveau, dans les oreilles, dans les sinus qui communiquent avec les narines, sous le bord des paupieres, aux dents, &c. qui causent par leur présence des douleurs très-vives ou d'autres accidens : ceux du cerveau principalement, outre les céphalalgies les plus terribles, donnent lieu au délire, aux convulsions, &c. Il en naît dans les poumons & dans les bronches qu'on a rejettés quelquefois avec les crachats. On en a vu dans les ventricules du cœur, dans les oreillettes, dans le

péricarde, dans le foie, la rate, le pancréas, le méſentere, les reins & la veſſie ; dans des follicules particuliers, dans des tumeurs & autres dépôts, &c. Tous ces *inſectes* ont diverſes formes, & différentes groſſeurs : il y en a qui ont des jambes ; les autres, des poils ; on en a vu qui reſſemblent aux cloportes, aux ſangſues, aux chenilles, aux papillons, aux ſauterelles, aux grillons, aux ſcarbots, aux ſcorpions, aux grenouilles, aux lézards, aux ſerpens, &c. Les plus ſinguliers ont été rendus par le vomiſſement ou par les ſelles, ce qui eſt, comme on le ſçait, bien ſuſceptible de fraude. Sans parler des microſcopiques, on en a découvert quelquefois dans le ſédiment de l'urine & dans le ſang ; mais on doit remarquer que ces liqueurs ne ſont devenues vermineuſes, qu'après avoir croupi quelque tems, & qu'elles n'étoient pas telles à la ſortie du corps ; réflexion bien naturelle, à laquelle il ſemble qu'on pouvoit s'arrêter. Je ne crois pas qu'on puiſſe ajoûter encore beaucoup de foi à ce qu'on nous dit des vers plus conſidérables, qui ſont ſortis par l'ouverture de la ſaignée. Le public aime le merveilleux, & il n'y aura toujours que trop d'impoſteurs qui auront intérêt à le ſatisfaire.

INSECTA ET CORPORA EXTRANEA.

Les obſervations qui regardent *les pierres* & les autres *corps étrangers*, ſont, à quelques exagérations près, beaucoup plus ſûres, quoique moins communes. Sans parler du calcul des reins & de la veſſie, qui auront leurs articles à part, on peut rencontrer des pierres & du gravier par-tout : on en voit tous les jours dans le cerveau, il eſt même rare que la glande pinéale en ſoit exempte ; on en trouve dans les ventricules, à la baſe du crâne & ailleurs : j'ai vu quelquefois le cerveau tout graveleux, & il ne m'eſt pas revenu que ceux qui ont fait le ſujet de cette obſervation en ayent été incommodés ; mais

INSECTA ET CORPORA EXTRANEA.

il n'en eſt pas de même des pierres d'un certain volume qui excitent des céphalalgies cruelles, le délire, l'aſſoupiſſement, le vertige, des convulſions, l'aveuglement, &c. Les concrétions tophacées du poumon & des bronches ſont très-communes ; on en rend même avec les crachats : elles excitent l'enrouement, la toux, l'oppreſſion, l'hemophthiſie, la phthiſie & le maraſme. On trouve encore des pierres dans le cœur, & elles n'y ſont pas même plus rares que les oſſifications : elles donnent des palpitations & des ſyncopes. Il ſe forme auſſi des pétrifications au foie, plus ſouvent à ſa ſurface que dans ſa ſubſtance : elles donnent lieu, ainſi que dans les autres parties, à des douleurs relatives au dégré de ſenſibilité, & à la ſtructure de la place qu'elles occupent ; mais les douleurs & les autres ſymptomes qu'elles excitent, ſont communs à tant d'autres maladies, qu'il eſt preſque impoſſible de deviner ſi on doit les imputer à la préſence d'une pierre. On ne doit pas mettre au nombre des pierres les concrétions bilieuſes, qui ſe trouvent ſi communément dans la véſicule du fiel. Les pierres enfin de la rate, du pancréas & du méſentere ſont aſſez rares, ſi l'on ne prend pour telles les ſquirres durcis.

Nous avons des obſervations ſans nombre ſur les pierres trouvées dans les premieres voies, rejettées par le vomiſſement, ou rendues par les ſelles. On en a découvert encore dans les teſticules, les véſicules ſéminales, la matrice & le placenta, dans les vaiſſeaux, dans le corps cellulaire, dans les muſcles, &c. Il s'en forme vers le bord des paupieres, dans les orgeolets : on en a rendu par les narines, & il n'eſt pas rare d'en trouver ſous la langue, & dans les autres parties de la bouche. Tout le monde ſçait que la matiere de la ſueur dans quel-

ques

ques phthiſiques eſt ſabloneuſe ; que la goutte dépoſe ſur les articulations une matiere tophacée, & que le rhumatiſme produit le même effet : on trouve enfin dans les abſcès, dans les tumeurs anomales & ſquirreuſes des concrétions pierreuſes de toutes les formes, des corps oſſeux & cartilagineux : on y rencontre auſſi des corps étrangers qu'on a avalés, ou qui ont été introduits d'une autre maniere, comme des aiguilles, des cloux, des couteaux, des fourchettes, des balles de plomb, des ſemences, des noyaux, des épis, des fragmens de bois, des brins de paille, des os, des arrêtes, des plumes, &c. On n'ignore pas qu'il ſe forme très-communément des pierres dans le corps des autres animaux ; outre les bézoards, la pierre de porc, de crapaud, de ſerpent & d'écreviſſe, que les curieux conſervent dans leurs cabinets, on en trouve dans le bœuf, le mouton, le cochon, le cerf, le cheval, &c. Les oiſeaux & même leurs œufs, n'en ſont pas exempts. Tels ſont les écarts de la nature qui ſemble ſe plaire à confondre les philoſophes, en mettant ſous leurs yeux des productions animales, minérales & même végétales, (car on a auſſi trouvé des plantes germées) dans les lieux qui ſont ſans contredit les moins propres à leur génération.

INSECTA ET CORPORA EXTRANEA.

VENENA.

On tire des trois régnes *les poiſons*, comme les *remedes*, qui ne different ſouvent entr'eux que par la doſe ; puiſque pluſieurs ſubſtances ſont l'un & l'autre relativement à la maniere de les donner. Les poiſons ſont plus ou moins actifs ; il y en a qui tuent preſque ſur le champ ; d'autres dans quelques heures, après quelques jours, quelques mois, & même à ce qu'on prétend, après pluſieurs années ; les actifs excitent des ſymptomes les plus terribles,

VENENA. pendant que les plus lents agiſſent inſenſiblement ; & jettent dans la langueur & le maraſme, dont on ignore très-communément la ſource. On eſt dans la perſuaſion que les Indiens ont là-deſſus des connoiſſances très-étendues ; ſi nous pouvons en juger par l'effet très-ſurprenant de leurs fléches empoiſonnées, il faut avouer qu'ils ſont très-verſés dans cet art funeſte ; habileté que nous ne leur envions pas. Tous les eſſais qu'on fait ſur différens animaux pour éprouver certains poiſons, ne peuvent pas nous donner beaucoup de lumieres : on ſçait que les amandes ameres & le perſil dont nous uſons tous les jours, tuent les oiſeaux ; que les chevres broutent impunément le tithymale qui empoiſonne les hommes & les poiſſons ; que la noix vomique, qu'on a employé quelquefois comme alexitere, tue les chiens, &c.

Il n'eſt pas toujours aiſé de ſe déterminer ſur la nature des poiſons ; nous ſommes preſque aſſurés que la poudre du verre, du criſtal & du diamant, agiſſent d'une maniere purement *méchanique* ; que l'arſénic, le ſublimé corroſif, le vert de gris, les cantharides, &c. ſont des *âcres rongeans* ; que l'eſprit de nître, de ſoufre, d'alun & de vitriol, ſont des *acides cauſtiques* ; que le ſtramonium, la juſquiame, la mandragore, le ſolanum, la belladonna, &c. ſont des *narcotiques*. Nous n'ignorons pas que les premiers portent principalement leur action ſur les premieres voies, & que les derniers n'agiſſent que ſur le ſang ou les eſprits ; mais nous ne ſçavons gueres en quoi conſiſte le venin de la cigue, de l'œnanthe, de l'aconit, du laurier-ceriſe, des champignons, & d'une infinité d'autres plantes ; ſans parler du venin de la vipere, des animaux enragés, &c. dont on ignore parfaitement la nature. Outre ces difficultés, il eſt ſouvent impoſſi-

ble dans la pratique de deviner quel eſt le poiſon qui vient de la main des ſcélérats ; & tout ce qu'on peut ſçavoir dans ces occaſions, ne roule que ſur des conjectures ou des ſoupçons ; car les ſignes tirés des effets du poiſon, ne donnent preſque jamais aſſez de certitude pour qu'on oſe prononcer là-deſſus. VENENA.

Les inſtructions que nous tirons des malades & des aſſiſtans, peuvent nous donner beaucoup de lumieres ſur cet accident, lorſque la méchanceté n'y a aucune part ; mais dans les autres cas, nous ſommes toujours livrés à des conjectures qui ne nous permettent pas de décider. Les ſignes de l'empoiſonnement ſont en général la céphalalgie, les vertiges & l'obſcurciſſement de la vue, le regard hideux, le délire, le tremblement & les convulſions ; l'enflure des levres & de la langue, leur noirceur, &c. la reſpiration entre-coupée, le reſſerrement du cœur, les palpitations, les défaillances & les ſyncopes ; les anxiétés, le hoquet, la douleur mordicante de l'eſtomac, les tranchées, le vomiſſement, le *miſerere*, le choléra-morbus, les déjections ſanglantes, le gonflement des hypocondres, &c. Le pouls eſt rarement naturel, mais ſouvent foible, effacé, intermittent & convulſif : on obſerve encore un grand accablement, le réfroidiſſement des extrémités, des ſueurs froides, l'enflure de tout le corps, des taches à la peau, la noirceur des ongles, &c. Ces ſignes ſont preſque communs à tous les poiſons, de quelque nature qu'ils ſoient ; cependant on a remarqué que l'ardeur brûlante de l'œſophage & de l'eſtomac, la gorge enflée, la ſoif ardente, les douleurs atroces dans les entrailles, les déjections ſanglantes, la paſſion iliaque & le choléra, les ſyncopes, &c. étoient les effets ordinaires des *poiſons corroſifs*, tant âcres

que acides. L'expérience a encore appris que les poiſons narcotiques cauſoient le vertige, la léthargie, des délires furieux, des convulſions, des nauſées, le vomiſſement, &c.

VENENA.

La cigue & les champignons, poiſons dont nous ſommes le plus menacés, méritent d'être examinés ſéparément. La *cigue*, dont on a pris ſouvent la racine pour celle de panais, & les feuilles pour celles du perſil, excite un engourdiſſement quelquefois ſubit, le vertige, l'obſcurciſſement de la vue, le délire, la perte des connoiſſances, les convulſions, le vomiſſement, le hoquet, l'ardeur & la douleur d'entrailles, l'enflure de la région épigaſtrique, l'écoulement de ſang par les oreilles, l'écume à la bouche, &c. Sur cette expoſition, il eſt aiſé de juger ſi notre cigue eſt le poiſon du même nom, ſi célébre parmi les anciens, qui livroit à une mort douce & tranquille, telle qu'on pourroit l'attendre d'un narcotique. Les *champignons venimeux*, dont on uſe encore plus fréquemment, ont ordinairement un effet plus tardif, & n'agiſſent quelquefois qu'après douze heures, & même une journée entiere : ils excitent des nauſées & des vomiſſemens énormes, le choléra-morbus, des déjections & des urines ſanglantes, des cardialgies & des tranchées, la ſoif ardente, le tranſport & l'oppreſſion, le gonflement des hypocondres, &c. Le pouls eſt fréquent & concentré, on ſent quelquefois le battement de l'aorte ou de la céliaque ; on a des anxiétés, un grand accablement, les extrémités froides, &c. Cependant on a obſervé très-ſouvent, que la cigue & les champignons, de même que tous les autres poiſons, ne produiſent pas dans tous ceux qui en ont pris les mêmes effets ; ce qui doit être rapporté à la doſe plus ou moins forte, & à une infinité d'autres circonſtances : le

vomissement d'ailleurs, plus ou moins prompt, enleve encore une partie indéterminée du poison; il arrive même quelquefois qu'il en reste si peu après cette évacuation, qu'il n'excite aucun désordre dans les premieres voies; mais les suites n'en sont pas moins à craindre, & l'on a vu plus d'une fois qu'il donnoit lieu à des crampes, à la paralysie, à la contracture des membres, & à un état languissant, qui faisoit périr les malades; ce qui doit s'entendre non-seulement de la cigue & des champignons, mais encore de tout autre poison. On a vu à-peu-près les mêmes effets de la litharge dans le vin, qui est une sorte de poison auquel il ne manque que la dose, & la colique des peintres peut passer par conséquent pour un vrai empoisonnement.

Il nous reste à faire mention des signes qu'on peut tirer de l'inspection des cadavres. Le corps de ceux qui ont été empoisonnés est ordinairement enflé, avec le ventre très-élevé : on voit à la peau des taches livides & noires, la langue est tuméfiée & comme brûlée; les ongles paroissent noirs & ébranlés, & les cheveux tiennent peu. On voit intérieurement des dilatations énormes & des étranglemens dans quelques portions du canal intestinal, des marques d'inflammation & de gangrene sur tous les visceres, mais principalement à l'estomac & aux boyaux, qui en sont souvent corrodés & percés : les taches qu'on remarque partout, sont livides, pourprées ou noirâtres. Ces signes joints à ceux qui ont précédé la mort, lorsqu'on peut en être informé, peuvent faire un degré de certitude, qui approche de la conviction; ce que la probité exige qu'on expose clairement dans un rapport qui doit servir de régle aux juges.

Si le nombre des poisons est très-grand, on peut

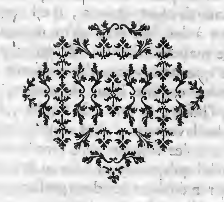
VENENA. dire que celui des remedes est bien petit : on ne peut même donner là-dessus, que des généralités dont les médecins instruits peuvent faire de justes applications. Ceux dont on s'est servi, à ce qu'il paroît, avec le plus de succès contre presque tous les poisons, forment naturellement *trois classes*. *La premiere* comprend l'*émétique* & les autres *évacuans* des premieres voies ; il n'est pas douteux que ce ne soient les remedes les plus efficaces, lorsqu'on les donne assez promptement ; mais comme les corrosifs & plusieurs autres poisons excitent souvent des vomissemens énormes, on est alors dispensé d'en user ; ils sont même dangereux, lorsque le mal a fait un certain progrès : on les donne avec plus de sécurité, & dans tous les tems contre les poisons narcotiques. *La seconde* regarde les *délayans*, les *rafraîchissans* & les *adoucissans* ; tels sont l'eau pure dégourdie, la miellée ou l'aigrelette, l'oxicrat & la limonade, les émulsions, l'eau de poulet ou de veau, celle de guimauve ou de riz, le petit lait, le lait, le beurre fondu, les huiles & les bouillons gras. Les lavemens adoucissans avec le lait, le beurre, l'huile & le miel, doivent aussi y entrer. Tous ces remedes, dont les circonstances réglent le choix, sont utiles pour toute sorte de poisons ; mais ils sont d'une plus grande efficacité contre les irritans & les corrosifs. On a remarqué que rien n'arrêtoit plus sûrement les mauvais effets des cantharides, dont on sçait que les libertins usent quelquefois, que le petit lait. *La troisieme classe* embrasse les *cordiaux*, les *alexiteres* & les *diaphorétiques*, comme la thériaque, l'orviétan, le mitrhidat, le diascordium, l'ail, la poudre de vipere, les sels volatils, &c. Pour les bézoards, dont on a fait un grand usage, je ne les crois pas

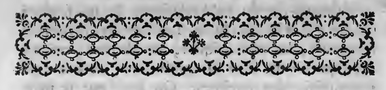
bien utiles. Contre les *poiſons acides*, tels que le vitriol ou ſon eſprit, celui de nître, d'alun, &c. on ſe ſert du ſel de tartre, des pierres d'écreviſſes & autres abſorbans. Les *poiſons narcotiques* demandent, outre les évacuans des premieres voies, la ſaignée, l'odeur des eſprits volatils, du vinaigre, &c. Les acides végétaux, pris intérieurement, ſont encore très-utiles, de même que les lavemens ſtimulans. On applique encore quelquefois la ſaignée aux *poiſons âcres* & *corroſifs*, dans la vue de prévenir l'inflammation & de calmer la violence des douleurs. Les hypnotiques, après les évacuations ſuffiſantes, ſont ſouvent d'un bon ſecours contre les poiſons irritans, tant âcres que acides.

VENENA.

Quoiqu'on ne puiſſe déterminer quelle eſt la nature des mauvais *champignons*, il eſt certain qu'ils donnent lieu à des déſordres qu'on ne peut rapporter qu'à une matiere irritante, & qu'on y remédie par tout ce que nous avons dit convenir aux poiſons corroſifs, comme l'eau de poulet, celle de guimauve, l'huile, le lait, le beurre, &c. Les laxatifs & les lavemens y ſont employés avec ſuccès, ainſi que les fomentations émollientes & les bains. Ce n'eſt qu'après avoir obtenu de bonnes évacuations & remédié aux accidens preſſans, qu'on en vient aux cordiaux & aux alexiteres, qui ſeroient très-déplacés dans un autre tems. On combat les mauvais effets de la *cigue* par l'évacuation la plus prompte des premieres voies : on ne craint pas de donner du vin, même dès le commencement : les ſaignées y ſont ſouvent néceſſaires, mais les délayans, les rafraîchiſſans & les adouciſſans y ſont peut-être au-deſſus de tout. En vain rapporterois-je ce qu'on a fait plus particuliérement contre les poiſons ? Je ne trouve dans les auteurs, que des répéti-

VENENA. tions ou des contradictions manifestes, & presque toujours un tâtonnement dont on ne peut tirer aucune lumiere ; mais si nos connoissances sur cette matiere sont très-bornées, il faut avouer que celles que nous regrettons seroient aujourd'hui peu utiles sous un régne où il semble que cet art funeste, si familier autrefois, est entiérement ignoré ; & ce n'est pas le seul avantage que nous tirons de la sagesse du gouvernement.





SECTION II.

Maladies de la Tête.

VERTIGO.

LE *vertige* est rarement idiopathique ; mais très souvent le symptome ou l'avant-coureur d'une autre maladie. Il paroît à quelques-uns que les objets tournent ; dans les autres, la vue s'obscurcit ; le plus grand nombre éprouve dans le même paroxisme l'un & l'autre accident ; dans cet état les malades chancelent, lorsqu'ils se trouvent debout, & se laissent même tomber, lorsqu'ils ne prennent pas des précautions pour l'éviter. Je ne rapporte ces choses que tout le monde sçait, que parce que les auteurs scholastiques ont trouvé bon d'établir trois sortes de vertiges (*vertigo gyrosa, tenebricosa* & *titubans* ;) distinction futile que les praticiens qui n'y voient que les dégrés de la même maladie, n'admettent pas. Je suis surpris qu'on ait oublié d'en reconnoître une quatrieme espece, qu'on auroit pu appeller avec autant de fondement *soporeuse*, puisque quelques-uns perdent pour peu de tems la connoissance. Les gens de lettres, ceux qui sont sujets aux palpitations & aux flatuosités, qui menent une vie sédentaire, ou qui ont le ventre paresseux ; ceux qui mangent du pain où il y a de l'ivraie, ou qui usent de certains tabacs rapés ; ceux qui ont souffert des pertes de sang considérables ; les hypo-

VERTIGO. condriaques, enfin les hystériques & les femmes grosses y sont les plus sujets. Les buveurs, les grands mangeurs, les pléthoriques, les libertins, comme ceux qui vivent dans la continence, en ont aussi quelquefois des atteintes. On sçait que le mauvais état de l'estomac y donne encore très-souvent lieu, de même que l'aspect d'un précipice & du cours rapide de l'eau, sans faire mention de l'odeur du charbon, des chutes, des coups, &c.

La maladie dont nous parlons est quelquefois précédée d'une douleur ou pesanteur à la tête ; elle est souvent accompagnée du tintement d'oreille, du vomissement, &c. Dans son plus haut dégré, le vertige ressemble beaucoup à l'apoplexie & même à l'épilepsie ; mais ses attaques sont plus courtes : on ne peut disconvenir d'ailleurs, qu'il n'y ait beaucoup d'affinité entre ces maladies, puisqu'on les voit souvent se succéder ; car le vertige dans les jeunes gens, précède communément l'épilepsie ; & il menace les vieillards d'une affection soporeuse, de l'apoplexie & de la paralysie, sur-tout si les attaques sont longues, & qu'elles reviennent souvent : le passager, & celui qui dépend d'une cause qu'on peut éloigner, ne sont point à craindre.

L'ouverture des cadavres nous découvre très-communément des inondations au cerveau, & principalement dans le troisieme ventricule, où l'on a vu encore des hydatides. On a observé les carotides ossifiées, le plexus coroïde engorgé, un suc noirâtre répandu aux environs, des vers, des suppurations putrides, &c. La poitrine n'a montré que des concrétions polypeuses dans les gros vaisseaux ; mais on a rencontré dans le bas-ventre des désordres à l'estomac, à l'épiploon & aux autres visceres de cette cavité ; les vésicules séminales prodigieusement dilatées, ou altérées de toute autre maniere, &c.

La *ſaignée*, principalement du pied, eſt quelquefois néceſſaire au vertige, ſur-tout ſi le ſujet eſt jeune, & dans un état de pléthore. Les *vomitifs* & autres *évacuans* des premieres voies, ſont ſouvent les ſeuls remedes efficaces : on doit cependant uſer avec ménagement de l'émétique, lorſqu'il y a des flatuoſités. Les *ſtomachiques*, tant les *aromatiques*, que les *amers* & les *abſorbans*, ſont ici très-heureuſement employés ; tels ſont l'acorus, l'aunée, le quinquina, la gentiane, le ſel de tartre, le corail, &c. On fait auſſi beaucoup d'uſage des *céphaliques* & *anti-ſpaſmodiques*, comme de la ſauge, de la bétoine, de la méliſſe & de la menthe, de la valériane ſauvage & de la pivoine, des fleurs de muguet & de tilleul, du cinnabre d'antimoine, du mithridat, &c. Le petit lait & autres *délayans* ; les cloportes, la gomme ammoniac, les martiaux & les autres *déſobſtruans* ; les *dépurans*, les *anti-ſcorbutiques* & les *ſudorifiques*, ſelon les circonſtances, peuvent fournir de bons ſecours. Mais rien n'eſt ſupérieur pour les vertiges habituels aux *eaux minérales*, ſoit froides, ſoit chaudes ; telles ſont celles de Vals, de Seltz, de Balaruc, de Plombieres, &c. Tous les remedes enfin qui conviennent à l'épilepſie & à l'apoplexie, pourroient entrer dans cet article ; mais il faut bien ſe garder de les appliquer à toute ſorte de vertige, puiſqu'on en voit tous les jours que les ſeuls alimens, ou une ſimple évacuation par les ſelles, peuvent diſſiper. Les ſternutatoires & les ſalivans ont été quelquefois utiles ; on a même vu des vertiges ſe terminer par un écoulement naturel de ſéroſité par le nez. On tire encore de grands avantages des frictions le long de l'épine & aux jambes, de l'immerſion des pieds dans l'eau chaude, des bains domeſtiques, &c. Les véſicatoires, le ſéton & le cautere, ne conviennent qu'à l'idiopa-

VERTIGO.

VERTIGO. thique, & sont alors les secours les plus efficaces qu'on puisse procurer. Il est inutile de dire que dans le sympathique, on doit toujours tourner ses vues du côté de la maladie principale ; les remedes que nous venons de proposer peuvent fournir abondamment de quoi les remplir. Il est encore connu de tout le monde, qu'on dissipe le paroxisme par l'odeur du vinaigre ; par celle des substances fétides, des sels & des esprits volatils, &c.

APOPLEXIA.

L'*apoplexie* étant la privation des sens & des mouvemens volontaires : on peut la regarder comme un sommeil très-profond, qui n'interrompt point les fonctions du cœur & du poumon. On sçait que l'apoplexie a plusieurs dégrés ; qu'elle attaque le plus souvent brusquement ; qu'elle est quelquefois annoncée ou précédée par quelques avant-coureurs, & qu'elle est dans des tems plus familiere, & en quelque façon épidémique. Cependant cette maladie si commune, ne se présente pas toujours à découvert ; & l'on donne souvent son nom à des affections qui ne lui ressemblent que par quelques effets ; mais l'inspection des cadavres a décelé ces méprises, en manifestant certains vices du cœur, du poumon, &c. qui produisent, ainsi que l'apoplexie, la perte du sentiment & la mort. Rien d'ailleurs n'approche plus de l'apoplexie, que le dernier dégré du vertige, quelques paroxismes hypocondriaques & hystériques, les affections comateuses qui précédent les fiévres malignes, les syncopes, le catharre suffocant ; les effets de la commotion du cerveau, des coups de soleil, de la crapule, des poisons, de la vapeur du charbon, &c. Mais ceux qui connoissent les signes distinctifs de tous ces états, & qui seront instruits de ce qui les a précédés, ne

tomberont pas dans cette erreur : les praticiens n'ignorent pas que le paroxifme du vertige eft plus léger & plus court qu'une vraie attaque d'apoplexie ; que les affections comateufes des hypocondriaques & des hyftériques font prefque toujours accompagnées ou précédées de convulfions, très-communément habituelles. Les affections foporeufes qui précedent les fiévres, préfentent plus de difficulté ; cependant il eft très-rare qu'elles ne foient pas précédées par quelques fignes qui annoncent la maladie principale, plutôt que l'apoplexie qui n'en eft que le fymptome : d'ailleurs l'état du pouls & de la refpiration, de même que la connoiffance du tempérament, peuvent fournir beaucoup de lumieres ; cependant on a vu quelquefois une vraie apoplexie fuivie de l'hémiplégie, lors de l'invafion de la fiévre maligne ; ce qu'il eft important de remarquer. Dans la fyncope le pouls eft effacé, le mouvement de la poitrine eft imperceptible, le vifage fe couvre d'une pâleur cadavéreufe, &c. Le catharre fuffocant reffembleroit plus à l'apoplexie, fi l'on négligeoit de s'inftruire des antécédens, tant par rapport aux avant-coureurs de l'apoplexie, qui manquent ici, qu'à caufe des circonftances de l'invafion qui ne fe reffemblent point. Pour les effets de la commotion, du coup de foleil, des poifons, de la vapeur du charbon, &c. c'eft fur le rapport des affiftans qu'on peut les difcerner. On eft enfin dans une forte d'ufage de regarder comme apoplexie le dernier état des affections convulfives, par lequel toutes les parties tombent dans le relâchement : cette erreur, fi c'en eft une, ne paroît pas être d'une grande conféquence.

APOPLEXIA.

L'infpection anatomique, comme on le verra plus bas, nous a fait connoître *trois fortes d'apoplexie*, la *fanguine*, la *féreufe* & l'*accidentelle* :

APOPLEXIA.

elle nous apprend que la premiere vient de la ſtagnation du ſang dans les vaiſſeaux du cerveau, & le plus ſouvent de ſon épanchement : on a d'ailleurs mille exemples de gens qui ſont tombés en apoplexie, pour avoir interrompu l'habitude de ſe faire ſaigner dans des tems marqués ; ou, ce qui revient au même, par la ceſſation des pertes de ſang habituelles. Les fortes paſſions, & ſur-tout la colere, donnent encore lieu, auſſi-bien que la pléthore, à l'arrêt du ſang dans le cerveau ; nos livres ſont pleins de ces ſortes d'obſervations. On eſt encore ſujet à l'*apoplexie ſanguine*, lorſqu'on a beaucoup d'embonpoint & le col court, lorſqu'on s'écarte pour le boire & le manger des régles de la tempérance, lorſqu'on a une diſpoſition héréditaire, & entre l'âge de quarante à ſoixante ans. L'*apoplexie ſéreuſe* tire ſon nom de l'inondation de la même nature qu'on trouve au cerveau ; il y a tout lieu de penſer que c'eſt l'effet de l'atonie, ou du relâchement de ce viſcere, qui paroît dans ce cas toujours affaiſſé ; & cette circonſtance doit la diſtinguer de celle qui reconnoît auſſi le même épanchement, mais auquel une cauſe plus manifeſte a donné lieu : les vieillards, ſur-tout s'ils radotent ; les phlegmatiques, ceux qui ont l'eſprit peſant, & qui menent une vie ſédentaire : ceux dont les ulceres habituels ont été deſſéchés, qui ont ceſſé de cracher, dont on a arrêté la ſueur des pieds ; les ſcorbutiques & les goutteux ; ceux qui ſouffrent depuis quelque tems une iſchurie renale, ceux qui prennent du tabac par excès, &c. ſont ſujets à l'apoplexie ſéreuſe. *La troiſieme eſpece d'apoplexie* eſt l'effet d'une compreſſion accidentelle du cerveau, ſoit par des abſcès ou par toute autre tumeur, ſoit par la préſence de quelque liquide, enſuite des coups, des chutes, des plaies, &c. ſoit par la dépreſſion ou le déplacement

des os du crâne, &c. Telle eſt l'idée qu'on peut ſe former de ces trois ſortes d'apoplexies, qui n'ont rien de commun, que l'effet funeſte qui les accompagne : elles ſont autant difficiles à diſtinguer dans le ſujet ſuivant, qu'elles ſont manifeſtes dans les cadavres; d'autant plus que le tempérament & les circonſtances de l'âge n'en excluent aucune.

Apoplexia.

La peſanteur & la douleur de tête, les vertiges, la mémoire affoiblie, l'envie fréquente de dormir, l'engourdiſſement des membres, l'écoulement involontaire des larmes, la bouche tournée, le tintement d'oreilles, le tremblement des levres, la difficulté de parler, le grincement des dents pendant le ſommeil, le froid des extrêmités, &c. ſont les avant-coureurs de toutes les eſpeces d'apoplexie; mais nous avons déja dit que leur attaque étoit ſouvent bruſque & imprévue. La ceſſation de toutes les fonctions animales & du mouvement volontaire; celui du cœur & de la poitrine ne s'éloignant pas de l'état naturel; caractériſe aſſez bien l'apoplexie; mais il faut ſçavoir que dans ſon dernier dégré la reſpiration n'eſt preſque plus ſenſible, & que le pouls eſt effacé, au point que pluſieurs malades dans cet état ont été réputés morts. Ces connoiſſances peuvent ſuffire pour diſtinguer l'apoplexie de toute autre maladie; mais il faut avoir recours à d'autres ſignes pour en démêler les eſpeces qui demandent, comme nous le dirons, un traitement eſſentiellement différent. Dans la *ſanguine*, qu'on appelle communément un *coup de ſang*, & qui eſt preſque toujours ſubite; on a le viſage rouge, les vaiſſeaux fort gonflés, les yeux à demi-ouverts & vitrés; la reſpiration eſt ordinairement aſſez libre, mais quelquefois avec ronflement ou râlement : le pouls eſt plein & développé; il y en a qui crient en tombant : dans quelques-uns, la paralyſie ſe mani-

APOPLEXIA.

feste dans le premier moment de l'attaque : il arrive encore quelquefois, dans cette espece, qu'on a des grincemens de dents, & des convulsions avant de mourir. Dans la *séreuse*, qui est ordinairement annoncée par l'assoupissement ; le visage est pâle, & les veines peu apparentes ; la respiration est plus gênée & le râlement plus fort : le pouls est petit & inégal, ou intermittent : on a quelquefois à la fin l'écume à la bouche : s'il y a complication de ces deux sortes d'apoplexie, comme on l'a découvert dans quelques sujets, les signes alors se confondent ; mais ils répondent ordinairement plus à la premiere. On peut très-bien juger de la *troisieme espece d'apoplexie*, lorsque des accidens connus y ont donné lieu, quoique ses signes soient confondus avec ceux des deux précédentes ; mais si elle dépend d'une tumeur, ou de tout autre vice du cerveau, on ne peut que former des conjectures sur les symptomes qui ne manquent gueres de la précéder.

L'inspection anatomique nous présente pour l'*apoplexie sanguine*, des engorgemens & des concrétions polypeuses dans tous les vaisseaux, tant de la dure-mere, que du cerveau ; le plexus choroïde gonflé & variqueux ; des extravasations de sang dans les ventricules entre le cerveau & les méninges, & quelquefois dans la substance même de ce viscere, qui est forcé par le volume de ce liquide ; mais ces épanchemens, comme nous le dirons plus bas, ne sont pas toujours le produit de la pléthore : le sang qui regorge aussi dans les vaisseaux du poumon en déchire quelquefois le tissu, & il est très-commun que les cadavres en rendent par le nez & par la bouche : la tête enfin de la plûpart de ceux qui en ont été frappés, s'enfle prodigieusement. Dans la *séreuse* on voit le plus souvent le cerveau affaissé, les ventricules inondés de sérosité

limpide

limpide ou ſanguinolente ; de l'eau entre la pie & la dure-mere, plus abondante à la baſe du crâne : cette ſéroſité pénetre ſouvent dans le canal de l'épine : on trouve quelquefois dans toutes ces cavités, au lieu de l'eau coulante, une ſorte de gelée : le plexus choroïde eſt ordinairement décoloré & chargé d'hydatides. Nous avons déja obſervé qu'on avoit vu tout à la fois des extravaſations de ſang, avec des inondations ſéreuſes ; nous ajoûterons que quelques-uns de ceux qui ont été le ſujet de ces obſervations, avoient été très-vigoureux & d'un tempérament ſanguin ; ce qui forme, comme on le ſent bien, une très-grande difficulté dans le diagnoſtic de ces maladies. Dans l'*apoplexie accidentelle*, on voit des tumeurs molles & oſſeuſes, des abſcès, des hydatides, des follicules d'une autre nature, renfermant une ſéroſité jaunâtre ou du ſang grumelé ; des extravaſations ſéreuſes, ſanguines & purulentes, occaſionnées par un grand nombre d'accidens très - éloignés de la cauſe ordinaire des deux premieres eſpeces d'apoplexie : on a encore vu, dans l'accidentelle, la glande pinéale d'une groſſeur prodigieuſe, ſans parler de la préſence des corps étrangers.

APOPLEXIA.

On a beaucoup d'exemples d'apoplexie, que la nature, ſans aucun ſecours de l'art, a heureuſément terminé par la ſalivation, par l'hémorragie ou ſans aucune évacuation ſenſible. L'*hémiplégie* en eſt la ſuite la plus commune ; elle ſe déclare cependant quelquefois dans le premier moment de l'invaſion, ou même elle la précede : il eſt rare qu'elle ſurvienne après les quatre premiers jours. On juge ordinairement de l'événement par l'état du pouls & celui de la poitrine : on augure bien, ſi le premier eſt naturel, plein & développé : on a beaucoup d'eſpérance ; lorſque la reſpiration ſe

APOPLEXIA.

fait librement; mais on redoute les contraires. La fiévre ſurvenant à l'apoplexie promet beaucoup: on préſume bien auſſi de la liberté d'avaler. Si dans l'*apoplexie forte*, car nous avons dit qu'il y en avoit de pluſieurs dégrés, les remedes ſont ſans effet les premieres vingt-quatre heures, ou, au plus, les trois ou quatre premiers jours, on ne doit plus rien attendre. Pluſieurs ſont enlevés le premier jour de l'attaque, le deuxieme, le troiſieme, mais très-rarement après le ſeptieme. Tous les praticiens ont dit, après *Hippocrate*, que l'apoplexie légere étoit difficile à guérir, & que la forte étoit incurable; mais cet aphoriſme n'eſt pas toujours conforme à l'obſervation. Dans la *ſanguine*, on tire un mauvais préſage des convulſions; on renonce à toute eſpérance, lorſque le viſage perd ſa couleur, & qu'il devient livide ou plombé. Dans l'*apoplexie ſéreuſe*, les vieillards, plus que les autres, éprouvent quelquefois des relâches, qui finiſſent le plus ſouvent par une rechute qui les enleve; mais ſi l'on paſſe huit jours dans ce calme, on n'a preſque plus rien à craindre. L'oppreſſion & le râlement dans cette eſpece, l'écume à la bouche, la ſueur froide, l'incontinence des urines & du ventre, ſont réputés de mauvais ſignes: ſi l'on en revient, on n'évite point l'hémiplégie, & l'on reſte communément avec la bouche tournée, la difficulté d'articuler les ſons, &c. On juge bien, ſans que je le diſe, que lorſque l'épanchement eſt fait, tant dans la ſanguine, que dans la ſéreuſe & l'accidentelle, les plus grands ſecours ne ſçauroient qu'éloigner la mort pour quelque tems, ou procurer quelques momens de connoiſſance, dont à la vérité on peut, dans ces triſtes circonſtances, faire un bon uſage.

L'apoplexie, de quelque eſpece qu'elle ſoit, demande de prompts remedes; car c'eſt de ce traite-

ment brusque, au hazard qu'il soit superflu, qu'on doit attendre tout le succès. Dans la *sanguine*, les *saignées*, tant du bras que du pied & de la jugulaire, se présentent très-naturellement : l'artériotomie aujourd'hui très-négligée, a été dans ce cas pratiquée avec succès. Les *émétiques* & les *purgatifs* peuvent avoir lieu, lorsqu'on a suffisamment désempli les vaisseaux : les premiers qu'on donne si familiérement, sont cependant très-suspects, & peut-être feroit-on mieux de les bannir absolument, ou de ne les faire prendre qu'après avoir ouvert les premieres voies par un purgatif : on fait encore pour cette espece d'apoplexie, un usage fréquent des eaux spiritueuses & cordiales ; mais elles ne peuvent convenir, qu'après les évacuations de toutes les especes, encore faut-il les tempérer avec l'eau ; on n'a pas moins à craindre des odeurs fortes dont on use cependant si familiérement ; mais on ne doit pas redouter les *lavemens* le plus *stimulans* avec le vin émétique, la coloquinte, l'euphorbe, &c. On applique utilement des *sangsues* aux hémorrhoïdes, aux tempes, derriere les oreilles, &c. des *vésicatoires* & des *ventouses* sur la tête, aux épaules, &c. le *cautere actuel* à la nuque & à la plante des pieds. On fait encore des frictions le long de l'épine & aux jambes : on applique des sinapismes à la plante des pieds, &c. On a presque abandonné au peuple l'application des animaux vivans sur la tête ; cependant ce topique qui ne sçauroit être mal-faisant, n'est pas à mépriser. Lorsqu'on revient de cette formidable maladie, on doit en prévenir le retour par la diéte la plus exacte, par l'exercice, par l'usage modéré des saignées, des purgatifs, des eaux de Balaruc, de Vichy & autres *thermales*, par le cautere, &c.

APOPLEXIA.

Dans l'*apoplexie séreuse*, on doit commencer

APOPLEXIA.

par les *vomitifs*, à grande dose; & s'ils ne produisent aucun effet, on peut en venir à la poudre d'algaroth. Les *purgatifs drastiques* sont aussi convenables, de même que les *lavemens* les plus *irritans*, tels que nous les avons déja proposés; on peut même en venir à celui de tabac, si les premiers sont sans effets. Les *saignées* sont autant contraires à cette sorte d'apoplexie, qu'elles sont nécessaires à la sanguine; & je crois que c'est d'après l'application indifférente qu'on en fait communément, que *Celse* a dit qu'elles tuoient les apoplectiques, ou les guérissoient; cependant on ne doit pas craindre, lorsque l'état des forces le permet, de faire ouvrir une fois la veine, tant pour satisfaire ceux qui le demandent avec empressement, que pour faciliter l'opération des autres remedes. Les *céphaliques* & les *cordiaux* sont ici très-utiles; tels sont l'eau de la Reine de Hongrie, de mélisse composée, l'impériale & la thériacale, l'esprit de succin & de sel ammoniac, les gouttes d'Angleterre, les confections cordiales, &c. Les *sternutatoires* dangereux dans l'autre espece, sont très-efficaces dans celle-ci; tels sont l'iris de Florence, la pyretre, l'hellebore blanc, l'euphorbe, &c. On peut même à l'extrémité souffler dans le nez la poudre de cantharide, le sublimé corrosif, &c. On doit, & c'est un des principaux points, agiter beaucoup les malades, & faire usage de tous les remedes externes, dont nous avons fait mention plus haut, qui conviennent encore plus à l'apoplexie séreuse qu'à la sanguine; j'y ajoûterai l'odeur du soufre enflammé, dont on a éprouvé quelquefois de bons effets. Les rechutes, comme nous l'avons dit, sont ici très-à craindre; on peut s'en garantir par l'exercice & la dissipation, par l'usage modéré des céphaliques, des purgatifs, des apéritifs, des diaphorétiques &

des ſalivans ; parmi ces derniers on doit préférer le tabac en fumée. La ſauge, l'élixir de propriété, les cloportes, les martiaux, l'anti-hectique de Potérius & l'antimoine diaphorétique, ſont les préſervatifs les plus recommandés ; mais les *eaux* de Balaruc, de Plombieres, de Vichy, de Bourbon-l'Archambaut, de Bourbonne & autres *thermales*, ſont, d'après l'expérience la moins équivoque, au-deſſus de tous les autres : j'y ajoûterai le ſéton & le cautere, dont on a auſſi éprouvé les meilleurs effets.

Le nombre des remedes que je viens de propoſer pour l'une & l'autre apoplexie, bien plus que ſuffiſant, n'approche cependant pas de celui que je trouve dans nos livres : la bizarrerie qui y régne ne permet pas de s'y arrêter ; & je ne doute pas que la plûpart des guériſons, dont les auteurs ſe glorifient, n'ayent été plutôt l'ouvrage de la nature, que le fruit de leur méthode. Nous avons déja dit, & tout le monde en convient, qu'on voyoit ſouvent des apoplexies ſe terminer heureuſement ſans l'adminiſtration d'aucun remede ; ceux dont on accable toujours les malades, dans ces occaſions très-alarmantes, ne peuvent-ils pas croiſer ces heureux mouvemens de la nature, ou ne rien changer, ce qui ſeroit ſans doute plus heureux, à la diſpoſition des organes affectés ? Je rapporterai à ce ſujet, qu'un homme de cinquante-cinq ans, qui, pour quelque légere indiſpoſition, avoit été dans l'eſpace de trois ou quatre jours ſaigné deux fois du bras, & une fois du pied, & avoit pris l'émétique & un purgatif, qui avoient l'un & l'autre très-bien opéré, ne laiſſa pas d'être frapé d'apoplexie le lendemain de ſa purgation, & d'en mourir, ſi je me le rappelle bien, dans la journée : je laiſſe aux intelligens le ſoin de réfléchir ſur les conſéquences qu'on peut tirer de ce fait.

AFFECTUS SOPOROSI.

Le ſujet de cet article eſt traité par les écrivains avec tant de confuſion & de diſcordance, que je ſerois porté à ſupprimer entiérement leur nomenclature, s'il n'étoit quelquefois utile de les conſulter. Ils établiſſent quatre eſpeces d'aſſoupiſſement, qu'ils déſignent ſous le nom de *carus*, *coma ſomnolentum*, *lethargus* & *coma vigil*. Les deux premiers ſont communément ſans fiévre; le troiſieme eſt preſque toujours avec la fiévre; & le quatrieme lui appartient abſolument. Ce qu'on appelle *carus*, ne differe preſque point de l'apoplexie; c'eſt un ſommeil très-profond, que les cris, l'agitation, & même la piquure ont de la peine à interrompre: ſi les malades ouvrent les yeux à force d'être tourmentés, ils les referment auſſitôt; pluſieurs même ont un râlement ou un ronflement ſemblable à celui des apoplectiques. Le *coma ſomnolentum* eſt un ſommeil plus long & plus profond, qu'il ne l'eſt dans l'état naturel; mais qu'on interrompt aſſez facilement: il eſt le plus ſouvent idiopathique, & très-familier aux vieillards qui s'endorment en parlant, & même quelquefois en mangeant: la ceſſation de la goutte, la ſuppreſſion des hémorrhoïdes, l'affection hypocondriaque & hyſtérique, y donnent ſouvent lieu. La *léthargie* ne differe du *coma ſomnolentum* & du *carus*, que par la préſence de la fiévre dont elle eſt le ſymptome: c'eſt un ſommeil profond & continuel, qu'on peut interrompre, mais pour peu de tems. Pluſieurs auteurs appellent auſſi *léthargie*, ce que d'autres ont nommé *coma ſomnolentum* & *carus*; car rien n'eſt plus commun que la tranſpoſition de tous ces noms, qui deviennent par-là preſque arbitraires. Le *coma*

vigil, qui eſt toujours un ſymptome de la fiévre, eſt un ſommeil apparent qui trompe les aſſiſtans; mais qui tourmente beaucoup les malades : il eſt ſouvent accompagné ou ſuivi du délire; cet état entreroit plus naturellement dans l'article de l'inſomnie. AFFECTUS SOPOROSI.

L'*aſſoupiſſement idiopathique*, dont il eſt ici principalement queſtion, doit être diſtingué, de même que l'apoplexie, en *ſanguin*, *ſéreux* & *accidentel*; & tout ce que nous avons déja dit à ce ſujet, doit ſe rapporter ici. Nous avons dit qu'il devoit être regardé comme l'avant-coureur de l'apoplexie; ſans aller à ce dégré, il laiſſe quelquefois la tête tremblante & une foibleſſe dans les membres, qui approche de la paralyſie. L'*ouverture des cadavres* juſtifie pleinement l'affinité que nous avons établie entre ces deux maladies : les inondations ſéreuſes y ſont très-communes : on a apperçu rarement l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins; mais on a vu très-ſouvent des tumeurs & des ſuppurations, des pourritures, & autres déſordres au cerveau : auſſi obſerve-t-on que l'aſſoupiſſement précede plus ſouvent les deux dernieres eſpeces d'apoplexie, que la premiere. Nous ne propoſerons ici aucun remede, parce qu'on doit les tirer de l'article précédent, avec les diſtinctions & les modifications que nous y avons établies : on peut en uſer auſſi contre l'aſſoupiſſement fébrile, lorſque l'état de la maladie principale le permet.

Il y a encore une autre ſorte d'*aſſoupiſſement* ou d'*yvreſſe* qui vient du vin, de la biere, & des autres liqueurs fermentées; de l'yvraie, de l'opium & des autres narcotiques; de la fumée du tabac, & des eaux minérales : il en eſt de pluſieurs dégrés, dont le plus haut reſſemble à l'apoplexie, ſans être auſſi dangereux; mais on riſque de s'y tromper, ſi

AFFECTUS SOPOROSI.

l'on néglige de prendre les informations nécessaires. Cet état dure quelquefois plusieurs jours; quelques-uns tombent sans sentiment, comme les apoplectiques; les autres sont livrés à un assoupissement dont on peut les tirer pour quelque tems: il y en a qui passent dans le délire & même avec fureur, ou, ce qui est plus rare, dans les convulsions. Dans les dégrés inférieurs on marche en chancelant, on a la vue trouble, on radote, &c. Tout ce qu'on peut faire de mieux dans tous ces cas, lorsqu'ils paroissent graves, c'est d'exciter le *vomissement*, en châtouillant le gosier, ou en gorgeant les malades d'eau chaude. Il est rare qu'on soit obligé d'avoir recours à l'émétique, lorsque l'estomac est plein, ce qui ne manque gueres d'arriver dans l'yvresse; mais on doit en user dans les autres cas: les lavemens purgatifs sont toujours utiles. L'eau nîtrée, la limonade & les autres *acides végétaux* y sont très-utiles. On a observé que quelques-uns s'étant laissé tomber dans l'eau, étoient sortis de leur yvresse. La saignée est ici très-suspecte, sur-tout pour l'yvresse ordinaire, quoique plusieurs en ayent vanté les bons effets: on peut l'appliquer avec ménagement aux autres cas.

Il y a enfin des *sommeils extraordinaires* qui durent les semaines, les mois & même les années, avec plus ou moins d'intermission: on en trouve des exemples dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, dans les Transactions philosophiques, dans les Actes de Leipsick & autres Ouvrages ou Journaux périodiques: ils ont presque tous été attaqués par ce qu'on emploie de plus fort contre l'apoplexie; mais il paroît dans la plûpart de ces relations, que tous les remedes qu'on a pu faire n'ont eu aucun succès, & que les malades se sont éveillés tout natu-

rellement après un certain tems : celui qui a paru le plus efficace, a été l'immersion subite de tout le corps dans l'eau froide.

TREMOR.

Tout le monde connoît le *tremblement*, mais chacun ne sçait pas qu'il y en a de deux sortes ; un qui tient de la *paralysie*, & l'autre de la *convulsion* ; ils sont même souvent les avant-coureurs de ces deux états. Les vieillards & les convalescens éprouvent *la premiere espece* ; le vin, les femmes, l'abus du caffé & des narcotiques, les poisons, &c. peuvent y donner lieu ; elle est encore familiere aux mineurs, à ceux qui travaillent au mercure, aux métaux, &c. Le *tremblement convulsif* est causé par le froid, par la peur, la colere & les autres passions de l'ame. Le *frisson* connu sous le nom de *horror* & *rigor*, si commun au commencement des fiévres, & dans d'autres circonstances, est du même caractere : il survient des tremblemens convulsifs, après quelques fiévres intermittentes mal traitées ; mais ils n'attaquent gueres que les femmes : le frisson est encore un symptome des affections hystériques, hypocondriaques & scorbutiques : les suppurations internes, les vers, la suppression des mois & des lochies, la rétention d'urine, &c. en excitent aussi de la même nature. Le *tremblement de l'une* & l'*autre espece*, est quelquefois particulier à la tête, à un bras, à une jambe, &c. Il n'est pas difficile de distinguer le tremblement qui vient de foiblesse, du convulsif ; le premier cesse par l'inaction des parties, & le repos ne garantit pas du second : d'ailleurs l'un est plus sensible, lorsqu'on soutient quelque chose, au lieu que les grands poids peuvent dompter l'autre ou le modérer.

L'examen des circonstances qui ont précédé,

TREMOR. ou qui accompagnent le tremblement, fait assez distinguer celui qui est dangereux, de celui dont on n'a rien à craindre. Nous avons dit que le tremblement de la premiere espece étoit suivi quelquefois de la paralysie ; mais nous devons ajoûter qu'il est plus communément sans danger, quoiqu'il soit très-rarement guérissable, sur-tout dans les vieillards. Le tremblement convulsif dans les maladies aigues, survenant au délire ou à la suppression des lochies, est très-redoutable. Le pronostic pour les autres, doit être tiré de la connoissance des maladies qui l'entretiennent, ou des accidens passagers qui y donnent lieu.

L'ouverture des cadavres nous fournit peu de lumieres sur la cause de la premiere espece ; & ce qu'on a observé dans ces occasions, appartenoit moins au tremblement qu'à la maladie qui lui avoit succédé ; mais il n'en est pas de même du tremblement convulsif : on a vu le cerveau & la moëlle de l'épine inondés d'une sérosité verdâtre, de la sanie dans les ventricules du cerveau, des suppurations, des pourritures, & même des vers dans quelques parties de ce viscere. Les vaisseaux en général ont paru remplis d'un sang purulent ou putride. On a trouvé la rate prodigieusement gonflée, & quelquefois cartilagineuse ; la bile arrêtée dans ses propres vaisseaux, qui en étoient prodigieusement dilatés ; des suppurations, des pourritures & des gangrenes à la poitrine & au bas-ventre ; la matrice principalement a paru souvent affectée.

On sent assez qu'il est important pour le traitement, de distinguer de quelle espece est le *tremblement*, c'est-à-dire, s'il tient à la paralysie ou à la convulsion, afin de pouvoir faire un juste choix des remedes proposés dans les articles de l'une & l'autre maladie. Cependant nous indiquerons ici

ceux qui ont été le plus souvent employés, sçavoir, contre celui de la *premiere espece*, après les remedes généraux, les *fortifians*, les *stomachiques* & les *céphaliques*; tels que la sauge, la mélisse, le stœchas, la sarriete, l'aunée, le fenouil, le quinquina; le girofle, la noix muscade, &c. auxquels on peut ajoûter les *martiaux* & les *diaphorétiques*. Le *tremblement* qui vient de la débauche des *femmes*, du *vin*, &c. ne demande que des *délayans*, des *adoucissans* & des *tempérans*. On recommande pour *celui* qui est occasionné par le *mercure*, les *cordiaux*, les *diaphorétiques*, les *diurétiques*, &c. On propose encore contre le tremblement qui tient à la foiblesse, les *frictions*, les *bains* & les *douches des eaux* de Bourbonne, de Vichy, de Digne, de Bagnols, d'Aix-la-Chapelle, & autres *thermales*; les linimens fortifians, les fomentations & fumigations aromatiques, &c.

TREMOR.

Le *tremblement convulsif* demande d'autres secours: la *saignée* & les *purgatifs*, si les forces, l'âge & les circonstances de la maladie principale le permettent, y sont utiles; la premiere sur-tout est nécessaire, lorsqu'il y a suppression de quelque perte de sang. On en vient ensuite, après quelques autres remedes généraux, aux *stomachiques* & aux *vermifuges*, aux *anti-scorbutiques*, aux *fortifians* & aux *alexiteres*, aux *céphaliques* & aux *anti-spasmodiques*. Les *eaux thermales*, tant pour l'usage intérieur, qu'en bain ou en douche, y font très-utiles: on assure avoir éprouvé de bons effets des *bains froids*. Les frictions ne doivent pas être négligées; mais on doit beaucoup attendre du séton ou du cautere. On peut enfin diminuer considérablement le *tremblement de la fiévre*, en gorgeant les malades d'eau chaude, quelque-tems avant l'heure du frisson. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de dire que le

tremblement passager qui vient du froid, de la peur, de la colere, &c. ne demande aucun remede.

PARALYSIS.

On sçait que la perte du mouvement & du sentiment, ou de l'une de ces deux fonctions, constituent la *paralysie*, dont l'engourdissement & la foiblesse peuvent être regardés comme les premiers dégrés. On n'ignore pas qu'elle attaque, tantôt tout le corps, c'est la *paralysie universelle*, tantôt un seul côté, & on l'appelle *hémiplégie*, & tantôt une seule partie, comme le bras, la jambe, les paupieres, la langue, le pharynx, la verge, la vessie, l'anus, &c. Toutes ces *paralysies particulieres* trouveront leur place ailleurs. La *paralysie* est rarement *primitive ;* mais elle succede communément à l'apoplexie, quelquefois à l'épilepsie, & autres maladies convulsives, à la néphrétique violente, à la colique & à la dyssenterie, à la goutte & au rhumatisme : c'est encore un produit de la vieillesse, de l'affection hypocondriaque & scorbutique, de la cachexie & de la vérole ; de l'épuisement, tant par les pertes de sang, que par celle de la semence ; des vapeurs métalliques, & sur-tout mercurielles ; de l'yvresse & du vin frelaté par la litharge, du long usage des narcotiques, & enfin du froid extrême, & principalement de l'humide ; sans parler des plaies, des luxations & des fractures qui y donnent aussi lieu. Les enfans deviennent encore paralytiques par la rentrée des éruptions cutanées, par la petite vérole mal traitée, &c. La paralysie hypocondriaque, la scorbutique, & celle qui succede aux affections convulsives, ne privent ordinairement que du mouvement. L'engourdissement qu'on sent aux extrémités ensuite de la com-

pression ou de la ligature, découvre assez clairement ce qui se passe dans la paralysie ; celui qu'on contracte en maniant ce singulier poison, qu'on nomme *torpille*, peut donner encore là-dessus quelque lumiere.

PARALYSIS.

L'*hémiplégie*, dont l'œil, la langue & la bouche se ressentent communément, & qui est l'espece de paralysie la plus commune ; n'est pas beaucoup à craindre, lorsque la tête est libre, & l'on peut vieillir dans cet état. La *paralysie universelle*, qui n'enleve pas bientôt les malades, peut durer longtems : on augure bien du tremblement, du fourmillement, des picotemens & des douleurs qui se font sentir aux membres paralytiques : on fonde encore quelque espérance sur la fiévre qui survient à la paralysie, provenant de l'apoplexie séreuse. Lorsqu'il n'y a que *perte du mouvement*, ce qui est assez familier aux hypocondriaques & aux scorbutiques, la paralysie est moins à craindre, & plus guérissable : celle qui a été précédée par l'apoplexie ou toute autre affection du cerveau, est la plus rebelle ; celle qui occupe le bas-ventre & les parties inférieures, est mortelle. La paralysie ancienne desseche les parties : il n'y a plus de guérison à espérer pour les membres atrophiés, & qui ont perdu beaucoup de leur chaleur naturelle. La paralysie se termine quelquefois par des convulsions, mais le plus souvent par la gangrene qui est communément précédée par l'enflure de la partie : on doit encore s'attendre à la gangrene dans la paralysie causée par le froid. La récidive de la maladie dont nous parlons, est plus à craindre que la premiere attaque, & rarement en a-t-on une troisieme. L'*engourdissement* dans les maladies aigues, est un très-mauvais signe, sur-tout si la tête est affectée : on a peu à craindre de celui qui attaque souvent les hypo-

condriaques & les hystériques. La *paralysie* au reste se dissipe quelquefois, ainsi que l'apoplexie, sans secours; & comme il est très-rare qu'on n'y fasse point de remede, on ne manque jamais de leur attribuer cet heureux événement : on a même vu plusieurs fois, que la paralysie contre laquelle on avoit employé tout ce que l'art peut inspirer, s'est dissipée sur le champ par une grande frayeur, par une colere excessive, ou toute autre passion vive.

PARALYSIS. L'inspection anatomique, outre tous les désordres dont nous avons fait mention dans l'article de l'apoplexie, parmi lesquels les inondations, tant du cerveau que de la moëlle de l'épine & les suppurations sont très-communes, nous présente plus particuliérement la pourriturre des corps canelés, un vice dans la moëlle de l'épine, tantôt dissoute, tantôt desséchée, la luxation des vertebres, les sutures lâches, &c. Il faut y ajoûter la bile retenue dans ses propres vaisseaux, des suppurations & pourritures dans le bas-ventre, &c.

Après ce que nous avons dit sur la *saignée* dans l'article de l'apolexie, on juge bien qu'elle ne sçauroit convenir qu'à la paralysie qui succede à l'apoplexie sanguine, encore la croyons-nous inutile, lorsqu'elle est invétérée. On doit d'ailleurs avoir égard à l'âge, à l'état des forces & aux antécédens, comme aux causes évidentes. On fera encore ici l'application de ce que nous avons rapporté au même endroit, au sujet des *émétiques* & des *purgatifs*. On peut cependant tirer de grands avantages de l'usage modéré de ces derniers, tant contre la paralysie scorbutique, que contre celle qui a succédé à la colique, &c. On ne doit pas non plus négliger l'usage des lavemens âcres, stimulans & aromatiques. Outre ces remedes généraux, & plusieurs autres que les circonstances toujours variées peuvent demander, on

recommande les *fortifians*, les *céphaliques*, les *sudorifiques*, les *anti-scorbutiques* & les *apéritifs* : les remedes les plus employés, pris dans toutes ces classes, sont la *sauge*, le *stæchas* & la *mélisse*, la fleur de souci, le camphorata, les baies de genievre, le gayac, l'aloës, les écrevisses, les cloportes, & les viperes; le succin, les martiaux, le bézoard minéral, l'antimoine diaphorétique, l'aquila-alba, & autres préparations mercurielles. On recommande encore beaucoup l'usage, tant interne qu'externe, de la térébenthine de Chio, de celle de Venise, &c. Mais on doit mettre au-dessus de tous les autres remedes les *eaux minérales chaudes*, prises tant intérieurement, qu'employées en bain, en douches, &c. Les plus fréquentées sont celles de Bourbon-Lancy & l'Archambaut, de Vichy, de Bourbonne, du Mont-d'Or, de Balaruc, de Plombieres, de Digne, d'Aix-la-Chapelle, de Bagnieres, de Barege, &c. On recommande sur-tout d'en doucher l'épine : nous devons dire enfin qu'on donne la préférence à celles de Bourbon-Lancy pour les paralysies scorbutiques. On peut encore faire usage de l'application des animaux vivans ou nouvellement tués, de leur peau, tant qu'elle conserve sa chaleur; des linimens avec l'huile pétrole, avec celle de laurier ou de fourmi, avec l'onguent martiatum & autres fortifians; des fomentations aromatiques & spiritueuses; des frictions séches, ou faites avec l'esprit de vin camphré, & autres liqueurs spiritueuses; de la flagellation avec des orties, des sinapismes, des véficatoires, du séton & du cautere : on doit mettre au même rang les bains aromatiques, & ceux de vapeur. On peut encore, au défaut des eaux thermales, préparer un bain artificiel, avec quatre livres de chaux vive & deux de soufre, qu'on fait bouillir dans la quantité convenable d'eau : le

PARALYSIS.

bain de sable, & celui du marc des raisins : les feuilles d'yeble, passées au four, dont on enveloppe les parties, &c. sont encore des topiques dont on a vu de bons effets.

MOROSIS ET MEMORIA LÆSA.

Le *défaut de conception* & de *mémoire* est l'apanage de l'enfance, & de la vieillesse : il a encore sa source, pour les autres âges, dans une disposition héréditaire ; à peine dans ce cas est-il l'objet de la médecine. Mais il n'en est pas de même de celui qui est le produit de l'apoplexie, de la commotion, de l'hydrocéphale, &c. La terreur, les chagrins & l'adversité font souvent perdre la mémoire & rendent *stupide*. Ceux qui se livrent à la débauche du vin & des femmes, de même que ceux qui font un long usage des narcotiques, éprouvent souvent le même malheur : la suppression des mois & les pertes excessives ont encore jetté dans cet état, de même que les maladies les plus graves ; car on a vu souvent des convalescens avoir oublié jusqu'à leur nom. L'abus qu'on fait de l'esprit pénétrant & de la vivacité des enfans, les travaux prématurés dont on les accable, les rendent souvent stupides : il arrive encore quelquefois, que l'esprit se développe fort tard ; car on sçait que quelques-uns de ceux qui en sont le plus pourvus, ont été lourds & stupides pendant leur jeunesse, &, ce qui est encore plus singulier, que des gens stupides & sans mémoire ont passé à l'état opposé, par une grande maladie, par une chute & autres accidens, qui, dans d'autres circonstances, ont causé très-souvent la *stupidité*.

L'héréditaire & celle qui reconnoît le grand âge, sont incurables. La *perte de la mémoire* sans cause manifeste,

manifeste, annonce souvent l'apoplexie ou la paralysie. On peut guérir celle qui vient de l'yvrognerie, des narcotiques, de l'épuisement, de la commotion & autres accidens. Lorsqu'elle est la suite des grandes maladies, elle se guérit plutôt par le tems & la nature, que par les remedes; il faut en excepter celle qui succede à l'apoplexie.

MOROSIS.

Ce que l'observation anatomique nous présente de plus commun, est l'inondation du cerveau, sa petitesse, sa flaccidité, ou sa sécheresse qui va quelquefois jusqu'à la friabilité; des hydatides, des abscès & autres tumeurs, de pierres, &c. On assure encore que la glande pinéale a manqué dans quelques sujets. On a vu quelquefois des altérations à la dure-mere qui étoit livide, chargée de pustules, dans un état de pourriture, & percée: des conformations vicieuses du crâne & des sutures; l'épaisseur extraordinaire des os, &c.

On ne sçait que trop qu'on retire dans ces deux états peu de fruit des remedes; & que si l'on revient quelquefois de l'un & de l'autre, c'est plutôt par un bon régime appuyé de tous les secours qu'on peut tirer d'une excellente éducation, que par une méthode curative: le tems & la nature peuvent agir encore ici très-efficacement. Cependant on propose, après les remedes généraux, les *céphaliques* & les *anti-spasmodiques*; tels sont les fleurs de stæchas, de romarin, de tilleul, de muguet & de la prime-vere: la pivoine, la valériane, la zédoaire & le calamus aromaticus; les cubebes, les anacardes, le macis & le girofle; l'encens & la myrrhe, l'ambre & le musc, &c. Mais on a quelques doutes sur ces derniers, dont on sçait que l'abus a produit quelquefois la stupidité à des personnes qui n'y paroissoient pas disposées. Plusieurs

MOROSIS. praticiens conſeillent l'eſprit de ſel ammoniac ſucciné à la doſe de dix gouttes, ſoir & matin. Les ſternutatoires, les ſalivans & autres évacuans hydragogues peuvent être auſſi très-utiles. Il n'eſt pas douteux enfin, que tout ce que nous venons de propoſer ne puiſſe concourir à la guériſon, lorſque la nature ſe rendra favorable; mais il n'en faut rien attendre dans le cas contraire. Nous ne devons pas oublier qu'un des principaux points du régime, eſt de donner le moins de tems qu'on pourra au ſommeil.

PERVIGILIUM.

L'*inſomnie*, en y comprenant le *coma vigil*, qui, ainſi que nous l'avons déja remarqué, appartient à cet article, eſt rarement eſſentielle, mais preſque toujours ſymptomatique, tant à la ſuite de maladies aigues, qu'à celle des chroniques. On ſçait que les troubles & les peines d'eſprit chaſſent le ſommeil; que les mélancoliques & les maniaques en ſont ſouvent privés : les gens ſecs, d'un tempérament vif & bilieux, ſont auſſi ſujets à l'inſomnie : les uns & les autres ſont encore tourmentés par des rêves pénibles & affreux, plus inſupportables que la veille; ceux encore qui paſſent trop de tems dans leur lit, n'y goûtent ſouvent qu'un repos interrompu, qui les fait plaindre de l'inſomnie. L'état de l'eſtomac produit des effets variés ſur le ſommeil; il y en a (& c'eſt le plus grand nombre) qui ſont obligés de ſe retrancher le ſouper pour pouvoir dormir la nuit, & ſe délivrer même du cochemar; pendant que les autres ne dorment bien, qu'après avoir rempli leur eſtomac. Il y en a auxquels le caffé donne des inſomnies; pendant que d'autres en prennent impunément, avant de ſe mettre au lit: ſans parler d'une infinité d'autres pe-

tits usages connus de tout le monde, dont les bons & les mauvais effets sont relatifs au tempérament ou à l'habitude.

PERVIGILIUM.

Rien n'altere plus la santé que l'insomnie ; il n'y a gueres que les mélancoliques & les fols, qui peuvent la soutenir long-tems, sans en paroître incommodés ; car on en a vu qui ont passé les mois & même les années sans dormir. L'insomnie fébrile est, comme nous l'avons dit, l'avant-coureur du délire. L'observation anatomique nous présente des inondations au cerveau & à la moëlle de l'épine ; je dirai à ce sujet, qu'on doit avoir déja remarqué dans les articles précédens, que cette cause produit le plus souvent un effet contraire. On a vu encore des abscès au cerveau, des inflammations à la dure-mere, des caries aux os du crâne, des suppurations & pourritures au pancréas, &c. Productions, comme on doit le penser, de plusieurs autres maladies dont l'insomnie n'a été que le symptome, apparemment le plus remarquable.

Quelques personnes qui se plaignoient depuis long-tems de l'insomnie, en ont trouvé le remede, en s'imposant la régle de ne rester que six ou sept heures au lit ; d'autres se trouvent bien, avant d'y entrer, d'avaler un grand verre d'*eau*, d'*orgeat*, de *limonade*, de *lait*, de *petit lait*, &c. Plusieurs usent avec succès du *sirop de nenuphar*, de celui de *violette*, &c. On peut avoir recours à la *saignée* & aux autres *remedes généraux*, lorsque des circonstances particulieres le demandent ; mais les *humectans*, les *rafraîchissans* & les *adoucissans* sont les remedes les plus employés contre toute sorte d'insomnie ; les *bains* sont souvent très-efficaces dans les habituelles. On doit encore estimer l'exercice dans un bon air, l'usage modéré & légitime

PERVIGILIUM.

des plaisirs, la musique, la lecture amusante, &c. On sçait que bien des gens s'endorment au murmure d'une fontaine, & au son de la voix d'un lecteur : on connoît toute l'efficacité des sermons; quelques-uns enfin ont été obligés de se faire bercer. Le *camphre* est un calmant dont les mélancoliques se trouvent bien, & qu'on peut donner aussi dans les maladies aigues : la *liqueur anodine minérale* & la *poudre tempérante* sont encore des remedes approuvés. A l'égard des *hypnotiques*, qui semblent être ici très-convenables, on n'en doit user qu'avec circonspection, parce que l'habitude qu'on en contracte est toujours plus ou moins préjudiciable. L'*immersion des jambes* dans l'eau chaude ou dans une décoction anodine, a été souvent très-efficace, tant dans les maladies aigues, que dans les autres cas.

INCUBUS.

Cette maladie qui paroît avoir quelque affinité avec les convulsions, est un sentiment de pesanteur sur la poitrine qu'on éprouve en dormant, & qui fatigue autant que pourroit le faire un grand fardeau, & alarme encore plus par l'idée des phantômes & autres chimeres qui l'accompagnent ordinairement; mais cette oppression & cette frayeur se dissipent par le réveil, si ce n'est qu'elles laissent quelquefois la palpitation du cœur, & beaucoup de lassitude. Le *cochemar* attaque ordinairement ceux qui ont l'estomac chargé d'alimens; & les crapuleux, sont ceux qui l'éprouvent le plus souvent; cependant les pléthoriques, les hypocondriaques, les hystériques, &, à ce qu'on prétend, les enfans à la mammelle, y sont les plus sujets; on croit pour ces derniers, que les frayeurs qui les éveillent su-

Incubus.

bitement avec des cris (*pavores*) doivent être rapportées au cochemar. Cette maladie, lorſqu'elle n'eſt ni fréquente ni violente, n'eſt pas dangereuſe; mais dans le cas contraire elle peut annoncer, ſurtout aux jeunes gens, l'épilepſie: on a même vu quelquefois que la folie en avoit été précédée; pour les vieillards, on doit la regarder comme un des avant-coureurs de l'apoplexie: on peut cependant en être ſuffoqué ſur le champ; & nous en avons des exemples pour tous les âges: on a vu encore à Rome le cochemar épidémique, & tout auſſi meurtrier que la peſte. L'*inſpection anatomique* ne nous apprend rien ſur la nature de cette maladie; ſi l'on a trouvé dans quelques-uns de l'eau dans les ventricules du cerveau, ou des ſuppurations dans différentes parties de ce viſcere, ce ſont des accidens étrangers, qui ne paroiſſent avoir aucun rapport avec l'incube.

La ſobriété eſt le point le plus eſſentiel du traitement, & il eſt ſuffiſant pour la plûpart; quelques-uns s'en délivrent, en évitant de ſe coucher ſur le dos; j'en ai cependant vu auxquels cette ſituation étoit la plus favorable. La *ſaignée* y eſt ſouvent utile: on ne ſçauroit ſe paſſer des *purgatifs*, & même quelquefois des *émétiques*: on en vient enſuite aux *délayans*, aux *tempérans* & aux *apéritifs*, aux *ſtomachiques*, tant *amers*, qu'*abſorbans* & *fortifians*, aux *céphaliques* & aux *anti-ſpaſmodiques*. Les remedes particuliers dont on a fait le plus d'uſage, ſont la fumeterre, le ſtæchas, le romarin, la méliſſe, la ſauge & la bétoine; les ſemences & la racine de pivoine, le ſuccin, l'aloës, les martiaux, le tartre vitriolé, les eaux minérales, tant froides que chaudes, &c. Cependant les cas où il eſt permis d'uſer de toutes ces choſes, ſont aſſez rares.

MELANCHOLIA.

Personne n'ignore que le penchant qui porte à la tristesse, ou aux réflexions sur des objets désagréables, peut, lorsqu'on s'y livre, conduire au délire ou la à manie. Les *mélancoliques* sont extrêmement sujets aux terreurs paniques, aux éblouissemens & aux étourdissemens ; ils répandent des pleurs sans sujet ; leur sommeil est laborieux, & accompagné de rêves effrayans : ils se plaignent communément d'une douleur ou pesanteur à la tête, & du bourdonnement d'oreille ; ils sont souvent attaqués de tremblement, de convulsions & d'assoupissement ; ils ont des palpitations, des serremens de poitrine & des anxiétés : leur pouls est petit, inégal & intermittent ; ils sont fatigués par des rapports & des flatuosités, & on sent dans plusieurs des pulsations au bas-ventre : ils rendent des crachats épais & des urines limpides ou blanchâtres ; leur bas-ventre s'éleve quelquefois, & il est presque toujours resserré. L'appréhension de la mort occupe la plûpart des mélancoliques ; quelques-uns cependant craignent de vivre, & desirent de bonne foi la fin de leurs peines : il y en a dont le délire est singulier & risible ; il ne roule souvent que sur un seul objet : tous nos livres sont remplis de ces sortes d'histoires. Il y a une autre sorte de délire mélancolique, qui porte les malades à s'échapper pendant la nuit, & à courir les champs comme des loups ; on l'appelle pour cette raison *lycantropie* ; d'autres, sans s'échapper, veulent toujours changer de lieu, & ne croient pouvoir être bien, que là où ils ne sont pas : il y en a au contraire, qui ne veulent pas quitter leur place, & qui tombent dans une espece de stupidité qui les rend indifférens, ou

pour la compagnie, ou pour la ſolitude. Il faut encore mettre ſous ce titre la *noſtalgie*, qu'on appelle communément *la maladie du pays*, quoique le deſir de revoir ſa patrie ſoit ſouvent très-raiſonnable. MELANCHOLIA.

L'amour, les chagrins & l'adverſité, ſont les ſources les plus ordinaires de la *mélancolie :* elle dépend quelquefois d'une diſpoſition héréditaire. La ſuppreſſion des hémorrhoïdes & une infinité d'autres maladies peuvent y donner lieu ; mais c'eſt une ſuite ordinaire des affections hypocondriaques & hyſtériques ; je dis ordinaire, parce que je ne crois pas qu'on puiſſe confondre ces maladies : car tous les hypocondriaques ne ſont pas mélancoliques, & ces derniers ne ſont pas toujours hypocondriaques ; cependant il eſt vrai que ces deux états s'uniſſent tôt au tard pour le plus grand nombre. On ſçait aſſez que la mélancolie & toutes les affections de l'ame peuvent produire les plus grands déſordres ; & que le ſcorbut, la fiévre lente, le maraſme, &c. en ſont les ſuites les plus ordinaires. On a vu quelquefois que le flux hémorrhoïdal, les plaies, la gale & autres maladies de la peau, ont terminé heureuſement cette maladie, ſur laquelle l'obſervation anatomique nous donne peu de lumiere : ce n'eſt pas que nous manquions d'ouvertures de cadavres ; mais les hiſtoires qu'on y a joint, ſont ſi abbrégées, qu'il eſt impoſſible d'y démêler ſi elles regardent la mélancolie, ou l'affection hypocondriaque ; deux maladies que les auteurs ont communément confondues.

On a vu dans la plûpart les vaiſſeaux du cerveau engorgés par un ſang noirâtre & épais, de l'eau dans les ventricules, &c. On a encore obſervé quelquefois le plexus choroïde, enveloppé d'une ſorte de mucoſité, la glande pinéale d'une

MELANCHOLIA.

grosseur extraordinaire, &c. Le cœur a paru dans quelques-uns desséché & vuide de sang ; on a trouvé dans d'autres ses ventricules remplis de concrétions polypeuses, ou d'un sang fétide & dissous, sans parler de quelques désordres relatifs aux visceres du bas-ventre, dont nous avons fait mention dans l'article de l'affection hypocondriaque.

La maladie qui est l'objet de celui-ci, ne demande communément aucun traitement qui releve de la médecine; mais si dans quelques circonstances on est forcé d'avoir recours aux remedes, on ne doit y employer que les plus doux; & les praticiens éclairés & de bonne foi, conviendront que rien n'est plus commun que de voir empirer cet état entre leurs mains. La *saignée*, quoi qu'en disent presque tous les auteurs, n'est pas toujours nécessaire, lorsqu'il n'y a pas suppression de quelque perte de sang. Les *émétiques* peuvent être très-avantageux, ainsi que les *purgatifs*, lorsque l'état des premieres voies les demande. Mais rien n'est au-dessus des *humectans*, des *délayans* & des *tempérans* ; tels sont l'eau simple, les chicoracées, la fumeterre, la patience, &c. le lait d'ânesse ou de chévre, le petit lait, les eaux minérales froides, &c. On a besoin quelquefois d'avoir recours aux *apéritifs*, aux *nîtreux*, aux *martiaux* & aux *anti-scorbutiques* : il est encore des cas où l'on peut user des *céphaliques*, des *anti-spasmodiques* & des *calmans* : le safran & le camphre, parmi ces derniers, peuvent être d'un bon secours ; on peut aussi recourir aux *hynoptiques* dans les cas pressans ; mais on doit se souvenir que s'ils peuvent pallier la maladie, ils la rendent aussi plus rebelle. Je dirai enfin, qu'après la *boisson abondante*, les lavemens rafraîchissans & les bains dont on doit beaucoup attendre, je ne connois rien de meilleur que la *dissipation* & l'*exercice* : j'ajoûterai encore, que

la *nostalgie* demande moins de remedes, & qu'il n'y a que le retour à sa patrie qui puisse la faire cesser ; mais on fait souvent la faute de prendre ce parti trop tard.

MANIA.

On sçait que les maniaques ont une force étonnante, qu'ils ont beaucoup de penchant à l'acte vénérien, & qu'ils supportent le froid, la faim & les veilles, sans en paroître incommodés. Nous avons dit que le dernier dégré de la mélancolie avoit beaucoup d'affinité avec la manie ; aussi voit-on que les mêmes causes fortifiées par une disposition héréditaire, peuvent jetter dans l'un ou l'autre état. Ceux qui se livrent aux passions vives, avec une forte dose de ce qu'on appelle *bel esprit*, doivent craindre pour leur raison : on voit tous les jours, qu'une joie excessive, un amour insensé, les chagrins & l'adversité peuvent la troubler ; de même que l'usage immodéré des narcotiques, les poisons assoupissans, l'abus du vin & des liqueurs spiritueuses, &c. On sçait encore que la suppression des pertes de sang habituelles & des lochies, l'affection hypocondriaque & hystérique, & quelques autres maladies graves, comme la phrénésie, les affections comateuses, &c. ne produisent que trop souvent le même effet. Ceux qui se livrent sans mesure à la méditation, ou qui s'appliquent à l'étude des sciences abstraites ; comme aussi les personnes pésantes & stupides en sont encore très-susceptibles.

On peut guérir, sans beaucoup de difficulté, la *manie*, lorsqu'elle est récente, & sur-tout si les attaques en sont légeres : on espere aussi beaucoup de celle qu'on rapporte à quelque maladie aigue, ou à tout autre accident passager ; mais l'invétérée, celle qui n'a point de rémission, ou qui reconnoît

MANIA. une cause dont l'époque est ancienne, résiste le plus souvent à tous les remedes. On a observé que les grandes pertes de sang, & même les autres évacuations, comme la diarrhée & la dyssenterie, ont terminé quelquefois la manie : la fiévre quarte & les autres intermittentes ont aussi produit le même effet, quoique dans d'autres circonstances elles ayent donné lieu à la maladie dont nous parlons. Ceux qui en reviennent, ont beaucoup de peine à vaincre un affreuse tristesse, que le souvenir humiliant de leur état précédent entretient.

L'ouverture des cadavres nous a montré le cerveau sec & durci ; sa masse élastique, qui se relevoit, lorsque le crâne étoit enlevé ; le plexus choroïde variqueux & gorgé d'un sang noirâtre, ainsi que les sinus & les autres vaisseaux ; de l'eau répandue & des hydatides dans les ventricules ; des taches noires, tant au cerveau qu'à la dure-mere ; la pourriture de cette enveloppe ; des ossifications à la faulx & à la tente du cervelet ; la pie-mere épaisse & calleuse, sans apparence de vaisseau ; des vers, tant dans le cerveau que dans les sinus frontaux ; les os du crâne d'une épaisseur extraordinaire ; la vésicule du fiel pleine d'une bile gluante & verdâtre, ou noire, &c.

Les *saignées* nombreuses sont ici, sans contredit, nécessaires : on ne se contente pas de tirer du sang des veines du bras, du pied & de la gorge, on ouvre encore l'artere temporale ; & cette opération, aujourd'hui très-négligée, a produit quelquefois les meilleurs effets : on applique encore dans la même vue des sangsues aux hémorrhoïdes, aux veines du front, &c. On emploie enfin tous les moyens connus pour rappeller le flux hémorrhoïdal, le menstruel, &c. Les *émétiques* & les *purgatifs* sont encore indispensables ; ils servent principa-

lement à évacuer la bile qui, dans cette maladie, croupit ſouvent dans les premieres voies, ou dans ſes propres vaiſſeaux : les lavemens ſtimulans & purgatifs rempliſſent les mêmes vues ; mais les *délayans*, les *humectans*, les *tempérans*, les *rafraîchiſſans* & les *nitreux*, ſont les remedes ſur leſquels on peut le plus compter ; tels ſont la boiſſon abondante ſimple ou compoſée, l'eau à la glace, les chicoracées, la bourrache, la fumeterre ; le riz, l'orge, le lait, le petit lait, l'orgeat, les émulſions, les eaux minérales froides, &c. Les *calmans*, non narcotiques, ſont encore d'un grand ſecours ; le *camphre* ſur-tout y eſt d'une grande efficacité ; on peut en donner juſqu'à un demi-gros, une ou deux fois par jour : on peut même pour la fureur employer le *ſucre de Saturne*, depuis deux grains juſqu'à huit. Les *anti-ſpaſmodiques* y ſont encore utiles ; mais l'opium, le pavot, & les autres hypnotiques n'y réuſſiſſent pas ; & il eſt ſurprenant que des médecins, d'ailleurs célébres, ſe ſoient opiniâtrés à en vouloir donner, quoiqu'on ait éprouvé cent fois qu'ils rendoient les malades plus furieux : on n'a pas la même choſe à craindre du nénuphar & de la violette, dont on peut donner les ſirops. L'*hellebore*, autrefois ſi célébre, & qu'on croit encore employer aujourd'hui, ne mérite pas qu'on s'y arrête ; nous en dirons les raiſons ailleurs.

MANIA.

Il eſt important dans cette maladie de faire un grand uſage des *bains* plus froids que chauds, & c'eſt un des remedes les plus efficaces : on arroſe encore la tête avec de l'eau froide, & même à la glace : le bain des extrémités inférieures, qui demande moins d'appareil, peut être répété ſouvent : on donne encore les bains froids domeſtiques ; on plonge auſſi les malades dans les rivieres ou dans la

MANIA. mer ; cette immerſion doit être ſubite & imprévue, & doit durer autant que les malades peuvent la ſoutenir. On propoſe de plus la *caſtration ;* & je crois que cette opération qu'on ſçait avoir été pratiquée avec ſuccès, pourroit être utile dans bien des cas : celle du trépan a encore réuſſi, de même que le cautere, &c. On ſçait enfin que des maniaques ont été guéris par une frayeur, par une chute avec fracture aux os du crâne, ou par d'autres accidens : les praticiens judicieux ſçavent tirer des vues de toutes ces obſervations qui ne paſſent que pour curieuſes dans l'eſprit de ceux qui craignent de s'écarter de leur routine.

PHRÆNITIS.

On a vu dans les articles précédens, qu'il y avoit des égaremens d'eſprit qui n'apportoient aucun changement à l'état du pouls ; mais le *délire* qui eſt accompagné de la fiévre, eſt d'une autre nature. Il y en a de deux ſortes, un qui doit être regardé comme la *maladie principale*, & qui excite la fiévre ; l'autre qui n'eſt qu'un accident commun à toutes les fiévres dont il eſt le *ſymptome :* ce qui forme, comme il eſt aiſé d'en juger, une grande différence qu'il eſt ſurprenant que ſi peu d'écrivains ayent ſenti ; cependant il peut arriver à ceux qui ont le délire, dont nous avons fait mention dans les articles précédens, que la fiévre ſurvienne par accident, ce qui ne doit pas changer, comme on le penſe bien, le caractere de la premiere maladie. Il n'y a que le *délire idiopathique* ou *eſſentiel*, accompagné toujours de la fiévre, qui doive porter le nom de *phrénéſie*, dont il eſt ici principalement queſtion : celui qui n'eſt qu'accident de la fiévre, doit être appellé *délire fébrile.* Il eſt cependant bon d'obſerver que le délire mélancolique & le fébrile,

la phrénésie & la manie ont tant de dégrés, & se rapprochent par tant de nuances, qu'il est quelquefois très-difficile de trouver le point de partage; mais les suites dissipent le brouillard. La *vraie phrénésie*, qui est plus rare qu'on ne pense, est précédée par une chaleur, & beaucoup de douleur à la tête, que les malades rapportent avec raison à l'intérieur; de la rougeur du visage & des yeux, de l'insomnie, &c. La fiévre qui est la suite de cet état, n'est pas toujours proportionnée à ce qui se passe à la tête; & ce délire seroit alors peu différent de la manie, si cette derniere n'étoit de beaucoup plus de durée. Le *délire fébrile* ou *symptomatique*, qui est si commun, survient à la fiévre, & n'en est que l'accident indépendamment duquel elle poursuit toujours son cours; ce qui n'arrive point à la phrénésie, laquelle cessant, il ne reste plus de maladie; & la convalescence est des plus courtes.

PHRÆNITIS.

Je ne dois pas passer ici sous silence une autre sorte de délire symptomatique, que les praticiens ne voient jamais, mais dont tous les livres ne cesseront de faire mention, sous le nom de *paraphrænitis:* c'est mal-à-propos qu'on la range parmi les maladies de la tête, puisqu'elle ne differe en aucune maniere de la pleurésie: elles dépendent l'une & l'autre de la seule inflammation de la plevre; avec cette différence, que dans la premiere c'est la portion de cette membrane qui recouvre le diaphragme, qui est affectée. Je n'ai point vu le paraphrænitis, tel que les auteurs qui se copient presque tous, l'ont décrit; & je n'ai rencontré que deux fois d'après l'ouverture des cadavres la vraie pleurésie, que la plûpart de ceux qui se mêlent de faire la médecine croyent pourtant traiter tous les jours: j'ajoûterai encore que le délire n'est

PHRÆNITIS.

point essentiel à l'inflammation de la plevre & du diaphragme, puisqu'on a vu plusieurs fois ces parties enflammées & suppurées, sans qu'il y ait eu le moindre délire ; ce qui donne le dernier coup à la doctrine des anciens, & de ceux qui la suivent aveuglément.

Nous avons dit ailleurs que la foiblesse extrême que laissent les grandes maladies, l'affection hypocondriaque & hystérique, les peines d'esprit, &c. peuvent jetter dans le *délire mélancolique* : on a vu encore que le *délire fébrile* pouvoit survenir aux fiévres de toutes les especes, & qu'il étoit précédé par la céphalalgie & par l'insomnie ; que les yeux enflammés, le regard fixe, les larmes, les inquiétudes extraordinaires, ou une tranquillité subite, sans cause apparente, l'annonçoient ; la rentrée des érésypelles y donne encore lieu. La *vraie phrénésie* dont la durée n'est que de quelques jours, & rarement de sept, attaque les jeunes gens les plus vigoureux ; ceux qui font un grand usage des alimens salés & épicés, comme aussi du vin & des liqueurs ; ceux qui sont d'un tempérament bilieux, & enclins aux emportemens ; ceux qui ont été exposés au soleil, qui ont reçu des contusions à la tête, &c.

On sçait que le délire mélancolique ne menace point la vie ; mais celui qui survient aux fiévres bilieuses, inflammatoires & autres, à la petite vérole & à la rougeole, à la passion iliaque, &c. est toujours fort à craindre. La phrénésie est une maladie des plus graves qui enleve souvent les malades le troisieme ou le quatrieme jour : on redoute dans ce cas les tremblemens & les convulsions : les vomissemens d'une bile porracée sont très-suspects ; les urines supprimées ou blanchâtres sont aussi de mauvais augure. On a observé que l'hémorragie, le flux hémorrhoïdal, le cours de

ventre & quelquefois les sueurs, avoient été salutaires : on a encore bonne opinion des douleurs qui se font sentir à quelque partie du tronc ou des extrémités, comme de l'éruption des varices, &c. Si le délire enfin, tant l'essentiel, que le symptomatique, subsiste après la fiévre, il dégénere en mélancolie, en manie, ou en léthargie.

PHRÆNITIS.

Je ne ferai point mention ici des différens désordres, qui, dans les maladies aigues & chroniques, peuvent donner lieu au délire : j'exposerai simplement ce qu'on a observé de plus particulier dans le cerveau, ou qui paroît appartenir spécialement à la phrénésie. On y a vu les sinus de la dure-mere & les autres vaisseaux du cerveau fort engorgés, le plexus choroïde variqueux ; des inondations, des tumeurs, des excroissances & des vers. Le cerveau a souvent paru desseché, enflammé, suppuré ou gangrené : on a observé les mêmes vices, mais plus rarement à la moëlle de l'épine : les méninges ont été trouvées arides, enflammées, suppurées & pourries : on a encore remarqué des pustules sur la dure-mere, & ses productions en partie ossifiées : on a enfin vu la bile croupissante dans ses propres réservoirs.

Le délire sans fiévre demande les remedes que nous avons indiqués dans les articles de la mélancolie & de la manie : les circonstances doivent en régler le choix. Le traitement du délire fébrile & symptomatique appartient encore à l'article des fiévres ; je dirai simplement à ce sujet, que les saignées n'y sont pas aussi efficaces qu'on le pense, sur-tout lorsque la maladie est avancée, & qu'on en a fait déja plusieurs avant cet accident. Quant à la *phrénésie*, on ne sçauroit trop se presser de tirer du sang de tous les vaisseaux qu'on est dans l'usage d'ouvrir : les *saignées* du pied sont ici les

PHRÆNITIS.

plus recommandées ; l'artériotomie y a été aussi pratiquée avec succès. L'*émétique* & les *purgatifs*, lorsqu'on a bien désempli les vaisseaux, sont très-convenables & terminent souvent la maladie, qui a résisté à toutes les saignées : les lavemens laxatifs & stimulans, sont aussi d'une grande utilité. On doit faire, pendant tout le cours de cette maladie, un grand usage des *délayans*, des *humectans*, des *adoucissans* & des *tempérans* ; parmi lesquels l'eau de riz, de chicorée & de poulet ; le petit lait & les émulsions sont les plus employés. Le *camphre* & le *nître* passent avec raison pour les meilleurs calmans dont on puisse user dans cette rencontre ; mais les narcotiques sont dangereux : ils tourmentent d'ailleurs plus les malades qu'ils ne les calment : on doit même bannir tous les topiques qui ont cette qualité. Les *synapismes*, les *véficatoires* & les *ventouses*, appliqués aux parties inférieures, ne sont bien efficaces, que lorsqu'on a fait précéder les évacuations nécessaires, & la boisson la plus abondante. L'*immersion des pieds* dans l'eau chaude, peut produire encore de bons effets, de même que l'application des *sangsues* aux vaisseaux hémorrhoïdaux, sur-tout lorsque leur flux a été supprimé.

CONVULSIO.

On doit distinguer la *convulsion*, des *mouvemens convulsifs* : dans le premier cas, les parties demeurent fixes & immobiles : dans le second, elles sont agitées par des secousses plus ou moins violentes. Les mouvemens convulsifs entraînent presque toujours la perte de connoissance ; on la conserve au contraire, assez communément dans la convulsion : la respiration dans l'un & l'autre cas souffre peu ; mais le pouls est le plus souvent obscur

&

& quelquefois fébrile. On sçait que ces maladies peuvent être générales ou particulieres; & personne n'ignore que les muscles en sont le siége : leur durée est toujours très-incertaine ; mais elles ont quelquefois des retours très-réguliers, de même que la fiévre intermittente ; ce qu'on observe assez souvent à celles dont le caractere est hystérique. Si la convulsion éloigne les deux angles de la bouche, on l'appelle *spasme cynique ;* si elle n'est que d'un côté, elle produit la *contorsion de la bouche ;* il faut distinguer cette derniere de celle qui vient de la paralysie, dont l'effet apparent est à-peu-près le même. La convulsion qui attaque les muscles de l'épine, est nommée *tetanos ;* elle commence communément par les muscles de la mâchoire, & gagne ensuite le col & le dos, jusqu'aux extrémités inférieures : si les seuls fléchisseurs souffrent, on l'appelle *emprosthotonos ;* si ce sont les seuls extenseurs, *opisthotonos ;* mais ces différences, que les auteurs scholastiques n'oublient jamais, sont très-négligées des praticiens. Il y a encore d'autres maladies convulsives, dont nous ferons mention dans des articles particuliers ; telles sont l'*épilepsie*, l'*asthme convulsif*, le *cochemar*, la *palpitation*, l'*éternuement*, le *hoquet*, le *priapisme*, &c. On pourroit encore mettre dans la classe des convulsions le *bâillement* & les *pandiculations*. On fait mention d'une autre sorte de convulsion générale, qu'on nomme *catalepsie*, sur laquelle on a débité bien des fables ; ce n'est qu'un dégré des autres convulsions, dans lequel les parties plus flexibles peuvent se déplacer & retenir la situation qu'on leur donne ; elle appartient principalement à l'affection hypocondriaque & hystérique, & demande le même traitement : on n'a, pour s'en convaincre, qu'à jetter les yeux sur toutes les histoires qu'on nous en a laissées ; on y verra

CONVULSIO.

Catochè.

CONVULSIO.

que la *catalepſie* a été preſque toujours la ſuite des méditations outrées ſur la religion, de la trop grande application à l'étude, & de toutes les paſſions vives.

Convulſionaires.

Je ne dois pas oublier une autre eſpece de convulſion encore plus ſinguliere, qui fait danſer & cabrioler les malades; on l'appelle *Chorea ſancti Viti*, ou la *danſe de S. Guit*; elle eſt familiere aux fanatiques & aux enthouſiaſtes: il n'y a pas long-tems qu'elle ſe montra au milieu de Paris; & elle y ſeroit encore, ſi les ordres du Roi ne l'avoient fait ceſſer; car elle eſt plus du reſſort de la police que de celui de la médecine. On peut mettre dans la même claſſe ces prétendues *poſſeſſions* qui en impoſoient à la ſimplicité de nos peres, mais qui ne feroient pas fortune dans ce ſiécle éclairé.

Les malades dans la plûpart des convulſions ne peuvent ni parler, ni agir; mais quelques-uns dans cet état voient & entendent tout, & en conſervent même le ſouvenir. Nous avons dit qu'il n'en étoit pas de même des mouvemens convulſifs, qui privent ordinairement de tous les ſens: les convulſions de l'une & l'autre eſpece, ſont ſouvent annoncées par des éblouiſſemens, & le tintement d'oreille; par des bâillemens, des pandiculations & des tremblemens; par des anxiétés, des cardialgies & des nauſées; par des palpitations & le déſordre du pouls; par un froid, ou un fourmillement aux pieds; par l'apparence d'un air froid, qui du coccyx monte le long de l'épine; par la tenſion des hypocondres, la conſtriction violente de l'anus, du col de la veſſie, &c. Après l'accès, les malades ſe ſentent briſés & moulus; quelques-uns ont des défaillances, ou tombent dans un profond ſommeil; d'autres reſtent avec des engourdiſſemens; il y en a qui le terminent par des cris ou des hurlemens; pluſieurs enfin ſouffent pendant l'accès un

priapisme violent, qui ne cesse pas même après la mort.

CONVULSIO.

Tout le monde sçait que les femmes & les enfans, les hystériques & les hypocondriaques, sont les plus sujets aux convulsions : l'amour insensé, tant dans la spéculation, que dans la pratique, la peur & les autres passions de l'ame y donnent souvent lieu. Elles précedent quelquefois l'éruption des régles, ou sont la suite de leur suppression, des accouchemens laborieux & des fausses-couches. Les violens efforts du vomissement & les purgatifs drastiques ; la suppression ou la rétention des urines ; celle de la semence : les vers sur-tout des enfans ; la piqueure ou la morsure des animaux, les poisons, les vins frelatés avec la litharge ; la goutte remontée, la rentrée des éruptions cutanées ; la suppression de la sueur, &c. peuvent jetter dans cet état : il est encore la suite de l'abstinence outrée, & des grandes pertes : les contusions, les plaies, les fractures, les luxations, les douleurs extrêmes, & toutes les causes irritant les parties nerveuses & membraneuses, peuvent exciter des convulsions : on en a vu souvent après l'opération de la sarcocelle & de la castration, sans parler des convulsions symptomatiques des fiévres, dont nous avons fait mention ailleurs.

Les convulsions & les mouvemens convulsifs sont moins à craindre pour les enfans que pour les adultes, pour les femmes que pour les hommes. Ces deux états se terminent quelquefois par l'hémorragie, par la profusion d'urine, par la sortie des vers, par le vomissement, &c. Tous les auteurs disent, après *Hippocrate*, qu'on est sauvé dans le tetanos, si l'on passe le quatrieme jour ; j'en ai pourtant vu qui sont morts le douzieme ou le quinzieme de leur maladie : on augure bien sur la parole

Convulsio.

du même auteur de la fiévre qui survient aux convulsions, mais l'événement dément encore cette prédiction. Tout le monde sçait que les convulsions de l'une & l'autre espece peuvent dégénérer en épilepsie ou en apoplexie, & que cette derniere, ainsi que la paralysie, est sur-tout à craindre dans un âge avancé. Les convulsions qui précedent l'éruption de la petite vérole & les autres maladies aigues, ne sont pas si dangereuses que dans les autres tems; celles qui surviennent aux grandes pertes de sang, sont souvent mortelles : on ne juge pas plus favorablement de la convulsion des yeux, sur-tout dans les enfans. Le spasme cynique, d'ailleurs très-rare, est réputé mortel; on craint moins la contorsion de la bouche. Nous avons dit ce qu'on devoit penser des jectigations des tendons du poignet, qu'on apperçoit si communément dans les fiévres, en touchant le pouls. Nous dirons enfin que les mouvemens convulsifs sont incomparablement moins à craindre dans les maladies chroniques, que dans les aigues; & qu'on appréhende encore moins ces légers mouvemens habituels qui font faire au visage certaines grimaces, & qui excitent aux autres parties des jectigations, des frémissemens, &c. qu'on ne regarde pas comme maladie.

Après tout ce que nous avons dit sur les causes évidentes des convulsions, on juge bien que nous aurions trop à faire si nous voulions rapporter tout ce qu'on a observé dans les cadavres, qui peut y être relatif. Nous ne ferons donc mention que de ce qu'on a découvert de plus particulier au cerveau & à la moëlle de l'épine : on a vu dans le premier tous les vaisseaux engorgés, mais rarement des extravasations de sang : on y a observé très-communément des inondations, sur-tout à la base du crâne, aux environs de la moëlle allongée, & dans

le quatrieme ventricule. On a apperçu quelquefois des tumeurs qui avoient différens siéges : on a trouvé assez rarement de la sécheresse dans le cerveau & ses enveloppes ; mais rien n'a été plus commun que la suppuration ou la pourriture. On croit avoir remarqué que la moëlle de l'épine étoit le siége des convulsions qui laissoient la liberté des sens & celle de la parole : on y a découvert tous les désordres dont nous venons de parler ; mais les inondations entre ses deux enveloppes, sont les plus ordinaires : on a enfin trouvé les vertebres cariées. De tous les autres vices, la suppuration du diaphragme, les pierres des reins, les crudités acides dans l'estomac ou le duodenum, les vers, &c. sont les plus familiers. Nous avons dit que le priapisme subsistoit dans quelques cadavres ; mais on a observé une chose plus surprenante, c'est la fracture de plusieurs os qui n'ont pu résister aux violentes secousses.

CONVULSIO.

Il y a en général peu de remedes à faire pendant le paroxisme ; & j'ai observé très-souvent, que la pratique contraire étoit infructueuse ou meurtriere ; cependant la plûpart des praticiens n'épargnent alors ni les saignées ni les émétiques ; & le public est si accoutumé à cette méthode, qu'il ne manqueroit pas de rendre responsable de tous les événemens celui qui auroit eu le courage de ne la pas suivre. Je ne dissimulerai cependant pas qu'il est des circonstances qui demandent ces grands remedes ; mais je dois ajoûter qu'elles se rencontrent rarement. On peut user pendant le paroxisme des lavemens purgatifs & stimulans, & de tous les remedes externes dont nous avons fait mention dans les articles de l'apoplexie & des affections comateuses ; tels sont les *sternutatoires*, l'odeur du vinaigre, de l'esprit volatil de sel ammoniac, de l'*eau de luce*, de l'*huile*

CONVULSIO. *pétrole*, de la *térébenthine* & autres substances fétides ; les *frictions* au dos & aux jambes ; les ligatures douloureuses ; les linimens émolliens & aromatiques, appliqués à l'épine ; les ventouses seches & scarifiées ; l'immersion des pieds dans l'eau chaude, & autres bains partiaux pour les convulsions particulieres, &c. On peut encore, si les malades ont la liberté d'avaler, donner des *anti-spasmodiques*, tels que les gouttes d'Angleterre, la teinture de castoreum & de succin, l'eau de fleur d'orange, &c. On a encore vu dans ces cas de très-bons effets de l'eau froide prise en quantité.

Lorsque l'accès est dissipé, il faut tâcher d'en prévenir le retour par les remedes appropriés aux différentes causes que nous avons rapportées ; car on perdroit alors sa peine, si l'on ne dirigeoit le traitement vers le mal qui donne lieu aux convulsions, purement symptomatiques. Pour les autres cas qui ne reconnoissent aucune cause passagere ou accidentelle, il faut avoir recours aux remedes qui conviennent principalement à la mélancolie. Les *saignées* sont très-communément nécessaires ; il n'est pas moins important de *vuider les premieres voies* par tous les moyens connus. On fait usage en meme tems des *délayans*, des *humectans*, des *tempérans* & des *adoucissans* : les tisanes nîtrées, l'eau de veau ou de poulet, le petit lait, les émulsions, &c. y sont fort employés. Les *anti-spasmodiques* ne conviennent pas moins dans le relâche que dans le paroxisme ; les céphaliques & les carminatifs en approchent de très-près ; mais tous ces remedes ne sont pas si efficaces qu'on le pense ; les plus usités sont la mélisse, la sauge & la bétoine ; les fleurs de tilleul, de prime-vere & de muguet ; la pivoine & la valériane ; le succin, le castoreum, la poudre de guttete, &c. On a recours dans quel-

ques circonstances aux *amers*, aux *absorbans*, aux *contrevers*, aux *apéritifs*, &c. Tels sont le quinquina, la coralline, les cloportes, les martiaux, &c. Le *camphre* & la *liqueur anodine minérale* sont les *calmans* les plus convenables à cet état; mais les *narcotiques* sont très-dangereux, quoique quelques praticiens ne craignent pas de les joindre aux anti-spasmodiques. Le *lait* & l'usage interne des *eaux minérales*, tant froides que chaudes, fournissent des secours très-efficaces. On peut retirer encore de grands avantages des bains des eaux thermales & autres, tant généraux que partiaux, comme de tous les topiques dont nous avons déja fait mention. Le changement d'air, les voyages & la dissipation, produisent quelquefois des effets plus sensibles, que ceux qui résultent de tous les remedes que nous venons d'indiquer. On assure que des gens attaqués depuis long-tems de convulsions ne s'en sont délivrés, après avoir essayé de tout, qu'en portant sur eux une pierre d'aimant bien armée : ce fait, tout singulier qu'il est, n'est pas hors de vraisemblance ; mais il suppose au moins qu'il n'y a aucun vice local.

CONVULSIO.

EPILEPSIA.

On sçait que ceux qui en sont frapés tombent sans sentiment ni connoissance, avec des contorsions horribles, qui n'épargnent pas même les yeux; qu'ils ont l'écume à la bouche, sur-tout à la fin de l'accès : leur visage s'enfle & devient violet; leur langue s'épaissit & sort quelquefois de la bouche, exposée au tranchant des dents qui peuvent la déchirer & même la couper : la plûpart ont une sorte de ronflement qu'on peut entendre de loin : il y en a qui hurlent, & se meurtrissent de coups ; d'autres sont dans l'aliénation, & disent des choses extraor-

EPILEPSIA.

dinaires, que des gens ſimples, ou des frippons ont voulu faire paſſer pour des marques certaines de poſſeſſion : il y en a encore qui ont des viſions avant ou après les paroxiſmes, que bien des fourbes ont encore ſçu mettre à profit : les jeunes gens ont ſouvent des érections, ſuivies de l'éjaculation de la ſemence ; ils dardent auſſi leur urine à une grande diſtance, & leur ventre ſe vuide avec la même promptitude. Les accès qui ſont quelquefois doubles, ſe terminent par une eſpece de léthargie, ou laiſſent une grande peſanteur à la tête ; quelques-uns reſtent pendant pluſieurs jours hébêtés ; d'autres demeurent engourdis, mais tous éprouvent une grande laſſitude.

Le retour des paroxiſmes eſt le plus ſouvent ſoumis à des périodes aſſez réguliers, comme d'une année, d'un mois, d'une ſemaine, d'un ou pluſieurs jours, ou même de quelques heures : il y en a qui ſuivent exactement les lunaiſons, & ce n'eſt pas ſans raiſon que les anciens donnoient à ces malades le nom de *lunatiques*. La durée des accès varie encore infiniment ; la plus ordinaire eſt depuis un quart d'heure, juſqu'à une ou deux heures ; on en a vu qui ont duré un ou pluſieurs jours. Quelques malades ont des avertiſſemens dont ils profitent pour ſe garantir de la chute ; tels ſont une peſanteur à la tête, des éblouiſſemens ou des bluettes ; le tintement d'oreille, la palpitation, l'enflure de la région épigaſtrique, les borborygmes, le refroidiſſement des extrémités, &c. Pluſieurs encore éprouvent une ſenſation à quelques parties des extrémités, qui, remontant à la tête, leur donne quelquefois le tems de ſe coucher par terre pour éviter la contuſion. On prétend en avoir vu qui conſervoient le ſentiment & la connoiſſance ; mais ceux-là ſont-ils vraiment épileptiques ? Car ſi quelque choſe peut

distinguer l'épilepsie des autres convulsions, c'est la perte de l'un & de l'autre ; & cette remarque peut servir à découvrir l'imposture de tant de vagabonds qui ont l'art de contrefaire cette maladie. Cependant il est très-difficile d'assigner un caractere distinctif à l'épilepsie ; nous ne tirons sur ce point aucune lumiere de cette quantité prodigieuse d'ouvrages qu'on a faits sur cette matiere : il est même aisé de s'appercevoir que presque tous nos écrivains ont souvent confondu l'épilepsie avec les autres convulsions. Cette observation n'a pas échappé à *Boerhaave* ; mais il ne nous a pas appris à éviter l'erreur. Cependant il paroît permis de demander s'il est bien assuré que l'épilepsie soit d'un caractere différent ? Les observations anatomiques ne le prouvent pas : les causes évidentes qui donnent lieu à toutes ces maladies, paroissent être les mêmes ; & l'on ne voit pas beaucoup de différence dans le traitement qu'on a appliqué avec le plus de succès aux unes & aux autres, sans parler de leurs suites qui se ressemblent beaucoup.

Epilepsia.

Les enfans & les jeunes gens, les cachectiques & les mélancoliques sont les plus sujets à l'épilepsie : les vieillards en sont exempts, s'ils ne l'ont contractée dans leur jeunesse. Il paroît par les observations, que les femmes, sur-tout dans la grossesse ou ses suites, en sont souvent attaquées ; mais, comme nous l'avons dit, l'hystérie lui ressemble beaucoup. Toutes les passions vives, & principalement les grandes frayeurs, peuvent jetter dans l'épilepsie. L'*idiopathique* reconnoît un vice local, dont il est difficile d'assigner la cause : la gale & autres éruptions rentrées, les vieux ulceres desséchés, les fiévres intermittentes mal traitées, &c. peuvent y donner lieu. La *sympathique* dépend le plus souvent du mauvais état des premieres voies ; elle peut pro-

EPILEPSIA.

venir encore de la semence retenue dans l'un & l'autre sexe, de la suppression des régles ou de tout autre vice de la matrice ; de la dentition, & des vers dans les enfans, des contusions, des plaies, des fractures, des caries, & autres causes dont nous avons fait mention dans l'article précédent, qui a une très-grande affinité avec celui-ci. L'épilepsie des enfans dans l'un & l'autre sexe, se termine communément à l'âge de puberté ; on a remarqué qu'elle duroit sept mois ou sept ans, mais je ne garantis pas l'observation : les adultes la gardent souvent toute leur vie. L'*épilepsie* est d'autant plus dangereuse, que les accès se suivent de plus près : l'héréditaire est rarement guérissable ; celle qui reconnoît un vice local dans le cerveau ne l'est jamais : la sympathique, au contraire, se guérit avec assez de facilité. Ceux qui périssent de l'épilepsie passent dans un état très-semblable à celui de l'apoplexie : il s'en est même suivi des paralysies ; car tous ceux qui paroissent devenir apoplectiques ne meurent pas : il y en a qui tombent dans des syncopes qui ne laissent presque aucun signe de vie, & l'on ne peut pas même douter qu'on n'en ait enterré de tous vivans. Ceux qui reviennent de ces sortes d'attaques, restent souvent stupides ou maniaques : on a remarqué plusieurs fois, que la fiévre quarte & plusieurs autres grandes maladies avoient délivré pour toujours de l'épilepsie.

Les ouvertures nous montrent, outre la conformation vicieuse du crâne & des sutures, des pointes osseuses, fixes ou mobiles, tenant à la boîte osseuse, & pouvant piquer la dure-mere ; des tumeurs de la même nature qui la pressoient, des ossifications assez fréquentes dans quelque partie de cette enveloppe, de la faulx & de la tente du cervelet, dont les pointes irrégulieres & saillantes pouvoient

blesser la pie-mere & le cerveau ; des pustules sur la dure-mere ; les lobes antérieurs du cerveau durs & calleux, collés aux méninges. On a encore trouvé dans les jugulaires, les sinus & les autres vaisseaux, des engorgemens considérables, ou des concrétions polypeuses, & dans leurs rameaux un mucilage tartareux qui les obstruoit. On a vu aussi des extravasations de sang, tant dans les ventricules, que dans la propre substance du cerveau ; le plexus choroïde variqueux & chargé d'hydatides. Les inondations dans toutes les parties du cerveau & de la moëlle de l'épine sont très-communes : on a observé, de plus, dans les ventricules, une sanie fétide, une sorte de bave ichoreuse, assez semblable à celle qui étoit à la bouche, ou une matiere graisseuse qui embourboit ces cavités : on a trouvé quelquefois une substance gélatineuse sous la duremere, sans parler des tumeurs molles, des suppurations & des pourritures, qu'on a rencontrées en différentes parties du même viscere. On a vu enfin du mercure coulant dans le cerveau, non-seulement de ceux qui avoient passé par ce qu'on appelle le *grand remede*, mais encore de quelques ouvriers qui manient souvent ce minéral, ou qui sont exposés à sa vapeur. Je crois qu'il seroit superflu de faire mention de différens désordres qu'on a observés, tant à la poitrine qu'au bas-ventre, & aux extrémités : je m'arrêterai seulement à une observation très-importante touchant ces dernieres. Nous avons dit plus haut, que le paroxisme dans plusieurs épileptiques, commençoit par les orteils, par les doigts de la main, par quelque autre partie du bras ou de la jambe ; c'est dans ce point même, que les malades avoient très-bien désigné, qu'on a découvert des sortes de ganglions, ou tout autre vice caché qui affectoit les nerfs : on en a même guéri en atta-

EPILEPSIA.

quant chirurgicalement cette caufe, ou en coupant le nerf; ce qui mérite beaucoup d'attention, parce que le cas eft affez commun.

Les faignées & l'émétique dont on ufe fouvent avec tant de hardieffe pendant l'*accès épileptique*, peuvent avoir des fuites très-fâcheufes, ou font tout au moins inutiles. Je crois qu'il eft plus prudent de laiffer les malades en repos, & de pourvoir feulement à leur fûreté. Si la *faignée* fait quelquefois ceffer les convulfions, elle rend la maladie plus rebelle: on peut fe rappeller à ce fujet l'obfervation qu'un médecin, de je ne fçais quel lieu, ofa faire inférer dans les feuilles périodique, au fujet d'une épileptique ou d'une hyftérique, qui fut faignée quatre mille fois dans une année. Il eft cependant des cas où il femble être permis d'ouvrir la veine; je veux dire, lorfqu'il y a une pléthore manifefte, ou une fuppreffion de quelque perte de fang habituelle; c'eft même l'unique moyen de prévenir la rupture des vaiffeaux; effet des violentes convulfions, mais affez rare. On peut encore entreprendre d'exciter le *vomiffement*, lorfque l'état connu des premieres voies le demande abfolument; mais il faut fçavoir que l'émétique, quelque indiqué qu'il foit dans cette occafion, peut être par accident très-pernicieux, en pouffant le fang vers le cerveau, quelques faignées qu'on ait faites pour en dégorger les vaiffeaux. Les *frictions* au dos & aux jambes; les lavemens purgatifs & ftimulans peuvent y être employés fans rifque. Pour cette forte d'épilepfie, qui commence par quelque extrémité, une ligature au-deffus du point fenfible peut arrêter le paroxifme; elle a été pratiquée plufieurs fois avec fuccès. Les fternutatoires font dangereux pour la plûpart des épilepfies; &, comme il eft très-difficile d'en faire la diftinction, il eft plus prudent de s'en abftenir. Les

odeurs fortes & désagréables, qui sont utiles aux autres convulsions paroissent, ne pas convenir à celle-ci, contre laquelle on a essayé vainement tant de remedes, qu'on a été contraint de les bannir tous; & c'est ce qu'on pratique presque par-tout lors du paroxisme.

EPILEPSIA.

C'est donc pendant le calme ou l'*intervalle des accès* qu'il faut attaquer cette maladie : les moyens les plus établis par l'expérience, different peu de ceux que nous avons proposés dans l'article précédent. La *saignée* du pied, de la jugulaire, &c. est presque toujours nécessaire. *L'émétique* & les *purgatifs* sont indispensables dans le commencement du traitement; il est même nécessaire de réitérer quelquefois ces derniers, sur-tout lorsqu'il y a des crudités acides, ou des vers dans les premieres voies. Les *délayans*, les *tempérans*, les *humectans*, &c. sont nécessaires dans tous les tems : la *diéte blanche*, qui tient le premier rang parmi ces remedes, a guéri beaucoup de malades qui avoient usé inutilement de tous les autres : les *eaux minérales froides*, tant acidules que ferrugineuses, ont été données encore avec le plus grand succès. Il s'en faut de beaucoup que les *anti-épileptiques* les plus célébres, ayent produit d'aussi bons effets; ils méritent cependant d'être employés après qu'on a fait précéder de bonnes évacuations, & beaucoup de lavage. Personne n'ignore que la pivoine, la valériane sauvage, le gui de chêne, le quinquina, le cinnabre d'antimoine, la poudre de guttete, &c. sont ceux dont on use le plus familiérement; mais après l'exposition des causes connues de l'épilepsie & des observations anatomiques qui y sont relatives, je n'ai pas besoin de dire ce qu'on doit penser de ces prétendus spécifiques. Les *céphaliques* très-analogues à ces derniers, les *sudorifiques*, les *amers* & les

EPILEPSIA.

absorbans ; les apéritifs, les martiaux, les anti-ſcorbutiques, &c. trouvent auſſi leur place dans ce traitement : on fait encore un grand uſage de l'*æthiops* minéral, du *mercure* doux, &c. On a même guéri des épileptiques par la ſalivation mercurielle : on propoſe, de plus, le *ſavon*, la *magnéſie*, les *fleurs de ſel ammoniac*, &c. Les remedes externes ne doivent pas être négligés : on peut tirer de grands avantages de la douche des *eaux thermales* à la tête, de l'application des *ſangſues* aux vaiſſeaux hémorrhoïdaux, des *ventouſes* ſcarifiées, des *véſicatoires*, des *ſétons* & des *cauteres :* on a vu de bons effets du cautere actuel, appliqué au ſommet de la tête. Le changement d'état ou de pays a guéri ſouvent l'épilepſie : on l'a diſſipée encore par des voyages à la mer, &c. Un régime enfin bien entendu, eſt quelquefois plus efficace contre cette maladie, que tous les remedes qu'on ordonne avec tant d'appareil. Je ne parle pas du mercure renfermé dans une noiſette, & de quantité d'autres amulettes, que le ſeul dégré de confiance que les malades y attachent peut rendre ſalutaires.





SECTION III.

Maladies de la Poitrine.

RAUCEDO.

IL y a deux ſortes d'enrouement; un qui a ſon ſiége à la glotte, & qu'on nomme *raucedo;* l'autre qui occupe le larynx & la trachée-artere, que les auteurs ont fait connoître ſous le nom de *branchus:* le premier qu'on peut appeller *enrouement guttural*, ſi familier dans les rhumes ordinaires, eſt encore un ſymptome de pluſieurs autres maladies, comme de la phthiſie, de la vomique, de la conſomption, du ſcorbut, de la vérole, de la ſuppreſſion des régles, des vers, &c. Un coup d'air, la boiſſon à la glace, le chant, les cris, &c. y donnent ſouvent lieu. Le ſecond, qui peut porter le nom d'*enrouement trachéal*, paroît être d'une autre nature, quoiqu'ils ſe rencontrent ſouvent enſemble; il dépend d'une matiere muqueuſe qui enduit les canaux de la reſpiration, qu'on rejette, non par la toux, mais par une eſpece de râlement volontaire, qui n'eſt incommode que par ſa durée. Les gens timides, ceux qui parlent avec affection, ou qui déclament en public y ſont aſſez ſujets; mais les cachectiques & les vieillards, plus que les autres: les cauſes de l'enrouement guttural ſont encore communes à celui-ci, qui peut auſſi être excité par l'âcreté que laiſſent la friture, l'huile, le

RAUCEDO. beurre & autres matieres rances. L'enrouement de l'une & l'autre espece qui vient d'un accident passager, n'est point à craindre, quoiqu'il puisse durer plusieurs mois; mais il n'en est pas de même de celui qui reconnoît une cause interne, sur-tout s'il est invétéré. Le *branchus* est très-incommode aux vieillards, & peut se changer en asthme ou en suffocation; on croit même qu'il dégénere quelquefois en catharre suffocant.

On a vu dans les cadavres la face interne du larynx & de la trachée-artere abreuvée, enflammée, ulcérée, seche, aride & gangrenée; les cartilages cariés, des concrétions plâtreuses, des excroissances polypeuses, &c. On a trouvé le poumon squirreux, rempli de tubercules, ulcéré ou abscédé; on a observé enfin les mêmes désordres, mais plus rarement dans le thymus, sans parler des ulceres dans la bouche, & de plusieurs autres vices qui ne relevent pas de l'inspection anatomique.

On use pour cette maladie des remedes qui sont propres à la toux, au rhume, à la phthisie, &c. La *saignée* ne lui convient point; mais cette régle générale peut avoir des exceptions. L'usage modéré des *laxatifs* est quelquefois assez avantageux. Mais les *délayans*, les *adoucissans*, les *béchiques* & les *tempérans* sont les remedes dont on doit attendre les meilleurs effets; les plus employés sont le lait, le petit lait, les farineux, le miel, le navet, les jujubes, le blanc de baleine, &c. Il faut avoir recours pour l'enrouement invétéré aux *béchiques incisifs* & *vulnéraires*; tels sont la véronique, l'hyssope, la gomme adragant, le sirop d'erysimum, le baume de soufre, &c. L'esprit de sel ammoniac a quelquefois réussi pour les vieillards; dans d'autres occasions on a usé des *sudorifiques* & des *anti-scorbutiques* avec beaucoup de succès; car on juge bien

bien que lorſque l'enrouement ſera le ſymptome de la vérole, du ſcorbut, de la phthiſie, &c. comme il arrive très-ſouvent; on doit le ſoumettre au traitement de ces maladies : on a vu enfin, & plus d'une fois, de très-grands effets du ſéton & du cautere.

TUSSIS.

Perſonne n'ignore que le rhume, la péripneumonie, la phthiſie, l'hydropiſie, & autres maladies de la poitrine excitent la *toux ;* mais tout le monde ne ſçait pas qu'elle peut dépendre encore de la ſeule irritation du larynx ou de la glotte ; de l'inflammation de la plevre, du diaphragme & du foie ; des crudités de toutes les eſpeces qui embourbent l'eſtomac, & même le duodenum. Si la toux dépend d'une ſimple irritation du larynx & des bronches, de la phlogoſe à la plevre & autres parties voiſines, du mauvais état de l'eſtomac, & autres viſceres du bas-ventre ; elle eſt ordinairement ſéche : mais celle qui eſt occaſionnée par une pituite, ou une morve plus ou moins épaiſſe, par le ſang, le pus, des tubercules, des pierres & des os qui affectent les bronches ou le poumon, eſt accompagnée de crachats qui entraînent la plûpart de ces matieres. La *toux* violente qu'on nomme *convulſive*, ſoit catarrhale ou d'une autre nature, a des paroxiſmes plus ou moins fréquens ; ils ſont quelquefois ſi violens, que le viſage en devient bleuâtre ou noirâtre, & que le malade eſt en danger d'en être ſuffoqué : elle peut exciter le ſaignement du nez, le crachement de ſang, le vomiſſement, l'écoulement involontaire de l'urine, la ſortie des excrémens, l'avortement, différentes ſortes d'hernies, &c. La *toux catarrhale* eſt ordinairement précédée par l'enchifrenement, par une peſanteur

TUSSIS. à la tête, par le mal de gorge ou l'enrouement : on rend peu de chose dans le commencement ; mais après quelques jours les crachats s'épaississent & deviennent plus ou moins abondans : la fiévre, qui l'accompagne le plus souvent, est annoncée par le frisson, & a pendant son cours des exacerbations vers le soir. La *fiévre catarrhale* est quelquefois épidémique & très-dangereuse ; elle prend souvent l'aspect de la péripneumonie, & de la fiévre maligne : lorsqu'elle est légere, sa durée n'est que de deux ou trois jours ; mais lorsqu'elle se montre avec plus de violence, elle ne se termine que vers le septieme, & va même jusqu'au quatorzieme. Si elle s'étend plus loin, on doit craindre la fiévre lente : les malades souffrent des douleurs à la tête, au dos, & aux jambes, des oppressions, des anxiétés, des défaillances, &c. Quelques-uns ont des taches pourprées, des éruptions miliaires, des sueurs abondantes, &c.

La *toux stomachale*, dont le caractere échappe à beaucoup de médecins, se manifeste par la mauvaise bouche, la cardialgie, ou douleur à la fossette du cœur ; par le dégoût, les nausées & le vomissement ; par la pesanteur, & quelquefois le gonflement de l'estomac. Cette sorte de toux est ordinairement séche, & plus importune après le repas ; elle est souvent violente, & accompagnée de la fiévre : les enfans, les hypocondriaques & les vieillards y sont sujets. La *toux gutturale*, qui est souvent chronique, se distingue des autres par une sensation manifeste que les malades éprouvent dans la bouche, & dans les environs de la glotte, ainsi que par l'absence de tous les signes que nous avons rapportés. Il est encore important de sçavoir que la *toux* est souvent le *symptome* des affections hypocondriaques & hystériques, scorbutiques & scro-

phuleuſes, arthritiques & rhumatiſmales : elle peut avoir encore ſa ſource dans la répulſion de la gale, & autres maladies cutanées, dans le deſſéchement des vieux ulceres, &c. On ſçait qu'elle peut être la ſuite de la rougeole & de la petite vérole, dont elle eſt auſſi le ſymptome; de même que de la dentition & des vers des enfans : ſans parler des plaies, de la chute de quelque corps étranger dans le larynx, de la fumée, des vapeurs minérales, &c. J'ai oublié de dire qu'on donnoit quelquefois à la toux catarrhale épidémique les noms de *follette*, de *coqueluche*, &c. ſelon le bon plaiſir de ceux qui la traitent.

TUSSIS.

La *toux catarrhale* ſimple eſt peu à craindre, même pour les vieillards qui touſſent habituellement, & qui n'ont à redouter que ſa ceſſation; mais la *fiévre catarrhale* épidémique eſt ſouvent meurtriere ſans diſtinction d'âge, tant par les engorgemens inflammatoires, auxquels elle donne lieu, que par les ſymptomes les plus graves qu'elle excite; & c'eſt ce qui la fait prendre ſouvent pour une fiévre maligne; mais elle n'en a ni le caractere ni la marche, ſe terminant, comme nous l'avons dit, au plus tard en quatorze jours : les urines qui dépoſent, & les ſueurs, ſont dans cette maladie d'un bon augure : elle dégénere quelquefois en toux habituelle, ſoit par un traitement mal entendu, ſoit par la mauvaiſe conſtitution du ſujet. La toux violente ou convulſive peut cauſer un arrêt du ſang à la tête, & donner lieu à l'apoplexie ou à la paralyſie, comme on l'a vu quelquefois : ſans parler du crachement de ſang, de l'avortement, des hernies & autres accidens dont nous avons fait mention. La toux ſeche & habituelle annonce toujours quelque déſordre dans le poumon, ou des engorgemens

squirreux dans les autres viſceres ; elle dégénere en
TUSSIS. phthiſie, en aſthme ſec, &c.

On a trouvé par l'ouverture des cadavres les bronches embourbées d'une matiere gluante, des adhérances du poumon avec toutes les parties qui l'environnent ; ce viſcere bourſoufflé & œdémateux, enduit d'une croûte gélatineuſe, & quelquefois defféché : ſes vaiſſeaux engorgés & variqueux : on y a vu encore des ſquirres, des tubercules, des tumeurs enkiſtées, des abſcès, des ulceres, des infiltrations purulentes, des pourritures, la gangrene, des pierres, des os, &c. La plevre & ſes productions ont paru enflammées & gangrenées : on a encore rencontré des épanchemens ſéreux, ſanieux ou purulens, tant dans la capacité de la poitrine, que dans le médiaſtin & dans le péricarde : on a découvert auſſi la ſurface du cœur ulcérée : on a de plus obſervé des engorgemens inflammatoires ou ſquirreux au foie, au pancréas & à la rate ; la plénitude des vaiſſeaux biliaires, &c. On a vu enfin l'eſtomac embourbé par des crudités de toutes les eſpeces, ou par une boue purulente, avec des taches gangreneuſes, de même qu'aux inteſtins, &c.

Dans la *toux* & la *fiévre catarrhale* ſimples, il y a très-peu ou rien du tout à faire ; & les gens les plus ſages attendent leur guériſon du tems & de la nature, ſans négliger pourtant la diéte & la chaleur. Lorſque la maladie eſt plus grave, on eſt ordinairement forcé d'avoir recours aux *ſaignées ;* c'eſt le conſeil de *Sydenham ;* mais elles ne conviennent pas à toutes les épidémies, qui montrent, par rapport à ce remede, des bizarreries dont on ne ſçauroit rendre raiſon. Les *délayans*, les *adouciſſans* & les *béchiques* ſont les remedes dont on uſe le plus familiérement dans tous ces cas ; tels ſont la

réglisse, les capillaires, le pied de chat, les jujubes, le navet, le chou rouge, l'huile d'amande douce, le blanc de baleine, le looch blanc, le lait de poule, les tablettes de guimauve, de sucre d'orge; le lait, le petit lait, le miel, les crêmes d'orge, de riz, &c. Les *purgatifs* souffrent autant de difficulté que les saignées, ils ne sont utiles que vers le déclin de la maladie; & l'on doit les donner avec circonspection dans les autres tems, parce qu'on a remarqué plusieurs fois qu'ils ont supprimé les crachats, & donné lieu à des oppressions très-alarmantes, quoi qu'en puissent dire *Riviere*, & quelques autres praticiens qui en usoient trop familiérement: cependant il se présente des cas qui demandent au commencement l'*émétique*, de la même maniere qu'on le pratique dans la plûpart des fiévres aigues. Les *légers diaphorétiques*, tels que la fleur de coquelicot & de bouillon blanc, conviennent aussi à la toux catarrhale : on a même vu dans quelques épidémies de très-bons effets de la *thériaque*, du *kermès minéral*, & autres *fortifians* & *cordiaux*. Le safran, le laudanum, la teinture anodine, le sirop de pavot blanc & de karabé, les pilules de cynoglosse, & autres *calmans* & *hynoptiques*, donnés avec sagesse, sont d'un très-grand secours dans cette maladie; mais tout le monde n'est pas en état d'en faire une bonne application.

Tussis.

La *toux stomachale* que nous avons dit être familiere aux enfans, aux hypocondriaques & aux vieillards, demande des *vomitifs* & autres *évacuans*: Les *fortifians stomachiques* & les *absorbans*, tels que l'anis, la coriandre, le cachou, la thériaque, la confection d'hyacinthe, l'opiate de Salomon, &c. produisent ici les plus grands effets: le kermès minéral y est aussi employé avec succès; mais les adoucissans & les béchiques, si utiles dans les autres cas,

Tussis. ne réussissent pas dans celui-ci. La *toux chronique* demande d'autres secours ; tels sont les *béchiques*, tant *vulnéraires* qu'*incisifs*, parmi lesquels il faut distinguer la fleur de benjoin, le baume de soufre, celui de lucatel, &c. Les *sudorifiques*, comme le gayac, le squine & la salse-pareille, l'anti-hectique de Potérius, l'antimoine diaphorétique & la poudre des chartreux y sont quelquefois très-avantageux, ainsi que les *diurétiques*, les *apéritifs* & les *dépurans*, dont les plus employés sont les cloportes, l'iris de Florence, l'oxymel scillitique, l'æthiops minéral, &c. On estime beaucoup dans ces occasions les *eaux* de Bonnes, celles de Cranssac, de Bagnieres, du Mont-d'Or, de Seltz, &c. Le *lait* & les autres *adoucissans* sont encore d'une grande ressource, de même que le changement d'air, l'exercice du cheval, &c. On rapporte qu'une toux habituelle qui avoit résisté à tout, fut guérie par l'air froid ; cette guérison singuliere peut donner bien des vues. On a vu de bons effets des vésicatoires & des autres égouts artificiels, sur-tout dans les enfans, & ceux qui avoient eu auparavant quelque maladie à la peau : il est enfin superflu de dire qu'il faut toujours diriger le traitement vers la maladie principale, dont la toux est la suite ou le symptome.

CATARRHUS SUFFOCANS.

On trouve peu de vraies observations sur cette maladie, mais beaucoup d'opinions ; de sorte qu'il seroit difficile de ne pas s'égarer, en prenant les écrivains pour guides. Plusieurs ont cru que c'étoit un engorgement subit du poumon ; & c'est de cette idée qu'on a tiré sa dénomination : elle est juste, quant aux enfans & aux vieillards, les ouvertures des cadavres en font foi ; mais elle est très-fausse

à l'égard des autres âges, auxquels on l'a également appliquée. Ce seroit abuser des termes, que de regarder comme *catarrhe suffocant* le dernier état de la plûpart des maladies du poumon, dont l'engorgement n'est que le produit. Quelques-uns ont voulu considérer le cœur comme son principal siége, & l'ont nommé, pour cette raison, *syncope cardiaque ;* mais c'est sans fondement qu'ils ont confondu ces deux maladies. Il y en a, parmi les plus éclairés, qui ont rapporté le catarrhe dont nous parlons, à une irritation violente du larynx, précédée par un enrouement subit, & suivie d'une suffocation qui enleve bientôt les malades : il ressembleroit par-là à cette espece d'angine qui n'est accompagnée d'aucune tumeur, ni au-dedans, ni au-dehors ; mais disons mieux, c'est la même maladie que les uns ont nommée *angine*, & les autres *catarrhe suffocant*, quoique l'attaque, toujours imprévue & subite de ce dernier, doive servir à la distinguer de l'autre maladie. On a pris quelquefois le paroxisme de l'*asthme convulsif* pour le catarrhe suffocant ; mais le premier est une maladie chronique, & le second doit être regardé comme une des plus aigues. On se trompe encore souvent, en prenant le catarrhe suffocant pour l'*apoplexie ;* mais dans le premier, l'oppression précede toujours la perte du sentiment ; au lieu que dans l'apoplexie on est privé de connoissance, avant que la poitrine s'engorge.

CATARRHUS SUFFOCANS.

Il résulte de ce que nous venons d'exposer, qu'on a donné le nom de *catarrhe suffocant* à plusieurs sortes de maladies qui appartiennent à d'autres classes. Il y en a cependant *deux* qui n'ont presque pas de rapport ensemble, pour lesquelles on est obligé de l'adopter, afin de ne pas introduire dans la nomenclature des maladies de

CATARRHUS SUFFOCANS.

nouveaux termes : l'une dépend de la *constriction de la glotte*, & l'autre de l'*engorgement des bronches*. La premiere attaque quelquefois ceux qui, étant échauffés par le travail, s'exposent imprudemment à l'air froid : les fluxions catarrhales habituelles y disposent, de même que la vie sédentaire, l'embonpoint excessif, l'excès du vin, &c. Nous avons dit que les enfans & les vieillards avoient du penchant à la seconde. L'une & l'autre ont plusieurs dégrés, dont les plus légers ne laissent pas encore d'être alarmans : dans toutes les deux, on a une suffocation brusque, accompagnée de sifflement & de râlement, & souvent de la perte de connoissance : dans la *premiere espece*, les malades se plaignent d'un picotement & d'un étranglement au larynx, semblable à celui qui pourroit être occasionné par quelque portion d'aliment qui seroit tombée dans sa cavité : dans la *seconde espece*, on n'éprouve pas cette sensation, mais un poids sur la poitrine qui prive bientôt de la connoissance qu'on conserve plus de tems dans le premier cas.

Ces deux sortes de catarrhe suffocant ne durent ordinairement que quelques heures, & sont presque toujours mortels, sur-tout celui qui se fait par engorgement, parce qu'il n'y a de ressource que dans l'expectoration, que la foiblesse des enfans & la débilité des vieillards rendent presque impossible. Ces maladies sont plus communes qu'on ne pense ; mais les médecins ne peuvent gueres les voir, parce que les malades y succombent le plus souvent, avant qu'on ait eu le tems de les appeller, outre qu'elles attaquent ordinairement au milieu de la nuit ; circonstance qui prive la plûpart des malades de tout secours.

Les observations anatomiques qu'on place sous ce titre, sont plus propres à nous jetter dans l'erreur

qu'à nous en tirer, à cause des différentes méprises des auteurs qui ont pris des suffocations hystériques, des maladies du cœur & du cerveau pour des catarrhes suffocans. Il ne m'a passé par les mains qu'un seul cas de la premiere espece, que je puisse juger avec quelque certitude appartenir à la maladie dont il est question, si je puis m'en tenir à la relation qui m'en fut faite par plusieurs domestiques, qui furent seuls témoins de ce qui se passa dans la nuit. Je trouvai les ventricules du cœur, & sur-tout le premier, & les gros vaisseaux prodigieusement engorgés; je n'observai rien de remarquable ni au larynx ni à la glotte, quoiqu'il eût paru par les signes que le malade, ne pouvant parler, avoit faits, que ces parties avoient été le siége de la maladie, dont l'engorgement du cœur & des vaisseaux n'avoit été vraisemblablement que le produit: j'ajoûterai que le sujet dont il est question, étoit prodigieusement chargé de graisse; & qu'avec bien du souci, il ne faisoit presque point d'exercice. J'ai rencontré plus d'occasions d'observer la seconde espece, tant dans les enfans que dans les vieillards, qui en avoient été enlevés subitement: j'ai vu dans leurs cadavres les bronches, & même la trachée-artere, farcis d'une matiere muqueuse, plus ou moins épaisse, qui obstruoit la plûpart de ces canaux au point qu'il étoit difficile que l'air s'y insinuât.

CATARRHUS SUFFOCANS.

Il n'est pas douteux que les *saignées* nombreuses ne conviennent au *catarrhe suffocant* qui attaque la *glotte* : l'*émétique* peut avoir lieu, lorsqu'on a bien désempli les vaisseaux; mais sans cette précaution, il précipite les malades. Les *purgatifs* seroient moins à craindre, si le peu de tems qu'on a dans une maladie aussi brusque, permettoit d'en user : la *saignée*, pour la *seconde espece*, est quel-

CATARRHUS SUFFOCANS.

quefois indiſpenſable ; mais on ne peut gueres la multiplier : l'*émétique* & les *purgatifs* où entre le *kermès minéral*, ſont les plus convenables ; mais il eſt quelquefois dangereux d'en uſer. Les *lavemens ſtimulans* ſont avantageux dans l'un & l'autre cas, de même que les *ventouſes* ſcarifiées, les *véſicatoires*, les *ſinapiſmes*, les *frictions*, les *ligatures* aux extrémités, &c. Après le paroxiſme de l'une & l'autre eſpece, on donne, dans la vue d'en prévenir le retour, les *béchiques*, tant adouciſſans qu'inciſifs ; les *diurétiques* & les *diaphorétiques*, les *anti-aſthmatiques*, & principalement le blanc de baleine, la gomme ammoniac, la terre foliée de tartre, le ſuc de raifort, le ſel de ſuccin, l'eſprit volatil de corne de cerf & de ſel ammoniac, &c. Voilà ce que j'ai pu tirer de la confuſion qui régne dans preſque tout ce qu'on a écrit ſur cette matiere, & de quelques obſervations qui m'ont été communiquées, ou de ce que j'ai eu l'occaſion de voir moi-même. J'apprends encore par d'aſſez bonnes relations, qu'un *cautere* ouvert eſt très-propre à détourner le catarrhe ſuffocant.

INFLAMMATIO PECTORIS.

Les auteurs ont encore parlé de la *périneumonie* & de la *pleuréſie* avec peu de clarté ; & les praticiens, pour la plûpart, ne paroiſſent pas en faire la diſtinction, puiſqu'ils croient traiter tous les jours la vraie pleuréſie, qui eſt cependant une maladie très-rare ; ſi l'on doit s'en rapporter à l'inſpection anatomique, qui ſeule peut décider cette queſtion. Sur un très-grand nombre de ſujets morts de l'inflammation à la poitrine, je n'en ai trouvé, ſi je me le rappelle bien, que deux qui avoient été attaqués de la vraie pleuréſie. Ce n'eſt pas que, dans l'inflammation qui occupe les dehors du pou-

mon, la plevre ne soit souvent altérée ; mais on ne sçauroit, sans abuser des termes, donner à cet accident, qui naît de la simple contagion, le nom de *pleurésie.* On a fait encore, comme nous l'avons déja dit, une maladie particuliere de la phlogose, occupant la portion de la plevre qui recouvre le diaphragme ; & on l'a rangée, par rapport au délire qui l'accompagne, parmi les maladies de la tête, sous le nom de *paraphrénésie*, quoiqu'elle ne differe en aucune maniere de la vraie pleurésie, qui, ainsi que l'inflammation du médiastin, peut exciter également le délire.

INFLAMMATIO PECTORIS.

Le frisson, la fiévre, la douleur de l'un ou l'autre côté, mais plus souvent du gauche ; du sternum, du dos, &c. les crachats sanglans, & la peine de respirer caractérisent assez bien la *péripneumonie ;* cependant le crachement de sang ne lui est point essentiel : car quelques malades en sont exempts ; c'est ce que *Sydenham* a voulu appeller *fausse péripneumonie ;* mais nous verrons dans l'article suivant, que cette dénomination convient mieux à une autre maladie dont le caractere est bien différent. La toux, la douleur & la difficulté de respirer, peuvent encore manquer à l'inflammation du poumon ; j'en ai vu bien des exemples dans l'épidémie qui régna en 1754, & il est très-important d'en être averti : la *péripneumonie* est quelquefois précédée par la colique, par l'angine, ou toute autre maladie inflammatoire. *Lomnius* & *Boerhaave* ont parlé de l'*éréſypele du poumon ;* c'est une opinion qu'ils ont avancée sans aucune preuve : l'éréſypele est une sorte d'inflammation qui n'appartient qu'à la peau : il est bien vrai que la matiere qui la produit peut se jetter sur le poumon, comme sur les autres visceres ; mais la maladie qui en résulte, n'a aucun caractere d'éréſypele. Dans la *pleurésie* & la *paraphrénésie* il n'y

INFLAMMATIO PECTORIS.

a point de crachat ſanglant ; cependant la violence de la toux peut donner lieu à cet accident : le délire eſt preſque inſéparable de l'une & l'autre maladie : la douleur dont le ſiége varie autant que dans la péripneumonie eſt des plus vives ; la reſpiration eſt très-gênée & entre-coupée par la véhémence de la douleur ; le pouls eſt dur ; la bouche aride, & l'on a communément des friſſons irréguliers : on juge que le diaphragme en eſt le ſiége, par les rapports, le vomiſſement, la cardialgie, les anxiétés, le hoquet, &c. L'*inflammation du cœur* & du *péricarde* excite à-peu-près les mêmes ſymptomes ; mais nous n'avons aucun ſigne certain, qui puiſſe la faire diſtinguer de celle du *médiaſtin* & du *diaphragme*. Le ſang qu'on tire dans toutes ces maladies inflammatoires eſt ordinairement coëneux, ſur-tout après la premiere, ou ſeconde ſaignée.

Toutes les inflammations de la poitrine, ſoit qu'elles ſoient accompagnées de crachats ſanglans, ſoit qu'il n'y en ait point, peuvent ſe terminer par la réſolution en trois ou quatre jours : la durée de la fiévre, de la douleur & des autres accidens, après ce tems, ne laiſſent aucun doute ſur la ſuppuration, ou l'engorgement ſquirreux ; elles vont, lorſqu'elles ſont graves, juſqu'au quatorzieme, & même au vingtieme jour & plus. Il arrive encore dans les inflammations de la poitrine, comme dans toutes les autres, des métaſtaſes plus ou moins fâcheuſes, relativement à la partie qui en devient le ſiége. La *péripneumonie*, qui eſt la plus commune de toutes ces maladies, eſt d'autant plus grave, que les crachats ſont tardifs à paroître : on préſume bien de ceux qui ont de la conſiſtance avec peu de ſang : les trop épais ſont à craindre ; les ſéreux, les jaunâtres, les verdâtres ou bilieux ; comme ceux qui ſont extrêmement chargés d'un ſang vermeil & écumeux ſont

d'un mauvais augure : les noirs ſont funeſtes. Comme l'expectoration eſt la criſe la plus naturelle de cette maladie, on craint beaucoup pour ceux qui en ſont privés, ſoit qu'elle n'ait pas paru, ſoit qu'elle ait été ſupprimée. La ceſſation de la douleur, (la fiévre, les crachats bilieux, &c. ſubſiſtans) annonce la gangrene.

L'état du pouls, & le dégré de chaleur, doivent influer beaucoup ſur le pronoſtic; il doit dépendre auſſi de la violence de la douleur : lorſqu'elle eſt ſourde, on doit juger que l'inflammation occupe l'intérieur du poumon, où il y a plus de facilité pour l'expectoration ; ſi elle eſt aigue, on peut préſumer que la ſurface du poumon eſt enflammée, & que le mal même s'eſt communiqué à la plevre ; circonſtance toujours fâcheuſe. Cependant il arrive quelquefois que la douleur eſt très-vive, ſans que la plevre ſoit affectée ; ceux qui ſont verſés dans l'obſervation anatomique, ont rencontré ſouvent ce cas, ſur-tout lorſque l'inflammation eſt tombée ſur une partie du poumon, qui étoit auparavant adhérante à la plevre ; ce qu'on ſçait être très-commun, même dans l'état de la meilleure ſanté. On ne doit rien attendre de bon de la ſueur abondante dans le commencement de la maladie ; mais dans les autres tems, & principalement vers le ſeptieme jour, elle eſt ſouvent critique ; de même que l'hémorragie & le vomiſſement bilieux. La péripneumonie ſe termine auſſi quelquefois par les urines, mais rarement par la diarrhée : on préſume bien des furoncles qui s'élevent ſur le dos. Le râle, le délire, la langue ſeche & noire, les aphtes noirs ou livides, & les accidens qui augmentent le ſixieme jour, ſont d'un mauvais préſage. On a encore obſervé que la péripneumonie, compliquée avec les écrouelles, & le ſcorbut, ou qui ſuccede à l'angine, & autres

INFLAMMATIO PECTORIS.

maladies inflammatoires, étoit toujours la plus à craindre. La fiévre lente, la phthisie, la vomique, l'empyeme & l'hydropisie de poitrine en sont souvent les suites : on a vu encore des métastases porter sur le foie, ou quelque autre viscere.

La *pleurésie* & la *paraphrénésie* se terminent communément par la gangrene ; on les a vues pourtant suppurer, & former un abscès plus ou moins étendu, faisant quelquefois une saillie en dehors, dont on ne manque gueres de profiter ; mais il s'ouvre communément dans la poitrine, & donne par conséquent lieu à l'empyeme : on l'a vu aussi percer le diaphragme, & s'ouvrir dans le bas-ventre pour y former un ascite purulent. Il est enfin bon de sçavoir que les rechutes dans toutes ces maladies sont très-communes, & toujours plus dangereuses que la premiere attaque.

Les ouvertures des cadavres ne nous manquent pas ; mais elles ont eté souvent faites avec négligence : elles nous montrent des poumons livides, engorgés & volumineux ; leur surface chargée d'échimoses, de pustules abscédées, & de taches gangreneuses, avec de très-fortes adhérances à la plevre. On y observe encore assez communément des croûtes gélatineuses, blanchâtres, jaunâtres ou verdâtres, plus ou moins étendues, qui tiennent légérement à la surface du poumon. Nous avons dit ailleurs qu'on trouvoit une matiere semblable sur les intestins, le foie & autres visceres enflammés : on la voit aussi quelquefois sur la plevre ; je ne doute presque pas que ce ne soit une sorte de suppuration faite par exsudation, puisqu'on n'en voit quelquefois point d'autre trace dans des sujets dont les poumons sont très-certainement dans un état de phlogose : d'ailleurs on trouve souvent cette matiere épaissie avec du pus coulant : on voit très-communément dans

l'intérieur du poumon, un ou plusieurs abscès, des infiltrations purulentes, des pourritures, &c. Il faut remarquer que ces désordres n'occupent quelquefois qu'une portion plus ou moins étendue du lobe du poumon droit ou gauche ; mais pour l'ordinaire le lobe entier est affecté, & très-souvent des deux côtés, quoique la plûpart des malades qui avoient été dans ce dernier cas, ne se fussent plaint que d'un côté. On a trouvé la plevre, revêtant les côtes, le diaphragme, & formant le médiastin, livide, épaisse, enflammée, suppurée ou gangrenée : on a rencontré des abscès, tant à la plevre, qu'au médiastin, qui ont quelquefois un tel volume, que le poumon en est presque oblitéré. Il faut observer qu'on trouve très-souvent le poumon, & la partie de la plevre qui lui répond, affectés de la même maniere ; mais il est aisé de juger alors, que le mal de ce viscere s'est communiqué à cette membrane ; ce qui arrive presque toutes les fois que la surface du premier est attaquée : on a vu aussi l'inflammation primitive de la plevre se communiquer au poumon : il ne faut pas être bien habile pour juger dans ces complications, quelle partie a été la premiere affectée ; outre que l'histoire de la maladie peut en instruire parfaitement. Les épanchemens séreux, sanieux ou purulens, tant dans la capacité de la poitrine, que dans le péricarde, sont très-fréquens. On a encore découvert la surface du cœur blanchâtre, cotonneuse ou ulcérée : on y a vu des taches grisâtres, formées par une forte d'exfoliation, dont nous avons déja parlé : on a rencontré le péricarde enflammé, gangrené & adhérant à la surface du cœur. On a vu enfin des inflammations, & autres désordres au foie, des vers dans les premieres voies, &c.

INFLAMMATIO PECTORIS.

Les *saignées* dans toutes les inflammations de la

INFLAMMATIO PECTORIS.

poitrine font, sans contredit, le point le plus important du traitement; mais elles doivent avoir des bornes. Tous les praticiens célébres ont convenu, & l'expérience de tous les jours prouve à quiconque est capable d'observer, que quatre ou six saignées, les premiers jours de la maladie, font plus d'effet que quinze ou vingt placées en d'autres tems; & qui, bien loin d'appaiser alors les accidens, (je ne parle pas d'un soulagement passager qu'elles procurent quelquefois) en excitent de nouveaux & de plus terribles. *Sydenham* faisoit tirer dans l'inflammation de poitrine environ quarante onces de sang en trois ou quatre fois. *Barbeirac*, autre célébre praticien, n'ordonnoit que six ou sept saignées plus petites: c'étoit aussi la pratique de *Riviere*, & de plusieurs autres médecins célébres. Pour moi, s'il m'est permis de dire mon sentiment, il m'a toujours paru que trois ou quatre saignées de dix à douze onces dans le cours des deux ou trois premiers jours, pouvoient être suffisantes; & qu'il étoit rarement nécessaire d'y revenir, s'il n'arrivoit quelque accident pressant: je crois enfin, pour dire quelque chose de plus positif, que les cas qui en demandent huit, sont rares, & que ceux qui en exigent moins sont communs: on a même observé que dans plusieurs épidémies, les saignées étoient meurtrieres, & qu'il falloit absolument s'en abstenir. Les partisans de la saignée ne manqueront pas de citer un grand nombre de prétendues guérisons opérées par les saignées nombreuses; mais qu'ils examinent de bonne foi s'ils n'ont pas vu beaucoup de malades dont on a versé tant de sang, tomber dans la phthisie, l'hydropisie, ou toute autre maladie de langueur; sans parler de ceux qui, épuisés par les saignées, ont manqué de force pour cracher, & ont péri par l'oppression ou la gangrene.

L'*émétique*,

L'*émétique*, après la premiere ou seconde faignée, eſt un très-grand remede ; mais il eſt aſſez rare qu'on puiſſe le placer ſûrement en d'autres tems. Les *purgatifs* & les *laxatifs* ne conviennent gueres que vers le déclin de la maladie ; j'ai vu aſſez ſouvent de très-grands inconvéniens de la pratique contraire, quoiqu'aujourd'hui fort à la mode : on doit cependant tenir le ventre libre par des lavemens émolliens, rafraîchiſſans & laxatifs. Il convient dans ces maladies de faire un grand uſage des *délayans*, des *adouciſſans* & des *expectorans ;* tels ſont la régliſſe, la guimauve, la bourrache, la chicoracée, le tuſſilage, les capillaires & le pied de chat ; l'huile d'amande douce & le blanc de baleine, le ſirop de guimauve & celui de nénuphar ; les mucilages de graine de lin & de gomme adragant ; les loochs, les émulſions ; l'eau de poulet, &c. Les *légers diaphorétiques*, tels que le pavot rouge, la bourrache, le chardon bénit, la ſcabieuſe & la ſcorſonere y ſont très-employés : on peut faire encore uſage du *kermès minéral*, du ſang de bouctin, & de l'antimoine diaphorétique. Quelques cas demandent les *abſorbans.* On a donné auſſi avec ſuccès le *camphre*, ſur-tout dans les épidémies qu'on appelle malignes. Pour les *hynoptiques*, je ne penſe pas qu'on puiſſe en uſer ſans beaucoup de réſerve, dans la crainte de ſupprimer les crachats, ou de faire tomber la partie en gangrene ; cependant je ne dois point diſſimuler que *Sydenham*, & quelques autres praticiens célébres les ont donnés très-familiérement.

INFLAMMATIO PECTORIS.

Les *topiques* peuvent être ici d'un bon ſecours ; tels ſont les *véſicatoires*, les *ventouſes ſcarifiées*, qu'on applique ſur la partie douloureuſe, ou ailleurs. On peut appaiſer la douleur par des cataplaſmes émolliens, par des veſſies remplies de lait

INFLAMMATIO PECTORIS.

tiéde; par des onctions faites avec les graiſſes, les moëlles, l'onguent d'althæa, &c. Le baume tranquille, & autres de cette nature n'y doivent être employés que dans la plus grande néceſſité. Pluſieurs ſe ſont enfin bien trouvés de l'application de la moitié d'un pain ſortant du four; & ce topique ne doit pas être mépriſé. Pour la pleuréſie & les autres inflammations de la poitrine, on obſerve à-peu-près la même méthode, mais variée, ſelon les circonſtances.

PERIPNEUMONIA NOTHA.

Cette maladie eſt peu connue, quoiqu'elle ſoit aſſez familiere aux vieillards : *Riviere* l'a nommée *péripneumonie pituiteuſe : Sydenham* & *Boerhaave* en ont parlé aſſez confuſément; & leurs deſcriptions ne conviennent pas à la même maladie : enfin les uns & les autres y ont mêlé beaucoup d'hypothèſes. Je ne crois pas qu'on puiſſe donner, avec *Boerhaave*, ce nom à l'engorgement de la poitrine, qui précede ordinairement la mort, & qui eſt la ſuite aſſez ordinaire de toutes les maladies. La *fauſſe péripneumonie* exiſte indépendamment de toute autre maladie; & eſt quelquefois ſi ſemblable à la vraie péripneumonie, que le ſeul état du pouls peut les diſtinguer : c'eſt un engorgement du poumon qui ne tient point de l'inflammation, & que ſans trop hazarder on peut croire pituiteux : l'oppreſſion, la toux, & la douleur ſourde & gravative en ſont les principaux ſignes : les crachats ſont ordinairement blancs, gluans, écumeux, rarement ſanglans; la fiévre ne répond pas à l'état de la poitrine, & le pouls eſt même quelquefois lent & petit : on a des friſſonnemens, tant au commencement que dans le cours de la maladie, ou des alternatives de froid & de chaud : la langue eſt ſou-

vent chargée ; on se plaint des anxiétés ; on tombe dans l'assoupissement, &c. La durée de cette maladie est incertaine, parce que son commencement est rarement bien marqué ; cependant elle paroît avoir à-peu-près le cours de la vraie péripneumonie, & se terminer quelquefois comme elle en trois ou quatre jours : on les confond communément, ou l'on traite celle qui fait le sujet de cet article, pour l'asthme. Il peut arriver que la fausse péripneumonie soit compliquée avec la vraie ; & qu'on soit obligé de combiner, lorsqu'on en est informé, le traitement de l'une & de l'autre.

PERIPNEUMONIA NOTHA.

L'assoupissement, la lividité du visage & des ongles, l'enrouement, les anxiétés, & la froideur des extrémités, sont dans cette maladie des signes très-alarmans : elle est d'autant plus fâcheuse, qu'on ne connoît gueres le danger, que lorsqu'il n'est plus tems d'y remédier ; & la plûpart même des malades périssent dans le tems qu'on s'y attend le moins. Elle est assez commune dans les lieux bas & marécageux, & plus fréquente pendant les saisons froides & pluvieuses : les vieillards ; ceux dont le tempérament est phlegmatique ; les cachectiques & les yvrognes y sont les plus sujets.

Les ouvertures, tant celles qui ont été faites en ma présence, que celles que différens auteurs ont données sous d'autres titres, nous montrent le poumon boursoufflé & œdémateux ; les bronches obstrués par une morve plus ou moins épaisse, des taches gangreneuses, des épanchemens séreux, tant dans la capacité de la poitrine, que dans le péricarde, & quelques autres désordres qui ne sont pas de notre sujet.

Cette maladie demande un prompt secours ; & nous avons déja remarqué qu'on l'appliquoit communément trop tard : la *saignée* y est rarement né-

PERIPNEUMONIA NOTHA.

ceſſaire, quoique le dégré d'oppreſſion ſemble ſouvent la demander ; elle peut à la vérité procurer un ſoulagement paſſager ; mais elle rend la maladie plus grave, & affoiblit beaucoup les malades. L'*émétique* y eſt, au contraire, très-utile, ſur-tout s'il y a des nauſées. Les *laxatifs* & les *lavemens purgatifs* réitérés, ſont toujours employés avec ſuccès. On doit faire encore un grand uſage des *délayans*, des *béchiques*, tant adouciſſans que incifiſs, des *apéritifs*, des *diurétiques* & des *ſudorifiques* : le lierre terreſtre, l'hyſſope, l'aunée, le nître, le camphre, l'hydromel, le blanc de baleine, les ſavons, l'oximel ſcillitique, le kermès minéral, & l'eſprit de corne de cerf, ſont ceux qui y ſont les plus employés : les *hynoptiques* ſont très-dangereux : les *véſicatoires* & les *ventouſes ſcarifiées* peuvent produire de bons effets.

ASTHMA.

C'eſt encore une de ces maladies qu'on multiplie prodigieuſement ; & de dix prétendus aſthmatiques, à peine en trouve-t-on quelquefois un qui ſoit dans ce cas. L'*aſthme* eſt une difficulté de reſpirer habituelle, plus ou moins forte, continuelle ou périodique, ordinairement indépendante de toute autre maladie, & qui n'eſt point accompagnée de fiévre ; mais on ne doit point donner ce nom à la reſpiration laborieuſe, qui eſt commune à toutes les maladies de la poitrine, ni à celle qui vient de pluſieurs cauſes accidentelles, dont nous ferons mention dans l'article ſuivant. *Diſpnœa*, *aſthma* & *orthopnœa*, ſont les noms que les auteurs donnent aux différens dégrés d'oppreſſion, & dont les praticiens ne ſe ſervent gueres ; mais ces derniers diſtinguent l'*aſthme ſec*, de l'*humide*, & ſçavent que les crachats dans ce dernier ſont de différente nature, & paroiſſent quelquefois purulens. Les

paroxifmes de l'une & l'autre efpece font plus ou moins violens; la refpiration alors très-gênée, fe fait communément avec bruit & fifflement : la toux plus ou moins forte, en eft prefque inféparable : ces accès viennent la nuit, ou après le dîner, & durent communément deux ou trois heures; il y en a qui font beaucoup plus longs, & vont même jufqu'à deux ou trois jours. Lorfque le *paroxifme* eft *convulfif*, le vifage s'allume, les veines s'enflent, & les malades courent rifque d'être fuffoqués : ce dernier eft ordinairement affez court, mais il peut revenir fouvent; il eft communément annoncé par des rots, par le gonflement de l'eftomac, &c. Le retour des paroxifmes eft très-incertain; dans plufieurs, c'eft après dix ou douze jours; dans les autres, c'eft plutôt ou plus tard : on a obfervé que les plus longs laiffoient les plus grands intervalles : les uns & les autres fe terminent fouvent par un flux d'urine. Nous avons dit que l'*afthme* étoit quelquefois *continu*, ce qui n'eft pas rare pour le fec; cependant il y a toujours des exacerbations qui approchent beaucoup des paroxifmes dont nous avons parlé, & qui femblent conftituer le caractere de l'afthme.

ASTHMA.

Les maladies de la peau rentrées, la goutte remontée, le defféchement des vieux ulceres, la fuppreffion des régles, du flux hémorrhoïdal, &c. font fouvent la caufe de l'afthme : il peut être encore le produit de la petite vérole, de l'inflammation de la poitrine, de la fiévre intermittente, des affections hyftériques & hypocondriaques, de la cachexie, &c. L'embonpoint exceffif, & la mauvaife conformation de la poitrine, peuvent donner lieu à un afthme continuel : ceux qui refpirent habituellement un air chargé de pouffiere, & principalement de celle du plâtre; des vapeurs minérales, de la

fumée du charbon de pierre, &c. peuvent aussi le contracter. L'asthme invétéré se guérit très-rarement; mais les asthmatiques peuvent parvenir à une grande vieillesse. Les palpitations, les syncopes, la paralysie des extrémités supérieures, &c. sont dans cette maladie, des accidens redoutables : elle dégénere souvent en cachexie, leucophlegmatie, hydropisie de poitrine, phthisie, &c.

ASTHMA.

Les observations anatomiques ne nous manquent pas; mais il n'est pas toujours aisé de distinguer les ouvertures des vrais asthmatiques, de celles qui appartiennent à d'autres maladies : elles nous montrent des poumons volumineux, boursoufflés, œdémateux, squirreux; adhérant à la plevre, au médiastin & au diaphragme : on y voit des hydatides, des tubercules & des pierres; on y rencontre des suppurations, des pourritures & des gangrenes. Les bronches ont paru obstrués par différentes poussieres qu'on avoit respirées, ou par des excroissances plus ou moins nombreuses, qui occupoient la trachée-artere, & ses principales branches. On a observé que le cœur avoit été souvent la principale source de tous les désordres; on l'a trouvé d'un volume excessif, ulcéré dans sa surface, entiérement plongé dans la graisse qui le cachoit entiérement : on a vu ses valvules, tant artérielles qu'auriculaires, ossifiées ou pétrifiées; des concrétions polypeuses, tant dans ses ventricules que dans ses oreillettes : on a encore rencontré de l'eau ou du sang en abondance dans le péricarde; l'aorte ossifiée, &c. On a vu aussi la plevre contracter la solidité des os, & formant une seconde charpente que j'ai trouvée aux environs du cœur, ayant presque autant de solidité que la naturelle. On découvre encore des abscès, des tumeurs enkistées & anomales, des excroissances charnues tenant au poumon, à la plevre, au

diaphragme, &c. sans parler des inondations séreuses & sanieuses, qui sont ici très-communes. On a vu enfin des squirres & des abscès au foie, & ce viscere d'une grosseur monstrueuse ; sans faire mention de la rate, du pancréas, & autres visceres qui ont présenté les mêmes désordres. Il ne faut pas cependant penser que tous les asthmatiques fournissent matiere à des observations ; on en a vu plusieurs dont le poumon, ainsi que les autres visceres, étoient très-sains, quoiqu'ils eussent été attaqués pendant quelque tems d'un asthme convulsif & périodique.

ASTHMA.

Après ce que nous venons de rapporter, il est aisé de juger qu'il doit être extrêmement difficile de faire un juste choix des remedes propres aux différens états des parties, qui peuvent souffrir dans cette maladie, dont, à proprement parler, on ne considere gueres que l'effet. Comme l'expérience est le seul flambeau qui puisse nous éclairer dans cette route ténébreuse, nous ne proposerons que ceux qui paroissent avoir été employés avec le plus de succès, quoiqu'on ne puisse décider si le hazard n'y a pas eu autant de part, que la sagacité de ceux qui les ont employés. La *saignée*, ce remede bannal, qu'on applique à tout, n'a pas été ici ménagée ; cependant elle ne paroît convenir, que lorsqu'il y a pléthore, ou suppression de quelque perte de sang habituelle, & je ne crois pas qu'on puisse en rien attendre dans les autres cas : ceux qui la croient indispensable dans les accès violens & convulsifs doivent s'être apperçus qu'elle ne procure qu'un calme passager, qui, bien loin de concourir à la guérison, la rend encore plus difficile. Les *vomitifs* & les *purgatifs* conviennent à l'asthme humide ; les premiers peuvent être donnés pendant l'accès ; mais on usera des uns & des autres

ASTHMA. avec plus de sûreté & d'avantage, dans les intervalles. Les *délayans* & les *béchiques*, tant doux qu'incisifs, appartiennent à tous les tems ; les plus employés sont le petit lait, les bouillons de mou de veau, l'huile d'amande douce, le blanc de baleine ; la réglisse, la bourrache, le tussilage, le *lierre terrestre*, l'*erysimum*, le *camphorata*, l'abrotanum, l'hyssope, la sarriette, le marrube, l'arum, les *baies de geniévre* ; la gomme adragant, la *gomme ammoniac*, le *savon*, l'*eau de goudron*, la *térébenthine*, le *soufre* préparé, les *fleurs de Benjoin*, le *baume de Lucatel*, l'*oxymel scillitique*, &c. On fait encore beaucoup d'usage des *apéritifs* & des *diurétiques* ; tels sont le chiendent, le bruscus, le fenouil, l'aunée, la brioine, l'iris de Florence, les cloportes, les nîtreux, les martiaux, &c.

On a aussi employé avec succès les *sudorifiques*, sur-tout pour les éruptions rentrées, & la goutte remontée ; tels sont la scabieuse, le chardon bénit, le gayac, le sassafras, la squine & la salsepareille, l'antimoine diaphorétique, l'anti-hectique de Poterius, &c. Les *anti-spasmodiques*, comme le castoreum, le succin & le safran, peuvent être aussi utiles ; de même que les *absorbans*, les *amers*, le *quinquina*, le *caffé*, &c. A l'égard des *hypnotiques*, je ne crois pas qu'on doive en user pendant les accès, & je doute qu'on puisse en retirer quelque avantage dans les autres tems. Le *lait* enfin, & les *eaux minérales* d'Youset, de Plombieres, de Bourbon-Lancy, de Bareges, du Mont-d'Or, de Cauterets, de Digne, de Bagnols, d'Aix-la-Chapelle, &c. sont pour cette maladie, comme pour tant d'autres chroniques, des ressources que tout le monde connoît. Outre les remedes que nous avons proposés contre le paroxisme, on doit user des lavemens émolliens, & même des purgatifs & stimu-

lans, avec la coloquinte, le vin émétique, &c. Les frictions aux jambes & leur immersion dans l'eau chaude y sont encore utiles : on peut même employer, lorsqu'ils sont longs, les vésicatoires, les synapismes, &c. Il y en a enfin qui dissipent le paroxisme, en fumant du tabac ; d'autres usent dans la même vue, & avec le même succès, du suc de limon, du vinaigre, ou de tout autre acide végétal. Les asthmatiques sont très-incommodés de l'air froid & humide ; de sorte qu'ils doivent l'éviter autant qu'il est possible, & sur-tout se couvrir bien la poitrine : cette derniere circonstance, à laquelle on fait communément peu d'attention, ne laisse pas d'être importante.

ASTHMA.

SUFFOCATIO.

Il n'est pas difficile de connoître la *suffocation ;* mais il n'est pas toujours aisé d'en découvrir la cause : on n'aura pas de doute sur celle qui vient de la course, ou de la colere ; de l'air trop léger, ou trop pesant, qu'on respire sur le sommet des montagnes les plus élevées, ou dans les excavations & cavernes les plus profondes : sur celle qui est occasionnée par une tumeur pressant la trachée-artere, ou par quelque morceau qui s'arrête dans l'œsophage, &c. On distinguera aussi avec assez de facilité la suffocation qui est produite par le cochemar, par l'angine, par l'hémorragie du poumon, ou l'ouverture de la vomique : on pourra connoître l'obstruction de la glotte, tant par les corps étrangers qui s'y insinuent de dehors, que par des tubercules & des pierres que le poumon rejette, & qui peuvent s'y engager : on pourra enfin juger de l'inondation de la trachée-artere & des bronches, ensuite d'une hémorragie du nez ou de la bouche pendant le sommeil, comme je l'ai vu arriver. Mais on aura quel-

SUFFOCATIO.

quefois de la peine à prononcer ; lorſqu'on rencontrera une ſuffocation qui viendra de l'affection hyſtérique & hypocondriaque, du catarrhe ſuffocant, de l'hydropiſie de poitrine, de l'empyeme, du déchirement des anévriſmes, tant de l'aorte que de ſes branches, des maladies du cœur, &c. Cependant toutes ces maladies dont la ſuffocation n'eſt que le ſymptome, ont leurs articles à part, & ne regardent point celui-ci, qui n'eſt deſtiné qu'à cette ſorte de *ſuffocation*, qui vient *par accident*, comme par l'eau ; par la vapeur du vin, du charbon, des mines, & autres ſoûterreins ; de la foudre, &c. Il eſt vrai que l'état de ceux qui ont été *noyés* ou *étranglés*, qu'on a retirés des cuves ou des caves échauffées par la fermentation du vin ; des ſoûterreins infectés, des chambres où l'on a renfermé la vapeur du charbon, &c. reſſemble plus au dernier dégré de la ſyncope que de la ſuffocation, puiſque les malades ne donnent ordinairement aucun ſigne de vie ; mais on ne ſçauroit douter, d'après leur relation, que le mal n'ait commencé par la ſuffocation, dont la violence leur a fait perdre la connoiſſance & le ſentiment, & ſemble avoir ſuſpendu toutes les fonctions.

Les ouvertures ne nous préſentent que des engorgemens de ſang, tant au cerveau, qu'au cœur & au poumon : on voit communément des taches livides ou des eſpeces d'échimoſes ſur les viſceres, & principalement ſur le poumon ; les membres ſont roides & inflexibles, &c.

On doit, dans ces occaſions, ne pas laiſſer perdre un moment, & tâcher de rappeller le ſentiment & donner au ſang, qui paroît privé de tout mouvement, le premier branle. Il ne faut pas laiſſer ſans ſecours ceux qui ne donnent aucun ſigne de vie, parce qu'il eſt très-décidé qu'on n'en ſçauroit

souvent appercevoir, & qu'on ne peut avoir aucune certitude de leur mort. On a sauvé des *noyés* qui avoient été plusieurs heures sous l'eau, qui, à en juger par les apparences, sembloient être privés depuis long-tems de la vie. Il faut les faire transporter au plutôt auprès d'un bon feu, & les secouer ou rouler beaucoup : on tache de les faire vomir en leur châtouillant le gosier avec une plume : on leur verse dans la bouche les liqueurs spiritueuses les plus fortes ; on les leur fait flairer ; on leur en frotte les narines, les tempes, &c. Il est bon de leur souffler de l'air dans la bouche, & des sternutatoires les plus actifs dans le nez. On use des lavemens avec le tabac, ou autres matieres des plus âcres : on les saigne au plutôt ; & on emploie enfin tous les secours qui conviennent aux maladies comateuses, & à la syncope. Il ne faut pas se contenter de quelques tentatives ; on doit au contraire insister long-tems, parce qu'on en a vu qui n'ont donné quelques signes de vie qu'après deux heures, ce qu'il est de la derniere importance de ne pas oublier ; car il est très-assuré, (& c'est le résultat de toutes les observations que nous avons sur cette matiere) qu'on en a abandonné plusieurs qui auroient réchappé avec des secours.

SUFFOCATIO.

Le traitement qui convient à ceux qui ont été *suffoqués* par la *vapeur du vin*, du *charbon*, &c. ne differe gueres de celui que nous venons de proposer. La premiere attention qu'on doit avoir, est de les transporter dans un lieu bien exposé à l'air ; de leur jetter de l'eau froide au visage, de leur souffler de l'air dans la bouche, en prenant la précaution de boucher le nez ; de leur faire sentir du vinaigre, l'esprit volatil de sel ammoniac, le sel d'Angleterre, &c. Il faut encore leur faire ouvrir la veine le plutôt qu'il est possible. On doit enfin em-

ployer ici les plus forts sternutatoires, les lavemens stimulans, les ventouses scarifiées, &c.

HÆMOPHTHISIS.

Quoique cette maladie soit des plus manifestes, on ne laisse pas de s'y tromper quelquefois, en la confondant, tant avec le vomissement sanglant, qu'avec les crachemens de sang, qui viennent de toute autre partie que du poumon. Cependant la toux, les crachats plus ou moins chargés de sang; joints à la chaleur, à l'âcreté, à la démangeaison, à la pesanteur & à la douleur qu'on ressent à la poitrine, avec plus ou moins d'oppression, la caractérisent assez : le sang d'ailleurs qui vient du poumon, est ordinairement vermeil & écumeux : il est quelquefois si abondant, qu'il peut être regardé comme l'effet d'une vraie hémorragie : la toux a plusieurs dégrés ; elle manque même quelquefois, ou elle n'est presque pas sensible. Toutes ces particularités distinguent assez la vraie *hæmophthisie* des autres crachemens de sang : il est aisé de connoître s'il vient du nez, parce qu'on en mouche, & on en crache en même tems. Si les gencives le fournissent, outre qu'on peut aisément en découvrir la source, on le crache sans effort par une simple sputation : lorsqu'il a son foyer dans l'arriere-bouche, il faut un certain effort pour l'entraîner, qu'on ne peut mieux rendre que par le terme latin *screatus*. On chasse celui qui découle du larynx par une espece de râlement volontaire qui l'entraîne ; il est plus aisé de se tromper ici que dans les autres cas, parce que ce crachement de sang est toujours accompagné de la toux ; mais il faut remarquer qu'elle est ordinairement légere, & que le sang qu'on rejette n'est jamais abondant : l'on sent d'ailleurs une âcreté ou démangeaison au larynx, qui indique assez le siége de la maladie.

Le sang qui vient du corps du poumon, paroît s'y séparer quelquefois par une simple transudation; à peine y en a-t-il alors pour teindre les crachats: mais la rupture des vaisseaux donne le plus souvent lieu à l'hémophthisie; & le sang alors en vient quelquefois avec tant d'impétuosité, qu'on s'imagine le vomir. Les médecins peuvent y être trompés, comme les malades, lorsqu'ils n'en jugent que par la relation qu'on leur en fait: il est d'autant plus facile de s'y méprendre, que l'hémorragie du poumon n'est pas toujours, comme nous l'avons dit, accompagnée de la toux, qui d'ailleurs est quelquefois légere. On doute avec quelque fondement, si ce sang vermeil qu'on rejette souvent à pleine bouche, n'est point artériel. Il est vrai que la fiévre n'est pas essentielle à cette maladie, mais elle l'accompagne souvent; & dans cette circonstance, ceux qui n'en sont pas instruits, peuvent la prendre pour la péripneumonie: j'ai été témoin plusieurs fois de cette bévue. On prétend que quelques-uns ont rendu avec le sang des portions considérables de la tunique interne des bronches; mais ceux auxquels cela est arrivé, n'étoient-ils pas auparavant phthisiques? Car personne n'ignore qu'ils sont exposés aux hémorragies du poumon.

HÆMOPHTHISIS.

Les efforts de la poitrine qu'on fait en chantant, en criant ou en toussant; les mouvemens de colere, les chutes, les coups, &c. peuvent donner lieu à l'*hæmophthisie*. Elle a aussi sa source dans la suppression des pertes de sang habituelles, soit par l'interruption des saignées, soit par la cessation des hémorragies, soit par la suppression des régles & des hémorrhoïdes. On doit mettre encore au nombre des causes éloignées la vie sédentaire, comme la trop laborieuse; la crapule, la débauche des femmes, & enfin une disposition héréditaire. La ma-

HÆMOPHTHISIS.

ladie dont nous parlons, eſt aſſez familere aux jeunes gens, depuis l'âge de quinze ans juſqu'à celui de trente : les hypocondriaques, les gens de lettres, & les femmes, y ſont encore ſujets. L'hémophthiſie qui reconnoît une cauſe accidentelle, & qui ſe rencontre dans un bon ſujet, n'eſt pas beaucoup à craindre, ſi la perte de ſang n'eſt pas exceſſive : mais ſi elle vient à la ſuite d'une maladie chronique ; ſi elle eſt habituelle ; ſi elle tient à une diſpoſition héréditaire, on a tout à appréhender : on ſçait aſſez que c'eſt le premier pas qu'on fait vers la phthiſie, ſur-tout à l'âge que nous avons marqué : elle eſt moins à craindre, lorſqu'elle ſupplée aux régles ; mais dans tous les cas, lorſque le ſang ſort avec abondance, on riſque d'en être ſuffoqué, ou, ſi l'on évite ce danger, on doit en redouter les ſuites.

Les ouvertures nous préſentent la trachée-artere & les bronches remplis de ſang & de ſanie ; des éroſions à la membrane qui les revêt ; des cloux & autres corps étrangers qui s'y ſont gliſſés : les vaiſſeaux du poumon fort dilatés ; des échimoſes & taches gangreneuſes à la ſurface de ce viſcere ; des adhérances avec toutes les parties qui l'environnent ; des phlogoſes, des abſcès, des ulcérations, des ſquirres, des tubercules & des pierres. On a vu des anévriſmes de l'artere pulmonaire & de l'aorte ouverts, & communiquant avec les bronches : on a encore rencontré le cœur prodigieuſement gros ; ſa ſurface ulcérée, & ſes oreillettes extrêmement dilatées : on a vu très-ſouvent des inondations, tant dans le péricarde, que dans la capacité de la poitrine, & des épanchemens de ſang dans le tiſſu du médiaſtin : on a obſervé de plus, le foie enflammé & ſquirreux ; la rate prodigieuſement gonflée, des engorgemens de la veine-porte, &c.

On peut appliquer en général le traitement des hémorragies à l'*hémophthisie accidentelle* & *récente* : l'*habituelle* en demande un qui differe peu de celui de la phthisie. Les *saignées*, quoique très-nécessaires dans le premier tems, ne doivent pas être poussées trop loin dans la crainte de précipiter les malades dans la phthisie, ce qui n'arrive que trop souvent : elles sont plus utilement employées pour prévenir le retour de la maladie. Les *rafraîchissans*, les *astringens* & les *vulnéraires* sont les remedes dont on use assez familiérement, lorsque le sang vient abondamment ; tels sont le riz, l'ortie, la grande consoude, le plantain, la pimprenelle, le lierre terrestre, & la pervenche ; les roses rouges & les balaustes ; les mucilages, le cachou, le sang-dragon, le succin, le corail, la pierre hématite, la boule de Mars, les baumes naturels, celui de Lucatel ; l'alun, l'essence de Rabel, ou l'huile de vitriol, &c. Mais il faut donner ces derniers astringens avec beaucoup de réserve, & n'en user que dans les cas pressans. Les *adoucissans* & les *hypnotiques* sont très-propres à calmer la toux, qui ne manque pas d'entretenir l'hémorragie ; on use dans cette vue des émulsions, de l'orgeat, de la tisane de guimauve, de nénuphar, &c. du sirop de pavot blanc, des pilules de cynoglosse, des trochisques de Karabé, &c. Cependant les narcotiques doivent être aussi donnés avec ménagement, parce qu'ils peuvent produire des effets pernicieux, dont on n'a que trop d'exemples.

HÆMOPHTHISIS.

Lorsque l'hémorragie est forte, on peut faire des ligatures, ou envelopper le scrotum avec des linges trempés dans l'eau froide, ou l'oxycrat, & user des secours que nous avons proposés ailleurs. Si l'état des premieres voies demande des purgatifs, on choisira les plus doux, tels que la casse, la mane, &c.

HÆMO-PHTHISIS. Tout le monde ſçait que le *lait*, les *crêmes* de riz, d'orge & d'avoine; les bouillons de mou de veau & de tortue, &c. ſont les remedes les plus efficaces contre l'*hémophthiſie habituelle*. Les malades doivent éviter avec ſoin le froid, s'abſtenir du vin, & obſerver, en un mot, le régime le plus exact, ſupérieur à tous les remedes : on doit même, pendant le paroxiſme les tenir à la ſeule boiſſon, & à quelques priſes d'émulſions; leur faire garder le plus grand repos, & leur défendre principalement de parler.

PHTHISIS.

La *phthiſie* eſt le plus ſouvent précédée par le crachement de ſang, ou par la toux ſeche & légere, accompagnée d'une fiévre habituelle, qui n'eſt gueres ſenſible que vers le ſoir, ou après les repas; par la rougeur des joues; par la chaleur à la paume des mains, &c. Mais les crachats ſales, gluans & purulens; la fiévre lente bien manifeſte, avec des exacerbations; la voix rauque; la reſpiration gênée avec douleur à la poitrine, ou au dos; l'exténuation du corps; la courbure des ongles, &c. ne laiſſent aucun doute ſur ſa préſence : cependant elle ne ſe montre pas toujours avec cette évidence, & l'on rencontre tous les jours des cas, où il n'eſt pas aiſé de prononcer. La toux eſt quelquefois ſéche, quoique la poitrine ſoit inondée de pus; il y a même des malades dans cet état qui ne touſſent point, & reſpirent aſſez librement, ſans même ſentir de douleur à la poitrine : d'ailleurs la toux chronique & l'aſthme humide ont ſouvent beaucoup d'affinité avec la maladie dont nous parlons, ſur laquelle cependant on ne ſçauroit avoir de doute, lorſque les crachats ſont purulens; mais il eſt quelquefois très-difficile de juger s'ils ſont tels; car on voit tous les jours après

après un ſimple rhume, des crachats qui ont toute l'apparence du pus, ſe précipitant même dans l'eau, & qui n'ont cependant point cette qualité : leur goût & leur odeur ſont encore équivoques ; cependant les purulens jettés ſur le charbon ardent, exhaleront une fétidité qu'on peut, lorſqu'on a quelque expérience de ces eſſais, diſtinguer de toute autre odeur.

PHTHISIS.

La plûpart des phthiſiques ſont privés du repos de la nuit ; ils ont de la peine à ſe coucher ſur le côté douloureux ; ils vomiſſent après le repas, par la violence de la toux : pluſieurs éprouvent une chaleur par tout le corps, & ſur-tout à la poitrine où ils reſſentent encore de la douleur. Il leur ſurvient auſſi des ſueurs exceſſives, & quelquefois des démangeaiſons & puſtules par tout le corps ; & très-communément un cours de ventre colliquatif. On ſe plaint de la ſalure à la bouche qui ſe couvre quelquefois d'aphthes : les urines entraînent une matiere huileuſe : les yeux s'enfoncent ; le nez s'affile ; les omoplates deviennent ſaillantes ; les forces dépériſſent ; les cheveux tombent, & les jambes s'enflent. Quelques-uns rendent enfin avec les crachats des tubercules, des pierres, des lambeaux de la tunique interne des bronches, des fragmens du poumon, &c. Cependant l'abſence de tous ces ſignes, ou ſymptomes ne raſſure pas toujours ; car on a vu pluſieurs malades ſe couchant de tous les côtés, ſans toux, ſans douleur, ſans oppreſſion, &c. ayant pourtant un côté de la poitrine rempli de pus, au lieu du lobe du poumon, qui étoit entiérement détruit.

La diſpoſition héréditaire, un corps fluet & de haute ſtature, & la mauvaiſe conformation de la poitrine donnent beaucoup de penchant à cette maladie. Elle eſt encore occaſionnée par la débauche

des femmes, du vin & des liqueurs ; par la suppression des pertes de sang habituelles ; par la répulsion des maladies de la peau, le desséchement des ulceres, &c. Elle est aussi la suite de l'asthme, de la rougeole, de la petite vérole, de la péripneumonie, des fréquentes toux catarrhales, des blessures, &c. On sçait enfin que la phthisie est souvent le symptome de la vérole, des écrouelles, du scorbut, de la goutte, &c.

PHTHISIS.

La *phthisie* confirmée & l'héréditaire sont presque incurables : on peut guérir celle qui succede à la péripneumonie, à la petite vérole, &c. La symptomatique suit ordinairement, lorsqu'elle n'a pas fait de grands progrès, le sort de la maladie principale. La fiévre aigue, qui survient souvent dans le cours de cette maladie, est très-dangereuse ; elle dépend le plus souvent de l'inflammation des tubercules, & de leur suppuration ; elle prend quelquefois l'aspect de la fiévre intermittente, mais sans en avoir le caractere. Les crachats abondans, & d'une mauvaise qualité ; la suffocation ; le cours de ventre, & les sueurs colliquatives ; le visage plombé ; la chute des cheveux ; la consomption ; les sueurs aréneuses, &c. annoncent une mort prochaine. On peut porter long-tems des tubercules ; mais s'ils s'enflamment, on ne sçauroit éviter la suppuration. On a vu aussi des phthisiques, crachant incontestablement du pus, vivre par un certain régime, vingt, trente, & même quarante ans à-peu près dans le même état : l'ulcere du poumon borné, doit être regardé alors comme un cautere ouvert, ou une espece d'égout qu'il seroit très-dangereux de dessécher. On sçait que la phthisie se communique parmi ceux du même sang ; mais on n'est pas bien assuré que cette contagion ait lieu entre le mari & la femme.

Les ouvertures nous présentent dans la poitrine les plus grands désordres qu'on puisse attendre de la suppuration & de la pourriture ; il n'y a que ceux qui les ont vu qui puissent le concevoir. On a observé l'adhérance du poumon la plus forte avec toutes les parties qui l'environnent ; la tunique de ce viscere épaisse & calleuse ; des ulcérations aux bronches & à la trachée-artere ; des infiltrations purulentes, des abscès, des tumeurs anomales, des squirres, des tubercules, des matieres pierreuses de différente nature ; des ulceres phagédéniques & fistuleux ; & enfin la destruction d'une partie du poumon, & quelquefois d'un lobe, ou d'un côté tout entier, avec des épanchemens sanieux & purulens, tant dans la poitrine que dans le péricarde. On a rencontré dans quelques-uns les mêmes désordres au foie, à l'épiploon, au pancréas, & autres visceres du bas-ventre.

PHTHISIS.

La *saignée* est quelquefois nécessaire dans le premier tems de la phthisie ; mais elle est infructueuse, & même dangereuse, lorsque cette maladie a fait de certains progrès : elle ne convient pas mieux à cette fiévre aigue, qui annonce communément l'inflammation des tubercules ; & celles qu'on ne manque gueres de faire dans cette circonstance, précipitent toujours les malades ; il n'y a pas de praticien, un peu attentif, qui n'ait eu l'occasion de l'observer plusieurs fois. Ceux qui, je ne sçais sur quel fondement, ont voulu regarder la toux des phthisiques, comme stomacale, ont introduit l'usage des *purgatifs*, tout aussi pernicieux que celui des saignées : ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois en donner, lorsque l'état des premieres voies le demande ; mais on doit choisir les plus doux pour ne pas nuire à la poitrine. Le *lait* doit être mis à la tête de tous les autres re-

PHTHISIS. medes, tant pour prévenir cette maladie, que pour la guérir ou la pallier : celui de femme mérite la préférence; ensuite vient celui d'ânesse, de jument, de vache, &c. On les donne, autant qu'on le peut, pour toute nourriture. Les *délayans*, les *tempérans* & les *béchiques adoucissans*, *vulnéraires* & *déterfifs* sont ici très-employés; tels sont la bourrache, la pulmonaire, les capillaires, le tussilage, la véronique, le lierre terrestre & le pied de chat; la gomme ammoniac; les *baumes* naturels, celui de *Lucatel*, l'eau de goudron; le petit lait, les bouillons de mou de veau & de tortue; les crêmes d'orge, de riz, &c. On a aussi usé dans quelques circonstances des *absorbans*. Les *hypnotiques*, tels que le diacode, les pilules de cynoglosse & autres, ne doivent être regardés que comme des palliatifs, dont il faut craindre l'abus. Les *eaux* de Bonne, celles de Bareges, du Mont d'Or, de Coterès, de Bagnols & de Seltz peuvent être de quelque ressource, lorsqu'il n'y a pas encore un grand délabrement à la poitrine : on estime encore l'eau de chaux légere, qu'on mêle avec le lait : quelque suspect que puisse être ce remede, il ne laisse pas d'être appuyé sur de bonnes observations. On propose encore le mercure, les sudorifiques, les apéritifs, les incisifs, les antiscorbutiques, &c. Mais tous ces remedes ne conviennent qu'à la phthisie symptomatique; & il est aisé de voir, par les observations même qu'on nous a laissées là-dessus, qu'on a guéri par ces moyens la maladie principale, dont la phthisie n'étoit que l'accident. Les phthisiques tirent enfin de grands avantages de l'exercice du cheval, & du changement d'air : celui sur-tout de la campagne, & du bord des rivieres leur plaît beaucoup : il y en a qui se sont bien trouvés de fumer

des vulnéraires & des balſamiques : pluſieurs ont été guéris par le ſéton ou le cautere, tant à la nuque, qu'entre les omoplates.

VOMICA.

Cette maladie, de l'aveu de tous les praticiens, eſt une des plus cachées, & ne ſe manifeſte gueres que lorſque l'abſcès ſe rompt & que le pus s'ouvre une route du côté des bronches ; ce qu'on connoît aiſément à l'abondance de cette matiere qu'on rejette par la toux. Cependant la plûpart des malades ont eu auparavant une petite toux, tantôt ſeche, tantôt humide ; une légere difficulté de reſpirer, l'haleine puante, & une douleur ſourde à la poitrine ; quelques-uns ont des anxiétés, des ſueurs nocturnes, le cours de ventre, la faim canine, &c. La fiévre lente eſt encore inſéparable de cet état. Si l'abſcès eſt le produit de l'inflammation du poumon, on peut le ſoupçonner vers le quatorzieme jour de la maladie ; lorſque l'expectoration a été imparfaite, ou a manqué abſolument ; lorſque la fiévre augmente pendant la nuit avec des ſueurs, & que la douleur, la toux & la difficulté de reſpirer ſubſiſtent. Les doigts dans quelques-uns deviennent livides, & leurs pieds s'enflent : les crachats qui ſuivent de près la rupture du kiſte, communicant avec les bronches, ſont purulens, blancs, jaunâtres, ſanieux, ou ont la couleur de la lie de vin : il eſt arrivé qu'on en a jetté en peu de tems près d'une pinte, & que quelques malades en ont été ſuffoqués. La toux, les cris, l'éternuement, ou tout autre effort de la poitrine donnent lieu à cette ouverture, qui ſe fait quelquefois dans la cavité de la poitrine, où le pus ſe répand ſourdement, & preſque toujours à l'inſçu du médecin, quelque attentif & éclairé qu'il puiſſe être. On a vu des abſcès du poumon s'ou-

VOMICA. vrir un passage à travers les muscles intercostaux ; le diaphragme & le foie, & se manifester même extérieurement par des saillies & des tumeurs assez remarquables. La péripneumonie, les fluxions catarrhales habituelles, & les autres maladies de la poitrine ; les pertes supprimées, les éruptions rentrées, les suppurations taries, les contusions, les fiévres putrides & malignes, &c. donnent lieu à ces dépôts.

La *vomique* est toujours une maladie très-dangereuse : cependant elle ne donne quelquefois d'autre incommodité que celle de la vuider de tems en tems ; & l'on voit bien des malades qui conservent dans cet état toute leur fraîcheur & leur embonpoint. D'autres, après la premiere ouverture du sac, continuent à cracher du pus, sans qu'il leur en arrive aucun accident ; mais lorsque le pus dans le premier moment vient avec trop d'abondance, les malades, comme nous l'avons dit, risquent d'en être suffoqués. On a vu arriver dans des sujets jeunes & bien constitués, que la vomique une fois vuidée s'est consolidée en peu de tems, & qu'elle n'a laissé aucune incommodité ; mais on ne doit pas se flater d'un événement si heureux pour les cachectiques & autres sujets mal-sains : le kiste reste ouvert, ou se remplit de nouveau pour se vuider de la même maniere ; ce qu'on a vu arriver vingt, trente & même quarante fois dans le même malade : s'il reste ouvert, il dégénere en ulcere qui fait des progrès dans le poumon, & jette par conséquent dans la phthisie : on n'a pas lieu d'en douter, lorsque les crachats purulens durent au-delà de quarante jours ; les puans dans ces circonstances doivent faire craindre la pourriture du poumon. Nous avons déja observé que la vomique ne s'ouvroit pas toujours du côté des bronches, & que le pus se répandoit quelque-

fois entre le poumon & la plevre, d'où il résulte l'empyeme, qui fera le sujet de l'article suivant: le pus peut aussi se jetter sur les parties externes, soit en creusant insensiblement les plus prochaines, soit en y formant par métastase, de nouveaux abscès qui dessechent celui de la poitrine. On a observé encore, que la matiere purulente repompée avoit pris la route des selles & des urines; mais l'art n'a aucune part à ces heureux événemens: ils sont toujours l'ouvrage de la nature, qu'on peut cependant imiter, en établissant des suppurations, ou des égouts, dans les lieux les plus propres à cet effet. VOMICA.

Les *saignées*, quoi qu'en disent les auteurs, sont ici rarement nécessaires: il est bon d'entretenir la liberté du ventre, tant par des *laxatifs*, que par des lavemens: ces remedes, ainsi que les *diurétiques*, peuvent être utiles, lorsque le kiste est dans son entier, parce que le pus, comme nous venons de le dire, peut prendre la route des selles & des urines. Si l'abscès est ouvert, on doit traiter cette maladie comme la phthisie: la véronique, le miel, la térébenthine, le baume de soufre, les pilules de Morton, &c. sont les *vulnéraires détersifs* qui ont été les plus employés. On fait aussi un grand usage de toutes les especes de *lait*, des crêmes d'orge, de riz, &c. Les *eaux* de Bonne, celles de Bareges, du Mont d'Or, & autres *minérales bitumineuses*, peuvent être ici d'une très-grande ressource: on a vu enfin les meilleurs effets du *cautere* ouvert sur le côté malade, ou quelqu'autre partie voisine.

E M P Y E M A.

C'est ainsi qu'on nomme l'inondation purulente de la poitrine, soit qu'elle dépende de la péripneumonie & de la vomique, ou de toute autre suppuration, tant du poumon, que de la plevre, du

EMPYEMA. médiastin, du diaphragme, du foie & autres parties des environs. On donne encore le nom d'empyeme à l'extravasation du sang ou du chile dans la même cavité, soit à la suite des coups & des plaies, soit par la rupture de l'anévrisme, &c. Mais ces maladies qui regardent d'autres articles, n'ont aucun rapport avec celle qui fait le sujet de celui-ci. L'*empyeme* qu'on rencontre le plus fréquemment, est celui qui survient à la péripneumonie; on doit le soupçonner, lorsque les crachats n'ont pas été abondans, & que la fiévre plus ou moins forte, avec des exacerbations vers le soir, subsiste après le quatorzieme ou le vingtieme jour de la maladie; mais on en aura quelque certitude, si les malades se plaignent d'une pesanteur à la poitrine, avec difficulté de respirer, & une toux seche; s'ils ont de la peine à se coucher sur un côté, qui est le sain; s'ils ont un goût de pourriture à la bouche, avec perte de l'appétit; des enflures œdémateuses, des sueurs nocturnes, des frissons irréguliers, des anxiétés, &c. Mais la fluctuation du pus, que quelques malades sentent & entendent, de même que l'ondulation qu'on peut découvrir, lorsque ce liquide se rapproche des tégumens, & y fait une saillie assez sensible, ne laisse aucun doute. Les crachats les plus abondans ne rassurent pas toujours contre l'empyeme: j'ai vu quelquefois la poitrine remplie de pus dans des sujets qui avoient craché prodigieusement jusqu'à leur mort: ceux qui connoissent la conformation de cette cavité, & l'étendue du poumon, doivent juger que ce cas ne sçauroit être rare; aussi a-t-il été observé plusieurs fois. Les autres signes ne sont pas moins équivoques, sur-tout lorsque l'empyeme est une suite de la vomique, ou de toute autre suppuration lente: j'ai vu dans ces circonstances quelques malades qui respiroient librement, qui se couchoient

dans toutes les ſituations, qui ne touſſoient preſque pas, & qui, en un mot, ne paroiſſoient pas malades de la poitrine ; auxquels on a cependant trouvé après leur mort, la deſtruction totale d'un des poumons, & ſa place toute occupée par le pus : on ne manque pas d'obſervateurs qui, dans les mêmes circonſtances, ont auſſi rencontré de pareils délabremens. EMPYEMA.

Je ne ferai point d'autre mention des ouvertures de cadavres, quoiqu'en très-grand nombre, parce qu'elles me fourniſſent principalement la matiere de cet article, comme celle du précédent, dont les titres d'ailleurs les ſuppoſent. Je ferai ſeulement remarquer qu'on a trouvé dans la péripneumonie des empyemes toutes formées avant le quatorzieme jour de la maladie : c'eſt un avertiſſement dont on ſent toute l'importance ; mais ce qu'il y a encore de plus ſurprenant, eſt la deſtruction totale d'un lobe du poumon en moins de trente jours : je l'ai rencontrée dans un ſujet qui s'étoit très-bien porté avant ſa péripneumonie, & qui étoit mort le trente-deuxieme jour de ſa maladie ; le pus qui occupoit la place du poumon étoit blanc comme du lait, ſans la moindre puanteur.

Nous avons pluſieurs obſervations qui ſemblent prouver que le pus épanché, ainſi que celui des abſcès, peut être repompé, & entraîné par les ſelles ou par les urines ; mais c'eſt toujours l'ouvrage de la nature, car les tentatives qu'on a faites pour lui faire prendre cette route, ont été toujours vaines : cependant on peut uſer des *laxatifs*, des *diurétiques* & même des *ſudorifiques*, lorſque la nature ſemble tendre à ſe délivrer par les voies qui ſont ſoumiſes à l'action de ces remedes. Mais ſi la maladie eſt déclarée, on doit, ſans perdre du tems à toutes ces épreuves, en venir à l'opération qui

EMPYEMA. eſt la ſeule reſſource qui ſe préſente, & qui a ſauvé la vie à bien des malades; mais il faut la pratiquer, lorſque la maladie n'eſt pas encore invétérée : ſans cette condition, elle précipite les malades, & les fait même périr quelquefois ſur le champ : on doit avoir l'attention, lorſque le pus eſt en grande quantité, de le vuider à pluſieurs repriſes pour ménager les forces. S'il eſt blanc & d'une bonne qualité, on doit beaucoup eſpérer de l'opération; mais s'il eſt ſanieux, bourbeux & fétide, il faut s'attendre à la mort. Le cauſtique, pour faire cette ouverture, eſt ſouvent préférable aux inſtrumens tranchans : il eſt inutile de dire qu'on doit, après l'évacuation du ſac, uſer des injections vulnéraires & déterſives : pour les autres remedes, il faut les tirer de l'article de la phthiſie, avec laquelle la maladie dont nous parlons, a le plus grand rapport.

HYDROPS PECTORIS.

Cette ſorte d'hydropiſie eſt plus commune qu'on ne le croit ordinairement; l'ouverture des cadavres le prouve ſuffiſamment : elle n'eſt pas moins difficile à connoître que l'empyeme, de laquelle on ne la peut diſtinguer que par les antécédens : ces deux maladies vont même ſouvent enſemble : on les confond très-aiſément avec l'aſthme, ſur-tout lorſque le bruit & le ſifflement de la poitrine n'accompagnent pas cette derniere maladie ; mépriſe cependant qui peut être de grande conſéquence. L'*hydropiſie de poitrine* eſt ſouvent compliquée avec celle du péricarde, mais très-rarement avec celle du médiaſtin, & de la plevre qu'on regarde comme enkiſtée, quoiqu'on ait trouvé dans la ſubſtance du poumon de vrais kiſtes remplis d'eau, qui méritent peut-être mieux cette dénomination : l'aſcite & l'anaſarque ſe joignent encore très-ſouvent à l'hydropi-

ſie de la poitrine ; l'anaſarque eſt même aſſez communément la ſource de toutes les autres. Ce n'eſt que ſur le concours de pluſieurs ſignes, qu'on peut conjecturer qu'il y a de l'eau dans la poitrine ; tels ſont la reſpiration difficile & fréquente, beaucoup plus laborieuſe dans une ſituation horiſontale ; elle l'eſt plus la nuit que le jour, ſur-tout au premier ſommeil qu'elle interrompt très-déſagréablement ; pluſieurs ſont même obligés de renoncer à leur lit ne pouvant reſpirer que ſur leur ſéant, & même panchés en devant : un ſentiment de peſanteur au diaphragme, avec une douleur au cartilage xiphoïde, & quelquefois à l'épaule & au bras du côté affecté : la toux plus ſouvent ſeche qu'humide ; mais la plûpart, dans les derniers tems, crachent du ſang comme dans la péripneumonie : cependant j'en ai vu qui n'avoient ni touſſé ni craché. La fiévre lente, avec des exacerbations nocturnes, & des friſſonnemens irréguliers, accompagne ordinairement cette maladie ; le pouls eſt petit, inégal & intermittent : la ſoif eſt quelquefois incommode, mais moins que dans l'aſcite : l'enflure œdémateuſe des jambes & du ſcrotum, précede ordinairement l'hydropiſie de poitrine ; au lieu qu'elle eſt la ſuite de l'empyeme : l'œdeme ſur la poitrine & au bras ; la bouffiſſure du viſage ; la tenſion du ventre ; la courbure des ongles, &c. ſont encore des ſignes qu'on rencontre quelquefois : ſans parler des palpitations, des ſyncopes, des ſueurs nocturnes, & autres accidens communs à toutes les maladies. Mais rien ne caractériſe mieux l'hydropiſie de poitrine, que la fluctuation des eaux que quelques malades ſentent & entendent : on peut même, en approchant l'oreille de leur poitrine, diſtinguer une ſorte de grouillement, que l'agitation rend plus ou moins ſenſible.

HYDROPS PECTORIS.

Tous les auteurs aſſurent que ceux qui ſont atta-

HYDROPS PECTORIS.

Hydropisie du péricarde.

qués de l'hydropisie de poitrine, comme de l'empyeme ne peuvent se coucher sur le côté affecté; cela est vrai, mais ne l'est pas toujours : j'ai vu quelquefois le contraire dans l'un & l'autre cas; j'en ai même été instruit par l'ouverture des cadavres; & il est très-important d'en être averti. L'*inondation* est quelquefois toute renfermée *dans le péricarde*; mais nous n'avons aucun signe qui puisse nous faire connoître cette sorte d'hydropisie, quoique très-fréquente : je n'applique point cependant ce nom à cette petite quantité d'eau, qu'on trouve presque dans tous les cadavres, & qui est le produit de la plûpart des maladies; mais à cette collection qui donne au péricarde beaucoup plus d'étendue qu'il n'en doit avoir. J'ai observé à quelques malades qui étoient dans ce cas une lenteur du pouls singuliere; *Diemerbroek* a fait la même remarque : j'en ai vu un qui n'avoit que vingt pulsations par minute; les forces & l'appétit étant dans un bon état : cependant ce signe, si c'en est un, a manqué à la plûpart des malades qui m'ont passé par les mains; mais il est toujours bon de sçavoir qu'on le rencontre quelquefois, & peut-être souvent. L'hydropisie du médiastin, & celle de la plevre, assez rares, sont encore plus difficiles à connoître.

La péripneumonie, l'asthme, la phthisie, & les autres maladies de la poitrine donnent très-souvent lieu à celle qui fait le sujet de cet article : elle est encore une suite des écrouelles, du scorbut, de la vérole, &c. Les cachectiques & les gens d'une constitution foible, y sont les plus sujets. On a vu plusieurs malades, autant qu'on a pu en juger, vivre plusieurs années avec de l'eau dans la poitrine : il ne paroît pas même douteux que plusieurs n'ayent été guéris de cette maladie; mais il est aussi très-certain qu'on ne sçauroit compter sur tou-

tes les obſervations que nous avons à ce ſujet, parce qu'il n'y a gueres que l'ouverture des cadavres, qui puiſſe nous donner une pleine aſſurance de ſon exiſtence. La fiévre aigue qui ſurvient à l'hydropiſie de poitrine, la grande oppreſſion, les crachats ſanglans, les fréquentes ſyncopes, &c. annnocent la mort. HYDROPS PECTORIS.

Les obſervations anatomiques ſont ici en très-grand nombre; elles nous apprennent qu'on trouve rarement le poumon ſain & ſimplement flétri, mais qu'on le rencontre très-communément calleux, ſquirreux, ſuppuré, putride & gangrené; & que la plûpart des hydropiſies de poitrine ſont la ſuite de la péripneumonie, de la phthiſie, &c. On a encore vu la plevre épaiſſe & cartilagineuſe, le diaphragme ulcéré, les os cariés, &c. L'eau qui croupit dans la poitrine eſt quelquefois limpide & écumeuſe, mais le plus ſouvent limoneuſe, bourbeuſe, ſanieuſe, purulente & fétide: on a rencontré une liqueur laiteuſe, provenant de la rupture du canal thorachique. L'hydropiſie du médiaſtin, & autres enkiſtées, ſont, comme nous l'avons dit, aſſez rares; mais celle du péricarde eſt très-commune: on a encore vu ce ſac, ainſi que la ſurface du cœur, ulcéré, contenant de la ſanie & du pus, ou collé à ce viſcere. On a trouvé enfin des ſquirres, des ſuppurations, des pourritures, & des gangrenes au thymus, au foie, à la rate, au pancréas, à l'eſtomac, aux boyaux, &c.

Ceux qui prennent l'hydropiſie de poitrine pour l'aſthme ne manquent gueres d'uſer de la ſaignée, & d'abbréger, par ce moyen, la vie de leurs malades. L'hydropiſie dont nous parlons, ne demande pas un autre traitement que celui que nous avons propoſé dans l'article général: il roule ſur les *cathartiques*, les *fortifians*, les *apéritifs*, & principale-

HYDROPS PECTORIS.

ment les *diurétiques*. Il n'eſt pas douteux que les purgatifs hydragogues n'ayent opéré quelques guériſons ; mais ils ont auſſi ſouvent jetté les malades dans l'état contraire, c'eſt-à-dire, dans le maraſme : on n'a pas le même inconvénient à craindre des diurétiques, qui dégagent d'ailleurs plus ſûrement la poitrine, comme tant d'exemples le confirment. Les purgatifs qui paroiſſent avoir été donnés avec plus de ſuccès, ſont le jalap, le turbit, le diagrede, l'elaterium, la poudre cornachine, le mercure doux, le ſirop de nerprun, &c. On a obſervé très-ſouvent que la gomme-gutte convenoit moins à cette hydropiſie qu'aux autres. Je ne rapporterai point ici la quantité d'autres remedes qu'on a employés contre cette maladie, je dirai ſeulement que les praticiens ont donné la préférence à la ſcille, à la brioine, à la rhubarbe, au caſſia lignea, aux cloportes, au ſafran & au ſel de Mars, au tartre chalybé, au ſel de tamariſc, &c. Mais le *vin* & l'*oxymel ſcillitiques* m'ont toujours paru dans cette occaſion ſupérieurs à tous les autres diurétiques : j'ai vu auſſi de très-grands effets du *kermès minéral*, donné pendant long-tems & à petites doſes. Les dépurans, les ſudorifiques & les anti-ſcorbutiques, que l'on propoſe encore, conviennent moins à l'hydropiſie de poitrine, qu'à la maladie dont elle peut dépendre. Les *béchiques* ſont des palliatifs dont on ne ſçauroit ſe paſſer ; ils peuvent même agir plus ſpécialement, lorſqu'il eſt néceſſaire de ſoutenir l'expectoration.

Tout ce que nous venons de propoſer doit cependant céder à la *ponction*, qui n'enleve à la vérité que le produit de la maladie ; mais qui ſurmonte un obſtacle qui fait échouer les autres remedes : on ne peut pas douter qu'on n'ait guéri, par ce moyen, bien des malades. La quantité d'eau

qu'on peut tirer par cette opération, eſt étonnante : on en a vu couler juſqu'à ſix pintes, ſans que le malade ait paru trop affoibli ; mais il eſt plus prudent d'en tirer moins à la fois. Cependant les ſignes équivoques de cette maladie ne permettent pas toujours à un médecin ſage de ſe déterminer pour la ponction ; n'ignorant pas d'ailleurs qu'on l'a ſouvent pratiquée avec le plus malheureux ſuccès, au grand regret de tous ceux qui prennent intérêt à la vie du malade : mais il eſt permis quelquefois de tenter quelque choſe contre une maladie réputée incurable. Une ſeule ponction ne ſuffit pas ; il faut y revenir ordinairement pluſieurs fois : il eſt plus court alors de faire l'ouverture avec un inſtrument tranchant & de l'entretenir, juſqu'à ce que la ſource ſoit tarie. Nous avons encore quelques obſervations bien favorables au cautere & même aux ſcarifications des jambes.

HYDROPS PECTORIS.

CORDIS PALPITATIO.

Je n'ai pas beaucoup à dire ſur les maladies du cœur, parce que les vues des praticiens ont toujours été là-deſſus très-bornées ; mais on trouvera ſur cette matiere tout ce qu'on peut attendre des connoiſſances les plus profondes, & de l'expérience la plus conſommée dans la ſeconde édition du Traité du cœur par M. *Senac*, premier médecin du Roi. La maladie qui fait le ſujet de cet article ſe manifeſte au tact & à la vue : on l'entend même quelquefois ; mais il eſt ſouvent difficile de diſtinguer la *palpitation du cœur eſſentielle*, de la *ſymptomatique*. On ne ſçauroit douter que le mouvement extraordinaire de ce principal agent de la circulation, dont toutes les arteres ſe reſſentent, ne ſoit convulſif : il eſt quelquefois ſi violent, qu'il affecte la reſpiration & la voix ; qu'il déplace même &

CORDIS PALPITATIO.

brise les côtes : lorsqu'il est léger, on peut le confondre avec le *tremblement* qui n'est dans le cœur qu'un état de foiblesse assez marqué par le pouls languissant & inégal, par l'abbatement, par les défaillances, les sueurs froides, & autres avant-coureurs de la mort. Le pouls dans la palpitation est petit, inégal, intermittent, ou sujet à d'autres variations : on éprouve encore dans cette maladie des vertiges, des éblouissemens, des flatuosités, &c. Elle précede quelquefois la syncope : elle se joint à l'asthme convulsif, à l'hydropisie de poitrine, à la leucophlegmatie, &c. Les cachectiques, les hystériques, comme celles qui ont des pâles couleurs ; les hypocondriaques, les scorbutiques, les goutteux & les asthmatiques ; ceux qui vivent dans la crapule & l'oisiveté, les valétudinaires, &c. y sont les plus exposés. La pléthore, la suppression des pertes de sang habituelles, le desséchement des maladies cutanées & des vieux ulceres ; les maladies de l'estomac, les fiévres, &c. y donnent souvent lieu : elle est encore excitée par la joie excessive, la crainte, la terreur, les chagrins & autres passions de l'ame ; par certaines odeurs ; par un exercice violent, &c.

On sçait que la palpitation provenant d'une cause connue & passagere, n'est point à craindre, & qu'on guérit même avec assez de facilité la symptomatique, & celle qui ne dépend que de l'affection des nerfs ; mais si elle reconnoît un vice local, qui ne manque gueres de la rendre fréquente & même continuelle, on doit la regarder comme incurable ; car quand même on pourroit parvenir à connoître la nature du désordre qui y donne lieu, on n'en seroit gueres plus avancé, parce qu'on manquera toujours de moyens pour y remédier.

L'observation anatomique nous a découvert plu-

sieurs maladies du cœur, qui peuvent donner lieu à celle dont nous parlons; telles sont l'inflammation & la suppuration de ce viscere; des tubercules en ses différentes parties; des ulceres à sa surface; sa grosseur extraordinaire; l'engorgement de ses ventricules, comme de ses oreillettes & de ses gros vaisseaux. On a vu assez fréquemment des ossifications de l'aorte, de l'artere pulmonaire, des arteres coronaires & des valvules; des concrétions pierreuses, tant dans le corps de ces soupapes, que dans les ventricules & le péricarde; les veines coronaires, variqueuses & engorgées. On a rencontré des flatuosités, de l'eau, de la sanie, du pus & des vers dans le péricarde; ce sac chargé de graisse, charnu, cartilagineux, ossifié, & très-étroitement uni à la surface du cœur. On a observé des anévrismes à l'aorte & à l'artere pulmonaire, & la dilatation extraordinaire, mais simple, de ces vaisseaux: plusieurs prétendent avoir vu des vers dans les ventricules du cœur; mais je crois qu'il est permis d'en douter. On a enfin trouvé les côtes exposées au battement du cœur brisées, détachées de leurs cartilages, & déplacées: sans parler de l'hydropisie de la poitrine, & des différens désordres, tant du poumon, que des visceres du bas-ventre.

CORDIS PALPITATIO.

Les *saignées* sont souvent nécessaires à ceux qui souffrent de violentes palpitations; mais il est inutile de dire qu'elles ne conviennent jamais, lorsqu'il y a des marques sensibles d'épuisement, de quelque nature qu'il puisse être: elles sont d'un petit secours dans la palpitation idiopathique; on ne laisse pas de les y appliquer, parce qu'elles sont palliatives, ainsi que tous les autres remedes qu'on peut faire dans ce cas. Les *purgatifs* sont utiles, non-seulement lorsque l'état des premieres voies, & même de la tête les demande; mais encore dans beaucoup d'au-

CORDIS PALPITATIO.

tres circonſtances ; cependant on ne doit employer que les plus doux & ne les pas multiplier. Les *délayans* & les *rafraîchiſſans*, tels que la boiſſon la plus ſimple, le lait, le petit lait ; les eaux minérales, tant thermales, qu'acidules & martiales, ſont des remedes dont on uſe avec le plus grand ſuccès. Le ſafran de Mars, le tartre martial, le ſel de tartre, les cloportes, le ſavon, & autres *apéritifs* ſont auſſi d'un grand ſecours. On ſe ſert encore efficacement, ſur-tout contre les *tremblemens du cœur*, des *ſtomachiques*, des *abſorbans* & des *amers* ; tels ſont la fumeterre, l'ariſtoloche ronde, la rhubarbe, le quinquina, le girofle, la cannelle, l'élixir de propriété, &c. Les *hynoptiques* ſont ici très-dangereux ; mais on peut leur ſubſtituer d'autres *calmans*, comme le nître, la poudre tempérante, la liqueur anodine minérale, le ſel ſédatif, &c. On tire de plus grands avantages des *antiſpaſmodiques* ; tels ſont le camphre, le caſtoreum, le ſuccin, les fleurs de benjoin, l'eau de fleur d'orange, de méliſſe, de tilleul, &c. Pluſieurs enfin ſe trouvent bien des lavemens purgatifs & carminatifs ; des fomentations émollientes ; des demi-bains, du bain des pieds, des ſangſues appliquées aux hémorrhoïdes, &c. Mais, je le répete, on ne doit pas perdre de vue, pour le choix des remedes, la maladie qui peut entretenir la palpitation, ou y avoir donné lieu.

SYNCOPE.

La cardialgie, la foibleſſe, la pâleur du viſage, l'obſcurciſſement de la vue, le tintement des oreilles, la perte du mouvement & du ſentiment, & les extrémités froides ne caractériſent qu'imparfaitement la *ſyncope* ; mais ce qui la diſtingue plus particuliérement de l'apoplexie &

autres maladies, où il y a auſſi perte de mouvement & de ſentiment, eſt l'état du pouls & de la reſpiration, dont la ſeule ſyncope ſemble arrêter les fonctions, au point que pluſieurs malades ont été réputés morts, & même ſouvent abandonnés comme tels : cependant les membres dans cet état conſervent leur flexibilité ; & c'eſt peut-être le ſeul ſigne de vie qu'on puiſſe découvrir. On ſçait aſſez que la ſyncope a pluſieurs dégrés, dont les plus foibles portent les noms de *défaillance* (*lipothymia*) ou de léger *évanouiſſement :* elle eſt communément annoncée par les ſignes que nous avons rapportés les premiers ; mais elle attaque quelquefois bruſquement, & ſans avant-coureurs : ſa durée eſt incertaine ; elle eſt communément de quelques inſtans ou de quelques minutes ; quelquefois d'une ou pluſieurs heures, & même de plus d'un jour : ſi l'on en revient, on éprouve une laſſitude extraordinaire que le tems diſſipe. SYNCOPE.

La foibleſſe & l'épuiſement qui viennent du défaut d'alimens, ou de quelque grande perte ; de l'évacuation même des eaux, ou de tout autre liquide croupiſſant dans quelque partie du corps ; les paſſions vives ; la vue de quelqu'objet déſagréable, comme d'un corps mort, d'un ſerpent, d'une ſouris, &c. Certaines odeurs, tant agréables, que déſagréables, comme de la roſe, du jaſmin, du muſc, de l'ambre, &c. Les poiſons, les narcotiques, les vers, &c. peuvent donner lieu à la ſyncope. Elle eſt encore la ſuite de la goutte irréguliere, de l'affection hyſtérique & hypocondriaque, des accouchemens laborieux, d'une ſimple ſaignée, &c. Les cachectiques, les gens foibles & les convaleſcens y ſont les plus ſujets. La ſyncope eſt quelquefois l'avant-coureur des fiévres ; elle eſt

SYNCOPE. aussi au nombre de ses symptomes, ainsi que de plusieurs autres maladies; symptome toujours formidable. *Hippocrate* a dit que ceux qui tomboient en syncope, sans cause évidente, mouroient subitement; l'expérience ne confirme que trop la vérité de cet aphorisme. On ne redoute rien tant dans la syncope, que ses fréquens retours, & sa durée; mais on ne s'en alarme pas, lorsqu'elle dépend d'une cause accidentelle & passagere.

Les ouvertures nous découvrent le cœur étroitement uni au péricarde; ce sac chargé de graisse, rempli d'eau, de sang, de pus; son délabrement, ou son entiere destruction. On a vu le cœur d'une grosseur démesurée, enflammé & suppuré; des ulceres à sa surface, & à celle de ses appendices; la dilatation prodigieuse de ses ventricules & de ses oreillettes; des tumeurs & des pustules en ses différentes parties; des ossifications, tant des arteres coronaires, que des gros vaisseaux & de leurs valvules. On a trouvé dans ceux qui avoient été beaucoup saignés, ou qui avoient souffert de grandes pertes de sang, les veines remplies d'air; ce qui paroît plus manifestement à celles du cerveau. Je crois qu'il est inutile de rapporter ici l'inflammation & la suppuration du poumon, du médiastin, de la plevre & du diaphragme; les inondations de la poitrine, & les différens désordres de l'éstomac, du foie, du pancréas, de la rate, de la matrice, des ovaires, &c. Mais j'y dois faire mention des concrétions sanguines ou lymphatiques, qu'on rencontre si communément, tant dans le cœur, que dans les oreillettes & les gros vaisseaux; dont on a fait tant de bruit, sous le nom de *polype du cœur*; maladie sur laquelle on a beaucoup écrit & raisonné, & qui cependant n'existe point: je ne crains pas

d'assurer que ceux qui prétendent en avoir trouvé, ne parlent que le langage du préjugé, ou de l'ignorance. SYNCOPE.

Si par polype on doit entendre une excroissance charnue ou fongueuse, telle qu'on la voit souvent dans les narines; il est certain, quoi qu'on en puisse dire, qu'il n'existe point : il seroit, ce me semble, bien singulier, que je n'eusse pas rencontré dans l'examen de deux ou trois mille cadavres ce que des gens qui ont à peine assisté à quelques ouvertures dans le cours de leur vie, ont vu si commodément : cela ne fait presque plus de doute aujourd'hui parmi les gens instruits, qui font à la vérité mention des concrétions qu'on a trouvé bon de nommer *polypeuses*; mais on sçait très-bien que ces corps blanchâtres, fibreux en apparence, & quelquefois très-compacts sont purement sanguins ou lymphatiques, & qu'ils ne tiennent aux parois des ventricules & des oreillettes, que par accident, c'est-à-dire, à l'occasion des colomnes, & des brides des valvules, dans l'entre-deux desquelles cette matiere concrescible s'est moulée, & engagée comme par autant de racines. Mais de pareilles concrétions, quelque solides qu'elles paroissent, peuvent-elles être regardées comme la cause de la syncope, ou de la mort subite? Si on en trouve tous les jours de pareilles après toutes sortes de maladies, tant lentes, qu'aigues, ainsi qu'on l'a déja vu dans les articles précédens : cela n'arrive-t-il pas plutôt par la cessation du mouvement, & de la chaleur du sang dans l'instant, ou peu de tems avant, ou même après la mort, par une disposition particuliere de ce liquide, qui le rend plus propre à se figer, ainsi qu'on le voit arriver à celui qu'on a tiré par la saignée, & qu'on appelle *coëneux* ou

inflammatoire ; très - différent du ſang coagulé ou des caillots ?

SYNCOPE.

Il n'y a perſonne qui ne ſçache ce qu'on doit faire pour diſſiper la ſyncope ; & les médecins même n'y ſont gueres appellés. On étend le malade ſur le dos dans un lieu où il puiſſe reſpirer un air pur ; on lui jette de l'*eau froide au viſage ;* on l'agite , on le chatouille , ou on tâche de lui exciter de la *douleur :* on lui fait ſentir du *vinaigre*, de l'*eau de la Reine d'Hongrie* , l'*eau des Carmes* , l'*eau de Luce* , l'*eſprit de ſel ammoniac* , &c. Les *ſternutatoires* peuvent auſſi y être utiles, quoiqu'on les emploie peu. On applique encore des rôties au vin aromatiſées à la paume des mains , à la plante des pieds, à la région de l'eſtomac : on enveloppe chaudement les extrémités réfroidies ; on fait des frictions , &c. On donne enfin intérieurement des *cordiaux* & des *céphaliques* , tels que le bon vin, l'eau de cannelle , l'impériale , la thériacale , &c. On ſe contente de leur en verſer dans la bouche, lorſqu'ils ne peuvent pas avaler ; mais on doit le faire avec précaution , dans la crainte que ces liqueurs ne coulent dans la trachée-artere , & ne rendent par cet accident la maladie mortelle , comme on la vu arriver. Les lavemens les plus ſtimulans peuvent être auſſi de quelque ſecours ; de même que les ventouſes ſcarifiées , les véſicatoires , &c. La *ſaignée* , pendant le paroxiſme , eſt rarement néceſſaire, & ſouvent dangereuſe : le ſang même , lorſqu'on la tente , a de la peine à couler ; mais elle peut être préſervative , ou palliative dans les autres tems. On prévient le retour de cette maladie en dirigeant ſes vues du côté des cauſes qui l'ont produite : le régime y eſt toujours très-eſſentiel : les *émétiques* & les *purgatifs* y ſont ſouvent néceſſaires ; on doit au

moins tenir le ventre libre par d'autres moyens. Les *abſorbans*, les *ſtomachiques* & les *amers* ſont les remedes qu'on a employés le plus familiérement, ainſi que les *fortifians martiaux*, très-propres à donner de l'action au cœur & aux vaiſſeaux.

SINGULTUS.

Le *hoquet* ſimple & paſſager eſt la plus légere de toutes les indiſpoſitions; mais lorſqu'il dure long-tems, c'eſt une maladie, & même ſouvent des plus rebelles. Il eſt quelquefois périodique; mais ſes retours ſont rarement fixes & déterminés: ſa durée eſt très-incertaine; on peut la compter par jours, par ſemaines, par mois ou par années; car on l'a vu durer juſqu'à trente ans: il a pluſieurs dégrés, & eſt quelquefois ſi violent, qu'on peut l'entendre de bien loin, & que les malades craignent d'en être ſuffoqués. Les gens voraces & les buveurs; les enfans, les hyſtériques & les hypocondriaques ſont les plus ſujets au hoquet, tant accidentel, qu'habituel; ce dernier a ſouvent ſa ſource dans la ſuppreſſion des évacuations habituelles; la répercuſſion de la goutte, la rentrée de l'éréſypele, & autres maladies de la peau: les mauvais ſucs qui croupiſſent dans l'eſtomac, les émétiques, les purgatifs draſtiques, les poiſons, &c. donnent lieu à l'un & à l'autre: c'eſt encore un accident qui ſurvient aux fiévres aigues, à l'inflammation de l'eſtomac, du foie, ou de quelqu'autre viſcere; à la paſſion iliaque, au cholera, à la dyſſenterie, à l'hémorragie; & il paſſe toujours alors pour un ſymptome fâcheux.

Les ouvertures ont découvert le poumon enflammé, & une infinité d'autres déſordres dans la poitrine: on a vu l'eſtomac regorgeant de la bile, & d'autres mauvais ſucs; le foie d'une groſſeur monſtrueuſe; ce viſcere enflammé, ainſi que le ventri-

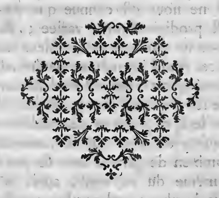
SINGULTUS.

cule, les inteſtins, les reins, la veſſie, &c. L'épiploon a été trouvé ſquirreux, & entraînant l'eſtomac : on a vu enfin des pourritures, & des gangrenes à toutes les parties ; ſans parler des plaies, du déplacement du cartilage xiphoïde, &c.

Les circonſtances qui ont précédé, ou qui accompagnent le hoquet, doivent en faire varier le traitement. L'*accidentel* ſe diſſipe de lui-même, ou par la ſimple boiſſon froide ou dégourdie : on peut auſſi l'arrêter, en ſuſpendant pour quelque tems la reſpiration : l'application ou la contention de l'eſprit, la ſurpriſe & autres affections de l'ame produiſent le même effet. Pour l'*habituel*, la *ſaignée* eſt communément utile : les *émétiques* & les *purgatifs* n'y doivent pas être oubliés, ainſi que les lavemens laxatifs : les *délayans* y ſont très-efficaces, tels que la boiſſon abondante, le thé, le petit lait, les émulſions, l'eau de riz, l'huile d'amande douce, &c. On doit uſer après ces remedes généraux, des *ſtomachiques* & des *abſorbans ;* tels ſont la menthe, l'anis, l'aneth, le quinquina, le corail, le cachou, le diaſcordium, la thériaque, &c. On a donné quelquefois avec ſuccès les *déſobſtruans ;* comme les racines apéritives, la rhubarbe, les cloportes, les martiaux, le vinaigre ſcillitique, &c. Les *anti-ſpaſmodiques* & les *calmans* conviennent encore beaucoup à cette maladie ; tels ſont le ſafran, le caſtoreum, le ſuccin, la liqueur anodine minérale, le laudanum, le diacode, &c. Cependant on doit donner les *hypnotiques* avec réſerve : on a eu enfin recours aux *ſudorifiques*, au *lait*, aux *eaux* de Forges, de Paſſy, de Vals, de Balaruc & autres *minérales*. Les bains ont été auſſi utiles ; comme les fomentations & les épithêmes avec la menthe, la ſauge, la rue, l'abſinthe, le girofle, le camphre, la thériaque, &c. Les lini-

mens relâchans avec la graiſſe humaine, celle d'ours & autres : & enfin les ventouſes ſeches, appliquées à l'eſtomac & au dos, ont produit de bons effets. SINGULTUS.

Pluſieurs de ces remedes peuvent être auſſi employés contre le *hoquet ſymptomatique* des maladies aigues ; tels ſont l'eau de poulet, le petit lait, les émulſions, l'huile d'amande douce, le corail, le quinquina, le diaſcordium, la liqueur anodine minérale, le caſtoreum, le diacode, &c. On peut uſer encore dans les mêmes cas des épithêmes relâchans & fortifians, des ventouſes, &c.





SECTION IV.

Maladies du bas-ventre.

PRAVA DIGESTIO.

La vraie connoiſſance de l'eſtomac eſt peut être dans la médecine la plus importante, & la plus négligée. La conſtitution de ce viſcere, particuliere à un individu, ne reſſemble pas plus à celle des autres, que les traits du viſage : cette différence qui ne nous eſt connue que par quelques effets, eſt prodigieuſement variée ; & à peine trouveroit-on ſur pluſieurs milliers deux hommes qui auroient à cet égard les mêmes facultés. Il y a pour chaque eſtomac, une certaine doſe d'aliment au-deſſus de laquelle ſes fonctions ſont troublées : il y en a, comme on le ſçait, qui en demandent très-peu, pendant qu'on en voit qui ſoutiennent tous les excès : combien de gens n'ont-ils pas beſoin du repos & même du ſommeil, après leur repas, pendant que le plus grand nombre ne digere bien que dans l'exercice ? L'eau, pour la plûpart, eſt le meilleur de tous les diſſolvans ; on ſçait cependant qu'il y en a qui ont beſoin du vin, & même des liqueurs. Le caffé, le chocolat, &c. ſont propres aux uns, & incommodent les autres : le lait peut être le meilleur de tous les alimens, & le plus pernicieux : les fruits, les légumes, l'huile, le beurre, la chair des quadrupedes, des oiſeaux, des poiſ-

fons, &c. produifent tous les jours dans différens fujets, des effets très-contraires : on fçait que plufieurs ont une averfion infurmontable pour une efpece d'aliment, comme le lait, le fromage, l'anguille, les coquillages, plufieurs fortes de fruits, &c. qui plaifent au plus grand nombre ; fans parler de l'appétit bifarre des filles & des femmes groffes, &c. Nous n'entreprendrons pas d'expofer ici plus en détail ces étranges variétés ; elles font affez connues, fans qu'on s'y foit pourtant arrêté autant que le demanderoit l'importance du fujet. On ne fçauroit douter que l'état de l'eftomac n'ait un très-grand rapport avec celui de toutes les autres parties, & fur-tout de la tête, ainfi que nous l'avons dit plufieurs fois : quelles lumieres ne répandroit pas fur l'art que nous excerçons ce rapport bien connu ? Il eft fans doute très-furprenant qu'on ne trouve dans les travaux immenfes qu'on a faits fur l'œconomie animale, prefque point de recherches qui ayent eu cet objet.

PRAVA DIGESTIO.

L'état de la bouche, les rapports & le vomiffement, peuvent nous faire connoître la nature des matieres dépravées qui croupiffent dans l'eftomac, & qui font l'effet des mauvaifes digeftions ; mais c'eft-là où nous fommes obligés de nous arrêter, parce que nous ferions de vains efforts pour remonter jufqu'au vice organique de ce vifcere. Ces *matieres* font *acides*, *ameres*, *glaireufes* ou *putrides* ; nous les examinerons féparément. 1° Les rapports aigres, le gonflement, le tiraillement & l'ardeur de l'eftomac, la douleur ou pefanteur à la tête ; la toux, le hoquet, la conftipation, & quelquefois le ténefme, font les fignes de ce qu'on appelle les *crudités acides*, qui ne font qu'une efpece de pourriture qui contracte cette qualité. 2° L'amertume de la bouche, la langue feche, la cardialgie,

PRAVA DIGESTIO.

la chaleur des entrailles, la couleur jaune & verdâtre des matieres qu'on vomit, le cours de ventre, &c. manifestent assez les *sucs amers*, qui dépendent principalement du reflux de la bile vers l'estomac. 3° La bouche pâteuse, la ténacité de la salive, la perte de l'appétit, les flatuosités, les rapports qui, après cinq ou six heures, ont le goût & l'odeur des alimens qu'on a pris ; les *glaires* que l'on vomit, & qu'on rend par les selles ; quelquefois enfin la lienterie, prouvent assez que l'estomac est enduit d'une espece de morve qui émousse son sentiment, & le rend peu propre à la coction des alimens. 4° Le goût de pourri, ou d'œuf couvé qu'on a dans la bouche, & que les rapports de la même nature y entretiennent ; la pesanteur de l'estomac, les anxiétés, les flatuosités, les vomissemens fétides & la liberté du ventre, ne laissent aucun lieu de douter que l'estomac ne contienne ce qu'on appelle des *crudités nidoreuses ;* matieres qui ont souffert une putréfaction alkaline.

Le dégoût & même l'aversion pour les alimens, symptomes communs à presque toutes les maladies, accompagnent ordinairement toutes ces indispositions : elles sont encore suivies d'une tristesse souvent invincible, d'engourdissement à la tête, des défaillances, des anxiétés, des flatuosités, de la tension aux hypocondres, du vomissement, & autres accidens qui tirent leur source des mauvaises digestions. L'indigestion est encore le produit de l'intempérance ; & ceux qui ont l'estomac dans le meilleur état n'en sont pas exempts ; mais elle est plus fâcheuse & plus alarmante, lorsqu'elle rencontre les mauvais sucs dont nous avons parlé. L'*indigestion* s'annonce par des douleurs d'entrailles, quelquefois très-vives, par des anxiétés, le gonflement de l'estomac, des rapports, le hoquet, le vomis-

ſement, le cours de ventre, &c. L'aſſoupiſſement, le délire & autres ſymptomes les plus graves l'accompagnent quelquefois ; ainſi que la fiévre plus ou moins forte, qui en impoſe ſouvent aux médecins peu attentifs, & leur fait prendre le change ſur la nature de la maladie.

PRAVA DIGESTIO.

L'expérience prouve tous les jours, que la contention de l'eſprit trouble la digeſtion ; on peut même aſſurer ſans hypothèſe, que tout ce qui arrête le libre cours de la matiere quelconque que les nerfs portent à l'eſtomac, en bouleverſe les fonctions : la vieilleſſe & l'épuiſement les rendent languiſſantes : les vices de la ſalive & le défaut de la trituration dans la bouche produiſent les mêmes effets ; ſans parler des vices organiques de l'eſtomac, ou des parties voiſines qui appartiennent à d'autres articles. Les hypocondriaques & les hyſtériques ſont ſujets aux putréfactions acides : les phlegmatiques, & ceux qui ſont les plus ſuſceptibles des fluxions catarrhales, éprouvent ſouvent l'indigeſtion glaireuſe, dont les mélancoliques ne ſont pas exempts : les gens violens & les plus enclins à la colere, ſont expoſés aux regorgemens de la bile : les valétudinaires, & ceux qui mangent beaucoup de viande, engendrent le plus de pourriture. Toutes ces diſpoſitions de l'eſtomac, auxquelles on ne fait pas toujours aſſez d'attention, ſont pourtant redoutables par leurs ſuites : elles peuvent être la ſource de beaucoup de maladies, tant aigues que chroniques : il eſt évident que les fiévres intermittentes, la goutte, la néphréſie, les obſtructions, le cours de ventre, &c. en dépendent ordinairement : on ne ſçauroit douter que les putréfactions acides ne ſoient le fondement de beaucoup de maladies chroniques ; que les ſucs amers & putrides ne donnent lieu aux fiévres les

plus aigues. Il ne faut pas cependant penser que la putréfaction & la dépravation des matieres contenues dans les premieres voies, constituent, comme plusieurs le croient, la fiévre putride; mais elles peuvent y donner lieu, en passant dans le sang.

PRAVA DIGESTIO.

Les indigestions par plénitude, ou de crapule, ont plusieurs dégrés; il y en a de très-fâcheuses, & même de mortelles: on les juge plus redoutables, lorsqu'elles sont jointes à l'yvresse: le vomissement & le cours de ventre en sont les crises ordinaires. Le dégoût dans les enfans & les vieillards; dans les convalescens, & ceux qui ont un cours de ventre habituel, &c. est toujours à craindre. *Baglivi* a remarqué que le grand appétit qui survient subitement dans les maladies chroniques, après un long dégoût, annonçoit la mort; mais l'expérience n'a pas toujours confirmé cette observation.

L'ouverture des cadavres ne nous donne pas beaucoup de lumieres sur la vraie source des mauvaises digestions; mais elle nous apprend que l'estomac ne souffre le plus souvent, que relativement à d'autres parties qui sont le siége principal de la maladie. On a rencontré ce viscere abreuvé des différentes matieres, dont nous avons fait mention; on l'a vu chargé de graisse, prodigieusement dilaté, ou rétreci; ses tuniques exténuées, ses rides effacées; extrêmement plein de boisson ou de flatuosités; enduit d'un suc noir, d'une croûte grasse & épaisse; contenant des pierres, &c. On y a trouvé des callosités, des tubercules, des squirres, des ulceres; de la pourriture, la gangrene, des trous, &c. On l'a enfin vu déplacé & descendant au-delà du nombril; on sçait que ces déplacemens sont très-communs, lorsqu'il y a épiplocele. Tous ces désordres, comme nous l'avons dit, ne sont pas ordinaires; ceux que nous allons parcourir sont bien plus com-

muns ; tels ſont l'engorgement ſquirreux du foie ; ſa couleur blanchâtre & plombée, ſon adhérance à l'eſtomac ; ſa groſſeur démeſurée, deſcendant quelquefois juſqu'au baſſin ; ſon deſſéchement ; ſa ſubſtance renfermant des abſcès, des tubercules, des hydatides ; & aſſez ſouvent ulcérée, putride & gangrenée. On trouve encore plus fréquemment la rate extrêmement petite, flétrie, calleuſe ; dans un un état de putréfaction, & quelquefois entiérement détruite : on a enfin obſervé les inteſtins prodigieuſement bourſoufflés, gangrenés, &c. des ſquirres, des ſuppurations & des pourritures au pancréas, à l'épiploon, au méſentere, aux reins, à la matrice, &c.

PRAVA DIGESTIO.

Après l'expoſé anatomique que nous venons de donner, on doit bien ſentir que le traitement qui regarde les *vices des digeſtions*, ou de l'*eſtomac*, préſente les plus grandes difficultés ; auſſi ne trouve-t-on preſque là-deſſus que des tâtonnemens. Nous connoiſſons aſſez les moyens de combattre quelques effets qui ſe manifeſtent par les ſignes dont nous avons fait mention ; mais nos vues ne s'étendent gueres plus loin ; & ſi nos conjectures veulent franchir ces bornes, le ſuccès n'en prouve pas toujours la juſteſſe. Il n'eſt cependant pas douteux que tous ces états, quelle qu'en ſoit la ſource, ne demandent des évacuans, & un régime bien entendu ; mais comme ils ſe renouvellent bientôt, il faut avoir recours à d'autres remedes ; tels ſont, 1° pour les *crudités acides :* après les *émétiques* & les *purgatifs ;* les *délayans*, les *ſtomachiques*, les *abſorbans* & les *amers :* la rhubarbe, le quinquina, l'aloës, les martiaux, l'extrait de genievre, l'élixir de propriété, celui de Garus, de Stoughton, &c. ſont ceux qu'on emploie le plus efficacement : il eſt important de ne pas ignorer que dans cette diſpoſition

PRAVA DIGESTIO.

de l'estomac, les vins, les sucreries & les fruits se convertissent facilement en aigres : *Boerhaave* cependant conseille plusieurs sortes de vins, & même de l'eau-de-vie ; mais ce qu'il dit est-il fondé sur l'expérience ou sur ses opinions ? 2° Lorsque l'*amertume* domine dans l'estomac, on doit, après avoir évacué tout ce qui y croupit, la combattre par les *délayans* & les *rafraîchissans :* les *eaux minérales froides*, comme celles de Vals, de Passy, de Forges, &c. sont ici d'un très-grand secours : les *acides*, tant *végétaux* que *minéraux*, comme le suc de limon, celui de grenade ; l'esprit de soufre, de vitriol, &c. sont encore très-avantageux. 3° Si l'estomac est embourbé de glaires, il n'est pas douteux qu'on ne doive tâcher de les entraîner par les *émétiques* & les *purgatifs ;* mais ils ne seront efficaces qu'après avoir fait précéder les *délayans ;* il est même bon de les donner alors dans un grand véhicule : les *eaux* de Plombieres, de Vichy, de Balaruc, de Bourbonne, &c. sont très-propres à cet effet, & s'associent parfaitement avec les purgatifs : on use ensuite des *stomachiques aromatiques, fortifians* & *amers ;* tels sont la menthe & la sauge, l'absinthe & la petite centaurée ; les coings ; l'écorce de citron & d'orange ; la rhubarbe, le quinquina & l'aloës ; l'acorus, le cyperus, le calamus aromaticus, la cannelle, la noix muscate, le poivre, le girofle, les myrobolans, le cachou ; la noix confite, l'opiate de Salomon, le mithridat, la thériaque, &c. Le vin y est encore employé, & principalement celui d'Espagne, de Chypre, &c. Plusieurs enfin se trouvent très-bien de se couvrir l'estomac d'une fourrure. 4° Pour les *crudités nidoreuses*, ou la *putréfaction alkaline*, il faut, ainsi que dans les cas précédens, employer les *émétiques* & les *purgatifs*, & faire un bon choix des alimens :

on

on donne ensuite les *stomachiques*, les *fortifians*, les *amers* & les *acides*, selon que cet état a été plus ou moins compliqué avec les autres : il semble qu'on a usé avec assez de succès de la menthe & de l'aurone ; des coings & des tamarins, de la limonade, de la rhubarbe, de la gentiane, &c. Les eaux minérales, tant froides que thermales, sont encore ici très-utiles. Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que *le dégoût* qui est, comme on le sçait, commun à toutes ces dispositions, quoiqu'il ne les accompagne pas toujours, demande un traitement varié ; & l'expérience de tous les jours le prouve assez.

PRAVA DIGESTIO.

Le dégoût.

L'*indigestion par intempérance*, qui tend toujours vers quelqu'un des états dont nous venons de parler, doit être regardée quelquefois comme une maladie grave, & dont l'aspect est très-alarmant. L'*abstinence* & la *boisson* abondante, jointe à quelques lavemens, font communément ce qu'on peut faire de mieux. La *saignée* lui est contraire ; mais elle ne l'est pas au point que le public se l'imagine : lorsque la pléthore est évidente, que la fiévre est violente, & qu'on a encore à combattre l'assoupissement, le délire & des douleurs vives, on peut faire ouvrir la veine : il faut cependant éloigner cette opération, autant qu'il est possible, du dernier repas, & laisser passer, s'il n'y a rien de bien pressant, vingt-quatre heures. Les *vomitifs* & les *purgatifs* sont sans doute ici les remedes les plus efficaces ; mais l'état des malades ne permet pas toujours de les employer : on a usé quelquefois, après les évacuations convenables, des fortifians, des amers ou des acides ; mais ces remedes sont rarement néceſſaires, & paroissent avoir été donnés souvent au hazard. Lorsque l'*yvresse* enfin s'y rencontre ; on doit en examiner le dégré ; si elle

Yvresse.

eſt légere, il faut la combattre avec le *thé* ou la *limonade ;* mais lorſqu'elle eſt forte, on peut avoir recours à la ſaignée & à l'émétique.

VOMITUS.

Nous dirons en paſſant que le *vomiſſement*, dont tout le monde connoît les avant-coureurs, eſt produit par le ſeul mouvement de l'eſtomac, & du canal inteſtinal ; & non par la preſſion du diaphragme, & des muſcles du bas-ventre ; ainſi qu'on la cru long-tems ſur la parole du fameux *Chirac.* Cette vérité dont on trouvera la preuve dans les Mémoires de l'Académie de l'année 1752, peut influer beaucoup, comme on le penſe bien, ſur le traitement de cette maladie. Les alimens, le vin, les poiſons, les mauvais ſucs, dont nous avons parlé dans l'article précédent, & toutes les matieres ſtimulantes peuvent exciter le vomiſſement. C'eſt encore une ſuite néceſſaire de l'inflammation, du ſquirre, de l'ulcere, ou de tout autre vice de l'eſtomac ; mais il eſt le plus ſouvent ſympathique, & dépend des maladies de la tête, du foie, de la rate, de l'épiploon, &c. On n'a pas de doute ſur l'effet de la migraine, de l'yvreſſe, tant du vin que du tabac ; des coups à la tête, &c. les obſervations anatomiques nous manifeſtent les autres cas. C'eſt encore un ſymptome ou une criſe des maladies aigues, de toutes les eſpeces de coliques, &c. une ſuite de la répulſion de la goutte, de la ſciatique, & du rhumatiſme ; de la tranſpiration arrêtée ; de la ſuppreſſion des menſtrues, des urines, &c. On ſçait de plus que la vapeur du charbon, la vue des choſes dégoûtantes, le mouvement du vaiſſeau en pleine mer, &c. produiſent tous les jours le même effet. Le enfans, les grands mangeurs & les buveurs ; les hypocondriaques & les ſcorbutiques ; les

cacheꝺiques & les valétudinaires ; celles qui ont les pâles-couleurs, & les femmes grosses y sont les plus sujets. Le vomissement est quelquefois périodique ; on l'a vu imiter exactement le retour de la fiévre quarte : bien des gens, qui jouissent d'ailleurs d'une bonne santé, vomissent tous les matins ; quelques-uns toutes les semaines, tous les mois, &c. Il y en a enfin qui vomissent après tous les repas. VOMITUS.

On rejette par le vomissement, non-seulement tout ce qui est renfermé dans l'estomac, mais encore ce qui est contenu dans le duodenum, & même dans les autres boyaux, c'est-à-dire, tout ce qu'on peut avoir avalé, la bile, les sucs gastrique & pancréatique, du sang, du pus, des vers, des pierres, &c. Je ne parlerai pas de ces vomissemens fabuleux, dont plusieurs auteurs qui ont manqué de lumiere, ou de bonne foi, ont fait mention. Qui croira qu'on puisse jetter par cette voie des crapauds, des lézards, des serpens, des taupes, des petits chats, des rats, &c. Le vomissement glaireux ou bilieux, ainsi que celui qui est excité par la quantité, ou la qualité des alimens, est toujours avantageux : plusieurs rejettent tous les matins une pituite glaireuse, sans que leur santé en paroisse dérangée ; mais on a tout à craindre, lorsqu'on rend des matieres sanieuses, purulentes, noires ou putrides. Le vomissement habituel, sans cause manifeste, peut reconnoître un vice local, soit à l'estomac, soit dans les parties des environs ; & il est dans ce cas rarement guérissable. Le vomissement, au commencement des maladies aigues, n'est point à craindre ; mais il n'en est pas de même dans les autres tems, sur-tout s'il est laborieux, parce qu'il est rarement critique : le hoquet qui l'accompagne, est un mauvais signe.

L'ouverture des cadavres nous apprend qu'on

VOMITUS. trouve rarement une mauvaiſe conformation de l'eſtomac ; que ſon déplacement eſt beaucoup plus commun ; qu'on rencontre très - fréquemment ce viſcere ſquirreux dans quelqu'une de ſes parties, mais principalement dans le pylore, qui paroît être ſouvent cartilagineux : le duodenum même n'eſt pas exempt de cette maladie : on a vu encore le pylore rétreci par la phlogoſe, & par des concrétions pierreuſes, obſtrué par une piéce d'argent avalée, &c. On a rencontré l'eſtomac contracté & racorni ; chargé de puſtules de différent caractere ; donnant naiſſance à des tumeurs anomales ; enflammé, abſcédé, ulcéré, gangrené, déchiré ou percé ; ſans parler des plaies qui viennent du dehors, qui ont encore fourni la matiere d'un grand nombre d'obſervations. De tous les autres viſceres, le foie eſt celui qui a été le plus ſouvent affecté, ſoit par inflammation & abſcès, ſoit par ſquirre, gangrene, pourriture ou adhérances avec le diaphragme, l'eſtomac, &c. On a de plus obſervé des concrétions bilieuſes dans la véſicule du fiel & le canal commun ; on a vu ce dernier s'ouvrir près de l'eſtomac, & même dans la cavité de ce viſcere. Les inteſtins ont paru prodigieuſement bourſoufflés, étranglés, engagés dans les anneaux des muſcles de l'abdomen, ainſi que l'épiploon, &c. On a encore obſervé des phlogoſes, des abſcès, des ſquirres & autres vices à la rate, au pancréas, à l'épiploon, au méſentere, aux reins, &c. ſans parler du déplacement du cartilage xiphoïde, & de pluſieurs autres maladies, tant de la tête, que de la poitrine.

Il eſt inutile de dire qu'il n'y a que le vomiſſement, dont la violence ou la durée peuvent donner de l'inquiétude, qui demande des remedes. Les *ſaignées* ne trouvent point de place dans ce

traitement, les *émétiques* peuvent y entrer quelquefois; mais il s'en faut de beaucoup que le précepte, *vomitus vomitu curatur*, soit applicable à toutes les especes de vomissement. Les *laxatifs*, lorsqu'on peut les faire passer sont très-utiles; les lavemens stimulans sont d'un grand secours. Les *délayans* & les *rafraîchissans*, tels que l'eau de poulet, le petit lait, la limonade légere, l'eau aigrelette par l'esprit de vitriol ou de soufre, &c. conviennent à beaucoup de cas. On use encore avec succès des *calmans* tirés du nître; du sel de duobus, de la liqueur anodine minérale; des gouttes anodines de Sydenham, des pilules de cynoglosse, &c. On se sert aussi très-familiérement des *stomachiques* fortifians, des *absorbans* & des *amers*; tels sont la menthe, la sauge, l'absinthe, la rhubarbe, l'aunée, les roses rouges, les coings, l'écorce de grenade, le mastic, la corne de cerf, la craie, les pierres d'écrevisses, les martiaux, le baume du Pérou, l'extrait de genievre, la thériaque, la confection d'hyacinthe, &c. On donne enfin avec assez de succès le sel d'absynthe fermenté avec le suc de limon, contre le vomissement symptomatique des fiévres. Le *lait*, les *eaux* de Forges, de Vals, de Passy, de Bourbon-Lancy & l'Archambaut, de Balaruc, de Coterès, de Saint-Amand, &c. sont encore des ressources que tout le monde connoît. Il est bon quelquefois que les malades gardent le lit; il est toujours nécessaire qu'ils observent un régime convenable. Je dirai à cette occasion, que la plûpart se trouvent bien d'une boisson abondante; pendant que d'autres sont obligés de la supprimer entiérement pour ne prendre que de la gelée, des crêmes, des œufs frais, &c.

VOMITUS.

On peut tirer encore quelque avantage des topiques, où l'on fait entrer la pulpe de coing, la men-

VOMITUS. the, la mélisse, l'absinthe, le girofle, le safran, l'eau de la Reine de Hongrie, le vinaigre, la thériaque, &c. qu'on applique à la région épigastrique, ainsi que des rôties au vin aromatisées. On présente enfin au nez du vinaigre, de l'eau de la Reine de Hongrie, des oranges, des limons, &c. L'immersion des mains dans l'eau froide a été quelquefois utile. Il est superflu de dire qu'il faut remettre le cartilage xiphoïde déplacé, & remédier, autant qu'on le peut, aux autres maux dont le vomissement est le symptome; c'est dans cette vue qu'on a donné quelquefois avec succès les apéritifs & les sudorifiques; qu'on a fait appliquer des sangsues à l'anus; qu'on a ouvert des cauteres, &c. On calme enfin le vomissement trop long ou trop violent excité par l'émétique avec les acides minéraux, tels que l'esprit de vitriol ou de soufre, dont on jette quelques gouttes dans la boisson.

VOMITUS CRUENTUS.

Nous avons déja fait observer qu'on prenoit quelquefois l'hémophthisie pour le *vomissement de sang*, lorsqu'on s'en tenoit à la relation des malades; cependant le sang qui vient du poumon est pur, vermeil & écumeux : celui au contraire qui sort de l'estomac est plus noir & mêlé avec les différentes matieres qui s'y recontrent; d'ailleurs la toux qui précede le premier, ne permet gueres à un médecin attentif de s'y méprendre. La maladie dont nous parlons, est ordinairement précédée d'une chaleur & d'une douleur gravative à l'estomac, comme de la tension aux hypocondres : la fiévre l'accompagne rarement; mais il survient quelquefois des anxiétés, des syncopes & autres symptomes très-graves. Le sang vient avec plus ou moins d'abondance; il est quelquefois noirâtre & fétide:

on en rend ordinairement par les selles, sur-tout si les vaisseaux mésentériques, ainsi que les gastriques, en fournissent ; ce que le siége de la douleur peut faire connoître : elle indique encore le vice de la rate, si elle occupe la région de ce viscere ; celui du pancréas, si on la rapporte aux lombes, &c. La pléthore provenant de la suppression des pertes de sang habituelles, est très-souvent la seule cause de cette maladie : les émétiques, les purgatifs drastiques & les poisons peuvent y donner lieu. Les mélancoliques, les hypocondriaques & les scorbutiques y sont les plus sujets : on l'a vue enfin, mais rarement, épidémique.

VOMITUS CRUENTUS.

Le vomissement de sang, qui est occasionné par la suppression des menstrues & des hémorrhoïdes, est le moins à craindre, s'il n'est pas excessif ; le retour de ces évacuations le fait cesser. Il est au contraire très-dangereux, s'il reconnoît un vice à la rate, au pancréas, &c. si le sang qu'on rend est noir & fétide ; si la fiévre se met de la partie, ou s'il est symptome d'une maladie aigue. Cette hémorragie enleve quelquefois les malades assez brusquement, même avant de s'être manifestée par le vomissement : quelques-uns, dans ce cas, rejettent peu de sang ; mais leur estomac en reste rempli ; & cette circonstance donne lieu aux cardialgies, aux syncopes & autres symptomes les plus alarmans, si ce liquide, qui se corrompt facilement par son séjour, ne s'ouvre un passage par les intestins. Ceux qui ont souffert les atteintes de cette maladie ne manquent gueres d'en éprouver le retour.

L'ouverture des cadavres nous découvre les veines de l'estomac engorgées & variqueuses ; ce viscere corrodé & sphacelé ; la rate extrêmement gonflée, squirreuse, & dans un état de pourriture ; le pancréas engorgé, durci & putride ; les mêmes vices,

VOMITUS CRUENTUS.

mais plus rarement au foie ; la véſicule du fiel extrêmement diſtendue par la bile ; ſans parler du poumon deſſéché, ſquirreux & des autres déſordres, tant de la poitrine que du bas-ventre, qui paroiſſent n'avoir qu'un rapport bien éloigné avec le vomiſſement de ſang.

Le repos & la diéte la plus ſévere ſurmontent ſouvent cette maladie ; cependant la *ſaignée* y eſt néceſſaire, lorſque le ſujet eſt vigoureux, & que le ſang qu'on rend eſt vermeil : elle eſt encore indiſpenſable, lorſqu'il y a ſuppreſſion de quelque évacuation ſanguine. Les *rafraîchiſſans*, les *tempérans*, les *vulnéraires* & légers *aſtringens*, tels que la limonade, le petit lait, l'eau de poulet & les émulſions ; la chicorée, l'aigremoine, la pimprenelle, l'oſeille, le pourpier, l'ortie, la grande conſoude, le lierre terreſtre, le plantain, les vulnéraires de Suiſſe ; le riz, l'orge, les coings, la rhubarbe, le cachou, le nître, le corail, le baume du Pérou, celui de Copahu, &c. ſont ici d'un grand uſage : on a vu encore de très-bons effets de l'eau à la glace. Pour les *forts aſtringens*, tels que la pierre hématite, le ſang de dragon, l'alun, l'eſſence de Rabel, l'eſprit de vitriol, &c. on ne doit les donner que dans les cas preſſans, & lorſqu'on manque d'autre reſſource : car on en a vu des effets très-pernicieux ; & la conduite de quelques praticiens à cet égard n'eſt que trop répréhenſible. Pluſieurs uſent encore trop familiérement du diacode, des trochiſques de Karabé & autres *hynoptiques* qui peuvent être à la vérité dans quelques cas d'un grand ſecours ; mais qui ne conviennent pas à beaucoup près à tous les malades. Les *purgatifs* ne peuvent pas être admis dans ce traitement, ſi l'on en excepte la rhubarbe, les tamarins & les myrobolans, qu'on doit donner encore avec beaucoup de réſerve ; mais

il eſt toujours très-important de tenir le ventre libre par des lavemens. Les *émétiques* y conviennent encore moins, quoique plufieurs ayent oſé en donner ; le ſeul ipécacuanha à petites doſes peut y être employé. On fait enfin pendant le paroxiſme des ligatures ou des frictions aux extrémités : on plonge les mains & les pieds dans l'eau chaude ou froide : on applique au ventre des linges chauds ; on le fomente avec l'oxycrat ou le vinaigre, &c. On peut prévenir enfin le retour de cette maladie par une diéte rafraîchiſſante ; par le lait, les crêmes, &c. par les laxatifs, les martiaux & autres apéritifs ; par les ſaignées, &c.

VOMITUS CRUENTUS.

FAMES CANINA.

C'eſt ainſi qu'on nomme cet appétit vorace, ou cette *faim inſatiable* à laquelle les malades ne peuvent réſiſter. On en diſtingue deux ſortes, une qui eſt accompagnée de vomiſſement, de lienterie & d'atrophie ; c'eſt la vraie *faim canine;* l'autre qui n'eſt ſuivie ni de vomiſſement, ni de cours de ventre, mais qui excite des peſanteurs à l'eſtomac, & des oppreſſions ; c'eſt celle qu'on appelle *faim bovine* (bulimia.) L'une & l'autre jettent dans des foibleſſes, dans l'aſſoupiſſement, &c. Mais on ne doit point, comme on le fait tous les jours, prendre pour ces maladies qui ſont très-rares, cet appétit dévorant que quelques femmes groſſes, quelques jeunes gens, bien des mélancoliques & des convaleſcens éprouvent, ſans qu'il en réſulte aucun des accidens dont nous avons fait mention.

L'ouverture des cadavres nous a découvert l'eſtomac extrêmement dilaté & bourſoufflé, contenant du ſang extravaſé, une liqueur noire ſemblable à de l'encre ; une bile érugineuſe & comme vitriolique ; une prodigieuſe quantité de poux : on a vu

FAMES CANINA.

ce viſcere recevant immédiatement le canal de la bile ; ſon pylore relâché, &c. On a obſervé le foie ſquirreux, & d'une groſſeur énorme ; la rate monſtrueuſe & putride ; leurs vaiſſeaux extrêmement engorgés, &c. On a encore vu beaucoup de lombrils dans les inteſtins ; le vers ſolitaire ; un ſeul inteſtin allant ſans détours de l'eſtomac à l'anus, & autres vices de conformation ; comme auſſi divers déſordres au méſentere, au pancréas, &c.

Les *évacuans* ſont toujours employés utilement contre la faim canine. Les *humectans* & les *calmans*, tels que l'eau de riz & de poulet ; le petit lait, le laudanum, le diacode, les pilules de cynogloſſes, &c. y ſont d'un grand ſecours. Quelques-uns ſe ſont délivrés de cette maladie en faiſant entrer dans leurs alimens beaucoup de graiſſe & d'huile. Les *mercuriels* & les autres *vermifuges* en ſont quelquefois les ſeuls ſpécifiques. Les *abſorbans*, tels que le corail, la craie, la pierre hématite, la limaille de fer, &c. y peuvent être utilement employés. L'*ambre gris* a été donné avec ſuccès, de même que la *thériaque ;* & les autres *ſtomachiques* aromatiques, qui paroiſſent dans ce cas agir plus en calmans qu'en fortifians.

DOLOR STOMACHI.

Rien n'eſt plus difficile, dans la pratique, que de diſtinguer cette maladie eſſentielle, de la ſymptomatique ; & de ne la pas confondre, lorſqu'elle eſt vive, avec la colique duodenale, avec l'hépatique, &c. Cette douleur répond toujours à la foſſette du cœur dont l'orifice ſupérieur de l'eſtomac n'eſt pas éloigné ; mais elle n'y eſt pas bornée ; car elle ſe répand non ſeulement ſur toute la région de l'eſtomac, mais encore ſur celle du diaphragme, du péricarde & autres parties dont on connoît les connexions. Elle a plu-

ſieurs dégrés ; & même des caracteres différens : ſi elle eſt ſourde & languiſſante, on l'appelle *anxiété;* on éprouve alors des grandes inquiétudes ; on pouſſe des ſoupirs & des gémiſſemens, &c. On ſçait que le vomiſſement eſt précédé par une ſenſation de cette nature : ſi la douleur de l'eſtomac eſt plus forte & plus mordicante ſans être exceſſive, on lui donne le nom de *cardialgie* qu'on ſuppoſe avoir ſon ſiége à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, nommé *cardia* par les anciens ; elle eſt la ſuite très-commune des digeſtions laborieuſes, & vient le plus ſouvent par paroxiſme : ſi elle eſt brûlante, on l'appelle le *fer chaud* (ſoda) ; elle s'étend communément le long de l'œſophage, & eſt produite par des ſucs vitrioliques qui croupiſſent dans l'eſtomac, & ſe manifeſtent par des rapports auxquels les mélancoliques ſont aſſez ſujets : ſi la douleur enfin eſt aigue & tranchante, on lui donne le nom de *colique d'eſtomac ;* elle dépend le plus ſouvent des flatuoſités ou d'une affection ſpaſmodique que des gonflemens aſſez ſenſibles, & des rots fréquens ne manquent gueres de déceler ; mais lorſqu'elle eſt accompagnée de la fiévre, on doit craindre l'inflammation de ce viſcere beaucoup plus commune qu'on ne penſe. Toutes ces ſortes de douleurs ſont préſentées par les anciens auteurs ſous différens noms, & avec beaucoup de confuſion ; les modernes pour la plûpart, qui en ont parlé à la vérité plus clairement, n'ont puiſé malheureuſement ce qu'ils en diſent, que dans leur imagination. Les douleurs d'eſtomac par leur violence ou par leur continuité peuvent porter le trouble dans toutes les fonctions ; elles excitent des vomiſſemens énormes ; elles cauſent des palpitations, des friſſonnemens & des tremblemens, des ſueurs froides, le réfroidiſſement des extrémités, &c. Elles jettent enfin quelquefois les malades frapés de leur état dans

DOLOR STOMACHI.

Anxiété.

Cardialgie.

Fer chaud.

Colique d'eſtomac.

des inquiétudes, & un abbatement du corps & de l'esprit que toute leur raison ne sçauroit surmonter. Ceux qui connoissent les deux gros cordons de nerfs qui se perdent dans le corps de ce viscere, ne doivent pas être surpris de tous les désordres que cause cette maladie, & de la suite formidable des symptomes qui l'accompagnent.

DOLOR STOMACHI.

Les douleurs d'estomac sont communément excitées par des matieres piquantes, âcres & rongeantes qui sont présentes dans sa cavité; tels sont les mauvais sucs qui résultent des digestions viciées, les émétiques, les purgatifs, les poisons, &c. Les alimens de difficile digestion, les flatuosités, les vers, les contusions, les hernies épiploïques, &c. y peuvent donner lieu: c'est quelquefois le produit de la colere, de la tristesse & des autres passions vives, ou un symptome de la colique intestinale, mésentérique, duodénale, hépatique & néphrétique; des fiévres malignes, des éruptions, &c. Elles peuvent tirer leur source des pâles couleurs, des pertes de sang supprimées, des éruptions rentrées, de la goutte remontée, de la dyssenterie arrêtée, &c. Les hypocondriaques, les hystériques, les goutteux, les calculeux, &c. y sont encore sujets. Les douleurs d'estomac accompagnées de la fiévre, menacent d'inflammation: les habituelles sont souvent indomptables, malgré l'avantage qu'on a de porter le remede immédiatement à la partie affectée: je ne crois pas qu'il soit nécessaire de dire que le hoquet, les sueurs froides, les défaillances, &c. sont toujours dans les cas que nous avons rapportés, des mauvais signes.

L'ouverture des cadavres nous manifeste dans la cavité de l'estomac la stagnation d'une bile érugineuse, noire & aigrie; des flatuosités dont il est ordinairement distendu, & quelquefois du sang extravasé; la dilatation énorme de ce viscere, comme

aussi du duodenum; ses tuniques racornies, épaisses & blanchâtres. Les squirres dont le siége varie beaucoup, y sont très-communs: on y rencontre quelquefois des phlogoses & des abscès: sa face interne corrodée; des ulceres tant internes qu'externes: on l'a trouvé encore percé, gangrené & putride: on a vu dans sa cavité des vers, des vessies remplies de poux; des pierres de différentes formes & grosseurs; des pilules, des noyaux, des épingles, du plâtre, du charbon, & autres corps étrangers avalés; des tumeurs anomales & enkistées, des excroissances fongueuses, des verrues, &c. & enfin l'insertion du canal de la bile. On a observé très-souvent des squirres au foie, au pylore, au duodenum, à la rate, à l'épiploon, au mésentere, &c. des suppurations & des pourritures à tous ces visceres; le cartilage xiphoïde déplacé; la vésicule du fiel prodigieusement gorgée, ou contenant une grande quantité de pierres; des hernies épiploïques; l'anévrisme de la céliaque, &c. sans parler de l'inflammation du médiastin & du péricarde; de la grosseur énorme & autres vices du cœur; des pierres aux reins, &c.

DOLOR STOMACHI.

La *saignée* est nécessaire, lorsque l'estomac est menacé d'inflammation, si la douleur est aigue & la fiévre violente; mais elle convient rarement aux autres douleurs, sur-tout si elles sont chroniques. Les *vomitifs* & les *purgatifs* sont sans doute les remedes les plus propres à enlever tout ce qui est contenu dans l'estomac; mais il n'est pas toujours permis d'en user, & l'on est souvent obligé d'émousser leur action par des *calmans*. La boisson abondante, l'eau de poulet, le petit lait, les émulsions, l'huile d'amande douce; tous les *délayans* & les *adoucissans* sont ici d'un grand secours: plusieurs n'ont pu se délivrer de ces douleurs habituelles, qu'en se retranchant le vin: les *tempérans*, tels

DOLOR STOMACHI.

que la bourrache, la chicorée, la pimprenelle, la fumeterre, le cerfeuil, la patience & les écrevisses, ont été encore très-employés. Après tous ces remedes, on peut en venir aux *calmans*, aux *antispasmodiques* & aux *hypnotiques ;* tels sont le nître, la liqueur anodine minérale, le camphre, les fleurs de tilleul, le castoreum, la poudre de guttete; les gouttes anodines de Sydenham, le diacode, &c. On a recours encore aux *stomachiques* & aux *carminatifs ;* tels sont la menthe, la sauge, la marjolaine, & sur-tout les fleurs de camomille; l'anis, le fenouil, le quinquina, l'aunée, la rhubarbe, le chacril; l'extrait de genievre & d'absinthe, la thériaque, &c. Il est enfin des cas qui demandent des *absorbans*, des *contrevers*, les *martiaux* & autres *apéritifs*, les *sudorifiques*, les *anti-scorbutiques*, &c. Dans tous on recommande les lavemens adoucissans, laxatifs, & carminatifs.

Il est très-important dans le traitement de toutes ces especes de douleurs, & sur-tout dans celle qu'on appelle le *fer chaud*, d'examiner, soit par les rapports, soit par le vomissement & autres symptomes, si les matieres qui sont dans l'estomac tendent à l'acidité, ou à l'alkalescence, pour faire un juste choix des remedes que nous avons proposés : on sent bien que les *matieres aigres*, après les évacuations préliminaires & les délayans, tels que le thé, l'eau de poulet ou l'eau dégourdie pure, demandent les *absorbans*, comme la craie, le corail, les pierres d'écrevisse, la magnésie, &c. & que les *matieres alkalines* doivent être attaquées, après les remedes généraux, par l'*eau nîtrée*, la *limonade* & autres *liqueurs acidules*. Quelque nombreux & variés que soient les remedes dont nous avons chargé cet article, ils sont souvent insuffisans, & l'on est obligé d'avoir recours aux *eaux minérales* de Vals & de

Forges, de Plombieres, de Balaruc, du Mont-d'Or, &c. Le *lait*, les *crêmes* de riz, d'orge, &c. ont été encore utiles à plusieurs; sans parler de beaucoup d'autres remedes qui peuvent convenir à la maladie principale, dont la douleur d'estomac n'est que le symptome.

DOLOR STOMACHI.

Quoi qu'on ne puisse pas compter beaucoup sur les topiques, on ne doit pas cependant les mépriser : on applique des linimens, des cataplasmes, & même des sachets aromatiques, balsamiques, spiritueux & camphrés; les emplâtres de baies de laurier, de poix, de tacamahaca; des fomentations émollientes, &c. On peut tirer encore de grands avantages des bains chauds, & même de l'immersion des pieds dans l'eau chaude, &c. Il faut enfin garantir la région de l'estomac du froid; & cette seule attention a fait quelquefois cesser des douleurs qui avoient résisté à tous les remedes.

PASSIO ILIACA.

L'intestin *ileum*, dont cette maladie tire sa dénomination, n'en est pas cependant toujours le siége; on l'a vu souvent dans le *cæcum* & dans le *colon*, quelquefois même dans le *rectum* : le nom de *volvulus*, que quelques auteurs donnent à la *passion iliaque*, est relatif aux entortillemens qu'on rencontre quelquefois dans l'ileum : l'état enfin digne de compassion où réduit les malades ce cruel vomissement, lui a fait donner encore le nom barbare de *miserere*. L'affection iliaque vient plus ou moins lentement, mais toujours par dégré; on vomit premiérement tout ce qui est contenu dans l'estomac; on rejette ensuite la bile, la matiere chyleuse, & les excrémens; jusqu'aux lavemens & aux suppositoires, les selles étant totalement supprimées : le ventre se tend & se tuméfie; on y ressent des

Passio iliaca.

douleurs & des tranchées très-vives, dont le foyer semble être quelquefois au nombril ; on a de l'oppression & souvent le hoquet : ensuite viennent les convulsions, les défaillances, les sueurs froides, le réfroidissement des extrémités, &c. Les poisons, les émétiques, & autres matieres âcres & stimulantes, peuvent donner lieu à cette maladie : elle a été quelquefois excitée par un accès de colere, par une course précipitée, &c. Les grands mangeurs ; ceux qui sont sujets à la colique convulsive, & qui portent des hernies, sont les plus exposés à ses atteintes.

L'examen des matieres que l'on rend peut faire juger du lieu où est le vice local, parce qu'on ne sçauroit rejetter que ce qui est au-dessus de l'étranglement ; & cette connoissance peut autant influer sur le traitement que sur le pronostic. Personne n'ignore que cette maladie est des plus dangereuses ; sur-tout lorsqu'on y découvre quelque signe d'inflammation, tels que la fiévre véhémente, la douleur aigue, la tension du ventre, &c. La cessation de la douleur, les autres symptomes subsistant, annonce la gangrene & la mort, qui arrive assez communément le troisieme ou le quatrieme jour de la maladie ; mais elle est plus longue & peut durer des semaines, & même des mois, lorsqu'elle dépend d'une autre cause.

Les observations anatomiques confirment ce que nous avons dit du siége de cette maladie, qui occupe presque aussi souvent le cœcum & le colon, que l'ileum : on a même vu le rectum seul affecté. On a rencontré, dans plusieurs, les boyaux prodigieusement boursoufflés, enflammés, gangrenés, percés & déchirés ; & ce qu'ils contenoient, répandu dans la cavité du bas-ventre : on y a vu des abscès & des tumeurs squirreuses, dont le volume occupoit le

passage

passage du canal : on a découvert assez fréquemment des invaginations, ou des portions d'intestin rentrant dans leur propre canal : j'ai cependant remarqué plusieurs fois, & d'autres l'ont aussi observé, que ces sortes de duplicatures se rencontroient assez souvent dans des sujets qui n'avoient pas eu le moindre vomissement. On a trouvé des étranglemens par hernie, ou par un vice local des intestins; des entortillemens de ces canaux, qui paroissent quelquefois entrelacés & même noués; des obstructions par les matieres fécales desséchées, par des concrétions plâtreuses, par des vers rassemblés en peloton; sans parler des diverses sortes d'épanchemens, & des tumeurs qui peuvent comprimer le canal intestinal.

PASSIO ILIACA.

Cette maladie demande de prompts secours : on doit examiner avant tout, s'il n'y a point de hernies qui, comme on le sçait, ne sont pas toujours apparentes, sur-tout aux femmes : le rétablissement du boyau étranglé, est alors le seul remede qu'on ait à faire. Les *saignées* sont ici indispensables, tant pour combattre l'inflammation, que pour la prévenir. On fait ensuite un grand usage des *adoucissans* & des *relâchans*, comme de l'eau de poulet, de l'huile d'amande douce, des bouillons gras, de l'eau émulsionnée, ou de graine de lin, du petit lait, &c. Les *calmans*, tels que le nître, le camphre, la liqueur anodine minérale, le diacode, les gouttes anodines, &c. sont des remedes dont on éprouve tous les jours l'efficacité : on peut à la faveur des hypnotiques, faire passer quelquefois des *laxatifs*, dont on doit attendre les meilleurs effets. On fait avaler encore, lorsqu'il n'y a ni hernies, ni inflammation, des balles de plomb, ou une livre environ de mercure crud dans l'eau, ou un bouillon gras : je remarquerai ici en passant, que ce mer-

PASSIO ILIACA.

cure a donné quelquefois la salivation. On fait de plus, un grand usage des lavemens émolliens, purgatifs & stimulans : on a soufflé quelquefois de la fumée du tabac dans l'anus avec l'instrument dont *Dekkers* a donné la description & la figure : on a encore enflé les boyaux avec un gros soufflet ; & ces moyens ont réussi à plusieurs. Les topiques émolliens & relâchans sont ici d'un grand secours ; outre les fomentations & les cataplasmes qui ont cette propriété, on donne encore les bains & les demi-bains, tant avec l'eau chaude, qu'avec une décoction émolliente, ou l'huile d'olive : on a vu de très-bons effets de l'application des animaux, de celle de l'épiploon ou de la peau d'une brebis, d'un liniment fait avec la graisse & le camphre, d'un cataplasme avec la thériaque, de l'huile de menthe, &c.

CHOLERA.

La maladie qui fait le sujet de cet article, est encore plus effrayante que celle dont nous venons de parler : on sçait que le vomissement & la diarrhée en sont les principaux signes ; mais ils n'en constituent pas le caractere, parce qu'il arrive tous les jours qu'on a cette double évacuation par une simple indigestion, ou dans quelqu'autre circonstance ; qu'on ne sçauroit, sans abuser des termes, appeller *cholera :* celle-ci est accompagnée des symptomes les plus formidables ; tels sont les douleurs très-vives & la chaleur brûlante des entrailles ; la tension du ventre, la cardialgie, le hoquet, les anxiétés, les défaillances ; la soif excessive, la fiévre avec le pouls inégal, petit & intermittent ; les convulsions, la contraction des membres ; les crampes ou un tiraillement douloureux aux jambes, les sueurs froides, le refroidissement des extrémités, &c. Les ma-

lades y ſuccombent quelquefois dans les vingt-quatre heures, ou en deux ou trois jours : les évacuations ſont bilieuſes, jaunes, porracées, érugineuſes, noires, &c. Je ne parle point ici de l'éruption abondondante des vents, tant par la bouche que par le fondement, qu'il a plu à quelques-uns d'appeller *cholera ſec*. CHOLERA.

Les melons, les concombres, les champignons, & autres alimens pernicieux ; les purgatifs draſtiques, les poiſons, &c. peuvent donner lieu à cette maladie. Elle eſt quelquefois ſymptome des fiévres malignes & autres ; de l'inflammation du bas-ventre, &c. Les gens ardens & coléres, qu'on ſçait être ſouvent tourmentés par la bile, y ſont les plus ſujets : elle eſt plus commune à la fin de l'été, que dans les autres tems de l'année, & eſt même ſouvent épidémique. Il faut obſerver qu'elle a pluſieurs dégrés, dont les plus légers méritent à peine le nom de *cholera* ; elle eſt dans ce cas ordinairement ſalutaire ; mais elle eſt toujours redoutable, lorſqu'elle eſt accompagnée de pluſieurs des ſymptomes dont nous avons fait mention, ſur-tout lorſqu'on ne peut l'imputer à aucune cauſe manifeſte, & que les matieres que l'on rend par les deux voies, s'éloignent tant par l'odeur, que par la couleur de leur état naturel.

On voit dans les cadavres toutes les marques du regorgement de la bile : on trouve ſouvent le foie obſtrué & deſſéché ; on a rencontré des dilatations de la véſicule du fiel & du canal commun ; on a vû l'inſertion de ce dernier près de l'eſtomac, ou dans ſa propre cavité : on a découvert enfin des marques de phlogoſe & de gangrene à l'eſtomac, au canal inteſtinal, &c.

Il ſeroit dangereux de ſuivre dans le traitement de cette maladie la route qu'indiquent la plûpart des

CHOLERA.

écrivains, qui ont fait un étrange abus des remedes, même les plus contraires aux vues qu'on doit avoir; ne suivant en cela que leurs préjugés, ou l'exemple de quelques autres qui n'étoient pas mieux éclairés qu'eux. Ceux qui mettent la *saignée* à tout, ne manquent pas de l'appliquer au cholera: il y a à la vérité quelques cas où il est permis d'en user; mais ils sont très-rares; & ceux, pour le plus grand nombre, qui s'attribuent le droit de conduire les autres, sont incapables de les discerner. Les *évacuans*, tant émétiques que purgatifs, si l'on en excepte les tamarins & la casse, qu'on a fait passer quelquefois avec assez de succès, doivent être bannis, quoique plusieurs en usent avec une hardiesse qui est, comme nous l'avons dit ailleurs, en raison inverse de leur sçavoir: n'est-ce point là *currenti calcar addere?* Les astringens ne sont pas moins à craindre, sur-tout dans le premier tems de la maladie: on trouve cependant bien des auteurs qui ont commencé leur traitement par ces remedes; mais laissons tous ces caprices de l'art, ou plutôt de l'ignorance; & indiquons les secours les plus approuvés & les plus efficaces; tels sont les *délayans*, les *adoucissans* & les *rafraîchissans* qui sont les meilleurs remedes, & les seuls même qu'on ait ordinairement à employer pendant le tems le plus orageux: c'est dans cette vue qu'on gorge les malades de *petit lait*, d'*eau de poulet*, ou de *limonade*; on peut, au défaut de cette derniere, user de l'eau rendue aigrelette, avec quelques gouttes d'esprit de vitriol, ou enfin de l'eau pure froide, ou dégourdie; on leur fait prendre en même tems des lavemens adoucissans & rafraîchissans: s'il y a quelque soupçon de poison, le lait, le bouillon gras, l'huile d'amande douce, &c. sont les remedes les plus appropriés. Les *calmans*, tant *hypnotiques*

qu'*anti-spasmodiques*, sont souvent utiles : ils sont nécessaires, si l'on rapporte la maladie à l'effet d'un purgatif violent, ou à toute autre cause pareille ; le laudanum, les gouttes anodines, le diacode, le castoreum, &c. sont ceux qui sont les plus employés, lorsque les délayans & les évacuations suffisantes ont mis les premieres voies en état de les recevoir. On peut tirer encore de grands avantages des testacées, des pierres d'écrevisses & autres *absorbans*. Ce n'est qu'après les sept ou huit premieres heures, qu'il est permis quelquefois de donner des *fortifians*, tels que le diascordium, la thériaque, la confection d'hyacinthe, &c. Les topiques stomachiques y ont été aussi employés ; mais dans une maladie aussi brusque, que doit-on attendre des remedes qui agissent si lentement ? Les relâchans & les émolliens sont bien plus convenables ; mais le peu de repos dont les malades jouissent, ne permet gueres d'en user.

CHOLERA.

ALVI FLUXUS INCRUENTUS.

Il y en a de trois sortes, 1° la *diarrhée*, dans laquelle les déjections, plus ou moins fréquentes, sont stercorales, bilieuses, séreuses, mousseuses, glaireuses, argilleuses, graisseuses, purulentes, &c. Elle est souvent accompagnée de dégoût, d'anxiété, de foiblesse, de flatuosité, avec murmure & grouillement ; de douleurs plus ou moins vives & étendues, du ténesme, de la tension au ventre, des crampes, &c. Les urines dans cette maladie sont souvent rougeâtres & en petite quantité. 2° Le *flux céliaque*, dans lequel on rend des matieres blanchâtres, grisâtres & chyleuses : il a ordinairement son siége au mésentere, dont les vaisseaux lactés sont obstrués ou comprimés ; il vient encore quelquefois de l'abondance des glaires qui enduisent

le canal intestinal, & cette cause se manifeste par les déjections muqueuses : il est ordinairement accompagné du dégoût, des rapports aigres, de la soif, des douleurs qu'on rapporte aux lombes, & souvent de la fiévre : les urines sont encore troubles & peu abondantes. 3° La *lienterie*, dans laquelle on rend les alimens peu changés : elle succede quelquefois à la diarrhée & à la dysenterie, ou vient à la suite d'autres maladies chroniques : elle est accompagnée, tantôt d'un grand dégoût, tantôt d'une sorte de faim canine, d'un grand accablement, & autres accidens dont nous avons déja fait mention : les urines sont plus ou moins bourbeuses & en petite quantité. Telles sont les différences superficielles qu'on doit observer dans ces sortes de cours de ventre non sanglans ; mais il y en a bien d'autres tirées de l'âge & du tempérament ; des effets variés à l'infini des alimens, des remedes, & des accidens qui ont précédé ou qui accompagnent la maladie ; connoissances, comme on le pense bien, qui influent sur le choix des secours, & qui épargnent au malade le désagrément de prendre tant de remedes inutiles, avant d'avoir rencontré le bon, qu'il tient encore quelquefois d'une main étrangere, après avoir essuyé pendant long-tems tous les tâtonnemens de celui à qui il s'étoit confié. Les bilieux, les cachectiques, les goutteux, &c. sont les plus sujets à la diarrhée : elle dépend quelquefois du froid aux jambes, de la nature ou la qualité des alimens, du changement d'eau, &c. Les cathartiques y donnent encore lieu, & on l'appelle alors *superpurgation* (*hypercatharsis*). Les enfans sont les plus exposés au flux céliaque ; & les scorbutiques à la lienterie.

ALVI FLUXUS INCRUENTUS.

La *diarrhée* occasionnée par le froid, par l'eau & les alimens, est sans danger & dure peu de tems ; mais elle mérite beaucoup d'attention, lorsqu'elle

vient d'une cause interne, & qu'elle est invétérée : elle est d'autant plus à craindre, que les déjections s'éloignent de l'état naturel, tant par leur couleur que par leur odeur, & qu'elle est accompagnée de fâcheux symptômes, tels que le dégoût, la fiévre & la soif, les douleurs & le ténesme ; le hoquet, les anxiétés, les sueurs froides, les défaillances, &c. La *bilieuse* approche quelquefois du cholera, & se change très-souvent en dysenterie : l'*adipeuse*, qu'on nomme *colliquative*, jette bientôt dans le marasme : la *purulente* peut dessécher les abscès de la poitrine & du bas-ventre ; de même que les ulcéres, tant externes qu'internes. La diarrhée dans les maladies aigues est souvent critique ; mais il ne faut pas la regarder comme telle dans le commencement de la maladie. Le vomissement, les sueurs, & le flux d'urine guérissent communément le cours de ventre ; & l'on doit bien augurer, lorsque l'urine s'éclaircit, & qu'elle devient plus abondante. Si la diarrhée ne procure aucun soulagement aux hydropiques, elle les précipite : elle est d'un mauvais augure dans les plaies de la tête : on la craint pour les femmes grosses, & sur-tout pour les accouchées : les pulmoniques enfin, ainsi que les étiques, n'ont rien tant à redouter. La *lienterie* est une maladie très-dangereuse à tous les âges ; plus funeste aux vieillards. Le *flux céliaque* est encore plus grave, s'il dépend d'un vice local ; mais s'il est produit par l'abondance des mucosités, on le guérit plus facilement.

ALVI FLUXUS INCRUENTUS.

L'ouverture des cadavres nous manifeste des phlogoses, des ulceres, des gangrenes, & des pourritures à l'estomac & au canal intestinal ; le velouté de ce dernier a paru quelquefois détruit. On a observé dans quelques-uns, dont la diarrhée avoit été précédée par la dysenterie, des nombreuses cica-

ALVI FLUXUS INCRUENTUS.

trices qui bouchoient l'entrée des veines lactées : on a vu les inteſtins dans leurs circonvolutions, collés enſemble, & ne formant qu'une maſſe. On a trouvé le foie affecté ; tantôt d'une groſſeur extraordinaire, & tantôt deſſéché, & même friable : on l'a vu enflammé, ſquirreux, renfermant un ou pluſieurs abſcès, ou autres kiſtes ; rempli de tubercules, & dans un état de pourriture. La véſicule du fiel a paru prodigieuſement dilatée, gorgée d'une bile érugineuſe ou noire ; contenant pluſieurs pierres, &c. On a trouvé la rate d'une groſſeur monſtrueuſe, calleuſe & putride ; le pancréas ſquirreux, des pierres & de la bile dans ſon canal, &c. les glandes du méſentere de la groſſeur d'une feve ou d'une noiſette ; l'épiploon ſquirreux, ou détruit : ſans parler des différentes tumeurs, des épanchemens ſanieux & purulens, & autres déſordres, tant de la poitrine que du bas-ventre, qui ont un rapport plus éloigné avec la maladie dont nous parlons.

La *ſaignée* eſt quelquefois néceſſaire : on doit ſe régler là-deſſus ſur la conſtitution & les forces du malade, ſur l'état du pouls, & la violence des douleurs. Nous avons dit que le vomiſſement ſpontané guériſſoit ſouvent le cours de ventre ; il réſulte de cette obſervation, qu'on peut tirer le même avantage de l'*émétique*, & l'expérience le démontre tous les jours : l'*ipecacuanha* à une doſe convenable paroît être le plus approprié à cette maladie. On ne donne pas avec moins de ſuccès les *purgatifs doux*, comme la rhubarbe, les tamarins, les myrobolans, la manne, la caſſe & autres. Les *rafraîchiſſans*, tels que l'oſeille, l'eau de riz, la nitrée ; le petit lait, la limonade, l'eau de groſeille, &c. réuſſiſſent très-bien dans toutes les diarrhées bilieuſes, & qui viennent d'irritation ou de

chaleur : les *calmans narcotiques*, dans les mêmes cas, comme dans les ſuperpurgations, ſont auſſi très-utiles ; le laudanum, le diacode, la teinture anodine & les pilules de cynogloſſe, ſont ceux qu'on emploie le plus familiérement ; mais ils ne conviennent pas à toutes les eſpeces de diarrhée, & notamment à la ſéreuſe. Ce n'eſt qu'après avoir fait précéder les remedes dont nous venons de parler, qu'on doit mettre en uſage les *ſtomachiques*, tels que l'abſynthe, la petite centaurée, le quinquina, la cannelle & les autres aromates, l'extrait de genievre, le diaſcordium, le vin de Chypre ou d'Eſpagne, &c. On doit donner encore avec plus de réſerve les *aſtringens*, tels que le ſimarouba, le cachou, la gomme arabique, la pervenche, les balauſtes, les roſes rouges, le cynorrhodon, l'écorce de grenade, le ſumac, la tormentille, le ſang de dragon, l'acacia, les martiaux ; le ſirop magiſtral, des roſes ſeches, des coings, &c. On n'en doit venir à la plûpart de ces remedes, que lorſque les autres reſſources ſont épuiſées ; car on a vu, lorſqu'on s'eſt trop preſſé d'en uſer, qu'ils ont donné lieu à des inflammations, ou à des obſtructions plus fâcheuſes que la premiere maladie. On voit enfin des cours de ventre rebelles à tous les remedes que nous venons d'indiquer, qui ne cedent qu'au *lait*, ou aux *eaux minérales*, comme de Forges, de Balaruc, de Plombieres, de Bourbon-l'Archambaut, &c. On ſçait que la *diarrhée fébrile* demande des *adouciſſans*, des *laxatifs*, des *calmans*, & quelquefois des *abſorbans* & des *diaphorétiques* ; tels ſont l'eau de poulet, la caſſe & la manne, le diacode, les pierres d'écreviſſes & la décoction blanche ; le kermès minéral, le diaſcordium, &c.

ALVI FLUXUS INCRUENTUS.

Le traitement de la *lienterie* differe peu de celui

ALVI FLUXUS INCRUENTUS.

de la diarrhée ; si ce n'est que dans celle-là on use avec moins de réserve des *absorbans* & des *fortifians*, tels que le corail, l'absynthe, la rhubarbe, le quinquina, les coings, la noix muscate confite, les rôties au vin, &c. Pour le *flux céliaque*, qu'on croit dépendre de l'obstruction des veines lactées ; on donne les *apéritifs* & les *amers*, tels que la rhubarbe, les martiaux, l'absynthe, la petite centaurée, &c. Les lavemens adoucissans, les calmans & les astringens sont encore beaucoup employés contre tous les cours de ventre, & les circonstances en réglent le choix. On use aussi, mais plus rarement, des topiques stomachiques & fortifians. Nous avons dit que la sueur réprimoit la diarrhée ; d'où l'on peut conclure que les sudorifiques, l'exercice, les voyages, les frictions, les bains chauds, l'usage de la flanelle, &c. sont très-utiles ; & l'expérience montre tous les jours la justesse de cette conséquence : on sçait encore que l'usage du mariage a souvent produit le même effet ; mais un régime bien entendu doit être regardé comme le point le plus essentiel ; il consiste principalement en l'abstinence de la viande, de la salade, des fruits cruds, &c.

ALVI FLUXUS CRUENTUS.

Il y en a, ainsi que du précédent, de trois especes ; le *dysentérique*, l'*hépatique* & le *mésentérique* ; sans compter le *flux hémorrhoïdal*, qui se rencontrant quelquefois avec le cours de ventre, peut en imposer. La *dysenterie* est tantôt aigue, tantôt chronique : l'une & l'autre sont souvent épidémiques, & régnent à la fin de l'été, ou dans l'automne : la fiévre précédée par les frissons & accompagnée de la soif ; les tranchées & la chaleur des entrailles ; les déjections glaireuses & graisseuses, jaunes, porracées & sanglantes, les épreintes, &c. sont les

ſignes qui la diſtinguent aſſez des flux hépatiques, méſentériques & hémorrhoïdaux ; mais cette maladie eſt ſuſceptible de tant de dégrés, & préſente tant de variétés, qu'il n'eſt pas toujours aiſé de prononcer ſur ſon caractere. La *fiévre dyſentérique*, dans le commencement, eſt légere ; mais elle ſe renforce enſuite, & devient ſouvent la maladie principale : les déjections commencent par être bilieuſes & ne deviennent ſanglantes, qu'après quelque tems : les malades perdent communément l'appétit, le ſommeil & les forces : quelques-uns ſont tourmentés par les cardialgies, & même par le vomiſſement ; leurs déjections deviennent ſanieuſes & purulentes ; chargées quelquefois des filamens & des lambeaux du velouté des inteſtins : la lienterie enfin ſe joint quelquefois à cette maladie. Il arrive dans quelques épidémies, que les déjections ne ſont pas ſanglantes, quoiqu'il y ait un concours des autres ſignes ; la dyſenterie différe alors peu de cette eſpece de cholera, qui n'eſt pas accompagnée de vomiſſement ; diſons mieux, c'eſt la même maladie que les uns ont trouvé bon d'appeller *cholera*, & les autres *dyſenterie*.

ALVI FLUXUS CRUENTUS.

Les praticiens diſtinguent deux ſortes de *dyſenterie* ; une *bénigne*, qui n'eſt accompagnée d'aucun fâcheux accident, & qui eſt même exempte de fiévre ; l'autre *maligne*, qui eſt inſéparable de la fiévre, & qui peut ſe communiquer : dans cette derniere on rend quelquefois le ſang tout pur ; on ſe plaint de grands accablemens ; la langue devient ſeche, baveuſe & gercée ; il ſe forme des aphthes dans la bouche ; on a quelquefois des vomiſſemens énormes ; la peau ſe charge de taches pourprées ; il ſurvient le hoquet, des convulſions, & autres accidens dont nous avons fait mention dans l'article de la fiévre maligne. Les inteſtins grêles ſont communé-

ment les premiers affectés ; le mal se jette ensuite sur les gros boyaux où il fait les plus grands ravages. La dysenterie & le ténesme donnent quelquefois lieu à la chute du rectum ou à la paralysie de l'anus, qui reste alors toujours béant. Les goutteux & les scorbutiques sont assez sujets à la dysenterie ; elle vient souvent à la suite de la fiévre bilieuse : ceux qui usent d'une mauvaise nourriture, qui font des excès de melons, des concombres & autres fruits d'été, y sont très-exposés.

ALVI FLUXUS CRUENTUS.

Le *flux hépatique* est une maladie rare ; cependant il n'y a point de praticien qui n'ait pu la rencontrer plusieurs fois en sa vie. Il n'a d'autre affinité avec la dysenterie, que celle qu'il tire de la teinture rouge des déjections, qu'on prendroit pour de la lavure de sang, & d'un léger ténesme qui l'accompagne quelquefois : il est inséparable de la fiévre lente : les malades perdent l'appétit ; ils ont la bouche amere & sont sujets aux flatuosités : leur urine est chargée de bile : la région du foie est plus ou moins douloureuse, & quelquefois avec tension : les malades ont une couleur jaunâtre, & toussent avec quelque difficulté de respirer : il y en a enfin qui rendent le sang par le nez, avec les crachats, ou par les autres voies. Quelques modernes ont cru que c'étoit un flux hémorrhoïdal interne ; mais les observations anatomiques semblent prouver que c'est avec juste raison que les anciens l'ont attribué au foie : d'ailleurs le sang hémorrhoïdal, de quelqu'endroit qu'il vienne, n'est jamais intimement mêlé avec les excrémens : on a de plus observé que le flux hépatique étoit venu à la suite de la jaunisse, de l'hépatitis, & autres maladies du foie : les hypocondriaques y sont les plus sujets.

Il est très-important d'être averti qu'on peut rendre beaucoup de sang par les selles, qui n'est ni dysentérique, ni hépatique, ni hémorrhoïdal, ainsi

qu'on se le persuade souvent. Ce *flux de sang* que nous nommons *mésentérique*, pour le distinguer des autres, accompagne souvent le vomissement de la même nature & peut être fourni, tant par les vaisseaux gastriques, que par les mésentériques : c'est une simple hémorragie, plus ou moins considérable, dont le siége est toujours incertain ; d'où il arrive de grandes variétés dans les déjections qui rapprochent infiniment cette maladie des précédentes.

ALVI FLUXUS CRUENTUS.

La véhémence de la fiévre, la violence des tranchées, le dégré d'accablement ; les aphthes de la bouche, le vomissement, le hoquet, le ventre affaissé, les déjections extrêmement fétides, purulentes, entraînant des pellicules & des lambeaux de chair ; la cessation des douleurs sans la diminution des autres accidens, les extrémités froides, &c. font assez connoître le danger de la *dysenterie* : celle qui a son siége dans les petits boyaux, ce qu'on connoît au nombril douloureux, aux déjections plus fondues, & au ténesme moins importun, excite quelquefois l'inflammation : plus le sang est abondant, plus elle est à craindre. A l'égard des *dysenteries blanches* ou non sanglantes ; ordinairement épidémiques ; elles sont aussi redoutables que le cholera, auquel nous avons dit qu'elles appartenoient. La dysenterie des enfans & des vieillards ; des cachectiques, des scorbutiques & des femmes en couche, est toujours très-dangereuse. Elle est sujette à des retours fâcheux, lorsqu'on ne s'applique pas à les prévenir, & dégénere quelquefois en diarrhée très-rebelle. Le *flux hépatique* donne moins d'incommodité que la dysenterie ; mais il est plus difficile à guérir : il se termine communément par la cachexie, l'hydropisie & le marasme. Pour le *flux mésentérique*, il n'est pas plus à craindre que le

vomissement de sang ; & il est assez rare qu'ils ayent l'un & l'autre des suites fâcheuses.

ALVI FLUXUS CRUENTUS.

Les observations anatomiques, très-nombreuses, sur la *dysenterie*, nous apprennent qu'on trouve des stagnations d'une bile porracée, brune ou noire, tant dans ses propres réservoirs, que dans les intestins ; que ces derniers sont quelquefois desséchés comme du parchemin ; qu'ils sont dans quelques-uns prodigieusement dilatés par les vents, & qu'ils contiennent une matiere purulente : on les rencontre enflammés, abscédés, ulcérés, sphacelés, & même percés : on a observé qu'ils étoient collés ensemble, & qu'il s'y étoit formé des squirres, des tubercules, des callosités, &c. Et enfin le colon & le rectum ont paru souvent être le siége de cette maladie. On a vu, mais rarement, des ulceres à l'estomac, ou quelqu'autre vice : on a découvert des squirres, la gangrene ou la pourriture au foie & au mésentere : on a vu l'omentum verdâtre, squirreux, & pourri ; la rate enflée & putride, &c. On a observé dans quelques sujets morts après un *flux hépatique* le foie putride, totalement détruit, ou en partie ; sa tunique présentant un sac qui contenoit de cette matiere sanieuse, ou ressemblant à la lavure de chair, que les malades avoient toujours rendu : si l'on n'a trouvé quelquefois que des engorgemens au foie sans pourriture ; est-il bien assuré que ces sujets ayent eu un vrai flux hépatique ? On a observé encore, si l'on ne s'est pas trompé, que l'inflammation du foie avoit succédé à cette maladie. Il semble qu'on pourroit conclure de ces observations, que le vrai flux hépatique dépend de la pourriture & de la dissolution du foie ; mais on ne peut rien assurer sur la route que cette matiere prend pour arriver au canal intestinal, quoiqu'il paroisse très-vraisemblable

qu'elle doit suivre celles des vaisseaux biliaires : il est, je crois, inutile de dire qu'on rencontre très-souvent des pourritures au foie, sans qu'il y ait jamais eu de flux hépatique. Pour le *flux mésentérique*, j'en suis réduit à mes propres observations : j'ai vu dans quelques-uns qui y avoient été sujets, des engorgemens squirreux au foie, ou son desséchement ; mais ces vices qui sont très-communs produisent rarement cet effet.

ALVI FLUXUS CRUENTUS.

Les *saignées* dans le commencement de la *dysenterie* sont indispensables, si l'état du pouls & des forces ne s'y oppose pas. L'*émétique* est encore plus nécessaire que la *saignée* ; l'*ipecacuanha*, si célébre contre la dysenterie, a peu d'avantage sur les autres vomitifs : on sçait assez que non-seulement cette racine, mais encore le *simarouba* & le *vitrum antimonii ceratum* passent dans l'esprit du plus grand nombre pour les spécifiques de cette maladie ; ce sont à la vérité de grands remedes ; mais l'expérience n'a pas toujours confirmé les éloges outrés qu'on leur a donnés, lorsqu'ils avoient encore le mérite très-séduisant de la nouveauté. Les *laxatifs*, tels que la manne, les tamarins, la rhubarbe & le catholicum, sont ici employés avec beaucoup de succès. On fait encore un grand usage des *délayans*, des *adoucissans* & *rafraîchissans* ; tels sont l'eau de poulet, ou de veau, la tisane de riz ou d'orge ; le petit lait, la limonade légere, la tisane de grande consoude ou de pimprenelle ; la décoction blanche ; l'huile d'amande douce, le blanc de baleine, &c. Quelques-uns donnent aussi le lait bouilli dans les trois quarts d'eau ; & cette boisson est très-convenable, lorsque la fiévre permet d'en user. Les *calmans*, après les évacuations nécessaires, sont ici très-efficaces ; tels sont le nître, le camphre, le laudanum, le diacode, les gouttes

ALVI FLUXUS CRUENTUS.

anodines de Sydenham, &c. On peut mêler les hynoptiques avec les purgatifs, ou les faire prendre après l'action de ces derniers ; mais il faut les bannir, lorsqu'on a quelque soupçon de gangrene. Les *vulnéraires* & les *balsamiques*, tels que l'hypéricum, la pervenche, le baume de Copahu, celui de Lucatel, &c. entrent très-naturellement dans ce traitement. On peut user quelquefois des *absorbans*, des *stomachiques* & des *astringens*, tels que le corail, les coings, le cachou, le diascordium, la thériaque, les roses rouges & les balaustes, la bistorte & la tormentille, l'acacia, le mastic, l'alun, les martiaux, &c. Mais tous ces remedes demandent beaucoup de circonspection ; & ne peuvent trouver place, que lorsqu'on a fait précéder les autres. On a donné encore assez heureusement les *diaphorétiques*, tels que la scorsonere, le diascordium, la squine, &c. Le *lait* enfin, les *eaux* de Forges, & autres *minérales* froides, offrent de grandes ressources contre les dysenteries rebelles; de même que le changement d'air, qui a été pour plusieurs le seul remede efficace.

Nous aurions dû faire mention plutôt des *lavemens*, qui sont dans cette maladie un des points les plus importans de la curation ; les *adoucissans* & les *déterfifs* sont ceux qu'on emploie le plus familiérement : le lait ; le bouillon de tripes, de fraise de veau & de tête de mouton ; les décoctions de guimauve, de verbascum, de graine de lin, &c. fournissent la matiere des premiers : le mille-pertuis, la pervenche, les roses & le sucre rouge ; les jaunes d'œufs, le miel, la térébenthine, &c. sont les principaux ingrédiens des derniers : on use encore quelquefois des topiques, tantôt relâchans, tantôt fortifians ; mais on doit peu compter sur leurs effets. Tous les remedes que nous avons proposés, peuvent

peuvent être appliqués à toutes les especes de dysenterie ; mais on doit les combiner avec ceux de la fiévre maligne, lorsque la dysenterie en prend le caractere. Il faut enfin sçavoir qu'on est obligé de changer de méthode dans presque toutes les épidémies : les saignées, par exemple, qui ont été nécessaires dans un tems, sont meurtrieres dans un autre ; on a fait la même observation sur l'ipécacuanha & les autres émétiques, sur le simarouba, sur le lait, &c. Cette remarque est des plus importantes.

ALVI FLUXUS CRUENTUS.

Je n'ai pas grand'chose à dire sur le traitement du *flux hépatique :* ce que je trouve dans les écrivains ne mérite presque pas d'être rapporté, & mon expérience a été là-dessus très-courte. Cependant il me paroît ; & c'est le résultat de tout ce que j'ai pu recueillir, que les *plantes* qu'on n'a pas appellé sans raison *hépatiques* & les *ameres*, telles que l'aigremoine, la chicorée, le pissenlit, la scolopendre, la rhubarbe, la petite centaurée, &c. sont après les *remedes généraux*, ceux qui conviennent le mieux à cette maladie : on a donné encore des *apéritifs*, des *sudorifiques*, des *absorbans* & des *stomachiques ;* mais il ne paroît pas qu'on en ait tiré de grands avantages. J'ai vu de bons effets du lait ; mais peu de malades peuvent le soutenir. Le *flux mésentérique* doit être traité comme le vomissement de sang, ou comme le flux hémorrhoïdal, tenant un milieu entre l'un & l'autre.

TENESMUS.

On sçait qu'on donne le nom d'*épreintes* aux envies fréquentes d'aller à la selle, & qu'on rend souvent dans cet état des mucosités blanches, sanguinolentes & purulentes : nous avons dit que le *ténesme* étoit un symptome de la dysenterie & de la

TENESMUS. diarrhée ; mais il appartient encore à plusieurs autres maladies ; telles sont la strangurie excitée par la présence de la pierre, ou par toute autre cause ; les hémorrhoïdes, les ascarides, l'ulcération de l'anus ou sa fistule, &c. Le ténesme est à craindre pour les femmes grosses, qui y sont assez sujettes, parce qu'il peut exciter l'avortement : dans les autres cas, il est plus ou moins fâcheux, relativement à la maladie dont il est le symptome, & vers laquelle on doit sans contredit diriger le traitement. Mais cela n'empêche pas qu'on n'use de quelques remedes dans la vue d'appaiser l'irritation, comme de l'*eau émulsionnée*, de *riz* ou de *poulet ;* du *petit lait*, du *lait*, &c. Les *laxatifs* sont encore propres à cet effet ; tels sont la manne, la casse, les tamarins, la rhubarbe, &c. Les *absorbans* & plusieurs autres remedes internes, que nous avons proposés dans l'article de la dysenterie peuvent être utiles, de quelque maladie que dépende le ténesme. Les *lavemens* adoucissans & déterfifs, qu'on peut rendre narcotiques en y faisant bouillir de la tête de pavot, sont ici d'un grand usage : on peut tirer quelque avantage de la décoction des fleurs de sureau dans le lait, & de plusieurs autres fomentations émollientes & résolutives ; de la vapeur de l'eau chaude, de la décoction de bouillon blanc, de guimauve & autres plantes émollientes ; des demi-bains ; des linimens faits avec le populeum, &c.

ALVUS ADSTRICTA.

Il n'est point rare de rencontrer des gens qui passent cinq ou six jours sans aller à la selle : il y en a même qui attendent cette évacuation dix ou douze jours sans incommodité ; mais on ne voit gueres des intervalles de vingt, trente jours &

plus, si ce n'est dans l'abstinence presque totale des alimens, & ce cas n'appartient point à cet article. Cependant ceux qui ont le ventre paresseux, sont exposés à bien des accidens; tels sont les flatuosités, la colique, les hémorrhoïdes, la tension & la pesanteur du ventre, le dégoût, l'amertume de la bouche, les anxiétés, & quelquefois l'oppression, la pesanteur & la douleur de tête, les vertiges, l'accablement, & quelquefois la passion iliaque, l'inflammation du bas-ventre, &c. On en a vu qui, dans les efforts qu'ils ont fait pour décharger leur ventre, sont tombés apoplectiques, & même à ce qu'on prétend épileptiques: cependant cet état n'est pas beaucoup à craindre, lorsqu'il n'est accompagné d'aucun de ces accidens. Ceux qui sont à la diéte blanche; ceux qui ont des sueurs abondantes; les mélancoliques, les hystériques, les scorbutiques, les goutteux, les gens de lettres, &c. y sont les plus exposés.

ALVUS ADSTRICTA.

On a découvert par l'inspection anatomique les boyaux prodigieusement farcis d'aliment, de boisson & d'excrément, sans aucun vice apparent: on les a vu entrelacés; prodigieusement distendus par les flatuosités. Le duodenum dans quelques-uns a paru le seul engorgé, & retenant les matieres qu'il doit transmettre aux autres boyaux: on a trouvé assez souvent le même embarras, formé par des matieres desséchées & durcies, dans le cœcum, le colon & le rectum: on a observé à l'ileum & au colon des callosités, ou des épaississemens cartilagineux qui embrassoient le canal, & formoient un étranglement. On a rencontré les intestins gangrenés, putrides & percés avec épanchement dans la capacité du ventre: on y a trouvé une matiere mucilagineuse abondante & desséchée; des tumeurs fongueuses, qui occupent le passage; des pierres, &c.

ALVUS ADSTRICTA.

On a observé des brides dans leur face interne par cicatrice ; tantôt en un lieu, tantôt en un autre ; le colon énormément dilaté & déplacé ; le rectum tuméfié, prodigieusement étendu, & farci d'une matiere plâtreuse, &c. On a vu enfin l'estomac déplacé, donnant naissance à des tumeurs enkistées ; le foie squirreux ; la vésicule du fiel affaissée, contenant des pierres à sec ; l'omentum fort épais & collé aux boyaux ; des tumeurs aux autres parties comprimant le canal intestinal ; la vessie extrêmement dilatée par l'urine, contenant de grosses pierres ; des tumeurs à la matrice, au vagin, &c. exerçant la même pression : sans parler de la collection d'eau dans le crâne, & le canal de la moëlle de l'épine, & autres désordres qui peuvent donner lieu à la paralysie des boyaux.

L'indisposition dont nous parlons, ne demande pas toujours des remedes ; on ne doit y recourir, que lorsqu'ils sont indispensables ; car on a vu des gens qui ont vécu très-long-tems, je veux dire jusqu'à l'âge de 80 ans & plus, n'allant habituellement à la garde-robe, les uns que tous les trois ou quatre jours ; & les autres que tous les six & même les huit jours ; jouissant d'ailleurs d'une bonne santé : mais lorsque ce retardement la dérange, on doit tâcher d'y remédier. La *saignée* y est quelquefois nécessaire, sur tout lorsqu'on a lieu de craindre l'inflammation. Les *délayans*, les *rafraîchissans* & les *laxatifs* sont ici très-employés ; tels sont le petit lait ; les décoctions de poirée, de patience, de chou rouge, de mercuriale, des raisins secs, des pruneaux ; l'infusion à froid des fleurs de guimauve ; l'huile d'amande douce, la casse, la manne, les tamarins, &c. Plusieurs se sont bien trouvés de prendre tous les jours une petite dose de poudre de quinquina ; les pilules de Sthal, le

firop de Gentiane, &c. On eſt quelquefois contraint d'employer le ſéné, le ſel polychreſte, celui d'epſom & autres purgatifs; mais on doit en éviter l'uſage fréquent, parce qu'on a éprouvé cent fois qu'ils laiſſoient après leur opération le ventre plus reſſerré qu'il ne l'étoit; le tartre crud autour de ſix gros dans un bouillon purge ſouvent bien dans ce cas, ſans expoſer au même inconvénient. Ceux qui ont le ventre pareſſeux doivent manger du pain de ſeigle, & la viande froide; prendre le lait froid, &c. Les herbes, les fruits, & ſur-tout les pommes cuites, leur ſont utiles: pluſieurs ſe trouvent bien d'uſer du ſeigle brûlé en guiſe de caffé, de boire un grand verre d'eau avant de ſe coucher, de reſpirer le frais du matin, &c. On peut tirer encore de grands avantages des lavemens émolliens & purgatifs, dont l'huile, le beurre, le ſel gemme, le diaphénic, le catholicum & autres électuaires, ſont les principaux ingrédiens: les ſuppoſitoires ſont auſſi propres à ſolliciter le ventre: les onctions avec l'onguent d'arthanita, ſi ce n'eſt pour les petits enfans, ſont d'un foible ſecours: les bains & demi-bains, tant ſimples qu'émolliens, ſont employés ſouvent avec ſuccès. Lorſque les matieres fécales ſe durciſſent, & ſe deſſéchent dans le rectum, ce qui eſt aſſez familier à ceux qui abuſent des abſorbans; on doit les briſer avec une ſpatule pour que les lavemens puiſſent les entraîner: j'ai vu quelques femmes qui n'avoient que ce moyen d'aller à la ſelle: il y a enfin des gens qui ſe ſont bien trouvés de marcher à pieds nuds ſur un plancher froid & mouillé; mais ce remede n'eſt point ſans danger.

ALVUS ADSTRICTA.

COLICUS DOLOR.

Cette maladie, à l'étymologie de laquelle on n'a aucun égard, reconnoît tant de cauſes & a ſon

COLICUS DOLOR.

siége si indéterminé, qu'il n'est pas surprenant que les auteurs en ayent parlé avec la plus grande confusion ; j'en excepte les méthodiques qui en ont présenté les variétés avec beaucoup de netteté ; mais d'après leur imagination. Les praticiens les plus exercés, sçavent qu'il est difficile de prononcer sur le caractere & le siége de ce qu'on trouve bon d'appeller *colique ;* & que les suites, ou l'ouverture des cadavres, démentent tous les jours le jugement précipité qu'ils en ont porté : tant les différentes especes se ressemblent. Je dis même plus, on se trompe très-souvent sur le genre, en traitant de colique intestinale, qui est une maladie passagere, les douleurs du foie, des reins & des autres visceres, dépendant des abscès, des ulceres, des squirres & autres affections qui sont de longue durée. Si à l'exemple de tant d'autres, je me permettois de suivre ici mes idées, je pourrois dresser sur cette maladie un article, dont ceux qui ne sont pas versés dans la pratique pourroient être satisfaits ; mais comme je n'y parle que d'après l'observation qui laisse toujours de grands vuides, on ne doit pas s'attendre à y trouver cet ordre & ce détail qu'on admire dans les autres ouvrages. Je ne traiterai que de la *colique bilieuse*, de la *flatueuse*, de la *spasmodique* & de celle des *peintres*, parce que toutes les autres peuvent se rapporter à ces quatre especes qui se présentent le plus familiérement.

La *colique bilieuse* se manifeste par l'amertume de la bouche & par la soif ; par la chaleur brûlante des entrailles, & la qualité des matieres qu'on rend, tant par le vomissement, que par les selles. La douleur plus ou moins vive, est tantôt fixe, tantôt vague ; elle répond au nombril, lorsque le jejunum & l'ileum sont affectés ; on la ressent au

dos, si elle a son siége au duodenum ou au commencement du jejunum ; on la rapporte à l'estomac & aux hypocondres, lorsqu'elle occupe le colon ; elle s'étend même alors jusqu'aux aines : la plûpart des malades se plaignent d'une douleur semblable à celle que pourroit exciter une corde qui les serreroit. Le vomissement & le cours de ventre dans la colique bilieuse sont quelquefois excessifs ; elle se change même en passion iliaque ou en cholera ; & peut donner aussi lieu à la paralysie, & même aux convulsions. Elle n'est pas de longue durée ; mais elle a des retours terribles, qui excitent quelquefois l'inflammation : elle ressemble souvent, lorsqu'on n'en juge que par le siége de la douleur, à la néphrétique ; mais on n'y voit pas, ainsi qu'à cette derniere, la rétraction des testicules : d'ailleurs le vomissement & les selles soulagent dans la bilieuse, & n'apportent aucun adoucissement à l'autre : de plus, les urines dans la premiere sont épaisses, au lieu qu'elles sont claires, ou supprimées dans la seconde.

COLICUS DOLOR.

Il est important de remarquer que la colique bilieuse a souvent son siége dans le seul duodenum : elle ressemble beaucoup alors à la cardialgie, à la colique hépatique, & à la néphrétique ; on la traite même communément pour l'une ou l'autre de ces maladies. Je dirai ici en passant qu'on croit avec beaucoup de fondement, que le duodenum est le foyer de la plûpart des fiévres, & que les douleurs au dos qui en sont le symptome le plus ordinaire, y sont transmises par le mésentere : on conjecture encore que les anxiétés & les douleurs qui précedent le cholera, & le vomissement bilieux, ont leur principal siége dans cet intestin : non-seulement la bile dépravée & séjournant dans sa cavité, peut y exciter de grandes sensations ;

Douleurs au duodenum.

COLICUS DOLOR.

mais encore les vers qui n'y font pas moins fréquens que dans l'eftomac, ou dans les autres boyaux.

La *colique flatueufe* a beaucoup d'affinité avec les fuivantes, & paroît très-communément dépendre d'une affection fpafmodique : les grouillemens & les borborygmes ; l'éruption des vents, tant par la bouche, que par le fondement ; le gonflement & la tenfion du ventre, & fouvent la difficulté de refpirer la diftinguent affez des autres coliques. La douleur plus ou moins aigue eft quelquefois fixe, mais le plus fouvent vague : elle eft plus terrible dans le duodenum & les autres boyaux grêles : l'arc fupérieur du colon en eft très-fouvent le fiége ; & la proximité de l'eftomac & du foie en rendent quelquefois le jugement difficile. Elle eft accompagnée de bâillement, de naufées, de cardialgie, de la conftipation & autres fymptomes dont nous avons fait mention : la diftenfion des boyaux eft quelquefois fi violente, que le nombril en eft forcé, & qu'il s'y forme une hernie.

La *colique fpafmodique* auffi fréquente qu'elle eft peu connue, ne dépend que de l'affection du genre nerveux, & n'a par conféquent aucun fiége fixe, même dans la même attaque, ainfi que ceux qui en font prévenus peuvent l'obferver facilement : les douleurs vagues fe jettant fur différentes parties, imitent la colique d'eftomac, l'inteftinale, l'hépatique, la rénale, &c. & il eft d'autant plus aifé de s'y tromper, qu'elles excitent à-peu-près les mêmes fymptomes ; tels font le vomiffement, la conftipation, la fuppreffion des urines, le tremblement, l'accablement, les anxiétés, les défaillances, le hoquet, les fueurs froides, les convulfions, le délire, &c. Le pouls, dans ces circonftances, eft dur, petit, & quelquefois fébrile ; la refpiration gênée, &c. Les douleurs changent communément

de place ; on les juge tantôt à l'estomac, tantôt aux intestins, au foie, aux reins, à la vessie, &c. Elles ont des rémissions ou des relâches ; & durent moins que celles qui reconnoissent un vice local, fixe ou mobile, dans les visceres que nous avons nommés. Cependant les dernieres donnent quelquefois lieu à celle dont nous parlons ; & ces complications paroissent être même assez communes ; il est, dans ces cas, très-important de connoître bien son sujet, & d'être parfaitement instruit de tout ce qui a précédé. La colique spasmodique est soumise quelquefois à des périodes ; mais elle reconnoît communément, ainsi que toutes les autres, quelque faute dans le régime. Les mélancoliques & les gens de lettres y sont les plus sujets.

COLICUS DOLOR.

La *colique des peintres* pourroit entrer dans la classe de la précédente, parce qu'elle paroît être également spasmodique ; mais la nature de sa cause très-connue ne permet pas de les confondre. Les douleurs dans celle dont nous parlons, qui est assez commune, & quelquefois même épidémique, sont moins vagues & toujours renfermées dans le canal intestinal, ou dans le mésentere ; elles sont cruelles, & la maladie est beaucoup plus longue : on lui donne encore le nom de *coliques des potiers*, des *plombiers*, &c. Je joins à mes observations celles qu'a bien voulu me communiquer M. *Sénac*, premier Médecin du Roi, qui a eu l'occasion d'en traiter un très-grand nombre, & avec tout le succès qu'on doit attendre de ses lumieres. Cette maladie qui dure le plus souvent douze ou quatorze jours ; mais qui peut être terminée en quatre ou cinq, paroît avoir son siége, comme nous l'avons déja dit, dans le mésentere : elle est très-remarquable par sa violence, qui jette quelquefois les malades dans une sorte de désespoir : ils n'ont ordi-

COLICUS DOLOR.

nairement ni soif, ni fiévre ; leur pouls est gêné ; les douleurs s'étendent sur plusieurs parties du corps, & sont plus souvent fixes que vagues, mais avec des rémissions ; elles excitent des nausées, & quelquefois un vomissement énorme. Les flatuosités sont plus ou moins manifestes ; les urines s'arrêtent ou coulent en petite quantité ; & le ventre est si resserré, qu'on a souvent de la peine à faire passer les lavemens. Les muscles du bas-ventre se tendent en se rapprochant de l'épine, & le nombril semble rentrer en dedans ; M. *Sénac* regarde même ce signe comme pathognomonique. Les malades sont dans des inquiétudes, & des agitations continuelles ; ils ont des frissonnemens, & quelquefois des contractions ou des engourdissemens dans les membres ; sans parler du hoquet, des convulsions, des sueurs froides, des défaillances & autres symptomes très-alarmans, qui accompagnent quelquefois cette cruelle maladie : elle peut dégénérer en paralysie, en asthme convulsif ; ou laisser la jaunisse, le cours de ventre, &c. Cependant rien ne la distingue mieux des autres sortes de coliques que la connoissance de sa cause, qui consiste en la dissolution du plomb, portant son action sur les premieres voies.

Ceux qui boivent du vin adouci par la litharge ; les peintres qui usent de plusieurs préparations de plomb ; les ouvriers qui travaillent à le purifier, ou à le séparer de l'argent ; les potiers qui le font entrer dans leur vernis ; ceux qui boivent de l'eau qui a passé par des tuyaux ou des vaisseaux de plomb, &c. y sont très-exposés. Plusieurs ouvriers qui en ont fait une fâcheuse expérience s'en garantissent, en s'abstenant du vin, qui, sans être frelaté, peut servir de dissolvant aux particules de ce métal, qui se rencontrent dans les premieres voies :

d'autres s'en préservent en prenant tous les jours dans de l'eau quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance, qu'on sçait être un puissant correctif des acides.
COLICUS DOLOR.

La colique en général peut être le symptome d'une autre maladie, comme de l'affection hypocondriaque & hystérique, du scorbut, de la diarrhée & de la dysenterie, de l'inflammation du bas-ventre, des hernies, &c. Elle est la suite des fiévres malignes, de la transpiration arrêtée, de la suppression des régles & du flux hémorrhoïdal, des éruptions rentrées, de la goutte, du rhumatisme, du calcul des reins, de l'accouchement, de la dentition, &c. Elle est excitée par les émétiques, les purgatifs & les poisons; par les vers, par la rétention des matieres fécales, par le refroidissement des pieds, &c. C'est encore le prélude de quelques fiévres intermittentes, de l'éruption des régles, &c. Mais tous ces cas regardent d'autres articles; de même qu'une infinité de douleurs qui ont leur siége au foie, à la rate, au pancréas, à la matrice, aux reins, &c. C'est presque toujours une faute dans le régime qui donne lieu à la colique, de quelque espece qu'elle soit: la spasmodique & celle des peintres sont les plus redoutables; la flatueuse est la moins à craindre. Je crois qu'il est inutile de dire qu'on appréhende moins la colique qui change de place que celle qui demeure fixe; on sçait encore assez, que le hoquet, la fiévre & les frissons, les anxiétés, les défaillances, &c. sont des symptomes fâcheux: j'ai déja fait observer qu'elle pouvoit dégénérer en dysenterie, en passion iliaque, en cholera, &c. ou qu'elle étoit quelquefois suivie de l'ictere, de l'épilepsie, de la paralysie, de la cécité, &c. On a vu enfin plusieurs fois la colique se dissiper par la sueur, par une perte

COLICUS DOLOR.

de sang du nez, des hémorrhoïdes & de la matrice, par l'éruption des taches scorbutiques, par un accès de goutte, &c.

Les observations anatomiques, relatives à notre sujet, sont très-nombreuses; mais si elles nous montrent tous les désordres qui peuvent résulter de la colique, elles nous apprennent aussi qu'on a abusé souvent de ce terme, en l'appliquant à bien des maladies qui appartiennent à d'autres articles. On a trouvé les intestins, & principalement les grêles, enflammés, ulcérés ou abscédés; leurs vaisseaux gorgés de sang, & très-manifestes sur leur convexité: on a vu ces canaux, sur-tout le duodenum & le colon transparens, prodigieusement distendus par les vents, & même déchirés; la cavité du duodenum, du jejunum & de l'ileum abreuvée de bile porracée, noire, &c. On y a trouvé des vers, ainsi que dans les autres boyaux: on a rencontré dans les gros la matiere fécale desséchée: on a découvert dans les uns & les autres des concrétions pierreuses, des corps étrangers avalés, différens noyaux avec des incrustations, &c. Les intestins se sont encore présentés enduits extérieurement de cette matiere gelatineuse ou purulente, dont nous avons parlé plusieurs fois; les petits collés ensemble avec pourriture: on a remarqué enfin des callosités dans leurs tuniques formant des étranglemens, & plus communément des retrécissemens, sans cause manifeste, assez fréquens à l'extrémité du duodenum. Le canal intestinal n'a pas été la seule partie affectée; on a trouvé le mésentere squirreux, renfermant des abscès, des tumeurs anomales, des hydatides; le péritoine enflammé, abscédé ou gangrené, & du sang répandu dans son tissu cellulaire; l'épiploon squirreux, gangrené & détruit; renfermant des flatuosités & du

pus dans sa duplicature ; ramassé en pelotte ; ses vaisseaux gorgés ou variqueux, &c. les dernieres côtes blessant par leur courbure le colon, ce qui n'a été observé que dans les vieillards. On a vu enfin l'estomac enflammé, distendu par les vents & gangrené : le foie décoloré, squirreux, enflammé, putride, d'un volume monstrueux, rempli de tubercules, d'hydatides, donnant naissance à des tumeurs enkistées, &c. la vésicule du fiel déchirée & la bile répandue dans la capacité ; ce sac vuide & affaissé ; des obstructions par des pierres au canal biliaire. On a trouvé la rate putride, enflée & déplacée, descendant jusqu'au bassin ; le pancréas squirreux, enflammé, abscédé, ulcéré, gangrené & putride. On a rencontré la dilatation extraordinaire de la portion de l'aorte, qui donne naissance à la cœliaque & à la mésentérique supérieure : sans parler de plusieurs vices des reins, de la vessie & des capsules atrabilaires, comme des épanchemens séreux, sanglans & sanieux, tant au bas-ventre, qu'à la tête. Voilà quel est le résultat très-abrégé de toutes les observations anatomiques ; mais il est bon de remarquer qu'on ne trouve gueres, après les coliques spasmodiques récentes, que des flatuosités dans les boyaux.

COLICUS DOLOR.

Toutes les especes de coliques, quelque nombreuses & variées qu'elles soient, sont presque toujours traitées de la même maniere : les *saignées*, les *évacuans* des premieres voies, les *délayans*, les *lubréfians*, les *adoucissans* & les *calmans* ; les topiques émolliens, les linges chauds, les bains, &c. sont des remedes toujours propres à calmer les douleurs du bas-ventre, de quelque nature qu'elles soient, & quel qu'en soit le siége : aussi les applique-t-on encore aux douleurs du foie, des reins, & autres visceres de l'abdomen. Cette remarque peut raf-

surer contre les méprises & les bévues dans lesquelles on tombe si communément, lorsqu'on veut prononcer sur le caractere de la maladie : cependant il est évident que ce traitement doit être varié non-seulement pour les coliques qui sont de différente nature, mais encore relativement aux circonstances qui les accompagnent.

COLICUS DOLOR.

L'expérience a appris que la *colique bilieuse* demandoit plus de *saignées*, que les autres especes. Les *délayans* & les *adoucissans*, tels que l'eau de poulet ou de veau, le petit lait, l'huile d'amande douce, le blanc de baleine, &c. n'y sont pas moins nécessaires : l'eau fraîche pour toute boisson, est quelquefois la plus efficace. Les évacuations, tant par les *vomitifs* que par les *purgatifs*, sont sans doute très-indiquées ; mais il n'est pas permis d'en user dans tous les tems. Les *hynoptiques* sont ici d'un grand secours ; mais l'abus qu'on en fait, à l'exemple de *Sydenham*, m'a toujours paru suspect. On fait encore un grand usage des lavemens émolliens, anodins & laxatifs ; comme des fomentations, des vessies remplies de lait, des linges chauds, des bains, &c. La *camomille* est ici fort recommandée, tant pour l'usage intérieur que pour l'externe. On a enfin donné contre les coliques habituelles le *lait*, les *eaux minérales*, les *apéritifs*, les *sudorifiques*, les *anti-scorbutiques* & plusieurs autres remedes, que les circonstances, les complications, & la maladie principale, dont la colique n'étoit qu'une branche, demandoient.

La *colique flatueuse* n'exige point absolument la *saignée ;* mais elle ne laisse pas d'y être quelquefois utile. Les *délayans*, les *adoucissans* & les *calmans*, dont nous avons tant de fois fait mention, y sont très-employés ; de même que les *laxatifs*, lorsque les circonstances permettent d'en user. Les *carmi-*

natifs, après avoir fait précéder les premiers, y sont d'un grand secours, quoi qu'en disent la plûpart des modernes, qui ont peut-être moins consulté l'expérience que leur théorie. On fait encore un grand usage des lavemens adoucissans, émolliens, calmans & carminatifs, comme de toutes les applications extérieures qui peuvent détendre & relâcher.

COLICUS DOLOR.

Les *saignées* ne conviennent pas à la *colique spasmodique ;* elle ne demande que des *délayans* & des *adoucissans*, comme le petit lait, l'eau de poulet, l'huile d'amande douce, le blanc de baleine, &c. Les *calmans*, tant *hynoptiques* qu'*anti-spasmodiques*, tels que les gouttes anodines & la teinture de castoreum mêlés ensemble ; le laudanum, le diacode, &c. la guérissent ordinairement sans retour, au lieu que ce ne sont que des palliatifs dans la colique qui reconnoît une cause présente dans le canal intestinal. Les *laxatifs*, après ces remedes, sont ceux qu'on donne avec le plus de succès : ils sont d'autant plus nécessaires, qu'il arrive souvent dans cette espece de colique, que les vents & les excrémens sont retenus dans le colon. On fait encore un grand usage des lavemens émolliens, calmans & carminatifs ; on y ajoûte le sel gemme, lorsque les matieres stercorales sont arrêtées. Les fomentations & les cataplasmes émolliens ; les bains & demi-bains ; les linges chauds, les vessies remplies de lait chaud, &c. sont ici, comme dans les autres coliques, d'une grande utilité.

Le traitement qui convient à la *colique des peintres*, quoique spasmodique, à ce qu'il paroît, n'est pas absolument le même. On a observé que la *saignée* ne lui étoit point contraire, mais qu'on en tiroit peu d'avantage. On use, comme dans les autres, des *délayans*, des *adoucissans*, des *anti-spasmo-*

COLICUS DOLOR.

diques & des *narcotiques ;* mais ces derniers doivent être donnés avec réserve, dans la crainte qu'ils n'accélerent la paralysie dont la plûpart de ces malades sont menacés. L'*émétique* précédé des délayans & des adoucissans, est le plus sûr remede qu'on puisse employer, tant pour faire cesser le vomissement, que pour dissiper les douleurs de l'estomac : on calme ensuite celle des intestins en faisant prendre toutes les trois heures, une ou deux onces d'huile d'amande douce, avec la moitié environ d'eau vulnéraire : les bons effets qu'a produits ce remede, tout empyrique qu'il est, ont obligé M. *Sénac* à l'adopter : cependant on ne doit pas négliger les *laxatifs* qui doivent être souvent réitérés ; de même que les lavemens adoucissans & émolliens, auxquels on ajoûte l'huile de noix, la térébenthine, le baume de Copahu, l'huile d'anis, &c. mais l'expérience a appris que ceux où entroient le *vin émétique*, la *coloquinte* & autres *stimulans*, produisent des effets plus sûrs & plus prompts. Les topiques émolliens dont nous avons déja fait mention, sont encore ici très-convenables. Si cette colique jette dans la *paralysie*, on l'attaque avec les remedes ordinaires ; mais les eaux minérales y paroissent être les plus propres. Si elle laisse des *douleurs* dans les membres, on les dissipe avec les désobstruans & les savonneux : les bouillons apéritifs avec le tartre martial, ont été donnés dans ces circonstances avec le plus grand succès. On a éprouvé enfin que l'usage de la flanelle pouvoit éloigner cette maladie ; sans parler du régime & des moyens que nous avons déja rapportés. M. *Dubois*, médecin de la Faculté de Paris, & qui a été pendant long-tems chargé de la Charité de cette Ville, où l'on voit beaucoup de ces maladies, y employoit un autre traitement. Il rejettoit les saignées, les huileux & les

les autres adouciſſans qu'on prodigue dans ces occaſions, & ne permettoit pour boiſſon qu'une tiſane diaphorétique. Il s'en tenoit pour le premier jour aux lavemens adouciſſans, anodins & purgatifs; il donnoit le lendemain le verre d'antimoine, ou tout autre émétique, & le ſoir du même jour la thériaque avec un grain d'opium: il réitéroit ce calmant le troiſieme jour, & preſcrivoit un purgatif ſtimulant pour le quatrieme jour, aſſurant que cette ſorte de colique, traitée de cette maniere, alloit rarement plus loin.

COLICUS DOLOR.

Colique du Poitou.

Je croirois être coupable d'omiſſion, ſi je gardois le ſilence ſur ce qu'on appelle la *colique du Poitou* (*colica Pictonum;*) plus célébre parmi les écrivains modernes, que connue des praticiens; qu'on ſuppoſe ſans fondement être endémique dans le Poitou, puiſqu'elle n'y eſt pas plus connue qu'ailleurs. *Citois*, qui le premier a donné ce nom à une ſorte de colique qui régnoit de ſon tems, la range dans la claſſe des bilieuſes. Elle prend, dit-il, ſubitement; les malades pâliſſent & tombent dans une langueur extrême; ils ont les extrémités froides; des défaillances & des cardialgies: ils vomiſſent de la bile porracée, & ſont tourmentés par le hoquet: leur ſoif eſt exceſſive, quoique ſans fiévre; le ventre eſt reſſerré, & les urines coulent avec peine: les malades ſe plaignent d'une grande chaleur à l'eſtomac & aux hypocondres; des douleurs très-aigues, non ſeulement au ventre, mais encore aux lombes, aux épaules, à la poitrine, &c. Il leur ſemble qu'ils ont le ventre ſerré par une corde qui paſſeroit ſur l'eſtomac, ou les pulſations de la cœliaque, ſont manifeſtes: les douleurs s'appaiſent, mais ce calme eſt ſuivi de la paralyſie des extrémités, ſans perte de ſentiment. Cette paralyſie dure pluſieurs mois, & ne ſe diſſipe que très-lentement; elle eſt quelque-

COLICUS DOLOR.

fois précédée d'une affection épileptique, qui peut être mortelle ; & cette derniere, d'un aveuglement de quelques heures ou de plusieurs jours avec toute la liberté du jugement. Cette colique dont la paralysie paroît être la crise, est plus cruelle pour les femmes ; mais elles y sont moins sujettes : elle est encore très-fâcheuse pour les vieillards.

L'auteur que nous avons cité prétend que les vins verds, les travaux excessifs, les veilles, les passions violentes & le ventre habituellement resserré, sont les causes ordinaires de cette maladie, contre laquelle il propose la *saignée*, tant du bras que du pied, ayant observé que le flux menstruel & l'hémorrhoïdal avoient été avantageux à beaucoup de malades : il se plaint du public prévenu contre ce remede ; n'auroit-il pas aussi trouvé le même éloignement dans bien des médecins ? Il usoit ensuite des purgatifs doux, au lieu des drastiques, dont les anciens se servoient, bien plus propres à enlever la cause de la maladie ; aussi avoue-t-il de bonne foi, que les minoratifs appaisoient rarement les douleurs, & que le crocus metallorum, ou tout autre *émétique* feroit plus propre à produire cet effet : il faisoit encore usage des *calmans* narcotiques ; il employoit les lavemens adoucissans avec le lait, le bouillon de tripe, le vin & l'huile, &c. ainsi que les fomentations émollientes, les demi-bains, &c. & donnoit à la fin les tempérans & les apéritifs ; les eaux minérales ferrugineuses, acidules, &c. Il ne paroît pas par tout ce que nous venons de rapporter, que cette maladie ait un caractere particulier, qui puisse la distinguer des autres coliques ; il me semble, au contraire, que ce n'est que leur dernier dégré, dont on a voulu faire sans raison une maladie nouvelle.

Je trouve la preuve la plus complette de mon

opinion dans l'ouvrage même que M. *Tronchin* vient de publier sur cette matiere. Cet écrivain dit avec raison, que cette espece de colique, qui se termine par la paralysie ou l'épilepsie, est connue depuis très-long-tems, & décrite sous différens noms: il ajoûte à la description qu'en donne *Citois*, que l'ombilic rentre vers l'épine; que les douleurs sont souvent précédés par une pesanteur au bas-ventre, qui dure deux ou trois jours; qu'elles sont accompagnées du ténesme; que la voix devient rauque & s'éteint; que les yeux s'obscurcissent; que les douleurs des articulations appaisent celles du ventre, & annoncent la paralysie; & que l'épilepsie qui la précede est plus longue que la vraie. M. *Tronchin* donne plus d'étendue à son ouvrage, que le titre ne semble l'annoncer; il y fait mention de plusieurs sortes de coliques, qui reconnoissent autant de causes différentes, & demandent un traitement à part; telles sont, 1° la *colique* qui vient à la suite des *fiévres mal guéries*, & qui est le plus souvent suivie de paralysie, de convulsion & de léthargie; il rejette dans ce cas les émétiques, les drastiques & les narcotiques; proposant les *anti-spasmodiques*, les demi-bains, les fomentations, les cataplasmes & les lavemens émolliens; les *laxatifs*, comme un mêlange de manne, de casse & d'huile d'amande douce, dont il fait prendre toutes les deux heures environ un gros dans un verre de petit lait: il estime encore dans la même occasion le suc de beccabunga, celui de taraxacum; & enfin l'usage des eaux acidules. 2° *Celle* qui vient des *poisons* provenant du plomb, du cuivre, du cinnabre, de la ceruse, du verd-de-gris, de l'antimoine, & principalement du vin adouci par la litharge ou le sucre de Saturne: la *saignée*, dit-il, ne convient qu'aux gens jeunes & vigou-

COLICUS DOLOR.

COLICUS DOLOR.

reux : il approuve l'*émétique* donné dans le commencement & ensuite les calmans, les fomentations, cataplasmes & lavemens émolliens, les bains ; & enfin les laxatifs, tels que le petit lait : il conseille encore d'appliquer des vésicatoires aux jambes. 3° *Celle* qui est causée par les vins verds & autres boissons acides : il désapprouve la saignée, les émétiques & les drastiques ; il donne cependant un ou deux grains de *tartre stibié* en lavage, & ensuite un *narcotique* ; sans négliger les lavemens, les fomentations & les cataplasmes émolliens : les bains lui paroissent suspects : il use de l'huile d'amande douce, & des autres laxatifs ; de l'eau de poulet ; du lait coupé avec les eaux de Seltz, & enfin des eaux martiales pendant un mois & plus, auxquelles il joint l'exercice du cheval. 4° L'*arthritique* & la *rhumatismale* qui se termine quelquefois par la paralysie & les convulsions : il croit la *saignée* utile, si les forces le permettent : il évite les vomitifs & les purgatifs violens, & fait appliquer sur le champ des *vésicatoires* aux jambes, qu'il laisse suppurer long-tems : ils propose encore des *ventouses* seches à la plante des pieds, qu'on renouvelle soir & matin ; des fomentations aux jambes, ou le bain de vapeur pour les mêmes parties ; les *laxatifs* & les *lavemens* ; & enfin le *lait* : il croit avec raison qu'il est important d'entretenir la transpiration, & que l'exercice du cheval est très-propre à cet effet : il permet enfin le vin à ceux qui manquent de force. 5° *Celle* qui vient de la *transpiration* arrêtée : il pense que la *saignée* est le plus souvent nécessaire ; que les *laxatifs* & les *huileux* sont très-avantageux : il approuve l'application des ventouses & des vésicatoires au ventre ; les lavemens adoucissans, &c. Il propose une boisson *diaphorétique*, telle que l'infusion du sassafras ; des petites doses de *laudanum*

avec le double de *camphre*, & reconnoît enfin l'utilité des *eaux minérales ſulphureuſes.* 6° La *ſcorbutique :* il eſtime la ſaignée dangereuſe, & recommande l'uſage du *petit lait* & des *laxatifs*, tels que la caſſe, la manne & l'huile d'amande douce : il emploie en même tems les relâchans externes. Il propoſe les véſicatoires aux jambes ; & enfin l'uſage des *eaux ferrugineuſes* & autres, ſans préjudice des *anti-ſcorbutiques.* 7° *Celle des mélancoliques* qui paroît tenir de la bilieuſe : il déclare que la ſaignée, les émétiques, & les forts purgatifs ſont inutiles ; qu'on doit s'en tenir à l'uſage, tant interne qu'externe, des *relâchans ;* à celui du *petit lait*, des *laxatifs*, &c. Il ne craint point les onctions avec l'onguent d'arthanita ; & a enfin recours aux *eaux acidules* dégourdies, à l'exercice du cheval, &c. 8° *Celle* qui vient des *paſſions* vives, familiere aux hyſtériques & aux hypocondriaques : il regarde la ſaignée comme mortelle, & l'émétique, ainſi que les purgatifs, comme très-dangereux : il croit que les malades ont beſoin du repos du corps & de l'eſprit, & qu'on peut même le leur procurer par les *narcotiques :* il propoſe des lavemens & des fomentations émollientes, le pediluvium, les ventouſes aux cuiſſes ; & le ſinapiſme aux jambes ; il ne rejette pas les *laxatifs*, & approuve l'uſage du *lait :* il propoſe de plus le *quinquina* & les *fortifians ;* & croit enfin, tant pour ce cas, que pour les précédens, qu'on peut tirer de grands avantages du changement d'air. Pour ce qui regarde la *paralyſie* qui peut venir à la ſuite de toutes ces eſpeces de colique ; il propoſe les bains, les frictions & l'exercice : il veut qu'on mette les membres paralytiques dans le ventre des animaux, ou qu'on les enveloppe de leur peau ; ce qu'on peut réitérer pluſieurs fois : il recommande le double

COLICUS DOLOR.

COLICUS DOLOR. usage des *eaux thermales* ; les onctions avec l'onguent martiatum, &c. Il approuve l'usage interne du baume du Pérou, de la gomme ammoniac, &c. Il conseille enfin le changement d'air ; l'usage du vin, &c. Telle est la méthode que M. *Tronchin* propose pour le traitement de toutes les especes de coliques qu'il a trouvé bon de rapporter à celle du Poitou, qui n'est donc que le dernier dégré de toutes celles dont il fait énumération.

FLATULENTIA ET TYMPANITES.

Il ne faut pas employer beaucoup de physique pour expliquer le météorisme des premieres voies : si les alimens s'y échauffent à un certain point, tant à cause de leur séjour, que par d'autres circonstances, ils souffrent une sorte de dissolution qui met en liberté les molécules d'air, qui étoient infiniment unies à leur substance : ce fluide libre & dégagé, forme des bulles ou des masses qui se présentent en vain à l'entrée des veines lactées, & qui ne trouvent d'issue, que du côté de la bouche ou du fondement. Il paroît certain que les *flatuosités* très-élastiques par la chaleur, peuvent causer à l'estomac & aux boyaux des distensions très-douloureuses, telles qu'on les éprouve dans la colique venteuse dont nous avons parlé ; mais on met très-souvent sur leur compte, des douleurs qui sont purement spasmodiques, & qui peuvent tout au plus donner lieu à la formation des vents, en retardant le cours ordinaire des matieres contenues dans les premieres voies : ne voit on pas tous les jours des gens qui ont des grouillemens presque continuels, qui rendent prodigieusement des vents, & qui ont même des gonflemens considérables, sans avoir la moindre douleur ; pendant que d'autres qui en ont beaucoup moins, en souffrent de très-aigues. La pré-

ſence des vents ſe manifeſte aſſez par les borborygmes, par leur exploſion, par l'enflure de l'eſtomac, des hypocondres & de tout l'abdomen : lorſqu'il n'y a aucune complication, & qu'ils peuvent s'échapper, ils ne cauſent aucun déſordre ; mais il n'en eſt pas de même, s'ils ſurviennent à la fiévre, ou s'ils rencontrent une affection ſpaſmodique, ſource ordinaire des étranglemens qui s'oppoſent à leur cours : ils ſouffrent alors une raréfaction tumultueuſe, qui jette les malades dans des nauſées, des anxiétés fâcheuſes, & même des défaillances ; & qui cauſe la tenſion du ventre, avec des douleurs plus ou moins vives, & la conſtipation : ils excitent encore la céphalalgie, des vertiges, l'oppreſſion, &c. Les rots inſipides, acides ou putrides marquent l'état des digeſtions : on tire la même connoiſſance des vents qui s'échappent par le fondement, dont les uns ſont ſans odeur, & les autres contractent pluſieurs dégrés de puanteur. Nous avons dit qu'on appelloit *cholera ſicca* leur éruption fréquente par les deux voies ; ils ſont quelquefois ſi abondans, qu'on prendroit les malades pour des éolipyles : ceux qui alors ſont forcés par décence de les contenir, s'expoſent à la colique venteuſe, & à la tympanite ; & on n'en manque pas d'exemple.

FLATULENTIA ET TYMPANITES.

La *tympanite* eſt le dernier dégré des flatuoſités, ou de la colique venteuſe : elle ſe manifeſte par l'élévation, & le gonflement extraordinaire du ventre, qui ſe tend quelquefois comme un tambour ; mais qui en rend très-rarement le ſon, quoique tous les auteurs qui ſe copient les uns les autres, donnent ce phénomene comme un ſigne pathognomonique de cette maladie : je l'ai fait examiner à quelques médecins très-prévenus de cette opinion, qui n'ont pas laiſſé de convenir, après pluſieurs tentatives, qu'elle n'étoit point fondée. La tumeur du

FLATULENTIA ET TYMPANITES.

ventre ne change ni de figure, ni de volume ; quelque ſituation qu'on prenne : on n'y ſent aucune peſanteur ; on n'y touche point de fluctuation, ainſi que dans l'aſcite : on y remarque d'ailleurs des alternatives d'augmentation & de diminution qu'on n'obſerve pas dans l'épanchement aqueux, dont les progrès ſont plus lents, & plus conſtans. La *tympanite* eſt accompagnée de douleurs, tant au ventre qu'au dos ; de la perte de l'appétit, du ſommeil & de l'embonpoint ; & quelquefois du vomiſſement : les malades ſe plaignent d'un grand accablement, & des anxiétés : ils ont, pour la plûpart, la toux ſeche & la reſpiration gênée, avec des inégalités dans le pouls : ils font de vains efforts pour rendre des vents ; & ſont tourmentés par la conſtipation : dans les derniers tems, ils rejettent tout ce qu'on leur fait prendre, & tombent même dans une vraie affection iliaque. L'air n'eſt pas toujours renfermé dans l'eſtomac & les boyaux ; il eſt quelquefois dans la capacité du ventre, ou dans l'un & l'autre lieu : lorſque l'eſtomac eſt le principal ſiége de la maladie, on a de la peine à avaler ; la reſpiration eſt plus gênée ; on a des palpations, des anxiétés, des éblouiſſemens, des rougeurs au viſage, &c. la région de ce viſcere eſt manifeſtement plus tendue ; les éructations ſont plus fréquentes & plus avantageuſes, &c.

Les hypocondriaques & les hyſtériques ; les néphrétiques & les goutteux ; ceux qui ont le ventre pareſſeux, & dont les pertes de ſang ſont ſupprimées, ſont les plus ſujets aux maladies venteuſes : elles ſont ſouvent le produit des crudités acides & nidoreuſes : on ſçait qu'il y a beaucoup d'alimens qui engendrent des vents ; tels ſont les différens légumes, les fruits cucurbitacés, le poiſſon, &c. Le froid aux jambes peut auſſi y donner lieu. Les en-

fans, les femmes, & fur-tout les accouchées; les vieillards & les gens de lettres font encore très-expofés aux flatuofités, & à la tympanite : cette derniere fuccede quelquefois aux grandes maladies, aux pertes de fang exceffives, aux fiévres intermittentes mal traitées, &c. On fçait encore que l'air dans les fiévres fe dégage des matieres putrides, non-feulement dans les premieres voies, mais encore dans les vaiffeaux, où on en trouve quelquefois abondamment.

FLATULENTIA ET TYMPANITES.

Les *vents retenus* peuvent caufer de grands défordres, tels que la colique, la fuffocation, la tympanite, la paffion iliaque, l'apoplexie, &c. Ils rendent les fiévres plus graves : on fçait que dans la plûpart des malades le ventre fe météorife, & qu'il s'éleve même prodigieufement après la mort. La *tympanite*, maladie toujours redoutable, eft quelquefois très-longue, & tout auffi rebelle que l'afcite : la foif, l'oppreffion, la chaleur étique, l'enflure des jambes, les urines lixivieufes, l'accablement du corps & de l'efprit; les anxiétés, les défaillances, les extrémités froides, &c. en font les fignes les plus fâcheux : elle eft abfolument incurable, lorfque l'énorme dilatation des boyaux a entraîné la perte de leur reffort; car cette maladie commence par le fpafme, & finit par l'atonie; autant qu'on peut en juger par ce qui la précede; par les accidens qui l'accompagnent, & les moyens de la guérir qui ont le plus réuffi : fi elle dure long-tems, elle ne manque point de fe joindre à l'afcite; & cette complication en rend le traitement plus difficile : nous avons déja fait remarquer qu'elle pouvoit dégénérer en paffion iliaque.

On découvre, à l'ouverture des cadavres, l'eftomac extraordinairement gonflé par les vents, gangrené & percé : tous les inteftins extrêmement en-

FLATULENTIA ET TYMPANITES.

flés, contenant peu d'excrémens; putrides & déchirés : ces énormes dilatations sont plus manifestes au cœcum & au colon, qu'on trouve quelquefois de la grosseur de la cuisse : le canal intestinal renferme souvent des vers ; on y voit quelquefois des entortillemens qui interrompent toute communication. Les flatuosités, comme nous l'avons dit, ne sont pas toujours contenues dans les premieres voies ; on en a trouvé souvent dans la capacité du ventre, qui ne manque pas alors de s'affaisser au premier coup de scalpel : il est bon même d'observer que ce cas n'est pas rare ; mais qu'il est ordinairement compliqué avec le gonflement des boyaux : je n'ai vu qu'une seule fois, que tout l'air étoit contenu dans la capacité de l'abdomen, l'estomac & le canal intestinal en paroissant absolument exempts. On a observé encore le foie squirreux, putride, desséché, & son volume extrêmement réduit ; ainsi que celui de la rate, qui, dans quelques sujets, n'a pas paru plus grosse qu'une capsule atrabilaire ; mais on l'a trouvée à d'autres extrêmement gonflée. On a vu l'épiploon détruit, le pancréas & le mésentere squirreux & desséchés : on a enfin rencontré de l'eau dans la capacite du ventre, mais en petite quantité ; sans parler des différens désordres du poumon, des reins, & autres visceres, qui ne peuvent avoir qu'un rapport bien éloigné avec la maladie qui fait le sujet de cet article.

Tout ce qui peut modérer la chaleur des entrailles, relâcher, ou lubréfier les premieres voies, ne sçauroit manquer de produire ici un bon effet ; aussi use-t-on avec beaucoup de succès, contre toutes les *flatuosités*, des boissons aqueuses dégourdies, du petit lait & autres *délayans* ; des *tempérans*, tels que les chicoracées, la fumeterre, les nitreux, le tartre vitriolé ; les eaux de Vals & au-

tres semblables ; & enfin des *laxatifs*, comme l'huile d'amande douce, la manne, le sel d'epsom, celui de la Rochelle, &c. Les *émétiques* sont rarement permis, & l'on ne doit s'y déterminer que par l'importunité des nausées. Les *carminatifs*, tels que les fleurs de camomille, l'anis, le fenouil & autres ne doivent être employés qu'après les délayans & les relâchans : on peut dire la même chose des *anodins* & des *anti-spasmodiques*, qu'on ne doit donner d'ailleurs que dans les cas pressans. La *saignée*, lorsque l'âge, le tempérament, & les autres circonstances le permettent, peut être avantageuse ; mais il ne faut l'employer qu'après avoir éprouvé l'inutilité des autres secours. On use enfin des lavemens émolliens, purgatifs & stimulans ; des bains, des fomentations émollientes, anodines & aromatiques, des ventouses seches appliquées à l'abdomen, &c.

FLATULENTIA ET TYMPANITES.

Le traitement de la *tympanite* doit avoir beaucoup de rapport avec celui des autres flatuosités ; mais comme c'en est le dernier dégré, il lui faut des secours proportionnés. Les *délayans*, les *lubréfians* & les *tempérans*, que nous avons indiqués, y sont employés de la même maniere : on a vu des bons effets de l'eau à la glace ; mais cette observation n'est pas assez confirmée. Les *laxatifs*, tels que l'huile d'amande douce, la manne, les eaux de Sedlitz, & autres minérales purgatives, sont ici approuvés ; mais les *vomitifs* n'y réussissent pas. Les *stomachiques*, les *fortifians* & les *carminatifs*, tels que la sauge, la germandrée, l'aunée ; le vin d'Alicante, l'extrait de genievre, l'elixir de propriété, &c. peuvent être utiles, lorsqu'on a préparé les premieres voies par les remedes précédens. On peut user encore des *anti-spasmodiques*, comme de la mélisse, du castoreum, de l'assa-fœtida, de l'eau de fleur

FLATULENTIA ET TYMPANITES.

d'orange, &c. Les *apéritifs*, & fur-tout les *diurétiques*, tels que le fel de tartre, le tartre vitriolé, le fel de duobus, celui de genêt; le favon, les martiaux, les *eaux* de Vals, celles de Forges, de Paffy, &c. font les remedes dont on doit beaucoup attendre. Je ne parle pas des anti-fcorbutiques, des anti-vénériens, & autres que les différentes complications peuvent rendre néceffaires, comme auffi de la faignée, de l'application des fangfues, &c. On fait ici un grand ufage des *lavemens* adouciffans, laxatifs & *térébenthinés :* on les rend même quelquefois ftimulans avec le tabac, le vin émétique, &c. On ufe encore des fomentations émollientes & difcuffives, comme des acceffoires qui peuvent feconder l'action des autres remedes : on a vu de plus que l'application de la neige ou de la glace pilée a réuffi; mais je crois qu'il feroit dangereux de vouloir fe familiarifer avec ce topique. On propofe enfin la ponction : il n'eft pas douteux qu'elle ne convienne, lorfque les vents font répandus dans la capacité du ventre; & qu'on ne laiffe périr bien des malades, qu'on auroit pu fauver par ce moyen: il eft vrai qu'on eft arrêté par la difficulté de connoître ce cas; mais qu'a-t-on à ménager, lorfque la maladie eft fans reffource ? D'ailleurs je ne vois pas pourquoi on n'oferoit pas tenter cette opération, dans les cas extrêmes, lors même que les vents font renfermés dans les premieres voies.

VERMES.

Tout le monde fçait qu'il y en a de quatre fortes; les *lombrils*, les *afcarides*, les *cucurbitins* & le *folitaire*; fans parler d'une infinité de vers monftrueux, qui intéreffent plus la phyfique & l'hiftoire naturelle, que la pratique de la médecine; & dont on peut voir l'hiftoire dans les ouvrages de *Val-*

lisnieri, d'*Andry*, de *le Clerc* & de *Bianchy*, qui ont rassemblé avec beaucoup de soin tout ce qu'on a dit avant eux, & ce qu'ils ont observé eux-mêmes sur cette matiere. Les *lombrils*, très-familiers aux enfans, depuis l'âge de six ans, jusqu'à celui de puberté ; mais qui ne respectent pas les autres âges, se manifestent par l'haleine tirant sur l'aigre, par le dégoût, & quelquefois l'appétit vorace ; par la salivation pendant la nuit & la sécheresse de la bouche dans la journée ; par la demangeaison au nez, les yeux étincelans, & les joues livides ; par le grincement des dents pendant le sommeil, ou un mouvement à la bouche, semblable à celui que l'on fait lorsqu'on avale : ils excitent souvent le vomissement, des cardialgies, l'enflure du ventre, des grouillemens, des douleurs rongeantes ou piquantes, qui s'appaisent par les alimens ; le ténesme, la diarrhée avec les déjections blanchâtres ; la toux, le hoquet, la fiévre & des frissons irréguliers : le pouls est souvent inégal, obscur & effacé ; on tombe même quelquefois en syncope : plusieurs ont des sueurs nocturnes d'une mauvaise odeur, & se réveillent en sursaut. Les vers causent encore des vertiges, la perte de la vue, des convulsions, & aux enfans l'épilepsie; des affections comateuses, le délire, la stupidité, l'aphonie, la paralysie, &c. On en rend enfin par le fondement, par la bouche ou par le nez ; ce signe est sans doute le plus certain ; mais il manque quelquefois, parce que ces insectes privés de vie se fondent, & l'on ne jette que des glaires, ou une espece de colle. Les attaques sont quelquefois si promptes, qu'on les prend pour l'apoplexie ; mais les extrémités froides & la petitesse du pouls en font la différence : on a plus de peine à les distinguer de l'épilepsie, lorsqu'elles sont convulsives ; mais ces dernieres n'ont gue-

VERMES.

VERMES. res lieu que parmi les enfans. Les vers sont souvent un symptome de la rougeole, de la petite vérole, des fiévres putrides, malignes, pourprées, épidémiques, &c. Mais je ne crois pas qu'on doive appeller ces fiévres *vermineuses*, parce que les vers n'en sont que l'accident. Ces insectes percent quelquefois l'estomac, les intestins, & même les parties contenantes du bas-ventre; on les a vu sortir par l'ombilic, par les aines, &c. en y excitant des phlogoses & des abscès.

Les *ascarides*, quoique plus petits & déliés que les vers du fromage, sont assez apparens dans les déjections, qui ne manquent pas d'en entraîner: ils excitent le ténesme, ou une demangeaison continuelle & très-incommode au fondement, qui est leur principal siége: ils en sortent quelquefois sans qu'on aille à la chaise, & se répandent sur toutes les parties voisines: ils sont très-rarement accompagnés de fâcheux symptomes, tels que la céphalalgie, l'assoupissement, les défaillances, &c. Les *cucurbitins* qui ressemblent assez à la graine de citrouille, sont beaucoup plus apparens dans les selles, & annoncent toujours le solitaire: ils peuvent se joindre les uns aux autres, & former une chaîne qui se rompt très-facilement: ils excitent quelquefois des demangeaisons au fondement, & en sortent aussi seuls, de même que les ascarides.

Le *solitaire* nommé tantôt *tænia*, & tantôt *solium* est un ver articulé d'une longueur surprenante: il y en a plusieurs especes très-aisées à connoître par les figures, & les descriptions qu'on nous en a laissé. Sa longueur est indéterminée, parce qu'on n'en rend ordinairement que des parties: il peut avoir vingt-cinq aunes; *Boerhaave* en a vu un de trente. On a jugé qu'il étoit toujours seul; cependant on en a découvert plusieurs dans les chiens &

autres animaux, qui y sont sujets : il y a même quelques observations qui semblent prouver sa multiplicité dans l'homme : on croit encore qu'il a une tête, qu'on n'a pas manqué de représenter dans les figures ; je ne l'ai point vue, & il m'a toujours paru que les deux bouts de ce vers se terminoient en pointe : d'ailleurs je ne trouve aucun accord dans toutes les figures & les descriptions qu'on nous a donné de cette prétendue tête : *Marquet*, dans son observation 102, dit l'avoir vue ressemblant à celle de la vipere ; & il ne laisse pas d'assurer dans la 118e, que le même ver est composé d'une enfilade de cucurbitins, & qu'il en a détaché de très-vivans ; ce qui donne l'exclusion à toute tête : si l'on fait enfin l'analyse de tout ce qui a été écrit sur cette matiere, on n'y trouve que doutes & qu'incertitudes. Nous ne connoissons gueres le rapport qu'il y a entre les cucurbitins & le solitaire ; mais nous sommes assurés que la sortie des premiers annonce la présence du dernier : il y a encore plusieurs autres signes qui concourent à manifester cet étrange ver ; tels sont les nausées, le dégoût, ou la faim dévorante ; la puanteur de la bouche, le crachement continuel, la pâleur du visage, la pesanteur du ventre, les douleurs à l'estomac, au dos & au foie ; les déjections glaireuses, &c. Cet insecte donne à quelques femmes une fausse apparence de grossesse par la tumeur du ventre, la suppression des régles, le dégoût ou un appétit bizarre : ceux qui le portent perdent encore quelquefois la parole ; ils ont des étourdissemens, l'assoupissement, des défaillances, des convulsions, &c. Ce ver monte quelquefois par l'œsophage, jusqu'à la bouche : quelques-uns en ont même rendu de grandes portions par cette voie : on a enfin remarqué que ceux qui en étoient

affectés avoient beaucoup de peine à se rétablir après les maladies.

VERMES.

Nous avons exposé les désordres que pouvoient causer les *lombrils*, tels que l'aphonie, la paralysie, la manie, les convulsions, l'épilepsie, la passion iliaque, &c. On a éprouvé plusieurs fois que les rouges étoient les plus propres à produire ces pernicieux effets : ils font tarir quelquefois le lait aux nourrices; & peuvent exciter des fiévres irrégulieres très-fâcheuses; mais nous avons dit qu'on ne devoit pas mettre sur leur compte les fiévres putrides & malignes, dont ils ne sont que le symptome : leur expulsion par le fondement à la fin de ces fiévres, est avantageuse; mais on craint de les voir sortir par la bouche, sur-tout s'ils entraînent une matiere noire & fétide. Les *ascarides* sont souvent très-incommodes; mais ils excitent très-rarement des symptomes fâcheux. On croit qu'on apporte le *solitaire* en naissant, & qu'il peut vieillir avec l'homme, sans causer de grandes incommodités; mais outre les convulsions qu'il peut exciter, il jette dans la fiévre lente, le marasme, la bouffissure, l'ascite, la tympanite, &c. Plusieurs ont cru que la pleurésie étoit souvent une production de ce ver : ces deux maladies peuvent bien se rencontrer ensemble, mais il est difficile de découvrir le rapport qu'elles ont entr'elles.

On trouve dans les cadavres des *lombrils* dans la bouche & dans l'œsophage; dans l'estomac, & tout le long du canal intestinal : on les a vu renfermés dans des especes de kistes, formant des pelotons qui obstruent les boyaux : on en a rencontré qui s'étoient insinués dans le canal de la bile, ou dans le pancréatique; ces cas ne sont pas même rares : on en a observé dans la capacité du ventre, dans des

des abſcès, &c. Ils ſe fondent, comme nous l'avons dit, quelquefois au point qu'on n'en découvre pas même la trace dans des ſujets qui ont été les plus vermineux : on a vu enfin des phlogoſes, des ſuppurations & des pourritures à l'eſtomac, aux boyaux, &c. A l'égard des *aſcarides* & des *cucurbitins*, ils diſparoiſſent ordinairement après la mort. Pour le *ſolitaire* on le trouve tel qu'on le rend : on en a vu une portion conſidérable dans l'eſtomac, & l'on a rencontré ſa prétendue tête dans le canal biliaire, où nous venons de dire que les lombrils s'inſinuoient quelquefois.

VERMES.

Nous nous garderons bien de faire l'énumération de tous les remedes qu'on a fait entrer dans la claſſe des *vermifuges ;* nous ne nous arrêterons qu'à ceux qu'on emploie tous les jours avec le plus de ſuccès. Les *purgatifs* méritent d'être nommés les premiers ; tels ſont la rhubarbe, le ſéné, le jalap, l'aloës, le diagrede, la poudre cornachine, le ſirop de fleur de pêcher, les trochiſques alhandal, la confection hamec, &c. L'aquila-alba, la panacée, l'æthiops minéral, & les autres *préparations mercurielles*, peuvent paſſer ici pour des ſpécifiques ; on ſe contente quelquefois de faire bouillir le mercure crud dans l'eau, ou la tiſane qui ſert de boiſſon ordinaire. On fait auſſi un grand uſage des *amers* & des *abſorbans ;* tels ſont le ſemen ſantonicum, l'abrotanum, l'abſynthe, la tanaiſie, la gentiane, les noyaux de pêche ; la coralline, la corne de cerf préparée, &c. On donne encore très-familiérement les *huileux*, comme l'huile d'olive, celle de noix, ou d'amande douce, le pétrole, &c. Le verjus, le ſuc de limon, l'eſprit de ſoufre & autres acides, ſont dans quelques cas très-utiles. L'oignon & l'ail paſſent pour de bons vermifuges ; ainſi que le vin, la confection d'hyacinthe, la vieille thériaque, &c. On a vu encore de bons effets de l'eau

à la glace, non-seulement dans le cas des lombrils, mais encore contre tous les autres vers. Il faut ajoûter les lavemens avec le lait & le sucre, avec l'huile, &c. les épithêmes avec l'aloës & le fiel de bœuf; le suc de petite centaurée, & de tanaisie; la suie, le pétrole, l'onguent d'arthanita, &c. Mais on ne doit pas user indifféremment de tous ces remedes, tant internes qu'externes, lorsque les vers sont le symptome de la fiévre; on doit alors les combiner avec ceux qui conviennent à la maladie principale.

VERMES.

On n'attaque gueres les *ascarides*, que par des remedes externes, si l'on en excepte les *purgatifs*, & sur-tout l'*aloës* qui paroît être le plus propre à les détruire; mais on use très-familiérement des *lavemens* avec l'*huile*, avec les *préparations mercurielles*, la *coloquinte* & les autres *amers*; comme aussi des *suppositoires* faits avec le lard ou le coton trempés dans la dissolution d'aloës ou dans le fiel de bœuf, enduits avec l'onguent mercuriel, &c. Il est bon d'être averti qu'on doit continuer ces remedes quelque tems après que ces vers ont disparu, à cause des œufs qu'ils ont laissés, & qui ne manquent pas d'éclorre, si l'on ne s'y oppose pas par les moyens que nous venons de proposer.

Le *solitaire* & les *cucurbitins* ne cedent point aux vermisuges ordinaires, je veux dire aux amers & aux huileux: l'*émétique* peut y être employé très-efficacement; ainsi que les *purgatifs*, tels que l'aloës, le diagrede, le mercure doux, &c. La *racine de fougere* passe pour spécifique; on la donne en substance à deux gros dans le miel ou le vin blanc, & l'on purge le lendemain: on accorde la même propriété à l'écorce de la *racine du meurier*; on en fait bouillir de deux gros à demi-once, dans une chopine d'eau pour deux doses, qu'on prend le même jour; cette décoction est un peu laxative: il

paroît enfin, par bien des obſervations, qu'on a donné avec ſuccès contre le ſolitaire, la ſemence de rue, la coralline, l'æthiops minéral, les martiaux, les eaux minérales ferrugineuſes, &c. Il eſt inutile de dire que lorſqu'on traite les enfans, dans tous les cas que nous venons d'expoſer, il faut proportionner les doſes à leur âge.

COLICA HEPATICA.

On ſçait que cette maladie a ſon ſiége dans la véſicule, ou les canaux de la bile ; qu'il s'y forme des concrétions qui n'ont aucun caractere de pierre, bien qu'il ſoit reçu de leur donner ce nom ; qu'elles cauſent par leur groſſeur, ou leur figure, des ſenſations plus ou moins vives : que ces cavités peuvent ſouffrir encore de grandes dilatations par l'arrêt de la bile ; ce qui dépend quelquefois de la ſimple compreſſion par le pancréas ſquirreux, & par toute autre tumeur, ou des étranglemens ſpaſmodiques ; mais le plus ſouvent de quelque pierre qui obſtrue les canaux. Cette ſorte de colique, ſur laquelle nous avons déja remarqué qu'on ſe trompoit fort ſouvent, ſe manifeſte par une chaleur plus ou moins âcre, par la douleur & la tenſion de l'hypocondre droit, & d'une grande partie de l'épigaſtre : ces douleurs qu'on rapporte quelquefois à l'eſtomac, aux reins & au dos, ſouffrent les plus cruelles exacerbations ; elles excitent des flatuoſités, des nauſées, le vomiſſement, des anxiétés, le reſſerrement de la poitrine, &c. La bile retenue dans la véſicule la dilate quelquefois au point, qu'il paroît une tumeur en dehors, que l'on a priſe très-ſouvent pour un abſcès, & qu'on a même ouvert dans cet e perſuaſion ; d'où il a réſulté une fiſtule, & le plus ſouvent la mort, cauſée par l'épanchement de la bile dans la capacité : il eſt d'autant plus aiſé de s'y

méprendre, que ces deux ſortes de tumeurs ſont ſouvent accompagnées des mêmes ſymptomes, & qu'elles ſont même quelquefois compliquées : on trouve à ce ſujet de très-bons Mémoires dans le premier & le troiſieme volume de l'Académie de Chirurgie. La fiévre accompagne communément la colique hépatique ou lui ſuccede : dans le premier cas, elle dure ſouvent douze ou quatorze jours; dans le ſecond, elle ſe termine le plus ordinairement en un ou deux jours. Le teint dans la plûpart des malades eſt jaune ou verdâtre ; ils ont quelquefois un véritable ictere: le ventre eſt ordinairement reſſerré : les urines ſont communément ſupprimées, & deviennent bourbeuſes après l'attaque : pluſieurs rendent des prétendues pierres biliaires, tant par le vomiſſement, que par les ſelles ; on ſçait que ces concrétions ſont légeres, inflammables, de différentes couleurs, & qu'elles ſe diſſolvent facilement dans l'eau chaude.

COLICA HEPATICA.

La colique hépatique eſt quelquefois périodique, revenant tous les quinze jours, tous les mois, toutes les années, &c. La durée des paroxiſmes eſt très-incertaine ; on en voit qui ſe terminent en quelques heures ; il y en a qui durent un & même pluſieurs jours, à la vérité avec bien des rémiſſions. Cette maladie peut avoir des ſuites fâcheuſes ; telles ſont l'inflammation du foie, la jauniſſe, la fiévre lente, l'hydropiſie, la pulmonie, &c. Nous avons déja remarqué qu'on prend tous les jours pour la colique hépatique, des douleurs qui paroiſſent avoir le même ſiége ; mais qui reconnoiſſent une affection ſpaſmodique, dont le foie n'eſt pas plus menacé que les autres parties du bas-ventre : on s'y trompe d'autant plus aiſément, qu'elles ſont ſuivies quelquefois de la jauniſſe, mais qui ſe diſſipe bientôt : on prend encore ſouvent la colique hépatique

pour la néphrétique ; & l'on n'eſt même gueres détrompé que par l'ouverture des cadavres.

COLICA HEPATICA.

Elle nous met ſous les yeux des concrétions biliaires de toutes les groſſeurs, & plus ou moins nombreuſes dans la véſicule du fiel : on en a compté dans un ſujet juſqu'à trois cens, dont quelques-unes approchoient du volume d'une noiſette : on en a vu de la groſſeur d'une châtaigne, du poids de deux & même de trois onces. On a trouvé la véſicule remplie d'une bile épaiſſe & gluante ; contenant des vers, des hydatides, &c. une croûte pierreuſe, revêtant ſa cavité, & des cellules irrégulieres qui la diviſoient : on l'a rencontrée déchirée, avec épanchement de la bile dans la cavité du bas-ventre, ou dilatée énormément, contenant trois ou quatre, & à ce qu'on prétend juſqu'à huit livres de bile : les canaux biliaires ont préſenté les mêmes dilatations, & des obſtructions par des pierres, ou des lombrils. Le foie a ſouvent paru enflammé, ſquirreux, ſuppuré, putride, &c. On a vu le pancréas ſquirreux, comprimant le canal de la bile ; des tumeurs aux boyaux, ou méſentere, &c. produiſant le même effet. Tels ſont les déſordres qui cauſent la colique hépatique, ou qui en ſont les ſuites ; mais il faut ſçavoir qu'on en rencontre tous les jours de très-ſemblables, & ſur-tout des concrétions bilieuſes, dans des ſujets qui n'avoient pas eu la moindre atteinte de ce mal.

On traite la colique hépatique à-peu-près comme les autres douleurs du bas-ventre : il eſt aiſé de juger que dans le paroxiſme les remedes propres à faire couler la bile, ne pourroient être que pernicieux ; mais ils ſont utiles & néceſſaires, pour en prévenir le retour. Les *ſaignées* pendant l'attaque ſont indiſpenſables ; & c'eſt par leur moyen qu'on peut ſe garantir de l'inflammation, dont le foie eſt ſouvent

COLICA HEPATICA.

menacé. Les *délayans*, les *relâchans* & les *adouciſſans*, tels que l'eau de poulet, le petit lait, les émulſions, l'huile d'amande douce, le blanc de baleine, les fleurs & les racines de guimauve, &c. ſont les remedes qu'on emploie le plus familiérement. On fait paſſer, lorſque le calme le permet, des *laxatifs*, tels que la caſſe, la manne, les tamarins, &c. Le diacode, les gouttes anodines & autres *hynoptiques*, ſont ici d'un grand ſecours. On tire encore de très-grands avantages des lavemens émolliens, anodins, avec l'huile, le beurre, &c. des fomentations & cataplaſmes propres à relâcher, des veſſies remplies de lait, des bains & demi-bains, &c. Lorſque la véſicule ſaillante en dehors contient une grande quantité de bile, dont on ne peut pas procurer l'écoulement par les remedes propoſés, & que la vie du malade eſt en danger, on a recours à la ponction, ou à l'ouverture ; mais le ſuccès de cette opération eſt très-douteux. On prévient le *retour de la colique hépatique*, en uſant de la rhubarbe, & autres légers *purgatifs ;* par le chiendent, les cloportes & autres *apéritifs ;* par le nître, les *amers*, les *martiaux*, le *ſavon*, &c. Mais les *eaux minérales*, tant froides que thermales, doivent être préférées à tous ces remedes : celles dont on a le plus uſé, ſont les *eaux* de Vichy, de Plombieres, de Balaruc, de Vals, &c. Le *lait* pour quelques tempéramens, eſt encore très-convenable, & on peut y avoir recours, lorſqu'on a éprouvé l'inutilité des autres moyens.

HEPATITIS.

L'*inflammation*, plus ou moins étendue, occupant différentes parties du *foie ;* ſes complications avec celle des parties voiſines, & une infinité d'autres circonſtances, donnent à cette maladie plu-

ſieurs aſpects, & l'expoſent à des grandes variations : le friſſon, la fiévre ordinairement aiguë, la chaleur, la tenſion, la peſanteur, & l'élévation de la région du foie en ſont les principaux ſignes : elle eſt ſouvent accompagnée de nauſées & du vomiſſement ; le ventre eſt tantôt reſſerré & tantôt ouvert, avec des tranchées, des déjections fréquentes & bilieuſes : les urines ſont colorées, troubles & en petite quantité : il faut obſerver que la douleur eſt plus aiguë, lorſque la convexité du foie eſt attaquée ; elle ſe fait ſentir ſur-tout à la foſſette du cœur, & s'étend quelquefois juſqu'aux clavicules & aux épaules. Les malades ſont ordinairement tourmentés par la ſoif ; leur langue dans le commencement eſt aride, & ſe charge enſuite d'une croûte jaunâtre ou noire ; ils ont une toux ſeche, & de la difficulté à reſpirer : quelques-uns ont la jauniſſe ; les autres portent au viſage une pâleur verdâtre, qui n'échappe pas aux praticiens. C'eſt à ces marques qu'on peut diſtinguer principalement l'inflammation du foie, de celle de la plevre & des muſcles de l'abdomen, qui, à en juger par le lieu où les malades rapportent la douleur, lui reſſemble beaucoup. On ſe plaint encore dans la colique hépatique d'un grand accablement : les malades ne ſçauroient ſe coucher ſur le côté droit ; il leur ſurvient quelquefois un hoquet violent, le délire, &c.

HEPATITIS.

Lorſqu'il ſe forme un *abſcès*, la douleur devient plus vive & pulſative ; la chaleur plus brûlante, & la partie ordinairement plus tendue & plus élevée : on a des friſſons irréguliers : la fiévre augmente pour ne diminuer qu'après la formation du pus, & la rupture de l'abſcès ; elle ſe change alors en fiévre lente, qui donne ſouvent lieu à des défaillances : il eſt ſuperflu de dire qu'on ne découvre diſtinctement la fluctuation, que lorſque l'abſcès occupe les

HEPATITIS.

parties du foie qui sont soumises au tact : nous avons fait observer dans l'article précédent, qu'on avoit souvent pris la vésicule du fiel distendue pour un abscès. Nous avons rapporté ailleurs, qu'il se faisoit à la suite de la petite vérole, des fiévres malignes & autres, des dépôts purulens au foie qui ne paroissoient pas être précédés par l'inflammation de ce viscere : il s'en produit encore par la jaunisse, & les obstructions invétérées ; ensuite des contusions anciennes, des plaies de la tête & autres desséchées, des éruptions rentrées, &c. ces derniers sont très-long-tems à se manifester, & ils restent quelquefois toujours cachés, donnant même peu d'incommodités : j'en ai vu un énorme de cette nature, dont la saillie depuis près d'un an, occupoit la moitié du bas-ventre ; l'homme qui le portoit, âgé de 40 ans, & très-robuste, faisoit assez bien toutes ses fonctions, jusqu'à ce que le pus, s'étant frayé une route du côté du poumon, fut évacué avec une abondance surprenante, en maniere de vomique ; ce qui jetta le malade dans un épuisement, auquel il succomba dans peu de jours : cette matiere dont il rendit, autant qu'on peut l'évaluer, cinq ou six pintes, avoit la couleur de la lie de vin, & une puanteur à laquelle on ne pouvoit pas résister, & dont même toute la maison fut infectée.

L'*hépatite* est une maladie très-fâcheuse ; l'événement dépend de la partie du foie qui est attaquée, & de l'étendue de l'inflammation : elle se termine quelquefois par résolution ; mais plus souvent par la suppuration ou par le squirre. Le hoquet, le vomissement de matieres noires, le délire, les défaillances, les sueurs froides, &c. sont des accidens très-redoutables ; mais rien n'est plus à craindre que la cessation subite des douleurs, les autres symptomes subsistant. Si cette maladie se termine par la résolution,

elle ne dure que trois ou quatre jours : lorſqu'elle paſſe le ſeptieme, on doit s'attendre à la ſuppuration, ou à l'engorgement ſquirreux. Il y a peu de reſſource contre l'abſcès, quoiqu'il y ait quelques exemples de l'évacuation du pus par le vomiſſement, par les ſelles & par les urines : il peut prendre auſſi la route des crachats ; mais on n'évite gueres alors la phthiſie : le pus ſe répand le plus ſouvent dans la cavité du bas-ventre, & gâte tous les viſceres ; d'où il réſulte un aſcite purulent, la fiévre lente, la conſomption, &c. On en a vu qui ſe ſont ouverts naturellement en dehors, & qui ont été guéris par ce ſeul moyen, après quelques mois de panſement. Nous avons dit qu'on pouvoit porter très-long-tems un abſcès au foie ; mais cela n'arrive gueres, que lorſqu'il eſt le produit d'une maladie chronique.

HEPATITIS.

L'ouverture des cadavres nous découvre des phlogoſes dans différentes parties du foie, ou dans toute ſa maſſe : le volume de ce viſcere dans quelques ſujets a paru prodigieux : on l'a trouvé adhérant aux parties voiſines ; renfermant des abſcès plus ou moins conſidérables, tant par leur étendue, que par leur nombre ; communiquant quelquefois avec la capacité de la poitrine, ou avec le poumon ; avec l'eſtomac, le duodenum & le colon, ſoit par l'éroſion de tout ce qui eſt entre deux, ſoit par le canal biliaire ; on voit un exemple de ce dernier cas qui eſt le plus rare, dans les Tranſactions de la Société de Londres, année 1731 ; mais on trouve le plus ſouvent l'abſcès entier & d'une groſſeur prodigieuſe, ou ouvert dans la capacité du ventre. On a obſervé encore des ulcérations, la gangrene, la pourriture ; le foie entiérement détruit, ne préſentant qu'un ſac : on a vu dans un petit nombre, des abſcès dont le pus s'étoit deſſéché & durci : on a rencontré la véſicule du fiel remplie de pus, les côtes cariées, &c. On a enfin trouvé le diaphragme, la plevre & le

HEPATITIS.

poumon ; l'estomac, le duodenum, le colon & le pancréas enflammés, ulcérés & gangrenés ; de la pourriture à l'épiploon, aux reins, &c. des épanchemens sanieux & purulens, non-seulement dans la capacité du bas-ventre, mais encore dans celle de la poitrine.

Les *saignées* ne sont pas moins nécessaires ici que dans les autres inflammations internes ; il faut les réitérer souvent ; mais on ne doit pas les étendre sans grande nécessité au-delà du quatrieme jour. Les *délayans*, les *adoucissans*, les *rafraîchissans* & les *tempérans*, tels que le petit lait, l'eau de veau ou de poulet, les émulsions, le blanc de baleine, les chicoracées, l'aigremoine, &c. sont les remedes dont fait toujours un grand usage. Le nître & le camphre sont les *calmans* les plus appropriés, ainsi que le nenuphar ; mais on doit user avec sagesse des *hynoptiques*. On peut employer les *laxatifs*, tels que la casse & la manne, lorsque la fiévre & les accidens sont appaisés ; ce qui n'arrive gueres avant le sixieme ou le septieme jour de la maladie. Plusieurs se servent de l'anti-hectique de Poterius & d'autres *sudorifiques ;* mais ces remedes trop incendiaires, ne peuvent convenir que dans quelques circonstances. Les *vulnéraires* & les *balsamiques* ne doivent avoir lieu, que lorsque le foie, après la rupture de l'abscès, reste ulcéré ; mais il y a peu à compter sur cette ressource. Il ne faut pas négliger ici les lavemens émolliens & laxatifs ; leur usage même ne sçauroit être trop fréquent : on peut tirer encore de grands avantages des fomentations, des cataplasmes, & autres topiques relâchans, résolutifs & maturatifs, selon les différens états de la maladie. Si l'*abscès* enfin se manifeste à la vue & au toucher, il n'est pas douteux qu'on n'en doive faire l'ouverture par l'incision ou le caustique : on sçait qu'on pratique tous les jours cette opération avec le plus

grand ſuccès, lorſque l'abſcès a contracté adhérance avec les parties qu'on doit ouvrir ; mais dans l'autre cas, il eſt bien difficile d'empêcher que le pus ne ſe répande dans la capacité. Pour le ſquirre, la jauniſſe, l'ulcere & autres ſuites de l'hépatite, on peut conſulter les articles qui regardent ces maladies.

ICTERUS.

La couleur jaune de la peau & de la conjonctive, la démangeaiſon de tout le corps, la bouche amere & la perte de l'appétit, les urines chargées de bile, les déjections décolorées, &c. caractériſent aſſez la *jauniſſe :* les malades voient quelquefois les objets jaunes ; la ſalive & la ſueur ont ſouvent la même couleur qui ſe communique auſſi à toutes les parties internes : le vomiſſement, la cardialgie, les anxiétés, la douleur & la tenſion du foie ; la fiévre, la difficulté de reſpirer, les laſſitudes, les défaillances, &c. ſont les ſymptomes ordinaires de cette maladie : le pouls y eſt foible & lent, & quelquefois fébrile. On donne le nom d'*ictere noir* à celui dont la couleur tire ſur le bleu, le verdâtre, le livide, l'obſcur ou le plombé. La jauniſſe dépend ſouvent de la colique hépatique, hyſtérique & hypocondriaque ; de l'inflammation & de l'abſcès au foie ; de l'obſtruction de ce viſcere, & de celle des canaux biliaires ; des émétiques ; des purgatifs draſtiques, de la paſſion iliaque, des poiſons, de la morſure des bêtes venimeuſes, de la répulſion des maladies de la peau, de la ſuppreſſion des régles & des hémorrhoïdes, de la fiévre quarte, & autres intermittentes mal traitées, &c. Ce n'eſt quelquefois qu'une cachexie dégénérée ſans aucun vice au foie ; ou le produit de la colere, de la triſteſſe, & autres paſſions de l'ame ; de la groſſeſſe & autres accidens très-indépendans de l'état de ce viſcere.

L'ictere ordinaire invétéré, dégénere en ictere

noir ; & celui-ci eſt ordinairement funeſte, ſur-tout aux vieillards. L'ictere qui ſurvient aux fiévres aiguës avant le ſeptieme jour, eſt d'un mauvais augure ; après ce tems, il eſt ordinairement critique : celui qui eſt occaſionné par la colere, par l'émétique & les purgatifs, par la colique ſpaſmodique, &c. dure peu de tems : l'accouchement termine l'ictere qui a pour cauſe la groſſeſſe ; mais lorſqu'il n'en reconnoît aucune évidente, il eſt plus rebelle ; ſur-tout ſi le ſujet eſt ſcorbutique. On doit porter le même jugement de celui qui eſt aſſocié à l'inflammation, à l'abſcès & au ſquirre du foie ; ſoit qu'ils le précedent, ſoit qu'ils en ſoient la ſuite. On ſçait bien, ſans que je le diſe, que la tenſion du ventre, la tympanite, le vomiſſement purulent, & les déjections de la même nature ; l'oppreſſion, les défaillances, la conſomption, l'hydropiſie, &c. ſont des ſignes mortels : on n'ignore pas non plus que les urines troubles & épaiſſes ſont réputées meilleures que les limpides : on a enfin obſervé que les ſueurs, le flux hémorrhoïdal & la dyſenterie ont terminé cette maladie, ſujette d'ailleurs à des fréquens retours.

ICTERUS.

L'ouverture des cadavres nous montre que le tiſſu cellulaire, & tous les viſceres, ſans en excepter le cerveau, ſont ſouvent teints en jaune, & que les os même & les cartilages n'en ſont pas exempts. On a vu le foie enflammé, obſtrué, ſquirreux, très-dur & deſſéché, ulcéré, gangrené, & même totalement détruit ; renfermant des abſcès quelquefois prodigieux ; rempli de tubercules ſouvent pierreux ; d'une groſſeur démeſurée ; d'une couleur blanchâtre, verdâtre ou plombée, &c. On a rencontré la véſicule du fiel vuide, ou extrêmement gorgeé de bile, tantôt gluante & épaiſſe, tantôt ſéreuſe & preſque inſipide ; contenant des pierres remarquables par leur nombre, ou leur groſſeur ; on en a compté pluſieurs cens ; & on en a vu de la groſſeur d'un œuf de poule,

occupant exactement toute la capacité de la véficule. Les vaiffeaux biliaires ont paru extrêmement dilatés, bouchés par des pierres, ou des excroiffances qui naiffoient de leur face interne; comprimés par la groffeur fquirreufe du pancréas, du méfentere & autres parties voifines; par la groffeur énorme du colon, &c. On a encore obfervé, mais très-rarement des offifications à la véficule, & à fes canaux. On a vu enfin une tumeur à la plevre comprimant le poumon & le foie, & autres défordres de la poitrine affez fréquens; l'eftomac extrêmement gonflé & déplacé; les inteftins météorifés, & fur-tout le colon qui étoit d'une groffeur prodigieufe; des vers très-nombreux dans les premieres voies; le pancréas & l'épiploon dans un état de pourriture: la rate d'une groffeur monftrueufe, ou d'une petiteffe incroyable, remplie de concrétions; pourrie ou manquant abfolument; fans faire mention de plufieurs autres délabremens communs à prefque toutes les maladies chroniques. ICTERUS.

Le traitement de la jauniffe ne doit pas être moins varié, que les caufes qui la produifent; c'eft d'après leur recherche, qu'on peut faire un bon choix parmi les moyens très-abondans que nous raffemblons ici. L'*ictere invétéré* demande un traitement lent; & beaucoup de malades ont été la victime de la méthode contraire: le *récent* peut fouffrir une attaque plus vive; mais elle doit être toujours ménagée. La *faignée* convient à quelques pléthoriques; & lorfqu'il y a fuppreffion des menftrues, des hémorrhoïdes, ou quelque figne d'inflammation; mais hors de ces cas, l'expérience n'a que trop fouvent appris qu'elle étoit meurtriere, ou tout au moins inutile. L'*émétique*, lorfque l'état de l'eftomac ne s'y oppofe pas, eft d'un grand fecours: on l'a donné avec fuccès dans tous les tems de la maladie; mais on juge bien qu'il fera plus utile au commencement;

& il est arrivé très-souvent qu'on a dissipé, par ce
ICTERUS. seul moyen, la jaunisse. Les *purgatifs* ne sont pas moins essentiels dans ce traitement; mais on ne doit employer que les plus doux, tels que la rhubarbe, la casse, la manne & les tamarins; le sel d'epsom, celui de Sedlitz, de Glauber, &c. on les réitere souvent seuls, ou mariés avec les autres remedes. On use beaucoup encore des *délayans*, des *tempérans* & des *rafraîchissans;* tels sont le petit lait, les émulsions, la limonade, la bourrache, la chicorée, l'aigremoine, la fumeterre, les capillaires, la scolopendre, le cerfeuil, le chiendent, la patience, l'oseille, le fraisier, la guimauve; les écrevisses, la poudre tempérante, &c. On peut tirer quelqu'utilité du safran, de la poudre de guttete, & autres *calmans anti-spasmodiques;* mais on doit être reservé sur l'usage des *hynoptiques.* Il y a quelques cas qui demandent les *amers* & les *stomachiques*, tels que l'absynthe, la petite centaurée, l'aunée, la gentiane, le quinquina, la cannelle, l'extrait de geniévre, la confection d'hyacinthe, la thériaque, &c. mais on doit éviter l'abus que la plûpart des praticiens en ont fait. Les *apéritifs* & les *diurétiques*, tels que la pariétaire, la chélidoine, l'ache, l'asperge, la garence, l'iris de Florence, le nître, le sel de genêt & de tamarisc; le safran de Mars, la boule d'acier, la gomme ammoniac, le borax, le savon, la terre-foliée de tartre, le tartre vitriolé, le tartre martial-soluble, les cloportes, &c. sont les remedes les plus appropriés à cette maladie. Les absorbans, les diaphorétiques, les dépurans & les anti-scorbutiques, relativement aux circonstances & aux complications, peuvent avoir encore place dans ce traitement : on le termine enfin heureusement par les *eaux minérales*, tant acidules & ferrugineuses, que thermales; celles de Passy, de Forges & de Vals,

parmi les premieres, ont été les plus employées; celles de Vichy, de Plombieres & de Balaruc, sont les chaudes, dont on a fait le plus d'ufage. On doit, pendant tout le traitement, tenir le ventre libre par des lavemens : les fomentations font rarement néceffaires : les bains ont été quelquefois utiles pour appaifer les démangeaifons, ou pour rétablir la peau à la fin de la maladie. On a enfin éprouvé que la fumée du vinaigre diffipoit la couleur jaune, qui reftoit aux yeux après la guérifon. ICTERUS.

NEPHRITIS.

L'inflammation des reins, leur crifpation fpafmodique, les calculs & les graviers; les urines glaireufes, &c. font les caufes ordinaires de la *colique néphrétique*, que l'excès dans le boire ou le manger, ou quelqu'autre faute dans le régime, mettent fouvent en jeu. La douleur dans tous ces cas eft ordinairement aiguë, intermittente ou continue, avec plus ou moins de rémiffion : on la rapporte aux lombes, & quelquefois à l'eftomac; elle s'étend jufqu'à l'aine, à la racine de la verge, & quelquefois au tefticule qui en fouffre une rétraction : on a des engourdiffemens à la cuiffe. Les urines s'arrêtent ou coulent en très-petite quantité; on les rend fouvent avec douleur; elles font limpides pendant le paroxifme; mais elles deviennent à la fin bourbeufes & glaireufes, ou graveleufes. On a, pendant l'attaque, des naufées, le vomiffement & le ventre refferré : fa durée eft de quelques heures, d'un ou plufieurs jours; la fiévre l'accompagne le plus fouvent : fa fin eft annoncée par l'écoulement des urines, ou la fortie de quelque pierre. On prend fouvent le lumbago, la colique hépatique, la duodenale, & celle qui a fon fiége au colon, dont les extrémités, comme on le fçait, répondent aux aines; & autres douleurs du bas-

NEPHRITIS.

ventre, pour la néphrétique : les ſcorbutiques ſont uſjets à des douleurs qui approchent beaucoup de la maladie dont nous parlons : les fiévres intermittentes & l'hyſtérie, ſe maſquent ſouvent de la même maniere : le flux menſtruel eſt quelquefois précédé de pareilles attaques, &c. Les douleurs au dos, qui ont leur ſiége dans les muſcles, ſe réveillent au tact & augmentent au moindre mouvement de ces parties; ce qu'on n'obſerve pas à la colique néphrétique, à moins qu'elle ne ſoit compliquée avec le lumbago & la ſciatique ; ce qui, à la vérité, n'eſt pas rare : cependant quelques néphrétiques, paroiſſant exempts de toute autre affection, trouvent du ſoulagement à ſe tenir courbés.

Dans l'*inflammation* des reins, les douleurs n'ont preſque pas de rémiſſion ; la fiévre eſt aiguë; l'urine eſt d'abord ardente, elle devient enſuite limpide. Dans le *calcul* (qui affecte le plus ſouvent le rein gauche,) il y a peu ou point de fiévre ; les douleurs viennent par bouffées; elles ſont très-aiguës, lorſque la pierre ſe déplace, & donnent ſouvent lieu à l'inflammation. Dans le *ſpaſme* les douleurs ſont vives ; mais elles changent de place, & ne ſont pas de durée ; les urines ſont blanchâtres, en petite quantité, ou entiérement ſupprimées : dans la *glaireuſe* enfin, les douleurs ſont ſourdes, & les autres accidens plus légers. Ceux qui ont eſſuyé une attaque de néphréſie, de quelque eſpece qu'elle ſoit, doivent en craindre le retour, ſur-tout s'ils y ont une diſpoſition héréditaire. La néphréſie eſt quelquefois ſuivie de l'abſcès, de la gangrene, & de la pourriture du rein. Si la douleur dure plus de ſept jours; ſi elle eſt pulſative ; ſi l'on a des friſſons & des mouvemens fébriles irréguliers, on doit s'attendre à l'abſcès. La ceſſation ſubite de la douleur ; le pouls intermittent ; la ſueur froide ; l'urine noirâtre & puante ne laiſſent aucun doute ſur la gangrene.

L'ouverture

L'ouverture des cadavres nous découvre les reins tuméfiés, flétris & desséchés; enflammés, abscédés, ulcérés, putrides & gangrenés; leur substance cartilagineuse, squirreuse, remplie de tubercules; ces visceres détruits sous la forme d'un sac contenant une liqueur verdâtre, de la sanie, ou du pus; leur surface variqueuse, grenelée, &c. Rien n'est plus commun que de trouver dans leur bassinet du gravier, ou des pierres de toutes les formes & de toutes les grosseurs, qui s'insinuent souvent dans les ureteres, & y forment un vrai bouchon : on y a rencontré aussi des excroissances fongueuses; on a vu encore ces canaux plus ou moins dilatés par des pierres, du gravier, par l'urine, &c. On prétend avoir trouvé des concrétions pierreuses dans les veines émulgentes, dans les arteres lombaires, & quelques autres vaisseaux des environs. On a vu un rein contenant 35 livres d'urine; un autre prodigieusement dilaté par des flatuosités : on fait encore mention des reins pétrifiés, durs & blancs comme de l'albâtre; mais ce qu'il y a de plus singulier & de plus remarquable, est qu'on trouve souvent les plus grands délabremens, & des pierres monstrueuses aux reins dans des sujets qui n'ont pas éprouvé la moindre douleur relative à ces organes, & qui n'ont pas même rendu du gravier, des glaires & du pus. On a enfin trouvé dans quelques néphrétiques, ou qu'on a cru tels, des squirres, des abscès & des pierres au pancréas ou au mésentere; la rate squirreuse & putride, déplacée & couchée sur le rein; une tumeur squirreuse de l'ileum, portant aussi sur le rein; de l'eau dans le canal de l'épine, des abscès aux lombes, des caries aux vertebres, des anévrismes; des pierres au cœur, &c.

NEPHRITIS.

Dans le *paroxisme* de la néphrésie, on se propose de relâcher, d'adoucir, & de calmer. Les *saignées* n'y doivent pas être épargnées; l'âge, l'état

NEPHRITIS.

du pouls & la violence des douleurs doivent en régler le nombre : c'eſt dans la même vue qu'on fait un grand uſage des *délayans* & des *adouciſſans*; tels ſont le petit lait, l'eau de poulet, de graine de lin, de riz & de fleur de mauve ; l'huile d'amande [illegible]e ; le blanc de baleine ; les émulſions avec la graine de pavot, le ſirop violat, de nenuphar, &c. Les *hynoptiques* ſont ici d'un grand ſecours ; tels ſont le diacode, les gouttes anodines, les pilules de cynogloſſe, le ſirop de Karabé, &c. on doit ſeulement en éviter l'abus qui eſt ſi familier à ceux qui ne voient dans les maladies que le moment préſent : les *laxatifs* ne doivent être employés que dans la rémiſſion. Lorſque la ſuppreſſion des urines, qui dure depuis long-tems, met la vie du malade en danger, on peut avoir recours à l'*émétique* ; ce remede dans ce cas a ſauvé la vie à pluſieurs perſonnes : il ne faut pas cependant diſſimuler qu'on a quelque choſe à riſquer ; mais ce danger eſt fort au-deſſous de celui qu'on a en vue de combattre.

Il faut bannir tous les diurétiques pendant le *paroxiſme* ; mais on peut en prévenir le *retour* par l'uſage du *pareira brava*, du bois néphrétique, de la pariétaire, de l'herniaire ; de la racine d'aunée, de celle du calcitrapa ; du nître, du baume du Pérou, de la térébenthine, &c. Les *pilules de Stephens* ſont ſupérieures à tous ces remedes, lorſqu'il y a du gravier & du calcul ; on peut même les donner pendant le paroxiſme. La *diète blanche*, les *eaux* de Vals, de Forges, de Saint-Amand, de Bagnols, de la Mothe, de Balaruc, de Vichy, de Bareges, d'Aix-la-Chapelle, de Bourbonne & autres *minérales*, tant froides que chaudes, paſſent avec raiſon pour les plus ſûrs préſervatifs : une pinte d'*eau commune*, dégourdie tous les matins, peut très-bien ſuppléer aux eaux minérales, qu'on n'eſt

pas toujours à portée de se procurer. Il ne faut pas oublier parmi les remedes qui conviennent, tant pendant le paroxisme, que dans les autres tems, les lavemens émolliens & adoucissans avec la guimauve, la graine de lin, l'huile, ou le beurre; les fomentations, les bains & demi-bains, &c. On a enfin appliqué les sangsues aux veines hémorrhoïdales; mais on juge bien que ce n'est que dans quelques cas particuliers.

CALCULUS RENUM ET VESICÆ.

Le *gravier* qui se forme dans les reins, peut couler dans la vessie, & être entraîné par l'urine, sans exciter de grandes douleurs : cependant il donne souvent lieu par son séjour, tant dans les reins, que dans les ureteres, à la colique néphrétique : la *pierre* qui ne differe du gravier, que par son volume, peut aussi se former, grossir & séjourner dans les reins, & passer même à la vessie, sans qu'on en soit presque averti : cependant elle cause le plus souvent une douleur sourde, & une sorte de pesanteur qu'on rapporte à la région des reins; & peut exciter, en se déplaçant, les douleurs les plus aigues, qu'on rapporte au dos, à l'estomac, aux aines, &c. Le *calcul aux reins* est non-seulement annoncé par la néphrésie; la sortie des glaires, du gravier & des pierres; mais encore par des attaques de goutte, qui ont précédé; par le pissement de sang & l'ardeur d'urine, après l'exercice du cheval, du carrosse, &c. Ces derniers signes appartiennent plus particuliérement à la *pierre dans la vessie*, qui se manifeste aussi par la dysurie & la strangurie, la douleur au bout du gland, lorsqu'on a pissé; le ténesme, l'érection fréquente, la pesanteur au périnée, une sorte de demangeaison aux parties génitales, qui oblige les malades de l'un & de l'autre sexe à y

CALCULUS RENUM ET VESICÆ.

porter la main : ce dernier ſigne eſt très-remarquable aux enfans qui ſe manient & tiraillent ſouvent la verge, pour favoriſer la ſortie de l'urine & calmer les douleurs. L'exercice du cheval & de la voiture ne manque gueres dans ces circonſtances, d'exciter, comme nous l'avons dit, des ardeurs, des cuiſſons & le piſſement de ſang : l'urine s'arrête ſouvent tout d'un coup, lorſqu'on commence à la rendre ; & coule plus librement dans une ſituation horizontale, que lorſqu'on eſt debout.

Tous ces ſignes ſont cependant équivoques, & trompent tous les jours, ſi l'on ne s'aſſure de la préſence de la pierre par le tact ou par la ſonde : on peut la toucher, en introduiſant le doigt dans le fondement ; cette opération ſe fait très-bien ſur les enfans, mais elle eſt inpraticable dans la plûpart des adultes : la ſonde eſt pour les uns & les autres le plus ſûr de tous les moyens ; encore manque-t-il quelquefois, lorſque la pierre cantonnée évite le bec de cet inſtrument. La pierre dans la veſſie peut laiſſer de grands intervalles de repos, qui font prendre ſouvent le change ſur la nature du mal : il y en a même qui ont porté de très-groſſes pierres, tant dans les reins, que dans la veſſie, ſans avoir jamais éprouvé aucune incommodité, qui ait pu la faire ſoupçonner : on conçoit que cela doit arriver, lorſque la pierre ſera polie, & qu'elle ne ballotera point ; car on ſçait qu'elle fait quelquefois un écartement dans le tiſſu de la veſſie, & s'y loge comme dans une poche, ou s'enveloppe en partie dans les plis de la tunique interne ; ce qui garantit des accidens qui dépendent de ſon mouvement : c'eſt dans ce cas que quelques lithotomiſtes ignorant cette circonſtance, ſaiſiſſent avec leur tenette la pierre & la veſſie dont ils apportent des lambeaux, qu'ils font paſſer pour des champignons qu'ils ſe félicitent

d'avoir arraché. Les hystériques, les hypocondriaques & les scorbutiques ont souvent la strangurie & autres signes du calcul, sans en être attaqués : quelques goutteux rendent des urines qui déposent un sédiment plâtreux, & ont quelquefois de fausses attaques de pierre, à laquelle ils sont d'ailleurs très-sujets, de même qu'à la gravelle. Les enfans & les vieillards sont les plus exposés au calcul, sur-tout s'ils sont à cet égard dans une disposition héréditaire : la pierre a encore sa source dans l'excès du vin, des femmes, &c.

CALCULUS RENUM ET VESICÆ.

L'ouverture des cadavres nous montre assez fréquemment des pierres dans les reins d'une figure bisarre, & d'une grosseur singuliere ; & ce qu'il y a de bien étonnant, est qu'on a fait cette découverte sur quelques sujets qui n'avoient jamais pensé avoir cette maladie, ou qui n'en avoient eu que des légers soupçons : on a encore observé aux reins des suppurations, des pourritures & autres désordres, dont nous avons fait mention dans l'article précédent. On a vu de plus le rein droit collé au foie & au colon ; les ureteres chargés d'un grand nombre de petites pierres, ou bouchés par une seule ; prodigieusement dilatés, &c. la vessie enflammée, ulcérée, noire & gangrenée ; formant deux cavités en maniere de calebasse ; chargée de pierres, & entraînée par la chute du vagin. On y a trouvé des pierres de différentes grosseurs, comme d'une orange, d'un œuf d'autruche, de la tête d'un petit enfant, & du poids de 4 livres : on en a vu de percées au milieu, ou creusées en gouttiere pour le passage de l'urine ; des polies, des chagrinées, des tubéreuses, des raboteuses, des hérissées, &c. les unes molles & friables ; les autres plus dures ; & quelques-unes ayant la densité d'un caillou, jettant même du feu, lorsqu'on les frapoit avec l'acier ; des blan-

CALCULUS RENUM ET VESICÆ.

ches, des jaunes, des verdâtres, des brunes, des noires, de demi-tranſparentes, &c. On en a trouvé qui étoient engagées dans les parois de la veſſie, & comme nichées dans une eſpece de chaton qui les rend, comme nous l'avons déja dit, inacceſſibles à la ſonde : ces poches ont paru être formées principalement par les replis de la tunique interne ; on les a vues calleuſes, remplies d'une matiere purulente, &c. On a enfin découvert des pierres formées autour d'une épingle, d'une aiguille, d'une ficelle; d'un bout de bougie, ou de ſonde de plomb : on a encore trouvé des pierres dans l'uretre, dans le tiſſu cellulaire du périnée, dans le ſcrotum, &c.

La *gravelle* qui donne très-ſouvent lieu à la néphréſie, demande le même traitement; mais nous n'avons contre la *pierre* formée *dans les reins*, que des palliatifs : on ſçait que la néphrotomie a été propoſée & rejettée ; on peut conſulter là-deſſus le troiſieme volume de l'Académie de Chirurgie. Lorſque le *calcul* eſt tombé depuis peu *dans la veſſie*, il n'y a pas de meilleur remede que la boiſſon abondante, les lavemens émolliens & les bains : on en a fait rendre par ces ſecours de la groſſeur d'une olive, & même d'une noiſette. C'eſt par les mêmes moyens qu'on peut la chaſſer de l'uretre, lorſqu'il s'y eſt arrêté; s'ils ne réuſſiſſent pas, on doit avoir recours à l'inciſion, qui eſt une opération très-ſimple & ſans danger. Lorſque la pierre a groſſi dans la veſſie, on n'uſe gueres que des palliatifs; ou l'on en vient à l'opération de la taille, qui eſt aujourd'hui auſſi perfectionnée qu'elle peut l'être, mais dont les ſuccès ſont toujours incertains : ce n'eſt pas qu'on ne faſſe mention de bien des *lythontriptiques*, tels que la verge dorée, le raphanus ruſticanus, le ſuc de limon, le pareira brava, le bois néphrétique, les eaux de Bareges, & autres minérales, &c. mais l'expé-

rience ne confirme point les grands éloges que quelques gens prévenus leur ont donnés. Je ne ſçais point ſi l'eau de chaux, qu'on propoſe aujourd'hui avec beaucoup de confiance, vaudra mieux que les autres ; il ſemble cependant qu'on peut fonder quelqu'eſpérance ſur le grand nombre d'expériences qui ont été faites à ce ſujet, qui ſemblent déja prouver qu'on peut en uſer ſans danger, tant en boiſſon qu'en injection : on croit même que le *remede de Stephens* ne tire ſa vertu, que de la chaux qui y entre. Quoi qu'il en ſoit, ce dernier mérite juſqu'à préſent, la préférence ſur tous les autres ; j'oſe même aſſurer, quoi qu'on en puiſſe dire, qu'il détruit très-ſûrement les pierres qui n'ont pas la dureté du caillou : ſon efficacité attaquée par beaucoup de raiſonnemens, eſt atteſtée par de nombreuſes guériſons : je ne cacherai pas que le docteur *Mead* eſt du nombre des aggreſſeurs. Entre pluſieurs obſervations, dont je pourrois faire mention, je n'en rapporterai qu'une revêtue de toutes les formalités qui peuvent vaincre l'incrédulité la plus obſtinée ; me contentant de donner le réſultat des autres.

CALCULUS RENUM ET VESICÆ.

Un homme d'environ 50 ans, étoit tout préparé pour être taillé : la pierre, touchée pluſieurs fois avec la ſonde, lui cauſoit les douleurs les plus vives, toutes les fois qu'il rendoit quelques gouttes d'urine : il avoit perdu l'appétit, le ſommeil & les forces ; & étoit depuis quelque tems dans un état déplorable. Cet homme, dis-je, prit le *remede de Stephens* pendant ſept ou huit mois : dès le ſecond mois, il éprouva un ſoulagement qui lui donna la plus grande envie de continuer : le troiſieme, il ſe trouva beaucoup mieux ; le quatrieme, il pouvoit garder ſon urine pendant une heure, ce qui ne lui étoit arrivé depuis long-tems : ces progrès enfin ne furent point interrompus juſqu'au ſeptieme mois ;

CALCULUS RENUM ET VESICÆ.

qu'il fut délivré de toutes ses incommodités : ayant rendu pendant tout ce traitement beaucoup de fragmens pierreux, & des boue : il garda alors son urine comme dans la plus parfaite santé ; il la rendoit sans la moindre douleur ; son appétit, les forces, le sommeil & l'embonpoint revinrent. Quoiqu'il n'y eût rien d'équivoque dans son état, & que les débris de la pierre qu'il avoit rendue ne me laissassent aucun doute sur la guérison, je voulus qu'elle fût constatée par la sonde : elle fut introduite par le même lithotomiste, qui devoit le tailler sept mois auparavant, en présence de tous ceux qui voulurent y assister : toutes les recherches qu'on put faire dans toute sorte de situations, furent inutiles ; la sonde passa par les mains de plusieurs médecins & chirurgiens, qui déclarerent tous qu'il n'y avoit rien dans la vessie, & que la guérison ne pouvoit être plus certaine.

J'ai usé de ce remede, comme on le pense bien, dans plusieurs autres occasions, tant pour la pierre de la vessie, que pour la colique néphrétique, & le calcul des reins : voici le résultat de mes observations. 1° De ceux qui portoient la pierre dans la vessie, je n'en compte que quatre qui ont paru être guéris radicalement au plus tard dans dix mois : les autres se sont lassés d'une boisson si désagréable, quoiqu'ils en fussent soulagés : un seul vieillard, âgé de plus de 80 ans, l'a prise constamment pendant les cinq ou six dernieres années de sa vie, qui, sans ce secours, lui paroissoit insupportable : un autre qui, avec la pierre, avoit un ulcere aux reins & à la vessie, est mort après trente-un jours de l'usage du remede : l'ouverture du cadavre qui fut faite publiquement, nous découvrit une pierre considérablement rongée, qui a été montrée à l'Académie des Sciences. 2° Les pilules destinées à la colique né-

phrétique, ont eu encore plus de ſuccès, puiſque je n'ai vu aucun malade qui n'ait été guéri, ou extrêmement ſoulagé par ce remede. 3° Il n'en pas été de même de la pierre aux reins; je n'ai rencontré que deux hommes que j'ai cru être dans le cas: ils s'en ſont véritablement bien trouvés; mais je n'ai pas appris qu'ils ayent été guéris. Je crois enfin, que ce remede doit être regardé comme un des plus grands, dont on ait enrichi la médecine: je n'ai pas au reſte, le plus petit intérêt à le faire valoir; ceux qui le décrient ſe ſont-ils bien examinés ſur ce point? *Huxham* prétend qu'il eſt contraire aux ſcorbutiques, & qu'il peut même jetter les malades dans cette affection; je n'ai rien obſervé de pareil: cependant ce témoignage mérite attention.

CALCULUS RENUM ET VESICÆ.

MICTUS CRUENTUS.

Il n'eſt pas toujours aiſé de juger ſi le ſang vient des reins, ou de la veſſie: dans le premier cas, on n'a point de douleur, ſi ce n'eſt que la pierre, ou tout autre vice dans l'organe y donne lieu; cependant il arrive quelquefois, que le ſang qui eſt ſorti des reins ſans douleur, en excite par des grumeaux, qui s'engagent, tant dans les ureteres, que dans le col de la veſſie: le *piſſement de ſang*, qui vient de ce dernier organe, eſt ordinairement accompagné de douleurs qui ſont très-vives, lorſqu'on en chaſſe l'urine. Cette maladie eſt ordinairement périodique; & ſes retours dépendent le plus ſouvent de quelque faute dans le régime: on a obſervé quelquefois, qu'elle revenoit tous les mois; ſans parler de ceux qui ont par la verge un écoulement menſtruel, dont on a bien des exemples; ni de l'hémorragie de l'uretre, dans laquelle le ſang coule goutte à goutte, ſans douleur, & indépendamment de l'urine. Le calcul, & principalement celui de la veſ-

fie, eſt la cauſe la plus ordinaire du piſſement de ſang : les vaiſſeaux variqueux de la veſſie peuvent donner lieu à la même maladie : les cantharides, l'aloës, le baume de ſoufre térébenthiné, &c. ont rendu quelquefois les urines ſanglantes ; ainſi que les coups, les chutes, les grands efforts, l'exercice violent, l'excès des femmes, l'abus du vin, un accès de colere, &c. Les femmes qui ont paſſé le tems de leurs régles y ſont ſujettes ; de même que ceux dont le flux hémorrhoïdal eſt arrêté : les mélancoliques & les ſcorbutiques rendent ſouvent les urines rouges ou noires, qui different peu des ſanglantes : celles de ceux qui ont des embarras au foie, ſont ſouvent ardentes & colorées, ou teintes de ſang.

MICTUS CRUENTUS.

On doit toujours craindre les ſuites du piſſement de ſang ; mais le danger eſt rarement préſent, ſur-tout s'il n'y a ni fiévre, ni douleur : il termine quelquefois les fiévres ardentes ; mais on en augure mal dans les autres : c'eſt un ſymptome des plus redoutables dans la petite vérole, la rougeole, & la fiévre maligne : il eſt moins à craindre, s'il eſt périodique, s'il ſupplée aux régles, ou au flux hémorrhoïdal : il eſt toujours dangereux, lorſqu'il eſt occaſionné par la pierre, ou tout autre vice dans ces organes : on n'eſt pas fort alarmé de celui qui ſuccede à l'exercice violent, ou à toute autre cauſe paſſagere, pourvu qu'il ne dure pas trop long-tems ; car la partie affectée eſt alors menacée d'un ulcere : tout le monde ſçait enfin qu'on peut rendre pendant pluſieurs années des urines rouges, ou preſque noires, ſans éprouver aucune incommodité remarquable.

Les obſervations anatomiques nous apprennent que le gravier & les pierres, tant des reins & des ureteres, que de la veſſie, ſont les cauſes les plus ordinaires du piſſement de ſang : il n'eſt pas difficile d'en ſuivre la trace, & de découvrir les vaiſſeaux des

deux organes qui l'avoient fourni : on trouve des grumeaux de sang obstruant les ureteres, & des caillots nageant dans la vessie, ou engagés dans son col. On a observé dans les reins des ulceres, de la pourriture, & même leur entiere destruction : on a vu les vaisseaux de la vessie extrêmement gorgés de sang & variqueux, & le plus souvent ceux de son col, saignant; ce viscére ulcéré, noir & gangrené, contenant des vers, &c. Tels sont les désordres qui se présentent dans les organes de l'urine : mais les autres visceres n'en sont pas exempts ; car on a trouvé le foie enflammé, squirreux, ulcéré & sphacelé ; la rate d'une grosseur prodigieuse & obstruée, des suppurations & des pierres au cœur, & autres vices, qui ont un rapport plus éloigné avec le pissement de sang.

MICTUS CRUENTUS.

Les *saignées*, ainsi que les autres remedes que nous avons proposés contre l'hémorragie, sont ici nécessaires ; il est inutile de dire qu'on doit ouvrir la saphène, lorsque la suppression des régles ou du flux hémorrhoïdal donnent lieu au pissement de sang. On use beaucoup des *délayans*, des *adoucissans*, des *rafraîchissans* & des *tempérans* ; tels sont la fleur & la racine de guimauve, la graine de lin, l'ortie, la grande consoude, la bourrache, la chicorée, l'aigremoine, les capillaires, la scolopendre, la pimprenelle ; le lait, le petit lait, les émulsions & les autres farineux ; le blanc de baleine, &c. Les *calmans*, tels que le nître & le camphre, sont souvent utilement employés, sur-tout lorsque le pissement de sang est le symptome de la fiévre : il est encore des cas qui peuvent demander des *narcotiques* & même des *astringens* ; mais on ne sçauroit être trop réservé sur l'usage de ces remedes, & trop en garde contre le témoignage de la plûpart des auteurs qui proposent hardiment le laudanum, le diacode, les coings,

MICTUS CRUENTUS.

le cachou, le bol d'Arménie, &c. Les *vulnéraires*, tels que les sommités d'hypericum, la véronique, le lierre terrestre, les trochisques de Gordon, &c. peuvent être de quelqu'utilité; mais les baumes & les térébenthines réussissent rarement, quoiqu'en apparence plus convenables Les *laxatifs*, comme la rhubarbe, la casse & la manne, trouvent toujours leur place dans ce traitement : on y fait même entrer le jalap & le diagrede, lorsqu'on a des obstructions à combattre ; pour lesquelles on donne encore des *fortifians* & des *apéritifs*, tels que la cannelle, le cassia-lignea, le safran de Mars, le tartre martial, les cloportes, &c. J'ai vu guérir un pissement de sang habituel, qui avoit résisté à tous les remedes, par la sauge : on a fait la même observation au sujet de la menthe, & du calament. Les *eaux minérales* acidules, mêlées avec le lait, ont produit souvent les meilleurs effets. Les injections enfin avec l'eau tiéde, celle de Balaruc, ou toute autre thermale ; les lavemens adoucissans & laxatifs ; les bains ; les sangsues appliquées aux vaisseaux hémorrhoïdaux, &c. sont dans quelques circonstances des remedes avantageux.

ULCUS RENUM ET VESICÆ.

Les urines bourbeuses, purulentes & fétides, ne sont pas toujours un signe certain de l'*ulcere aux reins*, ou à la *vessie ;* puisque nous avons dit ailleurs que le pus qui s'étoit formé dans d'autres visceres, se portoit quelquefois vers ces organes : d'ailleurs il n'est pas toujours aisé de décider, si cette matiere blanche & opaque, que les urines déposent & que l'on prend communément pour du pus, en a véritablement le caractere ; les praticiens ne sçavent que trop qu'on s'y trompe tous les jours ; mais si la colique néphrétique, les marques de l'inflammation &

du calcul ont précédé ; s'il reste une chaleur & une douleur sourde aux lombes ; la fiévre lente & les autres signes des ulcérations internes, on peut juger avec plus de fondement que le *rein est affecté*. La douleur & la tension de l'hypogastre, plus sensible, lorsqu'on y touche, ou lorsqu'on pisse ; l'ardeur des urines, le ténesme, les érections fréquentes, & les urines purulentes ne permettent pas de douter que la *vessie* ne soit *ulcérée*. Lorsque la matiere purulente précede l'urine, ou coule indépendamment, on est assuré que l'*ulcere* est *dans le canal* ; nous en parlerons en son lieu. On sçait que l'excoriation que produisent les pierres, tant des reins, que de la vessie, donnent souvent lieu aux ulceres de ces organes : ils peuvent être encore l'effet des cantharides, & autres substances corrosives ; sans parler de plusieurs autres causes générales & communes à toutes les parties : on peut juger du caractere & de l'étendue de l'ulcere de l'une & l'autre partie, par la quantité & la nature du pus que l'on rend ; par les caroncules, & même les lambeaux très-considérables de la membrane interne de la vessie, que les urines entraînent quelquefois.

ULCUS RENUM ET VESICÆ.

L'*ulcere aux reins*, lorsqu'il n'a pas fait de grands progrès, se guérit plus facilement que *celui de la vessie* ; car le mouvement de cette derniere y est un obstacle, quelque facilité qu'on ait à y porter le remede par les injections ; ou, pour parler plus clairement, l'ulcere des reins se guérit très-difficilement, & celui de la vessie est presque incurable, sur-tout dans un âge avancé. Il n'est pas nécessaire de dire qu'on doit très-mal augurer de la fétidité des urines ; de la sortie des caroncules, &c. Cependant il est quelquefois bien difficile de juger, par les signes ordinaires, de l'état de ces parties : j'ai vu un jeune homme qui avoit eu, selon le rapport qu'il m'en fit,

ULCUS RENUM ET VESICÆ.

une colique néphrétique deux mois auparavant, qui paroiſſoit ſe bien porter, & s'étoit même marié depuis quinze jours, lorſqu'une ſeconde attaque de néphréſie l'enleva en moins de trois jours : ſurpris d'une mort auſſi bruſque, je ne manquai pas de faire ouvrir ſon cadavre : nous trouvames le rein gauche contenant beaucoup de pierres qui nageoient dans une boue purulente & plâtreuſe ; ſa ſubſtance entiérement détruite par la ſuppuration & la pourriture : cette maladie étoit par conſéquent dans l'état le plus décidé de l'incurabilité ; ſans qu'on pût tirer des antécédens aucune lumiere pour la juger telle.

Les autres obſervations anatomiques nous apprennent qu'il eſt très-rare de trouver des ulceres aux reins ſans calcul : on rencontre aſſez ſouvent cet organe ſous la forme d'un ſac, tantôt affaiſſé, tantôt extrêmement dilaté par l'urine ſanieuſe & purulente ; on y en a vu juſqu'à ſix pintes : on en a trouvé plus d'une pinte dans les ureteres ; on a encore vu les reins deſſéchés & flétris, ayant contracté des adhérances avec les parties voiſines ; contenant des vers, &c. On a obſervé dans la veſſie des ulceres plus ou moins conſidérables, & des pierres de toutes les formes ; on y a trouvé des caroncules qui provenoient de ſon exfoliation, ou qui s'étoient détachées des reins : on y a remarqué des poches & des cellules contenant du pus, des pierres & du gravier ; des ulceres fiſtuleux, communiquant avec le rectum, &c.

L'ulcere des reins & de la veſſie doit être traité à-peu-près comme les autres internes : nous ne laiſſerons pas d'indiquer ici les ſecours qui paroiſſent être les plus conſacrés à ce cas. Après les remedes généraux, ſi quelque circonſtance les demande, on ne doit pas perdre de vue les *tempérans* & les *adouciſſans* ; tels ſont la chicorée, l'aigremoine, la bour-

rache, la grande consoude, la patience, les fleurs & la racine de guimauve, la graine de lin; le lait, le petit lait, &c. auxquels il faut ajoûter les eaux minérales acidules, comme celles de Vals, de Spa, &c. mais les *balsamiques*, les *vulnéraires* & les *déterfifs* sont les remedes les plus appropriés à la maladie dont nous parlons; tels sont le mille-pertuis, la véronique, les vulnéraires de Suisse, la térébenthine, le baume de Copahu & du Pérou, les trochisques de Gordon, l'hydromel, l'eau de chaux, &c. Les *hynoptiques* sont quelquefois des palliatifs indispensables; mais on doit en redouter le long usage. On peut user des *laxatifs*, lorsque l'état des premieres voies l'exige; on donne dans ce cas la préférence à la rhubarbe. Quelques-uns se sont servi contre cette maladie du *pareira brava*, du petit houx; de la racine de persil, de l'æthiops minéral, &c. mais je doute que les succès ayent répondu à leurs vues. Les injections avec le lait, & les trochisques de Gordon, avec l'eau de chaux, & autres, tant adoucissantes que déterfives, ne doivent pas être oubliées, lorsque la vessie est le siége du mal: on peut tirer encore quelques avantages des lavemens adoucissans, térébenthinés, &c.

ULCUS RENUM ET VESICÆ.

DYSURIA ET STRANGURIA.

On confond ordinairement ces deux maladies, qui, à la vérité, reconnoissent souvent la même cause; & on les désigne sous le nom de *difficulté d'uriner*, accompagnée de plus ou moins d'ardeur: dans la *dysurie*, l'urine coule avec beaucoup de peine; mais l'envie de pisser cesse, lorsque la vessie est déchargée: dans la *strangurie* on a des continuelles envies, & l'on ne peut rendre l'urine, que goutte à goutte, avec de grandes douleurs; mais ces deux états se rencontrent souvent ensemble, ou

DYSURIA ET STRANGURIA.

ſe ſuccedent : ils ſont l'un & l'autre le ſymptome le plus familier de la pierre, de l'inflammation & de l'ulcere, tant de la veſſie, que de l'uretre, & accompagnent ſouvent le piſſement de ſang. L'uſage, tant interne qu'externe des cantharides, peut y donner lieu : les vieillards ſont ſujets à la ſtrangurie, & n'en guériſſent gueres : les hypocondriaques & les ſcorbutiques éprouvent ſouvent des ardeurs d'urine paſſageres : la biere nouvelle produit le même effet, & excite même une ſorte de gonorrhée qui n'eſt point à craindre. Après une attaque de goutte ou de rhumatiſme, il ſurvient quelquefois une dyſurie, qui ceſſe au retour de l'un ou l'autre paroxiſme : la ſuppreſſion des hémorrhoïdes, du flux menſtruel & des lochies, donne quelquefois lieu à la même maladie : la dyſurie & la ſtrangurie entrent enfin ſouvent dans la claſſe des maladies vénériennes: nous parlerons ailleurs de la dyſurie qu'on rapporte aux vices de l'uretre.

Les cauſes les plus familieres que l'inſpection anatomique nous découvre, roulent ſur les pierres, & les ulceres de la veſſie : on trouve les premieres raboteuſes, angulaires, hériſſées ou de toute autre figure irréguliere : on a découvert, comme nous l'avons déja rapporté, qu'elles étoient nichées dans des cellules formées par l'écartement des fibres de la veſſie, & les replis de ſa tunique interne : les ulceres peuvent attaquer toutes les parties de cet organe ; mais ils ſont le plus ſouvent ſitués vers ſon col. On a vu la veſſie enflammée, ſquirreuſe, racornie & calleuſe ; noire & gangrenée : on a trouvé dans ſa face interne des abſcès, des excroiſſances fongueuſes & chancreuſes ; une eſpece de gale ou de puſtules ulcérées ; des vaiſſeaux engorgés & variqueux aux environs du col. On a rencontré ce viſcere déchiré par ſa grande diſtenſion ; d'une petiteſſe extrême, ſoit

par

par conformation, soit par maladie; & manquant absolument, les ureteres y suppléant; sans parler de plusieurs autres vices de conformation qui intéressent peu, à cause de leur rareté. On a encore vu très-souvent la prostate enflammée, gonflée, squirreuse ou en suppuration: le col de la vessie a paru quelquefois comprimé par des tumeurs du dehors, par des anévrismes, par la grosseur extraordinaire du rectum, du vagin, &c. Il faut ajoûter à ce que nous venons de rapporter les pierres, la phlogose, l'abscès & l'ulcere des reins, qui ont donné quelquefois lieu à la dysurie & à la strangurie, quoique la vessie aït paru très-saine; mais le plus souvent les reins & la vessie sont affectés de la même maniere: plusieurs personnes enfin ont été tourmentées pendant long-tems de la dysurie & de la strangurie, sans qu'il ait rien paru de remarquable, ni dans les reins, ni dans la vessie.

DYSURIA ET STRANGURIA.

Les *saignées* sont nécessaires, lorsqu'on a lieu de craindre un engorgement variqueux; ou s'il y a suppression de quelque perte de sang habituelle: elles peuvent encore être utiles dans quelques autres cas. Mais rien n'est plus indiqué, que les *délayans* & les *adoucissans;* tels sont l'eau de poulet ou de veau, le petit lait, les eaux acidules & ferrugineuses; le lait, les émulsions, l'huile d'amande douce; la fleur de mauve, la graine de lin & de pavot; le navet, la racine de guimauve, de nénuphar & de fraisier; les mucilages, &c. Les *calmans hynoptiques* sont ici suspects; mais on peut user du nître, de la liqueur anodine minérale, &c. Les *laxatifs*, tels que la casse, la manne & les tamarins, sont souvent utiles. Par l'histoire que nous avons donnée de l'ouverture des cadavres, il est aisé de juger que les *vulnéraires* & les *balsamiques* peuvent être placés içi très-avantageusement: il est même prouvé par un bon

DYSURIA ET STRANGURIA.

nombre d'obſervations, que la térébenthine, le baume de Copahu, celui du Pérou & autres, ont été donnés avec ſuccès. Les injections enfin de lait, de petit lait, d'huile d'amande douce, & pluſieurs autres, tant adouciſſantes, que vulnéraires, peuvent être d'un grand ſecours; ainſi que les lavemens émolliens, adouciſſans & huileux; les fomentations & les cataplaſmes relâchans; les bains, les demi-bains, &c.

ISCHURIA RENALIS ET VESICALIS.

Il eſt auſſi important qu'aiſé de s'aſſurer ſi les urines ſont ſupprimées dans les reins, ou retenues dans la veſſie : la ſuppreſſion ne vient pas toujours par la néphrétique, le calcul, l'inflammation, ou tout autre vice des reins : elle dépend ſouvent de la criſpation ſpaſmodique de tous les viſceres du bas-ventre, comme on l'obſerve tous les jours dans les maladies aigues, dans les affections hypocondriaques & hyſtériques, &c. Le relâchement, ou l'affaiſſement de l'organe, un vice dans les humeurs, les urines glaireuſes, &c. peuvent produire le même effet. Il faut ajoûter aux ſignes de la néphrétique, du calcul & de l'inflammation, qui appartiennent auſſi à l'*iſchurie renale*, la douleur ſourde avec un ſentiment de peſanteur aux reins, les cardialgies, les nauſées & le vomiſſement; le goût de l'urine à la bouche, la ſuffocation, l'aſſoupiſſement, &c. Quelques-uns ont de la peine à plier l'épine; mais n'y auroit-il pas alors une complication du lumbago, ou de la ſciatique, qu'on ſçait ſe joindre quelquefois à la maladie dont nous parlons? On peut connoître que l'*urine* eſt *retenue dans la veſſie* par la tenſion & l'élévation de l'hypogaſtre, par un ſentiment de peſanteur au périnée; par l'envie d'uriner qu'on n'éprouve gueres dans l'iſchurie rénale,

& enfin par l'algalie, qui découvre encore mieux la maladie en lui servant de remede: l'ischurie vésicale, qui vient de l'inflammation ou de la suppuration, tant de la vessie que de la prostate, suites ordinaires des gonorrhées arrêtées, est accompagnée de la fiévre, & souvent du délire; la douleur & les ardeurs sont alors très-vives, & les malades sont dans le plus grand accablement.

ISCHURIA RENALIS ET VESICALIS.

On ne sçauroit résister long-tems à l'*ischurie rénale*, ou à la suppression totale des urines: elle est ordinairement mortelle, si elle va au-delà du sixieme ou du septieme jour, à moins que les sueurs abondantes ne prolongent la maladie jusqu'au douzieme ou au quatorzieme; on n'en a gueres vu passer ce terme: celle qui vient à la suite d'une plaie ou d'une chute est très-dangereuse: l'assoupissement, la suffocation & le hoquet, sont dans tous les cas des symptomes très-alarmans. La rétention d'urine, ou l'*ischurie vésicale* est assez commune aux vieillards: elle paroît dans cette circonstance dépendre de l'engourdissement des fibres de la vessie, & non, comme on le prétend, de la paralysie: elle se guérit dans la plûpart tout naturellement, après quinze, vingt ou trente jours, pourvu qu'on ne néglige pas de vuider souvent la vessie. Les femmes grosses sont sujettes à l'ischurie vésicale, & en sont délivrées par l'accouchement: ceux qui gardent trop de tems leur urine, s'y exposent: les excès auprès des femmes peuvent aussi jetter dans cet état: il reconnoît souvent un vice dans le canal qui est le produit de la gonorrhée; ou dépend simplement du resserrement spasmodique, comme du gonflement de la prostate. La grosseur démesurée de cette caroncule, qu'on peut appeller la *luette de la vessie*, est une cause assez fréquente, & toujours inconnue de l'ischurie vésicale: cette tumeur arrête quelquefois l'algalie; mais il n'est

pas difficile de franchir cet obſtacle, lorſqu'on en connoît la nature : on peut conſulter ſur cet accident les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1753. L'inflammation de la veſſie, qui donne quelquefois lieu à la maladie dont nous parlons, enleve les malades, le plus ſouvent dans quatre ou cinq jours, ou dégénere en ulcere, qui fait traîner une vie languiſſante.

ISCHURIA RENALIS ET VESICALIS.

On trouve très-fréquemment, par l'ouverture des cadavres, des glaires, une boue plâtreuſe, du gravier & des pierres, tant dans les reins que dans les ureteres & la veſſie : les pierres ſont ſouvent nichées au ſommet des ureteres, ou arrêtées dans leur trajet, à plus ou moins de diſtance de la veſſie. On a vu les reins enflammés, ulcérés, putrides, percés & détruits ; flétris & deſſéchés ; d'une groſſeur monſtrueuſe ; dilatés en forme de ſac par l'urine arrêtée ; & transformés quelquefois par leur grande dilatation, en veſſie tranſparente. On n'a rencontré que dans un petit nombre de ſujets un ſeul rein dans ſa ſituation ordinaire, ou placé au milieu avec un ſeul uretere : on a obſervé dans les ureteres, outre les pierres & les matieres que nous avons nommées, des grumeaux de ſang ; on les a vu auſſi racornis & deſſéchés. On fait encore mention des pierres trouvées dans les veines émulgentes ; du baſſinet des reins revêtu d'une incruſtation pierreuſe, & de différentes tumeurs qui preſſoient les organes par dehors : on a remarqué pluſieurs fois, qu'un rein, quoique dans ſon état naturel, avoit ceſſé de faire ſes fonctions, lorſque l'autre étoit vicié ; que les reins & la veſſie avoient quelquefois l'apparence d'être très-ſains, quoiqu'ils fuſſent tantôt gorgés d'urine, tantôt à ſec. Les déſordres de la veſſie ne ſont ni moins nombreux, ni moins fréquens : outre les pierres & le gravier qui lui ſont ſi ordinai-

res, on y découvre des phlogoses, des abscès, des ulceres, la gangrene, &c. On y a vu des polypes occupant presque toute sa cavité; des tumeurs squirreuses & carcinomateuses, de la grosseur du poing, &c. Ce viscere est encore souvent racorni & calleux. On trouve de plus la prostate gonflée, enflammée, squirreuse & calleuse; la luette tuméfiée, & désignée souvent par les auteurs sous le nom de tumeur, de squirre, de tubercule, d'excroissance, de caroncule, de chair spongieuse, qu'on disoit être placés près du col de la vessie. On a vu enfin des pierres engorgées dans la prostate & dans l'uretre; des hernies prodigieuses; des abscès, des tumeurs squirreuses & anomales aux environs du col de la vessie; la grosseur énorme du rectum, du vagin, de la matrice, &c. Nous avons déja dit que la vessie regorgeoit quelquefois d'urine, sans aucun vice apparent: on l'a vue remontant au-dessus du nombril, & occupant la moitié du bas-ventre, & quelquefois déchirée, ainsi que les ureteres.

ISCHURIA RENALIS ET VESICALIS.

Lorsque l'*ischurie rénale* est le symptome de la fiévre, de l'inflammation, & de la néphrésie; elle ne demande pas de traitement particulier: dans les autres cas, la *saignée*, & principalement celle du pied, est très-convenable, si l'âge & les forces le permettent: le même remede peut être aussi appliqué à l'*ischurie vésicale*, sur-tout lorsqu'elle dépend de la gonorrhée arrêtée. L'*émétique*, dans la *suppression d'urine*, peut faire beaucoup de bien & de mal; ainsi on ne doit en user qu'avec prudence, & même dans les cas extrêmes: les *délayans*, les *lubréfians* & les *adoucissans*, que nous avons nommés tant de fois, doivent être ici ménagés, parce qu'ils peuvent augmenter l'embarras. On peut user dans l'*ischurie rénale*, qui ne reconnoît point de vice local, des *diurétiques*, tels que le nître, le suc de limon,

ISCHURIA RENALIS ET VESICALIS.

la pariétaire, le calcitrapa, le raifort, l'asperge, le petit houx, le pareira-brava, les cloportes, le baume de Copahu, le sel de succin, l'esprit de nître & de vitriol, &c. On a donné quelquefois avec succès la poudre des mouches à miel, & même celle des cantharides; mais cette derniere doit être réservée pour les cas extrêmes. Tous les diurétiques sont pernicieux dans l'*ischurie vésicale;* on l'attaque par des *lavemens émolliens* & *huileux;* les térébenthinés conviennent à celle des vieillards: par des *fomentations, cataplasmes* & *linimens relâchans;* par les *bains*, les *demi-bains*, & même par l'immersion des pieds dans l'eau chaude ou froide: les *cataplasmes d'oignons cuits* ou de *pariétaire*, appliqués aux lombes ou à l'hypogastre, selon que l'ischurie est rénale ou vésicale, sont encore très-estimés. L'*algalie* enfin est le moyen le plus sûr de terminer l'ischurie vésicale, sur-tout pour les vieillards: les sondes & bougies graduées, tant simples que composées, sont aussi très-utiles, lorsque le vice est dans le canal: si l'on n'en peut pas introduire pour dégager la vessie de l'urine qui l'accable, on en vient à la ponction du périnée, ou de l'hypogastre; mais on peut éviter cette opération toujours dangereuse & souvent infructueuse, parce qu'elle laisse subsister la cause de la maladie, en se servant d'une *sonde* droite, solide ou creuse. Je puis assurer, sur la connoissance que j'ai de ces parties saines ou malades, qu'il n'y a aucun cas, si l'on en excepte la pierre engagée dans le canal, qui puisse empêcher une sonde droite, conduite par une main un peu exercée, d'entrer dans la vessie: on pratique encore dans cette occasion une autre opération qui differe peu de la taille au grand appareil, & que je crois tout aussi inutile que les précédentes. Ce fait de chirurgie demanderoit d'être exposé avec plus d'étendue; mais le plan de cet ouvrage ne me le permet pas.

DIABETES.

Cette maladie n'eſt pas ſi rare qu'on le penſe, ſur-tout chez les vieillards, & parmi les cachectiques ; mais elle échappe ſouvent aux médecins & aux malades, qui négligent d'obſerver les urines : elles ſont alors plus abondantes, relativement à tout ce que l'on prend de boiſſon : leur qualité eſt auſſi changée ; & il n'eſt pas difficile de s'appercevoir qu'elles ſont huileuſes, & quelquefois même chyleuſes. Cet état toujours très-dangereux, eſt accompagné de la fiévre lente & de la ſoif ; la ſalive eſt ſouvent écumeuſe ; on ſent une ardeur aux lombes, & quelquefois aux entrailles ; on perd enfin les forces, l'embonpoint, &c. C'eſt, en un mot, une ſorte de fiévre hectique, ou, comme on dit, colliquative, qui dépend communément d'un vice aux reins, ou au foie. Le *diabetes* vient quelquefois à la ſuite d'une grande maladie, du cholera, &c. Le travail exceſſif, la débauche des femmes, l'abus du vin & des liqueurs ; certains diurétiques, & même les eaux minérales, peuvent y donner lieu.

L'ouverture des cadavres nous montre les reins mols & affaiſſés ; d'une groſſeur extraordinaire ; ſuppurés, ou dans un état de putridité ; leurs membranes racornies, &c. Ces viſceres renferment ſouvent des pierres ; ainſi que les ureteres qu'on a trouvé irréguliérement dilatés, & faiſant pluſieurs contours : on a vu encore la veſſie engorgée & ſphacelée : le foie ſquirreux & putride, la rate calleuſe, &c.

Les *tempérans* & les *rafraîchiſſans* ſont les remedes qui paroiſſent être les plus appropriés à cette maladie : ceux dont on a fait le plus d'uſage, ſont le lait, le petit lait, les émulſions, les crêmes d'orge, de riz, &c. la chicorée, la bourrache, l'aigremoine,

DIABETES.

la pimprenelle, la grande consoude, la gomme adragant & l'arabique, les tortues, &c. On use ensuite des *absorbans* & des *astringens*, tels que le corail; les pierres d'écrevisse, le bol d'Arménie, la corne de cerf préparée; les roses, le plantain, le prêle, le sumac, la bistorte, les coings; le cachou, l'acacia, l'alun, la pierre hématite, les martiaux & les eaux minérales de leur nature, &c. La *saignée* ne convient point à cette maladie; quoique ceux qui la mettent à tout ne manquent pas de la proposer avant tous les autres remedes. Les *légers purgatifs*, tels que la rhubarbe, la casse & la manne y sont utiles; ainsi que les lavemens qui peuvent remédier à la constipation assez familiere à cet état, & détourner en même tems une partie de la sérosité qui surcharge les reins: on a usé aussi dans la même vue du gayac, du sassafras, de l'anti-hectique de Poterius, & autres *sudorifiques* qui diminuent, ainsi que les purgatifs, l'abondance de urines. On a encore éprouvé les bons effets des *hynoptiques*; je veux dire du laudanum, du diacode, de la teinture anodine, &c. Les différentes circonstances enfin qui accompagnent cette maladie, ont souvent engagé à donner d'autres remedes, comme les apéritifs, les fortifians, les vulnéraires, les déter-sifs, &c.

MICTIO INVOLUNTARIA.

L'incontinence d'urine, sans cause manifeste, est familiere aux enfans & aux vieillards: elle n'a lieu dans les premiers, que pendant le sommeil; mais les autres y sont exposés dans tous les tems. L'abus des diurétiques; l'accouchement laborieux, le calcul, les chutes, l'opération de la taille, le trop long séjour dans l'eau froide; l'apoplexie & les affections soporeuses, le plus haut dégré de toutes les mala-

dies aigues, &c. peuvent donner lieu à l'écoulement involontaire de l'urine. L'âge & l'éducation en délivrent les enfans; mais on la guérit rarement dans les vieillards, comme dans tous les cas où elle reconnoît un vice dans les organes : tout le monde sçait encore combien ce symptome est redoutable dans les maladies aigues. **MICTIO INVOLUNTARIA.**

L'incontinence d'urine venant le plus souvent du relâchement ou de la paralysie des organes, on juge que l'ouverture des cadavres ne doit pas nous fournir beaucoup de lumieres : on a vu cependant l'hydropisie de la moëlle de l'épine; la grosseur des reins démesurée; des pierres & des ulceres dans ces visceres. On a trouvé la vessie racornie, & incapable de dilatation, ulcérée, livide & gangrenée; contenant des pierres & des abscès; comprimée par la tumeur de la matrice & autres des parties voisines. On a rencontré les ureteres extrêmement dilatés, suppléant à la vessie qui étoit très-resserrée, &c. sans faire mention de différens désordres qui donnent lieu aux urines de couler involontairement par le périnée, par le scrotum, par l'anus, l'ombilic, &c.

Les *astringens*, tels que l'eau dans laquelle on a éteint des briques rouges; le vin rouge, les roses de Provins, la grande consoude, la prêle, la noix de cyprès, le cachou, le mastic, les martiaux, &c. sont les remedes les plus propres à fortifier les organes relâchés : on peut donner encore dans la même vue les *aromatiques*, tels que la menthe, le calament, le poivre, le girofle, la noix muscate, &c. C'est aussi pour la même raison qu'on préfere la rhubarbe & les myrobolans aux autres *purgatifs*, lorsque l'état des premieres voies en demande. On propose encore les *injections aromatiques* & *fortifiantes*; ainsi que les *cataplasmes*, les *fomentations*,

MICTIO INVOLUNTARIA.

les *linimens*, les *demi-bains* & les *lavemens* qui ont la même propriété : on a même vu à cette occafion de bons effets des bains froids. Tout le monde a entendu parler de la poudre de fouris, & de quelques autres remedes de bonne femme, que le dégré de confiance qu'on y attache peut rendre efficaces. On fçait enfin qu'on a imaginé divers inftrumens, qui, en comprimant la verge & l'uretre, empêchent l'urine de couler ; mais peu de gens peuvent en fupporter l'incommodité : on a ufé auffi pour les femmes d'un peffaire qui produit le même effet ; mais on rencontre de leur part la même difficulté. Je ne parle pas de différens vafes de cuir, de verre ou d'argent, propres à recevoir l'urine, que ceux qui veulent fe garantir de la mauvaife odeur & de la mal-propreté, portent fans beaucoup de répugnance.

CATARRHUS VESICÆ.

C'eft ainfi que je crois qu'on peut nommer une maladie finguliere de la veffie, que j'ai vu à un jeune homme de 16 à 18 ans : elle fut précédée par une fiévre rhumatifmale goutteufe, qui dura quatorze jours : dans la rechute, qui arriva le feptieme jour de la convalefcence, le malade fe plaignit d'une douleur à la veffie, & de l'ardeur des urines qui commencerent alors à être épaiffes, & à dépofer un fédiment blanchâtre & glaireux, qui devint dans la fuite fi abondant, malgré la ceffation entiere des douleurs, qu'on le jugea pouvoir former la quatrieme partie au moins du volume des urines. Cette feconde fiévre dura douze jours avec affez de violence, & finit après ce tems fans produire le moindre changement du côté des urines, qui ne furent naturelles qu'après cinquante jours de la ceffation de la fiévre. Le malade n'eut pendant ce dernier tems

d'autre incommodité, que la foiblesse ordinaire aux convalescens; mais sa maigreur approchoit du marasme, & le faisoit craindre. Les *saignées* ménagées, les *délayans*, les *tempérans*, les *sédatifs* & les *laxatifs* furent mis en usage pendant la fiévre: on crut qu'on pouvoit abandonner au tems & à la nature, secondés par le régime, le rétablissement de la vessie; & l'événement fit voir qu'on ne s'étoit point trompé.

CATARRHUS VESICÆ.

Je ne dois pas laisser ignorer que plusieurs médecins, qui avoient vu le malade & examiné les urines, étoient dans l'opinion que le sédiment dont nous avons parlé étoit purulent: les uns en établissoient la source dans les reins; les autres la plaçoient dans la vessie: pour moi, qui étois principalement chargé du traitement de cette maladie, j'ai toujours cru qu'il étoit arrivé à la vessie une fluxion à-peu-près semblable, malgré la différence des organes, à celle qu'éprouvent très-communément la membrane du nez, de la bouche & des bronches, & que ce qu'on prenoit pour du pus, n'étoit qu'une morve blanchâtre, qui suintoit des parois de la vessie. Cette opinion, qui étoit aussi celle de M. *Sénac*, premier médecin du Roi, paroît avoir été pleinement justifiée par l'événement; car oseroit-on avancer qu'un ulcere qui auroit fourni une si grande quantité de pus, pût être guéri en si peu de tems, & presque sans remedes? On ne peut pas non plus supposer que ces matieres glaireuses ont été séparées par les reins, qui ont toujours bien fait leur fonction; puisqu'elles ont été précédées par les signes les plus évidens d'une maladie à la vessie. *Hoffman* avoit été consulté pour une pareille maladie: le titre de *rarus vesicæ morbus* qu'il lui donne, prouve assez qu'il ne la connoissoit pas mieux que nous, & qu'il en établissoit le siége dans la vessie: il nous apprend

que les médecins de ſon tems ne furent pas plus d'accord ſur ſa nature, que ceux dont j'ai déja parlé.

ASCITES.

L'élévation du ventre & la fluctuation qu'on y couvre, nous manifeſtent aſſez cette maladie, qui commence le plus ſouvent, ainſi que les autres eſpeces d'hydropiſies, par l'enflure des pieds : la pâleur du viſage, la ſoif & la fiévre lente ; la difficulté de reſpirer, & quelquefois la toux ſeche ; la cardialgie & les flatuoſités ; la conſtipation ; les urines en petite quantité, tantôt limpides, tantôt épaiſſes & briquetées, ou couleur de ſafran ; la maigreur des parties ſupérieures, l'œdeme des jambes, des bourſes & de la verge, en ſont les ſignes équivoques : le ventre ſe tend comme un ballon ; il devient même quelquefois ſi prodigieux, qu'il deſcend juſqu'aux genoux & ſe crevaſſe, ſur-tout ſi les tégumens ſont œdémateux. L'*aſcite* peut être compliquée avec la tympanite, avec la groſſeſſe ou la mole ; avec la l'eucophlegmatie, &c. Il arrive tous les jours, qu'on fait paſſer des groſſeſſes de contrebande pour l'aſcite; mais outre la fluctuation qui peut diſtinguer ces deux états, on peut encore en juger par le viſage, qui porte les impreſſions de la maladie dans l'aſcite, & qui eſt naturel dans les femmes groſſes : on peut ſentir d'ailleurs le mouvement du fœtus, & avoir recours aux ſignes de la groſſeſſe, comme à la configuration du ventre plus enflé à l'hypogaſtre par l'aſcite, que par la groſſeſſe ; à l'état des régles qui coulent ordinairement hors du tems de la groſſeſſe, &c.

Il eſt encore difficile de diſtinguer la *vraie aſcite* dans laquelle le liquide baigne tous les viſceres deſtinés à la chylification ; d'avec l'*hydropiſie enkiſtée* du bas-ventre, c'eſt-à-dire, renfermée dans un ſac, comme celle du péritoine, de l'épiploon, de

la matrice, des ovaires, des reins, &c. C'eſt ſans fondement qu'on a avancé qu'il n'y avoit aucune fluctuation dans ces ſortes d'hydropiſies ; il eſt vrai qu'elle eſt quelquefois peu ſenſible, parce que la liqueur eſt trop épaiſſe, ou renfermée dans un petit eſpace : mais lorſque le kiſte occupe la plus grande partie du bas-ventre, la fluctuation y eſt toute auſſi manifeſte que dans la vraie aſcite. On ne peut connoître l'*hydropiſie enkiſtée*, que lorſque le ſac peu étendu permet à la vue & au toucher d'en reconnoître les bornes : on peut ajoûter à ce ſigne, que le liquide qu'on en tire par la paracenthèſe, eſt preſque toujours bourbeux, fétide, ſanguinolent, ou purulent ; ce qui eſt beaucoup plus rare dans la vraie aſcite. On a encore remarqué que dans l'hydropiſie du péritoine, le nombril étoit un peu creuſé, à cauſe de la connexion avec cette membrane : l'enflure du ſcrotum peut paſſer auſſi pour un ſigne de l'hydropiſie du péritoine ; mais il faut la diſtinguer de l'infiltration œdémateuſe des tégumens, qui eſt commune à toutes les hydropiſies, & qui n'a aucune communication avec le tiſſu cellulaire du péritoine.

ASCITES.

Il arrive communément dans l'hydropiſie enkiſtée que l'enflure du ventre eſt inégale ; que les malades conſervent leur coloris, leur embonpoint & leur appétit : elle eſt d'ailleurs plus long-tems à ſe former que l'aſcite ; les extrémités inférieures s'engorgent plus tard : les malades enfin ne paroiſſent avoir d'autre incommodité, que celle qui vient du poids & du volume du ventre. Les hydropiſies de l'un & l'autre caractere reconnoiſſent preſque toutes des ſquirres qu'on ne ſçauroit toucher, lorſque le ventre eſt élevé & tendu à un certain point ; mais qu'on découvre facilement, après qu'on l'a vuidé par l'opération. Les eaux qu'on tire par la ponction

ou qu'on trouve à l'ouverture des cadavres, font limpides, de la couleur de l'urine, verdâtres, huileuses, sanguinolentes, sanieuses, purulentes, laiteuses; de la couleur du caffé & de la lie de vin; gluantes, gelatineuses, graisseuses, bourbeuses, fétides, &c. Nous avons dit que ces dernieres étoient plus communes dans les hydropisies enkistées: quant à leur quantité, on prétend en avoir tiré en une seule fois jusqu'à cinquante pintes: on en a trouvé dans les cadavres, selon *Riviere*, 90 livres; selon *Stalpart*, 95; & selon les Mémoires de l'Académie de chirurgie, 120.

ASCITES.

Les buveurs de profession, les cachectiques, les scorbutiques & les goutteux; ceux qui ont souffert de grandes hémorragies, sont sujets aux épanchemens: la leucophlegmatie & l'ictere, la fiévre quarte & autres intermittentes; les maladies aigues les plus graves; la suppression des pertes habituelles; la rentrée des maladies cutanées; le desséchement des ulceres & des fistules, &c. y donnent aussi lieu; mais c'est à l'occasion des squirres, des tumeurs & autres désordres dont nous ferons mention, que les épanchemens se forment le plus souvent: ils ont encore quelquefois leur source dans la boisson froide & excessive, dans la mauvaise conduite des accouchées, &c.

Il est prouvé par les observations très-nombreuses, que nous avons sur l'*ascite*, que les filles & les femmes en guérissent mieux que les hommes, & qu'elle est dans les uns & dans les autres moins rebelle que l'hydropisie enkistée. Si l'ascite vient de la suppression des urines, sans vice intérieur, comme cela arrive quelquefois, elle se dissipe facilement: une femme de 35 ans, qui en portoit une des plus manifestes, depuis peu de tems à la vérité, fut guérie en moins de douze jours par une simple tisane

nîtrée, & quelques autres diurétiques des plus communs : on en a vu qui étoient dans le même cas s'en délivrer, ſans autre ſecours que celui de la nature ; communément par un flux d'urine, & quelquefois par la diarrhée : on a obſervé encore que cette maladie s'étoit terminée par l'écoulement naturel des eaux par le nombril. Cependant l'aſcite, pour le plus grand nombre, eſt très-difficile à guérir, & toujours plus indomptable que la leucophlegmatie ; ſurtout lorſqu'elle en eſt la ſuite : l'invétérée eſt regardée comme incurable, parce qu'elle eſt communément entretenue par un grand délabrement du foie ou des autres viſceres : on peut bien alors tarir les eaux, ſoit par les remedes, ſoit par la ponction ; mais les malades n'en meurent pas moins deſſéchés, ou tombent dans des récidives très-familieres à tous les épanchemens, & preſque toujours meurtrieres. Le dégoût, la jauniſſe, le maraſme, l'urine rouge, le flux hémorrhoïdal exceſſif, le crachement de ſang, la fiévre éréſypelateuſe, &c. ſont des ſymptomes, ou des accidens fâcheux : la toux ſeche & fréquente fait beaucoup craindre pour le foie, ou annonce l'hydropiſie de la poitrine : les friſſons irréguliers ſont ordinairement les ſignes d'une ſuppuration interne : le vomiſſement & le cours de ventre peuvent être très-ſalutaires dans le commencement ; mais ils ſont à craindre dans les autres tems. Les eaux que l'on tire par la ponction, qui approchent le plus de l'urine, ſont réputées les meilleures : on redoute les limpides, les fétides, les ſanguinolentes, les purulentes, &c. Si l'oppreſſion ſubſiſte après cette évacuation, on a tout lieu de craindre un épanchement dans la poitrine. Lorſque l'aſcite eſt jointe à la groſſeſſe, elle ſe termine quelquefois par l'écoulement des eaux, qui précéde l'accouchement ; mais le plus ſouvent la maladie ſubſiſte au point que le ventre,

ASCITES.

ASCITES. après la sortie du fœtus & de l'arriere-faix, paroît avoir le même volume. L'ascite peut durer longtems, & l'on rencontre assez communément des gens qui sont depuis 10 ou 12 ans dans cet état : on a vu porter l'hydropisie de l'ovaire 50 ans à une fille qui en a vécu 88 : je connois une femme qui, depuis 25 ans, est dans le même cas, dont le ventre, depuis plusieurs années, est si prodigieux, qu'il ne paroît presque qu'une boule, lorsque la malade, d'ailleurs assez petite, est dans son lit.

Les observations anatomiques nous laissent peu à desirer sur la connoissance des différens désordres qui donnent lieu à l'ascite, ou qui en sont les suites : elles sont même si nombreuses, qu'un volume pareil à celui-ci ne sçauroit les contenir ; mais en rassemblant les faits de la même nature, & en en retranchant toutes les superfluités, on peut les abréger beaucoup ; en voici le résultat, toujours conforme au plan que nous avons suivi jusqu'ici. Le foie est le viscere qui est le plus communément affecté : on l'a vu tantôt d'une grosseur monstrueuse, tantôt petit & desséché, gueres plus gros que le poing ; blanchâtre, livide, de la couleur du safran, plombé, noir, &c. Sa surface a paru grenelée, tubéreuse, véficulaire, couverte de vaisseaux lymphatiques très-apparens ; sa substance squirreuse, calleuse, dure comme du bois ; remplie de tubercules purulens ou plâtreux ; renfermant des abscès, des hydatides, des stéatomes, &c. On a rencontré une tumeur pierreuse de 10 à 12 liv. tenant à son ligament suspensoire. On a trouvé la véficule du fiel distendue extraordinairement par 7 ou 8 livres de bile ; contenant une eau limpide, sans la moindre teinture ; renfermant des abscès, des stéatomes, des hydatides, des pierres, &c. on l'a vue enfin desséchée & sa cavité presque oblitérée. On a observé la rate d'une grosseur étonnante, squirreuse,

ſquirreuſe, calleuſe & d'une dureté approchante de celle de la pierre; ſa ſurface couverte de tubercules plâtreux, ou de grains reſſemblant à ceux de la petite vérole. On a découvert l'épiploon, contenant une grande quantité d'eau & des hydatides, exténué, ſtéatomateux, ſuppuré & détruit. On a vu l'eſtomac prodigieuſement gonflé par les vents, rempli d'eau, putride, déchiré, &c. les inteſtins extraordinairement enflés, ſur-tout le colon qui acquiert quelquefois la groſſeur de la cuiſſe; enflammés, ulcérés, putrides & déchirés; les grêles très-ſouvent collés enſemble, & ne formant qu'un peloton; le pancréas ulcéré, putride & détruit; le méſentere ſquirreux, ulcéré & d'une grandeur étonnante; contenant des abſcès, des tumeurs anomales, des hydatides, &c. On a rencontré le péritoine d'une épaiſſeur ſurprenante, & cartilagineux; enflammé, grenelé & gangrené; formant une cloiſon qui diviſoit la cavité du ventre en deux parties, dont une ſeule étoit inondée. On a vu la veine ombilicale dilatée, & ouverte au nombril, qui ſervoit d'égout; & ce cas a été obſervé quelquefois. Les reins ſe ſont préſentés deſſéchés, dépouillés de leur graiſſe, couverts d'hydatides; ſquirreux, ulcérés, renfermant des pierres, ou prodigieuſement dilatés par l'urine; percés, ainſi que les ureteres & la veſſie. On a trouvé la matrice énormément dilatée par l'eau, contenant des pierres, des hydatides; ulcérée, &c. les ovaires prodigieuſement étendus, ſquirreux, abſcédés & putrides; ainſi que les trompes: il eſt bon de remarquer que la ſubſtance des ovaires augmente à proportion de leur étendue; car on en a vu qui, après avoir été vuidés, peſoient encore vingt-ſept livres.

On a obſervé encore des kiſtes ou des ſacs de toutes les groſſeurs; il y en a qui occupent tout

ASCITES. le bas-ventre, & réduisent les viscéres à un si petit volume, que ceux qui n'en étoient pas prévenus, ont cru, à la premiere ouverture qu'ils étoient tous détruits; tant ils étoient resserrés & cachés par le sac, qui contracte plus ou moins d'adhérence avec toutes les parties voisines: cela est sur-tout assez commun à l'hydropisie du péritoine, située entre cette membrane & l'enceinte musculaire. On a vu de plus l'épiploon, les reins & les ovaires formant par leur dilatation des kistes plus ou moins considérables: on en a observé qui tenoient simplement au foie, à la matrice & aux autres visceres qui n'avoient pas perdu leur forme: les uns & les autres contiennent différentes sortes de liquide, des hydatides de toutes les grosseurs, détachées, solitaires, ou réunies en grappe: on les rencontre quelquefois, ces kistes, divisés en plusieurs cavités qui ne communiquent pas ensemble & renferment des liqueurs différentes. Tous les visceres dans la vraie ascite ont été trouvés adhérens, couverts d'une croûte gélatineuse, dont nous avons parlé plusieurs fois, & dans un état de pourriture. On a observé des tumeurs fongueuses & carcinomateuses, s'élévant de la surface du foie, de l'estomac, des intestins & autres parties; des hydatides tenant à tous les viscéres, ou ballotant dans la cavité du ventre. On a vu quelquefois avec assez d'évidence, que le liquide, tiroit sa source d'un vaisseau lymphatique ouvert, d'une veine lactée percée, des reins, des ureteres & de la vessie déchirés: nous avons déja dit de quelle nature étoient les différentes liqueurs, qui croupissent dans les cavités que nous avons désignées. Nous ne devons pas laisser ignorer qu'on voit souvent dans ces maladies les plus grands délabremens à la poitrine, comme des épanchemens de toutes les natures; les poumons adhérens, tuberculeux, ulcérés, putrides, &c. On a vu enfin

le cœur d'une grosseur démesurée, ou exténuée ; ses valvules cartilagineuses, osseuses ou pierreuses ; sa surface ulcérée, couverte de la même croûte gelatineuse, qu'on trouve dans le bas-ventre ; des taches blanchâtres, qu'on enlevoit en forme de pellicule, dont nous avons déja fait mention ; son adhérence avec le péricarde ; ce sac épais, contenant une liqueur abondante, limpide, sanieuse, fétide, &c. entiérement détruit, & le cœur par conséquent à nud. Je supprime les observations qui regardent la tête, qui ont un rapport plus éloigné avec la maladie dont nous parlons.

ASCITES.

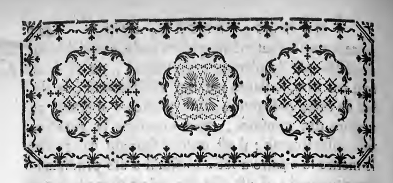
Le traitement qui convient aux épanchemens du bas-ventre, differe peu de celui que nous avons proposé dans l'article général de l'hydropisie ; cependant l'expérience a appris à y faire quelques changemens que nous devons indiquer. Les *vomitifs* réitérés dans les commencemens ont produit souvent les meilleurs effets ; mais il n'en a pas été de même, lorsque la maladie étoit avancée : on peut user dans tous les tems des *purgatifs*, tels que le jalap, la rhubarbe, l'iris, le séné, & les sels hydragogues ; mais on ne doit pas faire beaucoup de fond sur ces remedes ; les *drastiques* sur-tout, qui réussissent souvent dans la leucophlegmatie, sont ici à craindre : la gomme-gutte, qu'on donne si familiérement, à l'exemple de *Willis* qui en faisoit prendre pendant six jours, depuis douze jusqu'à vingt grains, pourroit en fournir la preuve : ce n'est pas qu'on n'ait quelquefois réussi par cette méthode ; mais l'histoire de ses mauvais effets seroit très-ample, si l'on avoit eu le même intérêt à nous la conserver. Les *apéritifs*, & sur-tout les *diurétiques*, méritent plus de confiance ; tels sont la chicorée, le cerfeuil, la scolopendre ; la racine de fraisier, d'ache, de bruscus, &c. le nître, le sel de

ASCITES. genêt, de tamarisc, & de Glauber ; les cloportes, le tartre vitriolé, & enfin la scille ou ses préparations ; mais les remedes qui, dans ce cas, doivent porter à plus juste titre le nom d'apéritifs & de diurétiques, sont les *fortifians*, les *amers* & les *martiaux* ; tels sont l'aunée, la rhubarbe, la cannelle, le cassia-lignea ; la patience, la petite centaurée & l'absinthe, le safran de Mars, le tartre martial, &c. Les *eaux* de Plombieres, de Bourbon-Lancy, & autres *minérales*, ont été quelquefois d'une grande efficacité : on a encore usé dans quelques circonstances du cresson, de la berle, de la patience, & autres *dépurans* & *anti-scorbutiques*. Nous ne devons pas laisser ignorer que quelques personnes ont été guéries par l'abstinence de toute boisson ; il y en a qui ont poussé ce régime jusqu'à trois mois, en trompant leur soif avec une rôtie arrosée d'eau-de-vie : cette pratique que *Lister* avoit adoptée, n'est point à mépriser.

Tout le monde sçait que l'évacuation artificielle des eaux est un point essentiel dans ce traitement : cette opération peut réussir, lorsque le liquide n'a pas croupi long-tems, & que les visceres ne sont pas gâtés ; mais sans ces conditions, elle précipite les malades qui auroient pu vivre long-tems dans cet état. Lorsque le ventre vuidé se remplit au bout de douze ou quinze jours, il y a peu à espérer ; & l'on est forcé de réitérer l'opération pour prolonger la vie du malade : on nous apprend qu'elle a été faite plus de cinquante fois sur le même sujet, duquel on a cru avoir tiré quatre cens pintes d'eau. Je dirai à ce sujet, qu'il est important de comprimer le ventre, à mesure que l'eau s'écoule, & d'y employer après l'évacuation plusieurs bandes garnies de boucles & de courroies, dont quelques-unes doivent passer entre les cuisses pour que les visceres soient à-peu-près autant comprimés qu'ils l'étoient

auparavant : il faut même que les malades qui étoient oppressés par la plénitude du ventre, ne se trouvent pas trop soulagés par son affaissement : le défaut de cette précaution, que plusieurs mettent au nombre des minuties, rend pourtant la *paracenthèse* infructueuse : il est encore souvent dangereux de mettre le ventre à sec, lorsqu'il a été prodigieusement rempli ; il est plus sûr de ne tirer alors que quinze ou vingt pintes d'eau à la fois. S'il y a des hydatides, il faut que l'ouverture soit proportionnée à leur volume ; on juge bien que la simple ponction est alors insuffisante : il est même nécessaire pour toutes les hydropisies enkistées, d'aggrandir l'ouverture & de l'entretenir, non-seulement pour favoriser l'écoulement des matieres épaisses & bourbeuses qui s'y rencontrent, & qui se régenerent en très-peu de tems ; mais encore pour y porter des *injections déterſives* & *deſſicatives*, qui, dans ce cas, sont indispensables : cette ouverture à la vérité peut rester fistuleuse ; mais les malades sont encore trop heureux de vivre avec cette incommodité : on a enfin tenté dans ces occasions le *seton* & le *cautere* ; & cette pratique a été quelquefois avantageuse. ASCITES.





LES MALADIES EXTERNES.

LIVRE SECOND.

SECTION I.

Les générales & celles qui n'ont aucun ſiége affecté.

OBESITAS.

QUOIQUE l'*embonpoint exceſſif* ne ſoit pas toujours regardé comme une maladie; il n'en eſt pas moins à craindre, non-ſeulement par les accidens dont il menace, comme la mort ſubite, l'apoplexie, l'hydropiſie, l'aſthme, &c. mais encore par les incommodités habituelles qui en ſont inſéparables; telles ſont la peine de ſe mouvoir, l'oppreſſion au moindre exercice, &c. La graiſſe qui, dans cette circonſtance, s'accumule dans le bas-ventre, & aux environs du cœur qui y eſt comme enſeveli, ne peut que nuire aux fonctions vitales & naturelles, & gêner la circulation; la ſeule inſpection des cadavres pourroit établir cette vérité, ſi la fâ-

cheuse expérience qu'on en fait tous les jours ne la prouvoit assez.

OBESITAS.

On n'a rien de mieux à faire dans cet état, que de se retrancher une partie des alimens ordinaires; d'abréger son sommeil; de faire de l'exercice, ou de travailler à quelque chose de pénible : il s'en faut de beaucoup qu'on puisse tirer le même avantage des *purgatifs*, des *diurétiques* & des *sudorifiques*; remedes qu'on emploie le plus familiérement, & qui sont même utiles. Les alimens doivent être peu nourrissans & aromatisés : plusieurs se trouvent très-bien d'y faire entrer l'*anis* & le *fenouil*; mais le *vinaigre* & sur-tout le *scillitique*, a toujours produit les meilleurs effets. Quelques-uns ont employé l'eau de la mer dans la même vue; mais outre qu'elle est fort désagréable, il n'est pas indifférent d'en user. On doit faire ici beaucoup de cas des *frictions*, des *étuves*, & autres moyens d'exciter la *sueur* : le tabac, tant en fumée, qu'en masticatoires, & les autres *salivans*, peuvent être de quelque secours : le *ptyalisme* même, excité par les mercuriels, a réussi bien des fois; mais ce moyen n'est pas approuvé de tout le monde.

ATROPHIA.

C'est ainsi qu'on appelle la maladie contraire; c'est-à-dire, la maigreur extrême de tout le corps; on la nomme encore *marasmus*, *tabes*, &c. Il est important de ne pas confondre, comme plusieurs l'ont fait, l'*atrophie essentielle* ou *primitive*, avec celle qui n'est que le *symptome* d'une autre maladie : il faut encore distinguer la *consomption des jeunes gens*, du *marasme des vieillards*; maladies qui ne se ressemblent que par leurs effets. L'*atrophie essentielle*, qui ne dépend par conséquent d'aucune maladie connue, est beaucoup plus rare

ATROPHIA.

que l'autre. Les chagrins, les soucis, l'amour, & autres passions vives, y donnent lieu; elle vient encore après les travaux excessifs, les longues abstinences, l'abus des liqueurs spiritueuses, la débauche des femmes, &c. Cette *émaciation* est familiere aux *jeunes gens;* les Anglois & les Hollandois y sont plus sujets que les autres nations. Le *marasme des vieillards* reconnoît rarement les causes que nous venons d'indiquer; il dépend du desséchement des vaisseaux, mais il est quelquefois entretenu par un vice dans les visceres. L'*atrophie symptomatique*, qu'on voit très-communément, est la suite de la plûpart des maladies chroniques, & de quelques aigues. Les suppurations, les ulceres, les squirres & autres désordres internes; la dysenterie rebelle; les anciens cours de ventre; la salivation; les sueurs habituelles & le diabetes, en sont les causes ordinaires: les affections hypocondriaques, scorbutiques, scrophuleuses, &c. la produisent aussi: elle est encore l'effet de certains poisons, &c. d'où il résulte qu'elle appartient à plusieurs autres articles.

La *fiévre lente* accompagne l'un & l'autre marasme un peu avancé; on la prend souvent, à l'exemple de plusieurs écrivains, pour la maladie principale: il est certainement bien commode de réduire à une seule dénomination un très-grand nombre de maladies très-difficiles à distinguer; mais cette méthode est-elle avantageuse aux malades? Je ferai encore remarquer, en passant, qu'on croit mal-à-propos que la fiévre ne peut être appellée *lente*, qu'après quarante ou soixante jours: les praticiens attentifs ne doivent pas ignorer qu'on voit assez souvent des fiévres de ce caractere, qui, bien loin d'avoir cette ancienneté, finissent avant ce terme: les mélancoliques principalement ne nous en laissent pas manquer d'exemple. Ce que je viens de dire pourra

être regardé comme une queſtion de mot, mais elle n'eſt pas frivole en médecine; car peut-on ignorer que pluſieurs de ceux qui l'exercent ſuivent auprès des malades les idées qui naiſſent du nom qu'ils ont donné à tout hazard à la maladie? ATROPHIA.

Il eſt ſouvent très-difficile de diſtinguer l'atrophie eſſentielle, de la ſymptomatique; ce n'eſt que ſur l'hiſtoire la plus exacte, & la plus circonſtanciée de ce qui a précédé; & l'examen le plus ſcrupuleux de l'état préſent de la maladie, qu'on peut en juger avec quelque certitude; car ces deux ſortes d'émaciations ſe reſſemblent quelquefois parfaitement, & ſont même ſuivies des mêmes accidens. Cependant la *conſomption primitive* a dans quelques circonſtances des vraies intermiſſions, & même aſſez longues; ce qui n'arrive jamais à la *ſymptomatique*: dans la *premiere*, la fiévre ne ſe manifeſte que lorſque la maladie a fait de certains progrès; l'appétit ne manque point, & la reſpiration dans le commencement eſt très-libre; mais elle eſt gênée dans la ſuite au moindre exercice: le pouls devient fébrile plus ſenſiblement le ſoir que le matin: pluſieurs ſe plaignent de fourmillemens, & même de douleurs le long de l'épine; d'une peſanteur douloureuſe à la tête, & du tintement d'oreille: quelques-uns ont des pollutions nocturnes, ou une perte de ſemence involontaire, qui les jette dans le plus grand épuiſement: le dégoût ſurvient; & le ventre, qui avoit été juſqu'alors pareſſeux, s'ouvre quelquefois ſans meſure; & cette diarrhée, qu'on nomme *colliquative*, accompagnée le plus ſouvent de ſueurs de la même nature, précipite les malades dans le plus grand accablement: la peau du viſage enfin ſe deſſeche; elle devient livide ou verdâtre; le nez s'affile; les yeux s'enfoncent; la vue ſe trouble & les tempes ſe creuſent: c'eſt de ce concours que naît ce

qu'on appelle la *face hippocratique*, qui répond à l'affreuse émaciation des autres parties. *L'éthisie des vieillards* est rarement accompagnée de tous ces symptomes ; ses progrès sont moins rapides, mais ils conduisent plus sûrement à la mort : quelques-uns tombent dans l'hydropisie ; d'autres ont une gratelle par tout le corps, qui ne leur laisse aucun repos ; tous perdent le goût des alimens, & meurent pour la plûpart assez paisiblement ; quelquefois même sans qu'on s'y attende : cependant leur fin est souvent annoncée par la gangrene qui se communique au dehors, ou par d'autres accidens qui sont les produits de l'atrophie.

ATROPHIA.

Le *marasme essentiel*, qui ne reconnoît par conséquent aucun désordre interne, se guérit assez facilement, lorsqu'il n'est pas invétéré : on a remarqué qu'il finissoit dans la plûpart des jeunes gens, au bout de sept ans ; mais il arrive quelquefois avant ce terme, que la poitrine s'affecte, & qu'il se fait des épanchemens dans les cavités de la tête, de la poitrine & du bas-ventre. Les exacerbations de la fiévre, la diarrhée & les sueurs colliquatives, les urines huileuses, l'accablement extrême & la face hippocratique annoncent la mort : la fiévre aigue, qui termine le plus souvent l'atrophie symptomatique, est plus rare dans l'essentielle.

Toutes les ouvertures des cadavres que je trouve dans les livres, ne regardent presque que l'atrophie symptomatique ; & j'aurois beaucoup de peine à choisir ce qui convient à mon sujet, si mes propres recherches ne venoient au secours. On trouve des concrétions coëneuses dans le cœur & les grosses arteres ; les veines presque remplies d'air ; le cœur desséché & quelquefois ulcéré ; les visceres flétris & décolorés ; des épanchemens plus ou moins considérables dans les cavités ; & sur-tout des inonda-

tions au cerveau & à la moëlle de l'épine ; des engorgemens au poumon ou ailleurs ; des vers dans les premieres voies. On a vu, dans une exténuation des plus complettes, une quantité étonnante de graisse dans le mésentere, l'épiploon & autres parties du bas-ventre qui en sont susceptibles. Ce qu'on observe plus particuliérement dans les vieillards, regarde les ossifications des cartilages, des tendons, des ligamens, des arteres, des valvules du cœur, de la faulx, de la tente du cervelet, &c. outre bien des désordres dans les visceres, qui ne s'y rencontrent que par accident : j'ai vu enfin dans un sujet dont l'estomac & le pancréas étoient squirreux, les membres, quoique refroidis, conservant toute leur flexibilité. On juge bien que la plûpart des désordres dont je viens de faire mention, doivent être regardés comme le produit de la maladie qui fait le sujet de cet article.

ATROPHIA.

La *saignée* est ici très-rarement nécessaire. Les *émétiques* & les *purgatifs* y doivent être employés, lorsque l'etat des premieres voies les demande ; hors de ce cas, on doit les donner avec beaucoup de réserve : cependant l'estomac doit être souvent regardé comme le foyer de cette maladie ; & c'est dans la vue d'en rétablir les fonctions, qu'on fait usage des *stomachiques*, des *amers* & des *fortifians* ; tels sont les citrons, le quinquina, l'absynthe ; les martiaux, & les eaux minérales qui participent de leur nature. Les *humectans*, les *tempérans*, les *dépurans* & les *anti-scorbutiques* ; les *adoucissans* & les *rafraîchissans* ; comme les crêmes d'orge & de riz, le sagou, les gelées ; les bouillons de poulet, d'écrevisse, de limaçon & de tortue ; le lait, le petit lait, les émulsions, &c. sont les alimens & les remedes qui conviennent à l'atrophie, lorsque l'estomac permet d'en user. Les *calmans* sont souvent

ATROPHIA.

néceſſaires : le camphre, la liqueur anondine minérale, la poudre tempérante, &c. ſont ceux qu'on donne avec le plus de ſûreté. Les épithêmes ſtomachiques, les bains, les frictions, ſont des acceſſoires qui peuvent avoir leur utilité. On retire enfin de grands avantages de la diſſipation, du changement d'air, de l'exercice agréable, & ſur-tout de celui du cheval, &c. La plûpart de ces remedes peuvent convenir au *maraſme des vieillards*, & en retarder les progrès ; mais on doit plus inſiſter ſur les *analeptiques*, & principalement ſur le vin qui eſt, comme on le dit vulgairement, le lait des vieillards.

HÆMORRAGIA.

Quoique nous ayons deſtiné pluſieurs articles pour les hémorragies qui ſe préſentent le plus ſouvent dans la pratique, nous ne laiſſerons pas de placer dans celui-ci quelques obſervations générales, tant pour éviter les répétitions, que pour y faire entrer quelques éclairciſſemens, dont les autres ne ſont pas ſuſceptibles. Le nez, les bronches, l'eſtomac, les boyaux, les parties génitales de l'un & de l'autre ſexe, les hémorrhoïdes & les varices des jambes ; l'alvéole des dents arrachées, & les plaies, ſont le ſiége des hémorragies les plus ordinaires & les plus conſidérables. Le ſang peut couler encore des yeux, des oreilles, des levres & de toutes les parties de la bouche ; des mammelles, du nombril, des aines, des aiſſelles & des extrémités ; ſans parler des ſueurs ſanglantes ; mais tous ces cas ſont aſſez rares, & la perte de ſang ne peut gueres être exceſſive.

Les jeunes gens, ceux qui ſont d'un tempérament ſanguin & bilieux ; les hommes les plus vigoureux ; ceux qui ſont les plus ſuſceptibles de colere ; les grands buveurs ; ceux qui vivent dans l'abondance ; & enfin les ſcorbutiques ſont les plus

HÆMORRAGIA.

ſujets aux hémorragies. L'air chaud & humide, l'uſage des alimens aromatiſés, & des liqueurs ſpiritueuſes, les travaux pénibles, &c. y diſpoſent. Les hémorragies du poumon, de l'eſtomac, des reins, de la veſſie & de la matrice des femmes groſſes, ſont les plus redoutables : celles du nez, des hémorrhoïdes, & de la matrice, ſont plus ſouvent utiles que dangereuſes, ſur-tout lorſqu'elles ſont périodiques, ſans parler des critiques, qu'on ſçait être la voie que la nature prend pour la guériſon de beaucoup de maladies aigues. Les hémorragies qui viennent par accident, comme d'un coup, d'une chute, &c. ſont peu à craindre : celles qui ſuppléent aux régles des femmes, ſoit qu'elles ſe faſſent par l'eſtomac, le poumon, ou par d'autres voies, ne doivent pas alarmer : à l'égard des autres, elles peuvent jetter dans la bouffiſſure, l'hydropiſie, la phthiſie, le maraſme, &c.

Tout le monde ſçait qu'il eſt imprudent d'arrêter trop tôt une hémorragie ; mais il eſt difficile de marquer juſqu'à quel point on doit laiſſer couler le ſang : on peut dire là-deſſus, qu'on commet plus de fautes, en l'arrêtant trop tôt, qu'en en laiſſant trop perdre ; parce qu'il eſt très-rare qu'on meure d'une hémorragie ; & que rien n'eſt plus commun que les déſordres qui ſuivent ſa trop prompte ceſſation : l'état du pouls, & les foibleſſes ſont des indices peu certains, puiſqu'on voit tous les jours des hommes très-robuſtes tomber en ſyncope à une demi-ſaignée : & ſi l'on en croit tous les obſervateurs, on peut perdre en très-peu de tems, depuis 20 juſqu'à 40 livres de ſang, ſans en mourir ; mais ſi l'on réſiſte à une perte de ſang ſi prodigieuſe, n'a-t-on pas lieu d'en craindre les ſuites, puiſqu'on en voit tous les jours de très-fâcheuſes, après des hémorragies bien éloignées de ces excès ? Les pertes de ſang, tant accidentelles

HÆMORRAGIA.

qu'habituelles ou périodiques, cessent communément d'elles-mêmes; mais si elles sont excessives, elles demandent du secours : il est encore nécessaire pour les hémorragies fréquentes & irrégulieres, dont on doit toujours redouter les suites.

On prévient l'hémorragie par les *saignées* & l'application des *sangsues ;* par les *rafraîchissans*, tant farineux qu'acides & *nitreux ;* par les *tempérans* & les *absorbans ;* par le *petit lait*, &c. On doit, lorsqu'on en est menacé, garder le repos, & vivre frugalement ; s'abstenir sur-tout des alimens échauffans, du vin, des liqueurs spiritueuses, & du caffé : les bains sont encore pour quelques-uns très-efficaces. L'*hémorragie excessive & actuelle* demande d'autres remedes : on y emploie les *calmans* & les *antispasmodiques ;* mais leurs effets sont trop lents pour qu'on puisse y compter : on tire bien plus d'avantages des *saignées*, des *ligatures* aux poignets & aux chevilles ; des *frictions* dans les parties éloignées ; de l'*immersion* de ces mêmes parties dans l'eau chaude, &c. On use encore des *topiques astringens* & *stiptiques*, pour les hémorragies qui en sont susceptibles : on applique des linges trempés dans l'*eau froide*, dans le *vinaigre* ou l'*oxycrat*, autour du col, aux bourses, &c. sans négliger cependant les remedes internes, tels que la *poudre* d'Helvetius, composée d'alun & de sang de dragon ; l'essence de rabel, &c. mais, je le répete, tous ces astringens, tant internes qu'externes, ne doivent être employés que dans les cas pressans, & lorsque la vie des malades est en danger. Je ne parle pas de la *poudre de sympathie*, parce qu'elle est connue de tout le monde, & que les médecins n'ont pas besoin d'être désabusés sur les propriétés chimériques qu'on lui attribue.

PHLEGMONE ET ABSCESSUS.

L'élévation, la tenſion luiſante, & la rougeur dans une partie d'une certaine étendue ; la douleur ſouvent pulſative & la chaleur manifeſtent aſſez la tumeur inflammatoire qu'on nomme *Plegmon* : l'éréſypele qui en approche le plus, s'éleve moins, s'étend davantage, & n'occupe que la peau : le bubon a ſon ſiége dans les glandes : le charbon & le furoncle ſont des ſortes de phlegmons qui ont leurs ſignes particuliers : les engelures & le panaris n'attaquent que les extrémités : ſans parler de quelques autres tumeurs inflammatoires, qui viennent de la brûlure ; de la morſure, & piquure des animaux, & qui auront leurs articles à part. Lorſque l'inflammation ne s'éleve pas en tumeur pour former ce qu'on appelle *Phlegmon*, on lui donne le nom général de *Phlogoſe ;* mais on varie beaucoup ſur l'application que l'on fait de ces termes. L'inflammation de l'une & l'autre eſpece eſt ordinairement produite par un vice du ſang ou des humeurs ; elle vient auſſi quelquefois de cauſe externe : la fiévre plus ou moins conſidérable, qui l'accompagne, peut donner lieu aux ſymptomes les plus graves, tels que le délire, l'oppreſſion, les anxiétés, &c. Le phlegmon participe quelquefois de l'éréſypele, de l'œdeme & du ſquirre : il ſe termine le plus ſouvent par la réſolution ou la ſuppuration ; dans quelques circonſtances il tombe en gangrene, ou il s'endurcit & devient ſquirreux.

L'*abſcès* eſt la ſuite la plus ordinaire du phlegmon, & des autres inflammations externes : on doit sy attendre lorſque la douleur, la chaleur & le battement augmentent juſqu'au quatrieme jour : s'il eſt ſuperficiel, la peau ſe relâche, le centre de la tumeur blanchit ; & l'on ſent une fluctuation aſſez

PHLEGMONE ET ABSCESSUS.

manifeste ; mais la peau ne change pas de couleur ; & l'on a de la peine à sentir le liquide, si l'abscès est situé profondément : la *suppuration* est alors plus tardive ; cependant la maturité du pus peut être annoncée par la cessation des douleurs, de l'inflammation & autres accidens. Nous avons dit que les abscès internes étoient désignés par des frissons irréguliers ; mais les externes en excitent plus rarement : la fiévre accompagne l'accroissement des uns & des autres ; il faut même un certain dégré de chaleur fébrile pour la formation du pus ; & l'on a remarqué très-souvent, que son absence ou sa foiblesse rendoit la suppuration imparfaite, & que la tumeur pouvoit prendre alors le caractere du squirre : la violence de la fiévre est également à craindre ; elle retarde la suppuration, & excite quelquefois la gangrene.

Le phlegmon n'est pas dangereux, lorsque le sujet n'est ni cachectique, ni scorbutique, ni scrophuleux, ni vérolé ; mais il peut avoir des suites fâcheuses, lorsqu'il participe de quelqu'une de ces maladies. Si la douleur & la chaleur cessent tout d'un coup, & que la tumeur s'affaisse avant le tems ordinaire, on doit craindre pour les parties internes : si la tumeur se durcit insensiblement, il est dangereux, comme nous l'avons dit, qu'elle ne devienne squirreuse : si elle est livide, s'il s'y éleve des phlyctenes, on est menacé de la gangrene : on sçait assez que les abscès superficiels qui s'élevent en pointe, blanchissent, & percent souvent d'eux-mêmes. Nous avons fait observer ailleurs, que les abscès internes qui se dessechent, donnoient quelquefois lieu à des dépôts vers la peau ; il peut arriver la même chose aux abscès externes, dont le pus est quelquefois repompé pour se jetter sur le foie, le poumon & les autres visceres. Il arrive encore dans les uns & les autres,

autres, que la matiere purulente reprise par les vaisseaux, prend la route des selles, des urines, &c. On a vu des abscès sur la poitrine, qui communiquoient avec ceux de la capacité; & cette communication ne se fait point sans que les côtes en souffrent. On a trouvé dans les abscès, des pierres, des épingles, des aiguilles, des arêtes, des os, des épis, des balles de plomb, des lombrils, &c.

PHLEGMONE ET ABSCESSUS.

Le phlegmon demande au commencement des *saignées* plus ou moins nombreuses, selon son étendue, le dégré de la chaleur & de la fiévre. Il faut, dans tous les tems, tenir le ventre libre; mais les *purgatifs* n'y sont guères employés, que lorsque l'état des premieres voies les demande, ou que les sujets sont cachectiques; cependant ils peuvent être propres à prévenir la métastase qui menace quelquefois les visceres. Les *humectans*, les *rafraîchissans* & les *tempérans*, tels que le petit lait, l'eau d'orge, la légere limonade, les émulsions nitrées, &c. y sont fort employées. La violence des douleurs force quelquefois de recourir aux *calmans;* mais ce doit être avec beaucoup de réserve : on a donné encore des *diaphorétiques* & des *vulnéraires*, lorsque les circonstances l'ont exigé. Mais les *topiques* doivent faire le principal point de ce traitement; tels sont les *émolliens* & les *anodins*, les *résolutifs* & les *digestifs :* c'est l'état de la tumeur plus ou moins douloureuse, tendant à la résolution, ou à la suppuration qui doit en régler le choix & la combinaison. Les *cataplasmes*, avec le lait & la mie de pain, avec la racine de patience & de guimauve, avec les feuilles d'oseille, de seneçon, de mauve, de bouillon blanc; avec les mucilages, les figues, les graisses, les huiles, &c. sont les plus propres à ramollir : ceux qu'on prépare avec les fleurs de camomille, de mélilot & de sureau, avec les farines de seigle,

PHLEGMONE ET ABSCESSUS.

de cumin & de fénugrec, &c. passent pour être résolutifs. On fait entrer enfin dans ceux qui sont destinés à favoriser la suppuration, outre les oignons ordinaires & ceux de lys; le vieux levain, l'onguent basilic, celui de la mere, &c. On est obligé quelquefois de rendre les uns & les autres *calmans*, pour appaiser la violence des douleurs, en y ajoûtant 15 ou 20 grains d'opium; mais il faut le faire avec beaucoup de circonspection, dans la crainte de n'attirer la gangrene: on doit encore redouter l'usage des *répercussifs*, qui peuvent faire dégénérer la tumeur en squirre, ainsi que l'expérience ne l'a fait voir que trop souvent.

Lorsqu'on connoît, aux signes que nous avons énoncés, que l'abscès est dans sa maturité; on ne doit pas manquer de l'ouvrir, soit avec un instrument tranchant, soit avec le caustique: la préférence de l'un de ces moyens doit être tirée de la connoissance des parties, & regarde la chirurgie, qui apprend aussi à diriger convenablement l'incision. Si l'on ouvre l'abscès avant sa maturité, on en retarde la guérison; si on laisse trop croupir le pus, on expose les parties voisines: il est très-important de faire ces attentions, tant pour les abscès de la gorge & de l'anus, que pour ceux qui sont situés sur les ligamens, le perioste & les sutures: ceux qui sont placés sur la poitrine & le bas-ventre, qui peuvent par conséquent s'ouvrir dans leurs cavités, les demandent aussi. On traite l'*abscès ouvert* avec l'onguent basilic, le mondificatif d'ache, l'onguent de la mere, le diachilon, & autres *digestifs* & *détersifs*, selon que les bords engorgés demandent qu'on entretienne la suppuration: dans les autres cas où l'on se propose de *dessécher*, on use du diapalme, de l'emplâtre de Nuremberg, &c. mais il paroît que c'est bien plus l'ouvrage de la nature, que celui de l'art.

Si le phlegmon & l'abſcès ſont le produit de quelqu'autre maladie, il n'eſt pas douteux qu'on ne doive recourir aux remedes qui lui ſont propres : nous expoſerons ailleurs ceux qui conviennent à l'ulcere, au ſquirre & à la gangrene, qui peuvent, comme nous l'avons dit, être les ſuites du phlegmon.

ULCUS ET FISTULA.

On doit ſans contredit diſtinguer les *ulceres*, qui ſont la ſuite du phlegmon, de l'éréſypele, du bubon & du ſquirre; de ceux qui ſont le produit des plaies, de la contuſion, de la brûlure, des cauſtiques, de la gangrene, &c. mais il eſt encore plus important de faire des recherches ſur le vice du ſang ou des humeurs, ſcorbutique, vérolique, ſcrophuleux ou cancéreux, qui peut les entretenir. Les *fiſtules* ne different des ulceres que par les ſinus & les clapiers que le pus y creuſe; d'où il réſulte que leur entrée eſt communément plus étroite que le fond : les fiſtules à l'anus, & les lacrymales ſont les plus célebres; nous en parlerons ailleurs.

Les *ulceres* récens dans les ſujets jeunes, & d'une bonne conſtitution; ſur-tout lorſqu'ils viennent à la ſuite du phlegmon, ſe guériſſent facilement; mais il n'en eſt pas de même de ceux qu'on porte à un âge avancé, qui ſont le produit de l'éréſypele, de l'œdeme, du ſquirre; ou qui ſe rencontrent dans des ſujets cacheétiques, ſcorbutiques, vérolés, ou écrouelleux. On ſçait que les ulceres du nez, de la gorge, des mammelles & des parties génitales ſont les plus rebelles : les putrides, les vermineux; ceux qui rendent un pus fétide, gluant, diſſous, ſanguinolent, verdâtre, ou de toute autre mauvaiſe couleur : les ulceres dont les bords ſont renverſés,

ULCUS ET FISTULA.

dont les chairs sont molles, baveuses, ou fongueuses, livides, verdâtres, noires, &c. les phagédéniques, les fistuleux; ceux enfin qui sont avec carie, & qui jettent une sanie huileuse & noirâtre, sont aussi très-difficiles à guérir, & pour la plûpart incurables. L'hémorragie des ulceres est toujours redoutable : le pus repompé & infectant les crachats, les selles & les urines, est d'un mauvais augure. Les vieux ulceres jettent souvent dans le marasme & la fiévre lente : cependant ils sont quelquefois salutaires aux vieillards; c'est même pour eux un égout qu'on ne sçauroit dessécher, sans les exposer aux plus grands dangers; & l'ouverture des cadavres a manifesté souvent les désordres qui en étoient la suite. Tout ce que nous venons de dire touchant les ulceres, doit aussi s'appliquer aux fistules, qui en général sont plus difficiles à guérir, & demandent presque toujours la main du chirurgien : celles qui pénétrent jusqu'aux tendons, aux cartilages & aux os, sont les plus rebelles, & souvent incurables : on peut porter le même jugement des fistules qui communiquent avec la capacité du ventre, ou de la poitrine.

Tout le monde sçait qu'on se propose, en traitant les ulceres, de les dégorger par la suppuration, de les déterger & de les cicatriser; mais on n'est pas toujours d'accord sur les moyens qui peuvent procurer ces avantages; car on n'a pas moins de doute sur l'effet des topiques, que sur celui des remedes internes. Sans entrer dans cet examen, je me contenterai de proposer ceux qui sont les plus approuvés, & dont un long usage semble constater l'efficacité : tels sont 1° les *digestifs;* comme l'huile d'hypericum, de lys & de jaune d'œuf, le styrax, la térebenthine, les baumes naturels, celui de Lucatel, du Commandeur, &c. l'onguent basilic,

celui de la mere; l'emplâtre diachilum, de mucilage, &c. topiques qui paroiffent les plus propres à exciter la fuppuration, & à l'entretenir. 2°. Les *adouciffans* & les *anodins*, qui peuvent remédier aux douleurs, aux démangeaifons & à la féchereffe des ulceres; tels font la décoction de bouillon blanc, de nenuphar, de folanum & de tête de pavot, les mucilages, le beurre & la crême de lait, l'huile de lys & de camomille; le mica panis & autres cataplafmes émolliens; l'onguent d'althæa, l'album rhafis, le pompholix & le populeum; le cérat de Galien, & l'emplâtre de blanc de baleine. 3°. Les *déterfifs*, comme la décoction d'orge, des plantes vulnéraires, de l'ariftoloche, des feuilles de noyer, &c. les eaux de Balaruc, de Plombieres, de Barege, du Mont-d'Or, de la Motte, & quelques autres thermales; le mondificatif d'ache, l'onguent Apoftolorum; le baume verd, celui d'Arceus, &c. 4°. Les *defficatifs* & les *cathérétiques* propres à délivrer les ulceres des humidités fuperflues, & à détruire les chairs baveufes & les callofités; tels font l'eau de chaux, l'iris de Florence, la fabine, l'ochre, la craie, la cerufe, la litharge, la tuthie, l'alun calciné, les précipités; l'onguent ægyptiac, le pompholix, le baume verd, la teinture de myrrhe & d'aloës; l'eau phagédénique, le collyre de Lanfranc, l'huile de camphre; la pierre à cautere, l'infernale, les cachets, l'emplâtre de Nuremberg, &c. 5°. Les *aftringens* qui peuvent remédier à la fuppuration trop abondante, & à l'hémorragie; on donne cette propriété aux rofes rouges, aux balauftes, à la prêle, à l'écorce de grenade, au fang de dragon, au bol, à l'alun, au vitriol; à l'eau ftiptique & à celle de rabel; au cérat de pierre calaminaire, &c. On oppofe encore à l'hémorragie l'agaric, la ligature, la compref-

ULCUS ET FISTULA.

ULCUS ET FISTULA.

sion, &c. Tels sont les topiques dont on use le plus familiérement pour les plaies, mais on doit éviter leur trop fréquente application; car on convient aujourd'hui qu'il faut panser rarement les plaies, non seulement pour ne les pas trop exposer à l'impression de l'air; mais encore pour ne pas interrompre l'opération de la nature, toujours plus sûre que celle de l'art. On a vu quelquefois qu'un cautere appliqué à la partie opposée, lorsque l'ulcere n'étoit point entretenu par la carie, avoit très-bien réussi; on change à la vérité un ulcere contre un autre; mais l'avantage est du côté de celui qu'on place où l'on veut, & auquel on donne des bornes.

Les *ulceres calleux*, les *fistuleux*; comme ceux qui sont avec *carie*, ou *gangrene*, ont besoin de la main du chirurgien: il faut pour les premiers consumer les *callosités* avec les *scarrotiques*: on ne sçauroit se dispenser de découvrir le fond des fistuleux, pour y porter le remede convenable: les injections sont sans doute très-utiles pour les ulceres sinueux & les *fistules*; mais il est rare qu'on en vienne à bout par ce moyen: on doit recourir à l'incision, pour aggrandir leur entrée & en appercevoir le fond; il faut consumer les callosités avec les cathérétiques; faire exfolier les os cariés, &c. Nous parlerons plus en détail de ce traitement, dans les articles de la fistule à l'anus, & de la lacrymale. On attaque la *carie* avec le cautere actuel, avec la rugine, avec l'euphorbe, & autres remedes que nous rapporterons en son lieu. On combat la *gangrene* par des scarifications jusqu'au vif, avec l'esprit de vin camphré & autres spiritueux, dont nous ferons mention dans son article. On est enfin souvent obligé d'en venir à l'*extirpation* ou à l'*amputation* pour les *ulceres cancéreux*, comme pour ceux qui sont accompagnés de *carie* & de *gangrene*.

Quelque efficaces que puiſſent être tous ces ſecours, ils deviennent inutiles, ſi l'on ne s'applique à découvrir le vice originaire, ou acquis, qui entretient les ulceres, & ſi on ne l'attaque par des remedes internes : on peut connoître le vice ſcorbutique, le vérolique & le ſcrophuleux; mais il y a d'autres états plus difficiles à découvrir, qui n'y mettent pas moins d'obſtacle; & cette conſidération ne regarde pas plus les ulceres, que les autres maladies, dont les complications cauſent toujours beaucoup d'embarras. Il ſeroit donc inutile de rapporter ici tous les remedes internes, qu'on peut faire entrer dans le traitement des ulceres; on peut les tirer des autres articles; & il nous ſuffira d'indiquer dans celui-ci, ceux dont on uſe le plus ſouvent; tels ſont la *ſaignée ;* (on ſçait qu'elle eſt propre à appaiſer la phlogoſe & l'éréſypele, qui environnent ſouvent les plaies) les *vomitifs* & les *purgatifs*, dont la bonne adminiſtration aſſure le ſuccès des autres remedes. Après cette préparation, le lait, les crêmes d'orge, de riz, & autres *adouciſſans*, ſont ſouvent mis en uſage : on en fait auſſi beaucoup des *délayans*, des *tempérans* & des *dépurans*, comme du petit lait, des eaux acidules minérales, de la patience, de la chicorée, de la fumeterre, du creſſon, des écréviſſes, &c. On ne doit pas ſur-tout négliger l'uſage intérieur des *vulnéraires* & des *déterſifs*, comme de l'hypericum, de l'aigremoine, de la bugle, de la pervenche, de la verveine, du pied de lion, & autres plantes de cette qualité; du miel, de l'eau de chaux, des baumes naturels & artificiels, & de toutes les eſpeces de térébenthines : on peut mettre dans cette claſſe les *eaux* de Bonnes, celles de Barege, du Mont-d'Or, d'Aix-la-Chapelle, & autres *thermales*. On a employé encore avec ſuccès l'eſquine, la ſalſepa-

ULCUS ET FISTULA.

ULCUS ET FISTULA.

reille, les viperes, l'antimoine diaphorétique, & autres *remedes qui poussent vers la peau* : on n'a pas oublié les *cordiaux*, les *absorbans*, les *apéritifs*, les *fondans*, &c. Les praticiens instruits sçavent assez connoître les cas qui demandent quelqu'un de ces remedes ; & il suffit de les leur mettre sous les yeux. Nous avons dit qu'il falloit bien se garder de vouloir guérir les anciens ulceres, que les vieillards portent aux jambes ou ailleurs ; il faut au contraire, lorsqu'ils paroissent se dessécher, avoir l'attention de les renouveller avec la gentiane, l'iris de Florence, les cantharides, &c.

BUBO.

C'est une tumeur inflammatoire circonscrite, accompagnée le plus souvent de douleur, de chaleur & de pulsation : elle a son siége dans les *glandes*, tant des aines que des aisselles, du col, &c. On distingue trois sortes de *bubons*, sçavoir, le *simple*, le *vénérien* & le *pestilentiel*, auxquels on peut ajoûter le *scorbutique* & le *scrophuleux*, beaucoup plus rares, ordinairement squirreux, & qui ne sont gueres placés aux aines. Le *bubon simple*, qui approche de la grosseur d'un œuf, occupe ordinairement les glandes inguinales, & rarement les axillaires : il est souvent accompagné de la fiévre, & se termine le plus souvent sans secours, & assez promptement par la résolution ; mais dans quelques-uns il est long-tems à se résoudre ou à suppurer, & dégénere même en fistule : les enfans & les jeunes gens y sont assez sujets. Le *bubon vénérien*, qui varie beaucoup, tant par ses progrès, que dans sa durée, ne vient qu'aux aines, & après un commerce impur : il occupe une ou plusieurs glandes, tantôt d'un seul côté, tantôt des deux ; & sa grosseur excede quelquefois celle du poing : ce bubon

BUBO.

eſt d'autant plus aiſé à guérir, qu'il approche du phlegmon ; mais s'il participe de l'œdeme & du ſquirre, il eſt très-rebelle, & peut dégénérer, par un mauvais traitement, en fiſtule ou en cancer : c'eſt un ſymptome certain de vérole, s'il paroît long-tems après le commerce avec une femme infectée, c'eſt-à-dire, après pluſieurs mois, ou pluſieurs années : mais s'il ſe manifeſte plutôt, je veux dire, après quelques jours du commerce ſuſpect, il ne donne, quoi qu'on en diſe, aucune certitude de la vérole. Il eſt très-important d'obſerver, à l'occaſion du bubon vénérien, que la douleur vive de l'uretre dans la gonorrhée ou la ſtrangurie violente, peut exciter aux glandes inguinales un gonflement qui ne manque pas de ſe diſſiper, lorſque la douleur ceſſe : on ſçait que les douleurs du bras & de la bouche produiſent tous les jours le même effet ſur les glandes du col & des aiſſelles : combien de fois n'a-t-on pas traité cet engorgement paſſager des glandes inguinales, pour le bubon dont nous parlons, dont les ignorans ont regardé la guériſon toujours prompte, comme un rare effet de leurs remedes ? On a encore pris quelquefois la hernie crurale pour un bubon ; on a même eu la témérité d'en faire l'ouverture, au grand détriment des malades : le premier aſpect eſt ſouvent le même ; mais la tumeur que forme le déplacement du boyau, eſt toujours plus réguliérement ſphérique, & ſa baſe eſt plus étroite ; elle cede d'ailleurs au tact, puiſqu'on a la liberté de la faire rentrer ; circonſtance qui ne laiſſe aucun doute ſur ſon caractere. Le *bubon peſtilentiel*, outre les aines & les aiſſelles qu'il attaque le plus ſouvent, ſe montre encore ſous les oreilles, au col, à la poitrine & ailleurs : les ſignes qui appartiennent à la maladie dont il eſt le ſymptome, le diſtinguent aſſez des autres eſpeces :

Bubo. il faut cependant remarquer que la peau, dans celui-ci s'enflamme ; ce qui n'arrive ni au ſimple, ni au vénérien ; que ſa chaleur eſt brûlante ; que la tumeur eſt le plus ſouvent inégale, ou chargée de puſtules noires ou gangreneuſes, & que ſa baſe eſt entourée d'un cercle de différentes couleurs : on doit le regarder comme critique, lorſqu'il s'éleve, & ſuppure promptement ; mais dans tous les autres cas, il n'apporte aucun changement à la maladie : ſa rentrée enfin eſt mortelle. Les *bubons ſcorbutiques* & *ſcrophuleux* peuvent prendre l'aſpect des précédens ; & l'on auroit beaucoup de peine à les connoître, ſi l'on n'étoit conduit par les ſignes de la maladie principale, dont nous avons déja parlé.

Le traitement général des *bubons* differe peu de celui du phlegmon : le *ſimple* cede aux remedes les plus communs, & n'en demande le plus ſouvent aucun ; cependant on en rencontre quelquefois dont on vient à bout difficilement avec les plus puiſſans *ſuppuratifs*, & même les *ventouſes*. Le *bubon vénérien* demande des *ſaignées* & autres remedes généraux, propoſés dans l'article du phlegmon : on uſe auſſi en même tems des topiques *émolliens*, *réſolutifs* & *digeſtifs*, ſelon les différens états de la tumeur : le *mica panis* qu'on doit renouveller ſouvent, eſt peut-être pour les cas ordinaires le plus propre à remplir toutes ces vûes : on peut lui ſubſtituer pendant le jour l'emplâtre de diachilon gommé, lorſque les malades ſont obligés de ſortir de leur chambre ; il eſt même permis d'en continuer l'uſage, lorſque l'abſcès a été ouvert : mais ces topiques ſont inſuffiſans, ſi la tumeur eſt indolente, on a recours alors aux *ventouſes ſeches*, aux *véſicatoires*, & même au *cauſtique* : lorſqu'on a par ces moyens excité la ſuppuration, il eſt très-important de l'entretenir long-tems, c'eſt-à-dire, 30 ou 40 jours ;

c'eſt le plus ſûr des moyens qui peuvent garantir de la vérole, ſur-tout ſi l'on fait en même tems un prudent uſage du *mercure*, tant *extérieurement* par des légeres frictions, avec la pommade ordinaire ſur la partie même & aux environs de la tumeur, ou avec l'emplâtre de vigo, &c. qu'*intérieurement* par la panacée, le mercure doux, & autres préparations de cette eſpece : les *purgatifs* ménagés ſont utiles, & conviennent principalement lorſqu'il y a quelque ſalivation. On eſt enfin ſouvent obligé de traiter la vérole dans les formes, pour terminer les bubons fiſtuleux & ſquirreux : ces derniers même réſiſtent à ce traitement, s'ils acquierent un caractere carcinomateux ; ils n'admettent alors qu'une cure palliative, parce qu'il n'eſt gueres poſſible de les extirper. La ſuppuration n'eſt pas moins néceſſaire dans le traitement du *bubon peſtilentiel*, que dans celui des précédens : il faut même qu'elle conſume entiérement la glande ; on emploie dans cette vue, les moyens les plus connus : les *cataplaſmes émolliens* & *pourriſſans* terminent heureuſement ceux qui ſont beaucoup enflammés, qu'on ouvre avec la lancette dans le tems convenable ; mais l'emplâtre *diachylon* eſt plus approprié aux autres, qu'on attaque avec le *cauſtique*, lorſque leur maturité le permet : on excite enſuite, & l'on entretient la *ſuppuration* avec l'onguent d'althæa, le baſilic, le baume d'Arceus, &c. Nous ne parlerons pas des remedes internes, parce qu'il en eſt aſſez fait mention dans l'article de la peſte. Pour les *bubons ſcorbutiques* & *ſcrophuleux*, ils ſont ſoumis à la méthode générale, & aux remedes internes, que nous avons propoſés dans les articles du ſcorbut & des écrouelles

BUBO.

CARBUNCULUS VEL ANTHRAX.

On désigne par ces noms une tumeur inflammatoire & gangreneuse, d'un rouge vif; brûlante & très-douloureuse, plus ou moins saillante, mais souvent applatie : elle est ordinairement précédée ou accompagnée d'une ou plusieurs pustules qui noircissent bientôt, & se sphacelent : la base de cette tumeur est entourée d'un cercle enflammé & luisant, livide, noirâtre ou violet, & chargé quelquefois de phlyctenes : le sphacele qui fait le caractere de cette tumeur, s'étend bientôt, tant en largeur qu'en profondeur, si l'on ne prend pas des mesures convenables pour l'arrêter. Le charbon ne présente quelquefois que des pustules vésiculaires, rassemblées sur une base commune, & qui s'enflamment bientôt, mais sans beaucoup d'élévation. Je ne sçais si l'on ne pourroit pas rapporter à la maladie dont nous parlons, ces *exanthemes gangreneux*, qui paroissent quelquefois, tant dans la petite vérole que dans la fiévre maligne. Le caractere du charbon est de ne point suppurer, & de se gangrener; & ce n'est qu'après la chute de l'escarre, qui laisse un ulcere plus ou moins profond, qu'on peut obtenir quelque suppuration : cette tumeur est ordinairement un symptome de la peste, ou de la fiévre maligne; elle est presque toujours accompagnée d'une fiévre très-forte, & d'accidens les plus graves : on regarde dans ces cas le *charbon*, comme l'éruption la plus redoutable; on craint sur-tout celui qui paroît au visage, au col & à la poitrine; on n'est pas moins alarmé du charbon qui tient aux glandes, aux parties tendineuses & aux membranes : il est reputé mortel, lorsqu'il occupe la bouche ou le pharynx. L'ouverture des cadavres a appris que les visceres n'en étoient pas exempts; on en a

vu à l'estomac, aux intestins, aux reins, à la vessie, &c. on juge bien qu'il y a alors peu de ressource. On donne encore le nom de *charbon* à une *sorte de furoncle* qui vient très-rapidement, & qui noircit vers la pointe, où il se forme une escarre plus ou moins étendue; on l'appelle dans les provinces méridionales, où il est assez fréquent, *charbon provençal :* il est ordinairement sans fiévre. Ce n'est quelquefois qu'une vessie enflammée, dont la phlogose fait cependant une assez large base : quoiqu'il soit incomparablement moins à craindre que le pestilentiel, il ne laisse pas cependant d'être quelquefois dangereux. La rentrée de l'un & de l'autre est redoutable, on la juge même mortelle pour le pestilentiel, & quelques autres d'un mauvais caractere. CARBUNCULUS VEL ANTHRAX.

On se propose dans le traitement du charbon, de fixer la gangrene, & de faire détacher l'escarre des parties saines : c'est dans cette vue qu'on fait, sans perdre de tems, des *scarifications* jusqu'au vif, & qu'on applique le mica panis, ou tout autre cataplasme émollient : il est quelquefois nécessaire de placer un *caustique* au milieu des incisions qu'on est souvent obligé de renouveller. On use ensuite des cataplasmes *maturatifs* & *anti-putrides*, où l'on fait entrer le poivre, la thériaque, &c. Plusieurs mêlent la poudre de la pierre à cautere, avec l'onguent basilicum, ou ægyptiac. Le beurre d'antimoine est encore très-propre à détacher l'escarre, dont il est bon quelquefois de prévenir la chute, en l'enlevant avec le scalpel : lorsque la croûte est tombée, on traite l'ulcere selon la méthode ordinaire ; c'est-à-dire, avec l'onguent ægyptiac, le mondificatif d'ache, le baume de Metz, &c. Les *digestifs* & les *déterfifs* doivent être souvent animés avec les spiritueux, lorsque l'ulcere est menacé de gangrene ; l'eau-de-vie camphrée, la teinture de

CARBUNCULUS VEL ANTHRAX.

myrrhe & d'aloës, l'eau phagédénique, le baume d'Arceus, l'onguent de ſtyrax, &c. ſont dans ce cas les *anti-putrides* les plus employés. On ſe ſervoit très-communément autrefois du *cautere actuel ;* il paſſe même encore parmi les plus experts pour le moyen le plus ſûr, & le plus propre à fixer la mortification ; cependant je ne ſçais par quelle raiſon on n'en fait preſque pas d'uſage : nous ne nous arrêterons pas aux remedes internes, parce qu'ils doivent être tirés des articles de la peſte & de la fiévre maligne. Pour ce qui regarde le *charbon provençal*, il demande quelquefois la *ſaignée*, comme les autres remedes généraux : les *cordiaux* peuvent y être utiles : les topiques que nous venons de propoſer, lui conviennent auſſi : on n'a cependant beſoin pour la plûpart, que du *mica panis*, ou de tout autre *cataplaſme émollient* & *pourriſſant ;* mais lorſque la tumeur ne ſe diſpoſe pas à la ſuppuration, on doit uſer de *ſcarifications*, du *beurre d'antimoine*, & autres *cauſtiques*, dont nous avons fait mention.

FURUNCULUS ET EPINYCTIS.

Tout le monde connoît le *clou*, ou le *furoncle ;* on ſçait qu'il y en a de pluſieurs groſſeurs ; mais qu'il n'excede gueres celle d'un œuf de pigeon ; qu'il a ſon ſiége dans le corps graiſſeux, que la chaleur & la douleur qui l'accompagnent, tourmentent beaucoup les malades, ſur-tout s'ils en ont pluſieurs à la fois, ou s'ils ſe ſuccedent les uns aux autres. Le furoncle ſuppure ordinairement, & s'ouvre de lui-même ; mais ſon pus, dans la plûpart, perd ſa fluidité, & ſort en forme de bourbillon épais & viſqueux. Cette tumeur inflammatoire eſt quelquefois d'un mauvais caractere, & accompagnée de la fiévre ; elle eſt telle, lorſqu'elle participe du ſcorbut & de la vérole ;

cependant elle est rarement dangereuse ; si ce n'est que la violence de la douleur fait tomber quelquefois les enfans en convulsion. L'*epinyctis* est une pustule rouge ou livide, très-douloureuse, de la grosseur au plus d'une feve, dont la base enflammée a plus ou moins d'étendue : elle suppure comme le furoncle ; mais il n'en sort gueres que de la sanie : on voit souvent plusieurs de ces pustules à la fois ; elles sont alors plus petites : j'en ai observé sur la poitrine, qui ressembloient aux grains de la petite vérole. Il paroît que le caractere essentiel de ces pustules, est de naître, & de causer des douleurs très-vives pendant la nuit, & de ne suppurer qu'imparfaitement : cependant elles ne sont pas plus à craindre que le furoncle. Il y a une autre sorte de pustule qui ressemble assez à l'épinyctis, & qu'on nomme *terminthe* ; parce qu'on croit pouvoir la comparer au fruit du térébinthe, tant à cause de sa forme, qu'à cause de sa couleur noirâtre : cette pustule affecte le plus souvent les jambes ; elle est enflammée comme l'épinyctis, & ne rend aussi que de la sanie. Ces sortes de pustules, quoique peu connues, ne sont pas rares ; & il n'y a point de praticien qui ne les ait rencontrées plusieurs fois.

FURUNCULUS ET EPINYCTIS.

Le *furoncle* demande peu de remedes ; les onguens ou les emplâtres *émolliens* & *digestifs*, sont presque les seuls dont on ait besoin ; tels sont l'onguent de la mere, l'emplâtre diachylum gommé, celui de blanc de baleine, de l'abbé de Grace, & autres qu'on continue à employer jusqu'à parfaite guérison. Lorsque le furoncle est très-douloureux, & qu'il excite la fiévre ; on a recours à la *saignée*, sans négliger les *délayans*, les *tempérans*, & même les *laxatifs* : on use alors des cataplasmes relâchans & digestifs, comme du mica panis & autres : nous avons dit que le furoncle suppuroit facilement, &

FURUNCULUS ET EPINYCTIS.

qu'il s'ouvroit de même ; aussi a-t-on rarement besoin de l'*incision* & du *caustique*. On peut prévenir ses *fréquens retours*, auxquels bien des gens sont exposés, par les remedes généraux, qui doivent être suivis des *rafraîchissans*, des *dépurans*, & même des *diaphorétiques :* on a éprouvé dans cette occasion l'utilité des *purgatifs* réitérés : on a encore tiré de grands avantages du *bain*, de l'usage du *lait*, des *eaux minérales*, &c. Les topiques dont nous venons de faire mention, peuvent être appliqués à l'*épinyctis* & au *terminthe ;* mais on en use peu, lorsque ces pustules sont étendues & nombreuses, on se contente alors de les adoucir avec la *crême* de lait, les pommades les plus simples, l'*album rhasis*, &c. Pour les *remedes internes*, qui ne different point de ceux du furoncle, on peut dire qu'ils sont ici plus nécessaires, parce que ces pustules reconnoissent presque toujours un vice dans le sang ou dans les humeurs.

ŒDEMA ET EMPHYSEUMA.

On dit que l'*œdeme* est une tumeur molle & indolente, qui reçoit l'impression des doigts ; mais il n'a pas échappé aux praticiens attentifs, qu'on en rencontre des durs & des douloureux, qui ne retiennent pas la marque qu'on leur imprime. Il n'est aucune partie qui ne puisse être attaquée d'œdeme ; mais il occupe principalement les paupieres, le visage, les mains, les bras, les pieds & les jambes, d'où il se répand quelquefois sur toute l'habitude du corps, sous le nom de leucophlegmatie. C'est la suite assez ordinaire des pertes de sang, des fiévres intermittentes, & autres maladies, tant aigues que chroniques : les ligatures & la compression le produisent aussi ; on voit souvent le visage bouffi par le gonflement des parotides ; & les jambes gorgées dans

dans le dernier tems de la grossesse, par le volume de la matrice : on juge bien qu'on a peu à craindre de ces sortes d'œdemes accidentels ; mais il n'en est pas de même de celui qui est à la suite des maladies chroniques, & qui est souvent l'avant-coureur de l'anasarque, ou de toute autre hydropisie. On peut vivre long-tems avec les *jambes œdémateuses*, surtout lorsque la chaleur du lit ou la situation horizontale en dissipent l'enflure ; mais lorsque l'engorgement & la tension sont extrêmes, il s'y forme une phlogose érésypelateuse, & il s'y éleve même des phlyctenes qui menacent la partie de gangrene. Nous avons dit que l'œdeme pouvoit participer du phlegmon, de l'érésypele & du squirre ; il est inutile d'ajoûter que ces complications le rendent plus fâcheux.

ŒDEMA ET EMPHYSEUMA.

L'*emphyseme* est une tumeur flatueuse, ou une *boursoufflure élastique*, qui ne retient point l'impression des doigts : on y remarque une sorte de transparence, & souvent de la rougeur & de l'inflammation : il est quelquefois *universel*, lorsqu'il y a une plaie pénétrante dans la poitrine, ainsi qu'après la fiévre maligne & quelques autres maladies graves. Le *partial* occupe le plus souvent les paupieres, les parties génitales de l'un & de l'autre sexe, les genoux, &c. il est ordinairement peu à craindre. On ne doit pas prendre pour emphyseme ces *vessies* transparentes remplies, de sérosité, qu'on nomme tantôt *hydatides*, tantôt *phlyctenes ;* telles sont celles qui paroissent sur l'érésypele, sur les parties menacées de gangrene ; après la brûlure, ou l'application des cantharides ; après une compression réitérée, & dans plusieurs autres cas : il est vrai qu'elles se rencontrent souvent avec l'emphyseme qui attaque les paupieres, le prépuce & la vulve, ou on leur donne le nom de *crystallines*.

ŒDEMA ET EMPHYSEUMA.

L'*œdeme* qui tient à quelque accident, n'a gueres besoin de remedes; mais celui qui reconnoît un vice intérieur, tant dans les solides que dans les liquides, exige de prompts secours. Les *stomachiques* & les *fortifians;* les *apéritifs*, les *diurétiques*, les *purgatifs hydragogues*, & les *sudorifiques* sont les remedes les plus usités; nous les avons exposés dans l'article de l'hydropisie; mais on ne doit pas négliger les *topiques résolutifs* & *fortifians;* tels sont la décoction d'absynthe, de sauge, de romarin & de fleur de sureau, dans le vin; l'eau-de-vie; l'esprit de sel ammoniac, la lessive de cendre de sarment, & enfin les fomentations où l'on fait entrer les roses rouges & les balaustes, l'alun, la boule de mars, &c. Quelques-uns estiment beaucoup le cataplasme de feuilles d'yéble & de sureau pilées, avec l'esprit de vin : on s'est encore bien trouvé quelquefois pour l'enflure des jambes, de porter des bas de peau de chien, ou de faire appliquer un bandage qui comprime également toutes les parties qui sont le siége de l'œdeme. On a quelquefois dégorgé la partie, lorsque l'enflure est à un certain point, par des mouchetures, ou des légeres scarifications, qu'on fomente ensuite avec l'eau vulnéraire, ou avec l'eau-de-vie camphrée, lorsqu'on craint la gangrene, dont les vérolés, les scorbutiques & les scrophuleux sont menacés : l'œdeme phlegmoneux, l'érésypelateux & le squirreux demandent des remedes combinés. Le traitement de l'*emphyseme* differe peu de celui que nous venons de proposer : on y emploie les *topiques aromatiques*, *résolutifs*, *discussifs*, & *astringens;* tels que la sauge, le romarin, la lavande; les fleurs de camomille & de sureau, les roses rouges & les balaustes; le sumac, & l'alun; l'eau de chaux simple ou impregnée de sel ammoniac, l'esprit de vin camphré, l'emplâtre de baies de laurier, &c.

Les remedes internes sont aussi à-peu-près les mêmes ; ils roulent sur les *purgatifs*, les *diurétiques*, les *diaphorétiques*, les *toniques*, &c.

SCIRRHUS ET CANCER.

Le *squirre* est, comme on le sçait, une tumeur dure & indolente, qui se forme lentement, sans altération à la peau : elle peut avoir son siége dans toutes les parties ; mais elle occupe communément les glandes : le tems la desseche, la rend calleuse, & même plâtreuse. Outre les mammelles, où le squirre est assez familier ; les paupieres, la bouche, le col, les aisselles, les aines & les testicules y sont très-exposés ; on en voit encore au dos, sur le ventre, aux cuisses, au poignet, &c. sans parler des parties internes, qui ne regardent pas cet article : nous avons dit que le phlegmon, le bubon, l'œdeme & plusieurs autres tumeurs pouvoient se convertir en squirre. Cette maladie est des plus rebelles, & le plus souvent incurable, sur-tout dans un âge avancé ; mais il y a plus de ressource pour les enfans & les jeunes gens. On a déja vu que le squirre étoit souvent le produit de la vérole, des écrouelles & du scorbut ; mais la mélancolie & les chagrins y disposent : les contusions y donnent très-souvent lieu ; tant que cette tumeur est insensible, & que la peau qui la couvre, conserve sa couleur naturelle, on n'a à craindre que l'incommodité qui peut résulter de son volume & de sa situation ; mais s'il survient quelque phlogose, de la démangeaison & des douleurs, il est très-dangereux qu'elle ne dégénere en *cancer :* on sçait que l'application des digestifs & des irritans donne quelquefois lieu à ce funeste changement. On connoîtra que cette tumeur a pris un *caractere cancéreux*, si elle devient bleuâtre ou livide ; si elle grossit en peu de jours, après

SCIRRHUS ET CANCER.

avoir été long-tems dans le même état; s'il s'y forme des inégalités; si les veines qui l'environnent, plus manifestes, deviennent noirâtres & variqueuses; si enfin les malades y ressentent de la démangeaison, des douleurs & des élancemens. Cependant le *cancer occulte* commence quelquefois par un tubercule de la grosseur d'un pois ou d'une féve, & reste long-tems dans cet état, sans faire des progrès sensibles: son accroissement se fait ensuite presque subitement, & devient tel que nous venons de le décrire.

Lorsque le squirre éprouve ce formidable changement; la peau se gerce & s'entr'ouvre: ces fentes s'aggrandissent par la sérosité virulente qui en découle, d'où il résulte un ulcere, qui est le premier dégré du *cancer manifeste*: il devient insensiblement plus douloureux, & exhale enfin une puanteur cadavéreuse: l'humeur qui en découle, est si caustique, qu'elle brûle même les linges: les progrès de cet ulcere sont tantôt lents, tantôt rapides; son fond produit des chairs fongueuses; ses bords qui portent toute sorte de couleurs, se tuméfient & se renversent: il s'étend sur toutes les parties voisines, en rongeant tout ce qu'il rencontre, & excite souvent des hémorragies mortelles: tout le monde connoît les affreux désordres qu'il excite au visage, & combien il le rend hideux. Le *cancer ulcéré* peut durer long-tems; les douleurs qu'il cause, lorsqu'il a jetté de profondes racines, sont si terribles & si insupportables, que les malades attendent la mort avec impatience: la fiévre lente, inséparable de cet état, souffre des exacerbations fâcheuses, & ne manque gueres de jetter dans le marasme ou la bouffissure. Non-seulement les tumeurs phlegmoneuses, les squirreuses & les écrouelleuses peuvent devenir carcinomateuses; mais encore les verrues, les tumeurs anomales, les simples

ulceres, &c. Tout le monde ſçait qu'on appelle le cancer du viſage *Noli me tangere*, & qu'on donne à celui des jambes le nom de *loup*.

SCIRRHUS ET CANCER.

Il peut réſulter de ce que nous avons dit, qu'il eſt quelquefois plus prudent de ne pas toucher au *ſquirre*, que d'entreprendre de le guérir ; mais cela ne doit s'entendre que de celui qui eſt invétéré, & qui ſe rencontre dans des ſujets cacheƈtiques, ou avancés en âge : dans les autres cas, il ne faut rien négliger ; quoiqu'on ſçache très-bien que la plus ſage adminiſtration des remedes eſt quelquefois infruƈtueuſe. Après les généraux, dont les différentes circonſtances réglent le choix ; on uſe des *tempérans*, des *apéritifs*, des *diaphorétiques*, & des *fondans* ; tels ſont le petit lait, la laitue, la chicorée, la bourrache, l'aigremoine, la fumeterre, le creſſon, la patience, le bruſcus, l'aſperge, l'eryngium, la garence, le nître, le ſel de Glauber, l'arcanum duplicatum, le tartre martial, l'antimoine diaphorétique, le cinnabre d'antimoine, le ſavon, l'æthiops minéral, l'aquila alba, le remede de Rotrou, &c. Les *purgatifs* réitérés ſont ici néceſſaires ; le ſené, la manne, la rhubarbe, le ſel d'epſom & de ſeignette, la magnéſie, la poudre cornachine, &c. y ſont les plus employés : les *abſorbans* ſont encore quelquefois utiles. On a vu les plus grands effets de tous les laits ; mais rien n'a égalé l'efficacité des *eaux minérales*, tant froides que thermales ; telles ſont celles de Vals & de Forges, celles de Bourbonne, des Bourbons, de Plombiere, de Vichi, du Mont-d'Or, de Balaruc, d'Aix-la-Chapelle, de Barege, & autres : les chaudes ont été auſſi employées extérieurement, tant en douche qu'en bain : on a même fait uſage de leurs boues, & ſur-tout de celles de Saint-Amand, qui ſont, je ne ſçais pour quelle raiſon, plus célébrées que les autres : on a

encore donné les bains domestiques, & il semble qu'on en a tiré quelque avantage. Nous ne parlerons pas ici des remedes de la vérole, des écrouelles & autres maladies, dont le squirre & le cancer, peuvent être le symptome.

SCIRRHUS ET CANCER.

Les remedes internes que nous venons de proposer contre le *squirre*, doivent être secondés par les topiques, qui seroient à leur tour impuissans, si les humeurs préparées ne se prêtoient à leur action : les *résolutifs* doivent être à juste titre les premiers employés ; mais il faut quelquefois leur associer les *relâchans*, qui rendent la tumeur plus pénétrable : les uns & les autres roulent sur le mica panis, les cataplasmes faits avec les herbes émollientes & les farines ; l'emplâtre de mucilage, celui de savon, le diachilon gommé, le diabotanum, l'emplâtre de cigue, & celui de vigo ; la pommade mercurielle, &c. S'il survient quelque *douleur* ou *démangeaison*, on peut les calmer avec le *nutritum* ou le *pompholix* : on ajoûte quelquefois l'opium à tous ces topiques ; mais cette pratique est dangereuse. Les frictions légeres sur la partie, peuvent être de quelque utilité : il paroît encore qu'on s'est bien trouvé de la vapeur de l'eau chaude & du vinaigre brûlé ; de celle du soufre ; du cinnabre, &c. dont il faut garantir la respiration. Les suppuratifs sont ici très-dangereux ; car on n'a vu que trop souvent qu'ils faisoient dégénérer la tumeur en cancer. Lorsqu'on a enfin éprouvé l'inutilité de tous les remedes ; on a encore la ressource de *l'extirpation*, si la situation & les adhérences de la tumeur ne s'y opposent pas.

Les remedes internes qui conviennent au *cancer*, tant occulte, qu'ulcéré, sont peu différens de ceux que nous venons de proposer ; tels sont les *délayans*, les *tempérans*, les *apéritifs*, les *diaphorétiques*,

les *fondans*, les *purgatifs* & les *abſorbans* ; mais il faut y ajoûter les *adouciſſans* & les *calmans*, comme le lait, le petit lait, la tiſane de la racine de fraiſier, de nymphæa, de guimauve ; les bouillons de veau ou de poulet ; les crêmes de riz, d'orge & d'avoine ; le blanc de baleine, le laudanum, le diacode, les gouttes anodines de Sydenham, &c. Tous ces ſecours, il faut l'avouer, ſont impuiſſans, ſi l'on n'attaque le vice local avec d'autres armes ; mais peu de gens ſçavent s'en ſervir : il n'eſt pas même toujours permis de l'entreprendre. Tous les auteurs, après *Hippocrate*, recommandent de ne pas toucher au cancer ; & l'expérience n'a que trop fait voir qu'on s'étoit ſouvent très-mal trouvé de ne pas ſuivre ce conſeil : en effet les émolliens, les réſolutifs & les ſuppurans, ſi utiles aux autres tumeurs, font ordinairement empirer celle-ci. Cependant eſt-il vraiſemblable qu'il n'y ait dans la nature aucun remede contre ce mal ? Comment le trouvera-t-on, ſi l'on s'interdit toute recherche, & toute tentative ? On riſquera d'abréger une vie triſte & languiſſante ; mais cet inconvénient, ſi c'en eſt un, peut-il balancer celui de livrer à une mort, peut-être moins prochaine, mais toujours très-aſſurée, tant de malheureux qui réclament le ſecours des médecins, & même des charlatans, qui, plus hardis ou plus téméraires, ſont quelquefois plus heureux ?

SCHIRRUS ET CANCER.

Je ne ſerois point éloigné du ſentiment d'*Hippocrate* pour les cancers occultes, que pluſieurs portent long-tems ſans incommodité, & qu'on peut effaroucher par des topiques ; mais je crois qu'on doit faire des tentatives ſur le cancer ouvert, puiſqu'on ne ſçauroit ignorer qu'il y a pluſieurs exemples de guériſon ; je n'en excepte pas même le cancer du viſage ; car j'ai vu guérir par un remede de char-

SCIRRHUS ET CANCER.

latan, qui n'étoit autre chose que la sabine, un ulcere cancereux au nez, qui l'avoit déja rongé en partie. Les topiques qui paroissent les plus propres à produire cet effet, selon les observations des meilleurs praticiens, sont, outre la sabine; l'alliaria, l'illecebra, l'absynthe, le geranium robertianum, &c. On a vu de bons effets du velar, tant appliqué en dehors, que pris intérieurement. L'arsenic & les autres *scarrotiques* ont été encore employés contre cette maladie, &, à ce qu'on assure, avec succès: l'infusion du dentellaria ou plumbago dans l'huile, est un topique fort vanté; mais je crois que le *cautere actuel*, dont les anciens se servoient très-fréquemment, est au-dessus de tout ce que nous venons de proposer: quoi, en effet, de plus propre à arrêter les effets d'un ulcere phagédénique, & à en détruire le germe! mais malheureusement il y a peu de gens portés à adopter ce remede, & encore moins d'assez capables pour le conduire. L'*extirpation* enfin de la tumeur, lorsqu'elle est possible, ou l'*amputation* de la partie entiere, comme de la mammelle, de la verge, &c. est le plus sûr de tous les moyens, si l'âge trop avancé du malade, ou sa mauvaise constitution, n'y forment pas d'obstacle; car ces opérations sont toujours infructueuses, lorsque le sang est vicié; & on n'a pas plutôt détruit alors un cancer, qu'on en voit repulluler d'autres, si l'on ne prévient cet accident par un ou plusieurs *cauteres*; & l'expérience a démontré plusieurs fois l'efficacité de ce secours.

Voilà quels sont les moyens de guérison, qui ont été les plus employés & les plus heureux; mais si les ciconstances ne permettent pas d'en user, on s'en tient aux *palliatifs*; telles sont les fomentations avec le lait & avec l'eau de frai de grenouille; l'application des pommes pourries, de la morelle,

du sucre de Saturne, du plomb brûlé dans l'huile d'œuf, d'une lame de plomb, d'une tranche de veau ou de toute autre viande de boucherie, d'un pigeon, ou tout autre animal ouvert en vie, &c. On ne craint même pas de faire entrer de l'opium dans tous ces topiques ; nous avons dit qu'on le donnoit aussi intérieurement, lorsqu'on manquoit d'autres moyens pour appaiser les douleurs, quelquefois plus cruelles que la mort même.

ANEVRISMA ET VARICES.

On sçait que l'*anévrisme* est une tumeur formée par la dilatation de l'artere, ou par l'extravasation du sang, à laquelle son ouverture donne lieu : qu'on appelle le premier *vrai ;* & qu'on donne le nom de *faux* à l'autre. La tumeur dans le vrai, est plus ou moins circonscrite, & cede ordinairement au tact ; mais elle est rénitente, lorsqu'elle est parvenue à une certaine grosseur : la peau qui la recouvre ne souffre dans les premiers tems aucune altération ; mais elle rougit & s'enflamme dans la suite, & se fend même quelquefois avec l'artere ; d'où il résulte une hémorragie mortelle. La pulsation manifeste dans l'un & l'autre anévrisme, les distingue assez des autres tumeurs ; mais il peut arriver que ces dernieres situées sur les arteres en transmettent les battemens ; & les meilleurs connoisseurs y ont été trompés plus d'une fois. Il paroît que cette dilatation, quelquefois énorme, de l'artere vient de l'érosion, ou déchirement de quelqu'une de ses tuniques ; le tube, dans le lieu où la poche s'est formée, contient différentes couches de sang desséché : lorsqu'elles sont multipliées & que la tumeur est devenue par son volume plus considérable, on y découvre moins de pulsation. On a vu des anévrismes occupant le col, & une par-

ANEVRISMA ET VARICES.

tie de la poitrine, qui contenoient plus de quatre livres de ſang, tant deſſéché, que grumelé ou liquide. L'aorte, les ſouclavieres, les carotides, les axillaires, les brachiales & les crurales en ſont le ſiége aſſez ordinaire; mais les plus communs paroiſſent au col, aux environs du ſternum & des clavicules. L'anévriſme fait quelquefois des progrès aſſez rapides; mais le plus ſouvent il dure des années.

Perſonne n'ignore que la *piquure de l'artere* du bras par la lancette donne lieu à l'*anévriſme*, ſi l'on ne le prévient par une bonne compreſſion. Lorſque l'artere n'eſt qu'entammée, ſans être percée, il s'y forme un *anévriſme vrai*; mais ſi elle eſt ouverte, il en réſulte un *anévriſme faux*, c'eſt-à-dire, une tumeur plus étendue, & qui eſt hors de l'artere : ce dernier eſt accompagné d'une ſorte de fluctuation ou de frémiſſement; & les pulſations y ſont moins manifeſtes : la peau devient livide par le ſang extravaſé qui y donne lieu; de-là vient que cette tumeur eſt quelquefois ſuivie d'inflammation & de gangrene. On ſent bien, ſans que je le diſe, que le *faux* doit ſe former en très-peu de tems; au lieu que l'accroiſſement du *vrai* ſe fait, comme nous l'avons dit, aſſez lentement. L'anévriſme eſt apparent, lorſqu'il n'a pas ſon ſiége dans le tronc de l'aorte inférieure : celui qui eſt caché dans la poitrine, & qui carie toujours les os voiſins, eſt aſſez commun; il excite des palpitations, des oppreſſions, des défaillances, & ſe termine, comme nous l'avons dit ailleurs, par la mort ſubite. Tous les efforts qu'on fait, ſoit en ſautant, ou en portant des fardeaux; ſoit en touſſant, en éternuant, en criant, en vomiſſant, en allant à la chaiſe, ou en accouchant, donnent lieu aux anévriſmes : ils viennent encore après les contuſions, les plaies, &c. Ceux des groſſes arteres, quelque viſibles qu'ils

foient, font incurables; mais on peut remédier aux autres, lorfqu'ils font dans une fituation favorable.

ANEVRISMA ET VARICES.

Les *varices*, qui ont quelque rapport avec l'anévrifme, font des tubercules mols, livides ou noirâtres, ordinairement irréguliers, que la preffion peut faire difparoître, mais qui reviennent bientôt, lorfqu'elle ceffe : ils font fitués dans le cours des veines qui rampent fur les jambes, fur les cuiffes, fur le bas-ventre, &c. Les *hémorrhoïdes* dont nous parlerons ailleurs, font des efpeces de varices : il s'en forme auffi le long des vaiffeaux fpermatiques, fous le nom de *varicocelle :* on trouve encore des varices à la veffie, au poumon, au cerveau & autres parties internes. Tout le monde fçait qu'elles font formées par l'arrêt du fang, qui excite communément ces dilatations vers les valvules des veines : il paroît fouvent des varices à la fin de la groffeffe, ou après les accouchemens laborieux; mais elles fe diffipent, la caufe ceffant : les violens efforts, les chutes, les ligatures, ou toute autre compreffion, peuvent y donner lieu : elles attaquent encore affez fréquemment les hypocondriaques, & ceux dont les vifceres du ventre font obftrués. Les petites font rarement incommodes, mais elles deviennent très-douloureufes en groffiffant : on en a vu qui contenoient jufqu'à deux livres de fang, & qui étoient de la groffeur de la tête d'un enfant. Elles s'ouvrent quelquefois d'elles-mêmes, & excitent des hémorragies dangereufes; & les plaies qu'elles laiffent peuvent dégénérer en ulcere malin.

La *compreffion* par un bandage convenable, garni d'une pelotte ou d'une plaque, eft tout ce qu'on peut oppofer de mieux à un *anévrifme* vrai & récent, placé au bras, à la jambe, à la tête, ou fur les côtes; mais on n'en peut pas ufer pour

ANEVRISMA ET VARICES.

ceux du col, ni pour ceux qui sont logés dans la poitrine, quoiqu'ils soient saillans au dehors : les *stiptiques*, comme le blanc d'œuf, l'alun & autres, sont très-propres à favoriser les effets de la compression. On applique sur l'*artere* ouverte ou entamée par la saignée un tampon de charpie, où de papier mâché; l'agaric y est aussi très-convenable ; le tout doit être assujéti par un bon bandage ; mais il ne doit pas être trop serré dans la crainte de l'œdeme, des échimoses & des phlogoses, qui peuvent attirer la gangrene : on tâche alors d'y remédier par des embrocations spiritueuses & par la chaleur. Tout le monde connoît l'*opération* qu'on pratique sur les anévrismes du bras, qui convient également à ceux de la jambe, & à quelques autres : elle consiste à emporter la partie de l'artere tuméfiée, qu'on a mise auparavant entre deux ligatures, ayant placé un tourniquet du côté que vient le sang : mais le succès n'en est pas toujours heureux ; & il est arrivé quelquefois, qu'après avoir extirpé l'anévrisme, on a été obligé d'amputer le bras, qui, privé de sang, étoit tombé en gangrene. Lorsque la grosseur ou la situation de l'anévrisme ne permettent pas d'employer les moyens qu'on vient de proposer, on n'a de ressource que dans la *cure palliative*, qui ne roule gueres que sur les *saignées* & un grand *régime*.

Pour les *varices* ; les *saignées* & l'application des *sangsues* ; les *laxatifs*, les *délayans*, les *tempérans* & les *apéritifs* sont les remedes dont on a usé avec le plus de succès ; mais il est rare qu'on puisse se passer du traitement chirurgical, qui differe peu de celui qui convient à l'anévrisme. La *compression* fait ordinairement disparoître les varices, & peut même les guérir, lorsqu'on a l'art de la rendre continue, & qu'on en aide l'effet par

l'application des *emplâtres aſtringens ;* des compreſſes trempées dans l'*eau alumineuſe*, dans le *blanc d'œuf*, dans le fort *vinaigre*, ou toute autre liqueur fortifiante : il eſt quelquefois néceſſaire d'uſer auparavant des *topiques relâchans* & *huileux*, lorſque la communication entre le ſac & le canal, eſt interceptée. Mais les *groſſes varices*, les *anciennes* qui ne cedent point à la preſſion, & qui excitent de grandes douleurs, ou menacent d'une rupture prochaine, ne peuvent être guéries que par l'*opération* qui ſe fait de deux manieres : la premiere conſiſte à ouvrir la tumeur pour la vuider ; ayant eu ſoin auparavant de comprimer la veine qui y porte le ſang, & à traiter enſuite la plaie, ſelon les régles de l'art : la ſeconde eſt l'extirpation de la tumeur, qu'on pratique avec plus de facilité & moins de danger, que dans l'anévriſme. Quelques-uns ont uſé du beurre d'antimoine & autres *cauſtiques :* d'autres y ont appliqué le *cautere actuel ;* & toutes ces méthodes ont eu leurs ſuccès.

ANEVRISMA ET VARICES.

TUMORES CYSTICI.

Toutes les eſpeces de *loupes*, les *tumeurs graiſſeuſes*, les *lymphatiques* & le *ganglion*, que nous embraſſons dans cet article, ne ſont pas les ſeules *tumeurs enkiſtées* qu'on ait obſervées : on ſçait que la *ranule*, le *goitre*, l'*hydrocele* & autres, qui occupent conſtamment les mêmes parties, que l'ordre que nous ſuivons nous oblige de ſéparer, ſont de la même nature. La *loupe*, que tout le monde connoît, & qui peut prendre ſa naiſſance dans toutes les parties du corps, contient différentes ſortes de matieres, qu'on compare à du miel, à de la bouillie & à du ſuif ; d'où viennent les noms de *meliceris*, d'*atherome* & de *ſteatome*,

TUMORES CYSTICI.

qu'on donne à ces tumeurs : il y en a encore qui renferment de la vraie graiſſe, même dans les corps les plus exténués ; on les appelle *tumeurs graiſſeuſes ;* elles viennent aſſez familiérement au dos & aux épaules : on rencontre encore dans quelques loupes des maſſes charnues ou ſpongieuſes, des ſubſtances cartilagineuſes, oſſeuſes, pierreuſes, & autres corps étrangers. Ces tumeurs croiſſent lentement, ſans douleur, & étendent inſenſiblement la peau ſans l'altérer : on en a vu du poids de cinquante livres : il y en a cependant qui s'enflamment & qui ſuppurent, ou qui crevent par la trop grande extenſion de leur enveloppe : quelques-unes deviennent cancéreuſes, ou dégénerent en ulcere fiſtuleux, qu'on ne peut terminer que par la deſtruction entiere du kiſte ; mais ces accidens dans les loupes anciennes, coûtent ordinairement la vie aux malades. Les *tumeurs enkiſtées* viennent non-ſeulement par toute l'habitude du corps, mais encore dans la poitrine & le bas-ventre, où nous avons dit qu'on en rencontroit aſſez ſouvent : celles de la tête, du col, du dos & des genoux ſont les plus communes. Les loupes dépendent preſque toujours d'un vice local, auquel les contuſions donnent ſouvent lieu ; mais elles peuvent être un produit du virus vérolique, ou de tout autre vice de la maſſe des humeurs : on les porte long-tems ſans incommodité ; cependant celles qui ſont placées ſur la trachée-artere, peuvent, en la comprimant, gêner la reſpiration : celles de la tête s'enflamment quelquefois ; les unes & les autres excitent la carie aux os, aux cartilages qu'elles touchent. *Talpa*, *natta*, *teſtudo* ſont différentes dénominations qu'on a données aux loupes de la tête ; mais ces diſtinctions ſont aſſez négligées.

Il y a une autre ſorte de *tumeur* enkiſtée, que

nous nommons *lymphatique*, moins commune que les précédentes ; qui eſt remplie d'une humeur limpide, & contient en même tems des *hydatides* ſans nombre, & même des vaiſſeaux lymphatiques, très-apparens dans la diſſection : elle peut ſe former, ainſi que les autres, ſur toutes les parties ; mais on la rencontre plus communément aux bras & aux mains : elle eſt plus dangereuſe & plus incommode que les loupes ordinaires, & même plus rebelle aux remedes. Le *ganglion* eſt un tubercule mobile & indolent, qui ne paroît gueres qu'à la main, au poignet & aux pieds : c'eſt une eſpece de ſac formé par l'écartement ou l'extenſion de la gaîne des tendons : il eſt ordinairement de la groſſeur d'une noiſette ; mais on en a vu qui avoient le volume d'un œuf de pigeon : la peau qui le couvre n'en reçoit pas la moindre altération : il contient une eſpece de gelée, qui paroît être de la nature du ſuc qui enduit les gaînes pour favoriſer le mouvement des tendons : le ganglion n'eſt point dangereux ; les efforts, la compreſſion, les coups, les chutes & la piquure y donnent ſouvent lieu : on prétend que les goutteux, les vérolés, les ſcorbutiques & les écrouelleux y ſont les plus ſujets.

TUMORES CYSTICI.

Les *loupes* naiſſantes peuvent céder aux *topiques réſolutifs ;* tels ſont le cataplaſme d'acetoſa & de racine de bryoine ; le diabotanum, l'emplâtre de vigo, celui de cigue, &c. mais toutes ces applications font peu d'effets ſur les groſſes loupes, & les anciennes : le ſeul moyen de s'en délivrer, eſt d'emporter le kiſte par l'*opération*, ou de le détruire par les *corroſifs* : l'un & l'autre parti ont leurs inconvéniens & leurs dangers, lorſque la loupe tient aux ſutures, aux tendons & aux ligamens, &c. Le *premier* eſt fort court ; mais il n'eſt bon, que lorſqu'on enleve le kiſte ſans le percer, ce qui

TUMORES CYSTICI.

demande une dextérité qu'on ne rencontre pas dans beaucoup de chirurgiens : le *second* est très-long ; & il seroit infructueux, si l'on manquoit de consumer tout le kiste ; sans cette condition, on doit s'attendre à un ulcere fistuleux : les gens de l'art sçavent qu'on ne doit pas appliquer le caustique, sans avoir auparavant ramolli la tumeur par les *cataplasmes* ou les *emplâtres rélâchans*. La *ligature*, lorsque la base étroite de la loupe le permet, est le plus sûr de tous les moyens, & le moins à craindre. Les loupes nombreuses supposent un vice dans les humeurs qu'il faut attaquer après les *remedes généraux*, par les *délayans*, les *tempérans*, les *dépurans*, les *apéritifs*, & même les *fondans*. On peut ordinairement *extirper* sans danger les *tumeurs graisseuses*, & c'est tout le traitement qu'elles demandent ; mais il est très-essentiel de n'en rien laisser, si l'on ne veut pas courir le risque d'un nouvel accroissement. Les *tumeurs lymphatiques* peuvent être traitées comme les ordinaires par l'*extirpation* ou le *caustique ;* mais les succès en sont encore plus incertains : la *douche des eaux thermales*, lorsqu'elles ne sont pas trop invétérées, peut être très-utile : les autres topiques paroissent superflus. On peut guérir les *ganglions* récens, en les *frottant*, en les *froissant*, en les *frapant*, ou en les *comprimant* fortement avec une *plaque de plomb*, fixée par un bandage convenable : on use encore de la gomme ammoniac, de l'emplâtre de vigo, du diabotanum & autres *résolutifs ;* mais tous ces topiques sont d'un petit secours, si l'on n'y joint la pression : l'*extirpation* & les *caustiques* sont enfin les derniers moyens ; mais il est rare qu'on y ait recours, non-seulement parce qu'on en connoît le danger, mais parce que cette tumeur ne mérite gueres un traitement chirurgical.

SARCOMATA

SARCOMATA, VERRUCÆ ET CORNUA.

Le *ſarcome*, dont les auteurs n'ont pas parlé avec beaucoup de clarté, eſt une tumeur charnue, compacte & ſolide, qui ne cede par conſéquent point au tact : elle eſt ordinairement immobile & indolente ; on n'y découvre aucun kiſte, & ſon accroiſſement ſe fait très-lentement. Le ſarcome peut prendre ſa naiſſance dans toutes les parties externes ; les internes, comme nous l'avons dit pluſieurs fois, n'en ſont pas exemptes : il a ſon ſiége le plus ſouvent aux yeux, aux joues, au dos, aux bras, aux cuiſſes, &c. On ne ſçauroit déterminer ni ſa forme ni ſa groſſeur ; on en a vu qui pendoit du dos juſque ſur les jarrets. Tout le monde connoît ces *excroiſſances de naiſſance*, qui reſſemblent, dit-on, aux fraiſes, aux meures, aux grains de raiſin, &c. Le *polype du nez* eſt un ſarcome dont nous parlerons ailleurs : on donne le nom de *ſarcocelle* aux excroiſſances des teſticules : on appelle *condylome*, *fic*, &c. celles qui ſont ſituées à l'anus : il s'éleve des bords & du fond des plaies des excroiſſances charnues, qu'on nomme *champignons ;* on ſçait qu'ils ſont très-fréquens aux plaies de la dure-mere, des parties aponévrotiques, &c. Le *ſarcome* qui vient à l'habitude du corps, eſt ordinairement ſans danger ; cependant il peut arriver qu'il s'enflamme, qu'il s'ulcere & qu'il ſe gangrene, ainſi que les autres tumeurs. Nous avons dit que les tumeurs enkiſtées renfermoient ſouvent des ſubſtances charnues ; mais ce ſeroit abuſer des termes, que de les ranger ſous cette claſſe.

Les *verrues* ou les *poireaux* ſont des eſpeces de ſarcome, trop communs pour qu'il ſoit beſoin de les décrire. Le viſage, le col & les mains en

font ordinairement le fiége. Lorfque ces excroiffances tiennent par une large bafe, on les appelle *verrucæ feffiles ;* celles qui ont un pédicule portent le nom de *verrucæ penfiles :* les unes & les autres jettent des racines plus ou moins profondes : elles ne font pas plus incommodes que dangereufes, & difparoiffent quelquefois fans qu'on s'en apperçoive ; cependant celles du nez, des paupieres & des levres peuvent devenir cancéreufes. On donne encore le nom de *poireau* à certains tubercules qui croiffent fur les parties génitales, & aux environs de l'anus ; mais ils font d'une autre nature. Les *cornes*, à ce qu'on prétend, font très-femblables, quant à leur forme & à leur dureté, à celles des animaux ; elles ne tiennent le plus fouvent qu'à la peau ; mais on en a vu qui pénétroient jufqu'aux os : cette difformité a été obfervée au vifage, au crâne, au dos, aux articulations, &c.

SARCOMATA, VERRUCÆ ET CORNUA.

On n'attaque gueres le *farcome*, que lorfqu'il incommode, ou par fa fituation, ou par fon volume : la *ligature* & le *biftouri* font, après les préparations ordinaires, les moyens qu'on y emploie : on a éprouvé bien fouvent que les *corrofifs* n'y réuffiffoient pas; peut-être fe font-ils rencontré avec de fâcheufes circonftances, comme lorfque la tumeur eft dure, livide, inégale & douloureufe ; lorfqu'elle tient aux articulations, aux parties tendineufes, &c. dans ces cas, on doit s'en abftenir, & même des autres moyens. On frotte les *verrues* avec le fuc de *chélidoine*, de *tithymale*, de *figuier*, de l'*herbe aux verrues*, &c. On les touche avec l'*huile de tartre par défaillance*, avec la diffolution du fel ammoniac, avec l'huile de vitriol, l'eau-forte, l'huile de camphre, l'efprit de fel, la pierre infernale, &c. On les expofe à la flamme du foufre ; on les couvre de l'emplâtre de vigo, &c. mais tous ces topiques

agiront foiblement sur les verrues, si l'on n'en a auparavant ébarbé la sommité avec un rasoir : on a usé quelquefois du cautere actuel ; mais il est dangereux d'offencer les parties voisines, surtout les membraneuses, les tendineuses & les ligamenteuses ; d'où il peut résulter de grands accidens. On emporte facilement les verrues qui ont un pédicule, tant par la *ligature*, qu'avec les ciseaux ; mais on ne peut pas user de ces moyens pour celles qui ont une large base : on les attaque par les topiques que nous venons de nommer, pourvu qu'elles ne soient ni livides, ni bleuâtres, ni douloureuses ; marques cancéreuses que portent quelquefois les verrues du nez, des levres & des paupieres : si ces tubercules enfin paroissent en grand nombre, on doit craindre un vice dans les humeurs, qui peut demander, après les *remedes généraux ;* les *dépurans*, les *diaphorétiques*, les *apéritifs*, les *fondans*, &c. Pour les *cornes* on ne connoît que l'*extirpation ;* ou le *caustique* dont on environne leur base : ces deux moyens réussissent assez bien, lorsque ces tumeurs ne tiennent qu'à la peau ; mais ils peuvent être dangereux, lorsqu'elles ont jetté des racines plus profondes.

ANIMALIUM MORSUS ET PUNCTURA.

Si quelqu'accident demande un prompt secours, c'est sans doute la *morsure des animaux*, tant *enragés* que *venimeux :* le moindre retardement dans leur application, peut coûter la vie au malade : tout ce qu'on a à faire dans ces occasions, regarde trois objets, 1° celui de faire sortir le poison de la plaie, de l'y envelopper ou de l'y détruire ; ce que l'on exécute par des *scarifications* qui dégorgent la partie du sang infecté ; par des *ventouses*, ou

ANIMALIUM MORSUS ET PUNCTURA.

par le *sucement* qui le pompent : par l'application des *graisses* ou des *huiles* propres à fixer le venin ; & enfin en *cautérisant* la partie, soit en y appliquant le fer chaud, soit en y brûlant de la poudre à canon : 2° celui de lui fermer l'entrée dans le sang : les *ligatures* bien serrées au-dessus de la blessure, lorsque la partie en est susceptible, est la seule chose, si l'on excepte l'*amputation* prompte de la partie blessée, qui puisse produire cet effet : 3° celui enfin de combattre le venin qui s'est glissé dans le sang, ou d'en faciliter l'évacuation : les moyens les plus connus & les plus approuvés roulent sur les *cordiaux* & les *alexitaires*, tels que la thériaque, l'orvietan, le mithridat ; les esprits & les sels volatils des animaux, comme de vipere, de corne de cerf & d'urine, l'eau de Luce ; & enfin les *diurétiques*, les *sudorifiques* & autres *évacuans*. Tel est en général le traitement, tant externe qu'interne, qui convient à la morsure des animaux ; on peut l'appliquer aussi à la piquure dangereuse de certains insectes ; mais on doit les varier, selon les circonstances : c'est le sujet du petit détail où nous allons entrer.

On sçait que l'homme, le chien, le loup, le chat, le cheval, le mulet, &c. sont les animaux les plus exposés à la *rage*, & qu'ils la communiquent par la *morsure* : nous réservons pour l'article suivant, ce qui regarde l'*hydrophobie* ; nous ne ferons mention dans celui-ci, que du traitement de la *plaie*, qui est sans contredit le plus sûr de tous les préservatifs. Le *cautere actuel* peut détruire promptement le venin que l'animal a laissé dans la plaie, mais peu de gens ont le courage de s'y soumettre ; on approche pour les plus timides le *fer rouge* le plus près qu'on le peut de la morsure, dans la vue de faire en plus de tems, ce qu'on pourroit exécuter dans

un inſtant : on brûle encore ſur la plaie de la *poudre à canon ;* mais ce feu ne paroît pas pénétrer ſi avant que celui du fer chaud. Quelques-uns ſe contentent de faire des *ſcarifications* profondes, ſur leſquelles on applique une *ventouſe* qui en pompe tout le ſang infecté : lorſque la configuration de la partie ne le permet pas, on tâche de la dégorger par la compreſſion réitérée ; car il ſeroit imprudent de la faire ſucer. Un des points principaux eſt d'entretenir cette *plaie ouverte* pendant longtems, au moins quarante jours ; quelques-uns l'ont pouſſé juſqu'à ſix mois : on doit même, lorſqu'on trouve la plaie fermée ; ce qui arrive promptement, ſi on l'abandonne à la nature ; on doit, dis-je, la rouvrir & la faire ſuppurer. Les *frictions mercurielles* aux environs ſont très-utiles ; mais elles regardent moins la plaie que la maladie qu'on a à redouter.

ANIMALIUM MORSUS ET PUNCTURA.

Le *venin* que la *vipere* laiſſe par ſa morſure, eſt plus ou moins actif, ſelon le dégré de colere qui agitoit l'animal, & celui de la chaleur du climat ou de la ſaiſon : on doit mettre auſſi en ligne de compte le plus ou moins de terreur qui eſt inſéparable de cet état : il y a quelques exemples de gens qui n'ont vécu que quelques heures après cet événement, & d'autres qui ne ſont morts que le ſecond ou le troiſieme jour, & quelquefois plus tard. Cette *morſure*, comme on le penſe bien, eſt ſuivi des plus terribles accidens ; outre la douleur très-vive & la phlogoſe qui s'emparent de la plaie, & s'étendent aux environs, tout le corps enfle ; la bouche devient aride ; on a des vomiſſemens bilieux ; de l'oppreſſion, des langueurs & des anxiétés ; des palpitations, le hoquet, &c. le pouls eſt alors intermittent ; on ſe plaint de vertiges & d'engourdiſſement ; on tombe enfin dans des tremblemens, des convulſions,

ANIMALIUM MORSUS ET PUNCTURA.

des sueurs froides, &c. Cette morsure, plus à craindre encore que celle des animaux enragés, doit être traitée de la même maniere : on fait une *ligature* au-dessus de la plaie, lorsque la partie en est susceptible ; on la *cautérise*, comme nous l'avons dit ; on y fait de *scarifications*, sur lesquelles on applique des *ventouses :* on peut encore faire sucer la plaie sans danger, parce que le venin de la vipere perd son action dans les premieres voies ; ce qui n'arrive point à celui de la rage. On vante beaucoup la *graisse de vipere ;* mais je ne crois pas qu'elle ait plus de vertu que l'*huile d'olive*, dont on a vu dans ces occasions de très-bons effets : il y en a qui écrasent la tête de la vipere & l'appliquent à la plaie ; d'autres usent d'un cataplasme fait avec l'ail, la thériaque & le sel ammoniac : l'expérience semble constater l'efficacité de tous ces topiques ; mais elle nous montre aussi la supériorité des secours chirurgicaux : les uns & les autres doivent être appliqués promptement ; car sans cette condition, ils seront infructueux. La difficulté de se les procurer sur le champ, détermine la plûpart des paysans qui sont les plus exposés à cet accident, de se couper le doigt qui a été blessé avec le premier instrument qui leur tombe sous la main ; le remede est à la vérité un peu violent, mais il est sûr. On donne intérieurement la *poudre* & le *sel de vipere*, l'*eau de Luce*, & autres *alkalis volatils ;* & enfin les *cordiaux* & les *alexitaires* les plus familiers, dont les bons effets sont connus de tout le monde. La *morsure de l'aspic* qui tue dans deux ou trois heures, lorsqu'on n'est pas secouru, demande le même traitement, ainsi que celle de quelques autres *serpens venimeux ;* mais il est bon de sçavoir que ceux qu'on rencontre le plus communément chez nous, ne le sont point.

ANIMALIUM MORSUS ET PUNCTURA.

La *morsure du crapaud*, qu'on sçait manquer de dents, n'est pas, à beaucoup près, si à craindre que celles dont nous venons de parler ; cependant elle ne laisse pas d'être dangereuse, parce qu'il y a dans sa bave, comme dans son urine, un venin très-pénétrant : les alimens dont nous usons, peuvent être infectés de l'un ou de l'autre : & l'expérience semble avoir appris qu'il étoit également pernicieux, tant en traversant la peau, qu'en passant par les premieres voies, mêlés avec les alimens. Les signes de ce poison sont la bouffissure, & une espece de jaunisse ; le vomissement ; la noirceur de la langue & des levres ; le vertige ; les convulsions, la syncope, &c. On peut se garantir des mauvais effets de cette morsure, en lavant promptement la partie infectée de la bave, avec de l'*eau*, de l'*urine*, du *vin*, &c. Si ce poison est entré avec les alimens, ce qu'on n'apprend ordinairement que fort tard ; on excite le *vomissement* & les autres *évacuations*, qui peuvent l'expulser : dans l'un & l'autre cas, on use des *cordiaux*, des *alexiteres*, des *diaphorétiques*, &c.

La *piquure du scorpion* est peu dangereuse dans les climats tempérés ; mais il n'en est pas de même dans les pays chauds, où elle peut exciter des douleurs par tout le corps ; la partie piquée alors ne manque pas de s'enflammer : il survient quelquefois le vomissement, le hoquet, le tremblement, &c. On vante beaucoup l'*huile de scorpion* ; mais comme on n'a pas toujours la facilité de s'en procurer, on fera tout aussi-bien d'y appliquer l'*huile d'olive* qu'on trouve par-tout. On peut, lorsqu'on croit la chose grave, user du *cautere actuel*, des *scarifications*, &c. ainsi que dans les cas précédens ; mais il est très-rare qu'on y ait recours : on croit que l'*animal écrasé*, & appliqué à la plaie,

ANIMALIUM MORSUS ET PUNCTURA.

eſt un remede ſouverain ; quoi qu'il en ſoit, on ne riſque rien d'en uſer, lorſqu'on n'eſt pas à portée des autres ſecours : les *cordiaux* & les *aléxiteres* ne doivent pas être non plus ici négligés ; il eſt même bon de les employer le plutôt qu'il eſt poſſible.

La *piquure de l'araignée* n'eſt pas plus à craindre, que celle du ſcorpion : il y en a cependant de venimeuſes ; ſans y comprendre la *tarentule*, dont nous parlerons dans l'article qui ſuit : on a lieu d'appréhender les ſuites, lorſque la partie piquée s'enflamme ; qu'elle prend une couleur plombée, & qu'il s'y éleve des phlyctenes : les malades alors ne tardent pas à éprouver des nauſées, un engourdiſſement par tout le corps, l'aſſoupiſſement ou le délire, des tremblemens, des convulſions, &c. Le *cataplaſme d'ail* & de *thériaque ;* le *lait de figuier* dont on fomente la plaie, ſont des topiques dont on s'eſt aſſez ſervi ; il faut y ajoûter ceux que nous avons propoſé pour les cas précédens ; comme auſſi les *antidotes*, les *ſels volatils* & autres *remedes internes*, dont nous avons auſſi fait mention. Il n'y a pas beaucoup de danger à avaler une araignée ; cependant on ne laiſſe pas d'en avoir de l'inquiétude ; & il eſt toujours prudent d'exciter le vomiſſement, & d'uſer des préſervatifs ordinaires.

La *piquure des guêpes* & des *abeilles* excite, comme on le ſçait, une grande phlogoſe, avec une puſtule blanche dans le milieu ; mais cet engorgement n'eſt point dangereux, & ſe diſſipe au bout de deux ou trois jours : cependant lorſqu'on a été piqué à pluſieurs endroits, il peut en réſulter la fiévre & des accidens fâcheux, qui demandent des *ſaignées* & le *régime*. L'*huile*, l'*urine chaude*, dont on fomente l'enflure ; les *cataplaſmes*

émolliens, la *thériaque* détrempée dans l'eau-de-vie, &c. sont les topiques, d'après l'expérience, les plus propres à dissiper l'inflammation, ou à en arrêter les progrès; mais il faut avoir soin de *retirer* auparavant l'*aiguillon* qui reste le plus souvent dans la plaie. On appaise la *piquure des cousins* avec la *salive*, l'*huile*, le *vinaigre*, le *suc de limon*, &c. mais peu de gens ont recours à ces moyens, si les piquures ne sont pas trop multipliées.

HYDROPHOBIA ET TARANTISMUS.

On connoît assez la *rage* qui est déclarée; mais il n'est pas toujours aisé d'en distinguer les avant-coureurs, & il est encore plus difficile de bien juger des cas qui doivent la faire craindre: cette décision est cependant de la plus grande importance, parce qu'on peut aisément prévenir cette maladie, lorsqu'on en est menacé, & qu'on l'attaque ordinairement sans succès, après qu'elle s'est manifestée: on ne peut prononcer là-dessus sans hésiter, que lorsqu'on est assuré que quelqu'un a été mordu par un chien, ou tout autre animal enragé.

Signes de la rage dans les chiens.

Comme les *chiens* sont les animaux à la rage desquels nous sommes les plus exposés, il nous importe beaucoup de pouvoir décider de leur état, quelquefois assez équivoque. Ceux qui sont atteins de cette funeste maladie n'abboyent point, ou n'ont qu'une voix rauque, qui épouvante les autres chiens: ils se cachent, ou marchent tristement avec les oreilles & la queue baissées; ils refusent la boisson & tous les autres alimens; ils se jettent sur les autres chiens, & même sur les hommes, en ne respectant, dans ce premier dégré de la rage, que leur maître: mais ils ne le connoissent bientôt plus & deviennent furieux; ils ont alors la gueule béante & pleine d'écume; ils sortent la langue, & paroif-

HYDROPHOBIA ET TARANTISMUS.

ſent eſſouflés ; les forces enfin leur manquent ; & ils périſſent dans les convulſions. Leur morſure dans ce dernier tems, eſt plus dangereuſe ; mais comme leur maladie eſt alors bien déclarée, il eſt rare qu'on s'y laiſſe ſurprendre. Le venin de la rage eſt ſi ſubtil, qu'il peut paſſer dans le ſang par le ſimple contact de la bave, ſans qu'il y ait eu de plaie : on prétend même que cette bave deſſéchée depuis long-tems ſur le linge ou les étoffes, peut donner la rage ; & ce fait, tout extraordinaire qu'il eſt, paroît être confirmé par pluſieurs obſervations.

Le germe de cette cruelle maladie couve quelquefois dans l'homme pendant des mois & même des années ; mais il ſe développe le plus ſouvent avant le quarantieme jour de la morſure. L'*hydrophobie* eſt ordinairement annoncée par des douleurs aſſez vives, qu'on ſent à la partie qui a été bleſſée ; par des frémiſſemens & des bâillemens fréquens : les douleurs ſe répandent enſuite par tout le corps ; on perd le ſommeil ; on a du penchant à la colere ; & l'on ſe livre à une triſteſſe qui porte à fuir la ſociété, même de ſes parens & meilleurs amis. Tels ſont les préludes de cette fatale maladie ; elle ſe manifeſte enſuite par la crainte & l'horreur de tout liquide, quoiqu'on ait une ſoif ardente, & qu'on brûle d'un feu intérieur ; par le vomiſſement & le hoquet ; par des reſſerremens de poitrine, des ſuffocations, & même des étranglemens, comme dans la vraie angine : le pouls eſt foible & inégal ; la bouche ſe remplit d'écume ; la plaie, ſi elle étoit fermée, ſe renouvelle ; les yeux s'égarent ; l'eſprit s'aliene : ils hurlent, plutôt qu'ils ne crient, avec des grimaces effroyables ; ils ont des envies de mordre, auxquelles ils ne peuvent pas réſiſter, & deviennent furieux : ils tombent enfin dans des convulſions générales, dont les par-

ties génitales ne font pas exemptes, ou dans des fyncopes qui les enlevent le troifieme ou le quatrieme jour de la maladie déclarée. La *rage* dans la plûpart vient par accès; mais on ne remarque aucune régularité ni dans leur durée, ni dans leur retour: plufieurs à l'entrée du paroxifme ont affez de raifon pour avertir qu'ils ont envie de mordre, & pour prier même qu'on les attache: on prétend en avoir vu qui n'avoient point d'horreur pour la boiffon; mais étoient-ils hydrophobes? On croit encore avoir obfervé des rages fpontanées; mais ne peut-on pas dans quelques maladies refufer, & avoir même de l'horreur pour la boiffon, fans être enragé? On fçait qu'on voit quelquefois ce fymptome dans les fiévres malignes, & l'affection hyftérique: il peut d'ailleurs arriver que quelqu'un ait été touché, ou même mordu par un chien enragé, fans qu'il le fçache, ou qu'il s'en fouvienne; & dans ce cas, une fiévre aigue, ou toute autre circonftance, ne peuvent-ils pas donner lieu au développement de ce levain? Ce font des doutes que la feule obfervation peut réfoudre. L'ouverture des cadavres nous a appris que les vifceres étoient exténués ou defféchés; que les organes de la déglutition étoient remplis de bave, & quelquefois enflammés; on a vu encore d'autres phlogofes; & l'on a enfin obfervé affez conftamment que la bile, tant dans fes propres réfervoirs, que dans les premieres voies, étoit verte & noirâtre.

HYDROPHOBIA ET TARANTISMUS.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit du traitement de la *plaie*, qu'on doit renouveller lorfqu'elle eft fermée; on fe fouviendra que ce point eft des plus effentiels, quoiqu'affez communément négligé. On doit encore renoncer aux habits qui peuvent avoir été touchés de la bave; le tems ne fçauroit raffurer contre ce danger; & l'on ne

HYDROPHOBIA ET TARANTISMUS.

manque pas d'exemple de personnes qui ont été à cet égard les victimes de leur ignorance, ou de leur incrédulité. Tout le monde sçait que l'*immersion dans l'eau de la mer* ou des *rivieres*, passe pour un des meilleurs préservatifs : plusieurs ont tâché de décrier cet usage, & n'ont pas laissé de s'y conformer : si tous ceux qui ont été à la mer n'ont pas évité la rage, on peut s'en prendre peut-être à la maniere dont ils ont été baignés : c'est moins le bain qui guérit que la surprise, ou la terreur qu'on a l'art d'inspirer à ceux qu'on précipite brusquement dans la mer : je n'ai pas vu manquer ce remede, lorsque cette circonstance s'y est rencontrée ; & c'est pour cette raison que ce préservatif ne sçauroit convenir aux chiens, auxquels on l'a toujours appliqué infructueusement : on réitere cette opération plusieurs fois tous les jours, en tenant le malade environ une demi-minute dans l'eau : on doit continuer cette manœuvre pendant dix ou douze jours.

On propose ensuite la *poudre de Palmarius ;* celle d'*huitre calcinée*, le *lichen cinereus terrestris de Rai ;* les *cordiaux*, les *alexiteres* & les *diaphorétiques :* les bons effets de ces préservatifs paroissent être assez constatés ; mais l'usage, tant interne qu'externe du *mercure*, mérite sans contredit, la préférence : ce remede n'est pas si moderne qu'on le pense ; il en est fait mention dans les écrits de *Palmarius :* il étoit tombé à la vérité dans l'oubli, d'où on l'a tiré de nos jours : l'on peut assurer par le nombre des observations que nous avons déja sur cette matiere, qu'il n'est pas moins *spécifique de la rage* que de la vérole. On donne encore intérieurement le *turbith minéral*, le *mercure doux*, la *panacée* & le *cinnabre* à leur dose ordinaire, qu'on réitere cinq ou six fois, en mettant quel-

ques jours d'intervalle : plusieurs sont dans l'usage de leur associer le *camphre*, & cette méthode me paroît être utile. On fait enfin des frictions avec la pommade mercurielle ordinaire, dont on emploie deux ou trois gros ; on les réitere tous les trois ou quatre jours, ainsi que pour la vérole, & on en fait de huit à douze. Le *mercure* préserve aussi, & guérit même les *chiens* ; on leur fait avaler huit ou dix grains de turbith pendant cinq ou six jours de suite : on éloigne ensuite les prises ; mais si le mal est déclaré, on leur donne le double de la dose, qu'on réitere trois ou quatre fois ; ce remede leur excite communément la salivation, & elle paroît être utile. Le *mercure* enfin, de quelque maniere qu'on l'administre, est non-seulement pour les hommes le plus sûr *préservatif* qu'on puisse employer contre la rage : il peut encore en guérir ; mais il faut, ainsi que pour les chiens, en doubler la dose, & le succès en est très-douteux. On fait de plus pendant le *paroxisme*, des *saignées* jusqu'à défaillance : on met les malades dans le *bain*, en lui arrosant la tête & le visage, le plus de tems qu'il est possible ; on a dissipé par ce moyen les accès les plus terribles : on lui fait avaler le plus que l'on peut d'une *boisson rafraîchissante* & *acidule* ; on lui fait prendre les lavemens de la même nature : le nître & le camphre sont des *calmans* qui conviennent beaucoup à cet état : l'*émétique* y est quelquefois nécessaire ; & le turbith minéral est sans doute le plus propre à cet usage : il en est enfin de cette maladie, comme de toutes les autres, il faut en sçavoir varier le traitement ; parce que les circonstances ne se ressemblent jamais.

HYDROPHOBIA ET TARANTISMUS.

Traitement des chiens enragés.

Le *tarantisme*, dont il nous reste à parler, est une sorte de délire, causé par la piquure d'une *arai-*

HYDROPHOBIA ET TARANTISMUS.

gnée, qu'on trouve non-seulement à Tarente, mais encore dans plusieurs autres lieux du royaume de Naples, d'Italie & de Corse : sa piquure n'est à craindre que dans les grandes chaleurs ; elle s'enflamme, ainsi que celle de l'abeille, & est tantôt douloureuse, tantôt engourdie : l'accablement & l'anxiété qui l'accompagnent, jettent les malades dans la plus grande tristesse ; ils éprouvent dans cet état des serremens de cœur & de l'oppression : leurs yeux se troublent ; leur imagination se déprave, & leur fait faire mille extravagances : ce triste & déplorable état ne les empêche pas d'être sensibles aux sons des instrumens, & aux couleurs gaies, telles que le verd, le rouge, le jaune, &c. Il y en a qui tombent, comme frapés par la foudre, & périssent subitement ; les autres y succombent dans peu de jours. Ceux qui en réchappent, ont communément des retours toutes les années au même tems.

La *piqure de la tarentule* doit être traitée comme celle des autres animaux venimeux : on use aussi à-peu-près des mêmes préservatifs, parmi lesquels les *cordiaux* & les *alexiteres* ne sont pas oubliés ; mais ces remedes étoient ordinairement d'un petit secours, lorsque le pur hazard fit trouver celui qui est le seul spécifique : c'est la *danse*, excitée par le son des instrumens : l'expérience a appris qu'il falloit la faire durer environ douze heures par jour, & continuer pendant quatre ou six jours tout au plus : toute sorte de symphonie, & tous les instrumens, n'ont pas la même efficacité ; & ce n'est qu'après plusieurs essais qu'on connoît l'air & l'instrument qui peuvent ébranler le malade, & le porter à danser, jusqu'à ce que la sueur & la foiblesse l'obligent à se reposer : on a remarqué que les dissonances l'affectent désagréablement, & qu'elles

peuvent même interrompre, ou ſuſpendre l'effet de cet étrange remede, le ſeul efficace qu'on connoiſſe juſqu'à préſent.

CONTUSIO ET VULNUS.

On ſçait que l'échymoſe & l'enflure phlegmoneuſe ſont inſéparables des *contuſions*, plus ou moins fâcheuſes, ſelon leur dégré de violence, & la ſtructure de la partie qui en eſt le ſiége; car qui ignore qu'on a beaucoup à craindre de la contuſion des teſticules & des mammelles ? Que celle de la tête eſt très-dangereuſe; que celle des viſceres eſt preſque toujours mortelle, &c. Les contuſions ſe terminent le plus ſonvent par réſolution, cependant on doit craindre quelquefois la ſuppuration, & même la gangrene; ſans parler des luxations & des fractures qui ſont des complications toujours fâcheuſes. Les *contuſions à la tête* ſont ſouvent accompagnées de la dépreſſion ou de la fracture des os: l'hémorragie du nez ou des oreilles, les nauſées, la perte de connoiſſance, la fiévre, le délire & autres accidens, dont nous ferons mention dans l'article de la commotion, annoncent le danger. *Celles de la poitrine* par laquelle les côtes ſe déplacent & ſe fracturent, donnent lieu à la toux, à l'oppreſſion, au crachement de ſang, &c. *Celles du bas-ventre* peuvent ſe communiquer aux viſceres, ſans qu'il paroiſſe ni rougeur ni lividité en dehors; mais la tenſion de l'abdomen, la difficulté de reſpirer, la léſion des fonctions; la fiévre & les autres ſymptomes de l'inflammation, en ſont les ſignes preſque certains. L'ouverture des cadavres nous apprend tous les jours, qu'il ſe fait dans toutes ces cavités des épanchemens de ſang qui donnent lieu à la pourriture & à la gangrene.

On ſçait que les contuſions & les *plaies* vont ſou-

CONTUSIO ET VULNUS.

vent enſemble : la plûpart de ces dernieres donnent du ſang en abondance, qui, s'arrêtant peu-à-peu, forme une croûte dont la chute laiſſe couler une ſérosité teinte : ſi la *plaie* eſt conſidérable, ſes bords s'enflamment & ſuppurent le troiſieme ou quatrieme jour. Il ſort peu de ſang ou point du tout, ſi ce n'eſt par les gros vaiſſeaux, dans les *plaies d'armes à feu*, parce qu'il s'y forme une eſcarre qui l'arrête ; mais lorſqu'après quelque jours elle tombe, il vient ſouvent en abondance : ces ſortes de plaies ſuppurent difficilement, & dégénerent quelquefois en ulcere très-rebelle. La douleur, l'inflammation & la fiévre accompagnent néceſſairement les grandes plaies, ainſi que les fortes contuſions : la complication de ces deux cas eſt toujours fâcheuſe, & donne quelquefois lieu à la gangrene : on ſçait que les *plaies empoiſonnées* ſont rarement guériſſables. On fonde enfin le pronoſtic des plaies ſur la connoiſſance non-ſeulement de la ſtructure, & des uſages de la partie bleſſée, mais encore ſur la forme de l'inſtrument tranchant, piquant, ou contondant : une *artere* coupée tranſverſalement, donne une hémorragie difficile à arrêter ; elle eſt, comme on le juge bien, moins conſidérable, ſi le vaiſſeau n'eſt qu'entamé ; mais on doit craindre alors l'anévriſme : les *nerfs* coupés, s'ils ſont conſidérables, cauſent l'engourdiſſement, la paralyſie & l'exténuation de la partie où ils ſe diſtribuent : lorſqu'ils ne ſont que bleſſés ou piqués, ils excitent les plus grands accidens, comme une douleur très-vive, qui ſe répand ſur les parties voiſines, un engorgement inflammatoire, avec beaucoup de chaleur, la fiévre, le délire, les convulſions, &c. Ces ſortes de plaies ſuppurent très-difficilement : celles des *articulations* fourniſſent une ſynovie qui s'oppoſe à leur réunion ; il en eſt de même de celles des tendons & des aponé-

aponévroſes : les unes & les autres tombent facilement en pourriture : nous parlerons ailleurs de la piqure du tendon par la ſaignée. On n'a pas beſoin de dire que les *plaies pénétrantes*, tant de la tête que de la poitrine & du bas-ventre, ſont toujours dangereuſes ; auſſi les diſtingue-t-on des autres par l'attention qu'on a de les ſonder, afin de découvrir par leur profondeur & leur direction, quelle eſt la partie bleſſée. *Celles de la tête*, ainſi que les coups & les chutes, peuvent enfoncer ou fracturer les os du crâne, & cauſer des commotions fâcheuſes : le ſaignement du nez & des oreilles, l'aſſoupiſſement & autres ſymptomes, dont nous avons déja fait mention, manifeſtent le danger. Nous avons dit au ſujet de la *poitrine*, que *celles du cœur* étoient mortelles ; elles tuent ordinairement ſur le champ ; cependant on a vu des malades vivre juſqu'à douze jours dans cet état : *celles du poumon* ſont moins dangereuſes ; elles excitent la toux, le crachement de ſang & l'oppreſſion ; les environs de la plaie ſe bourſouflent ; il en ſort de l'air & du ſang écumeux. Les *plaies du diaphragme* cauſent des douleurs violentes & des étouffemens ; la fiévre aigue & le délire ; le hoquet, des défaillances, des convulſions, le ris ſardonien, &c. On n'a gueres moins à craindre des *plaies du bas-ventre ;* on ne revient preſque point de celles de l'*eſtomac* & des *inteſtins grêles :* le danger qui accompagne celles des autres viſceres, eſt relatif à leur uſage. Les grandes hémorragies, tant des plaies pénétrantes de la poitrine, que de celles du bas-ventre, manifeſtent l'ouverture de quelque gros vaiſſeau, & annoncent une mort prochaine : il eſt important dans les unes & les autres, de ſçavoir dans quelle ſituation étoit le malade, lorſqu'il a reçu le coup, & de connoître par la ſonde, comme nous l'avons dit, la profondeur & la direction de

CONTUSIO ET VULNUS.

la plaie : on peut tirer encore quelques lumieres de la léſion des fonctions.

CONTUSIO ET VULNUS.

Les *contuſions conſidérables*, ainſi que les *grandes plaies*, demandent pluſieurs *ſaignées* : il eſt utile dans dans l'un & l'autre cas d'*évacuer les premieres voies*, pour ſe mettre à couvert des mauvais ſucs qui peuvent paſſer dans le ſang, & rendre la maladie beaucoup plus grave. Le blanc d'œuf, le vinaigre, les roſes rouges, le ſang de dragon & autres *répercuſſifs* appliqués ſur le champ, conviennent à la plûpart des *contuſions*, & peuvent prévenir la fluxion ; mais ſi elle eſt formée, on uſe des *réſolutifs* & des *fortifians*, tels que le gros vin, l'eau-de-vie ſimple ou camphrée, l'eau vulnéraire, ou de la Reine de Hongrie ; l'eau de boule de Mars ; la térébenthine, le baume du Pérou, celui de Fioraventi & du Commandeur : le ſel enfermé entre deux linges, & trempé dans l'urine ou l'eau chaude ; le perſil pilé avec l'eau vulnéraire, la thériaque ; les cataplaſmes réſolutifs, où l'on fait entrer la racine de brioine, celle de grande conſoude, &c. Lorſque les douleurs ſont vives, on les appaiſe avec le mica panis : s'il s'y forme du pus, on traite la tumeur comme le phlegmon : il ſe fait quelquefois des épanchemens de ſang qui obligent de faire une ouverture, dans la vue de dégorger la partie, & de pouvoir remédier enſuite à l'hémorragie par les moyens connus : le traitement des fractures regarde les maladies des os. On donne *intérieurement*, lorſque la contuſion eſt conſidérable, des *vulnéraires*, des *abſorbans* & des *diaphorétiques* ; telles ſont les infuſions théïformes, des herbes vulnéraires, de l'hyſſope, du lierre terreſtre, &c. les ſucs de chardon bénit, de cerfeuil, de perſil, &c. les *térébenthines* & les *baumes* ; la corne de cerf, le corail, les pierres

d'écreviffes, &c. le blanc de baleine, le fang de bouquetain, le fuccin préparé, le fel volatil de corne de cerf & d'autres animaux; l'antimoine diaphorétique, le baume de Lucatel, la thériaque, &c. On n'a enfin rien connu de meilleur pour les contufions générales, foit par coup ou par chute, que d'envelopper le malade de la peau d'un mouton toute chaude, qu'on renouvelle autant qu'on le juge néceffaire.

La cure des *plaies* eft l'ouvrage de la nature; que l'art peut à la vérité favorifer, en éloignant tout ce qui s'oppofe à leur union, ou en rapprochant les bords : le traitement des plaies fimples, fans déperdition de fubftance, eft des plus aifés; on les laiffe bien dégorger, & l'on rapproche les levres; on les maintient dans cet état par un bandage qu'on ne leve que quelques jours après, & qu'on arrofe de tems en tems avec l'eau-de-vie, ou l'eau vulnéraire : il faut peu toucher aux plaies récentes, & l'ufage n'a que trop appris que les panfemens fréquens, ainfi que les tentes & les bourdonnets, dont quelques chirurgiens fe fervent encore, ne peuvent que retarder leur guérifon : les plantes *vulnéraires*, les *fpiritueux*, les *balfamiques*, le *baume Samaritain*, l'*eau de boule de Mars*, la *poudre de fympathie*, & une infinité d'autres *topiques*, dont toutes les matieres médicales font mention, peuvent être utilement employés. La *fuppuration*, comme nous l'avons dit, s'établit vers le quatrieme jour dans la plûpart des plaies : elle eft abfolument néceffaire à toutes celles où il y a contufion & déchirure; de forte qu'on doit la favorifer par des topiques propres à cet effet : ceux qui font les plus employés, ont pour bafe la térébenthine, les jaunes d'œuf, l'huile d'hypericum, l'onguent de la mere, &c. auxquels on joint, felon les circonftances, les *déterfifs*

CONTUSIO ET VULNUS.

& les *anti-putrides*, tels que le miel, la gomme élémi, le baume du Pérou, la myrrhe & l'aloës, l'élixir de propriété, & autres que nous avons proposés dans l'article des ulceres. On arrête l'*hémorragie* par la ligature, lorsqu'elle peut avoir lieu; & par les *styptiques*, tels que l'eau de boule de Mars, l'alun brûlé, la poudre de sympathie, &c. On se sert encore très-utilement pour le même accident de cette espece d'*agaric* dont on fait l'amadou; matiere dont tout le mérite est de pouvoir, par sa flexibilité, servir de bouchon aux vaisseaux ouverts. Les *astringens* & les *dessicatifs* sont utiles aux *plaies des articulations*: l'huile de térébenthine & de mille-pertuis, le baume du Pérou, l'élixir de propriété, &c. sont très-convenables à celles des *nerfs* & des *tendons*; si ces derniers sont coupés entiérement, & qu'on puisse en rapprocher les piéces & les contenir, elles se souderont facilement, ainsi que les os; mais la suture paroît être le plus sûr moyen de les fixer, si leur grosseur permet d'en user. Pour les *plaies d'armes à feu*, il faut d'abord en tirer tous les corps étrangers, & pourvoir à l'hémorragie, lorsqu'elle s'y trouve; le premier pansement doit être à sec; on use ensuite des *digestifs*, des *émolliens*, &c. Quoique le principal objet du traitement de toutes les plaies soit leur cicatrice, il n'est pas toujours permis de la favoriser; il faut au contraire s'y opposer toutes les fois qu'on ne voit pas le fond de la plaie, ou que les chairs sont d'une mauvaise qualité. On est souvent obligé d'employer la *suture* dans les plaies; elle est sur-tout nécessaire à celles du bas-ventre qui laissent sortir l'épiploon, les boyaux, &c. Lorsque ces derniers sont coupés, on est obligé de former un anus artificiel, en collant les bords du boyau à ceux de la plaie. Pour ce qui regarde le *traitement interne des plaies*, nous avons

dit qu'on ne devoit pas ménager les *ſaignées ;* nous ajoûterons que le régime eſt ici un point des plus importans : la fiévre & les autres accidens demandent des *purgatifs :* on fait un grand uſage des *délayans*, des *humectans*, & même des *calmans*, lorſque les douleurs & les inſomnies les demandent. Les *diaphorétiques* & les *vulnéraires* fourniſſent encore des ſecours qui ne ſont pas à mépriſer. Le *lait* enfin & les *eaux minérales* mettent la derniere main à la guériſon.

CONTUSIO ET VULNUS.

Nous devons encore faire mention ici de cette plaie ſuperficielle, qu'on appelle *écorchure* (*excoriatio.*) Le frottement, la compreſſion & la malpropreté y donnent communément lieu. On ſçait que dans les longues maladies, lorſque ceux qui en ſont afligés reſtent long-tems couchés ſur la même partie, il s'y fait des écorchures qui ſont précédées par des taches rouges qu'on doit avoir ſoin de laver ſouvent avec le *vin chaud ;* ou avec l'*eau-de-vie camphrée*, lorſqu'il y paroît quelque noirceur : ſi on ne peut éviter l'écorchure, on la deſſeche avec la *poudre de ceruſe*, celle de *pierre calaminaire*, le *pompholix*, &c. mais le point principal eſt de garantir la partie entamée de la compreſſion & de la mal-propreté.

AMBUSTIO.

C'eſt ſur la connoiſſance de la partie affectée, comme ſur l'étendue & la profondeur de la *brûlure*, qu'on peut juger de ſes ſuites : il faut encore être inſtruit de la nature & la violence du feu ou du corps brûlant, ainſi que du tems plus ou moins long, qu'il a été appliqué à la partie : on ſçait que la brûlure des yeux, du viſage & du col, eſt toujours plus fâcheuſe que celle des autres parties : il paroît que les charbons ardens, les métaux rou-

AMBUSTIO.

ges ou fondus, la poudre enflammée, &c. produisent à-peu-près les mêmes effets; mais le feu du ciel est sans contredit le plus violent. La *brûlure ordinaire* est suivie d'une douleur des plus vives, de l'inflammation, de pustules & de plusieurs sortes d'accidens relatifs aux circonstances dont nous avons fait mention: tout le monde sçait que les plaies qui en sont les suites, sont très-longtems à guérir, & qu'elles sont d'autant plus fâcheuses, que le malade est d'ailleurs mal constitué: les cachectiques & les scorbutiques n'en fournissent que trop d'exemples. Les *brûlures*, par leurs différens dégrés, peuvent être rangées en *trois classes*, qui répondront aux *superficielles*, aux *moyennes* & aux *profondes*. Dans la *premiere*, la brûlure est légere & bornée à la peau qui n'en est pas même pénétrée; la douleur est plus ou moins vive; la partie s'enflamme, comme si elle avoit été piquée par les orties; il s'éleve des vessies & l'épiderme se sépare. Dans la *seconde*, l'enflure & la douleur sont plus considérables; les pustules s'élevent sur le champ, & la peau est resserrée ou racornie par le feu qui l'a pénétrée; la suppuration en est la suite. Les brûlures de la *troisieme classe* pénetrent quelquefois jusqu'aux os; la peau prend sur le champ une couleur livide ou noire, & perd le sentiment: c'est une scarre, qui en tombant, laisse un ulcere profond & putride: cet état doit se rapporter à celui de la gangrene; il est accompagné de la fiévre & des plus terribles accidens, sur-tout lorsque les parties ligamenteuses, tendineuses & nerveuses sont offensées. La *brûlure du tonnere* est la plus redoutable de toutes; elle dégénere communément en gangrene: on fait que ceux qui sont frapés de la foudre, tombent presque toujours en syncope, ou en sont suffoqués sur le champ.

Les *répercuſſifs*, les *adouciſſans*, les *réſolutifs* & les *digeſtifs* ſont les topiques les plus employés contre la *brûlure ;* mais ils ne conviennent ni à tous les dégrés, ni dans tous les tems : il n'y a gueres que le *vin tiede*, l'*eau-de-vie ſimple* ou *camphrée*, qu'on a appliqué indifféremment à toute ſorte de brûlure : c'eſt ſur le dégré de la maladie qu'on doit faire le choix des autres remedes. On peut arrêter les progrès de *celles de la premiere claſſe*, ou des légeres, en trempant ſur le champ la partie dans l'*eau froide ;* en y appliquant de la *boue*, le *blanc d'œuf*, le *vinaigre*, l'*encre*, &c. J'ai vu aſſez conſtamment de bons effets de ces méthodes ; mais les contraires n'ont pas moins réuſſi ; elles conſiſtent à expoſer pluſieurs fois la partie brûlée au *feu le plus vif* qu'on puiſſe ſupporter ; à la tremper dans l'*huile* ou l'*eau chaude ;* à y appliquer de l'*eau-de-vie camphrée*, de l'*eau de la reine de Hongrie*, & autres *liqueurs ſpiritueuſes ;* de l'oignon pilé ſeul, ou mêlé avec le ſel & le ſavon, &c. Les *adouciſſans*, tels que le *pompholix*, le *nutritum*, le *populeum*, le *cerat de Galien*, &c. ſont encore des topiques très-employés. Pour les *brûlures de la ſeconde claſſe* ou les *moyennes*, on n'uſe ni de répercuſſifs ni de réſolutifs, mais des *relâchans*, *adouciſſans* & *digeſtifs*, tels que le mica panis & autres cataplaſmes émolliens ; l'onguent baſilic, le nutritum, le cerat de Galien, l'huile roſat, celle de lys, d'œuf, &c. Lorſque les douleurs ſont extrêmes, on ne fait pas difficulté d'ajoûter de l'opium, tant aux cataplaſmes, qu'aux onguens : les *ſaignées* dans les brûlures de cette claſſe, comme dans celles de la ſuivante, ſont indiſpenſables, ainſi que les *délayans*, les *adouciſſans*, & autres *remedes internes*, qui conviennent à l'inflammation & à la fiévre. Les brûlures profondes que nous rangeons dans la *troiſieme claſſe*, deman-

AMBUSTIO.

AMBUSTIO.

dent souvent des *scarifications :* on y applique aussi des *relâchans*, des *calmans* & des *digestifs*, tels que nous les avons déja proposés ; on peut y ajoûter le styrax, l'esprit de vin camphré & autres *antiputrides :* on traite dans tous ces cas l'ulcere, selon la méthode ordinaire ; mais lorsque la brûlure va jusqu'à l'os, & que la mortification est trop étendue ; il n'y a gueres que l'*amputation* qui puisse sauver la vie au malade.

La *brûlure des yeux* demande des *saignées réitérées* & des *topiques adoucissans*, tels que le lait de femme, le sang de pigeon, l'eau de frais de grenouille, celle de rose, de plantain, &c. le mucilage de graine de lin & de psyllium ; le cataplasme de pommes cuites, &c. Si le visage a été brûlé par la poudre à canon, il faut en faire sortir les grains avec une aiguille, parce qu'ils laisseroient des taches noires ineffaçables : on est même obligé de rouvrir la plaie par un vésicatoire, lorsqu'on a négligé de prendre cette précaution dans le commencement. Pour la *brûlure du tonnerre*, outre les topiques qui résistent à la *pourriture* & à la *gangrene*, on emploie les *cordiaux* les plus actifs pour faire revenir le malade ; mais lorsqu'il a repris ses connoissances, & qu'il se plaint d'un feu dans les entrailles, on lui donne alors de la *limonade* & autres *rafraîchissans*.

GANGRENA.

La *gangrene*, que la douleur & l'ardeur accompagnent ou précédent, menace la partie de la privation de la vie : on donne le nom de *sphacele* à la mortification parfaite, c'est-à-dire, à cet état des parties qui restent sans chaleur ni sentiment, & qui exhalent même une odeur cadavéreuse. La *gangrene* est *seche* ou *humide* dans la premiere ; la partie se durcit, & se racornit sans phlyctenes, &

communément sans mauvaise odeur : l'engorgement, les phlyctenes & la puanteur distinguent la seconde, qui est la moins redoutable ; cependant ces deux sortes de gangrenes ne different point essentiellement, puisqu'on en voit assez fréquemment qui participent de l'une & de l'autre, ou qui passent successivement par ces deux états : on a aussi observé que la gangrene des jambes étoit quelquefois seche d'un côté, & humide de l'autre ; ce qui prouve assez que c'est la même maladie, que quelques circonstances qui nous échappent, font varier : j'ajouterai ici, que la *gangrene de cause interne* est tantôt seche, tantôt humide ; elle est produite par le défaut de chaleur dans un âge avancé, dans la paralysie, dans l'atrophie, &c. C'est encore la suite de quelques poisons ; du scorbut ; de la vérole ; des fievres malignes, pestilentielles ; de la petite vérole ; de l'inflammation, de l'éréfypele, &c. La *gangrene de cause externe* est l'effet ordinaire de la morsure, ou piquure des bêtes venimeuses, des contusions, des plaies, de la brûlure, du froid excessif, des infiltrations œdémateuses & autres tumeurs ; des ligatures ; des étranglemens, des compressions, des luxations, des fractures, &c. La partie attaquée de gangrene, devient livide & noirâtre ; elle est tantôt racornie, tantôt flasque, & il s'y éleve communément des phlyctenes : la douleur & l'ardeur précédent, dans la plûpart, la perte du sentiment, qui est le commencement du sphacele, ou de la cessation totale de la chaleur & de la vie : la peau se détache alors d'elle-même, & il sort de la partie une sanie limpide & fétide. La *gangrene* causée *par le froid*, fait des progrès très-rapides ; la partie pâlit & rougit successivement avec une forte démangeaison ; elle devient ensuite pourprée & noire ; dans cet état, elle ne tarde pas à se déta-

cher : les mains, les pieds, le bout du nez & le lobe des oreilles, font les parties les plus expoſées à cette ſorte de gangrene : lorſqu'elle eſt à un certain dégré, elle pénetre juſqu'aux ligamens des articulations & les détruit : on voit aſſez ſouvent des pieds ſe détacher par leur propre poids des os de la jambe : on a trouvé des corps gelés dans la même attitude où ils étoient avant leur mort ; des ſoldats avec les armes à la main, des gens à cheval qui n'ont pas abandonné les rennes, &c.

GANGRENA.

La *gangrene de cauſe interne* eſt la plus dangereuſe, parce que toutes les parties en ſont menacées, & que l'amputation d'un membre ne garantit pas les autres ; elle eſt ſouvent annoncée par la fievre violente & des douleurs très-aigues ; les orteils en ſont les premiers attaqués ; elle remonte enſuite & ſe communique aux autres parties : le pouls eſt ordinairement concentré & intermittent ; on a des cardialgies, des ſyncopes, &c. La *gangrene* de la bouche ; celles des parties génitales ; celles qui attaquent les hydropiques, &c. ſont les plus rebelles. On ſent bien, ſans que je le diſe, que la gangrene eſt d'autant plus redoutable, qu'elle pénetre profondément, c'eſt-à-dire, au-delà du corps graiſſeux, dans les muſcles, les ligamens & le périoſte juſqu'aux os : il arrive même quelquefois dans la vérole, le ſpina ventoſa, & quelques autres cas, que l'os eſt la premiere partie léſée ; mais ces effets doivent être plutôt rapportés au ſphacele, qu'à la gangrene.

Il faut s'oppoſer promptement aux progrès de la gangrene, & extirper les parties ſphacelées : l'*alliaria*, le *ſcordium* ; la *décoction d'abrotanum* dans l'eau ſalée ; l'*eſprit de vin camphré*, qu'on mêle quelquefois avec l'*eau de chaux* ; la *teinture de myrrhe* & d'*aloës*, à laquelle on peut ajoûter l'eſprit de ſel ammoniac ; le *ſtyrax*, l'*onguent ægyptiac*,

la *thériaque*, &c. font les topiques les plus employés, & les plus propres à résister à la pourriture : tout le monde connoît la nécessité des *scarifications* pour faire détacher la partie sphacelée, & exciter par sa chute une bonne suppuration. La *gangrene* causée par le *froid* excessif, se traite d'une autre maniere ; il faut d'abord couvrir ou frotter la partie gelée avec la *neige*, ou y appliquer des linges trempés dans l'eau la plus froide : on la frotte ensuite avec des linges grossiers, pour donner la chaleur par dégré ; après quoi, on peut la plonger dans l'eau dégourdie, ou l'en bassiner. Les *remedes internes* ne doivent pas être négligés ; on donne dans tous ces cas, après les remedes généraux, s'ils sont nécessaires, les *cordiaux* & les *sudorifiques* ; tels sont les sels volatils, le lilium, l'élixir de propriété, la thériaque, &c. Cependant lorsque le pouls est élevé, & qu'on sent intérieurement beaucoup de chaleur, on peut user de la limonade & autres *rafraîchissans acides*, que l'expérience a appris n'être point contraires à cet état. Il n'est personne aujourd'hui, qui ne connoisse les bons effets du *quinquina* pour les *gangrenes de cause interne* : on en donne environ un demi-gros de quatre en quatre heures, ou une plus grande dose en lavement, ainsi qu'on en use contre la fievre intermittente ; quelques-uns l'ont donné même dans la petite vérole, accompagnée de taches gangreneuses ; mais l'état de la fievre, & celui de la poitrine dans cette circonstance, ne permettent pas toujours d'y avoir recours : on prétend encore que cette écorce est aussi utile contre la gangrene de cause externe ; mais l'expérience n'a encore rien décidé de bien positif là-dessus. Ceux, au reste, qui desireront des instructions plus étendues, trouveront parmi les Ouvrages de M. *Quesnai*, le traité le plus complet qu'on ait donné sur cette matiere.

GANGRENA.



SECTION II.

Maladies de la Tête.

DOLOR CAPITIS.

SI l'on jette les yeux ſur les obſervations anatomiques, qui entrent dans cet article, on ne ſera point ſurpris des grandes variétés qu'on éprouve dans les douleurs de la tête. Il y en a des poignantes, des lancinantes, des contondantes, des comprimantes, des gravatives, des brûlantes & même des froides : comme il eſt quelquefois très-difficile de diſtinguer dans la pratique la *douleur interne*, ou qui a ſon ſiége dans le cerveau & ſes enveloppes ; de l'*externe* qui occupe le péricrâne ou les autres tégumens, les ſinus frontaux & ſphénoïdaux, j'ai cru devoir comprendre ici l'une & l'autre. Outre cette différence tirée du ſiége de la maladie, il y a encore des maux de tête *ſympathiques*, comme ceux qui dépendent de l'eſtomac ; & des *ſymptomatiques* qui ſont le produit de la fievre, de l'affection hypocondriaque & hyſtérique ; de la vérole, du ſcorbut, de la goutte, &c. qu'il eſt auſſi important, que difficile de ne pas confondre avec ceux qui ont leur ſiége à la tête. On ſçait aſſez que la douleur qui occupe tout le crâne, s'appelle *céphalalgie ;* qu'on donne le nom de *migraine* à celle qui ne tient qu'un côté : on entend encore par *clou hyſtérique*, celle qui eſt renfermée dans

un petit eſpace; mais les praticiens inſtruits ſçavent très-bien qu'il y a des douleurs à la tête, qui n'ont pas plus d'étendue, ſans avoir aucun rapport avec l'affection hyſtérique. Nous avons fait mention ailleurs de cette peſanteur à la tête, qu'on appelle *gravedo*; ſymptome du coriza & de pluſieurs autres maladies. Il y a encore des *maux de tête périodiques*, dont les accès ſont réguliers ou irréguliers; & d'autres qui ſont *continus*, avec plus ou moins de rémiſſion.

DOLOR CAPITIS.

Les évacuations ſupprimées, les éruptions rentrées, les travaux exceſſifs du corps & de l'eſprit, les paſſions vives, les coups de ſoleil, les contuſions & les chutes; la vapeur des cuves, du charbon; l'abus des femmes, du vin & des liqueurs, &c. ſont les cauſes les plus ordinaires de la maladie dont nous parlons: elle eſt accompagnée quelquefois des ſymptomes les plus terribles; ainſi qu'on le voit après les coups de ſoleil, les chutes ou les contuſions, la vapeur du charbon, &c. qui excitent des étourdiſſemens, la fiévre, des affections comateuſes, l'apoplexie, le ſyncope, le délire, les convulſions, &c. On ſçait que la migraine eſt accompagnée du vomiſſement, des battemens du crâne, &c. La douleur de tête eſt ſouvent l'avant-coureur des fievres malignes & intermittentes; du vertige & de l'apoplexie; des tremblemens & de l'épilepſie; de la manie & du délire; de la ſurdité & de l'aveuglement, &c. Elle précede quelquefois l'éruption des régles & des hémorragies. La ſortie des vers par le nez; l'écoulement du ſang ou du pus par la même partie, par la bouche, ou par les oreilles, terminent ſouvent les maux de tête les plus rebelles: celui qui reconnoît un vice local eſt rarement guériſſable; le ſymptomatique a le ſort de la maladie principale: le périodique, quoique ſouvent très-

DOLOR CAPITIS.

rebelle, est le moins à craindre : on a observé enfin que les femmes & les vieillards avoient plus de peine à s'en délivrer.

Nous voyons dans les cadavres des sutures trop serrées, ou entiérement effacées ; les tables osseuses d'une grande épaisseur;des enfoncemens & des fractures ; des exostoses & des caries; des squilles ou des os déplacés ; l'écartement des grandes piéces par le relâchement de leur connexion, &c. des engorgemens aux veines du cerveau, aux sinus de la dure-mere, & au plexus choroïde ordinairement variqueux ; l'épaisseur extraordinaire de la dure-mere,sa très-forte adhérence avec le crâne & la pie-mere ; des flatuosités soulevant cette derniere enveloppe ; des ossifications à la faulx, à la tente du cervelet, & autres parties de la dure-mere, &c. On a trouvé des phlogoses & des suppurations, tant dans les enveloppes & les autres parties du cerveau, que dans les sinus frontaux & sphénoïdaux ; des tubercules & des tumeurs qui ont différens siéges, des arteres ossifiées, des concrétions pierreuses ; des hydatides, tant dans les cavités du cerveau, qu'à sa surface ; des épanchemens séreux, de sang & de pus, tant dans les ventricules, qu'entre les deux meninges, entre le crâne & la dure-mere, ou dans les anfractuosités du cerveau ; des vers dans toutes les parties de ce viscere, comme aussi dans les sinus frontaux & sphénoïdaux ; la gangrene & la pourriture, tant aux enveloppes, qu'aux parties du cerveau & du cervelet : ces visceres ont paru dans quelques-uns abreuvés de sérosité ; & dans d'autres, desséchés & même friables ; on a vu, mais très rarement, leur destruction presque totale. On a enfin rencontré, tant dans les ventricules qu'à la base du cerveau, du mercure, non-seulement à ceux qui avoient été traités de la vérole, mais encore aux ouvriers exposés à la va-

peur de ce minéral : sa quantité dans ces derniers, a été trouvée de plusieurs onces ; on prétend même en avoir vu une fois jusqu'à une livre. **DOLOR CAPITIS.**

Il est superflu de dire que le traitement de cette maladie, comme de toutes les autres, doit être dirigé vers la cause qui l'a produite ; mais elle est souvent très-cachée cette cause ; & tout ce qu'on en pense, n'est quelquefois fondé que sur de simples conjectures. On peut en juger par les désordres sans nombre, que nous venons d'exposer ; désordres qu'on peut à la vérité soupçonner, mais qui ne se manifestent qu'après la mort. Ainsi nous ne proposerons qu'un traitement général, qu'on pourra, avec quelques modifications que les circonstances exigent, appliquer à tous les cas qui se présentent : il roule principalement sur les *saignées*, tant de la jugulaire, que du bras ou du pied ; elles demandent à être faites promptement, lorsque le mal de tête vient d'un coup de soleil, d'une chute, de la contusion ou de quelqu'autre accident : l'*artériotomie* pour les maux de tête les plus rebelles, a eu quelquefois de grands succès ; on s'est aussi bien trouvé de l'application des *sangsues*, tant au front, que derriere les oreilles, & aux vaisseaux hémorrhoïdaux. On ne fait pas moins d'usage dans cette maladie des *émétiques*, des *purgatifs* & des *lavemens*, que dans toutes les autres : les *délayans*, les *adoucissans* & les *tempérans* conviennent à presque tous les cas ; l'eau, ou toute autre boisson la plus simple, telle que l'eau de veau ou de poulet, le petit lait, &c. dont on use pour toute nourriture, est le remede le plus efficace qu'on puisse appliquer à la *migraine*, & autres maux de tête périodiques ; on use encore du thé, des émulsions, &c. Les cloportes, les *martiaux* & les autres *apéritifs* sont très-souvent employés contre les maux de tête rebelles &

chroniques ; ainſi que les *diaphorétiques*, les *anti-*
DOLOR *vénériens*, les *anti-ſcorbutiques*, &c. On a ſou-
CAPITIS. vent recours aux *calmans*, & même aux *narcotiques*, comme au nître, au camphre, au diacode, au ſirop de karabé, &c. On a éprouvé ſouvent de bons effets des *céphaliques* & des *anti-ſpaſmodiques ;* tels ſont les fleurs de tilleul, la méliſſe, la bétoine, la valériane, la pivoine, le ſuccin, le caſtoreum, la poudre de guttete, les ſels volatils, le cinnabre, &c. L'uſage du caffé eſt avantageux à quelques-uns : le quinquina a ſouvent guéri des maux de tête périodiques : le *lait* enfin & les *eaux minérales*, tant acidules que ferrugineuſes, offrent encore des reſſources connues de tout le monde.

Les *remedes externes* ne le cedent point à ceux que nous venons de propoſer ; les plus efficaces ſont les *véſicatoires*, tant au dos, qu'aux jambes & ſur la tête ; les *ſinapiſmes*, le *ſéton* & le *cautere :* on ſçait que la brûlure accidentelle a guéri des maux de tête habituels ; on peut en imiter les effets par le *moxa*, dont on s'eſt ſervi quelquefois heureuſement. On tire encore de grands avantages du *bain*, du pediluvium, des frictions aux jambes, des douches à la tête, des *ſternutatoires*, de l'odeur du camphre diſſous dans un eſprit céphalique ; du parfum du karabé ; d'un linge mouillé autour du col, qu'on renouvelle lorſqu'il s'échauffe ; d'un bandeau rempli de mie de pain, & de ſel, &c. On n'emploie gueres le *trépan*, que pour les fractures ; cependant il y a beaucoup de cas, comme on peut le voir dans l'expoſé des obſervations anatomiques, où l'on pourroit l'appliquer très-heureuſement.

CEREBRI COMMOTIO.

Les chutes & les coups à la tête peuvent cauſer au cerveau un ébranlement, ou un contre-coup, qu'on

qu'on appelle *commotion;* maladie ſuivie des plus terribles accidens, ſans même qu'il y ait ni fracture, ni enfoncement au crâne ; mais il arrive le plus ſouvent, que les os ſe briſent, tantôt dans le lieu même qui reçoit le coup, tantôt dans la partie oppoſée : on ſçait encore que ſi le crâne conſerve quelque flexibilité, ce qui n'eſt pas rare parmi les jeunes gens, il s'enfonce ſans ſe fracturer. Les ſignes ordinaires, tant de la fracture, que de la commotion du cerveau, ſont le vomiſſement ; le ſaignement du nez, de la bouche & des oreilles ; la perte de la parole, la ſyncope, l'aſſoupiſſement, l'apoplexie ; le tintement d'oreille, l'obſcurciſſement de la vue, l'ophthalmie, le friſſon & la fiévre, le délire, les convulſions, la paralyſie, la ſortie involontaire de l'urine & des excremens, la ſtupidité, &c. Ces accidens ne ſurviennent quelquefois que le quatrieme ou le ſeptieme jour, & ſouvent même plus tard ; ils annoncent pour la plûpart des extravaſations, des inflammations, des ſuppurations & la pourriture ; ou des fragmens d'os qui piquent la dure-mere. La forte contraction des muſcles de la mâchoire peut, lorſque la *fracture* tient au crotaphite, exciter une douleur qui la manifeſte ; mais elle ne découvre pas celles qui ont un autre ſiége ; il faut avoir recours aux recherches chirurgicales, connues de tout le monde : l'*enfoncement* paroît ordinairement au tact. L'échymoſe, l'emphyſeme, l'inflammation, l'éréſypele & la plaie, ſont des ſignes très-équivoques de la commotion & de la fracture ; car il y a quelquefois l'une & l'autre, ſans que la peau ſoit offenſée ; & l'on voit les plus grands délabremens aux tégumens, ſans que les os & le cerveau ayent ſouffert. Les abſcès internes ſont la ſuite la plus ordinaire de la commotion & de la fracture ; ils ſe forment plus ou moins tard : j'ai vu dans ces circonſ-

CEREBRI COMMOTIO.

tances une ſuppuration bien établie le troiſieme jour d'une chute ; il eſt important d'en être averti.

CEREBRI COMMOTIO.

L'ouverture des cadavres fait voir ſouvent des fractures, des fêlures, des écarts dans les ſutures, & des enfoncemens qu'on n'avoit pas découverts. On ne rencontre pas toujours, comme nous l'avons dit, la fracture à la partie qui a reçu le coup, mais le plus ſouvent dans celle qui lui eſt oppoſée : tous les os du crâne, juſqu'au rocher de l'oreille & la ſelle turcique, en ſont ſuſceptibles : on a obſervé dans quelques ſujets, que la ſeconde table étoit ſeule fracturée, ſans que la premiere parût avoir ſouffert. Rien n'eſt plus commun que le ſang épanché, tant entre le crâne & la dure-mere, que ſous cette enveloppe, à la baſe du cerveau, dans ſes ventricules, &c. On trouve encore des inondations ſéreuſes dans toutes ces parties ; le cerveau affaiſſé ne rempliſſant pas ſa boite ; ſes vaiſſeaux engorgés ; l'inflammation de ſa ſubſtance & de ſes enveloppes ; des ſuppurations, des pourritures & des gangrenes dans toutes les parties ; des caries aux os, &c. On a vu ſouvent tous ces déſordres ſans fracture, ſans même la plus légere contuſion aux tégumens. On a enfin obſervé très-ſouvent des abſcès au foie.

Il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire, que les coups de tête ſont très-dangereux : les accidens dont nous avons fait mention, ne paroiſſent quelquefois que fort tard, & l'on ne ſçauroit être pleinement raſſuré, lorſqu'on a paſſé quarante ou cinquante jours ; car on a vu périr des malades après trois mois, & même plus tard. On a plus à craindre après les violens coups, lorſque le crâne a réſiſté, que lorſqu'il eſt fracaſſé ; on en ſent aſſez la raiſon. On voit encore des commotions cauſées par la chute des corps mols, comme matelas, botte de

foin, & autres qui tombent d'une certaine hauteur : on en a reçu par un soufflet, par une simple secousse, &c.

CEREBRI COMMOTIO.

Les *saignées* sont la base du traitement ; on les fait au bras, au pied & à la jugulaire ; car le sang dans ces occasions, ne doit pas être épargné. Il faut encore *évacuer* au plutôt, les *premieres voies*, si les accidens le permettent. On donne des *infusions diaphorétiques* & *vulnéraires* pour boisson : on estime beaucoup dans ces occasions le *suc de cerfeuil* & celui de *pimprenelle* dans le vin blanc. On applique sur la contusion du *persil pilé* dans l'eau vulnéraire. On fait des *fomentations* sur la tête avec le vin blanc, dans lequel on a fait bouillir la *sauge*, le *stæchas*, la *lavande* & les *roses rouges* : on applique des *cataplasmes* & des *sachets* préparés avec les mêmes plantes, ou autres *aromatiques* & *céphaliques*. Les *vésicatoires*, le *séton*, le *cautere* & autres *remedes* contre l'apoplexie & la paralysie, peuvent être ici heureusement employés, lorsque les malades sont dans l'assoupissement. Si l'os est découvert, il faut s'attendre à l'*exfoliation ;* on peut la prévenir ou l'accélérer, en appliquant à plusieurs endroits le *trépan perforatif ;* mais lorsqu'il y a fracture, on ne peut se dispenser de découvrir la dure-mere par le *trépan ordinaire ;* tant pour prévenir l'extravasation du sang & la suppuration, que pour procurer l'évacuation des liqueurs épanchées, & enlever les squilles qui peuvent, en blessant la dure-mere, entretenir les accidens. Le *mastic* dissous dans l'esprit de vin, passe pour être propre à favoriser la régénération du périoste. Les praticiens nous apprennent qu'il faut panser rarement les plaies de la tête, si ce n'est que la présence du pus ou de la sanie n'y obligent ; que l'humidité, les huileux & l'action de l'air leur sont contraires. Il seroit

ſuperflu de donner ici de plus grands détails ſur un ſujet qui n'appartient qu'à la chirurgie.

PAROTIS.

C'eſt ainſi qu'on appelle la tumeur, ou l'engorgement des glandes qui portent le même nom. On peut reconnoître trois ſortes de *parotides*, 1° celle qui eſt un *ſymptome* des maladies aigues, & ſurtout des *fiévres malignes* & *peſtilentielles;* 2° celle qui eſt le produit d'une maladie chronique ; telles ſont les *ſcrophuleuſes*, les *vénériennes*, les *cancéreuſes*, &c. 3° celles qui n'appartiennent ni aux unes ni aux autres, & qui dépendent d'une cauſe plus légere, & paſſagere; tels ſont les *oreillons*, maladie ſi familiere aux enfans & aux jeunes gens; & qui attaquent non-ſeulement les glandes parotides, mais encore les maxillaires. Les *parotides de la premiere eſpece* ſont ordinairement phlegmoneuſes & tendantes à la ſuppuration : elles ſont ſouvent critiques, & annoncées par le viſage rouge & allumé, par la tête peſante & la ſurdité; elles ſont redoutables, lorſqu'elles ne ſuppurent point, ou qu'elles rentrent. *Celles de la ſeconde eſpece* ou les chroniques participent le plus ſouvent de l'œdeme & du ſquirre : ſans être bien dangereuſes, elles ſont très-rebelles, parce qu'il eſt extrêmement difficile de les faire ſuppurer. *Celles de la troiſieme eſpece*, ordinairement paſſageres, ſont de ſimples engorgemens, ou des fluxions qui ſont ſans danger, & ſe terminent le plus ſouvent par la réſolution, & rarement par la ſuppuration; elles ne ſont accompagnées d'aucun fâcheux ſymptome : on leur donne quelquefois le nom de *fauſſe angine*, parce que la tumeur, quoique toute en dehors, ne laiſſe pas de pouvoir gêner la déglutition : les *oreillons* ſont moins communs à Paris, que dans les provinces

méridionales, où l'on donne aux plus légers le nom de *galés*, & aux autres, qui sont accompagnés de fiévre, celui de *cournudos*. PAROTIS.

On traite en général les *parotides*, comme les bubons; mais elles suppurent plus difficilement. On ne doit pas tenter la résolution des *malignes;* il faut au contraire en favoriser l'éruption, & user des plus courts moyens pour les faire suppurer : on y applique le *bistouri* ou le *caustique*, lorsque la suppuration est trop tardive; & l'on a soin de l'entretenir jusqu'à ce que les duretés de la glande soient toutes fondues. Les *résolutifs* conviennent au contraire aux *parotides chroniques;* & ce n'est qu'après les avoir employés inutilement, qu'on doit travailler à ramollir la tumeur, & à la faire *suppurer*, soit par l'application des topiques propres à cet effet, soit par celle des *caustiques;* mais le principal traitement de cette espece de parotide doit rouler sur les *remedes internes* qui conviennent à la vérole, aux écrouelles, ou toute autre maladie principale dont elle dépend : pour les cancéreuses, on les traite comme les autres tumeurs de ce caractere. La diéte & quelquefois la *saignée* suffisent ordinairement pour terminer les *parotides de la troisieme espece*, ou les *oreillons;* s'ils tendent à la suppuration, on la facilitera par les moyens connus; & l'on vuidera le pus sans retardement, parce qu'il y a toujours quelque danger à le laisser croupir.

BRONCHOCELE.

C'est le nom impropre qu'on donne au *goître*, tumeur enkistée, mobile & indolente, située à la partie antérieure du col : elle renferme, ainsi que les autres de cette nature, tantôt des chairs fongueuses, tantôt une matiere que l'on compare au miel, au suif & à la bouillie; on y trouve aussi des

BRONCHOCELE.

corps cartilagineux, osseux, pierreux, &c. Sa forme est ordinairement réguliere, s'étendant autant d'un côté que de l'autre ; son volume approche communément de celui du melon ; mais il y en a de plus gros & même de monstrueux, descendant jusqu'au nombril. Les habitans des Alpes y sont très-sujets ; il est aussi endémique dans quelques autres contrées, où l'on est si accoutumé à cette incommodité, qu'on n'a pas la moindre pensée de s'en délivrer ; on prétend même qu'elle passe dans le Tirol pour un ornement. Cette tumeur est ordinairement sans danger ; car il est très-rare qu'elle suppure, ou qu'elle devienne cancéreuse, lorsqu'on n'y touche point : son poids comprime cependant quelquefois la trachée-artere & l'œsophage, & gêne par conséquent la respiration & la déglutition. Les tumeurs scrophuleuses, ou d'une autre nature, qui ont leur siége dans la glande tyroïde, & qui carient ordinairement les cartilages de la trachée-artere, ressemblent quelquefois à la bronchocele ; mais il n'est pas difficile de les en distinguer. Il se forme encore sous le menton & aux environs du larynx des tumeurs squirreuses, qu'on peut prendre aussi pour la bronchocele ; cependant leur dureté & leurs inégalités en constituent assez la différence. On voit, de plus, des tumeurs enkistées, quelquefois très-volumineuses, qui tiennent à la nuque ; elles sont de la nature de cette sorte de loupe qui croit sur la tête, & qu'on appelle *tortue* (*talpa* ;) nous remarquerons au sujet de cette derniere, qu'elle donne presque toujours lieu à la carie du crâne. Il est encore très-important de remarquer qu'on a vu des tumeurs à la tête, qui ressembloient parfaitement aux loupes, & qui étoient pourtant d'une nature différente, puisqu'elles étoient remplies de la substance du cerveau, avec lequel elles commuiquoient : on en a rencontré dans les

adultes ; mais elles sont plus familieres aux enfans.

Le traitement de la *bronchocele* ne differe point de celui des autres loupes : on a donné intérieurement, après les *remedes généraux*, les *diurétiques*, les *diaphorétiques*, les *apéritifs* & les *fondans* ; mais ç'a été ordinairement sans succès : l'éponge de mer & celle d'églantier calcinées, passent pour des spécifiques ; mais il s'en faut de beaucoup que l'expérience confirme cette opinion. Les *topiques résolutifs*, que nous avons proposés ailleurs, peuvent être de quelqu'utilité contre le goître naissant ; mais ils ne produisent pas le moindre effet, lorsqu'il a fait quelque progrès : on peut l'attaquer alors par des *corrosifs* propres à détruire le kiste ; mais ce moyen n'est gueres praticable, lorsque la tumeur a une grande étendue : l'expérience a d'ailleurs appris qu'il étoit très-difficile d'empêcher que la plaie qui en résulte ne devînt fistuleuse. L'*extirpation*, lorsque sa base est étroite, seroit de toutes les voies la plus sûre & la plus courte ; mais il y a encore beaucoup de danger à prendre ce parti, à cause de la proximité des nerfs & des vaisseaux : il résulte enfin de ce que nous venons de dire, qu'il est plus sage de n'y pas toucher. BRONCHOCELE.

GUTTA ROSACEA.

On donne le nom singulier de *goutte-rose* à cette rougeur habituelle du visage, qui est accompagnée de boutons, & de pustules enflammées ou ulcérées, & quelquefois d'écailles, avec beaucoup de chaleur, & même des douleurs lancinantes : ces pustules sont quelquefois si nombreuses & si élevées, que le visage en devient difforme, ou affreux ; on y voit alors des vaisseaux engorgés & variqueux, desquels le sang même découle : le nez en est le plus affecté, il devient tubéreux & quelquefois d'une grosseur mon-

ftrueufe. Cette maladie attaque rarement ceux qui n'ufent ni du vin ni des liqueurs, mais les yvrognes y font très-fujets : lorfqu'elle eft récente, on peut en arrêter les progrès & la guérir; fi l'on n'y réuffit pas toujours, c'eft qu'elle dépend d'un principe vénérien, ou fcorbutique, qu'on néglige d'attaquer: cependant quelque caufe qu'elle reconnoiffe ; fi elle eft invétérée, ou fi elle fe rencontre avec un âge avancé, elle eft rebelle à tous les remedes : on doit s'en tenir alors à la cure palliative ; & il y auroit même, fi la chofe étoit poffible, quelque danger à la guérir ; car l'expérience & l'obfervation anatomique ont appris que la fiévre & l'engorgement de quelque vifcere, fuivoient d'affez près cette fauffe guérifon, fur-tout fi elle n'a pas été préparée par un long traitement.

GUTTA ROSACEA.

Il roule, tant fur les *faignées* & les *doux purgatifs* réitérés, que fur les *délayans* & les *tempérans*, les *dépurans* & les *apéritifs ;* tels font les chicoracées, l'ofeille, la bourrache, la pimprenelle, la fcolopendre, les capillaires, la fumeterre, la patience, l'afperge & la garence ; le nître, les martiaux, & la crême de tartre ; les cloportes & les écreviffes ; le lait & le petit lait, les émulfions, &c. Les remedes tirés de la *vipere*, font ici des dépurans très-efficaces ; on peut porter le même jugement fur les *antimoniaux ;* tels font le cinnabre d'antimoine, l'anti-hectique de Poterius, &c. mais on ne doit employer ces derniers, qui peuvent devenir incendiaires, qu'après un long ufage des tempérans. On doit ufer des mêmes précautions pour les *préparations mercurielles ;* tels font l'aquila-alba, l'æthiops minéral, qu'on a donné quelquefois avec fuccès : les abforbans font auffi dans quelques cas très-convenables : on a enfin recours pour cette maladie, comme pour prefque toutes les chroni-

ques, aux *eaux minérales*, tant froides, que thermales, dont les circonstances doivent régler le choix; & les succès justifient cette pratique. GUTTA ROSACEA.

Quoiqu'on ne doive pas beaucoup attendre des *topiques*, on ne laisse pas d'en user: les *adoucissans* & les *rafraîchissans*; les *résolutifs* & les *dessicatifs* sont les plus employés; tels sont l'eau de frais de grenouille, de nenuphar & de fleur de sureau; les mucilages, la crême de lait; les huiles d'amande douce, de semences froides, & de graine de pavot; le cérat de blanc de baleine, le suc de citron; la litharge, la ceruse, l'alun, le camphre, le soufre, le mercure; le sel & l'huile de tartre; le sucre de Saturne; le lait virginal, &c. desquels on prépare des lotions, des linimens, ou des pommades. Ce n'est qu'après avoir usé long-tems des remedes internes, qu'on peut en venir aux topiques que nous venons de proposer; mais il n'en est pas de même des *bains*, des *vésicatoires*, des *sétons*, des *cauteres* & des *sangsues* appliquées derriere les oreilles, aux narines, &c. qui conviennent dans tous les tems, sans exclure les autres secours. Il est enfin important de sçavoir que cette maladie, domptée en apparence, ne manque gueres de se renouveller dans une autre saison, & qu'il faut en conséquence tâcher d'en prévenir le retour, non-seulement par l'usage réfléchi des remedes que nous avons proposés, mais encore par le régime le plus exact.

Le visage est encore sujet à des tubercules durs & solitaires, qui blanchissent à leur pointe; on les connoît sous le nom de *saphirs* (*vari*:) les jeunes gens les plus ardens, de l'un & de l'autre sexe, y sont les plus exposés: on les guérit difficilement, parce qu'ils sont ordinairement entretenus par un vice intérieur, le plus souvent vérolique; & dégénérant même quelquefois en espece de lepre. On se sert extérieurement

du lait virginal, du sucre de Saturne, du camphre, &c. Les remedes internes qui conviennent à la goutte-rose, peuvent être aussi employés contre les saphirs, parce qu'il y a beaucoup d'affinité entre ces maladies.

MORBI OCULORUM.

L'histoire des maladies des yeux n'est point écrite avec la clarté qu'on auroit lieu d'attendre de ceux qui n'ont été occupés toute leur vie, que de ce seul objet; mais lorsqu'on n'ignore pas la structure de ces organes, & qu'on a une notion générale des désordres qui troublent l'œconomie animale; on peut saisir le vrai caractere de ces maladies, sans se mettre beaucoup en peine des noms purement arbitraires qu'on leur a donnés. Je ne ferai mention que de celles qu'on rencontre le plus familiérement; & j'userai le moins qu'il me sera possible de cette étrange & futile nomenclature, dont les auteurs ont cru parer leurs ouvrages.

Maladies des paupieres.

Le *collement des paupieres* qu'on éprouve le matin dans la chassie, l'ophthalmie légere, &c. est une petite incommodité, à laquelle chacun sçait remédier; mais celui qui est la suite de la petite vérole, des ophthalmies graves, de la brûlure, des ulceres de la conjonctive, &c. est toujours dangereux, parce que les paupieres tiennent souvent au globe de l'œil; ce qui demande, après les *remedes généraux* & l'application des meilleurs *relâchans*, la main d'un chirurgien sage & expérimenté.

On remédie à la *paralysie de la paupiere supérieure*, ou à son relâchement, par des *topiques fortifians;* tels sont l'essence de girofle & de cannelle, l'esprit de vin camphré, l'eau de la reine de Hongrie, l'eau de chaux, &c. La vapeur du vin aromatique, & la douche des eaux thermales sont

aussi des remedes qui ont produit de bons effets : on a encore fait quelquefois une plaie à la peau, dans la vue de la racourcir par la cicatrice. Pour ce qui regarde les *remedes internes*, on s'en tient aux *purgatifs réitérés*, aux *diurétiques* & aux *sudorifiques :* on doit mettre à la tête de ces derniers les *bouillons des viperes* & la *décoction des bois*, dont on a le plus souvent usé, & à ce qu'il paroît avec quelque succès.

MORBI OCULORUM.

Le *renversement des paupieres*, ou l'*œil éraillé*, est une difformité qu'on doit rapporter à l'engorgement de la conjonctive qui se replie sous les paupieres ; ou à quelque cicatrice qui a racourci la peau ; comme cela arrive quelquefois après la brûlure, le charbon, & les blessures de ces parties. On ne peut gueres remédier qu'à l'engorgement ; on l'attaque par des *dessicatifs* & des *corrosifs ;* tels sont la tuthie, la pierre hématite, l'alun calciné & le vitriol blanc, la pierre à cautere & l'infernale, &c. On doit appliquer ces derniers avec prudence, pour ne pas attirer l'inflammation ; on peut encore se servir des *ciseaux* pour emporter ce qu'il y a d'excédant, mais cette opération ne peut être confiée qu'à un chirurgien expérimenté.

Les paupieres sont sujettes à des *tubercules indolens*, ou à des petites tumeurs enkistées, qui sont plus incommodes que dangereuses : les livides & les bleuâtres portent le nom de *meure :* l'*orgeolet* a la forme d'un grain d'orge : la *grêle* est ainsi nommée, à cause de sa forme & de sa blancheur : la *gravelle* tire son nom de sa dureté : l'*hydatide* se distingue assez des autres par sa transparence ; mais on ne doit pas la confondre avec les vessies & les phlyctenes qui s'élevent assez communément sur les mêmes parties. Les *discussifs* & les *résolutifs* sont les topiques les plus propres à dissiper ces pustules ; mais leur application est ordinairement infructueuse :

on les mouille avec de la *salive* à jeun ; on les fomente avec l'*eau-de-vie*, l'*eau vulnéraire*, le *baume de Fioraventi*, &c. On y applique un grain de raisin sec ; de la pulpe de pomme cuite ; un petit emplâtrede *gomme ammoniac* dissoute dans le vinaigre ; le *diabotanum*, l'*emplâtre de mélilot*, celui de l'*abbé de Grace*, &c. On peut les détruire par le *caustique ;* mais il n'est pas aisé d'en garantir les parties voisines : on a moins à craindre de la pierre infernale, dont on ne fait que toucher la partie. L'*extirpation* par le fer n'est pas sans danger, & l'on y a rarement recours : on les attaque plus sûrement par la *ligature*, lorsque leur base étroite le permet. Ces tubercules, quoiqu'indolens, s'enflamment quelquefois & suppurent ; mais si le kiste n'en est pas consumé, ils ne manquent pas de se remplir de nouveau. Il vient encore aux paupieres des *poireaux*, qui ne different pas de ceux des autres parties, & qu'on traite de la même maniere.

Le *sarcome* naît non-seulement de la conjonctive qui revêt les paupieres, mais encore de celle qui recouvre le globe ; il occupe le grand angle sous le nom d'*onglet* (*unguis*), & s'étend quelquefois jusque sur la cornée : cette excroissance a ordinairement peu de saillie ; elle est souvent variqueuse, & devient même quelquefois cancéreuse, par conséquent très-difficile à guérir. Les *saignées* & les *purgatifs ;* les *tempérans* & les *rafraîchissans* qu'on ne manque gueres d'employer, y sont d'un petit secours : on peut dans le commencement tirer quelque avantage des *résolutifs*, comme de l'*urine chaude*, de l'*eau de fleur de sureau*, du *fiel de bœuf* & d'autres animaux ; mais lorsque l'excroissance a fait de certains progrès, on n'a de ressource que dans les *dessicatifs* & les *scarrotiques ;* tels sont le sucre-candi, la poudre d'iris, l'alun calciné, le verd-

de-gris, la pierre divine de Crollius, l'infernale, &c. l'*extirpation* est enfin le plus sûr de tous les moyens, & le plus pratiqué : on sçait que c'est ainsi qu'on en délivre les chiens qui sont sujets à cette maladie.

MORBI OCULORUM.

La *chassie* (*lippitudo*) est une fausse ophthalmie qui a son siége aux paupieres, du bord desquelles il suinte une humeur gluante qui les colle : cette matiere est ordinairement purulente, & reconnoît par conséquent l'ulcération de la conjonctive. La chassie peut accompagner toutes les maladies des yeux; mais elle s'associe principalement à l'ophthalmie, avec laquelle elle a d'ailleurs beaucoup de rapport; elle est, ainsi que cette derniere, *seche* ou *humide* : la *premiere* ne produit qu'une farine écailleuse, qui, se répandant sur le globe, devient très-incommode; cette affection qui approche beaucoup de la gale ou de la dartre, est accompagnée de démangeaison, & même de cuisson : dans cet état, le bord des paupieres devient par le tems squirreux, & même calleux : la *seconde* ou l'*humide*, n'est telle, que par la matiere purulente, plus ou moins abondante, dont les paupieres sont abreuvées. L'une & l'autre chassie, mais principalement l'humide, alterent souvent la surface du globe, & peuvent aussi donner lieu à la fistule lacrymale : elles forment par leur ancienneté un engorgement ou une espece de bourlet au bord de la paupiere, qui la renverse, & fait l'éraillement dont nous avons parlé. Le tems guérit ordinairement la chassie des enfans; mais elle est rebelle dans un âge avancé, & souvent incurable, sur-tout si elle reconnoît un principe scrophuleux. Le *traitement* de cette maladie differe peu de celui de l'ophthalmie, parce qu'on a dans l'une & dans l'autre à-peu-près les mêmes vues : la *saignée* cependant n'y est pas toujours nécessaire; mais on fait beaucoup d'usage des *adoucissans* & des *tempérans* : celui des

purgatifs, & sur-tout des *eaux minérales* qui ont cette propriété, n'est jamais infructueux : on voit encore de bons effets des *sudorifiques*, & même des *diurétiques*. Les *topiques* qui y sont employés, roulent sur les *émolliens* & les *résolutifs* ; tels sont la vapeur de l'eau chaude, les lotions avec la guimauve ; l'eau de fenouil & d'euphraise, le vin ; le beurre, les pommades & les cérats ; le girofle, le camphre & le soufre. Les *dessicatifs* & les *détersifs*, comme les roses rouges, le sucre-candi, la tuthie, & le vitriol blanc, y sont souvent très-necessaires ; on s'est enfin servi quelquefois de la *pierre infernale*, pour détruire le bourlet squirreux qui borde souvent les paupieres & les renverse. On n'ignore pas que les *vésicatoires*, le *séton* & le *cautere* ne sont pas moins utiles ici que dans l'ophthalmie, & les autres maladies des yeux.

MORBI OCULORUM.

Le *larmoyement* (*epiphora*) est produit ou par les larmes trop abondantes, ou par tout ce qui en arrête le cours vers les points lacrymaux & le sac nasal : cette matiere est quelquefois si âcre, qu'elle excorie la peau des joues où elle se répand. Il faut bien connoître la structure de ces parties, pour juger avec quelque fondement des variétés que présente cette maladie : lorsque la matiere des larmes se ramasse dans le sac lacrymal, où elle forme une sorte d'hydropisie ; & qu'elle coule par regorgement, ou par la compression de la tumeur, des points lacrymaux ; on n'a pas de peine à juger que l'obstacle est au-dessous dans une partie du sac lacrymal ; mais si la pression n'exprime rien, & s'il ne paroît aucune élévation ; il n'est pas douteux que le vice quelquefois apparent ne soit dans les points lacrymaux : si l'on mouche enfin beaucoup, malgré le larmoyement, on doit tourner ses vues du côté de l'organe de la sécrétion. L'ophthalmie, la chassie

& toutes les irritations externes peuvent produire le larmoyement : l'habituel eſt difficile à guérir, & dégénere quelquefois en fiſtule lacrymale. Lorſqu'il y a un vice dans la route qui conduit la matiere des larmes vers les narines ; on n'y remédie que par l'*opération* de la main qu'on fait ſuccéder aux *remedes généraux :* dans l'*hydropiſie du ſac naſal*, la ſeule preſſion ſouvent réitérée, ou une *compreſſion* continue par un bandage convenable, peuvent garantir de la fiſtule, & faire diſparoître la tumeur ; mais elles ne délivrent pas du larmoyement : dans les autres cas, les *purgatifs*, les *diurétiques* & les *ſudorifiques* ſont les remedes les plus employés : les *eaux minérales*, dont les circonſtances indiquent le choix, ſont auſſi très-utiles. On uſe encore *extérieurement* des *aſtringens* & des *deſſicatifs*, comme de la pierre calaminaire, du vitriol, &c. mais on doit peu compter ſur ces ſortes de remedes : il n'en eſt pas de même des *véſicatoires*, du *ſéton* & du *cautere*, dont on a lieu d'attendre de bons effets : les ſondes d'*Anel* & les injections par les points lacrymaux, ſont dans quelques cas très-utiles ; mais on trouve peu de chirurgiens qui ſçachent s'en ſervir. Quelques obſervateurs ont fait mention des larmes de ſang, & des larmes pétrifiées ; mais ces cas ſont ſi rares, que ce n'eſt pas la peine de s'y arrêter.

MORBI OCULORUM.

La *fiſtule lacrymale*, qui appartient encore aux maladies externes de l'œil, eſt annoncée par une tumeur phlegmoneuſe du grand angle, qui s'abſcédant, donne lieu à la fiſtule ; elle ne ſe manifeſte le plus ſouvent, que par l'écoulement du pus par les points lacrymaux, ſans que la peau ſoit ulcérée ; & cette circonſtance lui fait donner le nom de *fiſtule borgne*. Pluſieurs confondent mal-à-propos l'hydropiſie du ſac lacrymal, formant une tumeur vers le grand angle, avec la fiſtule lacrymale ou l'abſcès qui la

précede : il est vrai que l'âcreté des larmes retenues peut y donner lieu ; mais cela n'empêche pas que ces deux maladies ne soient bien distinctes : d'autres ont pris encore avec moins de fondement pour fistule lacrymale une tumeur phlegmoneuse, située entre le sac lacrymal, qui n'en est pas endommagé, & la peau qui en est toujours enflammée : il est encore vrai que le pus qu'on y laisse croupir peut altérer le sac, & faire prendre à la tumeur le caractere de la maladie dont nous parlons : la pression peut aider à distinguer ces deux cas; elle chasse le pus & la matiere des larmes par les points lacrymaux, lorsque le sac est le siége de l'abscès ; mais les points lacrymaux restent à sec malgré la pression, lorsque le pus a un autre foyer. L'écoulement du pus & de la matiere des larmes par les points lacrymaux, ne laisse aucun doute sur la nature de la maladie ; si la matiere qui en sort est sanieuse & fétide, verdâtre ou noirâtre, c'est une preuve que les os sont cariés, ce qui ne manque gueres d'arriver par le tems ; mais la sanie qui découle quelquefois par les narines, & qui rend la fistule moins incommode, en fournit une preuve plus complette. La *fistule lacrymale* reconnoît souvent un vice vérolique, scrophuleux, scorbutique, &c. C'est encore le produit de la petite vérole, de l'engorgement des yeux, de l'ophthalmie, &c. & peut dans tous ces cas devenir cancéreuse. Après avoir tenté la *résolution* de la pustule enflammée, on doit en favoriser la *suppuration* par l'application des *émolliens* & des *digestifs* : l'abscès étant formé, on doit l'ouvrir promptement avec la *lancette* ou le *caustique*, & faire des *injections* par cette ouverture, qu'on traite ensuite par la méthode ordinaire ; mais lorsqu'il y a *carie*, comme c'est l'ordinaire, il faut avoir recours à l'*opération* dont on a traité fort au long, tant dans les mémoires de l'académie des sciences

ſciences & de celle de chirurgie, que dans les livres ordinaires. On tente communément, (avant d'en venir à l'opération,) la *compreſſion* & les *injections* qui peuvent déboucher le canal naſal; mais il eſt très-rare que ces moyens réuſſiſſent. Les *ſaignées*, les *purgatifs*, les *tempérans* & les *adouciſſans* ſont les préparatifs ordinaires. Il eſt inutile de répéter encore ici, qu'on doit attaquer la maladie principale; lorſqu'il y en a une qui a donné lieu à la fiſtule, ou qui l'entretient.

MORBI OCULORUM.

Maladies du globe.

L'*ophthalmie* eſt de toutes les maladies des yeux la plus commune. On ne doit pas donner ce nom à ces rougeurs & cuiſſons paſſageres qui viennent de la fumée, de la pouſſiere, &c. mais à l'inflammation de la conjonctive, accompagnée de plus ou moins de douleur, d'ardeur & de crainte de la lumiere: elle ſe communique ſouvent à l'intérieur de l'organe; ce qu'on connoît aux douleurs plus vives & plus profondes: les malades ont alors encore plus de peine à ſupporter la lumiere; ils voient voltiger des mouches, & autres ombres; ils ont des élancemens au fond du globe, des inſomnies, &c. On ſçait que l'*ophthalmie* eſt *ſeche* ou *humide*: dans la *premiere*, il n'y a ni larmoyement, ni ſuintement purulent; les douleurs y ſont aſſez légeres, & les paupieres ne ſe reſſentent gueres de l'inflammation: dans la *ſeconde*, l'œil eſt toujours mouillé de la matiere des larmes, le plus ſouvent âcre & purulente; & quelquefois ſi brûlante, qu'elle excorie la peau des joues qui reçoit les verſures de l'œil: l'inflammation ſe communique aux paupieres; il s'éleve des phlyctenes ſur les parties enflammées; il s'y forme des abſcès, des petits ulceres, même ſur la cornée; & les douleurs ſont ſouvent profondes avec élancement: les enfans & les vieillards y ſont les plus ſujets. L'*ophthalmie* eſt quelquefois *épidémi-*

MORBI OCULORUM.

que; mais on a prétendu avec peu de fondement, qu'elle étoit contagieuse. Les fluxions, les éréſypeles au viſage, la petite vérole, la fievre maligne, les contuſions, la brûlure, les ordures qui entrent dans l'œil, &c. y donnent ſouvent lieu : elle eſt ſouvent ſymptome des écrouelles, de la vérole, de la goutte, &c. On a beaucoup à craindre de l'ophthalmie, lorſque l'engorgement rend la conjonctive ſi épaiſſe, & ſi élevée ſur la ſurface du globe, que la cornée paroît être dans un enfoncement; lorſqu'on a des douleurs vives & profondes, qui répondent à toute la tête; lorſqu'enfin la fiévre, l'inſomnie, & autres ſymptomes graves, ſe mettent de la partie. L'*ophthalmie* ſcrophuleuſe, la vérolique & la goutteuſe réſiſtent à tous les remedes, ſi l'on néglige d'attaquer la maladie principale : l'éréſypélateuſe eſt longue & rebelle; celle qui vient enſuite des contuſions ou de la brûlure eſt très-fâcheuſe; mais la plus redoutable, eſt celle qui eſt le reliquat de la petite vérole. Toutes ces ophthalmies graves donnent ſouvent lieu à des ulceres à la conjonctive les plus rebelles, à la fiſtule lacrymale; à des abſcès, tant derriere la cornée, que dans ſon épaiſſeur, qui privent de la vue : il ſe fait ſouvent un épanchement purulent entre l'iris & la cornée, qu'on nomme *hypopion :* on a obſervé, quoique rarement, que le pus qui occupoit ce qu'on appelle la *chambre antérieure*, ſe précipitoit au fond du globe, & qu'on le voyoit alors diminuer peu-à-peu. Les *ulceres* de la cornée y laiſſent ordinairement une *tache* ou une *cicatrice* qui réſiſte à tout ce qu'on peut entreprendre pour l'effacer : il réſulte encore quelquefois des déſordres que nous expoſons, que la cornée émincée n'étant plus propre à contenir les différentes ſubſtances qui rempliſſent le globe, en eſt forcée & jettée en dehors : cette eſpece de

hernie de l'œil eſt connue ſous le nom de *ſtaphylome*, & ſon traitement eſt tout chirurgical. La grande abondance des larmes & le cours de ventre ont été ſouvent favorables à l'ophthalmie : on a auſſi obſervé que celle qui ſurvenoit à une chute, ou à un coup de tête, quoique les yeux euſſent été garantis, étoit ordinairement un ſigne mortel. MORBI OCULORUM.

Le *traitement de l'ophthalmie* differe peu de celui des autres inflammations : les *ſaignées* y ſont très-néceſſaires; celle du pied, ou de la gorge paroît être la plus convenable : c'eſt ſur le dégré de phlogoſe, & la violence des douleurs qu'on doit en régler le nombre : dans les ophthalmies graves, on ouvre quelquefois les vaiſſeaux apparens du globe, ſoit avec la lancette, ſoit avec une aiguille tranchante; & l'on favoriſe l'écoulement du ſang par des fomentations avec l'eau chaude : on peut tirer le même avantage des *ſcarifications*, ou mouchetures, ſur la partie enflammée, tant du globe que des paupieres; mais tous les chirurgiens ne ſont pas capables d'entreprendre ces opérations, & peu de malades veulent s'y ſoumettre : on applique encore des *ſangſues* aux paupieres & aux environs qui peuvent dégorger puiſſamment toutes ces parties : on a même pratiqué dans quelques cas l'*artériotomie*, & l'on en a vu de bons effets. Il eſt important dans cette maladie de tenir le *ventre libre*, en uſant des moyens ordinaires; c'eſt dans cette vue qu'on a employé ſouvent avec ſuccès les *eaux minérales purgatives*. On doit faire ici un très-grand uſage des *tempérans* & des *adouciſſans*; tels ſont les chicoracées, la bourrache, la patience, les bouillons de poulet, d'écreviſſe & de tortue; le lait & le petit lait; les émulſions, les eaux minérales acidules, &c. Les *dépurans*, tant *anti-ſcorbutiques* que *ſudorifiques*, tels que le creſſon & le cochléaria; la ſquine & le

MORBI OCULORUM.

gayac ; le diaphorétique minéral & autres préparations antimoniales ; les bouillons de vipere ou de ferpent, &c. font des remedes dont on a vu de bons effets : on a fait de plus un bon ufage des *apéritifs* & des *fondans*, comme des cloportes, des martiaux, des préparations mercurielles, &c. Les *calmans* enfin font quelquefois indifpenfables ; mais il faut toujours en ufer avec réferve.

Tout le monde connoît l'efficacité des *bains* contre l'ophthalmie ; mais rien n'eft moins éclairci que l'effet de la plûpart des *topiques* qu'on applique aux yeux : les praticiens éclairés ne fçavent que trop qu'on donne plus là-deffus au préjugé qu'à l'obfervation : comme ce n'eft pas ici le lieu d'entrer dans cet examen, je me contenterai de propofer ceux qui font adoptés par le plus grand nombre, & dont les propriétés paroiffent être les mieux conftatées. Le *blanc d'œuf alumineux* & les autres *répercuffifs* conviennent aux engorgemens récens, fur-tout lorfque la contufion y a donné lieu ; mais dans les autres cas, ils peuvent être très-pernicieux, & l'on doit s'en abftenir : on fait beaucoup d'ufage des *émolliens* & des *adouciffans*, tant pour tempérer la chaleur de ces parties, & calmer leurs irritations, que pour décoller les paupieres ; tels font l'eau tiede, à laquelle on ajoûte quelques gouttes d'eau-de-vie, l'eau de guimauve, de rofes & de plantain ; le fang de pigeon ou de poulet ; le lait de femme ou tout autre ; les mucilages des graines de pfyllium, de coing & de lin ; le cataplafme de pomme, ou le micapanis ; une tranche de bœuf ou de veau, &c. On fe fert encore beaucoup des *réfolutifs*, comme de l'eau-de-vie tempérée ; de l'eau de fenouil & d'euphraife, de celle de fleur de fureau ; du vin chaud, animé avec quelques gouttes de baume du Commandeur ; & d'autres *collyres* faits avec le fafran, la

rhue, la sauge, l'hyssope & le romarin; des eaux de Balaruc, de Bareges, &c. On emploie enfin les *déterſifs* & les *deſſicatifs*, principalement pour les ulceres; tels sont le sucre-candi, l'iris de Florence, l'os de seche, la tuthie, le vitriol blanc, la pierre divine, les trochisques blancs de rhasis, le vin émétique, &c. On peut toucher les ulceres des paupieres avec la *pierre infernale*, dont on diminue l'ardeur, en baignant l'œil plusieurs fois après cette opération. Les *phlyctenes*, ou les pustules vésiculaires de la conjonctive & de la cornée demandent des *réſolutifs*, tels que les fleurs de sureau & de camomille, la semence de fenugrec & autres de cette nature; mais il est quelquefois nécessaire d'ouvrir ces vessies & d'user ensuite des *collyres déterſifs*. L'*ouverture des abſcès* est beaucoup plus pressante, soit que le *pus* soit renfermé dans son foyer, soit soit qu'il répandu dans la chambre antérieure; car dans l'un & l'autre cas, il est toujours très-dangereux pour la vue de le laisser séjourner, dans l'espérance mal fondée de le résoudre: on vuidera aussi le *ſang* qui y est quelquefois extravasé après les contusions; cependant lorsqu'il est en petite quantité, on peut le dissiper par le seul usage des *réſolutifs*: tout le monde sçait enfin qu'on peut dans les ophthalmies les plus rebelles, tirer de grands avantages des *ventouſes*, des *véſicatoires*, des *ſétons* & des *cauteres*. A l'égard des *ordures* qui se sont glissées dans les yeux, & qui peuvent y exciter l'inflammation & des douleurs très-aigues, si la matiere des larmes qui coulent alors abondamment ne les entraîne pas; il faut plonger l'œil dans l'eau, & remuer beaucoup les paupieres: l'*ambre jaune* ou la *cire à cacheter*, échauffés par le frottement, peuvent les enlever: si c'est quelque particule de fer, l'*aiman* en délivrera bientôt: si enfin ces moyens ne réussissent pas, il

MORBI OCULORUM.

faut avoir recours aux *pincettes* & aux autres expédiens chirurgicaux.

MORBI OCULORUM.

Le blanc de l'œil devient quelquefois très-rouge, ſans que le malade reſſente aucune douleur, & qu'il ait la moindre peine à ſoutenir le grand jour. Cette *échimoſe* (*ſugillatio*) très-apparente & très-commune, vient ſouvent d'une légere contuſion qui ſe fait, même à l'inſçu des malades, lorſqu'ils dorment, ou dans tout autre tems; mais quelquefois de cauſe interne: on l'a obſervée encore après les efforts du vomiſſement. Elle eſt peu à craindre, & ſe diſſipe ordinairement en très-peu de jours, même ſans aucun remede: cependant il eſt quelquefois néceſſaire de faire *ſaigner* le malade, & d'uſer de quelques topiques pris dans la claſſe des *réſolutifs* & des *fortifians;* tels ſont le ſang de pigeon; l'eau de roſe, de fenouil & de fleur de ſureau; l'eau vulnéraire; la décoction de la racine de grande conſoude, du ſeau de Salomon; l'eſprit de vin camphré, l'eau-de-vie, &c.

Les *taches* qui obſcurciſſent la cornée (*nubeculæ*), ſont la ſuite des fluxions ou des ophthalmies, & des ulceres de cette partie. Dans le premier cas, c'eſt une ſorte de dépôt d'une matiere blanchâtre, dont on ne connoît point la nature; dans le ſecond, c'eſt une *cicatrice* qui a racorni & deſſéché cette partie. Les plus blanches ſont ordinairement ſuperficielles, & par conſéquent les moins rebelles: on peut eſpérer de diſſiper celles des enfans, mais il eſt bien rare qu'on y réuſſiſſe dans un âge avancé: les vraies cicatrices ſont abſolument incurables. Les *ſaignées*, les *purgatifs*, les *tempérans* & les *bains* ſont très-propres à détourner les fluxions qui accompagnent quelquefois ces taches, mais ils n'en changent pas la diſpoſition: on ne peut gueres y remédier, que par des *topiques émolliens*, *réſolutifs*,

dessicatifs & *détersifs*, dont les circonstances reglent le choix ; tels sont la vapeur du caffé ; celle de la rhue & du fenouil mâchés à jeun ; l'eau de fenouil & d'euphraise ; le suc de calcitrapa & de la grande éclaire ; le fiel d'anguille, de carpe, de brochet, & de perdrix ; le sucre-candi ; l'os de seche ; la tuthie ; la poudre d'antimoine & autres : on use encore ici des *vésicatoires*, du *séton* & du *cautere* ; mais on n'en tire gueres d'autre avantage, que celui de garantir des fluxions, auxquelles les taches & les cicatrices donnent souvent lieu.

MORBI OCULORUM.

La *cataracte* n'étant autre chose que l'opacité du crystallin ; ceux qui ont la plus légere teinture de l'anatomie de l'œil, n'auront pas de peine à la connoître lorsqu'elle est formée ; mais son commencement n'est pas aisé à saisir : elle est souvent la suite des fluxions habituelles, des ophthalmies graves, du larmoyement, de la céphalalgie ancienne, des contusions, &c. On doit la craindre, lorsque la vue est troublée par des ombres fixes ou voltigeantes, qu'on compare à des flocons, à des mouches, &c. lorsque les objets paroissent couverts d'une vapeur ou d'une toile d'araignée : quelques mois après que les malades se plaignent que la vue commence à leur manquer, on peut appercevoir quelque blancheur au crystallin. Un bon traitement peut encore alors prévenir la cataracte qui reste ordinairement plusieurs années à se former : l'usage des *délayans* ou des *tempérans*, & celui des *bains* en font, après les remedes généraux, le principal fondement : on y fait aussi entrer les *apéritifs*, & sur-tout les cloportes dans le vin blanc : la décoction des bois & quelques autres *sudorifiques*, ont paru quelquefois produire de bons effets ; ainsi que les *salivans*, comme le tabac en fumée & autres. On vante beaucoup l'usage, tant interne qu'externe,

MORBI OCULORUM.

de l'*euphraise ;* il est assez difficile de décider si c'est avec raison : mais rien n'est au-dessus des *vésicatoires*, des *sétons* & des *cauteres*. On peut encore trouver quelque secours dans l'eau de guimauve, le sang de pigeon, la vapeur du caffé, les décoctions aromatiques, & autres *topiques*, tant *émolliens* que *résolutifs ;* mais il arrive le plus souvent, qu'on ne retire aucun fruit de tout ce traitement, & que la cataracte, malgré les remedes, fait toujours des progrès : on n'a d'autre parti à prendre alors, que celui d'en attendre la *maturité* pour faire procéder à l'*opération :* elle réussit très-bien sur les cataractes blanches & cendrées ; mais on redoute celles qui paroissent bleues ou vertes. Si en frottant l'œil avec sa paupiere, la pupille demeure immobile, on peut juger que la cataracte n'est pas dans sa maturité ; c'est le terme assez impropre dont on s'est servi pour exprimer son desséchement, & son entiere opacité. L'*opération*, lorsqu'elle est dans cet état, est le seul moyen qui puisse rendre la vue aux malades : elle se pratique de deux manieres, 1° en abbatant avec une aiguille propre à cet usage, le crystallin opaque, & en le fixant, autant qu'il est possible, derriere l'iris ; 2° en en faisant l'extraction par une ouverture faite au bas de la cornée : cette derniere maniere d'opérer, que M. *Daviel* a perfectionnée, avoit été proposée en 1707 & 1708 à l'académie des sciences : elle paroît être la plus sûre & la moins difficile. Tous les auteurs font mention d'une autre sorte de *cataracte*, qu'on appelle *membraneuse ;* mes observations anatomiques, quoiqu'assez nombreuses sur ce point, ne me l'ont jamais présentée ; & je ne trouve rien qui puisse satisfaire dans tout ce qu'on a écrit là-dessus : il me paroît même que ceux qui sont entrés dans la dispute qui s'est élevée à ce sujet, ont plus

cherché à étayer leurs opinions, qu'à découvrir la vérité.

MORBI OCULORUM.

On donne le nom barbare de *goutte-ſereine*(*amaurosis*) à cette privation de la vue, ſans vice apparent dans l'organe, ſi ce n'eſt que la pupille eſt alors plus dilatée : cet aveuglement arrive quelquefois tout d'un coup ; mais il vient le plus ſouvent d'une maniere preſque inſenſible ; & les deux yeux en ſont ordinairement affectés. On juge avec aſſez de fondement, que cette maladie, qui a pluſieurs dégrés, dépend de la paralyſie du nerf optique : les obſervations anatomiques nous montrent dans le cerveau des vaiſſeaux engorgés, des épanchemens ſéreux & ſanguins ; le deſſéchement & la pourriture des nerfs optiques, des abſcès qui preſſent ces cordons, des tumeurs lymphatiques & autres enkiſtées, des excroiſſances charnues, &c. Les avant-coureurs de cette maladie ſont l'affoibliſſement de la vue ſans cauſe manifeſte, des mouches, des flocons & des filamens qu'on croit voir voltiger, & quelquefois des douleurs profondes dans la tête, &c. Les évacuations ſanguines ſupprimées ; les éruptions cutanées rentrées ; la fievre maligne ; l'apoplexie ; les chutes & les coups à la tête ; la lumiere directe du ſoleil, le froid, le ſerein, & les autres intempéries de l'air ; & quelquefois la groſſeſſe peuvent y donner lieu : elle a encore ſon origine dans la contention des yeux, telle qu'il la faut, tant pour l'uſage des téleſcopes & des microſcopes, que pour la lecture pouſſée trop loin, pour les petits ouvrages, &c. La *goutte-ſereine imparfaite*, celle qui ſe manifeſte tout d'un coup, ou qui dépend d'une cauſe paſſagere, peuvent être guéries ; mais il n'y a preſque rien à eſpérer, lorſqu'elle ſe forme inſenſiblement, ſur-tout dans un âge avancé. Les *ſaignées* & les *émétiques* dans le commencement, peu-

MORBI OCULORUM.

vent être d'une grande efficacité, ainsi que les *purgatifs* réitérés : l'usage interne de l'*euphraise* paroît mieux convenir à la goutte-sereine, qu'aux autres maladies des yeux : les *apéritifs* & les *incisifs*, tels que les cloportes, les martiaux & les préparations mercurielles, sont ici très-familiérement employés : les *eaux minérales*, tant froides que thermales, ont été données quelquefois avec succès : on a encore usé des *anti-scorbutiques* & des *diaphorétiques*, comme du cresson & du cochléaria, du gayac & de la squine, des viperes, &c. Mais les *céphaliques* & les *anti-spamodiques* ont toujours paru les plus appropriés à cette maladie ; tels sont la mélisse, la bétoine, la valériane & la pivoine ; la cascarille, le musc ; l'eau de fleur d'orange, les esprits volatils, la poudre de guttete, &c. Les *salivans*, les *vésicatoires*, le *séton* & le *cautere* peuvent être encore ici d'un grand secours ; il faut ajoûter la *douche* à la tête avec les eaux de Balaruc, & autres thermales, dont on a vu quelquefois de très-bons effets. A l'égard des topiques ophthalmiques tant vantés, je ne crains pas de dire qu'ils sont presque inutiles : on peut cependant en excepter la vapeur de l'esprit de vin, & du baume de Fioraventi, celle du caffé, &c. qui, dans quelque occasions, ne m'ont pas paru être absolument sans effet.

MORBI NARIUM.

L'*enchifrenement* (*coryza*) est ordinairement une maladie si légere, qu'on ne s'avise gueres de demander du secours ; cependant il n'est pas inutile, lorsque la fluxion est considérable, & qu'il y a peu d'écoulement par le nez : on se plaint alors d'une pésanteur à la tête (*gravedo*) dont nous avons déja fait mention : on y ressent quelquefois une douleur

très-vive ; on a des éternumens fréquens, des sifflemens dans les oreilles, des vertiges & même l'assoupissement : on perd l'odorat & l'appétit ; on sent des frissonnemens ; on éprouve des lassitudes, &c. La fievre inséparable de cet état, est plus ou moins forte ; mais tous les symptomes diminuent beaucoup, lorsque l'écoulement du nez est établi. Cette fluxion seroit peu à craindre, si l'expérience de tous les jours n'avoit appris qu'elle tomboit ordinairement sur la gorge, la glotte & la poitrine : elle est redoutable par elle-même dans les vieillards, parce qu'elle peut les jetter dans une affection comateuse, & même l'apoplexie : l'enchifrenement habituel n'est pas encore sans danger, parce qu'il peut ulcérer le nez. Lorsqu'il est récent & léger, il ne demande gueres que le *régime* & la *chaleur*, qui sont d'ailleurs les plus sûrs préservatifs contre les fluxions de la gorge & de la poitrine, dont on est menacé : les *parfums de succin*, d'*encens* & de *sucre*, de *sauge*, &c. peuvent procurer du soulagement, & même abréger la maladie : les *sternutatoires* les plus doux, tels que le tabac, la bétoine, la lavande & la marjolaine sont quelquefois utiles, en facilitant l'écoulement ; mais si la nature, qu'on doit toujours consulter, n'y est pas disposée ; ils peuvent par leur secousse augmenter l'embarras de la tête. On use contre l'*enchifrenement* habituel, non-seulement des remedes généraux, mais encore des *tempérans*, des *diurétiques*, des *sudorifiques*, des *salivans*, & autres qui conviennent à toutes les fluxions ; mais lorsqu'on ne retire aucun fruit de tous ces remedes, on peut avoir recours aux *égouts artificiels*, que nous avons proposés tant de fois.

MORBI NARIUM.

L'*éternuement modéré* annonce quelquefois l'enchifrenement ; dans les fievres, bien loin d'être dangereux, il passe pour un bon signe, quoiqu'il puisse

MORBI NARIUM.

exciter l'hémorragie : il eſt encore utile aux femmes en travail ; mais il peut nuire à la poitrine, ſi elle eſt enflammée. *L'éternuement exceſſif* doit être regardé & traité comme une maladie convulſive ; il peut cauſer des commotions qui donnent lieu aux maladies internes de la tête les plus graves ; on a même obſervé qu'il avoit été ſuivi de l'aveuglement : il faut tâcher alors de calmer l'irritation, en attirant par le nez des *adouciſſans* & des *mucilagineux :* l'eau tiede, le lait, l'huile d'amande douce, &c. ſont les plus propres à cet effet, & les plus employés : il eſt très-rare qu'on doive avoir recours à d'autres remedes.

Le *ſaignement du nez* qui eſt l'effet du tempérament, de l'exercice violent, de l'abus des alimens ou remedes chauds, &c. eſt rarement dangereux. Celui qui ſurvient aux *fievres*, peut être *critique* ou *ſymptomatique :* il eſt ordinairement avantageux vers le quatrieme, le ſeptieme, le neuvieme & quatorzieme jour de la maladie ; il peut auſſi l'être plutôt, lorſque ſans être immodéré, il eſt aſſez abondant : on craint dans les fievres les hémorragies incomplettes, où l'on ne rend que quelques gouttes de ſang ; cependant il y a tant de variété là-deſſus, qu'on ne peut juger avec quelque certitude des unes & des autres, que par le bien ou le mal qui en réſulte. On a, par exemple, tout à craindre, lorſque le ſaignement du nez eſt ſuivi de foibleſſe, de variations dans le pouls, de ſueurs froides, de convulſions, &c. on jugera au contraire, qu'il eſt ſalutaire s'il appaiſe la douleur de tête, s'il calme le délire, s'il modere la fievre, &c. La chaleur & la rougeur des yeux & du viſage, le battement violent des arteres, l'inſomnie, les phantômes rouges, la douleur de la tête & du col, le tintement d'oreille, les larmes involontaires, la

démangeaiſon du nez, &c. peuvent dans les fievres annoncer l'*hémorragie du nez*. Celle à laquelle les enfans & les jeunes gens ſont ſujets, n'eſt à craindre que pour l'avenir; car il peut en réſulter, lorſqu'elle revient fréquemment, une foible conſtitution, des affections hypocondriaques & ſpaſmodiques; & dans la vieilleſſe la goutte & le calcul. Le ſaignement du nez eſt plus dangereux & même quelquefois mortel dans un âge avancé; ſur-tout pour les cachectiques, qu'il jette ſouvent dans l'hydropiſie. Si cette hémorragie eſt dangereuſe pour les vieillards; ſa ceſſation, lorſqu'elle a été habituelle, eſt encore plus à craindre; parce qu'elle donne ſouvent lieu à l'apoplexie. On eſt ſurpris de la quantité de ſang que peuvent fournir les vaiſſeaux du nez, ſans qu'il en arrive d'accident: on en a vu perdre en cinq jours plus de quarante livres; en dix jours, près de quatre-vingt livres: on fait mention d'une femme groſſe qui jetta en peu de tems par cette voie vingt-deux livres de ſang, & qui ne laiſſa pas d'accoucher heureuſement.

MORBI NARIUM.

Cette *hémorragie* doit être traitée à-peu-près comme les autres: il n'y a rien à faire contre celle qui eſt récente, modérée & ſans fievre; ce n'eſt que l'*exceſſive* & l'*habituelle*, qui demandent du ſecours; encore eſt-il ſouvent dangereux d'arrêter cette derniere. Le ſaignement du nez, critique, eſt un ouvrage de la nature qu'il faut reſpecter; mais le ſymptomatique, ſur-tout s'il eſt exceſſif, demande tous nos ſoins. Les *ſaignées*, & principalement celles du pied, ſont ici néceſſaires; les *tempérans* & les *rafraîchiſſans* ſont enſuite les remedes les plus employés & les plus efficaces; tels ſont l'eau commune, priſe en quantité, la boiſſon aigrelette & la nitreuſe, l'eau de riz, les émulſions, le petit lait, &c. La *liqueur anodine minérale* eſt un cal-

MORBI NARIUM.

mant qui convient beaucoup aux hémorragies; mais le laudanum, le diacode, le sirop de karabé, & autres narcotiques, doivent être donnés avec beaucoup de réserve : on ne doit pas faire prendre encore légerement les *absorbans* & les *astringens*, tels que le corail, le plantain, l'equisetum, le sang de dragon, les martiaux, la pierre hématite, &c. Il faut être encore plus circonspect sur l'usage de l'alun, de l'esprit devitriol ou l'essence de Rabel, &c. qui doivent être réservés pour les cas extrêmes : on a observé que le *quinquina* pouvoit modérer la chaleur fébrile qui succede aux grandes hémorragies; mais je doute qu'on en ait bien examiné les suites. On fait quelquefois un étrange abus des *remedes externes*, qui ne doivent être employés que contre le saignement de nez, qui est immodéré ou symptomatique; & lorsqu'on craint que les malades n'y succombent : on peut user dans ces cas des compresses trempées dans l'*eau froide* & *nîtreuse*, ou dans le *vinaigre*, appliquées au col, à la nuque, aux tempes, au front, aux bourses, &c. ainsi que du bol pétri avec le vinaigre & le blanc d'œuf, & appliqué au front : l'odeur du vinaigre, & sa fumée, lorsqu'on le brûle, peuvent être de quelque secours; mais les bourdonnets trempés dans cette liqueur, dans l'*eau alumineuse*, dans la *stiptique*, &c. qu'on introduit dans les narines, agissent bien plus promptement : il y en a qui se servent tout simplement du coton trempé dans l'*encre à écrire*, qu'ils introduisent dans les narines avec tout le succès qu'on peut en attendre : on y souffle encore de la *poudre de bol*, de *plâtre*, de *sang de dragon*, de *mastic*, &c. On peut tirer enfin quelqu'utilité des lavemens rafraîchissans, du bain, & des frictions aux jambes; des ligatures, tant aux bras, qu'aux cuisses; des ventouses, tant seches, que scarifiées, &c. Il est superflu

de dire que le ſaignement du nez qui ſupplée aux hémorrhoïdes & aux menſtrues, ne doit pas être arrêté, ſi l'on n'eſt parvenu auparavant à rétablir ces évacuations. Je ferai obſerver, en finiſſant, que lorſqu'on a arrêté le ſang par des tampons, il continue quelquefois à couler dans l'arriere-bouche, d'où il peut inonder l'eſtomac & le poumon, ainſi que je l'ai vu arriver à un homme qui mourut dans ſon lit quelques heures après qu'on lui eut fait cette opération.

MORBI NARIUM.

L'*ulcere des narines* ſimple & ſans douleur, auquel les fluxions donnent ſouvent lieu, n'a rien de dangereux; il s'y forme des croûtes qu'on entraîne en ſe mouchant, & il en découle quelquefois un peu de ſang. Mais il y a un autre ulcere ſordide, malin, & quelquefois cancéreux, qu'on nomme *ozæna*: il eſt douloureux, & répand une odeur ſi fétide, que les malades même en ſont incommodés: on ſçait qu'il eſt ſouvent accompagné d'une carie qui perce le palais, & produit d'autres ravages qui peuvent changer la conformation du nez. L'*ozene* ne ſe borne point aux narines; il s'étend quelquefois dans les cavités voiſines: il accompagne ſouvent le polype, ou lui ſuccede: c'eſt ordinairement un ſymptome du ſcorbut, de la vérole ou des écrouelles, & quelquefois une ſuite de la petite vérole: il eſt dans tous ces cas très-difficile à guérir, & ſouvent même incurable. L'*ulcere* ſimple & indolent du nez ne demande preſque point de remedes; un peu de ceruſe, ou tout autre *deſſicatif*, en fait ſouvent l'affaire; mais l'*ozene* engage dans un long traitement; car il n'eſt pas douteux qu'on ne doive l'attaquer par des remedes appropriés à la cauſe interne qui y donne lieu, ou qui l'entretient. Après les remedes généraux, les *tempérans*, les *vulnéraires* & les *diaphorétiques* ſont ceux dont on fait le plus

MORBI NARIUM.

d'usage; tels sont le *lait*, le *petit lait*, les *bouillons d'écrevisse* & de *vipere*; les *eaux minérales* froides; les bains domestiques, &c. Son traitement extérieur differe peu de celui des autres ulceres: on ramollit les croûtes avec de l'eau tiéde, de l'eau de guimauve, l'huile d'œuf & celle d'amande douce, le lait, le beurre, &c. leur chute donne quelquefois lieu à des hémorragies qu'on arrête, lorsqu'elles sont excessives, par les moyens proposés ci-dessus: on fait ensuite des *injections vulnéraires* & *détersives*, comme avec l'eau de Balaruc, l'eau miellée, les décoctions d'orge, d'agrimoine, d'absynthe, de roses rouges, de mille-pertuis, de scordium, & de sabine; avec l'eau de chaux, à laquelle on ajoûte le mercure doux, &c. On estime encore le suc de geranium robertianum, l'elixir de propriété, la teinture de myrrhe & d'aloës, l'onguent ægyptiac, &c. Quelques-uns font recevoir le *parfum* du cinnabre; mais ce remede peut être dangereux, par rapport à la poitrine: on n'a rien à craindre de celui du labdanum, de la myrrhe, du mastic, du styrax, &c. La carie est ordinairement un obstacle à sa guérison, & il est très-rare qu'on puisse y appliquer le remede qui pourroit la fixer: les *vésicatoires*, le *séton* & le *cautere* sont encore ici d'une grande ressource.

Le *polype*, dont la couleur & la consistance varient beaucoup, occupe plus ou moins d'espace dans les narines, s'étendant quelquefois en dehors, & dans l'arriere-bouche: il gêne toujours la respiration, mais rarement la déglutition: il est blanchâtre, rouge, livide ou noir: sa chair est tantôt molle, tantôt dure, & même cartilagineuse: il est indolent ou douloureux; & ce dernier prend souvent le caractere du cancer. Lorsqu'il est accompagné de l'ozene, on le regarde comme un sarcome ordinaire; mais

mais cette diſtinction n'eſt pas toujours fondée. Le mol, le blanc & l'indolent ſont les plus ſuſceptibles de guériſon : le rouge eſt plus rebelle ; le livide, le noir & le dur ſont preſque incurables, ſur-tout s'ils reconnoiſſent un vice ſcorbutique ou vérolique. Le traitement du polype eſt chirurgical ; mais il doit être précédé par les remedes généraux, par les *tempérans*, les *apéritifs*, & autres appropriés à la maladie principale dont il eſt le produit : on peut, lorſqu'il eſt petit & ſitué d'une façon avantageuſe, l'attaquer par des *deſſicatifs* & par des *corroſifs* : la poudre de noix de galle, de l'écorce de grenade, de l'ariſtoloche, de la ſabine ; l'alun brûlé, le vitriol calciné, le verd-de-gris, le précipité rouge, l'onguent ægyptiac, l'eau divine de Fernel, le beurre d'antimoine & la pierre infernale, ſont ceux qui ſont les plus employés ; mais on doit tâcher de garantir les parties voiſines de leur action. L'*extirpation*, lorſque le polype eſt mol & indolent, eſt le plus court & le plus ſûr de tous les moyens ; elle eſt quelquefois ſuivie d'hémorragie, qu'on arrête à la maniere ordinaire ; mais il n'eſt pas toujours poſſible de pratiquer cette opération ; parce que la tumeur eſt quelquefois inacceſſible, tant du côté du nez, que de celui de la bouche : elle eſt encore ſouvent infructueuſe ; parce que cette excroiſſance ſe reproduit ; ce qui ne manque jamais d'arriver, lorſque les os ſont cariés : il eſt enfin aſſuré que le *ſéton* & le *cautere* ne ſont pas moins utiles ici, que dans les cas précédens.

MORBI NARIUM.

MORBI AURIUM.

La *douleur d'oreille* (*otalgia*) eſt une maladie quelquefois terrible ; elle dépend communément de l'*inflammation* des parties internes, & peut être accompagnée non-ſeulement de la fiévre, mais

MORBI AURIUM.

encore du délire, des mouvemens convulsifs, des syncopes, &c. Elle se termine le plus souvent par la suppuration, & un ulcere qu'on a de la peine à dessécher. Il s'engendre dans les oreilles des *vers* de différentes formes, qui excitent des douleurs moins continues que les précédentes, mais tout aussi terribles, & qui jettent quelquefois les malades dans la fureur. Il s'insinue encore dans les cavités de cet organe plusieurs sortes d'*insectes* ; il s'y glisse différens *corps étrangers*, qui peuvent exciter des douleurs très-vives & l'inflammation. Les coups de soleil, & autres accidens externes ; les pertes supprimées, les éruptions rentrées, &c. peuvent donner lieu à la douleur d'oreille : ceux qui sont d'ailleurs sujets aux fluxions sont les plus exposés à cette maladie, qui peut exciter, comme nous l'avons dit, des accidens mortels : plus la douleur est interne, plus elle est à craindre ; cependant au septieme jour, il n'y a plus de danger pour la vie. L'inflammation se termine quelquefois en trois ou quatre jours par la résolution ; si l'on sent dans ce tems des élancemens, on ne doit pas douter de la suppuration : l'ulcere qui en résulte, produit souvent un écoulement, dont on a beaucoup de peine à tarir la source : il seroit même dangereux de dessécher cet égout, lorsqu'il est ancien ; car les affections comateuses, l'apoplexie & l'épilepsie pourroient en être le fruit. Il arrive quelquefois que le pus vient du cerveau, la carie du rocher lui fournissant un passage ; les céphalalgies les plus terribles qui ont précédé cet écoulement, peuvent faire soupçonner ce désordre. Lorsque l'*otalgie* reconnoît la phlogose, on ne sçauroit se dispenser d'user des *saignées* ; on peut tirer aussi de grands avantages de l'application des *sangsues* & des *ventouses scarifiées* derriere l'oreille : on est souvent forcé, en usant

des *délayans* & des *adouciſſans* internes, d'avoir recours aux *narcotiques ;* mais il faut en éviter l'abus, dans lequel on tombe le plus ſouvent. Les *remedes externes* ſont les *adouciſſans*, les *relâchans* & les *maturatifs ;* tels ſont le lait de femme, l'huile d'amande douce, de graine de lin, & de ſemence de juſquiame ; le mica-panis & les autres cataplaſmes émolliens & digeſtifs : un grain de camphre, introduit dans l'oreille au commencement de la maladie, a ſouvent produit de bons effets : les frictions & le bain des extrémités inférieures peuvent encore procurer quelque ſoulagement. Lorſque la ſuppuration eſt établie, on a recours aux *injections vulnéraires* & *déterſives ;* l'urine ; les eaux de Balaruc, de Bagnieres & de Bareges ; la décoction d'aigremoine & d'ariſtoloche ; l'eau d'orge miellée, celle de frêne avec la teinture de myrrhe, &c. ſont les matieres les plus employées à cet uſage : on fait encore couler dans l'oreille quelques gouttes de *baume de Copahu*, de celui du *Commandeur*, &c. Pour les *vers* engendrés dans l'oreille, & les *inſectes* qui s'y ſont introduits, on a recours au *lait*, à l'*huile d'amande amere*, à la *décoction du vif-argent*, à celle de la *coloquinte*, &c. ſans parler des moyens que la chirurgie fournit pour en faire l'*extraction*, ainſi que de tous les autres corps étrangers.

MORBI AURIUM.

Rien n'eſt plus difficile que de découvrir la cauſe de la *ſurdité :* outre les déſordres qu'excitent dans l'organe, la ſuppuration & la carie ; l'inſpection anatomique découvre encore l'abſence des oſſelets & du tympan ; cette membrane ayant une épaiſſeur extraordinaire, ou recouverte d'une croûte qui la rend inacceſſible aux vibrations de la matiere du ſon ; les cavités de l'oreille remplies d'une morve gluante, d'eau, de ſang ou de pus ; l'obſtruction des trompes d'Euſtache ; des tumeurs dans le cer-

MORBI AURIUM.

veau, qui pressent l'origine des nerfs auditifs; des inondations qui produisent le même effet; le desséchement de ces cordons; & enfin l'obstruction du conduit de l'oreille, causée par des excroissances qui le bouchent absolument, ou par le *cerumen* qui s'y desseche & se durcit : on peut très-bien appercevoir dans les malades ce qui se passe dans le conduit auditif, jusqu'à la membrane du tympan, qu'on découvre dans plusieurs sujets; mais on ne peut que deviner, lorsqu'on veut juger des autres vices: cependant ils ne privent pas toujours absolument de l'ouïe, mais ils la rendent souvent très-difficile. On voit beaucoup de gens qui entendent assez bien, quoique leur tympan ait été détruit, ce qu'on peut, comme je viens de le dire, appercevoir très-distinctement dans quelques sujets; outre qu'on en est assez assuré, lorsqu'il s'est fait une suppuration interne.

La *surdité* de naissance toujours incurable, vient d'une mauvaise conformation de l'organe : celle des vieillards, qui dépend vraisemblablement du desséchement, ou de la paralysie des nerfs, n'est gueres plus guérissable : on espere peu de la surdité qui vient après les longues céphalalgies, par la maladie vénérienne invétérée; après la petite vérole, les suppurations & l'écoulement de sang de l'oreille interne; par les chutes, le bruit du canon, ou des cloches, &c. mais si c'est l'obstruction du conduit auditif, par la cire accumulée & desséchée, par des excroissances; par l'introduction de quelqu'insecte ou autre corps étranger; par l'eau, le sang ou le pus qui inondent les cavités de l'oreille; par l'engourdissement du nerf auditif, &c. on peut y remédier : on sçait assez que la surdité qui survient à la fiévre maligne, ne dure gueres plus que la convalescence. Il n'est pas extrêmement difficile de dis-

ſiper le bruit des oreilles qui reſſemble à celui d'un torrent, ou qui imite le ſifflement ou le bourdonnement; parce qu'il tient, ainſi qu'on le juge avec aſſez de fondement, à une cauſe ſpaſmodique; on ſçait que les mélancoliques & les hyſtériques y ſont les plus ſujets, & qu'il précede le vertige, l'épilepſie, & les autres maladies convulſives: cependant il dérange beaucoup l'ouïe, & la fait perdre quelquefois entiérement: on peut encore remédier à la *ſurdité* qui reconnoît le deſſéchement ou la trop grande tenſion des parties molles de l'organe, ou de leur relâchement; on peut connoître aux différens effets que produit le changement de tems, ſi l'oreille eſt trop ſeche ou trop abreuvée; dans le premier cas, on entend mieux par le tems humide; & c'eſt le tems ſec qui eſt favorable au ſecond: de plus, le grand bruit rend ceux qui ont l'organe deſſéché beaucoup plus ſourds; il eſt au contraire favorable à ceux qui ſont dans l'autre diſpoſition: cette obſervation peut être très-utile dans la pratique.

MORBI AURIUM.

Il eſt ſuperflu de dire, après ce que nous venons d'expoſer, que le traitement doit être très-varié: lorſque la *cire* s'eſt *accumulée* dans le conduit auditif, il ne faut que nettoyer l'oreille avec l'inſtrument que tout le monde connoît: la *vapeur de l'eau chaude* peut ramollir & faire détacher ce qui eſt quelquefois inacceſſible à l'inſtrument: cette obſtruction eſt plus commune qu'on ne penſe; & j'ai vu bien des gens qui avoient preſque fait le ſacrifice de leurs oreilles, être dans le plus grand étonnement de la facilité avec laquelle on leur rendoit l'ouïe. Les *excroiſſances* qui bouchent ce canal, demandent un traitement chirurgical: pour les *corps étrangers*, on lubréfie les voies par des *injections huileuſes*, & l'on tâche d'en faire l'extraction. Les *ſalivans* & les *ſternuta-*

MORBI AURIUM.

toires font les évacuans les plus propres à détourner l'*humidité* qui abreuve les oreilles : l'*éternuement* peut encore par fes fecouffes les déboucher, tant en chaffant la férofité, le fang ou le pus qui y étoient renfermés, qu'en repouffant les animaux & autres corps étrangers qui s'y font introduits. On tâche de remédier au *relâchement* de cet organe, & à l'*engourdiffement* des nerfs qui s'y diftribuent ; par la *vapeur du foufre*, conduite par un entonnoir, ou par celle d'une *décoction de la fauge*, de l'*abfynthe* & autres *plantes fortifiantes ;* par un grain de *mufc* ou d'*ambre gris*, introduit avec du coton dans l'oreille ; ce dernier a réuffi même à des vieillards : les œufs de fourmi écrafés dans le fuc d'oignon ; ou ce fuc mêlé avec l'eau-de-vie, introduit dans le même canal, ont été utiles même contre des furdités invétérées : l'*eau de frêne*, dont on fait couler quelques gouttes dans l'oreille, paffe encore pour un bon remede ; mais je doute que ce foit avec fondement. On peut tirer beaucoup d'avantages de la *douche* à la tête avec les eaux thermales fulphureufes : on a guéri encore des fourds, en pompant plufieurs fois par la fuccion l'air de l'oreille : tout le monde connoît enfin les *cornets acouftiques* qui peuvent être de quelque reffource, lorfque toutes les autres ont manqué. Le *bruit des oreilles* peut fe diffiper par les *remedes internes* appropriés à l'affection fpafmodique, comme auffi par les *céphaliques*, les *purgatifs*, les *apéritifs* & autres, que quelques circonftances peuvent demander : on fait encore ufage de quelques *topiques*, comme du lait, de l'huile d'amande douce, de la décoction d'anis, de l'eau-de-vie tempérée, de l'efprit de fel ammoniac, de la vapeur de l'eau chaude & de quelque décoction aromatique, de la fumée du fuccin, &c.

MORBI ORIS.

Les *levres*, ainſi que les autres parties muſculeuſes, ſont ſujettes à la *convulſion* & à la *paralyſie* : tout le monde ſçait que ces deux maladies, quoique très-oppoſées, ne laiſſent pas de produire le même effet ou l'irrégularité de la bouche (*tortura oris*,) c'eſt-à-dire, qu'un de ſes angles eſt tiré vers l'oreille par la convulſion de ſes propres muſcles, ou par leur reſſort naturel, lorſque les antagoniſtes ſont tombés en paralyſie : ſi la convulſion eſt des deux côtés, elle excite ce qu'on appelle le *ris ſardonien* (*ſpaſmus cynicus.*) La paralyſie d'un des angles de la bouche, eſt l'avant-coureur ou la ſuite de l'apoplexie ; ſa convulſion annonce l'épilepſie, ou toute autre maladie convulſive : dans le premier cas, les malades n'ont point d'action ſur l'angle de la bouche qui s'éloigne de l'oreille : dans le ſecond, ils peuvent l'en rapprocher ; mais il s'éloignera bientôt, lorſque la volonté ceſſera d'agir. Ces deux états, qu'on confond très-ſouvent, demandent des remedes appropriés aux maladies que nous venons de nommer : les *ſternutatoires* ſont utiles à la paralyſie de la bouche ; mais ils ne conviennent pas à ſa convulſion : le *camphre*, l'*huile de macis* & de *genievre*, l'*eſprit de ſel ammoniac* & l'*eau de la reine de Hongrie*, ſont les topiques dont on s'eſt ſervi dans l'un & l'autre cas ; & il eſt bien difficile de juger, par les obſervations que nous avons ſur ce ſujet, ſi l'on doit attendre beaucoup de leur application.

Les *gerçures des levres* (*fiſſuræ*) ne demandent que les *adouciſſans* ; tels ſont le *ſuif bien lavé*, l'*huile d'amande douce*, celle d'*œuf*, l'*onguent roſat* & diverſes *pommades* : quoique cette maladie ſoit ordinairement très-légere, elle ne laiſſe pas de

donner lieu quelquefois à des ulceres aſſez rebelles.

MORBI ORIS.

On voit encore ſouvent ſur les levres des *ulceres croûteux*, qui annoncent la fin des *fiévres* intermittentes, & quelquefois celle des continues : on n'a rien à y faire ; mais il en eſt d'autres aſſez reſſemblans aux premiers, qui ſont le produit de la *vérole*, ou de la *cachexie ;* ceux-ci demandent les remedes appropriés à la maladie principale, outre les applications deſſicatives avec le *nutritum*, l'*onguent de ceruſe* & autres. Le *cancer des levres* doit être traité comme celui des autres parties. Il n'y a que la chirurgie qui puiſſe remédier à la difformité du *bec de lievre ;* mais la voix, malgré la réuſſite de l'opération, reſte toujours naſale, ſi le voile du palais eſt fendu ; ce qu'on ſçait être aſſez ordinaire à ceux qui ſont nés avec le bec de lievre.

La *bouche* eſt ſujette à bien des ſortes de *tumeurs:* il s'éleve ſur les *gencives* des *excroiſſances* charnues, tantôt indolentes, tantôt douloureuſes, qui reconnoiſſent un vice ſouvent ſcrophuleux : les douloureuſes ſont toujours à craindre, parce qu'elles peuvent devenir cancéreuſes : tous les divers topiques que l'on propoſe ſont ici inutiles ; les cauſtiques même n'y réuſſiſſent pas : l'extirpation eſt le ſeul moyen qui puiſſe en délivrer ; elle ſe pratique tous les jours très-heureuſement avec un inſtrument tranchant ; on peut auſſi ſe ſervir de la ligature, lorſque la forme de la tumeur le permet. Rien n'eſt plus commun que l'*engorgement phlegmoneux* des gencives : il eſt preſque toujours occaſionné par les dents, & accompagné de l'enflure des levres & de la joue : il s'y forme ordinairement du pus ; & l'ouverture ou la rupture de l'abſcès termine bientôt cette légere maladie : les mouchetures, qu'on pratique quelquefois ſur les gencives tuméfiées, peuvent les dégorger ; mais on n'en retire aucun avantage, lorſqu'elles

font difpofées à la fuppuration : on applique alors fur la tumeur des *figues* graffes, coupées par moitié ; on tient dans la bouche du *lait*, ou quelque *décoction émolliente* : les *abfcès* fuperficiels percent ordinairement d'eux-mêmes, ou par la feule preffion ; mais lorfqu'ils font profonds, & qu'ils remontent vers l'orbite, il faut en faire l'ouverture dans la crainte que le pus n'attaque le périofte, d'où il réfulte des *fiftules* très-difficiles à guérir : on lave enfuite la bouche avec du *vin chaud*, avec l'*hydromel*, la *décoction d'aigremoine*, ou toute autre *déterfive* : la *gomme-laque* eft enfin très recommandée contre la *pourriture* des gencives : lorfqu'elles font fimplement gonflées fans inflammation, on peut y remédier, en les faifant faigner quelquefois. MORBI ORIS.

La *ranule* ou la *grenouillette* eft une tumeur falivaire, molle & blanchâtre, qui eft placée fous la langue & en gêne les mouvemens, tant pour la déglutition que pour la parole ; elle acquiert quelquefois la groffeur d'un œuf de poule : la matiere qu'elle contient eft celle de la falive, que le féjour a rendu muqueufe ; ce fac peut renfermer encore du pus, des concrétions gypfeufes, &c. Les enfans font les plus fujets à cette tumeur, qui reconnoît quelquefois un vice fcrophuleux, & peut même, par un mauvais traitement, devenir carcinomateux. Toutes les applications aftringentes, ftiptiques & autres, dont on ufe affez communément, font inutiles ou pernicieufes ; il faut ouvrir la tumeur avec la *lancette*, ou le *fer ardent*, & fe fervir enfuite des *gargarifmes* faits avec la décoction d'orge, le miel rofat, la teinture de myrrhe, &c. Le fuc de grande chélidoine eft très-propre à détruire le kifte, ou le fac quelconque qui contenoit la liqueur : fi l'on ne prend cette précaution, il fe remplira de nouveau ; ou, ce qu'on évite rarement, il y reftera une fiftule.

MORBI ORIS.

Les *amygdales*, outre leur inflammation ordinaire, qui ne doit pas être séparée de l'angine, dont nous ferons un article à part, s'engorgent quelquefois lentement, & deviennent *squirreuses* ou *s'ulcerent*, ainsi qu'on le voit tous les jours arriver par la vérole, ou les écrouelles : ces tumeurs non ulcérées sont ordinairement indolentes, & n'incommodent que par leur grosseur ; mais il n'en est pas de même des autres, qui gênent beaucoup la déglutition. Après les remedes généraux & les spécifiques de la maladie principale dont elles dépendent, rien n'est plus propre à les flétrir que les *vésicatoires*, les *ventouses*, le *séton* & le *cautere* ; quoiqu'on n'en use pas toujours avec succès : on peut extirper les *scrophuleuses*, & les détruire avec le cautere actuel ou potentiel ; mais peu de gens prennent ce parti. Les amygdales ne sont pas les seules parties exposées aux *squirres* & aux *cancers* ; il en vient aux *levres*, à la *langue* & aux autres parties de la *bouche* ; ils s'annoncent par une petite tumeur indolente, qui grossit insensiblement, devient douloureuse, s'ouvre & s'ulcere : cependant ces *tubercules indolens* peuvent subsister long-tems, sans prendre le caractere de cancer, lorsqu'on n'y touche point ; & c'est l'unique parti qu'il y ait à prendre ; mais cela n'empêche pas qu'on ne doive user intérieurement des remedes que nous avons proposés ailleurs : il n'y a que celui qui occupe les levres & qui commence par une pustule livide, ou une verrue, qui peut être facilement extirpé ; mais les autres sont rarement susceptibles de cette opération.

Les *ulceres de la bouche* sont beaucoup plus communs que les tumeurs : on sçait qu'on donne le nom d'*aphthe* à ceux qui sont superficiels & de peu d'étendue, situés sur la langue, les levres, les gencives & le palais : c'est une maladie des plus légeres ;

lorsqu'elle est renfermée dans la bouche ; mais il arrive quelquefois qu'elle s'étend tout le long de l'ésophage, de l'estomac & des intestins, & qu'elle excite la fievre, la diarrhée & la dysenterie : les *aphthes* sont quelquefois un symptome des fievres inflammatoires, des intermittentes & rémittentes automnales, &c. Les autres *ulceres* de la bouche, qu'on distingue des aphthes à leur aspect, à leur étendue & à leur profondeur, sont *véroliques*, *scorbutiques* ou *scrophuleux* ; ils attaquent la luette & les amygdales, les gencives, la langue & le palais, & font par leur caractere phagédénique un grand ravage : ceux du palais, communément véroliques, carient bientôt l'os, & s'ouvrent une communication avec le nez ; ouverture qui incommode dans toutes les fonctions de la bouche, & qui ne se ferme plus, quoi qu'on puisse faire : ce n'est pas la seule carie qu'on ait à craindre ; il s'en forme dans les autres os voisins des ulceres, sans en excepter celui de la mâchoire inférieure. Tous ces différens *ulceres* deviennent quelquefois *cancéreux*, & par conséquent incurables : les pointes des dents rompues donnent souvent lieu à des ulceres, qui sont bientôt guéris, lorsqu'on en a ôté la cause ; cependant on a vu quelquefois qu'une mauvaise disposition les rendoit cancéreux : à l'égard des autres qui contractent ce caractere, il est rare qu'ils ne soient précédés par des tubercules, & autres tumeurs de différente nature. Les enfans, sur-tout s'ils ont des vers : les femmes grosses ; ceux qui habitent des lieux humides, & les vieillards, sont les plus sujets aux *aphthes*, qui donnent souvent lieu à une salivation très-incommode : ils peuvent être encore le produit des mauvaises digestions, ou succedent, comme nous l'avons dit, aux fiévres, & les accompagnent : leur aspect influe beaucoup sur le pronostic ;

MORBI ORIS.

MORBI ORIS.

les blancs & les pâles ne sont pas d'un mauvais augure ; mais on redoute les livides & les noirs : les uns & les autres dans la phthisie confirmée, annoncent la mort.

On ne doit pas dessécher les *aphthes fébriles*, que la maladie principale ne soit terminée, parce qu'on doit les regarder comme une espece de crise, qu'il seroit très-dangereux d'arrêter, & l'expérience ne l'a que trop appris : les *simples* cedent facilement à l'*esprit de vitriol* ou de *soufre*, qu'on peut adoucir avec le miel rosat; l'essence de Rabel est encore très-propre à cet usage : on n'a souvent besoin que de les toucher une seule fois pour les faire disparoître. A l'égard des autres *ulceres*, il n'est pas douteux qu'on ne doive commencer par attaquer la maladie principale, lorsqu'on est assez heureux pour la connoître : on ne laisse pas d'user dans ces occasions de divers *gargarismes émolliens*, *déterfifs* & *dessicatifs :* on donne *intérieurement* des *humectans*, des *délayans* & des *laxatifs :* le lait & le petit lait ont toujours été ici d'un grand usage : on peut avoir recours quelquefois aux *narcotiques :* on a encore donné avec succès les *bouillons de vipere*, ceux de *tortue*, la *décoction des bois*, &c. sans parler des autres remedes affectés à la vérole, au scorbut & aux écrouelles. Outre les *gargarismes* que nous avons désignés, on en prépare encore avec les plantes *anti-scorbutiques*, avec le miel, la teinture de laque, le baume du Commandeur ; les eaux de Balaruc, de Bareges, &c. On touche enfin les ulceres avec l'*huile de myrrhe* par défaillance, avec l'*élixir de propriété*, &c. Pour les *ulceres gangreneux*, on se lave la bouche avec une forte *dissolution de nître* ou de *sel ammoniac*, à laquelle on ajoûte un peu de vinaigre, ou de suc de citron : on estime encore le *miel rosat*, avec l'*esprit de sel*, à quarante ou

cinquante gouttes sur une once de miel. Lorsque le *palais* est *percé*, on fixe la carie & l'ulcere par les moyens ordinaires; on tâche ensuite de réparer ce défaut par une plaque d'or ou d'argent qui tient à une éponge, laquelle remplissant exactement le trou, l'y tient attachée. Pour ce qui regarde les *ulceres cancéreux*, on peut emporter ceux des levres & même des gencives; mais il faut s'en tenir pour les autres à une cure palliative.

MORBI ORIS.

La *salivation* (*ptyliasmus*) vient aux enfans pendant la pousse des dents; mais elle s'arrête, lorsque la douleur est passée : les hypocondriaques, les scorbutiques & quelques cachectiques sont sujets au crachement fréquent, qui est non-seulement incommode, mais qui peut les jetter dans le marasme; car on en a vu qui rendoient jusqu'à deux livres de salive par jour. Les aphthes & les ulceres de la bouche donnent souvent lieu à la salivation, ainsi que les fluxions : on sçait qu'elle est souvent produite par le mercure; qu'elle est excitée par les matieres stimulantes qu'on tient dans la bouche, par les plaies des canaux salivaires, &c. Ce n'est point par des gargarismes astringens, ainsi qu'on le pratique quelquefois, qu'il faut attaquer le *ptyalisme*, parce qu'il peut en résulter bien des inconvéniens, mais par des *purgatifs* & des *laxatifs*; par les *diurétiques*, les *sudoriques*, & autres *évacuans*, propres à faire une révulsion.

Parmi les *maladies des dents*, celle qui est la plus commune, & qui demande les plus prompts secours, est leur *douleur* (*odontalgia.*) Elle dépend souvent d'une simple *fluxion*, mais le plus souvent de leur *carie :* on observe des maux de dents qui tiennent du rhumatisme & de la goutte; c'est encore quelquefois un symptome de la grossesse. L'impression du chaud ou du froid sur la dent, augmente

MORBI ORIS.

ordinairement la douleur ; l'enflure des joues en annonce communément la fin : ceux qui ont la tête bien couverte y ſont les moins ſujets. On eſt ſouvent obligé d'avoir recours à la *ſaignée ;* il y a même quelques cas qui peuvent demander l'*artériotomie :* pour les *gencives enflammées*, on tient dans la bouche du lait chaud, la décoction de figue, ou toute autre liqueur adouciſſante : l'*eau-de-vie*, le *vinaigre* au poivre, au girofle ou à la cannelle, ou dans lequel on a fait bouillir la ſauge & la pyretre, qu'on garde quelque tems dans la bouche, ſont les remedes les plus uſités & les plus propres à calmer le mal aux dents : on touche la carie avec l'*huile de thim*, de *girofle* ou de *buis ;* on y introduit de l'*opium ;* on y porte des *eſprits acides* pour détruire la dent ; on en brûle le nerf avec le *cautere actuel ;* mais ces derniers moyens peu uſités, peuvent avoir des ſuites fâcheuſes. On trouve quelque ſoulagement à mâcher du tabac, de la pyretre, de la ſemence de ſtaphiſagria & autres *ſalivans.* Lorſque la dent eſt gâtée, chacun ſçait qu'il faut la plomber, ou, ce qui eſt bien plus ſûr, la faire arracher : ſon *extraction* donne quelquefois lieu à l'*hémorragie*, qu'on arrête avec de la charpie trempée dans l'*eſprit de vitriol*, ou l'*eau ſtiptique*, dont on tampone l'alvéole ; on peut encore la remplir avec de la cire molle, ou avec l'agaric, lorſque le lieu le permet. Les *véſicatoires* derriere les oreilles ; l'emplâtre de *tacamahaca* avec l'*opium* ſur la tempe ; les *eſcargots* écraſés, appliqués au même endroit en guiſe de cataplaſme ; le *cautere actuel* à l'antitragus, &c. ſont enfin des ſecours, dont pluſieurs ont éprouvé les bons effets. Nous dirons à l'occaſion des dents gâtées, qu'il ſurvient quelquefois des *tubercules* aux joues & au menton, qu'on tente en vain de guérir, ſi l'on ne fait tirer la dent

qui les entretient. On dissipe l'*agacement*, en mâchant du *pourpier*, du *cresson* & de la *roquette*; des *amandes*, des *noisettes*, du *fromage*, &c. Il se forme sous la croûte des dents des *petits vers*, qu'on ne voit gueres qu'au microscope, qui carient les dents & causent de la puanteur; on y remédie, à ce qu'on prétend, en tenant dans la bouche de la décoction des feuilles de *sabine*. On nettoie les dents avec le pain brûlé, en les lavant ensuite avec le vin : on les raffermit dans leur alvéole avec la décoction du lentisque, dont on fait encore des cure-dents; avec la gomme-laque; avec le cachou dissous dans le vin, &c.

MORBI ORIS.

La *soif excessive* est un symptome de la fiévre, & des maladies inflammatoires, de l'hydropisie, &c. Celle qu'on éprouve par la chaleur, ou l'exercice, ne sçauroit être mise au nombre des maladies; on sçait au sujet de cette derniere, que l'eau pure l'appaise moins, que lorsqu'elle est mêlée avec le vin. La soif extrême & la grande sécheresse de la bouche, quelle qu'en soit la cause, rendent souvent la voix rauque. L'*état contraire* est rarement à craindre, & l'on voit beaucoup de gens qui ne boivent presque pas, jouir de la meilleure santé; mais l'aversion pour la boisson ou l'horreur du liquide est, comme nous l'avons dit ailleurs, le signe caractéristique de la rage, & un symptome de quelques fiévres malignes; j'ai vu encore cette aversion dans des hystériques, qui tomboient en convulsion par la moindre contrainte à ce sujet. On éprouve tous les jours que la *boisson nitreuse*, celle à laquelle on communique une agréable acidité par l'esprit de vitriol; ou tout autre *acide minéral*; la limonade & les autres *acides végétaux*, diminuent beaucoup la soif qui tourmente les fiévreux : que la décoction de la *chicorée* appaise celle des scorbutiques & des

hydropiques ; que l'eau d'orge, de riz, de poulet & autres *boiſſons adouciſſantes*, remédient à celle qui reconnoît la ſalure de la ſalive.

La *luette relâchée* (*uvulæ prolapſus*) eſt une maladie légere, mais ſouvent très-incommode ; il paroît qu'on a continuellement quelque choſe à avaler, & l'on craint même quelquefois d'en être étouffé. Les *hydragogues*, les *diurétiques*, & autres qui conviennent aux fluxions & aux catarrhes, peuvent être ici de quelque utilité ; mais on tire plus de ſecours des *topiques ;* tels ſont la décoction de lentiſque, de plantain, de pervenche, & autres *gargariſmes répercuſſifs* & *aſtringens :* on plonge la luette dans la *poudre d'alun*, de biſtorte, de poivre, de pyretre & de gingembre ; dans l'eau de la reine de Hongrie ; dans l'eſprit de vin camphré ; dans l'eſprit de ſel ammoniac, & autres liqueurs ſtimulantes. Lorſque tous ces remedes ſont inſuffiſans, & que le relâchement eſt ancien, on peut en tenter la guériſon par un *cautere* à la nuque : ſi ce moyen manque encore, il n'y a d'autre parti à prendre, que celui de l'*amputation*, quoi qu'en diſe *Hippocrate*, & tous ceux qui l'ont copié ; j'y ai eu recours quelquefois, & toujours avec ſuccès. Je ne dirai rien de l'inflammation de la luette, parce qu'elle regarde l'angine.

La *difficulté d'avaler* eſt une maladie extrêmement variée, & qui eſt quelquefois des plus graves : les cauſes qui y donnent lieu, ſans y comprendre la phlogoſe, peuvent ſe rapporter à la contraction ſpaſmodique du pharynx & de l'œſophage ; à leur paralyſie, ou à leur obſtruction. Les hyſtériques, les hypocondriaques & les ſcorbutiques, ſont ſujets aux *étranglemens convulſifs* de l'œſophage, qui rendent la déglutition difficile & douloureuſe, ſur-tout pour les alimens ſolides & les

liqueurs

liqueurs froides : ce ſpaſme ſe communique aux parties des environs, dont la tenſion eſt aſſez remarquable : pluſieurs de ceux qui ſont dans cet état, ſe plaignent de douleurs au dos ; ils éprouvent des borborygmes qui annoncent les flatuoſités dont ils regorgent, & qui ſont quelquefois empriſonnées dans l'œſophage même : ils ont des nauſées, & rendent des urines limpides ; ſans parler des tremblemens, des friſſons irréguliers, & des autres ſymptomes dont nous avons fait mention ailleurs. La *difficulté d'avaler* qui reconnoît le ſpaſme, ceſſe par intervalle ; au lieu que celle qui vient de *paralyſie* eſt continuelle ; on a d'ailleurs dans celle-ci plus de facilité à faire paſſer les alimens ſolides. On diſtingue l'une & l'autre, de l'*angine*, par la fiévre, la ſoif & l'inflammation qui accompagnent cette derniere.

MORBI ORIS.

La colere, ſur-tout pendant ou après le repas ; le dégoût inſurmontable qu'on a pour quelques alimens ou remedes ; les inſectes & autres choſes déſagréables qu'on avale par ſurpriſe, les poiſons, &c. donnent quelquefois lieu à la *difficulté d'avaler ſpaſmodique :* elle peut être encore le ſymptome de la fiévre maligne, des vers, ou de quelque maladie des premieres voies ; car on ſçait que le ſpaſme de l'eſtomac dans les nauſées ſe communique à l'œſophage, au pharynx, juſqu'aux glandes ſalivaires, mais à un dégré inférieur. C'eſt par la connoiſſance de toutes ces cauſes, qu'on peut juger de l'événement & régler le *traitement* qui doit toujours ſe rapporter à celui des maladies convulſives. La *ſaignée* eſt rarement néceſſaire ; mais on peut tirer les plus grands avantages de l'*émétique* & des *purgatifs :* les *adouciſſans*, tels que l'huile d'amande douce, & le blanc de baleine ſont aſſez utiles ; de même que les *calmans*, tirés du nître, du camphre, de

MORBI ORIS.

la liqueur anodine minérale, &c. Il faut encore ne pas perdre de vue les *anti-hystériques*, les *vermifuges*, les *contre-poisons* & autres appropriés à la maladie, dont le resserrement spasmodique de l'œsophage peut être le symptome : les *lavemens âcres* & *carminatifs*; les *bains* chauds des pieds; les *vessies* remplies d'eau chaude ou de lait; les *cataplasmes* & les *fomentations* émollientes, qu'on applique autour du col, peuvent être encore de quelque secours. La *paralysie des organes de la déglutition* est la suite ordinaire de l'apoplexie, & autres maladies du cerveau; elle est rarement guérissable : nous avons fait mention de ses signes distinctifs; nous avons aussi exposé son traitement, puisqu'il ne differe pas de celui de la paralysie générale, & principalement de la langue dont nous venons de parler.

La *déglutition* est encore *difficile* ou *abolie* par des *tumeurs* propres à l'œsophage, ou par celles des environs qui compriment la canal : l'ouverture des cadavres a montré des tubercules ou des tumeurs tout le long de l'œsophage; ce canal desséché & devenu cartilagineux : on a vu à l'entrée du pharynx & à l'orifice de l'estomac des anneaux squirreux & calleux, très-semblables à ceux qu'on observe assez communément au pylore; des ulceres dans différentes parties du canal; une grande quantité de graisse durcie, environnant l'œsophage & la trachée-artere; des tumeurs provenant de ce dernier conduit; l'engorgement du thymus; la grosseur extraordinaire de la tyroïde & autres glandes du col; des adhérances & autres vices du poumon; l'anévrisme de l'aorte, &c. On a enfin rencontré l'orifice supérieur de l'estomac comprimé, & le corps de ce viscere repoussé vers le nombril par le volume énorme du foie; sans parler de bien

des désordres qui sont les suites ordinaires des longues abstinences. La médecine fournit peu de ressource contre de pareilles maladies, dont la plûpart sont très-cachées : on n'use gueres dans ces cas, que des palliatifs : le *lait*, l'eau de *graine de lin*, & de *fleur de mauve*, les *calmans*, &c. sont les remedes qu'on tente de faire passer, lorsque la difficulté d'avaler est douloureuse. Dans tous les cas enfin, où la déglutition est absolument abolie, on peut fournir quelque nourriture aux malades, en injectant par le fondement du lait, des bouillons & des consommés. On peut, au reste, vivre long-tems, sans prendre aucune nourriture ; nos historiens font mention d'abstinences, non-seulement de quelques mois, mais encore de plusieurs années ; mais la plûpart de ces relations sont suspectes, & l'on a découvert souvent qu'il y avoit moins de merveilleux, que ceux qui avoient intérêt à y en mettre le prétendoient.

MORBI ORIS.

Il nous reste à parler de l'*obstruction de l'œsophage* la plus commune, & à laquelle on est tous les jours exposé ; elle dépend des *morceaux* d'alimens non mâchés qui s'engagent dans ce canal ; des *os* & des *arêtes* qui s'y accrochent ; des *noyaux* & une infinité de *corps étrangers*, que le hazard & le caprice font avaler. On fait sortir ou passer les morceaux de viande en secouant les malades, ou en leur frapant le dos : les *vomitifs*, les *huiles*, le *beurre*, les *bouillons gras*, & autres *boissons lubréfiantes* conviennent aux autres cas. Lorsqu'on ne retire aucun fruit de toutes ces tentatives, on tâche d'en faire l'*extraction* ; ou on a recours à la *bougie* ou à une baleine qui poussent vers l'estomac le morceau, ou tout autre corps qui occupoit le passage : c'est ainsi que je délivrai un homme d'un écu de six livres, qui s'étoit fixé à la partie inférieure de l'œsophage :

MORBI ORIS.

cependant ce dernier moyen ne réussit gueres, lorsque le corps pointu s'est engagé & accroché à la substance de l'œsophage ; on n'a de ressource alors, que dans la suppuration & la pourriture qu'il y excite : c'est par cet ouvrage de la nature, que j'ai vu terminer l'obstruction imparfaite, mais très-douloureuse, de l'œsophage ; une fois par une arête, & une autre par la semence du caucalis qui se rencontra dans la soupe : l'introduction des bougies & des baleines avoit été dans ces deux cas absolument infructueuse ; & les malades en avoient été beaucoup tourmentés : il y en a même qui ne peuvent pas supporter cette opération, & qui en tombent en convulsion ; car elle demande autant d'habileté, que de prudence dans celui qui l'entreprend.

Quoique la *puanteur de la bouche* ne donne ordinairement aucune incommodité ; elle est cependant très-fâcheuse par celle que les autres en reçoivent : on sçait que les désordres que le scorbut & la vérole causent dans la bouche ; que les vers & les crudités de l'estomac ; que les dents gâtées ; que les ulceres du poumon, du nez, &c. rendent l'haleine puante : sans parler des fumeurs & buveurs de profession ; de ceux qui ont mangé de l'ail, de l'oignon crud, &c. cependant il arrive qu'on ne peut rapporter cette incommodité à aucune de ces causes, mais à la nature des vapeurs qui s'élevent du poumon. La puanteur de la bouche avec des marques d'acidité, est dans les enfans un signe des vers : celle des adultes qui est passagere annonce des indigestions putrides, qu'on peut corriger : il est superflu de dire que celle qui est signe ou symptome d'une maladie connue, cesse, lorsqu'on a remédié au mal principal : on a observé que l'oseille étoit très-utile, lorsque le scorbut en étoit la cause. On a trouvé dans plusieurs sujets qui avoient eu cette incommodité le thymus, le poumon

& les viſceres du bas-ventre dans un état de pourriture ; des ulceres à l'eſtomac, &c. on juge bien qu'il eſt alors difficile d'y remédier. La *puanteur de l'haleine* qui dépend des vapeurs qui s'élevent du poumon, eſt rebelle à tous les remedes ; on la rencontre, ainſi que celle de la tranſpiration cutanée, dans des ſujets qui jouiſſent d'ailleurs d'une très-bonne ſanté; & il ſeroit vraiſemblablement dangereux de les délivrer de ce déſagrément, qu'on peut corriger par une très-grande propreté, en tenant dans la bouche des matieres odorantes, comme la racine d'*angélique* ou d'*impératoire*, l'écorce d'*orange* ou de *citron*, &c. Les autres cas peuvent être ſuſceptibles de guériſon ; mais elle dépend toujours de la connoiſſance de la maladie principale qui y donne lieu ; maladie qui échappe ſouvent aux recherches les plus exactes. MORBI ORIS.

ANGINA.

Les différens noms barbares que les auteurs ont donné à cette maladie, ſont plus le langage des écoles, que celui des praticiens : ceux-ci ſe bornent à examiner, ſi cette maladie eſt inflammatoire ; ou d'une autre nature, comme catarrhale, gangreneuſe & convulſive ; & quelles ſont les parties, tant du pharynx & du larynx, que des organes des environs qui en ſont le ſiége : ils ſont d'ailleurs très-attentifs au dégré de difficulté d'avaler & de reſpirer ; & aux autres accidens qui rendent cette affection plus ou moins dangereuſe. L'*angine inflammatoire*, ou la vraie *eſquinancie* eſt une maladie des plus aigues ; le friſſon, la fiévre violente, la douleur de tête, le gonflement phlegmoneux de la gorge, le viſage allumé, &c. la caractériſent aſſez : elle attaque le pharynx, le larynx & les parties contigues, comme la luette, les amygdales, la langue, le palais, &c. La déglutition & la reſpiration en

ANGINA. ſont plus ou moins gênées : elle eſt quelquefois accompagnée de l'enflure du col & du viſage ; comme auſſi de la langue, que la bouche alors ne ſçauroit contenir. L'*angine catarrhale*, à laquelle quelques auteurs ont donné le nom de *fauſſe angine*, & qu'on appelle communément *mal de gorge*, eſt le plus ſouvent ſans fiévre : on apperçoit au fond de la bouche une légere phlogoſe, qui produit ordinairement des petits abſcès, dont on abandonne la guériſon à la nature : la difficulté d'avaler eſt plus ou moins l'aborieuſe, & c'eſt l'accident le plus fâcheux qui l'accompagne. Quelques-uns ont encore donné le nom de *fauſſe angine* à cette fluxion externe, qui a ſon ſiége dans les parotides, les maxillaires & autres glandes ſalivaires, & qu'on nomme *oreillons* : nous en avons fait mention dans l'article de la parotide. Les ſcorbutiques & les vérolés ſont auſſi ſujets à un mal de gorge qui a beaucoup de rapport, quant aux effets, au catarrhal ; mais celui qui accompagne la rougeole, la petite vérole & quelques fiévres malignes ; de même que celui qui eſt le produit du mercure, doivent être diſtingués des précédens.

L'*angine gangreneuſe* eſt ordinairement *épidémique* & *contagieuſe* ; elle n'attaque le plus ſouvent que les enfans, mais aucun âge n'en eſt exempt : elle commence rarement par le friſſon ; la fiévre eſt d'abord peu conſidérable, mais elle ſe fortifie ordinairement vers le troiſieme jour : on remarque alors un gonflement aux amygdales & à la luette, qui ſe couvrent bientôt d'*aphthes*, ainſi que les parties des environs. L'ouverture des cadavres nous a appris que ces ulceres ſe répandoient non-ſeulement dans le nez, mais encore tout le long de l'œſophage, de l'eſtomac & des boyaux ; de même que dans le larynx, la trachée-artere & les bronches. Il ſe forme ſur les parties affectées & expoſées à la vue, des

croûtes en maniere de ſcarre, que les malades rendent par les crachats ; ainſi que des lambeaux de la membrane qui couvre ces parties, & qui ſouffre alors une vraie exfoliation, dont on détache quelquefois des grandes piéces : la langue dans la plûpart s'enfle ; les parotides ſe gonflent, & la bouche contracte une ſorte de puanteur : la voix devient rauque, la reſpiration laborieuſe; le pouls eſt petit & irrégulier, & l'on meurt du cinquieme au neuvieme jour ; ou la maladie dure plus long-tems, ne ſe terminant quelquefois que vers le quarantieme jour. L'*angine convulſive* eſt annoncée par une très-grande difficulté d'avaler & de reſpirer, ſans qu'il paroiſſe ni rougeur, ni engorgement, ni tumeur : elle ſuffoque ſouvent en quelques heures de tems. Cette derniere eſpece d'angine, décrite avec la plus grande confuſion, eſt rarement eſſentielle, mais ſouvent un ſymptome du tetanos, de l'affection hyſtérique, hypocondriaque, &c. C'eſt encore la ſuite de la pourriture du poumon, du thymus, du foie, &c. ainſi que l'obſervation cadavérique l'a plusieurs fois appris : nous avons déja remarqué qu'on l'avoit ſouvent confondue avec le catarrhe ſuffocant.

ANGINA.

Le chaud & le froid qui ſe ſuccedent promptement ſont ſouvent la cauſe de l'*eſquinancie* : l'éréſypele rentré, la goutte remontée, &c. peuvent auſſi y donner lieu : c'eſt encore le produit des poiſons, de la morſure des animaux venimeux, &c. On ſçait que c'eſt de toutes les phlogoſes la plus dangereuſe ; les malades en périſſent quelquefois le premier jour, mais communément vers le cinquieme : la langue enflammée, l'écume à la bouche, le pouls intermittent, les convulſions, &c. en ſont les ſymptomes les plus redoutables. On a obſervé quelquefois que cette inflammation ſe jettoit ſur le poumon, ou ſur les parties externes du col ; il eſt

aisé de juger lequel de ces deux accidens est le plus à craindre : il est encore inutile de dire que l'inflammation qui attaque le larynx est plus redoutable, que celle du pharynx ; cependant les abscès des amygdales d'un certain volume peuvent étouffer les malades, lorsqu'on néglige d'en faire l'ouverture. L'*esquinancie* se termine, ainsi que les autres phlogoses, par la résolution, par la suppuration, par le squirre, ou la gangrene : ceux qui en ont eu quelques atteintes, doivent en craindre le retour : on a observé que le flux des régles & celui des hémorrhoïdes l'ont souvent terminée. On a peu ou rien à craindre de l'*angine catarrhale*; mais la *gangreneuse*, quoique très-légere en apparence dans les premiers tems, doit inspirer la plus grande terreur ; parce que cette maladie, comme nous l'avons dit, peut se communiquer bientôt aux premieres voies & à la poitrine ; circonstance qui la rend très-meurtriere : on doit s'attendre à cet accident, lorsqu'on s'apperçoit que les ulceres font un progrès rapide : on a observé que les vieillards y résistoient mieux que les adultes & les enfans; & que ceux, parmi ces derniers, qui en réchappoient, restoient pour la plûpart dans un état de langueur, dont ils ne revenoient gueres. L'*angine convulsive*, qui vient à la suite des grandes pertes & des longues maladies, est mortelle : nous avons dit que ceux qui avoient de la pourriture au poumon & au foie en périssoient souvent ; mais si elle dépend d'une cause passagere, sans aucun vice dans les organes, elle est peu dangereuse.

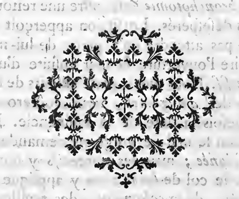
ANGINA.

La *squinancie* demande des prompts secours : les *saignées* n'y doivent pas être ménagées ; on ouvre les veines des bras, des pieds, du col & de la langue ; on applique des *sangsues* aux parties les plus voisines ; & des *ventouses scarifiées* aux épaules, sous la mâchoire & ailleurs : on donne beaucoup de

délayans & d'*adouciſſans*, une boiſſon nîtrée, &c. On tient le ventre libre par des *laxatifs*, & l'on uſe dans la même vue des *lavemens purgatifs* & *ſtimulans* : on fait prendre même l'*émétique* dans les cas preſſans, & ce remede a ſauvé la vie à beaucoup de malades : les *hynoptiques* ſont ici très-ſuſpects, quoique pluſieurs ne faſſent pas difficulté d'en donner : les *diaphorétiques* peuvent convenir, lorſque la maladie laiſſe le tems de les employer, & qu'on s'eſt mis à couvert, tant par les ſaignées que les délayans, de l'incendie qu'ils peuvent cauſer. Les *gargariſmes adouciſſans* & *répercuſſifs* y ſont fort employés : les *ſalivans* peuvent être auſſi de quelque ſecours ; mais ils ne conviennent pas à tous les cas : on fait encore uſage des *cataplaſmes anodins* & *relâchans*, tant pour appaiſer la douleur, que pour déterminer la tumeur en dehors ; celui de *nid d'hirondelle*, affecté à cette maladie, paſſe avec raiſon pour un bon *réſolutif* : les *véſicatoires* à la nuque ſont propres à faire une révulſion avantageuſe : les *ſcarifications* dans la bouche peuvent être utiles : la *bronchotomie* enfin offre une reſſource contre les cas déſeſpérés. Lorſqu'on apperçoit l'abſcès, il ne faut pas attendre qu'il perce de lui-même ; il faut en faire l'ouverture & uſer enſuite d'un *gargariſme déterſif*. Nous avons parlé ailleurs de la *tumeur ſquirreuſe* des *amygdales* ; nous ajoûterons qu'elle eſt quelquefois la ſuite de la ſquinancie. L'*angine catarrhale* ou le mal de gorge ne demande pas toujours la *ſaignée* ; mais les *purgatifs* y ſont utiles : on couvre le col de *laine* ; on y applique des *cendres chaudes*, de la *colombine*, des feuilles de *juſquiame* cuites ſous la cendre, &c. On uſe des *gargariſmes* faits avec le *lait*, la décoction de *figue*, celle de *pervenche*, d'hypericum, de grande conſoude, &c.

ANGINA.

ANGINA. L'*angine gangreneuſe* demande très-rarement la *ſaignée* : l'*émétique* dans le commencement, & même les *purgatifs* y ſont très-utiles : les *alexiteres* & les *ſudorifiques* peuvent y être employés ; mais les *anti-ſeptiques*, tels que la limonade, l'eau de groſeille & autres acides ; le nître, le quinquina, &c. y ſont plus appropriés ; le *camphre* eſt un de ceux qui ont le mieux réuſſi, & l'on n'en ſçauroit trop recommander l'uſage. Les *ventouſes ſcarifiées* à la nuque, & les *véſicatoires* ont été d'un grand ſecours : les ſcarifications qu'on a tenté de faire ſur les parties gangrenées ont eu dans les dernieres épidémies le plus malheureux ſuccès ; de ſorte qu'on doit laiſſer à la nature le ſoin de ſéparer l'eſcarre : on peut en faciliter l'opération par des *gargariſmes adouciſſans* & *rafraîchiſſans* ; ceux qu'on a préparés avec l'eau de groſeille & avec l'eau de roſe, dans laquelle on avoit jetté quelques grains de ſel de Saturne, paroiſſent avoir le mieux réuſſi.





SECTION III.

Maladies du Tronc & des Extrémités.

PLEURITIS SPURIA ET LUMBAGO.

LA *fausse pleurésie* se manifeste par une douleur vive, qu'on ressent à la poitrine, tant au sternum & aux côtés, qu'au dos & vers les clavicules; elle augmente pendant l'inspiration, & lorsqu'on y touche : la toux seche & la fiévre l'accompagnent souvent. Cette maladie paroît avoir son siége dans les muscles intercostaux, & autres couchés sur la poitrine : elle n'a rien d'inflammatoire; mais elle peut en acquérir le caractere, lorsqu'elle est mal traitée; en se jettant sur la plevre, le poumon, & même le foie, ainsi qu'on n'en sçauroit douter par un grand nombre d'observations : ce fait s'accorde assez avec la nature du sang, qu'on tire par la saignée, qui a souvent l'aspect de celui des pleurétiques. La durée de la fausse pleurésie est assez incertaine; mais elle ne va gueres au-delà du septieme jour, & se termine souvent plutôt; elle a communément sa source dans la cause commune des fluxions; mais elle est quelquefois rhumatismale, ou goutteuse : la rentrée des maladies de la peau peut aussi y donner lieu; cependant elle n'est pas dangereuse, lorsqu'elle ne se jette point sur les parties internes.

PLEURITIS SPURIA ET LUMBAGO.

Les remedes généraux, tels que la *ſaignée*, l'*émétique* & les *purgatifs*, ſont quelquefois néceſſaires; mais ils ne le ſont pas toujours : c'eſt ſur la violence de la douleur, le dégré de la fiévre & l'état des premieres voies, qu'on doit en régler l'adminiſtration; mais on fait un grand uſage des *délayans*, des *adouciſſans* & des *béchiques* : les légers *diaphorétiques* y ſont utiles : les *hynoptiques* ſont quelquefois indiſpenſables ; on en a vu de bons effets, lorſqu'on a fait précéder les remedes généraux : les *topiques relâchans* & *calmans*, tels que la graiſſe humaine, l'huile de vers, l'onguent d'althæa, &c. peuvent être ici d'une grande efficacité, & ſont quelquefois les ſeuls remedes, auxquels on a recours; les *véſicatoires* enfin appliqués ſur la partie même, ou aux épaules, peuvent faire une révulſion avantageuſe. Perſonne n'ignore qu'il y a d'autres douleurs de côté habituelles, qui dépendent de l'adhérance du poumon, & d'autres déſordres de la poitrine, qui par conſéquent ne ſçauroient regarder cet article.

La *fauſſe néphréſie* (*lumbago*) eſt une douleur rhumatiſmale des lombes, qui a vraiſemblablement ſon ſiége dans la forte aponévroſe qui embraſſe les muſcles extérieurs de cette partie : cette douleur, qui n'eſt pas toujours accompagnée de la fiévre, augmente par le mouvement & la preſſion; & cette circonſtance la diſtingue aſſez de celle qui occupe les reins & les ureteres. Le *lumbago* n'eſt point à craindre; mais il dure quelquefois long-tems, ſur-tout dans les vieillards : il a ſouvent ſa ſource dans la ſuppreſſion des régles & des hémorrhoïdes, dans le violent exercice, auquel bien des jeunes gens s'expoſent, &c. La *ſaignée* y eſt ſouvent néceſſaire; mais on doit tâcher ſur-tout de rappeller les évacuations ſupprimées : les *purgatifs* & leurs acceſſoires

ſont les remedes qui paroiſſent être les plus propres à cette maladie : on y fait auſſi un grand uſage des *délayans* & des *adouciſſans*, tels que l'eau de poulet, le petit lait, les émulſions, &c. les *diaphorétiques* y ont été encore employés avec ſuccès. Les *linimens* relâchans, adouciſſans & calmans ne conviennent pas moins à la douleur des lombes, qu'à celle de la poitrine ; & l'on emploie de plus ici les *frictions* & les *douches*, ainſi que l'*eſprit de vin camphré* & autres *réſolutifs ;* mais ce qui eſt peut-être au-deſſus de tout ce que nous venons de propoſer, eſt le mouvement ménagé ou gradué de la partie, joint à beaucoup de chaleur. On ſent bien, ſans que je le diſe, que la *douleur des lombes*, *ſymptome des fiévres*, n'a aucun rapport avec celle dont nous parlons : il faut encore diſtinguer de la fauſſe néphréſie une *douleur lombaire très-vive*, avec impuiſſance de mouvement, qui attaque ſubitement, après un effort violent ; ou même en ſe redreſſant, lorſqu'on a été courbé dans une certaine attitude : c'eſt une vraie *entorſe*, qu'on peut guérir ſur le champ, en rétabliſſant la partie déplacée, ainſi qu'on le pratique pour le pied ; mais je ne ſçais par quelle fatalité les chirurgiens ne ſont pas ordinairement heureux dans cette entrepriſe, qu'on abandonne à des gens ſans capacité, & qui s'en acquittent pourtant bien, en frottant fortement la partie bien huilée avec le ſeul pouce ou toute la main : j'ai fait faire quelquefois cette opération par le premier venu, & ç'a preſque toujours été avec ſuccès. Les *muſcles abdominaux* ſont auſſi ſujets à des *douleurs rhumatiques ;* cette maladie même n'eſt point rare, quoiqu'elle ſoit très-peu connue ; car on la prend tantôt pour la colique, tantôt pour l'inflammation des muſcles de l'abdomen ; heureuſement les remedes qui

PLEURITIS SPURIA ET LUMBAGO.

convienNent à ces dernieres, ne sont pas contraires à celle dont nous parlons.

PLEURITIS SPURIA ET LUMBAGO.

Nous ajoûterons ici une maladie du dos, qui n'est pas assez considérable pour en faire un article à part; c'est une *tumeur graisseuse* qui tient au dos ou aux épaules, dont le volume approche quelquefois de celui d'une courge : on lui donne le nom de *natta* : elle est molle & indolente. On ne peut s'en délivrer que par l'*extirpation*; cette opération est la même que celle qui convient aux loupes; je l'ai vue pratiquer très-heureusement.

HERNIA.

On sçait que les *hernies* sont formées par la chute ou le déplacement d'une portion du canal intestinal, de l'épiploon, de la vessie, &c. qui force l'anneau des muscles du bas-ventre, l'arcade crurale, l'ombilic & toute autre partie de l'abdomen; telles sont les *hernies inguinales*, les *crurales*, les *ombilicales* & les *ventrales*. On n'ignore pas encore que la premiere est appellée *bubonocelle*, lorsque le boyau & l'épiploon s'arrêtent à l'aine, & *entérocelle*, lorsqu'ils descendent dans le scrotum, qui en devient quelquefois prodigieux; mais il n'est pas toujours aisé de distinguer si la *hernie* est *intestinale*, *épiploïque* ou *mixte*; sans parler de la *cystique* : cependant la tumeur que forme l'épiploon est plus flasque & inégale; & celle du boyau plus réguliere & élastique : il est encore très-difficile de juger si le boyau, comme il arrive communément, est plié dans le sac herniaire; ou s'il n'y a qu'une poche ou un prolongement des tuniques de l'intestin, dont le canal reste libre dans la cavité du bas-ventre : cette sorte de hernie que *Ruisch* a le premier décrite, qui est d'ailleurs très-rare, ne se manifeste gue-

res qu'à l'ouverture des cadavres : on se trompe encore souvent sur la *hernie crurale*, que l'on prend pour un bubon, dont elle occupe la place, & qu'on a même quelquefois ouvert au grand détriment des malades. Les efforts, les chutes, la toux, les cris, l'éternument, l'accouchement laborieux, &c. sont les causes ordinaires des hernies. Tout le monde sçait qu'on les guérit avec assez de facilité aux enfans, mais qu'il n'en est pas de même des adultes & des vieillards, qui les portent communément toute leur vie : on a observé que la hernie simplement intestinale étoit plus sujette à l'*étranglement* que la compliquée : cet accident est suivi de l'affection iliaque, & souvent de l'inflammation & de la gangrene, qui s'annoncent par des douleurs cruelles, par le hoquet, par les sueurs froides, par le pouls languissant, &c. HERNIA.

Lorsque le malade dans l'état ordinaire est couché sur le dos, il fait rentrer facilement les parties déplacées; mais s'il y a étranglement, ou si la tumeur est trop volumineuse, il faut avoir recours à la *main du chirurgien*, non-seulement pour réduire les parties, lorsqu'elles n'ont contracté aucune adhérance, mais encore pour les contenir par un *bandage convenable :* cependant il n'est pas toujours possible de faire rentrer le boyau, lorsqu'il y a étranglement, & ce n'est quelquefois qu'après les *saignées*, les *lavemens relâchans*, les *cataplasmes* & *fomentations émollientes*, ou les *demi-bains*, qu'on peut y parvenir : on use ensuite intérieurement des infusions *vulnéraires*, de la tisane de *grande consoude*, &c. On applique des *emplâtres astringens*, des *cataplasmes* faits avec la racine de *sigilum Salomonis*, de la *grande consoude*, avec la *farine de feve*, &c. Tout le monde connoît le remede, tant interne qu'externe, du *prieur de Cabrieres ;* on sçait qu'il a joui de la plus grande

HERNIA. réputation : s'il étoit bon, lorſqu'il étoit ſous le ſecret, il ne le ſera pas moins aujourd'hui pour être publié; mais on n'eſt pas porté à eſtimer ce qu'on poſſede, & il paroît qu'on n'eſt occupé qu'à chercher des remedes nouveaux, pendant qu'on en laiſſe perdre dans l'oubli qui leur ſeront toujours ſupérieurs.

Lorſque les tentatives qu'on a faites pour réduire la hernie ſont infructueuſes; on n'a de reſſource que dans l'*opération chirurgicale*, qui demande de la part de celui qui l'entreprend, beaucoup de lumieres & de dextérité; mais le ſuccès eſt toujours malheureux, ſi le boyau eſt enflammé, ou affecté de gangrene : on y donne ſouvent lieu, en le meurtriſſant par des tentatives forcées & indiſcrettes, ou en retardant trop l'opération : on ſçait bien que la bonne chirurgie ne manque pas de reſſource contre ces accidens; mais on n'ignore pas auſſi qu'il y a peu de gens capables d'en faire uſage. La même opération peut ſe pratiquer pour guérir la hernie, quoiqu'il n'y ait aucun étranglement ni accident : le ſuccès dépend d'une bonne cicatrice qui ſert, pour ainſi dire, de bouchon à l'anneau : on ne fait pas courir alors le moindre riſque au malade, au lieu qu'il y a beaucoup de danger, lorſqu'on la pratique pour l'étranglement. Les gens inſtruits conviennent que l'*opération de la bubonocelle* eſt très-longue, des plus difficiles & très-périlleuſe : n'y auroit-il pas un moyen d'éviter tous ces inconvéniens, en faiſant l'ouverture au-deſſus de l'anneau ou de l'étranglement, & en introduiſant du côté du bas-ventre une ſonde canellée dans le ſac herniaire, à la faveur de laquelle on l'ouvriroit dans un inſtant, & ſans craindre de bleſſer le boyau ? Je propoſe en paſſant cette opération aux chirurgiens anatomiſtes, ſeuls capables d'en ſentir les avantages, & les inconvéniens.

Après

Après les hernies inguinales & crurales ; l'ombilicale, & *celles* qui se font le long de la *ligne blanche*, sont les plus fréquentes : elles sont assez rares dans les autres parties de l'abdomen. Personne n'ignore qu'on donne le nom d'*exomphale* à la hernie ombilicale, qui ne contient que le boyau ; celui d'*épiplomphale* à celle qui reçoit l'épiploon, & qu'on combine ces dénominations pour les mixtes. Les *hernies ventrales* se gonflent, lorsqu'on tousse & qu'on retient la respiration ; à ce signe, il est aisé de les distinguer de toute autre tumeur : on ne sçait que trop qu'on les a prises quelquefois pour des abscès, dont on a eu la témérité de faire l'ouverture. L'*épiplomphale*, qu'on sçait être très-fréquente, n'est pas toujours aisée à connoître, parce qu'elle contracte ordinairement adhérance, & qu'elle ne forme souvent aucune saillie ; car on en découvre tous les jours à l'ouverture des cadavres, qu'on n'avoit pas soupçonné auparavant. Il est très-important de sçavoir, au sujet de l'épiplomphale, qu'on trouve souvent le colon & le fond de l'estomac entraînés vers l'ombilic, & l'épiploon squirreux ; qu'il résulte de ces accidens des tiraillemens douloureux & des maux d'estomac, qu'on rapporte à des causes imaginaires, contre lesquelles on épuise le plus inutilement toutes les ressources de la pharmacie. Les hernies ventrales, quoique moins dangereuses, sont les plus difficiles à contenir ; elles sont très-rarement sujettes à l'étranglement, & demandent dans ce cas l'opération chirurgicale, dont les succès sont encore très-incertains : les femmes qui ont fait beaucoup d'enfans, ou qui ont eu des accouchemens laborieux y sont les plus exposées.

HERNIA.

La *hernie de la vessie* qui arrive, tant aux hommes, qu'aux femmes, moins rarement qu'on ne pense, ressemble dans les premiers à l'hydrocele ; mais il

HERNIA. eſt très-aiſé de l'en diſtinguer, en comprimant la tumeur qu'on fait diſparoître dans le ſeul cas de la hernie de veſſie ; & pluſieurs malades inſtruits par leur propre expérience, ne piſſent qu'à la faveur de cette compreſſion : mais cette hernie eſt ſouvent compliquée ; & ce n'eſt qu'en combinant les ſignes de l'une & de l'autre, qu'on parvient à la connoître : on a encore obſervé que la veſſie avoit été entraînée par la chute du vagin ; il n'eſt pas difficile, lorſqu'on en eſt prévenu, de s'en appercevoir. *Bartholin*, & d'autres après lui, ont fait mention des pierres trouvées dans cette portion de la veſſie déplacée ; ce qui n'a rien de ſurprenant : il eſt important de ſçavoir que la hernie de la veſſie contracte toujours des adhérances qui rendent ſa réduction impoſſible : on trouvera dans le ſecond volume de l'académie de chirurgie, un très-bon mémoire ſur cette matiere. La *hernie de la matrice* n'arrive que par la groſſeſſe, & ne reſſemble en aucune maniere à celle dont nous venons de parler : il eſt très-aiſé de la réduire & de la contenir ; cependant il eſt arrivé qu'on n'a pas pu s'en rendre maître, & qu'on a été obligé, pour délivrer la femme, d'en venir à l'opération céſarienne, qui, dans cette circonſtance, n'eſt point difficile à faire. Il eſt bon enfin de ne point ignorer que l'eſtomac, le colon, la rate, &c. peuvent auſſi par leur déplacement donner lieu à des hernies ; que les trous ovalaires ; que les échancrures ſciatiques, ont été quelquefois forcés par les inteſtins ; mais tous ces cas ſont ſi rares, qu'il ſeroit inutile de s'y arrêter.

Nous devons encore rapporter à cet article la fauſſe hernie ombilicale, qu'on appelle *hydromphale*, parce qu'elle ne contient que de l'eau : cette tumeur a une ſorte de tranſparence, & les enfans y ſont aſſez ſujets : elle peut venir dans les adultes à la

ſuite de l'aſcite ; & l'eau qu'elle contient alors, communique avec la maſſe qui eſt renfermée dans le bas-ventre : cette tumeur donne quelquefois lieu à une ſi grande diſtenſion des tégumens, qu'ils ſe déchirent ; d'où il réſulte un écoulement qui peut tarir toute l'eau de la grande cavité : c'eſt pourquoi il eſt très-convenable, en ſe conformant aux vuës de la nature, de faire la ponction ſur cette tumeur, lorſqu'on la juge néceſſaire. On a encore obſervé ſur l'ombilic de pareilles *tumeurs remplies d'air ;* mais ce cas eſt beaucoup plus rare.

Je dois enfin faire mention ici d'une maladie inconnue, qu'on peut nommer *hypogaſtrocele :* c'eſt une tumeur générale du bas-ventre, excitée par la dépravation du corps graiſſeux, qui acquiert un volume extraordinaire, & une dureté qui paroît être ſquirreuſe. Cette groſſeur du ventre, dont les progrès ſont aſſez lents, devient très-douloureuſe & donne lieu à la fiévre lente. Les tégumens, malgré leur épaiſſeur ſurprenante, excedent l'enceinte du bas-ventre, & ſe replient, tombant en maniere de goître ſur les cuiſſes. Cette quantité prodigieuſe de graiſſe, qui ſe ramaſſe ſur le bas-ventre, ſemble en épuiſer les autres parties qui tombent inſenſiblement dans le deſſéchement : au moins cela eſt-il arrivé à la femme qui me fournit la matiere de cette obſervation, qui mourut dans le maraſme. On trouva à l'ouverture de ſon cadavre, outre l'épaiſſeur extraordinaire du corps graiſſeux, qui étoit en quelques endroits de plus de ſix pouces, on trouva, dis-je, une épiplomphale très-adhérante, mais qu'on avoit connue ; des engorgemens ſquirreux ; des ſuppurations & des pourritures dans la plûpart des viſceres du bas-ventre ; déſordres qu'on avoit ſoupçonnés, mais auxquels on n'avoit pu remédier. Je devrois faire mention ici des remedes qui ont été employés

à cette occasion ; mais le peu de succès qu'ils ont eu, me dispense, à ce que je crois, de m'y arrêter : je finirai par observer que *Amatus Lusitanus* parle d'une tumeur charnue, selon son expression, qui, des aines où elle prenoit sa naissance, tomboit sur les cuisses, & dont le poids alloit à vingt-cinq livres : il paroît y avoir quelque ressemblance entre cette maladie & la précédente ; mais la relation peu circonstanciée, que cet auteur nous en a laissée, ne permet pas de le décider.

MORBI GENITALIUM.

L'*inflammation du prépuce* est appellée *phymosis*, si ce prolongement de la peau embrasse le gland, de maniere qu'on ne sçauroit le découvrir ; & *paraphymosis*, lorsque l'étranglement est au-dessous de cette partie, qui reste à nud : il se forme dans l'un & l'autre cas, sur le prépuce enflammé, des cloches ou des vessies, telles qu'on en observe après la brûlure & les vésicatoires ; on leur a donné le nom de *tumeurs crystallines*. L'inflammation du prépuce est le plus souvent un accident des maladies vénériennes ; mais elle arrive quelquefois par la contusion, ou par les efforts qu'on a faits, *in violento congressu cum virgine deflorandâ, vel cum cynedis*. Le *phimosis* cache quelquefois des ulceres, auxquels il est difficile de remédier ; il peut fermer l'ouverture du gland, & former par conséquent un obstacle à la sortie de l'urine : le *paraphymosis* n'est pas moins à craindre, parce que cet étranglement peut donner lieu à la gangrene. Cette phlogose, comme les autres, demande des *saignées*, des *délayans*, des *adoucissans*, des *calmans*, &c. On use extérieurement des *cataplasmes* & des *fomentations émollientes* & *résolutives* ; le mica panis seul, ou mêlé avec la fleur de sureau & de camo-

mille, eſt tout ce qu'on peut faire de mieux : on *baigne* encore la partie dans le *lait* chaud, ou dans l'eau dégourdie ; il y en a qui ſe ſervent de l'*emplâtre de mucilage :* quelques-uns y appliquent celui de *vigo*, malaxé avec le baume du Perou, ou l'huile de gayac : on lave le gland couvert avec ſa propre urine, en la retenant au paſſage ; ou l'on fait des *injections* avec le vin chaud, les décoctions vulnéraires, &c. Cette précaution peut empêcher la cohéſion de ces parties. Lorſque les accidens ſont preſſans, on a recours aux *ſcarifications*, à l'ouverture longitudinale du prépuce, à la *circonciſion* ordinaire, ou à toute autre opération qui peut débrider ces parties. On uſe contre les *veſſies*, de l'*eſprit de vin camphré*, de l'*eau de chaux* avec le *ſel ammoniac*, & autres topiques les plus propres à prévenir la gangrene, dont on ſçait que les parties génitales de l'un & l'autre ſexe ſont très-ſuſceptibles. MORBI GENITALIUM.

Les *verrues*, les *poireaux*, les *condylomes* & les *crêtes* ſont des petites excroiſſances, connues de tout le monde, & qui ne different entr'elles que par la figure : elles ſont plus ou moins nombreuſes, & communes aux deux ſexes : elles affectent le gland & le prépuce, & rendent quelquefois une eſpece de ſanie. On eſt dans l'uſage de les emporter avec les *ciſeaux*, ou par la *ligature*, lorſque leur forme le permet : on peut auſſi les *détruire* & les diſſiper avec l'*alun calciné*, la poudre de *ſabine*, le *précipité rouge*, &c. On en ſaupoudre la partie, qu'on a mouillée avec la ſalive, ou on les incorpore avec l'onguent baſilic, ou tout autre : on uſe encore de l'*eau phagédénique*, du *beurre d'antimoine*, de la *pierre infernale*, &c. mais ces *cathérétiques* doivent être employés avec précaution. Cependant le traitement externe que nous venons de propoſer, ne doit point faire négliger l'intérieur, lorſque ces ex-

croissances, ainsi qu'il arrive le plus souvent, sont un symptome de la vérole.

MORBI GENITALIUM.

Nous devons faire encore mention ici d'une *tumeur indolente* des corps caverneux, qu'on appelle *nodus*; elle ne se manifeste bien que dans le tems de l'érection : c'est une sorte de hernie de ces sacs, à laquelle il est presqu'impossible de remédier : on peut cependant le tenter par les topiques astringens; l'*emplâtre styptique de Crollius* y est très-propre, mais il faut le porter très-long-tems, & éviter avec le plus grand soin tout ce qui peut exciter l'érection, qui détruit en un moment tout le bien que l'emplâtre peut avoir fait en plusieurs jours.

Les parties génitales de l'un & l'autre sexe sont sujettes à des *ulceres* très-semblables à ceux qui affectent la bouche des enfans, & le mammelon des nourrices : les uns & les autres sont un symptome de la vérole, ou le produit d'un virus récent, qui n'occupe que les parties externes; on en voit cependant quelquefois tant au prépuce qu'autour du gland, qui ne sont que l'effet de la malpropreté, & qu'on dissipe facilement, en les bassinant avec le seul vin chaud. On donne vulgairement le nom de *chancre* à ceux qui viennent d'un commerce impur; il y en a qui sont très-bornés & superficiels, dont le fond est blanchâtre, & qui n'excitent aucune douleur : les autres ont plus de profondeur, & s'étendent davantage; ils sont douloureux; leurs bords sont enflammés, & quelquefois durs & calleux, & il en découle une sanie fétide : lorsqu'ils occupent le frein de la verge, ils pénetrent quelquefois jusqu'à l'uretre ; ils sont enfin souvent accompagnés de bubons & autres symptomes de la vérole. On peut encore placer ici les *crevasses* (*rhagades & fissuræ*) communes aux deux sexes, qui ne demandent pour tout traitement, que quelques *adoucissans* ; tels sont

l'huile d'œuf, la *graisse de poule*, le *cerat de Galien*, ou toute autre pommade.

MORBI GENITALIUM.

Les *ulceres* superficiels, tant ceux qui ne viennent que de la malpropreté, que ceux qui dépendent d'une légere & récente atteinte de virus, cedent communément aux *lotions* faites avec le vin chaud, avec l'eau de Balaruc, ou toute autre thermale. Si les *bords* des autres sont *enflammés*, on a recours à la *saignée*, aux *cataplasmes* & *fomentations émollientes*: on use ensuite, selon les circonstances, des *onguens suppuratifs*, des *détersifs* & des *dessicatifs* : l'alun brûlé, le basilic avec le précipité rouge, sont, parmi les derniers, les plus employés. Lorsqu'on ne retire aucun avantage de ces remedes, on a recours à l'*onguent Napolitain*, le plus propre à dompter le virus qui les entretient ; ou l'on expose la partie à la *fumigation par le cinnabre*. Si les *ulceres* vénériens deviennent *calleux*, il faut les toucher avec des *cathérétiques* ; tels que l'eau phagédénique, la divine de Fernel, le collyre de Lanfranc, le beurre d'antimoine, & la pierre infernale ; mais cette opération demande beaucoup de prudence, parce qu'elle peut exciter l'inflammation : on applique ensuite des *digestifs*, qu'on réitere selon le besoin ; & lorsque l'irritation est appaisée, on use de l'onguent *mondificatif d'ache*, du dessicatif rouge, du pompholix, &c. Plusieurs se servent encore de l'huile de myrrhe par défaillance, &c. Il est inutile de dire qu'on doit garder pendant tout ce traitement une diéte humectante & rafraîchissante, & user de tems en tems des *purgatifs* mercuriels, ou autres : les *sudorifiques* y sont encore employés avec succès, sans parler des autres *anti-vénériens*, auxquels on doit avoir souvent recours.

On donne le nom de *priapisme* (*satyriasis*) à la tension des parties génitales, accompagnée d'un de-

MORBI GENITALIUM.

ſir inſatiable de l'acte vénérien ; deſir qui va quelquefois juſqu'à troubler le jugement, & faire perdre toute pudeur. Cette maladie, que l'éjaculation involontaire de la ſemence appaiſe pour peu de tems, eſt commune aux deux ſexes ; elle n'attaque gueres que les jeunes gens, ou ceux qui ont un tempérament très-chaud : elle n'eſt pas de longue durée, mais elle eſt quelquefois mortelle : les vieillards, qui en ſont d'ailleurs rarement attaqués, en ont moins à craindre ; mais elle y eſt plus rebelle. Le libertinage outré tant de l'eſprit que du corps, les alimens & remedes ſtimulans, & ſur-tout les cantharides, y donnent ſouvent lieu : les ulceres carcinomateux de la veſſie excitent une démangeaiſon continuelle à la verge, avec des érections fréquentes qui approchent du priapiſme : on a trouvé encore dans les cadavres de ceux qui avoient été les plus ardens, les reins d'une groſſeur extraordinaire, les arteres ſpermatiques doubles, &c. On attaque cette honteuſe maladie par des *ſaignées*, par des *rafraîchiſſans* & des *tempérans* de toute eſpece : le lait, le petit lait, la limonade, l'orgeat, les émulſions, les bouillons de veau, ou de poulet, les boiſſons nîtrées, &c. ſont ceux qui ſont les plus employés : les *bains* & les demi-bains, tant tempérés que froids, ſont encore d'un très-grand uſage : les *calmans*, tirés du camphre, du nénuphar, & de l'agnus caſtus, de la graine de pavot, de laitue & de pourpier ſont auſſi très-eſtimés : on évitera enfin, autant qu'il ſera poſſible, la chaleur du lit, & toutes les occaſions qui peuvent irriter le mal.

L'*impuiſſance*, qui eſt la ſuite des maladies chroniques, ſubſiſte autant qu'elles, & ſe guérit en même tems ; lorſque c'eſt l'effet de la timidité, ou de la prévention, on la fait ceſſer en attaquant l'imagination bleſſée ; on peut auſſi diſſiper celle qu'on a

contractée par la débauche du vin & des femmes ; mais on juge incurable celle qui dépend d'un vice de conformation dans les organes. Le régime bien entendu, la tranquillité de l'esprit & la dissipation sont les principales choses qui peuvent y remédier : le *lait*, les *œufs frais*, les *gelées*, les *pigeons*, les *amandes*, les *noisettes* & les *pistaches*, le bon *vin vieux*, le *chocolat*, les *aromates*, &, en un mot, tout ce qui est propre à réparer les forces, concourent très-efficacement à cette guérison. L'usage interne des *cantharides*, assez connu des libertins, excite à la vérité quelques mouvemens passagers ; mais il peut être très-nuisible, en donnant lieu au pissement de sang, à des douleurs néphrétiques, &c. & rendre la maladie plus rebelle : je ne parlerai pas ici de la flagellation, ni de plusieurs autres moyens, qui ne semblent pas être du ressort de la médecine.

La *gonorrhée* est une maladie des plus communes, & des moins éclaircies : elle se présente avec tant de variétés ; & son origine est quelquefois si cachée, qu'il est difficile d'en parler avec quelque méthode. Je crois, prenant la seule observation pour guide, qu'on peut en reconnoître de quatre sortes, sçavoir, la *virulente interne*, qui est la plus fréquente, la *virulente externe*, la *simple* & la *fausse* : mais toutes ces especes, à l'exception de la seconde, se rapprochent quelquefois par des nuances si imperceptibles, sans compter leur complication, qu'il est souvent presqu'impossible de pouvoir les discerner. C'est enfin une maladie des plus épineuses, que tout le monde se mêle de traiter, quoiqu'il y ait très-peu de gens qui en soient capables ; &, ce qu'il y a de plus fâcheux, est que ces derniers ne daignent pas s'en mêler.

La *gonorrhée virulente interne*, qui ne paroît gueres avant le quatrieme jour du commerce im-

MORBI GENITALIUM.

pur, & rarement plus tard que le douzieme, commence par un écoulement d'abord séreux, qui devient ensuite jaunâtre, verdâtre, & quelquefois puant : on ne sçauroit douter que la matiere que l'on rend ne soit purulente, puisque, malgré son abondance, les malades peuvent éjaculer autant de bonne semence que dans l'état de la meilleure santé. Cette gonorrhée est accompagnée de cuissons & d'ardeurs en urinant, qu'on rapporte communément au bout du gland; mais elles se font sentir quelquefois tout le long du canal, ou à la racine de la verge : l'urine coule alors avec peine, & est même quelquefois retenue; quelques-uns ont des violentes érections qui augmentent beaucoup les douleurs, & font courber la verge, ou la contournent : c'est ce qu'on entend par *chaude-pisse cordée*. L'inflammation du prépuce, les tumeurs crystallines & les ulceres rendent souvent cette maladie compliquée; il survient encore quelquefois une ophthalmie : mais l'*inflammation des testicules*, qu'on connoît sous le nom de *chaude-pisse tombée dans les bourses*, est un accident bien plus fréquent; il n'arrive gueres que par la suppression de l'écoulement, après l'exercice du cheval, les injections astringentes, ou quelque faute dans le régime : quelques-uns appellent ce dernier état *gonorrhée seche*; mais ce nom convient mieux à une *dysurie vénérienne*, qui, à l'écoulement près, est accompagnée de la plûpart des symptomes de la gonorrhée ordinaire : les douleurs, les cuissons & la difficulté d'uriner se faisant même sentir alors avec plus de violence, & la maladie étant réputée plus grave.

La *gonorrhée* récente & bien traitée se guérit assez facilement, mais il n'en est pas de même de l'*invétérée*, qui, de toutes les maladies vénériennes, est la seule qui ne cede pas aux frictions & autres

traitemens de la vérole. La chaude-piſſe qui a ſon cours ordinaire, ou qui dure vingt à trente jours, donne rarement la vérole; mais on a à craindre cette maladie, ſi l'écoulement s'arrête avant le tems, ou s'il va au-delà de ſon terme : les chaudes-piſſes anciennes, c'eſt-à-dire, de ſix mois & plus, ſont toujours rebelles; on les garde quelquefois toute la vie, ſans beaucoup d'incommodité; mais elles peuvent jetter dans le maraſme. Si les vieux ulceres du canal, qui en ſont le foyer, parviennent à ſe deſſécher, ils laiſſent le plus ſouvent dans l'urètre des *cicatrices* qui étranglent le paſſage, & forment par conſéquent un obſtacle à la libre ſortie des urines; obſtacle qu'on rapporte communément à des *carnoſités;* mais les différentes diſſections ont détrompé là-deſſus : elles nous ont encore appris que la proſtate étoit le ſiége ordinaire de la gonorrhée, & que le vice ſe communiquoit par le tems non-ſeulement aux autres parties de l'uretre, mais encore aux vaiſſeaux & véſicules ſéminales.

MORBI GENITALIUM.

On commence le plus ſouvent le traitement de la *gonorrhée virulente* par la ſaignée, cependant elle n'eſt pas toujours néceſſaire. Les *purgatifs mercuriels* & autres ne conviennent que lorſque l'inflammation eſt appaiſée, c'eſt-à-dire, vers le quatorzieme jour, ils doivent alors être réitérés quelquefois : mais on uſe avant ce tems des *lavemens émolliens* & adouciſſans, non-ſeulement pour détendre les parties affectées, mais encore pour tenir le ventre libre, & ce point eſt aſſez important : on doit faire dès le commencement un grand uſage des *délayans*, des *adouciſſans* & des *légers apéritifs;* tels ſont le lait, le petit lait, les émulſions, l'eau nîtrée, les tiſanes de racine de guimauve, de nénuphar, de chiendent & de fraiſier : on uſe quelquefois dans la même vue des *eaux minérales* apé-

MORBI GENITALIUM.

ritives, tant froides que chaudes; plusieurs y emploient les *diaphorétiques*, les *vulnéraires* & les *déterſifs*, mais on ne doit attendre des bons effets de ces remedes, que lorſque la douleur & la phlogoſe ſont appaiſées : l'*eau de chaux*, tempérée par le lait, eſt un des meilleurs déterſifs dont on puiſſe ſe ſervir dans cette occaſion, mais peu de gens ſont capables de le placer à propos & de le conduire : on eſt ſouvent obligé, pour calmer les grandes douleurs, d'avoir recours au laudanum, au diacode, à la teinture anodine, aux pilules de cynogloſſe & autres *hypnotiques;* mais ces remedes demandent de la prudence : le *camphre* eſt un calmant moins à craindre, & dont l'effet, quoique moins ſenſible, eſt de plus de durée.

Lorſque, par l'uſage des remedes que nous venons de propoſer, tous les accidens ſont diſſipés, & que l'écoulement, tant par ſa durée que par ſon abondance, a été tel qu'on doit le deſirer, on peut travailler à conſolider la plaie par l'uſage du *baume de Copahu*, de celui *de Canada*, de la *térébenthine de Chio*, & autres balſamiques : on peut auſſi dans quelques cas employer le ſang de dragon, l'alun, le cachou & autres *aſtringens;* mais ces remedes doivent être donnés avec la plus grande réſerve : on a moins à craindre des *eaux de Forges*, de *Paſſy*, & autres *ferrugineuſes*. On a vu des bons effets du remede que *Garidel* propoſe dans ſon hiſtoire des plantes, à l'article du ciſtus; il y entre l'hypociſtis, la gomme de gayac, la cochenille & les cantharides : il eſt propre à arrêter l'écoulement le plus opiniâtre des chaudes piſſes, contre leſquelles on a épuiſé tous les autres remedes : il ſeroit dangereux de le donner dans d'autres circonſtances. On peut, pour la *gonorrhée récente*, remédier aux *érections douloureuſes*, en fomentant la par-

tie avec le lait, ou l'eau froide ; on fait prendre les demi-bains contre la *rétention d'urine ;* on injecte pour le même cas du lait, de l'huile d'amande douce, de l'eau de guimauve, de graine de lin, &c. On use encore, lorsqu'on a calmé les accidens & que la matiere est parfaitement blanche, on use, dis-je, des *injections* avec la *panacée*, ou le *mercure doux*, dans l'eau commune ou l'eau de plantain : on emploie de la même maniere les *eaux de Balarue*, celles de *Bareges* & autres thermales ; on peut en venir enfin aux *injections astringentes*, lorsque toutes les ressources sont épuisées.

MORBI GENITALIUM.

Les avantages que peuvent procurer tous les remedes que nous venons de proposer contre la gonorrhée, sont fort au-dessous de ceux qu'on doit attendre des *frictions mercurielles ;* on les fait tous les trois ou quatre jours, avec un gros environ de la pommade ordinaire : trois ou quatre frictions, jusqu'à six, suffisent ordinairement. Nous avons dit que les vieilles gonorrhées laissoient des *cicatrices* qui étrangloient le canal ; on y remédie, après avoir fait précéder tous les *relâchans internes* & *externes*, en introduisant des *bougies graduées*, ou des *sondes de plomb* de différens calibres, qui en écartent peu-à-peu les parois : les injections huileuses facilitent beaucoup cette opération. On prépare encore des bougies avec quelques onguens suppuratifs ou cathérétiques, dans la vue de mettre en fonte les parties ordinairement engorgées, qui forment l'obstacle : il y a plusieurs manieres de les composer ; chaque chirurgien a la sienne qu'il juge, comme on le pense bien, préférable à toutes les autres : une chose essentielle à observer dans ce traitement, est de tenir pendant long-tems le canal dilaté, pour que les nouvelles cicatrices ne causent plus d'étranglement. Il est presqu'inutile de proposer des remedes

MORBI GENITALIUM.

contre la gonorrhée ſeche, parce qu'ils ſe préſentent très-naturellement : il n'y a perſonne alors qui ne penſe aux *ſaignées*, aux *délayans*, aux *adouciſſans*, & aux *calmans*, ainſi qu'aux *demi-bains*, aux *fomentations*, aux *injections* & aux *lavemens*.

La *gonorrhée virulente externe* a ſon ſiége entre le gland & le prépuce ; il s'y fait des phlogoſes & des ulceres, d'où la matiere coule en petite quantité, mais aſſez abondamment par la preſſion, l'uretre ne rendant rien : cette maladie, légere en apparence, peut avoir, lorſqu'on la néglige, des ſuites fâcheuſes ; elle demande à-peu-près le même traitement, à l'exception des injections dans l'uretre, & autres choſes relatives aux urines, dont le cours dans celle-ci n'eſt point intercepté : on uſe beaucoup dans cette eſpece de gonorrhée des *lotions vulnéraires* & *déterſives* ; le ſimple vin chaud peut y être ſuffiſant : elle vient quelquefois à la ſuite de la précédente, ſçavoir, lorſque la matiere qui coule par l'uretre, eſt en partie arrêtée au paſſage par le phymoſis, ou la conformation naturelle du prépuce, & y cauſe par ſon ſéjour l'altération dont nous venons de parler : on peut prévoir à cet accident, & le prévenir par des *fomentations* & *cataplaſmes émolliens*, qui, relâchant ces parties, permettent de découvrir le gland, & de le laver avec des liqueurs convenables ; ſi l'on n'y peut parvenir, on ſe contente de faire des *injections* propres à déterger & à deſſécher les parties ulcérées.

La *gonorrhée ſimple* eſt produite par l'écoulement de la ſemence ; elle n'eſt accompagnée d'aucune douleur, & ne dépend point du commerce avec les femmes ; la matiere en eſt blanche, & communément moins abondante que dans la virulente ; elle coule tantôt avant, ou après l'urine, ou promiſcuément avec elle, tantôt lorſqu'on va à la

selle, lorsqu'on reçoit un lavement, & quelquefois en tout tems : elle peut venir de plénitude, à l'égard de ceux qui gardent le célibat, & qui vivent dans l'abondance, sur-tout s'ils se plaisent aux lectures & aux pensées lascives; elle est alors peu à craindre: mais si elle a sa source dans le relâchement des organes, comme cela arrive quelquefois aux personnes foibles & d'un tempérament phlegmatique; si elle dépend d'un vice dans la liqueur séminale, ce qui n'est pas rare parmi les cachectiques & les scorbutiques, elle est plus dangereuse, parce qu'elle peut jetter par sa durée, dans l'épuisement & le marasme : elle n'est pas moins à craindre, lorsque c'est une suite des pollutions nocturnes, ou de la gonorrhée virulente qui a altéré ces organes : celle enfin qui ne reconnoît aucun vice ni dans le sang, ni dans les parties destinées à contenir la semence, se guérit avec assez de facilité : les autres sont extrêmement rebelles. La *saignée* dans le traitement de cette maladie est rarement nécessaire, même dans le commencement; les *purgatifs* au contraire y sont très-utiles, la rhubarbe & la magnésie sont ceux dont on a fait le plus d'usage ; on emploie avec succès, lorsque le tempérament ne s'y oppose pas, les *rafraîchissans*, les *adoucissans* & les *tempérans*, tels que le petit lait, le lait, les émulsions, la limonade, les nîtreux, le camphre, &c. Quelques circonstances demandent les *dépurans*, les *anti-scorbutiques*, les *vulnéraires*, les *diaphorétiques*, &c. On fait encore usage ici, ainsi que dans la gonorrhée virulente, des *balsamiques* & des *astringens*, tels sont les baumes de Copahu & du Canada, les térébenthines, les roses rouges & les balaustes, le sang de dragon, les martiaux, les eaux minérales, ferrugineuses, &c. Les *topiques astringens* ne paroissent pas produire un grand effet, cependant on

MORBI GENITALIUM.

peut y avoir recours, comme aux bains aromatiques & fortifians, aux bains froids, &c.

La *fausse gonorrhée*, dont l'écoulement n'excite ni chaleur, ni prurit, est souvent très-difficile à distinguer de la précédente, mais les suites n'en sont pas les mêmes : la premiere, comme nous l'avons dit, jette par sa durée les malades dans la consomption ; on soutient au contraire la seconde long-tems, sans en être presqu'incommodé : celle dont nous parlons, paroît répondre aux fleurs blanches des femmes, & est tout aussi difficile à guérir. Lorsqu'elle est occasionnée par l'excès de la biere nouvelle, elle se guérit dans quelques jours d'elle-même, ou par le secours d'un peu d'eau-de-vie : il est rare qu'on ait besoin de remedes pour cette fausse gonorrhée, passagere, ou accidentelle, mais l'habituelle en demande, & des plus longs : les *tempérans*, les *légers apéritifs*, les *sudorifiques* même paroissent avoir produit ici de bons effets ; les *eaux minérales* acidules y conviennent aussi parfaitement, mais il n'est pas toujours permis d'user des *balsamiques* & des *astringens*, parce qu'on doit regarder quelquefois cette maladie comme un égout naturel qu'il seroit dangereux de dessécher, & l'on ne pourroit alors le faire en sûreté, qu'en en pratiquant un autre, tel que le cautere à la jambe ; mais le remede paroît au plus grand nombre pire que le mal, qui, comme nous l'avons dit, donne peu ou point d'incommodité.

La *pollution involontaire* est la suite ordinaire des songes lascifs, & quelquefois l'effet de la vue d'une belle femme dont on est épris ; cette incommodité devient dangereuse, lorsqu'elle est habituelle, & peut dégénérer, comme nous l'avons dit, en gonorrhée simple. Les jeunes gens qui se livrent sans réserve aux plaisirs défendus, y sont les plus exposés ; il faut

faut leur interdire non-seulement tout commerce avec le ſexe, mais encore la lecture & les penſées même qui peuvent entretenir leur paſſion; & leur faire garder un régime rafraîchiſſant : le *camphre*, le *nénuphar* & les autres remedes qui conviennent au priapiſme, peuvent être ici employés, en combinant les circonſtances : le *burſa paſtoris* paſſe pour un bon remede contre cette indiſpoſition : on peut tirer encore quelque avantage du *cataplaſme* fait avec le vin & le fraiſier, qu'on applique au pubis, comme auſſi des bains fortifians, des froids, &c.

MORBI GENITALIUM.

Je dois encore faire mention ici de l'*hémorragie de la verge* : il faut la diſtinguer du piſſement de ſang, qui vient toujours des reins ou de la veſſie, & eſt inſéparable de l'urine; au lieu que le ſang, dans le cas que nous propoſons, coule du canal, & indépendamment de l'urine. Il ne faut pas encore la confondre avec le flux menſtruel, que quelques hommes éprouvent par la verge, depuis l'âge de puberté, juſqu'à celui de quarante ou cinquante ans & plus : ce cas, quoiqu'aſſez rare, eſt conſtaté par pluſieurs obſervations. Ceux qui, pendant la gonorrhée virulente, ne vivent pas dans la continence, ceux qui ſe livrent aux excès auprès des femmes, ſont les plus expoſés à l'hémorragie de la verge : il arrive quelquefois à ces derniers de rendre, à la fin de leur débauche, du ſang à la place de la ſemence : on ſçait que l'uſage des cantharides & autres ſtimulans expoſe au même accident. Lorſque cette hémorragie dure long-tems, elle épuiſe les malades, & les jette dans un accablement qui peut avoir des ſuites funeſtes; elle donne ſouvent lieu à des ulcérations dans le canal. Cette perte de ſang doit être traitée comme les autres; on fait de plus des *injections* dans l'urethre avec le petit lait ſucré,

avec la décoction d'orge & le sirop de roses seches, &c.

MORBI GENITALIUM.

L'*inflammation des testicules & du scrotum*, accompagnée quelquefois de rétention d'urine, est ordinairement la suite d'une gonorrhée supprimée; & le vulgaire dit alors que la *chaude-pisse* est tombée *dans les bourses :* ce dépôt peut dépendre encore du virus vénérien, de la cause ordinaire des fluxions, des coups, des compressions violentes, &c. Si la gonorrhée arrêtée a donné lieu à cet accident, il ne manque gueres de disparoître, lorsque l'écoulement est rétabli : c'est un fait très-commun & connu, dont il n'est pourtant pas bien aisé de rendre raison : cependant la guérison de cet engorgement ne dépend pas absolument du retour de la chaude-pisse, car il se dissipe quelquefois, quoique la gonorrhée reste tarie. L'épididime est presque toujours le premier attaqué, & le dernier guéri, il reste même souvent gonflé long-tems après la guérison, mais sans aucune douleur. L'inflammation des testicules se termine ordinairement par la résolution; mais elle donne lieu quelquefois à des abscès & ulceres fistuleux, au squirrhe & à la gangrene, à l'hydrocele, au sarcocele, &c. Celle qui est causée par *contusion*, excite le vomissement, les convulsions & autres accidens graves. Le *scrotum* dans tous ces cas se *détruit* facilement *par la gangrene :* mais il se régénere de même, de la maniere la plus surprenante; & l'on voit tous les jours des testicules nuds, sans aucun reste de tégumens, se recouvrir parfaitement dans assez peu de tems. Les *saignées* ne conviennent pas moins à cette inflammation qu'aux autres : les *purgatifs* y sont utiles, sur-tout lorsque la fluxion est le produit de la chaude-pisse : les *cataplasmes émolliens* & *résolutifs* y sont employés : les *maturatifs* conviennent à celle qui reconnoît une cause externe;

mais lorsque cette fluxion tient à la gonorrhée, on préfere la *terre des couteliers*, pétrie avec l'huile & le vinaigre rosat : il y en a qui y appliquent les feuilles de jusquiame, cuites sous la cendre ; mais ce topique paroîtra suspect à ceux qui n'ignorent pas que ces parties sont les plus susceptibles de gangrene. Les *frictions mercurielles* sur le scrotum, ou sur les parties des environs, sont au-dessus de tous les autres remedes, lorsque le cas est vénérien : on en use aussi pour dissiper après la guérison, le gonflement qui reste à l'épididime ; on emploie encore très-utilement pour le même cas, l'*emplâtre de vigo :* on se sert aussi, lorsque la contusion y a donné lieu, du *diabotanum*, de l'*emplâtre de cigue*, & autres résolutifs : les *lavemens émolliens* & anodins conviennent à tous les cas ; il est au reste superflu de dire que les malades doivent garder le lit, porter un suspensoire, & observer un régime convenable.

MORBI GENITALIUM.

On sçait que l'*hydrocele* est une tumeur enkistée qui tient au testicule, à ses vaisseaux, ou à leurs enveloppes, & qu'on en trouve de toutes les especes. La fluctuation qu'on peut y sentir, la distingue assez des autres tumeurs ; mais ce signe n'a lieu que lorsqu'elle est avancée : ses commencemens sont très-cachés, parce que les malades n'en ressentant aucune incommodité, ne s'en apperçoivent gueres que lorsque son volume la rend plus remarquable : elle ne contient que de la sérosité ; mais ce liquide est quelquefois teint de sang. Il y a une autre sorte de tumeur aqueuse, plus commune que la précédente, que quelques-uns appellent *fausse hydrocele*, qui n'est autre chose que l'engorgement œdémateux du scrotum ; c'est le plus souvent le commencement ou la suite de l'hydropisie : cette enflure se communique aussi à la verge, qui peut en devenir

monſtrueuſe, avec un phymoſis ou paraphymoſis, qui donnent de l'inquiétude aux malades. Ceux qui ſont attaqués de l'aſcite & de l'hernie en même tems, ſont encore ſujets à une ſorte d'*hydrocele*, dont le ſac herniaire qui communique avec la cavité du bas-ventre, eſt le ſiége : on le vuide facilement en faiſant rentrer l'eau dans la capacité de l'abdomen : à ce ſeul ſigne, joint à ceux de l'aſcite & de la hernie, il eſt très-aiſé de la connoître ; il faut ſe reſſouvenir à ce ſujet, qu'on vuide avec la même facilité la *hernie de la veſſie ;* mais l'urine que cette compreſſion fait alors couler par la verge, eſt une circonſtance qui n'appartient qu'à cette derniere, & qui la diſtingue très-bien de l'autre.

MORBI GENITALIUM.

La *vraie hydrocele* peut être attaquée, tant par les remedes internes, que par les topiques, lorſqu'elle eſt récente ; tels ſont, parmi les premiers, les *purgatifs* & les *diurétiques ;* & parmi les ſeconds, les *réſolutifs*, les *diſcuſſifs* & les *fondans ;* mais les uns & les autres ſont d'un très-petit ſecours, lorſque l'*hydrocele* a fait de certains progrès : on attend alors que la tumeur incommode par ſon volume, pour en venir à la *ponction ;* encore n'eſt-ce qu'un remede palliatif ; car on ne peut obtenir une cure radicale, qu'en emportant le kiſte par l'*opération chirurgicale*, ou en la détruiſant par les *ſcarrotiques :* ces deux méthodes ſont extrêmement douloureuſes, & le ſuccès en eſt très-incertain. La *fauſſe hydrocele*, ou l'engorgement œdémateux des bourſes, demande intérieurement les mêmes remedes que l'hydropiſie, dont elle eſt communément le ſymptome : on l'attaque encore extérieurement par des *réſolutifs* & des *fortifians ;* tels ſont les fomentations avec le vin aromatique ; avec l'eſprit de vin, l'eau de chaux, la leſſive de cendre de ſarment, d'abſinthe, &c. le cataplaſme fait avec le vin &

l'aigremoine, & autres de cette nature : on eſtime encore la poudre du ſel marin décrépité, & enfermée dans un linge clair, qu'on change lorſqu'il a pris de l'humidité. Cet engorgement œdémateux, quelquefois extrême, oblige d'en venir aux *ſcarifications*, pour dégorger tant la verge que les bourſes : mais cette opération peut être ſuivie de la *gangrene ;* on tâche alors de s'en garantir, en fomentant ſouvent la partie avec de l'*eau-de-vie camphrée*, ou en y appliquant le *quinquina*, qu'on ſçait être très-propre à prévenir la mortification du ſcrotum : le *ſeton*, placé au bas des bourſes, peut encore dégorger ces parties, & peut-être avec moins de danger.

MORBI GENITALIUM.

La *hernie venteuſe* (pneumatocele) eſt une tumeur flatueuſe d'un des côtés du ſcrotum, à laquelle les enfans ſont aſſez ſujets, mais qui eſt rare dans les adultes;elle a une eſpece de tranſparence : il ſeroit cependant quelquefois très-difficile de la diſtinguer de l'une & l'autre hydrocele, ſi l'on ne ſçavoit que la pneumatocele vient très-promptement, & que les autres ſe forment avec beaucoup de lenteur. Elle n'eſt pas dangereuſe, & on la guérit avec aſſez de facilité par les remedes qui conviennent tant à la colique venteuſe, qu'à l'hydrocele : les *fomentations réſolutives*, & les *cataplaſmes* qui ont la même propriété, y ſont très-utiles; la *farine de cumin* & la *fiente de vache* ſont les matieres auxquelles on a donné ſouvent la préférence; la *ponction* eſt encore un moyen qui a été pratiqué, mais il eſt rare qu'on en vienne là.

La *varicocele* a ſon ſiége dans le cordon ſpermatique ; on y touche des inégalités, communément en forme de grappes, qui ne ſont, à ce qu'il paroît, que des gonflemens variqueux des veines : il eſt rare que cet engorgement ſe termine à l'anneau du

MORBI GENITALIUM.

bas-ventre : il s'étend le plus souvent dans sa capacité ; & cette circonstance rend la maladie très-fâcheuse, & presqu'incurable. La varicocele est plus ou moins douloureuse, & peut devenir carcinomateuse : les contusions y donnent lieu ; le célibat peut en être aussi la cause ; c'est encore quelquefois le produit de la vérole, de l'affection scorbutique, &c. Après les remedes généraux, on use des *délayans*, des *tempérans*, des *apéritifs*, des *incisifs* & des *anti-scorbutiques* ; tels sont les cichoracées, le cresson, les cloportes, les martiaux, les préparations mercurielles, &c. On bassine la partie avec de l'eau froide : on y applique des *cataplasmes* & *fomentations astringentes*, &c. mais tous ces remedes sont communément sans succès ; & l'on n'a gueres de ressource que dans l'extirpation de la tumeur & du testicule : cette opération est cependant très-dangereuse, & toujours infructueuse, lorsque le mal se prolonge dans la capacité du ventre.

On donne le nom de *sarcocele*, tant à l'engorgement squirrheux du testicule, qu'aux excroissances qui tiennent à cet organe, ou à ses enveloppes : la sarcocele est au commencement peu douloureuse ; mais elle la devient par son accroissement, & prend même quelquefois, ainsi que la précédente, un caractere cancéreux : ses progrès, très-lents & presqu'insensibles, sa dureté & sa forme la distinguent assez des maladies qui ont le même siége : elle vient, ainsi que la varicocele, de la contusion, ou d'un vice des humeurs, soit vérolique, soit scrophuleux. Lorsqu'elle est récente, on peut former quelque espérance de guérison ; mais si elle est ancienne, si elle remonte dans le bas-ventre, on ne fait que des tentatives infructueuses. On use intérieurement, après les remedes généraux, de ceux que nous avons proposés contre les écrouelles,

comme des *apéritifs*, des *ſudorifiques*, des *inciſifs*, &c. On applique ſur la tumeur l'*emplâtre de cigue*, celui de *ranis cum mercurio*, & autres fondans : l'*extirpation* & les *cauſtiques* offrent enfin une reſſource, mais toujours très-périlleuſe : on tâche dans l'opération de conſerver le teſticule ; mais la diſſection qu'on eſt alors obligé de faire, eſt ſouvent ſuivie de convulſions mortelles, & principalement du tétanos, ainſi que je l'ai vu arriver, & que d'autres l'ont obſervé ; ce qui rend la caſtration néceſſaire, lorſque le ſarcome tient au corps du teſticule. Le traitement par le cauſtique eſt plus long & très-douloureux ; il expoſe auſſi aux plus grands accidens ; de ſorte que c'eſt prendre un mauvais parti, que d'y avoir recours.

MORBI GENITALIUM.

MORBI ANI.

Les *hémorrhoïdes* ſont les maladies de cette partie les plus communes ; les veines du même nom, tant internes qu'externes, en ſont le ſiége : ces tumeurs variqueuſes, quelquefois nombreuſes, ſont plus ou moins ſenſibles, ſelon leur dégré de tenſion, & font ſouffrir dans quelques circonſtances les plus grands tourmens, ſur-tout lorſqu'on rend des excrémens durcis : les *externes* ſe découvrent à la vue ; mais les *internes* ne ſe manifeſtent qu'au tact. Les *hémorrhoïdes gonflées* ſont livides, ou noirâtres ; on ſent aſſez la fluctuation du liquide qu'elles contiennent : leur groſſeur varie depuis celle d'un pois juſqu'à celle d'un œuf ; ce qui ne doit s'entendre que des externes. Les hémorrhoïdes excitent ſouvent beaucoup de démangeaiſons; on croit même qu'elles peuvent devenir dartreuſes : ce prurit ne doit pas être confondu avec celui qui eſt occaſionné par les aſcarides, vers dont nous avons parlé ailleurs : on y ſent encore des pulſations, des élance-

mens, de la pesanteur, &c. Les mélancholiques, ceux qui sont long-tems à cheval, qui ont le ventre paresseux, qui usent des liqueurs spiritueuses, ceux enfin qui ont eu dans leur jeunesse des fréquentes hémorragies, y sont les plus sujets : les bains chauds, la grossesse, les accouchemens laborieux, &c. peuvent encore y donner lieu. Les *hémorrhoïdes* simplement gonflées ne sont point dangereuses ; mais les *enflammées*, outre les douleurs très-vives qu'elles causent, peuvent exciter une fievre violente, l'affection iliaque, le délire, les convulsions, l'apoplexie, &c. Il s'y forme aussi des *abscès* qui peuvent dégénérer en *fistules* opiniâtres ; des *squirrhes* qui peuvent devenir *cancéreux ;* sans parler de la *gangrene*, dont ces parties sont toujours menacées : l'inspection anatomique nous apprend que cette phlogose, comme la gangrene, se communique aux boyaux, au mésentere & autres parties internes.

MORBI ANI.

Les *saignées*, tant du bras que du pied, sont indispensables, lorsque les hémorrhoïdes sont très-douloureuses & enflammées ; c'est sur les accidens, qu'on doit en régler le nombre : on s'est quelquefois bien trouvé, dans les cas extrêmes, de verser le sang jusqu'à défaillance. Les *laxatifs* les plus doux, tels que l'huile d'amande douce, ou la casse dans le petit lait, sont très-utiles : on fait un grand usage des *délayans*, des *adoucissans* & des *tempérans*, comme du petit lait, de l'eau de poulet, des émulsions, des bouillons rafraîchissans avec le veau, les écrevisses, &c. le safran de mars, l'æthiops minéral, & autres *apéritifs* y sont aussi employés avec succès, lorsqu'on a procuré quelque relâchement à ces parties : l'usage, tant interne qu'externe du *soufre* est dans ces circonstances très-avantageux : les *hypnotiqaes* sont souvent très-nécessaires, mais il faut éviter l'abus qu'en font ceux qui auprès des mala-

des, ne ſont occupés que du moment préſent. Les *remedes externes* ſont encore d'une grande reſſource : on uſe des *vapeurs*, tant de l'eau chaude, que de la décoction de bouillon blanc, ou de toute autre plante émolliente ; des *fumigations* faites avec la poudre de la ſcrophulaire ; des *fomentations* & des *injections* préparées avec le lait, la décoction des figues, ou tout autres émollientes : on applique le *mica panis*, le *cataplaſme de pulpe de pomme*, ou tout autre anodin ; ceux qu'on prépare avec la *fleur de camomille*, celle *de ſureau*, & autres réſolutifs ſont, après les relâchans, très-efficaces. Les *linimens adouciſſans* & *calmans* les plus employés, dont on uſe auſſi en injection pour les hémorrhoïdes internes, ſont l'huile d'œuf, celle de lin ; la crême de lait, l'onguent populeum, le nutritum, &c. auxquels on ajoûte quelquefois le camphre, l'opium, le ſel de Saturne, &c. L'*onguent napolitain* eſt dans ce cas un des meilleurs réſolutifs qu'on puiſſe employer ; & j'ai vu ſouvent que ce remede a tenu lieu de tous les autres : on touche encore les hémorrhoïdes avec l'huile de buis ; on y applique les feuilles fraîches & pilées de tabac. Tous ces topiques ne procurent pas toujours le ſoulagement qu'on devroit en attendre ; & l'on ne peut ſouvent parvenir à flétrir les hémorrhoïdes, qu'en y appliquant des *ſangſues ;* ou en les ouvrant avec la *lancette.* On prend encore quelquefois le parti de les *extirper*, lorſqu'elles ſont nombreuſes, en en laiſſant une ou deux pour ſervir d'égout. Un des grands points enfin de ce traitement, conſiſte à entretenir le ventre libre, tant par les laxatifs & la diéte rafraîchiſſante ; que par le ſecours des lavemens, lorſque l'état des hémorrhoïdes permet d'en uſer.

MORBI ANI.

Le *flux hémorrhoïdal*, par lequel on rend le ſang pur, eſt ordinairemement périodique & ſalu-

MORBI ANI.

taire : il est très-aisé de le distinguer de la dysenterie commune ; mais on le confond quelquefois, lorsqu'il est léger & journalier, avec une sorte de dysenterie scorbutique, dans laquelle on ne rend que des glaires plus ou moins teintes ; cependant dans cette derniere, le sang est mêlé avec les excrémens, au lieu que dans le flux hémorrhoïdal, il coule avant ou après : on le prend encore quelquefois pour le flux hépatique ; mais l'aspect des matieres plus délayées & détrempées dans celui-ci, joint aux autres signes de cette maladie, peut garantir de l'erreur. On regarde le *flux hémorrhoïdal* comme *immodéré*, s'il est trop abondant, s'il dure trop de tems, ou s'il revient souvent : on a rendu quelquefois une ou deux livres de sang par jour : sans être si abondant, il peut durer vingt ou trente jours : s'il est de moins de durée, il peut revenir tous les quinze jours, toutes les semaines ; il est enfin quelquefois continu : cette perte dans les femmes, auxquelles elle tient souvent lieu de régles, est ordinairement plus abondante. Le *flux excessif* est annoncé par la douleur au dos, & principalement à l'os sacrum ; par des tranchées, des vertiges ; par une chaleur interne ; par la fiévre ; l'engourdissement des jambes, &c. Il est suivi de l'accablement, de la couleur citrine du visage, de la cachexie, &c. Les mélancoliques & les sanguins ; ceux qui menent une vie molle & sédentaire ; & ceux qui ont le ventre paresseux y sont les plus exposés : l'exercice du cheval peut aussi y donner lieu. Il n'attaque gueres les jeunes gens, s'il n'ont contracté cette disposition de leurs parens : on l'a vu dans cette circonstance commencer à l'âge de sept à huit ans, & durer toute la vie. Le *flux hémorrhoïdal* est de toutes les pertes, celle qu'on soutient le mieux, & qui est la moins à redouter : il y en a qui rendent tous les jours deux

ou trois onces de sang par les hémorrhoïdes, & soutiennent sans incommodité cette évacuation pendant très-long-tems : on fait mention d'un homme qui, pendant quatre ans, en a perdu tous les jours environ une livre, sans que sa santé en ait paru dérangée : on a vu des femmes qui ont rendu en très-peu de tems par la même voie, de vingt à vingt-cinq livres de sang, sans qu'il leur soit arrivé rien de fâcheux : la suppression au contraire, comme nous le dirons bientôt, peut attirer les plus grands accidens. Cependant le flux excessif, lorsqu'il dure long-tems, peut jetter dans l'épuisement, la fiévre lente, la phthisie, la cachexie & l'hydropisie : il est souvent entretenu par l'engorgement des visceres du bas-ventre, & principalement du foie ; c'est l'ouverture des cadavres qui nous l'a appris.

On traite le *flux hémorrhoïdal excessif* à-peu-près comme les autres pertes de sang. Les *saignées* du bras sont ici les plus convenables : on use beaucoup des *rafraîchissans* & des *tempérans*, comme des tisanes nîtrées, du petit lait, des émulsions, des crêmes d'orge ou de riz, du lait, &c. Quelques-uns vantent pour ces occasions l'usage de la *pimprenelle* ; mais ne seroit-ce pas un reste du préjugé des anciens ? On estime avec plus de raison les *eaux minérales*, tant acidules que ferrugineuses ; les *martiaux*, &c. Il faut donner avec réserve la teinture de roses, la tisane de consoude, le suc d'ortie ; & sur-tout le cachou, le sang de dragon, l'alun, l'essence de Rabel, & autres *astringens*. La rhubarbe, la casse & les tamarins sont les *laxatifs* qu'on peut employer avec le plus de sûreté. Les *calmans*, tels que le camphre, la liqueur anodine minérale, & même le safran, dont on fait communément un usage contraire, paroissent beaucoup convenir à cet état : on ne redoute pas même le *diacode*, la *teinture*

anodine & les autres *hypnotiques*. Les *topiques astringens* & *styptiques*, tant en injection & fomentation, qu'en cataplasme, liniment & suppositoire, n'y doivent pas être employés légerement, mais seulement dans les cas extrêmes, ou lorsqu'on craint la syncope : le suc de plantain & de bursa-pastoris ; la bistorte, le bol d'Arménie, le sang de dragon, la sarcocolle, &c. sont ceux dont on s'est le plus servi : on peut avec moins de danger tremper les mains dans l'eau chaude ; faire des ligatures & des frictions aux extrémités supérieures, &c.

Si le *flux hémorrhoïdal périodique* & *modéré* est, ainsi que nous l'avons dit, salutaire ; il est naturel de penser que la *suppression* doit être un état dangereux, & qui peut avoir des suites fâcheuses, à cause de l'engorgement de la veine-porte & autres vaisseaux, comme les dissections anatomiques le manifestent tous les jours. Les maladies dont on est alors menacé, sont trop nombreuses pour entreprendre d'en faire une énumération complette ; je me contenterai d'indiquer celles qu'on voit arriver le plus souvent ; telles sont le vertige, l'apoplexie & la paralysie ; l'asthme & le catarrhe suffocant ; l'affection hypocondriaque & les anxiétés ; la néphrésie & le pissement de sang ; la cachexie & l'hydropisie ; la goutte, &c. Les fautes dans le régime, la terreur, le froid subit, l'usage des astringens, &c. en sont les causes ordinaires ; & la suppression qui les reconnoît est toujours plus à craindre, que celle qui vient sans cause manifeste, ou par la seule disposition des humeurs & des organes. Ce que nous venons de dire ne regarde que le flux hémorrhoïdal habituel, qui devient un égout nécessaire ; & ce n'est que dans ce cas qu'on doit tâcher de le rappeller, tant par les remedes internes, que par les externes ; la *saignée du pied* est très-propre à cet

effet : on peut tirer de grands avantages de l'ufage des *tempérans*, des *apéritifs*, des *amers* & des *emménagogues*, parmi lefquels la fcolopendre & la fumeterre ont été les plus employés : les *purgatifs ftimulans*, comme l'aloës, la coloquinte & autres de cette nature, font ici d'un ufage très-familier ; mais il y a des circonftances qui ne permettent pas d'en ufer, & l'on s'en tient alors à des purgatifs moins irritans. Lorfque les remedes internes ne produifent aucun effet, on a recours aux *fangfues* & aux *ventoufes :* on frotte encore les hémorrhoïdes avec un linge rude, ou avec les feuilles de figuier : on ufe enfin des *lavemens* & des *fuppofitoires*, où entrent la coloquinte & les autres ftimulans ; mais la nature fait le plus fouvent toute feule ; ce qu'on n'a pu obtenir de tous les fecours de la médecine.

MORBI ANI.

Les vaiffeaux hémorrhoïdaux, tant internes qu'externes, peuvent fournir encore une mucofité blanchâtre, qui a plus ou moins de confiftance & d'âcreté. Cet écoulement ou ce fuintement porte le nom de *hémorrhoïdes blanches* (*mucus vel fudor hæmorrhoïdalis :*) la matiere qui vient des vaiffeaux internes paroît être plus épaiffe ; apparemment, parce qu'elle féjourne dans le rectum ; celle qui fuinte des hémorrhoïdes externes eft plus délayée, & fe préfente en maniere de fueur : l'une & l'autre par leur âcreté, excitent quelquefois des démangeaifons très-importunes, le ténefme, des excoriations, la phlogofe, & même la fiftule. Cette maladie très-apparente, quoique fouvent ignorée, eft accompagnée ordinairement d'un fentiment de péfanteur aux lombes, de la foibleffe des jambes, du froid aux pieds, des déjections fréquentes, & fouvent vermineufes : les mélancoliques & les cachectiques y font affez fujets : la vie fédentaire, & la bonne chere ; le vin

& les femmes peuvent aussi y donner lieu. Ainsi que le flux hémorrhoïdal ordinaire, il peut préserver de bien des maladies, qui ne se manifestent que trop, lorsque sa guérison a été précipitée : l'enflure des jambes & l'hydropisie sont les plus évidentes ; mais la poitrine & le bas-ventre sont alors menacés des plus grands désordres. On peut guérir cependant les hémorrhoïdes blanches, sans faire courir beaucoup de risque aux malades, en attaquant sa cause quelle qu'elle soit : l'expérience a appris que les *laxatifs* & les *purgatifs hydragogues* y étoient très-convenables ; qu'un long usage des *diurétiques*, des *diaphorétiques* & des *dépurans*, mettoient à couvert de tous les accidens ; qu'on tiroit encore un très-grand avantage des *eaux minérales*, tant froides que chaudes ; des *martiaux* & autres *toniques* ; mais tous ces remedes doivent être employés sagement & par dégré : les *lavemens* adoucissans & émolliens ; les *injections* & les *lotions* avec l'eau de guimauve & autres semblables, sont des accessoires qu'on ne doit pas mépriser : il y en a qui ont attaqué cette maladie par des *cauteres* ; mais égout pour égout, ne vaut-il pas autant se soumettre au premier ?

L'*anus* est encore sujet à des *excroissances*, auxquelles on donne les noms arbitraires de *verrues*, de *condylomes*, de *fics* ou de *crêtes* : ces tubercules, qu'on doit bien distinguer des hémorrhoïdes flétries, occupent les bords de l'anus, & s'élevent principalement de ses rides : ils sont indolens, mais ils s'enflamment quelquefois & deviennent douloureux ; ils peuvent encore dégénérer en ulceres cancéreux : on a observé dans plusieurs cadavres, qu'ils occupoient aussi l'intérieur du rectum, & qu'ils y étoient quelquefois si nombreux, qu'ils formoient un obstacle à la sortie des excrémens. Les mélancoliques

& les ſcorbutiques paroiſſent y être ſujets ; mais ils ſont le plus ſouvent un produit de la vérole. Les *crêtes* (nommées par les anciens *mariſcæ*,) ſont aſſez communes : *numeroſæ ſæpiùs anum cynedorum infeſtant, à nefando ſcilicet, & præpoſtero concubitu.* Les *rhagades*, dont nous avons déja parlé, ſe mêlent aſſez avec ces excroiſſances, & reconnoiſſent la même cauſe. Les *onguens deſſicatifs* qu'on emploie aſſez familiérement contre ces tubercules, ſont d'un très-petit ſecours : on a vu de bons effets d'un *liniment* fait avec le vinaigre & la cendre de ſarment ; mais l'expérience apprend tous les jours, qu'on ne peut gueres s'en délivrer que par l'*extirpation* ou le *cauſtique* : on attaque ceux qui ſont expoſés à la vue par la *ligature*, le *biſtouri* ou les *ciſeaux ;* & c'eſt le parti que l'on prend communément ; car le traitement par les *cathérétiques* eſt toujours plus long & très-douloureux. Il eſt ſuperflu de dire qu'on doit combattre par des remedes internes la maladie qui les a fait naître, ou qui les entretient ; & c'eſt la ſeule reſſource qu'on ait contre les excroiſſances de l'intérieur du rectum, qu'il ſeroit dangereux de vouloir détruire par les injections & les ſuppoſitoires propres à cet effet, parce que les parties ſaines ſeroient également expoſées à leur action ; mais on eſt arrêté par une plus grande difficulté, tirée du peu de certitude qu'on a de leur exiſtence.

MORBI ANI.

La *fiſtule à l'anus* eſt la ſuite du phlegmon ordinaire, ou des hémorrhoïdes enflammées : cependant les *abſcès* du fondement ne la donnent pas toujours ; car, lorſqu'ils ſe manifeſtent dans le commencement, & qu'ils ſont accompagnés de la fiévre & de beaucoup de douleur, on les guérit le plus ſouvent par le traitement ordinaire ; mais ſi les progrès en ſont lents, & les douleurs ſourdes ; ſi le pus

MORBI ANI.

enfin y croupit long-tems, on doit s'attendre à la fiſtule : on eſt même dans l'uſage de leur donner ce nom, avant qu'ils ſoient ouverts. La fiſtule qui vient du phlegmon eſt plus profonde & plus difficile à traiter, que celle qui eſt la ſuite des hémorrhoïdes, & qui occupe l'entre-deux des tuniques du boyau. Les *fiſtules récentes* peuvent ſe guérir tout naturellement, ou par les ſecours les plus ſimples, & l'on ne manque point d'exemple de ces ſortes de guériſons ; mais les *invétérées*, les *profondes*, les *calleuſes*, ne cedent qu'à l'*opération* chirurgicale. Lorſque les abſcès & les fiſtules à l'anus dépendent de la vérole, on peut les terminer par le traitement de cette maladie : ſi elles réſiſtent quelquefois aux *anti-vénériens*, leur guériſon en devient toujours plus aiſée. Il en eſt des *anciennes fiſtules*, comme des vieux ulceres, qui deviennent des égouts neceſſaires, qu'il eſt très-dangereux de deſſécher ; & pluſieurs vieillards jouiſſent, à la faveur de cet écoulement, d'une très-bonne ſanté : ſi l'on en tarit la ſource, on doit s'attendre aux accidens les plus redoutables, & aux maladies les plus funeſtes : je rapporterai à ce ſujet l'hiſtoire aſſez ſinguliere d'un homme de cinquante ans, tout préparé à l'opération, dont la fiſtule non-ſeulement ſe deſſécha, mais diſparut entiérement dans l'eſpace d'environ trois ſemaines, qu'on le perdit de vue : il paroiſſoit quelque tems après ce terme ſi bien, qu'on étoit preſque raſſuré contre les accidens ; dans cette fauſſe ſécurité ; on négligea de l'en garantir, lorſqu'il tomba tout d'un coup dans le plus grand accablement, qui, malgré tous les ſecours, le conduiſit bientôt au tombeau : ſon cerveau & la moelle de l'épine furent trouvés inondés.

La *chute du boyau* (*ani procidentia*) eſt plus ou moins conſidérable ; il en ſort quelquefois juſqu'à cinq

cinq ou six pouces : les enfans y sont les plus sujets : les différens cours de ventre & le ténesme ; les hémorrhoïdes ; les ascarides & la constipation ; les cris ; les efforts violens que l'on fait, sur-tout pour accoucher, ou pour aller à la selle ; les maladies de la vessie, l'opération de la taille, &c. y donnent souvent lieu. Tous ces cas présentent peu de difficulté dans le traitement ; mais si elle reconnoît la paralysie, ainsi qu'il arrive à quelques vieillards, & à ceux qui sont épuisés par les longues dysenteries, sa guérison est des plus difficiles. La partie du rectum déplacée, devient quelquefois squirreuse ; & l'on a alors beaucoup de peine à la faire rentrer : si elle est exposée long-tems à l'air, elle peut s'enflammer, ou se gangrener ; & l'on n'a alors d'autre ressource, que celle de l'amputation ; opération peu difficile, & qui n'est pas bien dangereuse. Cependant il est ordinairement très-aisé de réduire le boyau, mais on a de la peine à le contenir : on emploie pour y réussir des *fomentations astringentes*, faites avec le cachou, l'acacia, l'écorce de grenade, la noix de galle, &c. cuits dans le vin, ou dans l'eau alumineuse, dont on imbibe des linges, des sachets, ou des éponges, qu'on retient par un bandage convenable : on ne peut gueres compter ici sur les astringens internes, qui d'ailleurs peuvent, en resserrant le ventre, l'exposer à de nouveaux efforts qui feroient perdre en un moment le fruit de tout ce qu'on a fait.

MORBI ARTUUM.

Nous ne parlerons pas ici des douleurs qui participent de la goutte, du rhumatisme, de la vérole, du scorbut, & d'autres maladies dont nous avons traité ailleurs ; ni du tremblement, des convulsions & de la paralysie, qui sont les suites des maladies

MORBI ARTUUM.

de la tête ; ni des luxations, des fractures, & autres maladies des os : nous renvoyons encore à leurs articles les tumeurs ſcrophuleuſes, les ganglions, l'éléphantiaſis, &c. Nous comprendrons ſeulement dans celui-ci la contraction chronique des extrémités ; leur atrophie particuliere ; leur enflure œdémateuſe, indépendante de la leucophlegmatie ; les tumeurs blanches des articulations ; le panaris ; les engelures ; ces puſtules des jambes, qu'on appelle *roſeolæ ſaltantes* & les cors ; la ſciatique & la crampe ; les accidens de la ſaignée ; l'entorſe, & la puanteur des pieds.

La *contraction chronique des extrémités* (*contractura artuum*) ne dépend point de la convulſion des muſcles, mais de leur deſſéchement qui les raccourcit : les extenſeurs & les fléchiſſeurs en ſont également affectés ; & les anatomiſtes ſçavent pourquoi ces derniers doivent l'emporter : cette maladie eſt toujours aſſez manifeſte, ſur-tout à la main, dont les doigts reſtent immobiles & crochus. Les convulſions habituelles, la paralyſie, le rhumatiſme, la goutte, la brûlure, les plaies, les vapeurs minérales & arſénicales, la colique ſpaſmodique, &c. en ſont les cauſes ordinaires. Lorſqu'elle eſt ancienne, il y a peu d'eſpérance de guériſon ; mais on peut y remédier, ſi elle n'eſt pas invétérée. Les *humectans*, les *adouciſſans*, les légers *diaphorétiques*, les *dépurans* & les *anti-ſcorbutiques*, après les remedes généraux, ſont ceux qu'on emploie le plus communément : le *lait* ſur-tout & les *eaux minérales* paroiſſent avoir plus d'efficacité que les autres. Les topiques doivent faire ici un point eſſentiel du traitement ; on uſe beaucoup des *linimens* faits avec l'huile de vers, de camomille & de laurier ; avec la graiſſe humaine, celle de poule, d'ours, & autres ; avec l'onguent d'althæa, &c. on enveloppe

encore la partie de la peau d'un animal nouvellement écorché, ou on la met dans le ventre d'un bœuf qu'on vient de tuer. Les *bains partiaux*, faits avec les herbes émollientes, le bouillon de tripe, le lait & le sang chauds; la *douche* des *eaux* de Plombieres, d'Aix-la-Chapelle, du Mont d'Or, de Bourbon-Lancy, de Digne, & autres *thermales*; les *bains de vapeur*; les *boues de Saint-Amand*, & autres minérales, tant naturelles qu'artificielles, &c. sont des remedes sur lesquels on peut fonder de grandes espérances; mais il faut, dans l'usage des uns & des autres, avoir l'attention d'étendre insensiblement le membre plié; & cette manœuvre accélere plus que toute autre chose la guérison.

L'*atrophie des extrémités* (*aridura artum*) dépend le plus souvent d'un vice caché, tant dans les nerfs, que dans la moëlle de l'épine, que la seule ouverture des cadavres peut manifester : mais elle peut reconnoître aussi une cause évidente, comme une tumeur qui comprime les nerfs, la luxation qui produit le même effet, &c. Ce desséchement entraîne dans la plûpart la perte du sentiment, & même du mouvement : il se forme encore quelquefois sur la partie des phlyctenes, qui la menacent de gangrene. Après les remedes généraux, s'ils sont jugés nécessaires, & le régime humectant & adoucissant; on use ordinairement des *tempérans*, des *légers apéritifs* & des *diaphorétiques*, mais le plus souvent sans le moindre succès : on doit plus attendre de la boisson des eaux minérales, tant froides que chaudes, dont les circonstances reglent le choix, que de tous les autres remedes internes. On peut tirer quelqu'avantage des *bains de bouillon de tripe*, de l'*eau de guimauve* & autres *émolliens*; des *frictions* & *onctions* faites avec l'huile de vers, de petit chien & de camomille, avec l'onguent rosat, &c. de la

douche des eaux thermales, &c. Les *ventouſes* ſeches ont réuſſi quelquefois ; mais il faut que la cauſe de la maladie ſoit bien légere pour céder à un pareil remede.

MORBI ARTUUM.

L'*enflure œdémateuſe des jambes* n'eſt pas toujours un ſigne de cachexie & d'hydropiſie, puiſque les femmes groſſes, celles dont les menſtrues ſont ſupprimées, quelques aſthmatiques, &c. y ſont ſujets. L'éréſypele, les ligatures, ou toute autre compreſſion y donnent auſſi lieu : on ſçait encore que c'eſt la ſuite ordinaire des fiévres longues, tant continues qu'intermittentes ; des grandes pertes de ſang, & de preſque toutes les maladies chroniques ; mais elle eſt très-ſouvent un ſigne, ou l'avant-coureur de l'hydropiſie. L'enflure légere diſparoît le matin ; l'ancienne engourdit les jambes, & les prive quelquefois de leur mouvement : lorſqu'elle eſt à un certain point, comme on l'obſerve dans pluſieurs hydropiques : il s'y fait des *crevaſſes* qui donnent iſſue à l'eau qui y croupit ; cet écoulement a été quelquefois avantageux ; mais il peut être ſuivi de la *gangrene :* les douleurs vives & profondes menacent encore de ce dernier accident. Lorſque l'enflure vient d'une cauſe paſſagere, de l'état de foibleſſe, ou d'un ſimple vice dans les liqueurs, on la guérit avec aſſez de facilité ; mais ſi c'eſt le produit d'une maladie incurable, on y perd ſes ſoins & ſes peines : les *extrémités ſupérieures* ſont expoſées à la même enflure, mais elle y eſt bien plus rare. Le *traitement interne* de la cachexie & de l'hydropiſie convient à la maladie dont nous parlons ; qui de plus eſt ſuſceptible de beaucoup de remedes externes ; telles ſont les *fomentations avec l'eau de chaux*, la *leſſive de cendre de ſarment*, l'*eau des forgerons*, l'*alumineuſe*, &c. la *vapeur* de l'eſprit de vin allumé ; le *cataplaſme* fait avec la fiente de

pigeon, le sel & le vinaigre : on plonge la partie dans la *cendre chaude*; le *sable* & le *son* peuvent servir au même usage : on la frotte encore avec des *linges chauds*, jusqu'à ce qu'elle devienne rouge & brûlante; mais cette manœuvre n'est pas sans inconvénient, elle peut attirer une fluxion éréſypélateuse : quelques-uns appliquent enfin un *bandage* sur la partie désenflée le matin, pour prévenir un nouvel engorgement : cette opération peut être utile, lorsque le mal est léger. Cependant il est bon d'avertir que tous les fortifians & répercussifs, qu'on emploie trop familiérement dans ces occasions, peuvent avoir des mauvaises suites, lorsque les cavités sont menacées d'épanchement; & l'on a vu souvent l'engorgement des bourses & de la verge, l'ascite & l'hydropisie de la poitrine, succéder à l'œdeme des jambes, qu'on avoit dissipé par cette méthode. Les *scarifications* dans les cas extrêmes ont quelquefois réussi; mais elles ont été souvent suivies de la gangrene. L'*enflure* enfin des *jambes*, qui succede à la *fiévre quarte*, ne se dissipe gueres que par le retour de la fiévre, qu'on rappelle par les purgatifs, ou par tout autre moyen : il est inutile de dire que, lorsque les évacuations supprimées donnent lieu à l'œdeme des extrémités, il faut les rétablir, ou y suppléer.

Morbi artuum.

Rien n'est moins éclairci que le caractere des *tumeurs blanches* qui attaquent les *articulations*, & principalement le *coude* & le *genou* : elles dépendent quelquefois des écrouelles; mais elles peuvent reconnoître plusieurs autres causes, comme un coup, une chute, ou tout autre accident. Lorsqu'elles grossissent à un certain point, tout ce qui est au-dessous de la tumeur tombe dans l'atrophie; les douleurs dont elles sont très-susceptibles, peuvent encore jetter les malades dans la fiévre lente

MORBI ARTUUM.

& le marasme universel. Ces tumeurs sont cependant, dans la plûpart, molles, sans douleur ni chaleur, & avec peu d'altération à la peau : elles paroissent quelquefois œdémateuses, & le sont en effet, lorsqu'elles embrassent toute l'articulation : quelques-uns les ont regardées comme une sorte d'hydropisie ; mais ce caractere ne convient pas à toutes, sur-tout lorsqu'elles n'occupent qu'une partie de l'articulation. Il est presque impossible de résoudre ces sortes de tumeurs, sur-tout s'il y a quelque stagnation dans les ligamens capsulaires ; ce qui est assez ordinaire : elles dégénerent souvent en *abscès* & en *ulcere fistuleux*, toujours accompagné de *carie* & de la *pourriture des ligamens* : il en découle une liqueur limpide, qui est vraisemblablement la *synovie* des articulations ; & il est alors bien difficile d'empêcher qu'elles ne perdent leur flexibilité. Cette maladie, contre laquelle la médecine & la chirurgie ont tant de fois échoué, peut cependant céder aux remedes, tant internes qu'externes, lorsqu'on l'attaque dans ses commencemens, c'est-à-dire, lorsqu'elle n'est qu'une simple fluxion ; mais si dans ses progrès elle affecte les os & les ligamens, il est bien rare qu'on retire quelque fruit des peines qu'on y prend.

Le *traitement interne* de cette maladie ne peut être que très-long & très-varié ; il roule principalement sur les *purgatifs*, les *apéritifs*, les *incisifs*, les *dépurans* & les *sudorifiques ;* mais tous ces remedes agissent si lentement, qu'on s'en dégoûte le plus souvent, avant d'avoir pu bien juger de leur effet : il n'est pas douteux qu'ils ne faille les seconder par les *topiques*, qui doivent même avoir ici plus d'efficacité : on les tire de la classe des *fortifians* & des *résolutifs ;* tels sont toutes les fomentations aromatiques & spiritueuses, où l'on

fait entrer l'alun & le vitriol : l'esprit de vin tartarisé a paru très-propre à cet effet. On peut tirer quelqu'avantage, pendant les premiers tems, de la *ligature* & de la *compression*, comme aussi des *frictions* avec les linges chauds ; du *parfum* de karabé & de l'encens ; de la *douche* des eaux thermales, & même de l'eau commune ; on a vu de très-bons effets de celle que l'on prend à la *chute de l'eau d'un moulin*, ou de toute autre *source abondante :* on sçait que ce remede, tout simple qu'il est, a encore réussi sur les membres perclus de goutte. Quelques-uns ont tenté de faire sur la partie des *frictions mercurielles ;* mais ce remede ne peut gueres convenir, que dans quelques circonstances. Si enfin tous ces secours sont inutiles, comme il n'arrive que trop souvent, il faut ouvrir la tumeur par l'*incision* ou le *caustique*, en ménageant les ligamens & les tendons : on traite ensuite cette *plaie*, selon la méthode ordinaire, c'est-à-dire, par les *digestifs*, les *détersifs* & les *cathérétiques :* le basilicum & l'onguent ægyptiac y ont été les plus employés : il sort, comme nous l'avons dit, de cette plaie une synovie, qui en rend la guérison très-difficile ; c'est pour cette raison qu'il ne faut pas se presser de la fermer, si l'on ne veut exposer le malade à un retour plus fâcheux que la premiere attaque.

Le *panaris* ou *mal d'aventure* (*paronichia*) fait une maladie inflammatoire, tantôt légere, tantôt grave, selon qu'il a plus ou moins de profondeur : on sçait assez qu'il n'occupe que l'extrémité des doigts, & qu'il parcourt quelquefois tous ceux de la main : il est très-rare qu'il attaque les orteils : il est aisé de juger que le panaris ne ressemble en aucune maniere aux autres tumeurs inflammatoires, communément scrophuleuses, situées sur les autres

MORBI ARTUUM.

parties des doigts, tant de la main que du pied. L'enflure qu'occasionne le *panaris*, se communique quelquefois à tout le bras, ainsi que les douleurs, qui sont des plus aigues : le *superficiel* qui n'attaque que les tégumens, se guérit avec assez de facilité ; mais il n'en est pas de même du *profond* qui pénetre jusqu'aux tendons, aux ligamens, au périoste & à l'os ; celui-ci est accompagné d'une grande chaleur, de pulsation, & d'une douleur rongeante des plus vives : il excite de plus la fiévre, des défaillances, des convulsions & le délire : ils se terminent l'un & l'autre par la *suppuration ;* mais le dernier est souvent suivi de la *carie* & de la *gangrene :* on en augure mal, lorsque l'enflure ne répond pas à la violence des douleurs. La piqure, les contusions, l'immersion de la main dans l'eau froide, &c. y donnent souvent lieu.

Tout le monde sçait qu'on doit favoriser la suppuration du *panaris superficiel*, en y appliquant le *mica panis*, ou une *figue grasse*, trempée, si l'on veut, dans le lait de femme ; que la peau ayant blanchi, on en fait l'*ouverture*, & qu'on traite ensuite la plaie avec l'*onguent basilic*, ou avec celui de la *mere ;* mais le *profond*, qu'on reconnoît aux signes que nous en avons rapportés, mérite la plus grande attention, & le soin des gens les plus sages & les plus instruits : on ne peut se dispenser dans ce cas, de faire une ou plusieurs *saignées :* on donne intérieurement beaucoup de *rafraîchissans* & d'*adoucissans ;* on est même souvent contraint d'user des *narcotiques :* on tâche d'accélérer la suppuration par l'application du *mica panis*, de l'*emplâtre diachylum gommé*, & autres de cette nature : on ne doit pas tarder d'en faire l'*ouverture* pour prévenir, autant qu'on le peut, le désordre que le pus ne manque pas de causer ; il faut même pousser l'incision jus-

qu'à l'os, lorſqu'on craint que le mal n'y ait pénétré : on eſt quelquefois obligé d'emporter la phalange & même le doigt, pour ſauver le bras, ou la vie du malade : on traite l'*ulcere* avec le *baume d'Arceus*, l'*onguent de ſtyrax*, la *teinture de myrrhe* ou d'*aloës*, &c. On uſe encore de l'huile de gayac, de l'alun brûlé, de la poudre d'euphorbe & autres *deſſicatifs* & *cathérétiques*, ſelon les circonſtances & les vues qu'on peut avoir. La plûpart de ceux qui ont éprouvé pluſieurs fois cette maladie, ont appris à en arrêter les progrès, en plongeant à différentes repriſes le doigt dans l'eau bouillante : on juge bien qu'on ne l'y laiſſe pas long-tems, & que ce remede ne peut avoir lieu que dans les premiers momens de l'attaque : la leſſive de cendre de ſarment bien chaude, dans laquelle on tient le doigt pendant pluſieurs heures, paſſe auſſi pour un très-bon préſervatif : on fait encore le même uſage de l'eſprit de vin, de la décoction de la germandrée dans le lait, &c. mais tous ces remedes qui paroiſſent agir en réſolutifs, ne ſçauroient convenir, lorſque la ſuppuration commence à s'établir. Le *panaris des orteils* peut être traité de la même maniere ; mais il eſt bien difficile d'éviter l'amputation du doigt.

MORBI ARTUUM.

Les *engelures* (*perniones*) ſi familieres aux enfans & aux jeunes gens, attaquent non-ſeulement les mains & les pieds, mais encore le nez, les oreilles, &c. l'enflure bleuâtre & la démangeaiſon les caractériſent aſſez : il ne s'y forme jamais d'abſcès, mais très-ſouvent des *gerçures* & même des *ulceres* plus ou moins profonds : leurs bords livides, la ſanie puante qui en découle & les phlyctenes y annoncent la *gangrene* & la *carie*. Les engelures réſiſtent pendant l'hyver à preſque tous les remedes, & ne guériſſent que par le retour du beau tems : on peut les *prévenir*, en plongeant ſouvent la

MORBI ARTUUM.

partie dans le *ſang de bœuf* tout chaud : les lotions fréquentes avec les *eaux thermales ſoufrées* peuvent auſſi en préſerver : on frotte encore la partie avec la *neige*, lorſqu'elle a été expoſée au grand froid, qui eſt, comme on le ſçait, la cauſe ordinaire des engelures. Mais lorſqu'elles ſont formées, on n'a gueres que des palliatifs à leur oppoſer : on les tire des *émolliens*, des *adouciſſans* & des *réſolutifs*; tels ſont l'huile d'olive, & celle d'amande douce; toutes les pommades & cérats adouciſſans; le *parfum* avec la ſemence de juſquiame; les lotions faites avec l'urine, le vin chaud & l'eau-de-vie; avec l'eſprit de vin, où l'on a diſſous du camphre & de la thériaque; avec les décoctions aromatiques, celle de pariétaire, &c. On fait encore des *onctions* avec l'huile pétrole, celle de térébenthine, &c. On traite enfin l'ulcere & la gangrene avec les remedes appropriés.

Il vient quelquefois aux extrémités, mais le plus communément aux jambes, des tubercules enflammés, de la groſſeur d'une petite feve, aſſez ſemblables aux puſtules véroliques, ou à celles que nous avons nommées épinyctides. *Aurelius Severinus* leur a donné le nom de *roſeolæ ſaltantes*, à cauſe de leur cercle rouge & des douleurs prurigineuſes, qui ne permettent pas aux malades de tenir leurs jambes en repos : ces tubercules qui n'attaquent gueres que les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, ſe terminent quelquefois par la réſolution; mais il s'y forme le plus ſouvent un petit ulcere, dont on n'a rien à craindre : elles ſe diſſipent communément d'elles-mêmes, ou ne demandent que les topiques les plus ordinaires. On peut s'oppoſer à leur fréquent retour par le régime & les remedes généraux; par les dépurans & autres appropriés aux maladies de la peau.

Tout le monde ſçait que les *cors* (*clavi pedum*)

viennent d'une preſſion réitérée ; & qu'il n'y a pas de meilleurs moyens d'éviter les douleurs qu'ils cauſent, que de les en garantir ; ſoit en uſant d'une chauſſure plus large, ſoit en les enveloppant, ſoit en les coupant, ou en les arrachant : la plûpart des emplâtres qu'on y applique, ne me paroiſſent pas avoir plus de vertu que la ſimple cire jaune, ou toute autre matiere molle, qui peut recevoir leur empreinte, & les garantir par-là de toute preſſion. Les *émolliens* ſont plus propres à calmer les douleurs & à faciliter leur extraction : c'eſt dans cette vue qu'on trempe le pied dans l'eau chaude, qu'on applique des cataplaſmes & des emplâtres émolliens, un morceau de bœuf crud, les feuilles de joubarbe, d'orpin, &c. On peut alors détacher le *durillon* avec aſſez de facilité, ou retrancher tout ce qui eſt au-deſſus du niveau de la peau. J'ai vu des gens qui prétendoient en avoir été délivrés entiérement par la leſſive ordinaire chaude, dans laquelle ils avoient plongé le pied pendant pluſieurs heures, & différentes fois : d'autres attribuent la même propriété à l'ail, à l'emplâtre de gomme ammoniac, à celui de vigo, &c. L'écorce de l'acajou paſſe encore pour un bon remede ; mais elle peut produire auſſi des effets pernicieux, ainſi que je l'ai obſervé plus d'une fois : ſi l'on peut enfin attendre quelque choſe de toutes ces applications, ce n'eſt qu'après avoir auparavant bien ramolli les cors par le bain, ou par les autres moyens propoſés, & les avoir ébarbés avec un inſtrument propre à cet uſage.

La *ſciatique* (*iſchias*) a beaucoup d'affinité avec le rhumatiſme & la goutte : les douleurs qui la caractériſent, ſont ordinairement précédées d'engourdiſſement ou de fourmillement; elles commencent dans la plûpart par les lombes, & s'étendent ſur la partie externe de la cuiſſe, & quelquefois ſur la jambe

MORBI ARTUUM.

jusqu'au pied : il n'est pas difficile de juger après cet exposé, que le *fascia lata* en est le siége. Cette maladie, qui est rarement accompagnée de la fiévre, est peu à craindre ; cependant l'invétérée affoiblit, exténue & racourcit quelquefois la jambe : les gens qui ont les passions vives & les plus susceptibles d'amour ; ceux dont le flux hémorrhoïdal a été arrêté ; les mélancoliques, les scorbutiques, les goutteux, les calculeux, &c. y sont les plus exposés. Le traitement de la sciatique doit être tiré de celui qui convient à la goutte & au rhumatisme, dont cette maladie, comme nous l'avons dit, participe : la *saignée* du pied y est quelquefois utile ; ainsi que l'application des *sangsues* à l'anus : on fait beaucoup d'usage des *délayans*, des *tempérans* & des *adoucissans* : les *diaphorétiques* peuvent être avantageux ; mais ils augmentent quelquefois le mal : les *laxatifs* & les *lavemens* y sont très-convenables : les calmans *hypnotiques* doivent être donnés avec réserve, parce qu'ils rendent souvent la maladie plus rebelle : on a vu de très-bons effets des pilules de *savon*, de celles de *starkei* ; de la fleur du soufre dans le lait, de l'esprit de térébenthine avec le miel, &c. Il est important de garantir la partie du froid, & de l'inaction ; on la frotte avec l'esprit de vin camphré, avec des *linimens*, tant *relâchans* que *résolutifs* & *calmans* : on y applique des *cataplasmes* faits avec la racine de brioine & l'huile de lin : on l'expose au *bain de vapeur*, aux *parfums* résolutifs, à la *douche* des eaux thermales, &c. Les *vésicatoires* enfin, & les *ventouses*, ont produit de bons effets ; sans parler du *cautere actuel*, dont les anciens faisoient à cette occasion un grand usage.

La *crampe*, qui mérite à peine de trouver ici sa place, est une maladie passagere, dont la nature

n'eſt gueres bien connue : tout le monde a éprouvé que la douleur qu'elle excite eſt quelquefois inſupportable : elle paroît venir tantôt du ſpaſme, & tantôt d'engourdiſſement : elle prend ſouvent dans le lit & plus communément, lorſqu'on a été longtems dans une ſituation génante ; le premier cas ſemble être ſpaſmodique ; le ſecond, ne paroît dépendre que de la ſeule compreſſion des nerfs, puiſque la jambe eſt alors engourdie, & comme ſans ſentiment, quoiqu'on y reſſente des douleurs internes. On remédie à la premiere par le ſimple frottement, ou en faiſant quelques pas dans la chambre ; on diſſipe la ſeconde en changeant de ſituation. Il ne faut pas confondre avec la crampe, cette douleur qu'on reſſent quelquefois aux jambes en les étendant dans le lit ; cet accident qui eſt quelquefois très-vif, paroît dépendre d'une ſorte d'*entorſe*, ou d'un léger déplacement des muſcles & des tendons, auquel on remédie, en faiſant couler doucement la main ſur la partie ſouffrante.

Les *accidens de la ſaignée* les plus fréquens ſont le *trombus*, qui n'eſt autre choſe qu'une tumeur formée par le ſang extravaſé ; l'*échymoſe ;* la *piquure de l'artere*, de l'*aponévroſe*, du *tendon* & du *nerf*. Le *trombus* & l'*échymoſe* produits l'un & l'autre par le ſang épanché dans le tiſſu cellulaire, ne ſont pas ſans danger ; parce qu'il arrive quelquefois qu'ils ſe changent en inflammation ; & que cette phlogoſe peut être ſuivie d'un abſcès, & même de la gangrene. Il paroît encore quelquefois après la ſaignée des *tumeurs lymphatiques*, dont on n'a rien à craindre ; elles diſparoiſſent d'elles-mêmes, ou par l'application de l'*eau vulnéraire*, de celle de la *reine de Hongrie*, &c. On diſſipe le *trombus*, & l'*échymoſe* avec les mêmes réſolutifs, ou avec la ſimple *eau-de-vie*, dont on imbibe des compreſſes : quelques grains de *ſel* enfermés dans un linge mouillé,

ſont encore très-propres à produire cet effet : lorſqu'il y a quelque marque de ſuppuration, on y applique l'*emplâtre diachylum*, l'*onguent de la mere*, &c. Si la partie devient livide, il faut la *ſcarifier* & uſer enſuite des *digeſtifs* & *anti-putrides*, tant en cataplaſme, qu'en fomentation. Le ſang qui ſort par bond & avec impétuoſité, fait aſſez connoître qu'on a *ouvert l'artere ;* mais il n'en eſt pas de même de la ſimple *piqure*, qui ne ſe manifeſte que quelque tems après, & communément par l'*anévriſme* dont nous avons parlé ailleurs : on peut le prévenir, en uſant d'une forte *compreſſion :* le papier mâché, ſoutenu par un bon bandage, eſt très propre à cet effet ; le bras cependant ne doit pas être trop ſerré, dans la crainte de la gangrene : ſi l'artere eſt ouverte, il faut, avant d'uſer de la compreſſion, laiſſer couler le ſang juſqu'à défaillance, lorſque les circonſtances de la maladie antérieure le permettent, & qu'il ſort avec liberté : ſi au contraire, il s'extravaſe, & forme une tumeur aux environs de la plaie, on doit l'arrêter ſur le champ, & ouvrir la veine de l'autre bras ; tels ſont les accidens qui arrivent par la ſaignée, relativement au ſang & à ſes vaiſſeaux ; les autres regardent les tendons & les nerfs placés près du vaiſſeau qu'on doit ouvrir.

La *piquure de l'aponévroſe* & du *tendon* eſt un accident très-redoutable : le chirurgien peut en être averti par la réſiſtance qu'éprouve la lancette, & par l'extrême douleur dont le malade ſe plaint; cependant ceux auxquels ce malheur eſt arrivé, ne ſentent ſouvent la douleur que quelques heures après la ſaignée ; ils la rapportent quelquefois à l'aiſſelle, mais le plus ſouvent à tout le bras : il ſe forme bientôt aux environs de la plaie un *dépôt inflammatoire* très-douloureux qui excite les friſſons & la fiévre, & donne quelquefois lieu à des convulſions : il ſe termine

par un *abſcès* accompagné de *pourriture*, & menacé de *gangrene*, ne contenant gueres que de la ſanie. Les *ſaignées* nombreuſes ſont ici néceſſaires ; de même que les *délayans*, les *adouciſſans* & les *calmans*. L'*oxycrat*, le *blanc d'œuf*, le *bol d'Arménie*, &c. ſont les topiques les plus propres à prévenir la fluxion : on uſe, lorſqu'elle eſt déclarée, des *cataplaſmes* & *fomentations émollientes*, *anodines* & *réſolutives :* on favoriſe la ſuppuration avec le *mica panis*, le *cataplaſme de bulbe de lys*, &c. & l'on ouvre promptement l'abſcès : on fait couler, tant dans la premiere, que dans la ſeconde plaie, du *baume du Pérou*, de la *térébenthine*, de l'*eſprit de vin*, de l'*eau de la reine de Hongrie*, du *beaume de Fioraventi*, &c. On uſe enfin, ſelon les circonſtances, de l'*onguent de la mere*, de celui de *céruſe*, du *pompholix*, &c. La *piquure du nerf cutané*, qui eſt ſeul expoſé au tranchant de la lancette, n'eſt pas bien à craindre ; on ne peut la connoître que par la douleur & l'engourdiſſement, qu'on reſſent tout le long de l'avant-bras, juſqu'aux doigts : on remédie à l'un & à l'autre, en frottant la partie avec l'*huile d'amande douce*, ou celle de *vers ;* avec l'*eau-de-vie*, le *baume de Fioraventi*, celui du *Commandeur* & autres *ſpiritueux*.

L'*entorſe* (*pedis diſtorſio*) eſt un accident qu'il faut rapporter à un tiraillement douloureux; & quelquefois à un déchirement des parties membraneuſes, ligamenteuſes, aponévrotiques &, tendineuſes du pied ; à l'écartement ou déplacement des tendons, &c. Les os en ſont quelquefois démis, & rétablis dans leur ſituation par l'effort des ligamens ; il peut en réſulter auſſi une véritable *luxation :* nous en parlerons dans l'article ſuivant ; mais nous devons faire mention dans celui-ci de celle de l'*os ſéſamoïde* du gros orteil, qui peut donner lieu aux plus terribles acci-

MORBI ARTUUM.

dens qu'on ne fait gueres cesser, que par l'amputation de la partie. L'*entorse* est bientôt suivie d'une fluxion inflammatoire qui occupe les environs du tarse, & cet engorgement empêche le plus souvent de découvrir où est le vice : il s'y forme quelquefois un *abscès* qui dégénere en *ulcere* très-rebelle, par la synovie qui en découle, & l'entretient ; il donne souvent lieu, cet ulcere, à la pourriture des ligamens, à la carie & à l'ankilose : sa durée enfin peut jetter dans la fiévre lente & le marasme. L'articulation du pied est le siége ordinaire des entorses ; mais le poignet & le coude n'en sont pas exempts : cet accident arrive non-seulement par les chutes & les coups, mais encore par la mauvaise position du pied en sautant, en dansant, & même en marchant. On peut éviter la fluxion, comme l'expérience l'apprend tous les jours, en plongeant la partie dans l'*eau froide ;* mais cette immersion doit être prompte, & avant que l'enflure soit survenue : lorsqu'on ne l'a juge plus convenable, on applique sur la partie des *roses rouges*, cuites dans le vin ; l'*eau-de-vie* avec le baume du Pérou ; l'*esprit de vin camphré* & autres *résolutifs ;* sans parler des *émolliens*, des *digestifs*, des *anodins* & autres *topiques*, que les circonstances peuvent demander : il n'est pas toujours aisé de dégorger cette partie, & il y reste souvent un *gonflement* des plus rebelles : on tâche de le dissiper par la *douche* des eaux thermales, comme de Plombieres, de Vichy, de Bourbon, de Bareges, &c. ou en tenant la partie le plus de tems & le plus souvent qu'on le peut dans le ventre d'un bœuf nouvellement tué. Nous n'avons pas parlé de la *saignée*, parce qu'il est assez rare qu'on ait besoin d'y avoir recours, ni des *laxatifs*, des *tempérans* & autres *remedes internes*, que bien des circonstances peuvent cependant rendre nécessaires.

La

La *ſueur des pieds*, que ſa puanteur rend très-déſagreable, eſt une légere incommodité, dont il eſt pourtant dangereux de vouloir ſe délivrer, & à laquelle on ne doit remédier que par beaucoup de propreté : ceux qui ſont aſſez imprudens pour ſuivre le conſeil des ignorans ou des charlatans ; & qui baignent leurs pieds dans des décoctions aſtringentes & alumineuſes ; ou qui les ſaupoudrent avec des matieres abſorbantes & ſtiptiques, peuvent à la vérité deſſécher ces parties ; mais ils expoſent les autres à des maladies plus redoutables, comme aux vertiges, à la ſuffocation, à la toux, à la cardialgie, & à différens engorgemens, qui ſe manifeſtent par des douleurs tant internes qu'externes, &c. Il y a peu de praticiens qui n'ayent rencontré quelquefois ces cas, & qui ne ſçachent la maniere d'y remédier ; ſoit en rappellant la ſueur par le *bain chaud*, par la *vapeur* ou la *fumigation ;* ſoit en y ſuppléant par des *ſynapiſmes*, des *véſicatoires*, &c. ſans parler de la *ſaignée*, des *purgatifs* & autres *évacuans*, qui peuvent remplir les mêmes vues. MORBI ARTUUM.

MORBI OSSIUM.

Ceux qui n'ont pas perdu le ſouvenir de la forme des os, de la méchanique de leur aſſemblage, & des puiſſances qui leur font exécuter tous les mouvemens dont ils ſont capables, auront beaucoup de facilité à connoître toutes les *luxations* & les *fractures*, & à trouver même ſans beaucoup d'étude, les moyens les plus courts & les plus ſûrs d'y remédier. Les *luxations de la tête*, des *vertebres* & du *coccix* ſont aſſez rares ; mais on voit tous les jours celles de la *mâchoire*, de la *clavicule*, de l'*humerus*, des *os de l'avant-bras*, du *poignet*, des *doigts*, des *os de la jambe* & du *pied*. Les coups, les chutes & les efforts extraordinaires, ſont les cauſes les

MORBI OSSIUM.

plus fréquentes des luxations & des fractures; mais il arrive quelquefois que les convulsions, le relâchement des ligamens, l'épanchement de la synovie dans la cavité articulaire, le gonflement de la tête des os, &c. y donnent lieu. Il est aisé de remettre les luxations qui reconnoissent une cause externe; mais on rencontre dans la réduction des autres, les plus grandes difficultés, sur-tout si le sujet est paralytique ou scorbutique. La *luxation de l'os de la cuisse*, presque impossible à réduire, est extrêmement rare, quoiqu'on ne le pense pas; car l'ouverture des cadavres m'a appris qu'on prend tous les jours pour cette luxation, la *fracture du col* du *fémur*, & le *décollement de son épiphyse*; maux auxquels il est encore plus difficile de remédier: la *luxation du tarse* est aussi très-fâcheuse; celle des *vertebres* est toujours mortelle. Il est incomparablement plus facile de *remettre les os*, tant *luxés* que *fracturés*, dans leur vraie situation, que de les y *maintenir*; & ce dernier point doit être le principal du traitement; qui a encore pour objet de *remédier* aux *accidens* qui accompagnent, ou suivent ces désordres; telles sont les contusions, les plaies, l'inflammation, les douleurs, la gangrene, la fiévre, les convulsions, &c. Si dans l'un & l'autre cas, on ne donne pas au *bandage* le dégré de tension convenable, il faut craindre un second déplacement de l'os; si on le serre trop, on expose la partie aux accidens qui résultent de la forte compression, comme à l'engorgement inflammatoire, ou œdémateux, à la gangrene, &c. Les praticiens n'ignorent pas que les *topiques fortifians* & *astringens* sont très-propres à raffermir ces parties, & à soutenir l'effet du bandage: que pour les *fractures*, la nature pourvoit elle seule à la réunion des piéces; & que l'ouvrage de la chirurgie se borne à les

remettre dans leur véritable ſituation, & à les y maintenir : ils ſçavent encore que les petits os peuvent être réunis au bout de quinze jours ; mais qu'on ne peut pour les gros, compter ſur la ſolidité du cal, qu'après quarante jours, & même plus.

MORBI OSSIUM.

On connoît ſous le nom d'*ankiloſe* une maladie des articulations qui les prive de leur mouvement : elle dépend de la réunion, ou de la *ſoudure des os*, qui ne forment alors qu'une ſeule piéce incapable de plier ; ou de l'état contre nature des ligamens, qui leur a fait perdre leur flexibilité ; mais la partie dans ce dernier cas peut conſerver un mouvement plus ou moins obſcur. Les contuſions, les luxations, les fractures, les entorſes, le gonflement des os & des ligamens, les vices de la ſynovie, les dépôts purulens, la carie, &c. ſont les cauſes les plus ordinaires de l'ankiloſe, à laquelle le cliquetis des os annonce une diſpoſition prochaine : les ſcorbutiques, les ſcrophuleux, les vérolés & les goutteux y ſont les plus ſujets. Lorſque les os ſont ſoudés, il n'y a preſque point d'eſpérance de guériſon ; mais il n'eſt pas impoſſible de remédier à la ſéchereſſe, & à la roideur des ligamens, comme aux autres vices de l'articulation : cependant il eſt quelquefois très-difficile de décider, à laquelle de ces cauſes on doit rapporter le défaut de mouvement. Les *émolliens* & *relâchans*, ſoit en fomentation, ſoit en bain, cataplaſme ou onction ; la *douche* des eaux thermales, ou de l'eau chaude ordinaire ; celle de la diſſolution du ſel marin, ou du ſel ammoniac ; l'application des *boues* thermales ou artificielles, &c. peuvent donner quelque ſoupleſſe aux *ligamens ;* mais tous ces topiques ſont, comme on le penſe bien, d'un petit ſecours contre la *ſoudure :* on tâche, communément en vain, de la diſſoudre par l'application du *diabotanum*, de l'*em-*

MORBI OSSIUM.

plâtre de vigo, de celui de *ſavon ;* par les *frictions mercurielles*, &c. Ces remedes peuvent produire quelqu'effet, lorſque la maladie n'eſt pas ancienne ; mais dans les autres cas, on n'a de reſſource que dans l'*amputation ;* on ne s'y détermine pourtant pas aiſément, parce que le remede paroît à pluſieurs pire que le mal : il eſt inutile de dire qu'on peut prévenir l'ankiloſe, lorſqu'on eſt averti du danger, en faiſant faire tous les jours à la partie quelques mouvemens gradués & ménagés.

On donne le nom d'*exoſtoſe* à toutes les *tumeurs*, & aux *gonflemens des os :* elles ont pluſieurs dégrés de ſolidité : il y en a, & ce ſont les plus communes, qui ont autant, ou plus de dureté que le corps de l'os ; d'autres ſont molles, & cedent au tact à-peu-près comme les ganglions ; on les appelle *gommeuſes* (*gumma :*) ces dernieres tiennent ordinairement au crâne & aux gros os, & paſſent pour un ſymptome de la vérole : il y en a une troiſieme eſpece, qu'on appelle *nodus*, dont la conſiſtance tient un milieu entre celle des deux premieres ; on la regarde encore comme un produit du virus vénérien. On ne doit pas mettre au nombre des exoſtoſes le tophus de la goutte, ni les inégalités que forme le cal, après la réunion des fractures, & encore moins l'oſſification des tendons dans le lieu de leurs attaches, comme on le voit arriver très-familiérement aux vieillards. Les exoſtoſes n'occupent qu'une partie des gros os ; mais dans les petits, comme ceux du carpe, du métacarpe & autres, ce gonflement a autant d'étendue que l'os. La douleur qu'on reſſent aux exoſtoſes, dépend communément de leur accroiſſement ; cependant il en eſt qui, par leur nature, ou les circonſtances du lieu qu'elles occupent, ſont toujours douloureuſes, & excitent même la fiévre lente. On voit par les diſſections anatomi-

ques, qu'elles ſont de différente nature ; il y en a dont le tiſſu ne differe en aucune maniere de celui de l'os ; on en voit qui ſont environnées d'une croûte, qui, par ſa ſolidité, approche de l'émail des dents : on en trouve qui renferment des ſubſtances charnues, des matieres mucilagineuſes, purulentes ou ſanieuſes, de la carie, &c.

MORBI OSSIUM.

L'*exoſtoſe* ſe termine quelquefois par la *réſolution*, ou par la *ſuppuration* & la *vermoulure ;* ſi elle diſparoît, ſans qu'on y donne lieu par aucun traitement, il faut en appréhender les ſuites. La peau rouge & enflammée ; les douleurs vives & profondes qu'on reſſent à la tumeur, ſont les indices les plus ordinaires de la ſuppuration : la tumeur dans ces circonſtances ſe ramollit, & l'on peut même y découvrir quelque fluctuation : cet état eſt inſéparable de la carie. Lorſque l'exoſtoſe de naiſſance, ou de cauſe externe ne donne aucune incommodité, & qu'elle ne rend pas la partie difforme, on ne doit pas y toucher : on peut auſſi laiſſer ſubſiſter ſous les mêmes conditions celle de cauſe interne, lorſqu'elle a réſiſté au ſpécifique de la maladie principale : dans les autres cas, on peut tenter de la réſoudre par l'application du *diabotanum*, de l'*emplâtre de cigue*, de *celui de vigo* & autres *fondans ;* mais ce qui eſt bien ſupérieur à tous ces remedes, eſt la *douche des eaux de Bareges*, & quelques autres *eaux thermales*, dont on fait en même tems un uſage intérieur : lorſqu'enfin on ne tire aucun avantage de tous ces ſecours, on n'a de reſſource que dans l'opération chirurgicale, qui roule ſur l'*amputation* de la tumeur, ou ſur la *cautériſation ;* mais ce traitement n'eſt jamais ſans danger.

La *carie* qui eſt aux os ce que l'ulcere eſt aux parties molles, eſt *ſeche* ou *humide :* la *premiere* qui attaque preſque toujours les os découverts, ou

MORBI OSSIUM.

dépouillés de leur périoste, se manifeste par la couleur jaune, brune ou noire de l'os : le nom de gangrene lui conviendroit mieux que celui de carie ; car ce qui s'en *exfolie* est ordinairement dur & compact sans érosion ni gonflement : il n'arrive cependant pas toujours que les os découverts s'exfolient : cette opération de la nature se fait assez promptement dans les enfans & les jeunes sujets ; mais elle est très-tardive dans les vieillards. Les plus fortes *exfoliations* se font au tibia, où l'on voit quelquefois tout le corps de l'os, ou une très-grande partie se séparer & se détacher des deux bouts. La *carie humide* qui est une sorte de vermoulure, est abreuvée d'une sanie ordinairement fétide, & produit des chairs baveuses. On doit distinguer les caries de cause interne, de celles qui sont l'effet de l'action de l'air, du pus & de la sanie : le *spina-ventosa* dont nous parlerons à la fin de cet article, est un exemple de la carie de cause interne : les exostoses, les abscès de la moëlle, le vice vérolique, scrophuleux, &c. y donnent encore souvent lieu : les contusions, les fractures, les plaies, les anévrismes & autres tumeurs, sont les causes externes les plus fréquentes qui peuvent exciter la carie. La sanie huileuse, noirâtre & fétide, qui découle des ulceres ; les chairs pâles, spongieuses & sans sentiment qui couvrent les os ; le doigt enfin & la sonde par les moyens desquels on peut découvrir les inégalités, sont les signes de la carie : lorsque la chair au contraire, qui recouvre l'os est ferme, grenue & sensible, on ne doit pas craindre que l'os soit gâté. Les ulceres du nez, de la bouche, de l'angle des yeux, & des articulations sont presque toujours accompagnés de carie. Celle qui vient de cause interne est la plus redoutable ; l'ancienne, c'est-à-dire, celle qui dure depuis plus d'un an est presque incurable.

Dans la *carie ſeche*, l'*exfoliation* ſe fait ſouvent par la ſeule nature ; mais elle a quelquefois beſoin du ſecours de l'art, qui y emploie la *rugine*, le *ciſeau*, le *trépan perforatif*, &c. Les mêmes moyens peuvent être appliqués à la *carie humide*, qui eſt, comme nous l'avons dit, une eſpece de vermoulure ; mais rien n'eſt plus propre à en arrêter le progrès, que d'empêcher par les panſemens fréquens le ſéjour de la ſanie. Les *remedes externes* qu'on emploie, tant pour fixer la carie, que pour accélérer l'exfoliation ſont l'*eſprit de vin*, l'*eau de la reine de Hongrie*, & autres *liqueurs* de cette nature : ces topiques cependant ne conviennent qu'aux légeres, c'eſt-à-dire, à celles qui ne reconnoiſſent que le ſimple contact de l'air, auquel encore l'os n'a pas été expoſé long-tems ; mais ſi la *carie* eſt *profonde*, on l'emporte communément avec la rugine, ou tout autre outil. La *poudre d'ariſtoche*, d'*iris de Florence*, de *myrrhe* & d'*aloës*, d'*euphorbe*, &c. l'*huile de girofle*, de *cannelle* & de *gayac* ſont les topiques les plus employés, tant dans la vue de deſſécher les os, que dans celle d'en procurer l'exfoliation : l'*huile de camphre*, l'*eſprit de nître*, l'*eau phagédénique*, &c. ſont très-propres à cautériſer tout ce qui eſt altéré, ſur-tout dans la carie humide. Si tous ces moyens ſont inutiles, on découvre l'os, on le ratiſſe, on le lime, ou on le creuſe pour *enlever* toute la *carie*. On la fixe enſuite quelquefois par le *cautere actuel* ; mais on n'eſt pas dans l'uſage d'appliquer le feu aux os du crâne, au ſternum, aux côtés, & autres os ſpongieux ; on doit encore reſpecter ceux qui ſont environnés de ligamens, de nerfs & de tendons. On juge du ſuccès de toutes ces pratiques par l'aſpect de la plaie ; on ſçait que les bonnes chairs doivent venir de la ſurface de l'os, & & non des bords de l'ulcere. Les caries qui accom-

MORBI OSSIUM.

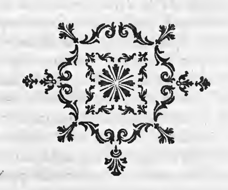
MORBI OSSIUM.

pagnent les ulceres cancéreux, résistent à tout ce que nous venons de proposer & ne finissent que par l'*amputation* du membre : ce ne sont pas les seules indomptables, il y en a bien d'autres qui forcent aussi à recourir à ce remede extrême. On juge bien enfin, sans que je le dise, qu'un point essentiel dans ce traitement est de porter ses vues sur le levain vérolique, scrophuleux, scorbutique, &c. qui a donné lieu à cette maladie, ou qui peut l'entretenir ; les *mercuriels*, les *sudorifiques*, les *vulnéraires* & les *anti-scorbutiques* sont, après les remedes généraux, ceux dont on use le plus familiérement.

Il y a une sorte de carie, que quelques-uns regardent comme un cancer de l'os, qu'on nomme *spina-ventosa* : c'est une protubérance de l'os, située près de son articulation, accompagnée d'une douleur profonde, très-aigue, & qu'on irrite par le tact, quoiqu'il ne paroisse quelquefois aucune altération à la peau ; cependant on voit le plus souvent un gonflement aux parties molles, & la *tumeur* paroît *boursoufflée* : la douleur dans ces circonstances semble se réunir à un point, comme si une épine piquoit le périoste, & c'est de-là qu'on tire sa singuliere & barbare dénomination. Cette maladie, lorsqu'on n'y remédie pas promptement, excite les symptomes les plus terribles ; elle est toujours très-longue, & le plus souvent incurable : elle a ordinairement son siége dans les os spongieux du pied, ou de la main, & plus rarement dans les articulations, tant des extrémités, que de la mâchoire. Les jeunes gens & les enfans, sur-tout ceux qui sont en charte, y sont sujets : les adultes n'en sont pas exempts : son caractere est ordinairement scrophuleux ; mais elle peut dépendre aussi de la vérole, du scorbut, du rachitis, &c. Le principal *traitement* est *chirurgical* ; on ouvre la tumeur jusqu'à l'os, & l'on

traite la carie comme les autres : on ne doit pas négliger les remedes internes : les *purgatifs* réitérés ; le *gayac*, le *ſaſſafras* & autres *ſudorifiques*, les mercuriels, &c. ſont ceux qui ſont les plus employés : les *frictions* & *fumigations mercurielles*, & l'*emplâtre de vigo* peuvent y être de quelque ſecours. Mais on tire ordinairement peu de fruit du meilleur traitement, tant interne qu'externe ; & l'on n'a de reſſource que dans l'*amputation*, qui eſt également infructueuſe, ſi l'on n'a pas corrigé le vice du ſang. Nous ne parlerons pas ici de la *molleſſe des os*, maladie très-rare, produite par la vérole ou le ſcorbut ; ni de leur *craquement*, dont il a été fait mention dans l'article de la derniere de ces maladies.

MORBI OSSIUM.





SECTION IV.

Maladies de la Peau.

SUDOR MORBOSUS.

La plûpart des maladies très-variées de la peau ont été ſi multipliées, & leur nomenclature ſi embrouillée par les fréquentes tranſpoſitions, que nous aurions eu beaucoup de peine à nous fixer là-deſſus, ſi nous n'avions conſulté que les livres. Nous ne ferons pas mention ici de l'ictere, de la paralyſie, des plaies, de la brûlure, de la gangrene & autres maladies de la peau, que nous avons rapportées à d'autres claſſes : nous ne comprendrons dans celle-ci, que celles qui ſemblent appartenir à plus juſte titre à la peau, ou qui ſont indépendantes de toute autre affection ; telles ſont les *vices de la ſueur*, les *maladies pédiculaires*, les *taches*, les *dartres*, la *gale* & autres éruptions.

La *ſueur* naturelle, ou qui vient de la chaleur & de l'exercice, n'eſt point une maladie ; mais ſa ſubite *interception* peut en produire de plus graves : & l'on voit tous les jours à cette occaſion des fluxions de toutes les eſpeces, tant à la tête, qu'à la gorge & à la poitrine, des vertiges, des affections comateuſes, la toux, l'oppreſſion, la fievre, la ſyncope, la cardialgie, la colique, des laſſitudes, des douleurs rhumatiques, arthritiques, &c. L'interception de la ſueur n'eſt pas moins à craindre dans la fievre ; elle

la rend plus rebelle, & donne souvent lieu à des inflammations internes, aux défaillances, aux convulsions, à la fievre lente, à l'hydropisie, &c. Dans tous ces cas, il faut tâcher de *rappeller la sueur*, ou d'*y suppléer* par quelqu'autre évacuation : les *cordiaux*, les *diaphorétiques*, le thé, le caffé, le bouillon & autres *boissons chaudes ;* la chaleur du lit, les *bains chauds*, ceux *de vapeur*, les *étuves*, l'*exercice du corps*, &c. sont les moyens les plus propres à remplir le premier objet : les *saignées*, les *purgatifs*, les *diurétiques* sont les plus favorables aux autres vues. La *sueur* qui dure peu de tems, n'a rien de dangereux ; celle qui arrive pendant la nuit, ne vient souvent que de la plénitude de l'estomac ; mais l'*habituelle* jette les malades dans l'épuisement ; c'est un signe toujours à craindre dans la fievre lente, & elle marque dans les autres cas une disposition à quelque maladie de langueur. La *sueur dans les fievres* aigues est souvent *critique* & salutaire, mais quelquefois *symptomatique ;* ce qui n'est pas bien difficile à distinguer. Personne n'ignore que les *fievres intermittentes* se terminent par la *sueur*, lorsqu'on en attend la fin dans le lit ; mais ceux qui en sortent ne suent qu'imparfaitement, ou point du tout. Nous ne parlerons pas ici de la *sueur angloise*, dont il a déja été question, ni des *sueurs froides*, communes à toutes les maladies : nous ne nous arrêterons pas non plus aux différentes couleurs & consistances de la sueur ; on sçait qu'il y en a de *laiteuses*, de *sanguines ;* de *jaunes*, de *bleues*, de *vertes* & de *noires ;* d'*huileuses*, de *gluantes* & de *terreuses*, &c. & qu'elles ne sont que le produit d'autres maladies : nous observerons seulement à ce sujet, que plus la sueur s'éloigne de son état naturel, plus elle est à craindre.

SUDOR MORBOSUS.

Il n'y a que la *sueur habituelle* qui demande un

SUDOR MORBOSUS.

traitement ; il roule ſur les *adouciſſans* & les *tempérans ;* tels ſont le lait, les crêmes d'orge & de riz, les émulſions, les nîtreux, les acidules, l'arcanum duplicatum, la poudre tempérante, &c. Les *laxatifs* & les *diurétiques* y ſont auſſi très-utilement employés : on a recours quelquefois au quinquina & aux autres *fébrifuges*, pour arrêter les ſueurs périodiques : les malades au reſte doivent reſter peu de tems dans leur lit, & y être couverts légerement, reſpirer un air frais, &c. La *ſueur* de tout le corps, mais principalement celle des aiſſelles & des pieds eſt ſouvent très-*puante ;* les rouſſeaux ſont aſſez ſujets à cette incommodité, qui n'eſt d'ailleurs point à craindre, & ne demande aucun traitement: les praticiens connoiſſent dans la petite vérole & dans quelques fievres aigues une ſueur fétide, dont ils eſperent beaucoup, bien loin de vouloir travailler à l'arrêter ; mais ils ne jugent pas de même de celle qui répand une odeur cadavéreuſe, ordinairement ſigne de mort. La *ſueur fétide*, indépendante de toute autre maladie, doit être corrigée par la grande propreté ; il faut changer ſouvent de linge, ſe laver les aiſſelles & les pieds, prendre les bains, &c. tout ce qui augmente le dégré de chaleur du ſang, comme l'excès du vin, les alimens de haut goût, &c. peut rendre cette diſpoſition plus fâcheuſe : nous avons déja dit qu'il feroit très-dangereux de vouloir arrêter cette ſueur, en uſant de l'alun, de la limaille de fer, ou de tout autre aſtringent, dont on ſaupoudre le linge ; & qu'on a vu pluſieurs fois que cette imprudence a donné lieu aux plus grandes maladies.

PHTHIRIASIS.

La *maladie pédiculaire* eſt aſſez rare ; mais tous ceux qui vivent dans la mal-propreté, peuvent

avoir des *poux* : les *poudres d'aloës* & de la *ſemence de ſtaphiſagria* ſont, pour l'extérieur, les remedes les plus propres à les détruire : ils ont fait cependant place à la *cévadille*, que les experts en cette matiere préferent à tout ce qu'on connoiſſoit avant ſa découverte : le mercure détruit tout auſſi-bien les poux que les autres inſectes ; mais on ne peut pas l'appliquer à toutes les parties, ni s'en ſervir dans tous les âges. Les *morpions* (*pediculi inguinales*) qui excitent des démangeaiſons inſupportables, ſe cramponent à la peau avec tant de force, qu'on a beaucoup de peine à les en détacher ; ils n'occupent pas ſeulement les environs des parties génitales de l'un & de l'autre ſexe, mais ils ſe logent encore dans les ſourcils, aux aiſſelles, &c. La *cendre de tabac* & le *ſavon noir* ſont des topiques qui les font aſſez diſparoître ; mais rien n'eſt au-deſſus de l'*onguent de Naples*, & l'on n'a gueres beſoin d'y en remettre une ſeconde fois. Il s'engendre aſſez rarement ſous l'épiderme une ſorte de pou, ou de ver, qui cauſe beaucoup de démangeaiſon ; il eſt ſi petit, qu'il échappe quelquefois à la vue ; on l'appelle *ciron :* il occupe ordinairement la paume de la main, ou la plante des pieds des enfans & des jeunes gens ; où il excite, ſur-tout pendant l'été, des puſtules, ou des ampoules prurigineuſes, dans leſquelles on le trouve : on l'en tire avec une aiguille, ou on y applique des *topiques amers* & des *mercuriels*, pour les tuer ; la décoction d'abſinthe, la teinture de myrrhe & d'aloës, l'onguent Napolitain, &c. ſont très-propres à cet effet : il eſt bon d'en uſer, même après avoir tiré le vers, dans la crainte qu'il ne s'en reproduiſe de nouveaux.

PHTHIRIASIS.

CUTIS MACULÆ ET EFFLORESCENTIÆ.

Les *taches de la peau* ſont des maladies de peu

CUTIS MACULÆ ET EFFLORESCENTIÆ.

de conséquence ; nous avons parlé ailleurs des pourprées & des scorbutiques ; nous ne ferons mention ici que de celles qui paroissent indépendantes de toute autre maladie. On observe sur la *peau du visage & du col*, des *taches brunes*, larges quelquefois comme la paume de la main ; on les nomme *éphélides :* les femmes grosses y sont sujettes : elles ne demandent aucun traitement. Les *taches de rousseur* (*lentigines*) sont assez connues, tant au visage, qu'au col & aux mains ; elles ne s'effacent que très-difficilement : les remedes qu'on y emploie, sont le *lait virginal*, l'*huile de tartre par défaillance*, celui de *myrrhe*, &c. On use des mêmes remedes contre les *taches hépatiques* (*maculæ hepaticæ*,) ainsi nommées à cause de leur couleur rouge-brune, qui est celle du foie : elles sont inégales & prurigineuses, & occupent plus ou moins d'étendue au col, à la poitrine & au dos : outre les topiques, elles demandent des *rafraîchissans*, des *dépurans*, & autres remedes que nous indiquerons contre les dartres, avec lesquelles cette maladie paroît avoir beaucoup d'affinité. On peut encore rapporter aux taches de la peau le *hâle* que contractent ceux qui sont journellement exposés au soleil : on use, pour l'effacer, du *suc de citron*, de l'*esprit de vin camphré*, & de plusieurs sortes de *savons cosmétiques*. Il est assez difficile de dire, après les auteurs, ce qu'on doit entendre par *exanthème ;* ils ont donné ce nom, non seulement aux taches de la peau, mais encore à plusieurs sortes d'éruptions relevées, telles que les phlyctenes, le pourpre blanc ou vésiculaire, les pustules de la sueur, & autres échauboulures, dont nous parlerons bientôt : cependant c'est un usage assez reçu des praticiens, de nommer exanthêmes les simples taches sans élévation sensible, comme celles du scor-

but, des fievres malignes, &c. les exanthèmes pris dans ce ſens, étant des ſymptomes d'une autre maladie, ne demandent pas de traitement particulier.

CUTIS MACULÆ ET EFFLORESCENTIÆ.

L'*ecchymoſe* eſt une tache qui paroît être formée par l'extravaſation du ſang ſous la peau : la plus commune vient par la *contuſion ;* elle eſt d'abord rouge, enſuite bleuâtre & livide : la douleur & la fievre l'accompagnent ſouvent ; elle n'eſt pas exempte de ſuppuration, & même de gangrene. Cependant les *contuſions* n'excitent pas toujours des ecchymoſes à la peau ; elle paroît quelquefois ſans altération ; mais la meurtriſſure eſt alors plus profonde, & par conſéquent plus dangereuſe ; car il s'y forme des *abſcès* qui ne ſe manifeſtent quelquefois qu'au bout d'un mois : il y a encore des *ecchymoſes de cauſe interne*, qui reconnoiſſent un vice ſcorbutique, ou un engorgement quelconque dans les parties voiſines. Celles qui dépendent de la *contuſion*, dont nous avons déja parlé, ont, comme on le penſe bien, pluſieurs dégrés : on laiſſe pour les *légeres*, le ſoin de leur guériſon à la nature ; les *fortes* demandent une ou pluſieurs *ſaignées :* on donne *intérieurement* le *ſuc de cerfeuil*, celui *d'ortie*, le *blanc de baleine*, la *térébenthine*, les *pierres d'écreviſſe*, l'*antimoine diaphorétique*, &c. On uſe extérieurement de l'*eau-de-vie* ſimple, ou empreinte de la *boule de mars*, de l'*eſprit de vin camphré* avec le ſel ammoniac, du *baume du Perou*, diſſous dans l'eſprit de térébenthine, du *baume du Commandeur*, du *ſtyrax*, &c. On applique encore l'*emplâtre* de blanc de baléine, des *cataplaſmes* faits avec le polygonatum, le ſymphitum, la grande éclaire, &c. s'il ſurvient un *abſcès*, ou la *gangrene*, on les traite ſelon la méthode ordinaire. Nous finirons ce que nous avons à dire des *meurtriſſures*, en faiſant obſerver qu'elles laiſ-

ſent quelquefois des *taches* qui durent long-tems ; & qu'on a éprouvé qu'un cataplaſme fait avec la *racine vierge*, étoit propre à les effacer.

CUTIS MACULÆ ET EFFLORESCENTIÆ.

Je donnerai avec le vulgaire le nom d'*échauboulure* à pluſieurs ſortes d'éruptions cutanées, inflammatoires & puſtulaires, dont la plûpart ſe reſſemblent aſſez, mais qui paroiſſent avoir différens caracteres ; je crois qu'on peut en conſidérer de *cinq eſpeces*. La *premiere* eſt celle qui dépend d'un certain dégré de chaleur de la maſſe du ſang ; on l'appelle vulgairement *ébullition* : ce ſont des puſtules rouges & nombreuſes qui paroiſſent à la poitrine, au bras & au viſage ; elles ſont accompagnées de plus ou moins de fievre, & diſparoiſſent par ſa ceſſation ; mais elles ſe remontrent à ſon retour. La *ſeconde*, qui differe peu de la précédente, (*ſudamina*) paroît être le produit de la ſueur ; elle ſe montre au col, aux bras & à la poitrine ; c'eſt ordinairement, ainſi que la ſueur, une ſuite ou un effet de la chaleur fébrile ; mais elle paroît quelquefois ſans que la fievre ait précédé. La *troiſieme*, qui a beaucoup d'affinité avec les deux premieres, eſt celle que cauſe en été la grande chaleur, ou l'ardeur du ſoleil ; les enfans & les jeunes gens y ſont les plus ſujets : celle-ci paroît être indépendante de la fievre : ces trois ſortes d'échauboulures, dont les puſtules miliaires rendent la peau rude & inégale, durent peu de tems, ou tout au plus deux ou trois jours ; elles laiſſent dans quelques-uns des écailles, ainſi que la rougeole, dont elles ont quelquefois l'aſpect. Il y a une *quatrieme eſpece*, qui n'eſt qu'une variété des précédentes, dans laquelle les puſtules produiſent des *veſſies* qui contiennent quelque séroſité : pluſieurs leur ont donné le nom de *purpura alba*, à cauſe de la blancheur des grains, ayant appellé quelques-unes des précédentes *purpura rubra* ;

bra ; ces deux ſortes de pourpre, comme nous l'avons dit ailleurs, accompagnent ſouvent les *fievres malignes*, qu'on nomme pour cette raiſon *miliaires*, quoique cette éruption n'en change pas le caractere.

CUTIS MACULÆ ET EFFLORESCENTIÆ

La *cinquieme eſpece* d'échauboulure, qu'on nomme *purpura urticata*, ſe diſtingue aſſez des autres par l'étendue de ſes tubercules, qui forment ordinairement des larges plaques relevées, avec ardeur & démangeaiſon, comme ſi l'on avoit été battu par des orties, ou piqué par un grand nombre de couſins : elles couvrent ſubitement tout le corps, & diſparoiſſent dans peu de tems, ſur-tout lorſqu'on quitte le lit; mais elles reviennent bientôt, ſi l'on y rentre : cette éruption dure ordinairement deux ou trois jours ; elle eſt rarement accompagnée de la fievre, mais elle ſe montre quelquefois, ainſi que les précédentes, avec la fievre maligne. Toutes ces ſortes d'*echauboulures* demandent à-peu-près le même traitement; après les *remedes généraux*, les *tempérans*, les *dépurans* & les *diaphorétiques* ſont ceux qu'on emploie le plus familiérement : on les laiſſe cependant paſſer ſouvent ſans rien faire : tant ces maladies ſont légeres ; mais il eſt bon de ſçavoir qu'elles peuvent être le ſigne d'une diſpoſition vicieuſe du ſang & des humeurs, qu'il importe toujours de corriger; & l'on s'eſt quelquefois mal trouvé de ne les avoir pas enviſagées dans ce point de vue.

HERPES ET PRURITUS.

On ſçait que la *dartre* eſt l'aſſemblage d'un grand nombre de petites puſtules prurigineuſes, formant des plaques plus ou moins étendues, qui n'ont point ou peu de relief, & qui attaquent le viſage, les mains & toutes les autres parties : je crois qu'on

HERPES ET PRURITUS.

peut en considérer de quatre especes, sçavoir, la *volante*, la *miliaire*, la *farineuse* & la *rongeante*. La *premiere*, ou la *dartre volante* est celle dont les pustules, détachées les unes des autres, suppurent & sechent en peu de tems : c'est la plus simple de toutes ; elle occupe ordinairement le visage ; & la démangeaison qu'elle excite, ne dure que quelques jours. La *seconde*, ou la *miliaire*, présente des petites pustules innombrables & entassées ; elles forment des larges plaques sur la poitrine, les reins, les aînes, le scrotum, les cuisses, &c. elle est beaucoup prurigineuse, & donne quelque sérosité lorsqu'on se grate ; en quoi elle approche un peu de la gale : elle se couvre ordinairement de croûtes superficielles, qui lui font donner alors le nom de *croûteuse* : elle est difficile à guérir, & revient souvent lorsqu'on la croit dissipée : elle se communique par les linges, les rasoirs, &c. La *troisieme*, ou la *farineuse*, est formée par des pustules presqu'imperceptibles, & qui, par leur union, forment des taches rouges ou brunes, qui se couvrent d'une espece de farine écailleuse & blanchâtre ; elle ne paroît pas beaucoup différer de la miliaire, si ce n'est que cette derniere, comme nous l'avons dit, produit quelquefois des croûtes légeres, mais tout aussi seches que les écailles. La *quatrieme*, ou la *rongeante*, qu'on nomme encore *dartre vive* (*serpigo*) est ainsi appellée, à cause des ulceres qu'elle creuse ; elle se couvre de croûtes humides, qui tombent facilement, & laissent des impressions à la peau, d'où il découle une sanie brûlante : elle excite beaucoup de démangeaison, ou de cuisson, & laisse des gonflemens aux endroits qui en ont été le siége. Le *prurit* enfin est un état de la peau, qui approche beaucoup de la dartre ; il est, ainsi qu'elle, tantôt sec, tantôt humide, & il s'y forme quelque-

fois des pustules, moins nombreuses que dans la dartre, mais qui donnent également une sérosité sanieuse : les gens maigres, les bilieux, les mélancholiques & les vieillards sont les plus sujets au prurit. Après la dartre volante, la farineuse est la moins rebelle ; les autres résistent quelquefois à tous les remedes. La dissection anatomique nous a souvent montré que les dartres rebelles, comme les autres maladies chroniques de la peau, dépendoient assez communément d'un vice au foie ; & l'observation nous apprend tous les jours que les dartres les plus indomptables reconnoissent, pour la plûpart, un virus vérolique, scorbutique, ou scrophuleux.

HERPES ET PRURITUS.

Le *traitement des dartres* demande toujours les remedes généraux ; on doit même user fréquemment des *purgatifs :* on emploie en même tems les *adoucissans*, les *rafraîchissans*, les *dépurans*, les *sudorifiques*, & quelquefois les *amers*, les *apéritifs* & les *fondans ;* le lait, le petit lait, les crêmes farineuses & les émulsions ; le fraisier, la *patience*, le *cresson*, la *fumeterre* & la carline ; les écrevisses, les cloportes & les *viperes ;* les martiaux, les *antimoniaux* & les *mercuriels* sont les remedes les plus en usage, & dont on voit les meilleurs effets : on a donné encore avec beaucoup de succès les *eaux minérales*, tant thermales, qu'acidules & ferrugineuses. Les *bains*, lorsque la saison & les autres circonstances permettent d'en user, sont ici très-avantageux, & même nécessaires : les autres *topiques* les plus approuvés, sont tirés des classes des *adoucissans*, des *résolutifs*, des *détersifs*, des *dessicatifs*, & quelquefois des *cathérétiques ;* tels sont la crême, le beurre, l'huile d'œuf, le cérat composé d'huile d'amande douce & de la cire blanche, la dissolution du sel de Saturne dans l'eau de plan-

HERPES ET PRURITUS.

tain, les eaux de Balaruc, de Plombieres, de Vichi, de Baregé, d'Aix-la-Chapelle, de Bourbonne & autres thermales ; l'eau de la mer, ou la salée, l'encre commune, &c. On fait un très-grand usage de la pommade avec le *précipité blanc ;* de celle qu'on prépare avec le *soufre* & la pulpe de la *racine de patience ;* du pompholix, de l'album rhasis, du cérat de pierre calaminaire, &c. on y emploie enfin, mais très-rarement, l'arsénic, le sublimé & les autres *corrosifs :* le *cautere*, qu'on ouvre à quelque distance de la dartre, a souvent fait en assez peu de tems ce qu'on n'avoit pas pu obtenir d'un très-long usage de tous les autres remedes. Le *prurit* est quelquefois aussi rebelle que les dartres ; on tâche de l'appaiser par l'usage intérieur des *délayans*, des *tempérans* & des *rafraîchissans ;* par l'application des *adoucissans* & des *relâchans ;* par les *bains*, &c. Je dois faire remarquer, avant de terminer cet article, qu'on ne doit, dans tous ces cas, employer les topiques, qu'après avoir donné pendant un tems convenable, des remedes propres à dépurer la masse du sang, ou en corriger la mauvaise disposition : personne n'ignore que ceux qui négligent ce précepte, exposent tous les jours leurs malades aux accidens les plus redoutables : cette crainte, quoique très-fondée, ne doit pas cependant jetter dans l'extrémité opposée, qui est appuyée du préjugé, reçu même de plusieurs médecins, que la guérison de cette maladie ancienne, de quelque maniere qu'elle soit procurée, est toujours très-dangereuse : l'expérience, ce me semble, doit assez nous rassurer là-dessus, puisqu'il n'est pas rare de rencontrer des gens qui ont été délivrés des dartres qu'ils avoient portées très-long-tems, & qui ne laissent pas de jouir de la meilleure santé.

SCABIES.

La *gale*, qui rend la peau inégale par des pustules très-remarquables, se répand sur tout le corps, mais plus particuliérement sur le poignet & entre les doigts ; le visage cependant qui est le siége le plus ordinaire des dartres, est exempt de la gale. On sçait assez qu'elle excite une grande démangeaison, & qu'elle se communique par le linge, les habits, le lit, &c. avec la plus grande facilité : il n'est pas toujours aisé de la distinguer dans le commencement de ces éruptions pustulaires que nous avons comprises sous le nom d'*échauboulure ;* cependant l'absence de la fiévre, sa durée, les pustules qui ne manquent gueres de paroître entre les doigts, l'excessive démangeaison qui les accompagne, & enfin la contagion ne permettent pas de s'y méprendre. On sçait que la *gale*, ainsi que les dartres & le prurit, est *humide* ou *seche :* la *premiere*, moins prurigineuse, forme des petits ulceres cutanés, qui donnent du pus ou de la sanie, & se couvrent d'une croûte qui tombe par morceaux : la *seconde*, ou la seche, rend aussi quelque sanie qui se change de même en croûte ; mais elle resteroit aride, si l'on ne l'écorchoit en la gratant ; ce que sa démangeaison extrême invite de faire très-souvent : l'une & l'autre sont très-superficielles, & ne vont pas au-delà de la peau. La gale se prend communément par le contact ; mais la mal-propreté & les habitations humides peuvent aussi la donner : elle dépend encore quelquefois d'une cause interne, comme de la vérole, du scorbut, de la fievre quarte, des maladies du foie, &c. La *gale récente*, contractée par la contagion, ou la mal-propreté, se guérit avec assez de facilité, sur-tout si elle est humide, & que le sujet ne soit pas vieux ; mais celle qui est

invétérée, ou qui vient de cause interne, est la plus rebelle, & peut même se convertir en lepre. Si, dans ces circonstances, on la fait *rentrer* brusquement, elle peut exciter les plus grands désordres; tels que la fiévre, la toux, l'oppression, la phthisie, l'épilepsie, l'apoplexie, &c. La *saignée*, les *purgatifs*, les *diurétiques* & les *sudorifiques* peuvent prévenir ces accidens & y remédier; ainsi que les *bains* chauds, les *synapismes*, les *vésicatoires*, &c. On a encore usé intérieurement à cette occasion des *fleurs de soufre*; du *mercure doux*, &c.

SCABIES.

On sçait que le *soufre*, tant pris intérieurement, qu'appliqué en-dehors, est le *spécifique de la gale*; la *pommade* commune qu'on en prépare, dont on use pendant trois ou quatre jours, après avoir fait précéder les *remedes généraux*, l'emporte facilement, lorsqu'elle n'est pas bien invétérée: dans les autres cas, il faut, avant d'en venir au spécifique, user pendant long-tems des *tempérans*, des *dépurans*, des *amers* & des *apéritifs*; des *sudorifiques*, des *diurétiques* & des *purgatifs*: la chicorée, la bourrache, la fumeterre, la patience, le houblon, la scabieuse, la pimprenelle, les écrevisses, les cloportes & les viperes sont ceux qui paroissent les plus convenables, & dont on use le plus familiérement; auxquels il faut ajoûter le *lait*, lorsque l'état de l'estomac & les autres circonstances permettent de s'en servir. Plusieurs regardent encore le *mercure*, pris intérieurement, comme un remede des plus efficaces; mais il ne convient gueres, à ce qu'il m'a paru, qu'à la gale qui participe de la vérole: s'il a réussi dans quelques autres cas, il n'en faut pas conclure qu'il soit aussi sûr que le soufre: les *eaux thermales*, tant pour l'usage interne que pour l'externe, ont souvent dompté des gales qui avoient résisté à tous les autres remedes. On use enfin beaucoup des *bains* do-

meſtiques & autres, pendant & après le traitement : le *camphre*, la *litharge*, le *ſel de Saturne*, le *ſavon noir*, l'*huile d'œuf* & de *papier ; celui de tartre par défaillance*, le *nutritum*, l'*onguent de patience* & la *pommade mercurielle* ſont, après le ſoufre, les topiques les plus employés.

IMPETIGO.

La *gale lépreuſe* paroît être le dernier dégré de celle dont nous venons de parler, & la diſpoſition prochaine à la vraie lepre : les puſtules dans celle-ci ſont confluentes, & forment des eſpeces de grappes qui ſe couvrent d'écailles, & qui exhalent ordinairement une mauvaiſe odeur : mais ce qui la caractériſe encore plus, ſont des tubercules mobiles, indolens & ſquirreux, qui ſe manifeſtent principalement au viſage, partie que la gale ordinaire, comme nous l'avons dit, épargne toujours : on ſouffre d'ailleurs des douleurs par tout le corps ; la voix devient rauque, & les dents noires, les os ſe tuméfient, &c. On voit, par ce que nous venons de dire, que cette ſorte de gale ne ſe borne point, comme l'autre, à la peau ; mais qu'elle pénetre plus avant ; ce qui ne paroîtra point ſurprenant à ceux qui ſçavent qu'elle eſt ordinairement le produit de la vérole ou du ſcorbut.

Il eſt aiſé de juger qu'elle eſt difficile à guérir, ſur-tout ſi l'on manque de recourir aux ſpécifiques des maladies dont elle tire ſa ſource : les *purgatifs* réitérés, les *préparations mercurielles*, les *ſudorifiques* & les *anti-ſcorbutiques ;* les *eaux thermales* & les *ferrugineuſes* y ſont très-employés ; ſans parler de pluſieurs autres remedes que nous avons indiqués dans l'article précédent. On a vu enfin, pour l'eſpece de gale dont nous parlons ici, de très-bons effets des *bains de la mer ;* mais il faut en

uſer long-tems ; encore eſt-il néceſſaire d'avoir fait précéder les autres préparations.

ELEPHANTIASIS.

La *lepre* conſidérée comme une maladie de la peau, eſt une ſorte de gale écailleuſe & croûteuſe, répandue par tout le corps, & horrible à voir : on ne ſçauroit douter qu'on n'ait donné autrefois ce nom à la vérole, dont on ne connoiſſoit ni la nature, ni le traitement ; mais il n'eſt pas moins certain que la lepre exiſte indépendamment de cette maladie. La lepre, comme nous l'avons déja dit, exiſte indépendamment de cette maladie. C'eſt une eſpece de *cancer univerſel*, qui ſe manifeſte par la peau onctueuſe, gonflée, ridée, inégale & crevaſſée, par les mains & les pieds tuméfiés, ainſi que les coudes & les genoux, qui ſont même ſouvent les premiers affectés : on obſerve, tant au viſage, qu'aux autres parties, des tubercules livides & ſquirreux qui s'ouvrent ordinairement, & prennent un caractere cancéreux. On voit dans cet état des ulceres phagédéniques, profonds & calleux, qui ſont quelquefois inſenſibles, au point qu'on peut y plonger des aiguilles, ſans que les malades reſſentent la moindre douleur : il faut ajoûter à ce que nous venons de dire, la chute des poils & des cheveux, le viſage plombé, les levres engorgées & crevaſſées, le regard farouche, & quelquefois le ſatyriaſis : la ſueur & l'haleine ſont puantes, les os ſe carient, le nez, les doigts des mains & des pieds tombent en pourriture ; ſans parler de pluſieurs autres ſymptomes qui ſont communs au ſcorbut & à la vérole, dont la lepre peut être le produit. On donne le nom d'*éléphantiaſis* à celle qui eſt bornée aux jambes, qui en ſont tuméfiées, livides & noirâtres, chargées de croûtes écailleuſes, d'ulceres variqueux, &c.

L'éléphantiasis n'est gueres plus guérissable que la lepre; & j'ai observé que ceux qui vivoient dans la plus grande aisance n'en étoient pas exempts.

Après les *remedes généraux*, les *rafraîchissans*, les *nîtreux*, les *dépurans*, les *anti-scorbutiques*, les *sudorifiques*, le *soufre* & le *mercure*, &c. sont ceux auxquels on a recours, mais dont on ne tire pas grand avantage. Les *topiques* préparés avec le *soufre* & le *mercure*, peuvent y être aussi employés; sans parler de ceux qui sont indiqués par l'état des plaies. Tous les remedes enfin que nous avons désignés à l'article de la lepre, peuvent être rapportés à celui-ci; mais leur succès n'en est gueres plus assuré.

ERYSIPELAS.

On sçait qu'il y a plusieurs especes d'*éréspele;* que le plus commun commence ordinairement par le frisson & la fiévre, & ne se manifeste qu'après quelques jours, par une inflammation à la peau d'un rouge éclatant, mais qui blanchit au tact: il est douloureux & brûlant; il s'y éleve souvent des pustules ou des phlyctenes, comme dans la brûlure: on sçait encore que l'éréspele croît très-promptement, qu'il change souvent de place, & que sa durée est de sept à huit jours, après lesquels la peau devient écailleuse: le visage & les jambes sont les parties qui y sont les plus exposées; on donne à l'éréspele assez rare, qui embrasse le corps comme une ceinture, le nom de *zoster*. La fievre dans les éréspeles ordinaires, ne dure que peu de jours; mais dans ceux qui portent un mauvais caractere, elle est beaucoup plus longue, & accompagnée de fâcheux symptomes: disons mieux, l'*éréspele* est alors un *symptome de la fiévre* putride, maligne, ou pestilentielle: il paroît dans ces circonstances, vers le

quatrieme jour de la maladie, & ſouvent plus tard; cette éruption, ainſi que celle de la rougeole & de la petite vérole, diminue alors la violence des autres ſymptomes; elle dure plus que l'éréſipele ordinaire, & ſe termine quelquefois par la ſuppuration ou la gangrene. Il y a encore des *fluxions éréſipélateuſes*, qui paroiſſent être d'un autre caractere; elles ſe diſſipent ſouvent en un ou deux jours, même ſans remedes; mais celles qui reconnoiſſent un engorgement œdémateux, qui occupent les environs des plaies, durent plus de tems. On obſerve encore une eſpece d'*éréſipele univerſel*, excitant des puſtules prurigineuſes par tout le corps, qui ſe changent en écailles, & qui laiſſent par leur chute, une rougeur qui dure quelque tems: il attaque aſſez familiérement ceux qui uſent avec excès du vin & des liqueurs; on lui donne quelquefois le nom d'*éréſipele boutonné;* mais il y en a une autre *eſpece* qui peut recevoir la même dénomination, & à plus juſte titre; on la nomme *roſſalia*, elle n'attaque que les enfans & les jeunes gens: cette derniere ſe manifeſte dans les premiers jours par des puſtules, peu différentes de celles de la rougeole; mais les taches qui leur ſervent de baſe, s'étendent & s'uniſſent pour couvrir le corps d'un vrai éréſipele, qui diſparoît vers le neuvieme de la maladie, & laiſſe la peau couverte d'écailles: cette éruption eſt plus à craindre que la rougeole, avec laquelle on la confond quelquefois; elle a été même regardée par quelques auteurs, comme une ſorte de petite vérole; mais communément on ne lui donne aucun nom particulier, ainſi qu'à pluſieurs autres maladies de la peau.

ERYSIPELAS.

Le tempérament ſanguin & le bilieux, la chaleur de l'air exceſſive, l'exercice immodéré, les veilles, les paſſions violentes, l'abus du vin & des liqueurs, &c.

ſont les cauſes les plus fréquentes des éréſipeles. Ils attaquent aſſez familiérement les ſcorbutiques ; dans cette circonſtance, ils durent plus de tems, & ſe convertiſſent quelquefois en ulceres très-rebelles, ſur-tout aux jambes dans un âge avancé. L'éréſipele du viſage ou de la tête eſt d'autant plus dangereux, que l'enflure en eſt conſidérable : celui qui a ſon ſiége ſur les parties glanduleuſes, & principalement ſur les mammelles, eſt le plus fâcheux : le zoſter paſſe encore pour être très à redouter : perſonne n'ignore enfin que la rentrée de l'éréſipele, ſur-tout s'il occupe la tête, peut exciter les accidens les plus formidables. ERYSIPELAS.

Les ſaignées ne conviennent pas moins à l'éréſipele qu'aux autres inflammations ; on en regle le nombre ſur le dégré de la maladie, qui varie infiniment : on ſçait aſſez que le ſang qu'on tire eſt ordinairement inflammatoire. Les *tempérans*, les *délayans* & les *adouciſſans*, tels que l'eau de poulet, le petit lait, les boiſſons émulſionnées ; l'eau laiteuſe, &c. ſont les remedes qu'on met le plus en uſage ; les *diaphorétiques*, dont on ſe ſert beaucoup dans les pays ſeptentrionaux, ne réuſſiſſent pas dans les climats tempérés, où les remedes chauds & les froids ſont dans cette maladie également ſuſpects : on peut cependant employer les premiers, lorſqu'on craint la rentrée de l'éréſipele ; accident, comme nous l'avons dit, toujours à redouter. Les *purgatifs* ne conviennent gueres qu'à la fin de la maladie ; mais on peut donner dans le commencement l'*émétique*, lorſque l'état des premieres voies le demande ; & il eſt toujours utile de tenir le ventre libre, par les moyens connus de tout le monde : cependant l'état des premieres voies, le délire, l'affection comateuſe, &c. ne permettent pas toujours d'atten-

ERYSIPELAS.

dre le temps que nous venons de marquer pour les purgatifs : les *calmans* sont souvent nécessaires, tant pour appaiser les douleurs, que pour remédier à l'insomnie ; mais il faut en éviter l'abus : les *vésicatoires*, tant au dos, qu'aux cuisses & aux jambes, sont très-convenables, lorsqu'on se propose de dégager la tête ; ou de la garantir, si elle est menacée.

On applique sur la partie des *résolutifs*, tels que l'eau de fleur de sureau, l'esprit de vin camphré, l'eau de chaux, &c. On prépare avec l'eau-de-vie, la thériaque & les aromates, un *épithême* dont *Sydenham* usoit très-familiérement : *Riviere* se servoit d'une décoction faite avec la sauge & le savon de Venise. On doit éviter les répercussifs, les rafraîchissans & les narcotiques, comme des remedes très-dangereux ; les graisses, les huiles & les mucilages doivent aussi être bannis : tous ces topiques, auxquels le peuple & quelques ignorans ont recours, ont donné souvent lieu à la rentrée de l'éréfipele, ou à la gangrene. L'éréfipele du visage ne demande aucune application, à moins qu'il ne tende à la suppuration, ou à la gangrene. Lorsque l'éréfipele ne fait pas ses progrès ordinaires, qu'il *s'affaisse*, ou qu'il disparoît avant le tems ; on doit tâcher de prévenir les accidens dont on est menacé, non-seulement par des *cordiaux* & des *diaphorétiques*, mais encore par l'application des *vésicatoires* ; & ce dernier moyen est peut-être le plus sûr : on prévient enfin le retour de cette maladie, lorsqu'elle est reconnue habituelle, par les *saignées* & les légers *purgatifs*, par les *tempérans* & les *dépurans*, par les *apéritifs* & les *anti-scorbutiques*, par le *lait*, les *eaux minérales*, acidules, &c. sans parler des *bains*, qui sont encore très-propres à cet effet.

RUBOR SCARLATINUS.

La *ſcarlatine* ſe manifeſte par des exanthêmes, ou des taches rouges qui couvrent tout le corps. Cette éruption eſt précédée par le friſſon & la fiévre, la douleur de tête & des anxiétés, par la douleur & la rougeur des yeux, la peſanteur des paupieres & le larmoyement, par le mal de gorge, l'enrouement, la toux, l'oppreſſion, &c. Vers le quatrieme jour, les taches paroiſſent au viſage, & enſuite au tronc & aux extrémités : elles ſont d'abord ſéparées ; mais elles ſe joignent bientôt, en s'étendant ; & la peau en eſt un peu tuméfiée. Ces exanthêmes ſe diſſipent vers le troiſieme jour, & laiſſent, en diſparoiſſant dans l'ordre de l'éruption, un aſpérité écailleuſe ſur la peau : de ſorte que cette maladie dure en tout environ ſept jours. De toutes les éruptions cutanées, il n'y a que celle-ci, l'éréſipele, la rougeole & la petite vérole, qui ont un tems marqué, tant pour le commencement, que pour la durée. La *ſcarlatine*, ainſi que l'éréſipele, eſt quelquefois *miliaire* ou *véſiculaire*, & dure alors plus de tems, parce que la ſortie des puſtules ne ſe fait que lorſque la rougeur eſt ſur le point de diſparoître : il s'éleve encore dans quelques-uns des veſſies ou des ampoules plus groſſes que celles dont nous venons de parler, tant au dos qu'aux autres parties. La fiévre ſcarlatine n'attaque gueres que les enfans & les jeunes gens, ſur-tout les filles & les femmes qui ne ſont point réglées, ou le ſont mal : elle eſt ſouvent épidémique, ainſi que la rougeole, avec laquelle elle paroît avoir beaucoup d'affinité. La maladie dont nous parlons, n'eſt pas bien à craindre ; mais les ſuites peuvent en être fâcheuſes, ſur-tout pour les enfans ; car elle laiſſe quelquefois des obſtructions & des engorgemens qui ne cedent

RUBOR SCARLATINUS.

pas facilement aux remedes ; le ventre alors se tuméfie, & présente une disposition prochaine à l'hydropisie : cependant ces accidens doivent être communément rapportés à une mauvaise conduite, presqu'autant à craindre dans cette maladie, que dans la rougeole & la petite vérole.

La *scarlatine* demande peu de remedes : la *saignée* dans le commencement est quelquefois nécessaire ; elle peut même convenir après l'éruption, si l'état du pouls & celui de la tête l'exigent ; & je n'ai pas vu dans ce cas, qu'elle l'ait faite rentrer, ainsi que le vulgaire se l'est persuadé. On doit, pendant tout le cours de la maladie, faire un grand usage des *délayans* & des *tempérans* : on peut donner encore, dans quelques occasions, des *légers diaphorétiques*, & autres remedes qui sont propres à la rougeole. On remédie aux affections comateuses & convulsives, par des *vésicatoires*, tant au dos qu'aux jambes, par des *purgatifs*, &c. on ne donne cependant gueres ces derniers, qu'à la fin de la maladie, c'est-à-dire, à la chute des écailles ; on les réitere même, pour prévenir les suites dont nous avons déja parlé ; & cette précaution n'y est pas moins nécessaire que dans les maladies dont nous allons faire mention.

MORBILLI.

Je ne suivrai point ici l'usage ordinaire, qui est d'embrasser dans le même article la rougeole & la petite vérole ; elles me paroissent aussi distinctes l'une de l'autre, tant par leur caractere que par leur marche, que le sont les maladies précédentes, dont on a cependant toujours traité séparément : la *rougeole* & la petite vérole commencent cependant à-peu-près de la même maniere, & il est souvent très-difficile de les distinguer dans leur premiere érup-

tion ; au point que les médecins les plus expérimentés, s'ils ne se déterminent par l'épidémie régnante, ont de la peine à prononcer sur l'une ou l'autre de ces deux maladies : cependant les taches lenticulaires, ou les pustules de la rougeole, rassemblées en plaques, sont ordinairement beaucoup plus nombreuses que dans la petite vérole la plus confluente, & je crois que c'est la seule différence bien sensible qu'on puisse remarquer à la peau ; mais on sçait qu'après ces premiers jours, elles prennent chacune un aspect tout différent, & sur lequel il n'est plus permis de se tromper. La *rougeole* commence ordinairement par le frisson, suivi de la chaleur ; ils se succedent quelquefois alternativement pendant le premier jour ; la fiévre prend ensuite le dessus, la tête s'appésantit avec envie de dormir, les paupieres s'enflent, les yeux deviennent larmoyans, rouges & étincelans ; on a mal à la gorge, & l'on tousse sans cracher ; la langueur enfin, & les anxiétés, l'éternuement, la douleur aux lombes, le vomissement, la colique, le cours de ventre & l'hémorragie sont les signes les plus ordinaires qui annoncent l'*éruption ;* elle ne se manifeste que vers le quatrieme jour, par des taches lenticulaires, ou des pustules peu relevées, rassemblées en maniere de grappes qui forment sur la peau une aspérité que le tact découvre facilement : on sçait que ces pustules ne suppurent point, qu'elles commencent à se montrer sur le visage, qu'elles se répandent ensuite sur la poitrine & sur les autres parties, ainsi que dans la scarlatine & la petite vérole : l'éruption de cette derniere appaise les symptomes ; mais ils subsistent ordinairement après celle de la rougeole, qui ne dure que deux ou trois jours, ainsi que la scarlatine : les pustules de la maladie dont nous parlons, laissent, en séchant, des écailles, ou une espece de farine

MORBILLI.

MORBILLI. sur la peau. Non-seulement la fiévre, la toux & l'oppression peuvent durer encore quelque tems après la disparition des pustules ; mais il peut survenir de plus la péripneumonie, la diarrhée & autres accidens très-graves. On fait mention d'une sorte de *rougeole* qui est le symptome d'une fiévre qui dure quatorze jours, que *Sydenham* appelle *febris morbillosa* ; mais cette éruption ne paroît point différer de celle dont nous avons parlé ailleurs.

On sçait que la rougeole, à laquelle les enfans & les jeunes gens sont les plus sujets, est rarement dangereuse, si ce n'est qu'une mauvaise conduite de la part des malades, & un traitement irrégulier & capricieux ne la rendent telle : lorsque la toux qui l'accompagne est violente, & qu'on a fait usage des remedes chauds, sous le prétexte d'en hâter l'éruption, elle peut donner lieu à l'inflammation de la poitrine ; dégénérer même en phthisie, ou toute autre maladie de langueur. On augure bien des pustules relevées qui suivent l'ordre des tems que nous avons marqué ; on craint au contraire l'éruption prématurée, comme la tardive ; sa durée au-delà du quatrieme jour, les taches qui noircissent, &c. On a vu par les dissections anatomiques les visceres, tant de la poitrine que du bas-ventre, couverts de pustules semblables à celles de la peau.

On ne se propose, dans le *traitement de la rougeole* ; comme dans celui des éruptions précédentes & de celle qui suit, que de pallier la maladie, parce qu'il n'est pas en notre pouvoir d'en abréger le cours. Si quelque chose peut mettre à couvert des symptomes fâcheux & des accidens qui l'accompagnent, c'est la *saignée* & *l'émétique*, placés dans le commencement : les saignées nombreuses, lorsque la violence de la fiévre, l'oppression, l'inflammation de la poitrine ou de la gorge ne les deman-

dent

dent pas, sont inutiles, & même dangereuses : il est rare qu'on ait besoin d'en venir à la troisieme. Les fautes que l'on fait, tant dans la rougeole que dans la petite vérole, en les multipliant, ainsi que les autres remedes, sont trop communes, pour qu'on puisse les dissimuler : l'on a remarqué plus d'une fois, & en divers lieux, que ces maladies, abandonnées à elles-mêmes, ou à la nature, avoient été moins meurtrieres, que lorsqu'elles avoient été traitées selon la méthode ordinaire ; les médecins sages & expérimentés ne l'ignorent pas, & sçavent en profiter. MORBILLI.

Les *délayans* & les *tempérans* sont les remedes les plus employés, & les moins à craindre ; les *nitreux* peuvent être encore de quelque secours ; les *cordiaux* & *alexiteres* qu'on y prodiguoit autrefois, sont rarement nécessaires ; mais on a souvent de la peine à résister à l'opinion du vulgaire qui leur donne la préférence sur tous les autres remedes : si l'expérience a fait connoître qu'ils étoient dangereux dans la petite vérole, elle a aussi appris qu'ils pouvoient être plus pernicieux dans la rougeole : il faut en excepter les légers *diaphorétiques*, tels que la scorsonere, la bourrache, les fleurs de coquelicot, &c. qu'on fait entrer communément dans la boisson ordinaire. On a recours aux *béchiques adoucissans* & *anodins*, lorsque les malades sont pressés par la toux ; à la *décoction blanche* & au *diascordium*, lorsque le cours de ventre paroît excessif ; aux *lavemens* les plus simples, lorsqu'on craint l'état contraire ; aux *anti-spasmodiques*, lorsqu'il survient des convulsions ; & enfin aux *narcotiques*, lorsque les insomnies, ou les douleurs excessives y obligent : mais ces derniers doivent être administrés avec prudence, quoi qu'en dise *Sydenham*, qui s'en servoit un peu trop familiérement ; on doit même s'en

abstenir, lorsqu'on traite des enfans : on remédie au mal de gorge par des *gargarismes adoucissans*, & par des *cataplasmes relâchans* : on bassine les yeux avec l'*eau de rose* & *de plantain*, &c. Il arrive quelquefois que l'*éruption disparoît* tout d'un coup, & avant le tems que nous avons indiqué ; on tâche alors de prévenir les accidens dont on est menacé, par les *saignées*, les *vésicatoires*, les *purgatifs*, les *diaphorétiques* & les *cordiaux* : nous devons enfin faire observer que les malades ne doivent pas être plus couverts qu'ils l'étoient avant la rougeole : plusieurs, tant dans cette maladie, que dans la petite vérole, ont été, & sont encore tous les jours les victimes du préjugé contraire.

VARIOLÆ.

La plûpart des auteurs qui ont traité de la *petite vérole*, m'ont paru avoir mis trop de différence entre la *discrete* & la *confluente* ; & cette distinction, poussée trop loin, a, si je ne me trompe, donné des fausses idées de l'une & de l'autre. Les praticiens judicieux n'ignorent pas que ce ne sont que les dégrés de la même maladie, & qu'on voit même assez souvent, contre tout ce qu'on en dit, des discretes plus dangereuses que les confluentes, tant par le nombre des grains, que par la violence des symptomes. Il est difficile de donner une histoire exacte de tout ce qui se passe dans la petite vérole, à cause des variétés sans nombre, auxquelles elle est soumise : les pustules solitaires sont ordinairement plus élevées ; mais l'enflure générale est plus considérable dans les confluentes : on sçait que les grains de la petite vérole s'élevent sur toute la surface de la peau, sans en excepter la paume des mains, la plante des pieds & les parties génitales ; ils affectent encore le globe des yeux, ainsi que les cavités

du nez, de la bouche & du pharynx. *Sydenham* a donné le nom de *réguliere* à la petite vérole qui n'est accompagnée d'aucun fâcheux symptome; & il appelle *irréguliere*, celle qui se montre avec ce qu'on entend par signes de malignité.

VARIOLÆ.

L'une & l'autre petite vérole sont annoncées par le frisson & la fievre, par la douleur à la tête & au dos; par l'éternuement, l'assoupissement ou le délire; par des nausées ou le vomissement; par la cardialgie & les lassitudes; par la colique, l'ardeur d'urine, &c. L'éruption, souvent prurigineuse, est ordinairement précédée de la sueur plus ou moins manifeste: les premieres pustules paroissent au visage & à la poitrine vers le quatrieme jour, & plutôt lorsqu'elles doivent être confluentes: cette éruption calme la fiévre, ou la fait cesser presque entiérement: l'hémorragie l'accompagne quelquefois, mais plus souvent dans les enfans que dans les adultes: les yeux ne peuvent supporter la lumiere, & se ferment quelquefois par l'engorgement prodigieux des paupieres: l'enflure du visage, du col & des autres parties est quelquefois extrême; & il semble alors qu'un érésipelle universel sert de base aux pustules confluentes. Les malades, dans ces circonstances, ont beaucoup de peine à avaler, & ont une salivation plus ou moins abondante; elle n'a lieu que pour les adultes, car les enfans ont alors la diarrhée: le pouls s'éleve, & devient plus fréquent pendant la suppuration; c'est ce qu'on a trouvé bon d'appeller *fiévre secondaire*, que plusieurs, séduits par cette dénomination, ont voulu regarder & traiter comme une fiévre putride, sans trop sçavoir en quoi consiste cette putridité: cependant dans la plûpart des confluentes la fiévre ne cesse point après l'éruption, & se renforce seulement pendant la suppuration: nous avons dit que le délire & l'assoupissement pré-

VARIOLÆ.

cédoient quelquefois l'éruption ; mais ils surviennent aussi dans les autres tems, ainsi que les convulsions, le cours de ventre dysentérique, &c. Les croûtes tombent entre le douzieme & le quinzieme de la maladie ; c'est un peu avant le tems de leur chute, que les malades périssent, c'est-à-dire, du onzieme au quatorzieme jour.

La *petite vérole*, comme on ne l'ignore point, est plus à craindre dans un âge avancé, que dans l'enfance, ou l'adolescence : on connoît assez le péril à l'inspection du visage & à l'état de la poitrine ; il n'y a personne qui ne sçache que l'enflure extrême du col & de la tête, couverte d'un nombre prodigieux de pustules, & que l'oppression, sont toujours redoutables. Si l'éruption paroît le premier ou le second jour de la maladie, on peut hardiment assurer qu'elle sera très-grave : les grains bien relevés & enflammés, rassurent beaucoup ; on redoute au contraire ceux qui sont crystallins, petits, livides & affaissés : la fiévre qui se soutient après l'éruption annonce le danger ; il est encore imminent lorsqu'on distingue dans l'intervalle des pustules ; une sorte de dartre miliaire, des grains de rougeole, des taches pourprées & gangreneuses ; lorsque la langue & les levres noircissent, &c. Les pertes de sang sont à craindre dans les adultes, & principalement pour les scorbutiques ; mais les régles qui surviennent pendant le cours de cette maladie ne sont suivies d'aucun accident : les grandes sueurs au commencement sont d'un mauvais augure, sur-tout si le pouls est alors foible : le cours de ventre & l'état contraire sont à craindre, mais plus le premier qui peut donner lieu à l'affaissement des pustules. On tire encore un mauvais présage des déjections verdâtres, dysentériques & extrêmement fétides ; de l'ischurie, de la dysurie, &c. On met

au nombre des accidens formidables les convulsions qui arrivent après l'éruption, ou dans le tems de la suppuration : la salivation interceptée dans les adultes & la cessation de la diarrhée dans les enfans, peuvent avoir des suites fâcheuses : celles dont on est menacé après la fin de la maladie, ne sont pas moins formidables ; on sçait qu'il se forme des dépôts purulens, non-seulement sur les parties externes, mais encore dans le poumon & les autres viscères ; qu'il survient des gangrenes & des caries, dont on guérit très-rarement ; qu'on perd la vue, l'ouïe, l'usage des jambes, &c.

VARIOLÆ.

De tout ce que nous venons d'exposer, il en résulte que la petite vérole est une maladie des plus meurtrieres : l'*inoculation*, pratiquée ailleurs avec beaucoup de succès, est le seul moyen qui puisse arrêter cette mortalité ; il faut espérer qu'on ouvrira enfin les yeux, & que le bien public l'emportera sur les vues & l'intérêt de quelques particuliers. L'ouverture des cadavres nous apprend que les visceres se couvrent souvent de pustules semblables à celles de la peau ; on en a vu des quantités à la surface du poumon, dans les bronches, sur le foie, la rate, le pancréas, les intestins, &c. On a rencontré des engorgemens, des inflammations gangreneuses & des pourritures en différentes parties : le cerveau & le cervelet ont paru quelquefois extrêmement mols & affaissés ; leurs vaisseaux gorgés & variqueux : on a trouvé le cœur desséché, l'estomac ulcéré, l'épiploon détruit, &c. On a enfin observé des épanchemens séreux ou sanguins, tant à la tête que dans la poitrine & le bas-ventre.

Il y a une autre sorte de *petite vérole*, qu'on nomme *volante* (*variolæ nothæ*,) qui a moins d'affinité avec celle dont nous venons de parler, qu'avec la rougeole & la scarlatine, dont la durée est

VARIOLÆ.

à-peu-près la même : les grains cependant de cette fausse petite vérole ressemblent assez à ceux de l'autre ; mais lorsqu'on y fait la moindre attention, on découvre qu'ils sont crystallins, c'est-à-dire, que leur sommet est formé par une petite vessie qui contient de la sérosité : cette éruption est précédée d'une fiévre assez legere ; elle se termine dans trois jours, & ne demande que le *régime*, les *délayans*, & un ou deux *purgatifs* à la fin.

Le *traitement de la petite vérole* ordinaire doit être aussi simple que celui des éruptions précédentes ; mais les accidens qui l'accompagnent demandent des secours très-variés. Une ou deux *saignées*, l'*émétique* ou un *purgatif* sont dans le commencement, tout ce qu'on peut faire de mieux : les nombreuses saignées, que quelques médecins, qui paroissent avoir voulu se singulariser, ont introduites, sont ici très-suspectes : on prétend éviter par leur secours, l'engorgement des vaisseaux & l'hémorragie; mais on n'empêche ni l'un ni l'autre, & j'en juge par leurs propres observations ; cependant l'oppression, la salivation arrêtée, & quelques autres grands accidens demandent la saignée, même sans avoir égard au tems de la maladie : *Sydenham* ne craignoit pas de faire saigner dans la fiévre secondaire, lorsque les symptomes l'exigeoient ; mais cette évacuation ne convient point, autant qu'on le croit, lorsque les urines sont sanglantes, ni même dans l'hémorragie : elle est encore plus dangereuse, lorsqu'il y a des marques de ce qu'on appelle *malignité*. On doit user pendant tout le cours de cette maladie, d'une boisson abondante, faite avec le *chien-dent*, la *scorsonere*, la *bourrache*, les *fleurs de pavot* rouge, la *réglisse*, les *lentilles*, &c. Lorsque la soif est extrême, on peut donner de l'*eau de poulet* ou de *veau*, des *émulsions*, de la *limonade*, &c.

Les *purgatifs*, lorſque la petite vérole ſuit ſon cours ordinaire, ne doivent être employés qu'à la chute des croûtes ; & il eſt très-important de les réitérer pluſieurs fois pour ſe mettre à couvert des ſuites fâcheuſes de cette maladie : il eſt permis cependant de s'écarter de cette régle, lorſque l'état des premieres voies, & les accidens ne permettent pas d'attendre le tems marqué. L'*enflure prodigieuſe* du col & du viſage, toujours dangereuſe, demande qu'on tienne le ventre libre par le *petit lait*, les *pruneaux*, la *caſſe*, &c. ou par des lavemens propres à cet effet : la *ceſſation prompte du flux de bouche* réclame auſſi les *purgatifs*, comme les *ſaignées* ; mais ces exceptions ne juſtifient pas l'abus énorme, que quelques médecins font aujourd'hui de ce remede ; & il arrive tous les jours à cet égard des malheurs, dont il eſt ſurprenant que les plus prévenus contre la ſage méthode des anciens, ne ſoient pas frapés : cependant on peut tenir le ventre ouvert par l'uſage des lavemens ; & je ne vois pas que cette pratique, contre laquelle bien des gens s'élevent, ait jamais produit de mauvais effets: *Sydenham* qui regardoit la conſtipation comme très-avantageuſe pendant tout le tems de la ſuppuration, n'étoit pas exempt de ce préjugé.

VARIOLÆ.

Les *narcotiques* peuvent entrer quelquefois dans le traitement de la petite vérole ; mais je ne crois pas qu'on puiſſe ſuivre l'exemple de l'auteur que je viens de citer, qui, après l'éruption complette, donnoit le diacode deux ou trois fois par jour, & même dans le délire : ce remede, à la vérité, eſt très-propre à remédier dans le tems de la ſuppuration aux douleurs & à l'inſomnie ; mais on doit en uſer toujours avec réſerve, parce qu'on a obſervé très-ſouvent qu'il entretenoit la fiévre & le délire, & qu'il ne manquoit gueres de reſſerrer le

VARIO-LÆ. ventre. Les *béchiques* adouciſſans & anodins ſont employés contre la *toux* trop fréquente, dont les malades ſont quelquefois tourmentés. On uſe des *tempérans* & des *nîtreux ;* de la *tiſane de conſoude*, de l'*eau de riz*, des *émulſions*, &c. lorſqu'on a lieu de craindre l'*hémorragie :* on ne fait pas même difficulté de l'arrêter par des *topiques aſtringens* & *ſtyptiques :* on a recours aux *cordiaux* & aux *alexiteres* pour l'*éruption tardive*, l'*affaiſſement des puſtules* & la *foibleſſe du pouls :* le *vin d'Alicante* ou tout autre ſemblable, m'a toujours paru préférable dans ces occaſions à tous les remedes des boutiques, tels que la poudre de la comteſſe de Kent, celle de vipere ; le ſirop d'œillet, le lilium, les confections, &c. On uſe des *nîtreux* & des *abſorbans* contre le *cours de ventre ;* mais l'émétique, qu'on ne donne pas dans ce cas avec aſſez de confiance, eſt le remede le plus propre à cet accident : on peut l'attaquer enſuite avec les *ſtomachiques aſtringens*, tels que les roſes rouges, le ſumac, l'écorce de grenade, le ſang de dragon, &c. auxquels on joint les *calmans :* il faut cependant obſerver que cette pratique ne doit point regarder les enfans, auxquels le cours de ventre eſt auſſi ſalutaire, que la ſalivation aux adultes. On donne le *camphre* & les *acides* pour le *piſſement de ſang ;* le *chien-dent*, le *piſſenlit*, la *pariétaire*, le *ſel de Glauber*, & l'eſprit de ſel dulcifié pour l'*iſchurie ;* la poudre de guttete & autres *anti-ſpaſmodiques* contre les *convulſions ;* l'eſprit de vitriol & autres *anti-putrides*, lorſqu'il paroît quelque marque de *putridité* dans le ſang ou les humeurs : on remédie enfin par le *quinquina* à la *fiévre intermittente*, ſur-tout double-tierce, qui ſuit quelquefois la petite vérole ; & cette pratique, quoique hardie, a été ſouvent juſtifiée par les ſuccès les moins équivoques.

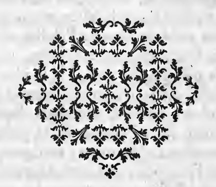
VARIOLÆ.

On appaise le *mal de gorge*, symptome très-familier de la petite vérole par des *gargarismes* faits avec le lait, la décoction de figue, & autres adoucissans. On peut ramollir les *pustules* avec le *blanc de baleine*, dissous dans l'huile d'amande douce : c'est une mauvaise méthode, que de les piquer avec une aiguille, ou de les couper; elle retarde la chute des croûtes, & donne lieu à de plus profondes cicatrices; on les desseche avec de la craie, dont on charge la crême, avec la cerufe qu'on ajoûte à l'onguent rosat, &c. On bassine les *yeux* avec l'*eau de guimauve*, avec le *lait* & autres *adoucissans*; on use encore du *collyre* préparé avec les eaux de roses & de plantain, & le safran : on doit faire attention aux paupieres, & tâcher d'empêcher leur collement, afin de ne pas laisser croupir le pus, qui ne manque gueres de donner lieu à des ulceres toujours rebelles, & qu'on est souvent obligé dans la suite de fixer avec la pierre infernale. Nous ne devons pas oublier de dire ici, au sujet de l'*éruption trop tardive*, qu'on peut la hâter, en faisant entrer le malade dans un *bain chaud :* l'illustre M. *Senac* a fait à Saint-Cyr, dans une épidémie des plus fâcheuses, le plus grand usage, & le plus heureux, de ce remede : on se contente quelquefois de baigner les jambes, ou de les fomenter. Il est souvent nécessaire dans le traitement de la petite vérole, d'avoir recours aux *vésicatoires*, tant pour soutenir, ou rappeller l'éruption, que pour dégager la tête & remédier aux affections du cerveau. La petite vérole laisse, comme on le sçait, des *rougeurs* qui ne se dissipent que par le tems : on tente de les effacer avec l'huile d'œuf, celle de myrrhe par défaillance & autres cosmétiques; mais on ne voit pas des effets bien sensibles de ces applications.

Tels sont les remedes qu'il est nécessaire d'avoir

VARIOLÆ.

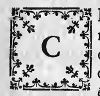
toujours préfens pour faire face à tous les accidens qui peuvent furvenir dans le courant de la petite vérole ; mais on ne doit en ufer qu'avec beaucoup de retenue, parce qu'ils peuvent croifer les efforts que fait la nature pour les furmonter. Tous ceux qui ont un peu de bonne foi, conviennent que cette maladie demande peu de remedes, & le plus fouvent point du tout : j'ai déja dit, & je ne fçaurois trop le répéter, qu'on a obfervé quelquefois qu'elle étoit plus meurtriere là où il fe trouvoit des gens pour la traiter, que dans les lieux où l'on en manquoit abfolument. A l'égard des maladies qui fuccedent à la petite vérole, comme le dégoût, la fiévre lente, les parotides, les furoncles, des ulceres à la cornée, la fiftule lacrymale, l'enflure des jambes, & des autres accidens qui reconnoiffent la même caufe, on doit les traiter, felon la méthode ordinaire.





MALADIES
DES FEMMES
ET
DES ENFANS.
LIVRE TROISIEME.

SECTION I.
Celles du Sexe.
HYSTERIS.



Ette maladie a la plus grande affinité avec l'affection hypocondriaque, dont nous avons parlé ailleurs ; & la différence qu'on y remarque, ne doit être rapportée qu'au tempérament, qui n'est pas le même dans les deux sexes, ou à la conformation particuliere des organes qui leur sont propres. Rien n'est plus commun que l'*affection hystérique ;* il n'y a gueres que les femmes qui menent une vie laborieuse qui en soient exemptes : elle prend quelquefois l'aspect des autres maladies ; mais cela n'arrive pas si fréquemment, que le pensent ceux qui trouvent très-commode de rapporter à quelques affections générales toutes celles dont le caractere leur échappe : on ne sçauroit cependant dissimuler qu'il y a, tant dans l'affection hystérique, que dans l'hypocondriaque, des complications qui peuvent dérouter les plus instruits & les plus expé-

rimentés. La vie molle & voluptueuse ; les passions
HYSTERIS. violentes, & sur-tout la colere ; les longues abstinences, les évacuations immodérées, & principalement les grandes pertes de sang ; la suppression des mois & des lochies en sont les causes les plus ordinaires : il y en a qui en ont des attaques avant & après leurs régles ; à l'aspect de certains objets ; par les odeurs le plus souvent agréables, &c. mais l'adversité sur toute chose y donne très-souvent lieu ; sur quoi il est bon de prendre toujours des informations, parce que cette connoissance peut aider à dévoiler la maladie. Il est difficile de juger de son siége, si l'on ne l'établit pas dans les nerfs : l'inspection anatomique nous apprend cependant, que le mauvais état de la matrice & des ovaires en est souvent la source : l'observation clinique semble le confirmer ; puisque nous voyons les femmes grosses, & les accouchées y être les plus sujettes : on sçait encore que la suppression des régles, soit par accident, soit par l'âge ; celle des lochies, & les nombreux accouchemens, jettent souvent dans cet état.

La description de l'*affection hystérique* ne peut pas être moins vague, que celle de la maladie hypocondriaque, quelque soin que l'on prenne d'en retrancher tout ce qui lui est étranger. La tête est toujours plus ou moins affectée : on y ressent une pesanteur qui en gêne les fonctions ; & quelquefois une douleur très-vive, peu étendue, qu'on nomme *clou hystérique :* plusieurs sont incommodées du battement des arteres temporales ; d'autres se plaignent du froid au sommet de la tête : la plûpart ont des sifflemens dans les oreilles, des vertiges, des frayeurs, des terreurs paniques, des tremblemens ou trémoussemens de tout le corps, des lassitudes, &c. La tristesse, la mélancolie & le découragement

empoisonnent tous leurs amusemens : leur imagination se trouble : elles rient, chantent, crient & pleurent sans sujet, & deviennent quelquefois folles. Les hystériques rendent beaucoup de vents par la bouche, & des rots acides ou nidoreux ; elles ont un crachotement incommode, & quelquefois mal aux dents : la plûpart sont exposées à des suffocations alarmantes ; quelques-unes éprouvent une toux seche, qui devient quelquefois convulsive. Les palpitations du cœur sont ici très-communes ; elles sont quelquefois si violentes, qu'on peut les entendre auprès de quelques femmes maigres : on sent encore des battemens au bas-ventre, qu'on rapporte à la cœliaque, à la mésentérique supérieure, ou à l'aorte : leur pouls est petit, inégal, intermittent, & même effacé dans quelques paroxismes : la fiévre se met souvent de la partie ; elle vient ordinairement par accès, une ou deux fois dans la journée. Les malades se plaignent communément des anxiétés & des nausées ; elles sont même tourmentées par le vomissement qui approche quelquefois, par sa violence, de la passion iliaque : elles sentent un grouillement, des tiraillemens, & des douleurs dans les entrailles, & même des coliques variées & terribles. Le ventre dans ces circonstances est communément dur & élevé : plusieurs disent y sentir le mouvement de bas en haut d'une sorte de boule ; cette ondulation se fait souvent du bas-ventre à la gorge, qui en souffre un étranglement plus ou moins violent : ce symptome a été aussi observé, mais plus rarement, dans l'affection hypocondriaque. Le cours de ventre, ou la constipation ; les urines limpides sont encore des symptomes très-familiers aux hystériques ; de même que le chaud & le froid qui se succedent ; ce dernier se fait principalement sentir au dos, qui peut être encore le siége de très-grandes

HYSTERIS.

douleurs. Les malades se plaignent aussi des crampes ou des inquiétudes aux jambes qui troublent leur repos : on voit enfin à ces parties des enflures qui ne reçoivent pas l'impression des doigts, & que le lit ne dissipe point.

L'affection hystérique a ses *paroxismes*, dont le retour est quelquefois assez régulier : ils se manifestent communément par un resserrement ou étranglement à la gorge ; par la difficulté d'avaler ; par la suffocation ; par la perte de la parole ; par une sorte de sommeil profond, qui prive les malades de tout sentiment. Elles perdent quelquefois la connoissance aussi subitement que dans l'apoplexie ; ce qui ne manque gueres d'en imposer à ceux qui négligent alors d'examiner l'état de la mâchoire, qui est en convulsion dans les accès hystériques : d'ailleurs les apoplectiques ont une difficulté de respirer, & un râlement qu'on n'observe pas dans l'accident dont nous parlons, qui peut cependant dégénérer en vraie apoplexie & même en hémiplégie, ainsi qu'on l'a observé quelquefois. *L'accès hystérique* est encore précédé par un mouvement d'ondulation dans le ventre, dont nous avons parlé, & par un gonflement manifeste du col & de la langue, qui est suivi des convulsions les plus terribles, peu différentes des épileptiques : dans cet état, les muscles de la respiration & du bas-ventre essuient les plus grandes secousses ; & ces derniers s'élevent quelquefois prodigieusement. Il ressemble encore quelquefois à la syncope ; mais la pâleur du visage, & les sueurs froides peuvent distinguer cette derniere, qui d'ailleurs, quel qu'en soit l'événement, est fort courte, pendant que l'accès hystérique peut durer plusieurs jours : dans quelques femmes les pouls est totalement éclipsé, & la respiration se fait d'une maniere si insensible, qu'elle ne ternit point la glace, &

n'ébranle point la flamme d'une bougie qu'on présente au nez ; la froideur du corps les fait passer quelquefois pour mortes, & il peut arriver de cette erreur le plus affreux de tous les malheurs. Plusieurs hystériques, quoique sans mouvement & sans parole, entendent tout ce qu'on dit, & voient même ce qu'on fait auprès d'elles : j'en ai vu revenir par un mouvement de colere contre ceux qui vouloient faire quelque chose qui leur déplaisoit : une, entr'autres, à laquelle on vouloit appliquer des vésicatoires qu'elle avoit en aversion, prit si bien ses dimensions, qu'elle appliqua le plus vigoureux soufflet à son chirurgien ; &, ce qu'il y a d'assez surprenant, retomba dans l'instant dans son premier état ; mais qu'elle fit respecter. L'accès hystérique se termine quelquefois par la sueur ; il peut durer plusieurs jours, comme nous l'avons déja dit : les malades en en sortant, poussent des longs soupirs, & font quelquefois des éclats de rire avec mille gestes ridicules : lorsque la raison leur est revenue, elles se plaignent d'une pesanteur douloureuse & d'un embarras à la tête ; elles sentent un grand accablement & tout le corps brisé.

HYSTERIS.

On sçait bien, sans que je le dise, que cette maladie est très-difficile à guérir & qu'elle n'est pas bien à craindre : cependant on meurt quelquefois dans le paroxisme, qui peut se changer en vraie apoplexie, si l'on doit en juger par l'hémiplégie qui, quoique rarement, lui a succédé. On a observé encore qu'elle avoit dégénéré en jaunisse; mais cet accident, comme tant d'autres, n'a-t-il pas été mis trop légérement sur le compte de l'affection hystérique : elle jette par sa durée dans l'atrophie, dont on ne revient gueres, sur-tout lorsqu'il y a un vice local, soit dans les organes de la génération, soit dans les autres vis-

ceres, ainſi que l'ouverture des cadavres l'a montré ſi ſouvent.

HYSTERIS.

Elle nous manifeſte dans les ovaires des engorgemens de toute eſpece ; on y trouve une liqueur limpide, jaunâtre ou noire ; des matieres ſébacées, caſéeuſes, plâtreuſes, & quelquefois des poils : leur ſubſtance a paru ſquirreuſe ; leur ſurface chargée de tubéroſités, d'hydatides & autres tumeurs enkiſtées, depuis la groſſeur d'un pois juſqu'à celle du poing. On a vu encore la matrice, les trompes & les vaiſſeaux ſpermatiques, contenant, ainſi que les ovaires, une matiere blanchâtre de différente conſiſtance : l'orifice de la matrice a été trouvé fermé par une cicatrice qui étoit la ſuite des déchiremens qui peuvent arriver par l'accouchement laborieux. On a rencontré de plus l'eſtomac déplacé, & ſon fond entraîné vers le baſſin ; une prodigieuſe dilatation du duodenum, par un étranglement qui étoit à la fin de ce boyau ; des obſtructions au colon & au rectum, par une matiere ſtercorale, blanchâtre & deſſéchée ; des ſquirres au méſentere ; de la pourriture au pancréas, à l'épiploon, &c. Le cœur a paru quelquefois extrêmement groſſi ; ſes ventricules remplis d'un ſang noirâtre & fort épais, des concrétions polypeuſes, &c. ſans parler des inondations, tant de la tête que des autres cavités.

La *ſaignée*, s'il n'y a pas ſuppreſſion des régles, ou une pléthore manifeſte, ne convient pas plus à cette maladie, qu'à l'affection hypocondriaque : l'*émétique* & les *purgatifs* produiſent les meilleurs effets, ſi l'on n'en abuſe pas : les *hypnotiques* peuvent être donnés contre la colique hyſtérique, ou toute autre douleur vive ; pour le cours de ventre & les inſomnies opiniâtres, on uſe beaucoup de la teinture anodine, mêlée avec celle de caſtoreum ; ou de toute

toute autre préparation qu'on associe toujours aux *anti-hystériques;* mais on ne doit employer les calmans qu'après les évacuations convenables. L'usage, tant interne qu'externe du *camphre* est très-utile; mais on rencontre des femmes qui ne peuvent pas le soutenir : on voit encore d'assez bons effets de la *liqueur anodine minérale.* On donne avec le plus grand succès le *quinquina* seul, ou associé aux calmans & aux *anti-hystériques :* parmi ces *derniers*, la valériane, l'aunée, la mélisse, la citronelle, l'armoise, la matricaire, les fleurs de tillau, le safran, le succin, le castoreum, l'assafétida; l'eau de fleur d'orange, celle de mélisse composée; les gouttes d'Angleterre, l'eau de Luce, &c. sont les plus employés. Tout le monde sçait qu'on fait encore un grand usage des *apéritifs*, des *amers*, des *emménagogues*, des *fortifians*, des *martiaux*, de la *thériaque*, du *mithridate*, &c. Mais rien n'est peut-être plus utile que le *petit lait*, le *lait;* & les *eaux minérales*, comme de Passy, de Forges, de Monfrin, de Cransac, de Spa, de Sedlitz, de Miers, de Bareges, de Saint-Amand, &c. dont les chaudes paroissent avoir plus d'efficacité. On ne doit pas oublier les *bains* & *demi-bains* domestiques, de même que les *lavemens simples*, *hystériques* & *carminatifs.* Il faut sur-tout s'appliquer à croiser le penchant que les malades ont à se livrer à leurs tristes réflexions; les porter à la dissipation, &c. le mariage enfin a souvent plus fait que tous les remedes.

HYSTERIS.

Les *accès hystériques* demandent des secours plus prompts : la *saignée* peut être appliquée dans les circonstances que nous avons exposées; hors de ces cas, je l'ai toujours regardée comme dangereuse, ou tout au moins comme inutile : cependant je ne dois pas cacher qu'elle est conseillée par *Sydenham*

HYSTERIS.

& par d'autres célebres praticiens, tant celle du pied, que celle du bras ou de la gorge : l'*émétique* n'est pas moins à craindre ; il a produit à la vérité quelquefois de bons effets, mais il a excité aussi de grands orages. Les remedes qui sont le plus familiérement employés contre le paroxisme des vapeurs, & dont on n'a rien à craindre, sont les *odeurs* les plus *fétides*, comme la fumée du papier brûlé, des plumes, des cornes, des vieux cuirs, &c. l'*odeur du vinaigre*, de l'*esprit de sel ammoniac*, de l'*eau de Luce*, des *gouttes* & du *sel d'Angleterre*, &c. On peut donner aussi intérieurement ces spiritueux, de même que la *teinture du castoreum* & celle du *succin*, qui sont d'un usage plus familier : on fait revenir quelques hystériques, en leur jettant tout simplement de l'eau froide sur le visage, tout comme on dissipe les convulsions des bras, en trempant les mains dans l'eau. On applique au nombril du coton chargé de *myrrhe* & d'*aloës*, un emplâtre de *galbanum*, &c. On fait des *ligatures* aux extrémités ; on frotte les jambes ; on chatouille la plante des pieds : on applique des *ventouses seches* au ventre, aux cuisses, &c. On donne enfin des *lavemens* purgatifs, irritans, hystériques & térébenthinés. On peut voir dans l'histoire de l'académie des sciences de l'année 1752 celle d'une hystérique, qui, après avoir essuyé tous les remedes imaginables, fut guérie par une grande frayeur, qu'on lui causa, à dessein d'éprouver si une révolution subite ne pourroit pas lui être salutaire.

PICA ET MALACIA.

Il n'y a personne qui ne sçache que les *filles* & les *femmes grosses* sont sujettes à un *appetit bizarre*, qui les porte à manger différentes choses, même les plus révoltantes dans tout autre tems ; telles sont

PICA ET MALACIA.

le sel & le poivre seuls, & en quantité ; les fruits verds ; la viande & le poisson cruds ; le plâtre, la chaux vive, la cendre & le charbon ; la neige & la glace ; le papier, les vieux cuirs, les excrémens même, & une infinité d'autres matieres très-nuisibles & incapables de nourrir : il y en a qui prennent encore un plaisir singulier à sentir les odeurs les plus désagréables ; à manier & briser sous leurs doigts certains corps ; à plonger les mains dans certaines liqueurs, &c. Cette maladie nommée *pica*, dans les filles est des plus communes ; les nubiles y sont très-exposées, ainsi qu'aux pâles couleurs qui en sont presque inséparables ; mais celles qui sont au-dessous de l'âge de puberté n'en sont pas exemptes. Les femmes grosses ont quelquefois la même maladie, à laquelle on a trouvé bon de donner le nom de *malacia* ; mais elle n'a gueres lieu, que dans les trois ou quatre premiers mois de la grossesse : parmi les *envies des femmes grosses*, il y en a qui ont pour objet des alimens dont tout le monde use ; mais elles les desirent avec tant de passion, qu'il est très-dangereux de ne les pas satisfaire ; & l'expérience n'a que trop appris, que ce refus pouvoit les jetter dans des syncopes, exciter l'avortement, ou causer les plus grands désordres dans l'organisation de leur enfant. Quoique l'*appétit déréglé* des filles & des femmes ne soit pas par lui-même bien dangereux ; il ne laisse pas de devenir quelquefois funeste par la quantité, ou la pernicieuse qualité de la matiere qui en est l'objet, qui peut être arrêtée dans les premieres voies, ou passer en partie dans la masse du sang : il est même surprenant que les maladies qui semblent devoir en résulter, ne soient pas plus fréquentes : leur passion qui peut se satisfaire par le tact, ou par l'odorat, n'est pas à beaucoup près si à craindre, quoiqu'elle soit pres-

PICA ET MALACIA.

que toujours suivie des pâles couleurs. Les garçons ne sont pas exempts de ces fantaisies ; on en voit qui déchirent leurs livres & leurs cahiers pour avoir le plaisir d'en rouler les morceaux entre leurs doigts ; il y en a même qui les mangent, ainsi que plusieurs autres choses absurdes, & qui en sont très-incommodés : l'usage des gants, qu'on ne leur permet de quitter qu'à table, peut guérir les uns & les autres de cette passion ; car le meilleur remede qu'on puisse lui opposer, est d'éloigner avec le plus grand soin toutes les occasions de la satisfaire. Mais lorsqu'on craint pour l'un & l'autre sexe, que les premiers voies ne soient farcies de ces matieres absurdes, ou qu'il n'en soit passé avec le chyle une quantité dans le sang, on doit en venir à des secours plus efficaces ; tels sont pour le premier cas, les *délayans*, les *purgatifs* & les *émétiques* ; & pour le second, les *apéritifs*, les *diurétiques* & les *emménagogues* : on fortifie ensuite l'estomac par les remedes les plus propres à remplir cette vue ; tels sont la *menthe* & la *mélisse* ; l'*écorce d'orange* & de *citron* ; le *sirop de coing* & de *limon* ; l'*extrait de genievre* & la *thériaque*, &c. mais tous ces remedes ne conviennent qu'aux filles ; il n'en faut point ou très-peu, aux femmes grosses qui sont délivrées de cet appétit déréglé vers le quatrieme mois de leur grossesse, ou au plus tard à leur accouchement.

CHLOROSIS, SEU FEBRIS ALBA VIRGINUM.

C'est une espece de *cachexie* particuliere aux filles nubiles & aux femmes veuves, qu'on connoît sous le nom de *pâles couleurs* : les filles, avant l'âge de puberté, y sont aussi sujettes, mais plus rarement. Cette cachexie se manifeste par la pâleur de la peau, très-remarquable au visage, qui en devient quelque-

fois verdâtre, par la lassitude & la pesanteur de tout le corps, par la bouffissure qui occupe les paupieres & les autres parties de la face, comme les pieds, &c. par des douleurs à la tête, & des inquiétudes aux jambes; par la difficulté de respirer au moindre mouvement; par des palpitations du cœur, des anxiétés & des défaillances; par une fiévre lente erratique, plus sensible la nuit que le jour; par le gonflement des hypocondres, l'élévation du ventre, &c. les malléoles, dans ces circonstances, s'enflent; mais cette enflure est plus sensible le matin que le soir, & ne reçoit point l'impression des doigts, au contraire de l'œdeme. Celles qui sont dans cet état, ont souvent un appétit déréglé, des envies de vomir, un penchant au sommeil & à la tristesse; leurs régles sont ordinairement supprimées; si elles coulent quelquefois, on a sujet de craindre que la maladie ne soit entretenue par l'obstruction des viscéres du bas-ventre. Les pâles couleurs peuvent durer long-tems; mais elles sont peu dangereuses: le retour des régles les dissipe ordinairement; cependant si on les néglige, elles peuvent jetter dans la vraie cachexie, dans l'hydropisie, la fiévre lente, &c.

CHLOROSIS SEU FEBRIS ALBA VIRGINUM.

Le traitement que demande cette maladie, differe peu de celui qui convient à la cachexie: la *saignée* du pied, l'*émétique* & les *purgatifs* réitérés sont des remedes dont tout le monde connoît la nécessité; on vient ensuite aux *hépatiques* & aux *amers*, aux *apéritifs* & aux *emménagogues*, aux *toniques* & aux *anti-hystériques*: les préparations du *tartre* & du *mars* sont les remedes dont on use ici le plus familiérement: les *absorbans* & les *sudorifiques* y sont encore souvent employés, ainsi que les *eaux minérales*, tant acidules & ferrugineuses, que thermales; telles sont celles de Vals, de Passy, de For-

ges, de Vichy, de Plombieres, de Cransac, &c. *Barbeirac* regardoit les bains comme très-efficaces dans cette maladie ; mais la plûpart des praticiens se contentent de faire tenir pendant quelque tems les jambes dans l'eau chaude, ou de les échauffer par des frictions : on éprouve enfin tous les jours que le mariage est le plus sûr & le plus prompt remede qui puisse opérer la guérison.

MORBI A MENSIBUS.

On sçait que cette évacuation périodique, qui dure quelques jours, c'est-à-dire, de trois à huit, & qui revient avant la fin du mois, commence aux environs de quatorze ans, pour ne finir que vers quarante-cinq ou cinquante ans ; si elle vient plutôt, elle se termine de même : on fait monter la quantité de sang qu'on perd chaque fois, à celle de cinq à dix onces ; mais il est très-difficile de l'évaluer au juste. Quoique ce flux lunaire soit naturel au sexe, on ne laisse pas de voir bien des femmes robustes & laborieuses, des danseuses, &c. qui n'y sont point soumises, quoique jouissant d'une bonne santé, & très-propres à concevoir. On conçoit aisément que tous les dérangemens qui arrivent à cette perte de sang naturelle, si l'on en excepte ceux qui viennent de la grossesse, sont autant de maladies qui peuvent avoir des suites fâcheuses.

La *suppression* est celle qu'on rencontre le plus souvent ; elle est dans la plûpart accompagnée des pâles couleurs ; de la bouffissure, plus remarquable aux jambes & au visage ; d'une douleur & pesanteur aux lombes, du mal à la tête, de l'insomnie, de la respiration gênée, des palpitations, de la cardialgie & des défaillances, des flatuosités, du gonflement de l'estomac, de la colique, &c. On a dans cet état le pouls fébrile, ou des alternatives de froid

& de chaud ; on perd l'appétit, ou on l'a dépravé ; les malades sont, de plus, sujettes aux nausées & au vomissement ; elles sont tristes & stériles ; il leur survient quelquefois des hémorragies du nez, l'hémopthisie, le vomissement & le pissement de sang, ou autres pertes, plus allarmantes que dangereuses ; l'angine, l'ophthalmie, des érésipeles, & autres éruptions à la peau. Le ventre, dans cet état, s'éleve quelquefois au point qu'il fait naître des doutes sur la grossesse ; cette méprise est cependant de grande conséquence, parce qu'elle peut flétrir la réputation des filles très-sages, ou laisser les femmes dans une sécurité qui leur devient quelquefois funeste : cette tumeur du ventre, qu'on doit plutôt rapporter à la rétention des règles, qu'à leur suppression, se termine souvent par une hémorragie que l'on a pris plusieurs fois pour une fausse couche. Quelques femmes, dont l'âge a terminé le cours ordinaire des régles, ne laissent pas d'être exposées à bien des accidens qui dépendent de la suppression. Ils sont plus graves, lorsque l'écoulement actuel des régles a été subitement arrêté par quelqu'accident : il naît de cette cause des fiévres continues, inflammatoires & intermittentes d'un mauvais caractere, des céphalalgies violentes, des vertiges, l'épilepsie, l'affection hystérique, des tremblemens, des suffocations, des douleurs vagues par tout le corps, plus vives aux articulations ; la cachexie, l'hydropisie, &c. La suppression, de quelque maniere qu'elle arrive, qui reconnoît un vice local dans les organes de la génération, est la plus rebelle & la plus fâcheuse.

MORBI A MENSIBUS.

Les dissections anatomiques ont découvert, outre l'hymen & les autres vices de conformation ; des ulceres, des excroissances polypeuses, l'hydropisie & la gangrene à la matrice ; des engorgemens

MORBI A MENSIBUS.

& autres désordres dans les ovaires; des tumeurs au vagin, s'opposant à l'écoulement des régles, &c. On a encore trouvé des obstructions squirreuses au foie, au mésentere, & bien d'autres désordres, tant dans le bas-ventre que dans la poitrine, qui ont paru tantôt la cause, tantôt le produit de la maladie. La pléthore & l'état contraire, la frayeur, la colere & les autres passions de l'ame, l'immersion des jambes dans l'eau froide, le froid excessif, la saignée du bras pendant l'écoulement des régles, &c. sont les causes les plus ordinaires & les plus évidentes de la suppression.

Le *traitement* qui convient à cette maladie, est connu de tout le monde; mais chacun n'en sçait pas faire une bonne application: on doit s'assurer, avant de s'y engager, si la *suppression* n'est pas l'*effet de la grossesse;* car on y est trompé tous les jours par des filles qui ont intérêt à cacher leur état, & sur la vertu desquelles on n'a quelquefois aucun doute: il faut, lorsque ce soupçon ne peut être éclairci, suspendre les remedes jusqu'au cinquième mois, que les signes de la grossesse sont plus manifestes: la main froide, appliquée alors sur le ventre, peut exciter quelque mouvement sensible du côté de la matrice; sans faire mention des autres signes de la grossesse, qui ne regardent pas cet article. Il n'y a pas de remede plus propre à rappeller les régles, ou à prévenir les désordres qui résultent de leur suppression, que la *saignée du pied;* on peut faire précéder celle du bras, lorsque l'écoulement actuel des régles a été arrêté par quelque accident: on applique encore dans la même vue, des *sangsues* aux vaisseaux hémorrhoïdaux, des ventouses aux cuisses & aux aînes, &c. On peut, lorsqu'il y a pléthore, se borner aux saignées; mais dans les autres cas, il faut avoir recours aux *emménagogues*,

Morbi a mensibus.

aux *apéritifs*, aux *amers*, aux *aromatiques* & aux *fortifians* : la scolopendre, le pissenlit, l'asperges, le petit houx & la garance; la fumeterre & la petite centaurée; le marrube blanc & le romarin; les baies de genievre; l'angélique & l'aristoloche; la myrrhe, le borax, le safran de mars, le tartre martial, l'élixir de propriété, &c. sont les remedes les plus employés : on s'est servi quelquefois de la *sabine*, & même des cantharides; mais ce n'est que dans les cas extrêmes, qu'il est permis d'avoir recours à de pareils remedes, qui demandent toujours beaucoup de circonspection. Les *purgatifs stimulans*, tels que la coloquinte & l'aloës, qui ont produit dans bien des cas les meilleurs effets, doivent être aussi traités avec ménagement : les *antihystériques*, tels que le camphre, le safran, le castoreum, &c. méritent ici une des premieres places : on peut enfin tirer les plus grands avantages de toutes les *eaux minérales*, & sur-tout des ferrugineuses. Les *parfums* appropriés, les *bains* chauds, l'*immersion* des jambes dans l'eau tiéde, les *fomentations*, &c. peuvent être encore de quelque utilité, sur-tout si la frayeur, le froid subit, ou quelqu'autre accident ont interrompu le cours actuel des régles. Il faut remarquer que le tems le plus favorable aux remedes que nous venons de proposer, est celui de l'éruption ordinaire des menstrues, sur-tout si les malades ressentent alors les mêmes avant-coureurs qu'elles ont éprouvés en d'autres tems, comme la douleur gravative des lombes, la colique, la chaleur fébrile, &c.

Les *menstrues* prennent quelquefois une *route extraordinaire* (*menses devii*,) comme celle du nez, des yeux & des oreilles; de la bouche, tant par les organes de la salive, que par les gencives ou les alvéoles; du poumon, de l'estomac, des reins,

de la vessie, de l'anus, des plaies, &c. On les a vues encore sortir du sommet de la tête, des joues, des mammelles, du nombril, des aînes, des mains, des pieds, &c. on tâche alors de les détourner, tant par les *saignées du pied*, que par l'application des *ventouses* aux aînes & aux extrémités inférieures; par les *demi-bains* chauds, par les *parfums* appropriés, par la *vapeur* de l'eau chaude, ou d'une décoction émolliente, &c.

MORBI A MENSIBUS.

L'*éruption des régles* par les voies ordinaires, est quelquefois *très-laborieuse*, (*mensium difficultas*) c'est-à-dire, qu'elle est précédée par des especes de coliques très-vives, & autres douleurs, tant du ventre que des lombes; par la fiévre, par la céphalalgie, l'oppression, &c. L'expérience apprend tous les jours que les filles ou les femmes qui sont dans l'habitude d'éprouver ces difficultés, sont menacées de suppression. On remédie aux *douleurs* présentes par les *adoucissans*, les *carminatifs* & les *calmans*: l'infusion de la fleur de guimauve & de graine de lin, l'eau de poulet, le petit lait, l'huile d'amande douce, &c. sont, dans ces occasions, les remedes les plus employés: on use encore des *clysteres carminatifs* & *térébenthinés*; des *ventouses*, appliquées aux aînes & aux extrémités inferieures; mais on ne se détermine, pour les uns & les autres, que lorsque les accidens sont graves; dans les autres cas, on laisse agir la nature toute seule; mais on doit profiter des intervalles, pour faire passer quelques *emménagogues*, & autres remedes que nous avons proposés contre la suppression.

Le *dérangement des régles* (*fluxus inordinatus*) doit être considéré sous deux points de vue; le premier regarde les intervalles plus ou moins longs; le second est relatif à leur quantité. On voit des filles & des femmes qui ont leurs régles plusieurs

fois dans le mois, d'autres qui les attendent deux ou trois mois; il y en a enfin qui éprouvent ce flux tantôt plutôt, tantôt plus tard, avec beaucoup d'irrégularité. Par rapport à la quantité, on considere la diminution & l'excès; il en est qui ne rendent à chaque période que quelques gouttes de sang; & cet état, comme on le pense bien, approche beaucoup de la suppression: les autres en perdent une quantité qui passe les bornes ordinaires: les femmes qui sont sur le point de perdre leurs régles, sont les plus exposées à ce dernier accident, qui, dans un âge moins avancé, rend sujet aux fausses couches: il peut jetter encore par sa durée, dans la fiévre lente, le marasme & l'hydropisie. Il faut remarquer à ce sujet, qu'on prend quelquefois une sorte de *sang hémorrhoïdal* qui vient du vagin, pour le menstruel; il sort des veines variqueuses qu'on découvre souvent à l'entrée de ce canal, semblables à celles qu'on observe au bord de l'anus, & coule ordinairement goutte à goutte, plus abondamment que dans les véritables régles; mais ce flux n'est pas soumis aux mêmes périodes: il est encore accompagné de douleurs externes, qu'on n'éprouve pas dans le menstruel; ce qui doit servir à les distinguer.

MORBI A MENSIBUS.

La *diminution des régles*, soit que les intervalles soient plus longs, soit que l'écoulement reste au-dessous de la quantité ordinaire, demande les *remedes* que nous avons proposés *contre la suppression*, dont celle-ci est le premier dégré: *leur trop grande abondance*, tant par la durée de l'écoulement, que par le flux excessif, doit être traitée par les remedes qui conviennent à l'hémorragie de la matrice, dont nous parlerons bientôt: cependant, lorsque cette grande évacuation n'entraîne aucune incommodité, on doit bien se garder de travailler à l'arrêter par

MORBI A MENSIBUS.

des *astringens*; mais si elle est suivie d'épuisement, de défaillances, de la fiévre lente & de la consomption, de la cachexie, de l'enflure des jambes, &c. on peut y avoir recours, après avoir fait précéder d'autres remedes moins efficaces, mais qui ne sont pas si dangereux; tels sont les *saignées* dans l'intervalle des régles, les *tempérans* & les *adoucissans*, comme le lait, les crêmes, les émulsions, les nîtreux, les absorbans, &c. Si l'on est forcé d'en venir aux *styptiques*, ce doit être avec le plus grand ménagement, & plutôt dans la vue de modérer l'écoulement, que de l'arrêter, dans la crainte d'exposer les malades à de plus grands accidens. Je ne crois pas qu'on puisse faire beaucoup de fond sur les *parfums* avec l'encens, le succin, le mastic, & autres plus connus des auteurs que des praticiens : tout le monde sçait enfin que les filles & les femmes qui perdent beaucoup de sang par la matrice, doivent garder, autant qu'il est possible, une situation horizontale, & éviter avec le plus grand soin tout ce qui peut troubler le repos du corps & de l'esprit.

L'*hémorragie de la matrice*, que presque tous les auteurs confondent avec le flux excessif des menstrues, doit être considérée à part : nous ne parlons pas ici de cette perte qui est inséparable de l'accouchement & de l'avortement, mais de celle qui reconnoît une autre cause, & qui est par conséquent plus redoutable. L'hémorragie est ordinairement plus violente, & entraîne plus de caillots que le flux excessif des menstrues; elle n'est d'ailleurs soumise à aucune période : cependant il arrive quelquefois que ces deux maladies approchent si fort l'une de l'autre, qu'il est bien difficile de trouver le point de partage; le flux excessif peut être même plus abondant que l'hémorragie, sur-tout lorsque cette derniere est habituelle. Les douleurs assez vives au

dos & aux lombes, la pâleur du visage, la tension des hypocondres, le frissonnement, &c. annoncent souvent l'hémorragie : les phlegmatiques, les cachectiques & les scorbutiques y sont les plus sujettes : la colere, l'excès du vin, des liqueurs & du caffé, les efforts violens & les chutes en sont les causes les plus fréquentes : la rétention des régles, qui éleve le ventre, y donne quelquefois lieu, & l'on a remarqué que les jeunes femmes concevoient communément après une hémorragie de cette nature. Tout le monde sçait que les pertes de sang excessives sont souvent funestes, sur-tout aux femmes âgées, qui sont alors menacées d'ulcere, ou de cancer à la matrice, de l'hydropisie, du marasme, &c. les fortes se terminent par la syncope, par les convulsions & la mort : celles qui arrivent dans les cinq ou six premiers mois de la grossesse, menaçent de l'avortement ; au-delà de ce terme, elles annoncent l'accouchement, ou, pour mieux dire, l'hémorragie dans l'un & autre cas ne se termine gueres que par l'expulsion du faux germe, ou du fétus ; mais on ne doit pas toujours se presser de délivrer une femme qui est dans cet état, parce qu'il arrive quelquefois, comme nous l'avons dit, que cette hémorragie ne vient que des vaisseaux variqueux du vagin, & qu'elle se termine naturellement : d'ailleurs la main de l'accoucheur n'est d'aucun secours dans les trois ou quatre premiers mois de la grossesse, comme aussi lorsqu'un faux germe donne lieu à l'hémorragie.

MORBI A MENSIBUS.

Le traitement qui convient aux pertes de sang, dont nous parlons, differe peu de celui qui regarde les autres hémorragies : dans le *paroxisme*, on *saigne du bras* ; on croit avoir reconnu par l'expérience qu'il étoit bon alors de ne laisser couler le sang que par reprises. La grande consoude, la pimprenelle,

Morbi a mensibus.

les sucs de plantain & d'ortie, la teinture de roses, le corail, le cachou, l'alun, le sang de dragon, la poudre d'Helvetius, l'essence de Rabel, &c. sont les *absorbans*, les *astringens* & les *styptiques* qui sont les plus en usage; mais il faut les donner avec sagesse, sur-tout les derniers qui doivent être réservés pour les cas pressans : on a employé quelquefois avec succès l'*ipecacuanha* & le *simarouba*, & ces remedes sont beaucoup moins à craindre; avantage qui doit leur mériter la préférence. Les *remedes externes* peuvent être encore ici utiles; on enveloppe les mains de *linges mouillés*; on applique aux reins des serviettes trempées dans le *vinaigre*, & des *ventouses* sous le sein; on fait des *ligatures* aux extrémités; on use enfin, comme nous l'avons dit, de tous les secours qui conviennent aux autres hémorragies; mais ils demandent dans celle-ci beaucoup de circonspection.

Lorsqu'après le paroxisme, on a lieu de craindre le *retour*, il faut tâcher de le prévenir par les *saignées*, par les *tempérans*, les *rafraîchissans* & les *adoucissans*; tels sont les boissons nitreuses, la limonade, les bouillons d'écrevisse, le petit lait, les eaux de Passy, de Forges, de Spa, de Bareges, de Bonnes, d'Aix-la-Chapelle, &c. sans parler des crêmes & du lait, qui sont les alimens les plus convenables : on use encore des martiaux, & principalement du *safran de mars de Sthal*, & de quelques autres astringens; on emploie enfin dans quelques cas les *vulnéraires*, les *diaphorétiques* & les *calmans*. Nous avons déja dit qu'il falloit dans les pertes de sang garder le plus grand régime, & beaucoup de repos, tant du corps que de l'esprit.

STERILITAS.

La pléthore, l'embonpoint excessif, la suppres-

ſion des régles, les fleurs blanches, la cachexie, le ſcorbut & la vérole ſont les cauſes les plus ordinaires de la *ſtérilité*. Le libertinage, la crapule, l'excès du vin, des liqueurs & du caffé, &c. y donnent encore lieu : il eſt évident qu'on peut dans tous ces cas la faire ceſſer, tant par des remedes appropriés, qu'en portant les femmes à réformer leur conduite. Il eſt plus difficile de remédier aux vices de conformation, & au mauvais état des organes ; tels ſont la groſſeur démeſurée du clitoris & des nymphes, l'étranglement du vagin par des cicatrices qui ſont les ſuites des accouchemens laborieux, de la petite vérole, des maladies vénériennes, de la brûlure, &c. l'hymen trop épais, ou qui manque d'ouverture pour l'écoulement des régles, dont la rétention excite la tumeur du ventre, & des grandes douleurs ; le deſſéchement, ou le relâchement du vagin ; les excroiſſances & autres tumeurs qui en occupent l'entrée, &c. on regarde enfin comme incurable, celle qui dépend du deſſéchement de la matrice, qui rend quelquefois ſon corps cartilagineux, & ſon entrée preſqu'oſſifiée ; de ſon engorgement ſquirreux ; des tumeurs & excroiſſances qui en occupent la cavité ; de l'obſtruction ou de la clôture des trompes ; des tumeurs & de l'hydropiſie des ovaires ; comme de pluſieurs autres déſordres, tant des organes, que des parties des environs, que l'ouverture des cadavres a ſi ſouvent manifeſté.

STERILITAS.

On peut remédier à la ſtérilité, comme nous l'avons dit, en attaquant les différentes cauſes dont elle peut dépendre ; mais elles ne ſont pas toujours évidentes, ou elles ſont ſi légeres, que le moindre changement dans la diſpoſition du ſang & des humeurs peut en éloigner les effets. On uſe dans ces cas des *tempérans*, des *apéritifs*, des *emménago-*

gues & des *fortifians ;* tels sont les bouillons rafraîchissans les plus simples, & les bains ; le tartre & les martiaux ; la véronique, la menthe, la mélisse, le fenouil, &c. mais rien n'est au-dessus des *eaux minérales*, tant acidules & ferrugineuses, que thermales ; parmi ces dernieres, celles de Bourbon-Lancy & d'Aix-la-Chapelle paroissent avoir été les plus éprouvées. On juge bien qu'il n'est pas permis de donner indifféremment tous ces remedes, & que les circonstances de la maladie doivent en régler le choix.

MORBI PRÆGNANTIUM.

Quoique la *grossesse* soit un état naturel, elle donne lieu à beaucoup d'infirmités & de maladies, qu'il seroit dangereux de rapporter à toute autre cause ; de sorte qu'il est aussi important, qu'il est quelquefois difficile de ne point se tromper sur l'état de la matrice : on sçait assez qu'il n'est pas aisé d'éviter les piéges que nous tendent tous les jours les filles de mauvaise vie, pour nous persuader que la grosseur de leur ventre est une suite de la suppression de leurs régles, ou un effet de toute autre maladie, tant dans la vue de cacher leur état, que dans celle d'obtenir des saignées du pied, des émétiques, des emménagogues, & autres remedes qu'elles croient abortifs : on se trouve quelquefois dans le même embarras auprès des femmes mariées qui n'ont rien à dissimuler, & qui sont elles-mêmes dans la plus grande incertitude de leur état, tant les *signes de la grossesse* sont équivoques : cependant on peut tirer beaucoup de lumieres du concours des principaux ; tels sont la semence retenue, & un certain frissonnement ou tressaillement agréable qu'elles éprouvent dans l'instant de la conception ; la suppression des régles, le dégoût, ou l'appétit

petit dépravé ; les nausées ou le vomissement, la cardialgie & les défaillances ; la douleur aux lombes & aux aînes ; les mammelles enflées & même douloureuses ; la couleur livide du mammelon & le lait ; l'orifice de la matrice fermé ; & enfin la grosseur du ventre manifeste vers le quatrieme mois ; qu'on peut distinguer des autres tumeurs, tant par sa saillie vers l'ombilic & la ligne blanche, où il forme une espece de pointe ; que par le mouvement de l'enfant, qui devient sensible à-peu-près vers le même tems : il faut ajoûter l'âge convenable, qui ne s'étend gueres au-delà de quarante ans ; quoiqu'on ait des exemples de grossesse à cinquante, soixante, & même soixante-dix ans. La grossesse des *jumeaux* ne peut se distinguer de l'ordinaire, que par le volume du ventre ; mais il ne faut pas la confondre avec la *superfétation*, qui suppose des enfans de différens âges, & dont la mere n'accouche pas en même tems ; ce cas est beaucoup plus rare ; quelques-uns l'ont même regardé comme douteux ; cependant on ne manque pas d'observations à ce sujet : elles nous apprennent que les femmes avortent communément du fétus nouvellement conçu, en retenant le premier, dont elles accouchent au terme ordinaire. On observe encore dans quelques femmes grosses de l'aversion pour le coït, & une paresse qu'elles n'éprouvent pas dans les autres tems : il arrive à plusieurs que leurs régles coulent pendant les premiers mois, mais en plus petite quantité ; quelques-unes même ne cessent de les avoir pendant toute la grossesse ; les unes & les autres sont sujettes aux fausses couches.

MORBI PRÆGNANTIUM.

Tout le monde sçait quels sont les ménagemens que demande la *grossesse* ; que la *saignée* vers le troisieme, le septieme & le neuvieme mois, est utile à la plûpart des femmes qui sont dans cet état ;

MORBI PRÆGNANTIUM.

il faut cependant, dans leurs maladies aigues, épargner leur sang, & se relâcher même un peu sur la diéte ; on en sent assez la raison : on doit éviter de les purger, autant qu'il est possible, pendant les trois ou quatre premiers mois de leur grossesse, ainsi que vers la fin de leur terme ; c'étoit la méthode d'*Hippocrate* & des anciens, que quelques modernes croient pouvoir se dispenser de suivre. On n'ignore point encore que les femmes grosses sont exposées à beaucoup d'accidens relatifs à leur état ; tels sont l'appétit dépravé, les nausées & le vomissement ; la colique, la diarrhée & les sueurs ; les défaillances & les convulsions hystériques ; le mal aux dents, la toux & les palpitations ; l'ischurie, les hémorrhoïdes, les varices, les gerçures du ventre, l'enflure des jambes, les pertes de sang, l'avortement, l'accouchement laborieux, &c. Nous avons dit que l'*appétit dépravé* ne duroit pas au-delà des quatre ou cinq premiers mois, & qu'il demandoit rarement des remedes : il en est de même des nausées & du *vomissement*, qui ne subsistent gueres après ce terme ; cependant on est quelquefois obligé de modérer ce dernier par la *saignée*, les *absorbans*, la *rhubarbe* & les *laxatifs* ; par le sirop d'absinthe, l'eau de fleur d'orange, le diascordium, le suc de limon avec le sel d'absinthe, & autres *stomachiques*, tant internes qu'externes : le vomissement au reste n'est point à craindre pendant les premiers mois ; mais il peut ébranler la matrice, & donner lieu à une fausse couche, dans les autres tems de la grossesse. On appaise la *colique* avec l'eau de cannelle & celle de fleur d'orange, avec l'esprit de sel ammoniac & autres *carminatifs* & *calmans*. La *diarrhée*, très-dangereuse vers les derniers mois, demande des *stomachiques* & des *absorbans*, & souvent des *purgatifs*.

Les *sueurs modérées* sont utiles aux femmes grosses; mais les *excessives* peuvent avoir des suites fâcheuses; on tâche d'y remédier par des *tempérans.* Les *syncopes* ne sont pas beaucoup à craindre; mais les *convulsions* sont toujours redoutables: on traite les unes & les autres avec les remedes dont on use dans un autre tems; mais les dernieres demandent quelquefois qu'on accouche la femme au plutôt. On appaise le *mal aux dents* avec l'emplâtre de *tacamahaca*, & autres remedes appropriés. La *toux*, la *difficulté de respirer* & les *palpitations* demandent ordinairement la *saignée*; elle est encore convenable à la *douleur des reins* & des *mammelles.* On peut remédier à l'*ischurie vésicale*, qui n'a lieu que dans les derniers tems, en donnant à la malade une situation qui garantisse l'urethre de la pression & du poids de la matrice: ce seul moyen réussit ordinairement, & dispense d'avoir recours au *cataplasme de pariétaire*, à l'*algalie*, &c. L'*incontinence d'urine* est beaucoup plus rebelle; mais on en a bien moins à craindre. On traite les *gerçures* de la peau du ventre avec le beurre, l'huile d'œuf, ou quelque *pommade adoucissante*, à laquelle on peut ajoûter la ceruse, le sucre de Saturne, ou tout autre *dessicatif.* Quoiqu'on soit assuré que l'*enflure œdémateuse des jambes* se dissipe par l'accouchement; on ne laisse pas, lorsqu'elle est excessive, d'y employer des *fomentations aromatiques*, l'*eau de chaux*, la *lessive de sarment*, &c. qu'on anime avec l'eau-de-vie, l'esprit de vin camphré, ou l'eau de la reine d'Hongrie; mais lorsque l'enflure s'étend sur les lombes, & qu'elle gagne les parties supérieures, on doit craindre l'hydropisie de la matrice, ou l'ascite qui sont quelquefois compliquées avec la grossesse. On fomente les *hémorrhoïdes* avec la décoction de *bouillon blanc*, de *fleur de sureau*, de

MORBI PRÆGNANTIUM.

graine de lin, de *tête de pavot*, &c. Les *varices* demandent leur traitement ordinaire, si l'on ne veut attendre qu'elles disparoissent par l'accouchement.

MORBI PRÆGNANTIUM.

Nous avons parlé, dans le dernier article, de l'*hémorragie de la matrice*, qu'on attaque toujours en vain, si le placenta est détaché; nous avons dit qu'elle annonçoit communément l'*avortement* dans le courant de la grossesse, ou l'*accouchement*, lorsque la femme approchoit de son terme: qu'elle étoit cependant quelquefois indépendante; que les *saignées* étoient alors utiles; qu'on a vu dans ce cas de très-bons effets de l'*ipecacuanha*, &c. On sçait que celle qui précede l'*avortement* arrive dans tous les tems; mais le plus souvent à la fin du troisieme mois: cet *accident* est communément annoncé par beaucoup de douleur à la tête; par de légers frissonnemens; par l'affaissement du sein & de la partie supérieure du ventre; par la douleur gravative des lombes & des hanches; par des envies fréquentes d'uriner, &c. L'hémorragie enfin, les défaillances, les syncopes, la fiévre, le délire, l'assoupissement & les convulsions sont les symptomes les plus formidables qui accompagnent l'*avortement*. Nous avons déja fait remarquer qu'on prenoit quelquefois l'effet de la rétention des régles, tant des filles que des femmes, pour des marques de grossesse, & l'hémorragie qui la termine pour l'avortement; mais ceux qui sont instruits & attentifs ne s'y laissent pas tromper. La *fausse-couche* doit être regardée comme une maladie grave, sur-tout dans une premiere grossesse & dans les derniers mois: elle est presque toujours mortelle, lorsqu'elle arrive dans le cours d'une grande maladie.

La vie molle & oisive, les pertes de sang, le vomissement & le cours de ventre, les purgatifs

drastiques, le ténesme, la constipation & le calcul; la danse, ou tout autre exercice immodéré; les efforts, les coups & les chutes, les passions vives, les odeurs désagréables; l'abus du caffé, du vin & des liqueurs fortes; les envies non satisfaites; les remedes abortifs, &c. sont les causes les plus ordinaires de l'*avortement* : on peut le prévenir par les *saignées*, qu'on place sur-tout vers le tems des régles, en gardant un grand repos & même le lit; en s'abstenant du coït, &c. On donne encore dans la même vue la tisane de *riz*, de *grande consoude*, le *suc d'ortie* & autres *remedes*, que nous avons indiqués contre le flux excessif des menstrues: les *eaux ferrugineuses* sont aussi employées au même usage, sur-tout lorsqu'on connoît une disposition habituelle : les *astringens*, tant internes qu'externes, pendant l'hémorragie sont *superflus*, parce que l'expérience apprend tous les jours, qu'elle ne peut cesser, que lorsque la matrice sera délivrée du fétus, du placenta & des caillots; ce qui est le pur ouvrage de la nature qu'on doit laisser agir, à moins qu'une hémorragie formidable & les convulsions ne menacent d'une mort prochaine: on peut alors avoir recours à l'*accoucheur*, si l'âge du fétus lui permet d'opérer.

MORBI PRÆGNANTIUM.

Le terme de l'*accouchement* est, comme tout le monde le sçait, à la fin du neuvieme mois; cependant il est quelquefois *prématuré*, c'est-à-dire, qu'il arrive au huitieme, au septieme, & quelquefois même au cinquieme mois, comme plusieurs observations semblent l'assurer: ou *tardif*, comme au dixieme, au douzieme, & même au seizieme mois; ce dont il est très-important d'être prévenu. Il est encore bon de sçavoir qu'on peut porter un enfant mort pendant très-long-tems; nous avons l'histoire des grossesses de vingt-cinq, trente & quarante

MORBI PRÆGNANTIUM.

ans; mais elles ſont preſque toujours ventrales; c'eſt-à-dire, que l'enfant n'occupe point alors la cavité de la matrice. Les diſſections anatomiques nous ont appris qu'il étoit quelquefois logé dans les trompes, ou les ovaires : on l'a rencontré encore ſouvent dans la capacité du bas-ventre; le placenta s'attachant à toutes les parties que le hazard lui offre : nous avons dit que le fétus mort pouvoit s'y conſerver long-tems; mais ſi ſes enveloppes ſe corrompent, elles alterent les parties voiſines, d'où il réſulte des phlogoſes & des abſcès qui s'ouvrent quelquefois dans le canal inteſtinal; ou percent le nombril & les autres parties du bas-ventre : le pus dans tous ces cas entraîne le fétus par morceau. Le déchirement de la matrice peut donner lieu à la chute du fétus dans le ventre, mais ce cas eſt aſſez rare.

L'*accouchement*, quoiqu'au tems réglé par la nature, expoſe encore quelquefois les femmes aux plus grands périls; le défaut de flexibilité des parties qui doivent donner paſſage à l'enfant; ſa foibleſſe, ou celle de la mere ſont autant d'obſtacles qu'il n'eſt pas aiſé de ſurmonter : les *emménagogues*, tels que l'ariſtoloche & le borax peuvent être de quelque ſecours, ainſi que les *fortifians*, comme le vin, l'eau impériale & autres liqueurs ſpiritueuſes, &c. On uſe encore pour les *accouchemens difficiles* du caſtoreum & autres *anti-hyſtériques*. Si l'on eſt obligé d'avoir recours quelquefois aux *narcotiques*, ce ne doit être qu'avec beaucoup de prudence. Les *lavemens* émolliens & carminatifs peuvent être auſſi d'une grande utilité : on eſtime enfin la poudre des feuilles du *laurier* pétrie avec l'huile & appliquée ſur le nombril; pour ne pas parler de pluſieurs autres *topiques* qui ne ſont gueres connus que du peuple. Il arrive quelquefois que tous les

secours que nous venons de proposer sont inutiles, tant par la mauvaise conformation des os du bassin, ou par des tumeurs & des callosités du vagin & de la matrice ; que par les grossesses ventrales, ou la chute de l'enfant dans la capacité, ensuite du déchirement de la matrice ; par la hernie de ce viscere, &c. On juge bien que tous ces cas ne sont pas susceptibles de remedes, ou en demandent d'une autre nature.

MORBI PRÆGNANTIUM.

Si l'on a beaucoup à craindre de la foiblesse de l'enfant ; on doit encore plus redouter sa mort : on peut la présumer par la cessation du mouvement que la mere sentoit auparavant à la matrice, par le poids qu'elle éprouve à la région de ce viscere, avec un sentiment de froideur ; par le ténesme & la dysurie ; par le frissonnement & les convulsions ; & enfin par l'écoulement des liqueurs fétides. La nature procure ordinairement la sortie de l'*enfant mort*, & il est même quelquefois dangereux de la solliciter : lorsque le fétus sans vie est enfermé dans ses enveloppes, on n'a rien à craindre de la pourriture, & la matrice le retient ; mais si les membranes se corrompent, elles se déchirent bientôt ; les eaux s'écoulent, & tout s'en suit. Lorsque l'*enfant mort* ne peut être expulsé par les forces naturelles, ni être tiré par les secours ordinaires ; on n'a de ressource pour sauver la mere, que dans l'*opération césarienne* : elle est cependant cruelle & presque toujours mortelle ; mais on ne sçauroit nier qu'elle n'ait eu quelquefois les plus heureux succès ; lorsque tant ceux qui l'ont conseillée, que ceux qui l'ont entreprise, n'ont manqué ni de prudence, ni de lumieres : cette opération est toujours nécessaire, lorsqu'une femme meurt dans les derniers mois de sa grossesse ; & il faut alors ne pas perdre de tems : elle convient encore, lorsque la mere &

l'enfant étant vivans, on n'a rien à attendre ni de la nature ni des secours ordinaires : ce cas étant bien consulté, il n'y a gueres à hésiter, puisqu'il ne se présente d'autre moyen de conserver la vie de l'un & de l'autre ; mais ce n'est gueres que vers le terme de l'accouchement qu'on peut hazarder cette opération. On trouvera sur cette matiere des recherches très-intéressantes dans les deux premiers volumes de l'académie de chirurgie.

MORBI PUERPERARUM.

Le froid, les passions vives, les fautes dans le régime, &c. exposent les *accouchées* à bien des maladies, dont le traitement doit être toujours relatif aux circonstances tirées de l'état du sein & de celui de la matrice : les plus familieres sont les *pertes de sang*, le *cours de ventre*, les *tranchées*, la *rétention de l'arriere-faix*, la *suppression des lochies*, leur *flux excessif*, les *désordres* qui arrivent de la part du *lait*, l'*affection hystérique* & la *fiévre miliaire* ; sans parler de plusieurs autres qui regardent la pratique des accouchemens, matiere entiérement étrangere à cet ouvrage.

Les femmes sanguines, & qui ont négligé de se faire saigner pendant leur grossesse ; celles qui accouchent d'un gros enfant, &c. sont sujettes aux *pertes de sang excessives* qui mettent quelquefois leur vie en danger : la violence qu'on a fait à l'arriere-faix, dont on laisse quelquefois des portions ; les faux germes, les caillots retenus dans la matrice, &c. peuvent y donner lieu. Il n'y a pas de doute qu'on ne doive ici *saigner* du bras, si les forces le permettent : il est nécessaire de placer la malade dans une situation favorable : on évitera de l'échauffer ; on est même quelquefois obligé d'ouvrir les fenêtres de sa chambre, ou de la transporter dans un lieu plus frais ; de lui

appliquer des linges trempés dans l'*oxycrat*, tant aux reins qu'aux autres parties : on lui fait prendre encore le *suc de pourpier*, & autres *remedes* dont nous avons déja fait mention. Mais tous ces moyens sont infructueux, s'il est resté quelque *portion de l'arriere-faix* ou tout autre corps dans la matrice ; on juge bien qu'il n'y a alors rien de plus pressant que d'en faire l'*extraction*.

MORBI PUERPERARUM.

Le *cours de ventre* des accouchées est toujours à craindre, parce qu'il peut donner lieu à la suppression des lochies : on l'attaque par des *lavemens adoucissans*, fait avec le lait & le jaune d'œuf, le bouillon de tripe, & autres de cette nature. C'est avec beaucoup de circonspection qu'on doit donner intérieurement des *hypnoptiques* : si les *saignées* ont été quelquefois utiles, on peut assurer qu'elles ne le sont pas toujours : les remedes propres à fixer le cours de ventre sont encore ici très-suspects, parce qu'ils peuvent produire le même effet sur les vuidanges : cependant lorsque la diarrhée est à un point excessif, & qu'on a lieu de craindre que la malade n'y puisse résister, on ne doit faire aucune difficulté d'employer les plus puissans *stomachiques* & *comprimans*, dont on use dans les autres occasions.

Les *tranchées* que les femmes en couche sentent par intervalle à la région de la matrice, ne durent ordinairement que deux ou trois jours ; il est rare qu'elles aillent jusqu'à huit : on croit communément que celles qui accouchent pour la premiere fois en sont exemptes ; cependant on voit tous les jours le contraire. Les tranchées dont nous parlons, sont quelquefois compliquées avec la colique intestinale, ou toute autre douleur au ventre ; & on ne peut les distinguer qu'avec beaucoup de difficulté : il est important de les calmer, lorsqu'elles

Morbi puerperarum.

sont excessives, parce qu'il peut en résulter la suppression des vuidanges ; mais on est dispensé de ce soin, lorsqu'elles sont modérées, puisqu'on les juge nécessaires à l'expulsion de ce qui peut être resté dans la matrice ; & elles sont alors tout aussi naturelles, que les douleurs de l'accouchement : cependant on croit pouvoir les prévenir, en donnant aux accouchées un mêlange d'*huile d'amande douce* & de *sirop de capillaire*; on use du même remede pour les appaiser, ainsi que du *blanc de baleine*, des *fleurs de camomille*, de *guimauve*, &c. On peut tirer encore quelqu'avantage de la teinture du castoreum, de celle du succin & autres *anti-hystériques* : il est même quelquefois permis de donner des *narcotiques*, tels que le laudanum, le diacode, la teinture anodine & autres. Les accouchées, comme on le sçait, doivent garder une situation favorable à l'écoulement des lochies, & à la sortie de ce qui peut être resté dans la matrice : on leur fait observer pendant les premiers jours une diéte sévere : on applique des linges chauds sur le bas-ventre, & les environs de la matrice : quelques-uns font encore des embrocations chaudes avec l'huile d'amande douce ; mais on ne doit pas faire beaucoup de fond sur ce remede, non plus que sur l'omelette faite avec l'huile de noix, & autres pareilles pratiques de bonnes femmes. Les *lavemens émolliens* & *adoucissans*, auxquels on ajoûte l'huile ou le beurre frais sont ici très-nécessaires, parce qu'on ne peut gueres donner des *purgatifs*, que lorsque le tems des vuidanges sera passé : on ne purge communément les accouchées qu'après six semaines ; mais cet usage me paroît répréhensible, parce qu'on s'expose à rencontrer alors l'approche des régles, qui n'attendent pas toujours le troisieme mois pour reparoître.

La *rétention de l'arriere-faix* cause les plus grands

accidens, comme la fiévre violente, des douleurs très-vives à la matrice, l'hémorragie que rien ne peut arrêter, l'oppreſſion, les défaillances, les convulſions, &c. La fétidité des lochies en marque la pourriture, & ſon ſéjour peut alors ulcérer la matrice; cependant on a vu quelques femmes retenir l'arriere-faix pendant deux ou trois ſemaines, & même pluſieurs mois ſans aucun accident. La nature toute ſeule les délivre communément de ce fardeau; mais ſi cette attente eſt vaine, on peut avoir recours aux mêmes remedes qu'on donne dans la vue de faciliter l'accouchement; tels ſont le *ſafran*, le *caſtoreum*, le *ſuccin*, le *borax*, la *ſabine*, &c. Ces ſecours ſont même ſouvent inutiles, & l'on ne doit pas alors héſiter d'employer au plutôt la *main de l'accoucheur*, avant que l'orifice de la matrice ſe retréciſſe: cette faute qu'on fait tous les jours peut avoir des ſuites très-fâcheuſes: lorſqu'il y a enfin des ſignes de putréfaction, on fait des *injections déterſives*, préparées avec l'orge mondé, les roſes rouges, les ſommités d'hypericum, le miel, la petite abſynthe, le ſcordium, &c. & c'eſt par la bonne adminiſtration de ces remedes, qu'on peut prévenir l'ulcere dont les accouchées ſont alors menacées.

MORBI PUERPERARUM.

Les *lochies* coulent ordinairement, comme on le ſçait, pendant huit ou quinze jours: il arrive pourtant quelquefois qu'elles ſe terminent dans deux ou trois jours, ſans qu'il ſurvienne le moindre accident, ou qu'elles vont juſqu'à vingt, trente & même quarante jours: leur quantité eſt auſſi indéterminée, que leur durée eſt incertaine: on a vu des accouchées qui n'en rendoient point; cela arrive ſur-tout à celles qui n'ont jamais été réglées; & d'autres qui les ont ſi abondantes, qu'on ne manqueroit pas de s'en alarmer, ſi l'on n'étoit d'ailleurs raſſuré par le bon état des malades. Cet écoulement eſt extrêmement chargé

MORBI PUERPERARUM.

de sang pendant un ou deux jours ; il s'éclaircit ensuite & prend l'aspect d'une sérosité teinte, qui blanchit insensiblement, & s'épaissit en maniere de lait trouble, en diminuant à proportion. La *suppression des lochies* est la source des plus grands accidens ; tels sont la tension & l'élévation du ventre, l'inflammation du sein ; des douleurs aux lombes & aux aines, de même qu'à la région de la matrice, où l'on sent des pulsations ; des coliques très-vives, la passion iliaque, les frissons & la fiévre, tantôt inflammatoire, tantôt pourprée, ou miliaire ; des accès hystériques les plus violens, le délire, les convulsions, l'apoplexie, l'oppression, les sueurs froides, la syncope, &c. il se forme encore des dépôts purulens qui deviennent funestes, si le pus ne se pratique une issue en dehors. On doit juger par cet exposé, que c'est de toutes les suppressions la plus formidable ; aussi enleve-t-elle les malades avant le quatorzieme jour. Les autres évacuations, telles que la sueur abondante & la diarrhée, sont souvent la cause de cette suppression, & paroissent quelquefois y suppléer. On sçait que le froid, la colere, la terreur & les autres passions vives, les accès hystériques, les odeurs, les fautes dans le régime, &c. donnent encore lieu à la *suppression des lochies*.

On remédie à ce formidable accident par la *saignée* : celle du pied paroît indispensable, lorsque la fiévre est inflammatoire ; mais je crois qu'on n'en doit user dans les autres cas, qu'avec beaucoup de réserve : les médecins au reste sont très-partagés là-dessus ; les uns proposent plusieurs saignées ; les autres les rejettent toutes : parmi les premiers, il y en a qui veulent qu'on saigne du bras, pendant que plusieurs prétendent que les saignées du pied sont les plus utiles ; mais il n'est pas difficile de s'appercevoir

que leurs opinions sont moins fondées sur la pratique, que sur leurs hypothèses. Les *emménagogues*, tels que la bardane, l'aristoloche, le safran, la zédoaire, le castoreum, le borax & l'élixir de propriété, sont les remedes les plus propres à rétablir les cours des lochies; mais on doit s'en abstenir si la fiévre est aigüe & inflammatoire, & n'user alors que des *adoucissans*, des *tempérans* & *légers apéritifs*; tels sont l'eau de poulet & le petit lait pour boisson; l'huile d'amande douce & le blanc de baleine; le chiendent, la chicorée, l'asperges, la racine de roseau, les nîtreux, &c. On use quelquefois, lorsque la fiévre le permet, du *kermès minéral*, de l'*antimoine diaphorétique*, & autres remedes qui poussent par la transpiration: le *laudanum* & les autres *hypnotiques* y sont souvent employés avec succès, malgré le préjugé de la plûpart des praticiens qui prétendent que les narcotiques sont plus propres à arrêter cet écoulement qu'à le rappeller. Les *lavemens* avec le lait & le sucre, avec le petit lait; les *émolliens* & les *anti-hystériques* sont ici d'un bon secours: on applique encore des *fomentations* & des *cataplasmes* émolliens à la région de la matrice; des *emplâtres* hystériques au nombril, des *ventouses* aux cuisses; on fait des *frictions* aux extrémités inférieures; on *injecte* la matrice avec des décoctions émollientes, &c.

MORBI PUERPERARUM.

Nous avons dit que quelques femmes avoient des *lochies très-abondantes*, sans en recevoir la moindre incommodité; de sorte que ce n'est pas toujours par l'abondance apparente de cette matiere, qu'on doit juger du flux immodéré, mais par les accidens qu'il entraîne à sa suite, comme la tension du ventre, l'obscurcissement de la vue, les défaillances, les convulsions, l'enflure œdémateuse des jambes, &c. Outre la chaleur, le régime & le repos

MORBI PUERPERARUM.

dont on a dans ces circonstances un très-grand besoin, on use encore des *tempérans* & des *adoucissans*, tels que la chicorée, la pimprenelle & la bourrache, les émulsions, les crêmes d'orge, de riz, &c. les *anti-hystériques* & les *calmans* y sont souvent employés avec le plus grand succès : on peut enfin avoir quelquefois recours aux *astringens ;* mais leur administration demande la prudence la plus consommée & la plus éclairée. Il est important d'être averti que le *flux excessif des lochies* est quelquefois entretenu, ainsi que l'hémorragie, par une portion de l'arriere-faix, ou tout autre corps retenu dans la matrice, dont un habile accoucheur peut délivrer sur le champ.

Le *lait* excite vers le troisieme ou quatrieme jour de l'accouchement une *légere fiévre* (*febris lactea*) qui se termine dans deux ou trois jours par une petite moiteur : il est rare qu'elle exige des remedes, lorsque les vuidanges ont leur cours ordinaire ; mais si cet écoulement se dérange, la fiévre peut durer plus long-tems & même dégénérer. Les femmes qui ne se proposent pas de nourrir leur enfant, doivent prévenir l'*abondance du lait*, qui peut causer aux mammelles un *engorgement douloureux*, que les nourrices même, qui ne sont pas assez tettées par leurs enfans, souffrent quelquefois, & qui peut dégénérer en vraie phlogose. Le régime sévere pendant les sept ou huit premiers jours est ici très-nécessaire ; on couvre le sein de *linges chauds*, qu'on change lorsque le lait les mouille ; ce qu'on doit faire avec beaucoup de précaution pour éviter l'action de l'air froid ; car la chaleur dans ce cas est au-dessus de tous les *topiques*, qu'on est dans l'usage d'appliquer ; tels sont le persil, la menthe, l'ache & le cerfeuil ; la farine de feve & de seigle ; le miel, la lie de vin, le beurre frais, fondu dans l'eau-de-vie ; l'emplâtre

diachylum; celui de blanc de baleine, le cérat avec le populeum, &c. Toutes ces applications ne font pas cependant inutiles, & il feroit imprudent de vouloir s'y oppofer; mais on doit faire plus de fond fur les *diurétiques*, qui peuvent entraîner vers les reins la matiere dont on veut délivrer les mammelles: la térébenthine de Chio, avec la poudre des cloportes eft celui dont on ufe le plus familiérement, & dont on voit les meilleurs effets. Plufieurs accouchées font dans l'ufage de faire entrer l'*avoine* dans leur boiffon; il n'y a point de raifon qui puiffe porter à s'oppofer à cette pratique qui eft d'ailleurs affez indifférente. Mais lorfque les *mammelles* engorgées à un certain point, font *très-douloureufes*, on eft forcé quelquefois d'en venir à la *faignée*, & même aux *purgatifs*, fi rien ne s'y oppofe: on eft encore affez fouvent obligé d'avoir recours au tettement d'un enfant, ou à la fuccion de toute autre perfonne: ce parti peut entretenir à la vérité la difpofition à l'engorgement; mais en remédiant aux douleurs préfentes, il donne le tems d'ufer d'autres moyens.

MORBI PUERPERARUM.

Il peut arriver cependant, que malgré toutes ces précautions, ou lorfqu'on les a négligées; il peut arriver, dis-je, que le *lait repompé* imprime au fang & aux humeurs un mauvais caractere, qui devient la fource d'une infinité de maladies, d'autant plus cachées, qu'elles fe ne manifeftent quelquefois que fort tard; on leur donne vulgairement le nom de *lait épanché:* on peut y remédier par les *faignées* & un grand régime; les *laxatifs* réitérés font ici d'un grand fecours, ainfi que les *diurétiques* & les *fudorifiques:* le petit lait, le nître, le fel de duobus, la magnéfie, &c. font les remedes les plus employés & qui méritent de l'être: les *eaux minérales* font encore dans cette occafion d'un grand fecours:

Morbi puerperarum.

nous ne parlons pas des *calmans* dont on peut tirer de grands avantages ; ainsi que de plusieurs autres remedes accessoires, qu'on peut puiser dans la méthode génerale.

Telles sont les maladies dont sont menacées les femmes qui veulent se soustraire aux loix établies par la nature ; mais les *nourrices* n'en sont pas exemptes ; la stagnation du lait les expose quelquefois à l'*inflammation du sein*, qui embrasse toute la mammelle, ou n'en occupe qu'une portion qui devient rouge, dure & très-douloureuse : le froid, les passions vives & les contusions donnent le plus souvent lieu à cet engorgement inflammatoire inséparable de la fiévre, & accompagné souvent de la soif, du mal à la tête, de la difficulté de respirer, &c. L'*inflammation du sein* dans les autres tems se résout avec assez de facilité, lorsqu'on l'attaque dans le commencement ; mais celle qui provient du *lait grumelé*, ainsi qu'on le suppose, ne se termine gueres que par l'*abscès :* on ne sçauroit l'éviter, lorsque la phlogose dure au-delà de quatre ou cinq jours : on a même à redouter une *fistule* très-rebelle, si on y laisse croupir le pus trop long-tems : cet engorgement peut encore devenir squirreux ou carcinomateux ; nous en parlerons dans l'article suivant. Les *saignées* du bras ou du pied sont propres à en empêcher les progrès, ou à favoriser la résolution : on use dans la même vue des *fomentations* avec l'eau-de-vie, avec l'eau de chaux & le sel ammoniac, de la vapeur du vinaigre brûlé ; des *cataplasmes* avec les farines de riz, de froment & de seigle, auxquels on ajoûte le miel ; du mica panis ; de la terre des couteliers pétrie avec l'huile ; du miel pur dont on enduit des feuilles de chou rouge préparées à cet effet ; des feuilles de jusquiame cuites sous la cendre ; des *emplâtres* de diachylum gommé,

gommé, & de blanc de baleine : on applique encore des *sachets* chauds, remplis de sel, de son, de fleur de sureau & de camomille, ou une *vessie* contenant la décoction des mêmes fleurs : on couvre enfin le sein d'une peau d'agneau. Personne n'ignore qu'on doit entretenir la liberté du ventre par des *lavemens adoucissans* & *émolliens*. L'expérience de tous les jours apprend qu'on ne peut gueres se dispenser dans ces occasions de tarir la source du lait, parce qu'il se portera toujours vers la mammelle affectée, tant que l'autre en recevra. On ne doit pas perdre de vue dans ce traitement le cours des vuidanges, qui peut mieux que toute autre chose dégorger le sein. Si l'on ne voit pas enfin des marques sensibles de résolution vers le quatrieme ou le cinquieme jour, il faut s'attendre à la suppuration, & la favoriser par les moyens que nous indiquerons plus bas.

MORBI PUERPERARUM.

Les nourrices sont encore sujettes aux *gerçures des mammelles* : on y remédie par des *topiques adoucissans* & *dessicatifs* ; tels sont le mucilage de semence de coing, l'huile d'œuf seule, ou mêlée avec un peu de celle de myrrhe par défaillance ; le miel rosat, l'album rhasis, le pompholix, l'emplâtre de céruse, &c. On est obligé quelquefois, pour terminer cette maladie, quoique légere, de faire perdre le lait aux nourrices, parce que la succion, comme il est aisé de le concevoir, peut l'entretenir.

La *fiévre miliaire* qui attaque souvent les *accouchées*, paroît en différens tems, mais le plus souvent dans celui de la fiévre de lait dont elle est une complication : elle est peu différente de celle qui vient dans d'autres circonstances, & dont nous avons fait mention dans la premiere partie de cet ouvrage : nous observerons seulement, que la pesanteur de tête, avec tintement d'oreille ; l'oppression,

MORBI PUERPERARUM.

le pouls foible & inégal, &c. sont ici de très-mauvais signes : on redoute encore le cours de ventre qui peut troubler le cours des vuidanges, & déranger l'éruption : le délire, s'il n'est pas mortel, peut dégénérer dans ces circonstances en manie qui dure long-tems, & même toute la vie. Les *tempérans*, tels que la chicorée, la bourrache, le cerfeuil & le cresson y sont fort employés : les *absorbans* ont été quelquefois utiles ; ainsi que le kermès minéral & autres *diaphorétiques* & *cordiaux*, desquels pourtant il faut user avec réserve, parce qu'ils peuvent devenir incendiaires : les *vésicatoires* aux cuisses ou aux jambes, lorsque l'état de la tête & de la poitrine les demande, sont toujours d'une grande efficacité : les *calmans*, qu'on donne quelquefois trop familiérement, peuvent y être employés avec les ménagemens convenables. Les *saignées* sont ici suspectes ; celle du pied qu'on pratique avec tant de hardiesse, m'a toujours paru dangereuse ; & on a observé plus d'une fois, qu'elle avoit donné lieu dans cette circonstance à l'inflammation du bas-ventre : cependant, sans proscrire absolument les saignées, que quelques accidens rendent indispensables ; on peut, ce me semble, avancer que dans le nombre des fiévres de ce caractere ; c'est peut-être celle qui en demande le moins : les *laxatifs* enfin, lorsque les accidens permettent d'en user, ne doivent pas être négligés.

Chacun sçait que l'*affection hystérique* joue toujours un grand rôle dans les maladies des femmes en couche, & qu'il est très-dangereux de rapporter à une autre cause les symptomes, souvent très-alarmans, qui en dépendent : cette faute est pourtant très-commune ; mais ceux qui ont du sçavoir & de l'expérience n'y tombent gueres. On y remédie, en ayant égard aux circonstances, par les remedes

que nous avons proposés dans l'article destiné à cette maladie.

MAMMARUM MORBI.

Outre les désordres qui proviennent du lait, & dont nous avons parlé dans l'article précédent, les *mammelles* sont encore sujettes à bien d'autres *maladies ;* tels sont leur gonflement douloureux, à l'âge de puberté, leur inflammation & leur abscès; le squirre & le cancer. L'*accroissement des mammelles* dans les filles, se fait quelquefois si promptement qu'elles en sont très-incommodées : quelques garçons sont sujets vers le même tems à un pareil accident : les uns & les autres le supportent communément sans s'en plaindre ; & il n'y a gueres que les *douleurs excèssives* qui les y forcent : on tâche de les appaiser par la *chaleur*, le *régime*, les *saignées* & les *laxatifs.*

L'*inflammation du sein* vient rarement de cause interne, si ce n'est aux accouchées ; mais le plus souvent de quelque contusion ; elle est accompagnée de beaucoup de chaleur, de tension & de douleur à la partie, & ordinairement de la fiévre. Il est rare qu'on puisse la terminer par la *résolution :* elle dégénere le plus souvent en *abscès*, & quelquefois en *squirre* & en *cancer*. Son traitement differe peu de celui des autres inflammations, tant pour les *saignées* & les *remedes internes*, que pour les *topiques :* parmi ces derniers, l'*emplâtre de blanc de baleine* est le meilleur résolutif & adoucissant qu'on puisse employer : on y applique aussi le sel mouillé avec l'urine, & enfermé dans un sachet ; les fleurs de sureau, le cataplasme des farines, le mica panis, & autres, tant *résolutifs* que *suppurans*, que nous avons proposés contre l'engorgement inflammatoire, provenant de la stagnation du lait. L'*abscès* qui est le

MAMMARUM MORBI.

produit de l'inflammation, eſt quelquefois ſitué ſi profondément, qu'on a de la peine à en ſentir la fluctuation : on le traite, comme ceux des autres parties, par les *cataplaſmes émolliens* & *ſuppuratifs ;* par l'*emplâtre baſilic ;* par le *divin*, &c. Il faut l'ouvrir avec la *lancette*, plutôt qu'avec le *cauſtique*, & ne pas trop différer, dans la crainte que le ſéjour du pus ne donne lieu à la *fiſtule :* on traite enſuite la plaie, tant ſimple que fiſtuleuſe, ſelon la méthode ordinaire.

Le *ſquirre au ſein* eſt une maladie des plus communes & des plus redoutables, par le penchant qu'elle a à devenir cancéreuſe : ſon indolence & ſa mobilité ne raſſurent point, parce qu'on ne ſçait que trop, que bien des cancers ont commencé de la même maniere : cependant je ne crois pas qu'on puiſſe ſuivre l'opinion de ceux qui ne reconnoiſſent que le cancer dans toutes ces tumeurs ; puiſqu'on rencontre tous les jours des femmes qui portent toute leur vie ſans incommodité, ce qu'on appelle *glande au ſein.* La mélancolie, la ſuppreſſion des régles, & principalement les contuſions y donnent lieu : cette maladie eſt ſur-tout familiere aux femmes de quarante-cinq à cinquante ans. On dit communément qu'il eſt dangereux d'y toucher ; cependant on ne laiſſe pas d'y appliquer des *relâchans* & des *réſolutifs ;* tels ſont l'emplâtre de mucilage & de blanc de baleine ; celui de cigue & de vigo, le diabotanum, &c. Cette pratique peut même être heureuſe, lorſqu'on a fait précéder les *remedes généraux*, ainſi que les *adouciſſans*, les *tempérans*, les *apéritifs* & les *fondans ;* tels ſont le lait & le petit lait ; la chicorée, la bourrache, la patience & le creſſon ; l'ariſtoloche, les cloportes, les fleurs martiales de ſel ammoniac, les préparations mercurielles, &c. Le *ſquirre récent* peut céder, & cede en

effet quelquefois à ce traitement ; mais l'*invétéré* résiste à tout, & ne peut être dompté que par l'*extirpation :* on doit, pour l'un & pour l'autre, éviter les topiques suppuratifs, dont on n'a constamment vu que des effets pernicieux.

MAMMARUM MORBI.

Le *cancer occulte* differe peu du squirre ; on prétend qu'on peut les porter l'un & l'autre pendant long-tems, c'est-à-dire, trente & quarante ans sans incommodité ; mais si l'on irrite le cancer par des topiques, il s'ulcere & devient affreux. On fait mention de plusieurs *cancers ulcérés du sein*, guéris par l'application du chardon bénit, de la racine de symphitum & d'aristoloche ; par le miel détrempé dans l'eau de coquelicot, de plantain & de roses ; par la sabine, les précipités, l'arsenic, le verd-de-gris, le sublimé corrosif, & autres *déterfifs* & *cathérétiques ;* mais si ces remedes en ont procuré quelquefois la guérison, ainsi qu'on l'assure ; on sçait qu'ils ont eu le plus souvent des suites funestes. Cependant le *lait* après les remedes généraux ; le *petit lait*, les *eaux acidules*, les *plantes tempérantes* & *hépatiques*, &c. peuvent en empêcher, ou en retarder les progrès : on croit avoir vu quelquefois de bons effets des *diaphorétiques ;* mais il est certain que le régime rafraîchissant a toujours mieux réussi : il y a encore quelques topiques qu'on peut employer comme palliatifs ; nous en avons fait mention dans l'article général des tumeurs. L'*extirpation* est enfin la seule ressource qui se présente, mais tous les cancers n'en sont pas susceptibles ; & c'est faute d'en sçavoir juger, que cette opération est souvent infructueuse & même meurtriere : elle peut être encore telle, lorsqu'on a négligé de faire précéder les préparatifs convenables ; cependant quelque heureux que puisse être en apparence le succès de l'extirpation, il ne rassure point contre la *récidive*, si l'on ne s'applique à la préve-

nir par un bon régime, par l'usage des légers *purgatifs*, des *tempérans* & des *dépurans* qui, en corrigeant le vice des humeurs, peuvent attaquer le mal dans sa source.

MORBI GENITALIUM.

Nous comprendrons sous ce titre la *fureur utérine*; l'*inflammation*, l'*ulcere*, le *squirre* & le *cancer* de la matrice; la *chute de ce viscere*, & *celle du vagin*; la *fausse grossesse*, par laquelle on doit non-seulement entendre les différentes *moles*, mais encore les collections d'air, d'eau ou de sang, qui donnent lieu à la même méprise; & enfin les *fleurs blanches*. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déja dit de la hernie de la matrice dans l'état de grossesse; nous ne parlerons pas non plus des rhagades, des verrues, des condylomes, &c. qui affectent les parties génitales de l'un & de l'autre sexe, dont nous avons déja fait mention : nous retrancherons encore de cet article ce qui regarde les conformations vicieuses, les tumeurs & autres obstructions du vagin, qui s'opposent tant à l'évacuation des régles, qu'à la copulation; parce que nous les avons fait entrer dans celui de la stérilité.

La *fureur utérine* ne se manifeste pas toujours par les paroles & les actions des filles ou des femmes qui en sont affligées; il y en a, sur-tout parmi les premieres, qui conservent assez de raison & de pudeur, pour se contenir & cacher très-soigneusement leur état; mais elles n'en sont pas moins à plaindre. C'est un effet sans doute de la jeunesse & du tempérament; mais les lectures, les discours & les pensées obscenes, les fréquentations & l'usage des alimens échauffans le développent & le fortifient : cette honteuse maladie attaque principale-

ment les filles vers le tems de la puberté ; mais elle n'épargne pas les autres âges : on a vu jusqu'à des femmes de soixante-dix ans l'éprouver avec beaucoup de violence : l'âge le plus tendre n'en est pas exempt ; on fait mention d'une fille de trois ans, qui en éprouva les premieres atteintes, mais elle lui étoit héréditaire. Les paroxismes de la fureur utérine sont plus ou moins violens, & dégénerent quelquefois en vraie *manie* qui résiste à tous les traitemens : on a trouvé dans la plûpart de celles qui sont mortes dans cet état, la matrice enflammée ; le clitoris & les ovaires d'une grosseur démesurée ; on a fait la même observation au sujet des reins.

MORBI GENITALIUM.

Les *saignées* du bras & du pied sont ici indispensables : l'*émétique* est très-utile, ainsi que l'usage des *purgatifs* doux : on ne doit pas épargner les *rafraîchissans*, tels que la laitue, la chicorée, le pourpier, le nénuphar, la violette, les émulsions, le petit lait, &c. les *calmans narcotiques* n'y réussissent guères ; mais on peut tirer de grands avantages du *camphre*, du *succin*, du *castoreum*, &c. Lorsque les régles sont supprimées, on a recours au tartre, aux martiaux, aux eaux ferrugineuses & autres *emménagogues :* les *absorbans* doivent entrer quelquefois dans ce traitement ; sans parler de plusieurs autres remedes dont nous avons fait mention dans les articles de la phrénésie & de la manie, & desquels on peut faire une heureuse application à l'état dont nous parlons. Les *lavemens* avec l'oxycrat & autres *rafraîchissans* sont ici d'un grand secours : tout le monde connoît enfin de quelle efficacité sont les *bains* dans cette occasion, sur-tout si l'on a le soin de les tenir plus froids que chauds : je ne parle pas des ressources qu'on peut tirer des conseils, des prieres, des exhortations & des menaces ;

elles sont très-grandes, lorsque la maladie n'est pas à son dernier période.

MORBI GENITALIUM.

L'*inflammation de la matrice* est une maladie des plus graves, & peut-être des moins connues : ce n'est pas que tous les auteurs n'en ayent parlé ; mais il semble que les praticiens, pour le plus grand nombre, n'ayent pas les mêmes lumieres : cependant la chaleur, la douleur & la tension de l'hypogastre, qui en est quelquefois sensiblement élevé, ainsi que tout le bas-ventre, jointes à une fiévre ardente, aux frissons irréguliers, à la sécheresse de la bouche, à l'oppression, aux défaillances, au délire & aux convulsions, la caractérisent très-bien : il faut ajoûter la douleur des lombes, des aînes & même des cuisses, lorsque la malade se tourne sur le côté, ou fait quelqu'autre mouvement ; l'envie & la difficulté d'uriner, le ténesme, les nausées, le hoquet, le gonflement & la douleur du sein, la douleur au dos & aux épaules, &c. Tous ces accidens varient par l'étendue de l'inflammation, qui peut envelopper toute la matrice, ou n'en occuper qu'une partie. La phlogose de la matrice est presque toujours mortelle, & ne va gueres au-delà du septieme jour, qui est le plus redoutable : elle se termine rarement par la résolution, mais le plus souvent par la *suppuration*, ou la *gangrene* : les élancemens les plus vifs, & l'exacerbation de tous les accidens sont les signes de la premiere ; les frissons, les défaillances & la sueur froide annoncent la derniere : elle dégénere encore en *squirre*, ou en *cancer ulcéré*, dont nous parlerons plus bas. Les contusions, les passions vives, la suppression des régles, les fausses couches, & sur-tout les accidens qui arrivent aux accouchées, tels que la suppression des lochies, la rétention de l'arriere-faix, & autres, dont nous avons fait mention, en sont les causes

les plus ordinaires. L'ouverture des cadavres a appris que l'*inflammation de la matrice* se communiquoit ordinairement aux trompes & aux ovaires, & même à plusieurs autres parties des environs. MORBI GENITALIUM.

On ne doit pas ménager ici les *saignées*; mais il n'en faut pas laisser passer le tems, c'est-à-dire, les trois premiers jours; c'est un point des plus importans : on doit faire en même tems un grand usage des *délayans* & des *adoucissans*, tels que l'eau de poulet, les tisanes de fleur de mauve & de graine de lin; l'huile d'amande douce, le blanc de baleine, &c. les *laxatifs* les plus doux peuvent y être employés, de même que les *lavemens* adoucissans & rafraîchissans : les *anti-hystériques* internes sont souvent utiles, ainsi que plusieurs autres remedes qui peuvent convenir aux maladies primitives & accessoires, qui font complication avec celle dont nous parlons : on ne doit pas négliger enfin les *fomentations* & *cataplasmes* propres à relâcher; sans parler de plusieurs autres remedes communs à toutes les inflammations.

Il n'est pas toujours aisé de découvrir au tact l'*engorgement squirreux de la matrice*; mais on peut le conjecturer, lorsqu'après les avant-coureurs connus de cette maladie, qui sont l'obstruction & l'inflammation, les malades se plaignent d'un poids à la région hypogastrique, des douleurs sourdes aux lombes, aux hanches, & quelquefois aux cuisses : les régles, dans ces circonstances, sont supprimées, ou coulent en petite quantité, & irréguliérement; mais il survient quelquefois des hémorragies : le *squirre* de la matrice, ainsi que celui des autres visceres donne souvent lieu à l'ascite & à la leucophlegmatie. Il est assez vraisemblable qu'on peut dans les commencemens dissiper cet engorgement, & qu'on le fait même souvent sans le sçavoir, & sans s'en

MORBI GENITALIUM.

douter; mais il ne se manifeste communément, que lorsqu'il n'est plus susceptible de guérison : il dégénere souvent, pour ne pas dire toujours, en *ulcere chancreux*. L'ouverture des cadavres nous apprend que cette maladie est moins rare qu'on ne pense; la matrice qui présente plusieurs dégrés de dureté, paroît être souvent cartilagineuse, quelquefois à demi-ossifiée, & même pétrifiée : on n'a pas moins remarqué de variété dans son volume; elle n'excede point quelquefois sa grosseur naturelle; on l'a même vue plus petite; mais elle la surpasse communément, & quelquefois de beaucoup, car on a trouvé des matrices squirreuses, du poids de trente à quarante livres. Les *ovaires*, comme on le sçait, sont sujets aux mêmes engorgemens, qui peuvent également se manifester au tact & à la vue.

Il est bien difficile de distinguer le *cancer*, de l'*ulcere de la matrice;* il paroît même qu'on regarde communément ces dénominations comme arbitraires. Les douleurs très-vives & lancinantes qu'on ressent à la matrice, & qu'on rapporte aux environs, les matieres sanieuses, purulentes & fétides qui en découlent, & qui ulcerent souvent la vulve; les hémorragies fréquentes, le ténesme & la strangurie, jointes à la fiévre lente, qui a des exacerbations irrégulieres, caractérisent assez bien cet état. L'observation anatomique a appris plusieurs fois que la *matrice ulcérée* ou *cancéreuse* pouvoit tomber en pourriture ou en gangrene; que ces désordres se communiquoient aux intestins, à la vessie & autres parties voisines; & qu'ils étoient toujours accompagnés d'épanchement plus ou moins considérable.

La médecine nous fournit peu de ressources contre le *squirre* & le *cancer de la matrice :* les *apéritifs* & les *fondans* les plus accrédités, & qui sont

quelquefois utiles contre les ſquirres des autres parties, ne produiſent preſqu'aucun effet contre ceux de la matrice & des ovaires : c'eſt peut-être, comme nous l'avons déja fait obſerver, parce qu'on ne les attaque que lorſqu'ils ſont marqués au coin de l'incurabilité ; je ſçais que quelques-uns ſe vantent d'en avoir guéri ; mais en ont-ils bien jugé, & peut-on les croire ſur leur parole ? Quoi qu'il en ſoit, les tentatives que l'on fait tous les jours n'étant pas heureuſes, on les abandonne communément, pour ſe renfermer dans le *traitement palliatif*, tant pour le ſquirre, que pour le cancer ou l'ulcere : le *lait* & les *crêmes* en ſont la baſe ; ſans parler des émulſions & autres adouciſſans. On voit de bons effets des *eaux minérales* froides, qu'on mêle quelquefois avec le lait : la magnéſie & les autres *abſorbans* peuvent avoir auſſi leur utilité ; les *hypnotiques* enfin procurent des ſoulagemens qui maſquent les horreurs de ce triſte état : on fait encore uſage, dans la même vue, des *bains* & des demi-bains, des *injections* adouciſſantes, anodines, vulnéraires & déterſives, des *parfums* avec le ſtyrax, le ſuccin, &c.

MORBI GENITALIUM.

La *chute du vagin*, & quelquefois *de la matrice*, eſt ordinairement la ſuite des accouchemens laborieux ; cependant l'hydropiſie, les fleurs blanches invétérées, les efforts, les travaux pénibles, &c. y donnent quelquefois lieu : elle eſt rare parmi les filles ; cependant elles n'en ſont pas exemptes ; on prétend même avoir vu une deſcente de la matrice à une fille de trois ans. On prenoit autrefois la chute du vagin, qui eſt très-commune, pour celle de la matrice ; & l'on a même porté l'ignorance juſqu'à obſerver que pluſieurs de celles qui avoient ſouffert, à l'occaſion de ce déplacement, l'extirpation de la matrice, n'avoient pas laiſſé de concevoir dans la ſuite, & même d'accoucher heu-

reusement : cependant il y a des vraies descentes de la matrice ; mais elles ne sont pas, à beaucoup près, aussi communes que celles du vagin. Il naît encore de l'une & l'autre partie, des *excroissances polypeuses* qui, sortant plus ou moins par la vulve, ont été souvent prises pour des descentes ; mais leur forme est différente, & le polype, comme on doit le juger, ne sçauroit avoir cette ouverture, qu'il est toujours aisé de remarquer dans la partie inférieure de la descente : il n'y a que le renversement total de la matrice, maladie assez rare, qui pourroit faire quelque difficulté, si la réduction toujours facile ne le distinguoit très-bien du polype : d'ailleurs ce renversement n'arrive que par l'accouchement, & se montre en très-peu de tems, au lieu que le polype a ses accroissemens très-lents.

Lorsque ces parties déplacées sont saines, on tâche d'en faire la *réduction ;* elle est quelquefois très-difficile, & même souvent impossible, lorsque la partie est engorgée, ou que la maladie est invétérée. Ces parties étant rétablies dans leur véritable situation, il faut les *contenir ;* & c'est le point le plus essentiel : le lit & le repos peuvent produire cet effet, lorsque la descente est récente ; mais si elle est ancienne, on a recours à des *pessaires* en forme d'anneau, couvert de cire ; le bois & le liége en font la matiere ordinaire : les *astringens*, les *martiaux*, les *amers* & les *toniques* sont les remedes internes dont on peut user sans inconvénient : la *rhubarbe* y est souvent employée : on propose encore les *sudorifiques ;* mais je ne vois pas que les observations en constatent l'utilité : les *fomentations astringentes & styptiques*, comme les autres topiques de cette nature, sont enfin des accessoires dont on peut tirer quelqu'avantage. L'*inflammation* & l'*ulcere* qui attaquent souvent ces parties dépla-

cées, demandent leur traitement ordinaire : on remédie à la *gangrene* par des *ſcarifications*, & l'application des remedes appropriés : on eſt quelquefois obligé d'en venir à l'*amputation ;* ſur quoi il faut conſulter les ouvrages de chirurgie.

FALSA INGRAVIDATIO.

Les maladies qui imitent la groſſeſſe, ſont les moles charnues, ou véſiculaires ; la collection d'air, de ſang ou d'eau dans la matrice ; & enfin la tumeur des ovaires & des trompes. La *mole charnue* occupe ordinairement toute la cavité, plus ou moins étendue, de la matrice ; mais elle s'y rencontre quelquefois avec la groſſeſſe : ſa conſiſtance répond aſſez à ſa dénomination ; on en a cependant vu de cartilagineuſes, & même d'oſſifiées : on croit qu'elle peut ſe former ſans le commerce de l'homme ; mais malgré toutes les obſervations qui ſemblent appuyer cette opinion, la choſe reſte encore très-incertaine : il eſt bon pourtant de la ſuppoſer quelquefois vraie, quand ce ne ſeroit que pour ſauver l'honneur de bien des filles, ou des veuves qui ſe trouvent dans le cas. Il eſt ſouvent très-difficile de diſtinguer la *mole charnue*, non-ſeulement des autres corps inanimés qui ſont enfermés dans la matrice, mais encore de la véritable groſſeſſe : cependant la matrice qui contient une mole, eſt moins fixée, & ſemble balloter avec un ſentiment de peſanteur que la malade éprouve dans ſon lit, toutes les fois qu'elle y change de ſituation : nous avons dit que dans la *groſſeſſe*, le ventre formoit une eſpece de pointe vers le nombril ; dans la *mole*, la tumeur eſt plus également arrondie ; la groſſeur du ventre ſe manifeſte plutôt par la mole que dans la groſſeſſe : on ſçait que les accidens de la groſſeſſe varient, & qu'ils ſont ordinairement plus conſidérables dans les

premiers mois, pour s'adoucir vers le milieu & à la fin; ils se soutiennent au contraire par la mole, & deviennent même plus graves : le fétus renfermé dans la matrice, ne cede pas à l'impulsion de la main, ainsi que la mole : le visage des femmes grosses est meilleur que celui de celles qui portent une mole : les régles dans ces dernieres paroissent souvent le cinquieme ou le sixieme mois, quoiqu'avec beaucoup d'irrégularité ; ce qui n'arrive point, ou très-rarement aux femmes grosses. Le signe enfin le plus distinctif, & le moins équivoque, doit être tiré du mouvement de l'enfant, que les femmes sentent à quatre ou cinq mois de leur grossesse ; & du terme de l'accouchement, auquel la mole n'est pas assujétie : elle peut rester long-tems dans la matrice, & quelquefois toute la vie, sans beaucoup d'incommodité, si ce n'est celle qui vient de son poids; mais elle peut aussi donner lieu aux plus terribles accidens, & à des hémorragies mortelles, lorsqu'elle se détache fort tard.

FALSA INGRAVIDATIO.

On ne sçauroit douter qu'on ne prenne souvent pour une *mole* l'*arriere-faix* qui est resté dans la matrice, tant du fétus de quelques mois, que de l'enfant qui est à terme ; on a même observé que le placenta pouvoit se convertir en *hydatides*, qu'on nomme *mole vésiculaire*, ou prendre une autre forme, & qu'il pouvoit acquerir par le tems un volume extraordinaire, au point d'imiter la grossesse la plus avancée. On a encore pris pour des moles, des petites masses de sang coagulé, auxquelles le séjour & la pression avoient donné beaucoup de solidité. On connoît peu de remedes contre les moles ; les *saignées* y sont peu nécessaires ; mais on peut tirer quelqu'avantage de l'*émétique*, des *purgatifs drastiques*, & des *lavemens stimulans*, comme aussi des *pessaires* préparés avec l'hellebore,

la sabine, la coloquinte, & autres drogues piquantes : les *emménagogues*, & les remedes propres à chasser l'arriere-faix, ou l'enfant mort, peuvent être ici employés ; mais ils demandent de la prudence : on ne sçauroit tirer un grand avantage des *bains* & *demi-bains*, des *fomentations* & des *injections* émollientes ; cependant on ne doit pas les négliger : la *main de l'accoucheur* est encore ici une foible ressource ; & l'on ne tente gueres cette voie, que lorsque l'hémorragie y contraint.

FALSA INGRAVIDATIO.

La *mole vésiculaire* à laquelle les cachectiques sont assez sujettes, est, comme nous l'avons dit, un assemblage d'*hydatides*, communément liées en grappes ; de sorte qu'elle peut être regardée comme une *hydropisie enkistée*. On ne connoît gueres cette maladie, que lorsqu'elle est terminée par l'expulsion des hydatides, dont les femmes ont rendu quelquefois des pleins bassins : cette expulsion est l'ouvrage de la nature, & arrive ordinairement plus tard que l'accouchement ordinaire ; la perte de sang qui l'accompagne, n'est point à craindre : si elle se rencontre avec la grossesse, l'accouchement en est le terme. On tire encore ici peu de secours de la médecine; on tâche seulement d'entretenir pendant & après l'évacuation, les forces de la malade par des alimens convenables, & même par des remedes *fortifians*, lorsque l'hémorragie ne s'y oppose pas. On a trouvé de plus dans la matrice, des tumeurs anomales, des excroissances polypeuses qui y étoient renfermées, des concrétions pierreuses, &c. mais ce n'est qu'après la mort, qu'on peut faire ces infructueuses découvertes.

La *mole venteuse* n'est autre chose que l'enflure de la matrice, par l'air qui y est emprisonné : le nom de *mole* y est très-mal appliqué ; nous en userons pourtant, comme de la monnoie courante : elle

imite, ainsi que les autres, la grossesse; mais avec la différence dans la forme du ventre, que nous avons déja remarquée : les femmes n'éprouvent pas dans celle-ci ce sentiment de pesanteur, & cette espece de ballotement qui accompagne les autres moles; & on en voit assez la raison. La sortie des vents qui se fait plus ou moins tard, dissipe dans très-peu de tems cette tumeur : on a vu des femmes qui se croyoient grosses, être extrêmement surprises d'accoucher si brusquement, sur-tout lorsque cette éruption, toujours très-sonore, s'est faite, comme il arrive quelquefois, vers le terme ordinaire de l'accouchement; cependant on la porte communément plus long-tems, & même jusqu'à une, ou plusieurs années. On a vu au reste bien des femmes rendre habituellement des vents par la matrice, ainsi que par l'anus, avec cette différence que la volonté n'a aucun pouvoir sur les premiers, qui, s'échappant sans qu'on en soit averti par aucune sensation, exposent les femmes à des indécences qui les tiennent continuellement en allarme. Si l'on pouvoit parvenir à connoître cette maladie, il seroit très-aisé de la dissiper, en ouvrant l'orifice de la matrice qui tient les vents emprisonnés; mais, comme elle ne se manifeste ordinairement que par leur sortie, avant même de les avoir soupçonnés, on est dispensé d'y donner ses soins. Les *purgatifs forts* & les *lavemens irritans* qu'on a donnés dans d'autres vues, ont procuré quelquefois l'éruption des vents; il est donc évident qu'ils pourroient être employés utilement contre cette maladie.

FALSA INGRAVIDATIO.

Nous avons déja parlé de la *collection de sang dans la matrice*, ensuite de la rétention des régles; nous avons dit que la grosseur du ventre, qui en dépendoit, imitoit, ainsi que dans les cas précédens, l'état des femmes enceintes, & qu'il étoit bien difficile

ficile de ne pas s'y tromper : cependant lorſqu'on y fera bien attention, on peut diſtinguer cette maladie de la groſſeſſe ; le ventre, dans l'affection dont nous parlons, eſt plus volumineux vers le quatrieme ou cinquieme mois, qu'il ne doit être dans la véritable groſſeſſe : ce ſigne diſtinctif, qui eſt commun à pluſieurs des cas précédens, eſt fortifié par le défaut du mouvement qui n'appartient qu'à l'enfant, & que les femmes groſſes ne manquent gueres de ſentir vers le même tems ; mouvement, que ceux qui ont quelqu'uſage de cette épreuve, ſentent très-bien en appliquant ſur le ventre la main froide & mouillée. Nous avons dit que la ſolution de cette maladie étoit ordinairement l'ouvrage de la nature ; mais il eſt pluſieurs moyens d'entrer dans ſes vues, & de ſeconder ſes opérations, lorſqu'on peut parvenir à connoître ſes écarts.

FALSA INGRAVIDATIO.

Si les cas précédens préſentent beaucoup de difficultés, on n'en rencontrera gueres moins dans l'*hydropiſie de la matrice :* elle imite, ainſi que les autres, la groſſeſſe, qu'elle accompagne encore quelquefois, de même que l'aſcite. Il eſt très-difficile de ſentir ici cette fluctuation, qui eſt ſi manifeſte dans l'aſcite : la forme du ventre, comme dans les autres collections utérines, eſt plus également arrondie que dans la groſſeſſe ; les mammelles d'ailleurs ſont affaiſſées, & le viſage eſt pâle ; on a enfin, comme nous l'avons déja remarqué, un ſentiment de peſanteur à la matrice, qu'on n'éprouve point dans la vraie groſſeſſe. Les femmes ſtériles, les cachectiques & les ſcorbutiques ſont les plus ſujettes à cette maladie. Si elle n'eſt point compliquée, on l'attaque par les remedes ordinaires que nous avons propoſés dans les articles de l'aſcite & de la leucophlegmatie ; on peut même, lorſque la maladie eſt connue, procurer la ſortie des eaux, comme celle

des autres fluides renfermés dans la matrice, en *dilatant l'orifice de ce viscere*. On est dispensé de ce soin, lorsqu'elle se rencontre avec la grossesse, parce que l'évacuation des eaux précede ordinairement le terme de l'accouchement de quelques semaines, & même d'un mois. Dans cette circonstance, cette évacuation, si elle est considérable, n'est point sans danger; car on a vu des femmes qui en sont mortes après la sortie des eaux, soit avant, soit pendant l'accouchement qui en est quelquefois retardé: dans ce dernier cas, on peut avoir recours aux *vomitifs*, aux *purgatifs drastiques* & aux *lavemens stimulans*; on peut encore faire usage du borax, de la sabine, du safran & autres *emménagogues*. On tâche ordinairement, dans toutes les *collections utérines*, de relâcher l'orifice de la matrice par les *bains*, les *vapeurs*, les *injections* & les *fomentations*: on peut, sous divers prétextes, user de ces moyens, sans être tenu du succès; mais il faut en être assuré, lorsqu'on se détermine à porter la *main*, ou les *instrumens dans la matrice*, pour donner issue aux matieres qui y croupissent.

FALSA INGRAVIDATIO.

Nous avons dit que les *trompes* & les *ovaires* étoient aussi sujets à l'*hydropisie*, & à des dilatations, par conséquent énormes, qui peuvent tenir leur rang parmi les fausses grossesses. L'*hydropisie des trompes* est fort rare; mais celle des *ovaires* est assez commune: ces parties dégénerent alors en une espece de sac qui peut contenir plusieurs pintes d'eau. Ces hydropisies sont aussi difficiles à connoître qu'à guérir; on les prend tantôt pour l'ascite, tantôt pour la vraie ou fausse grossesse, &c. L'ondulation n'est point, dans ces *hydropisies enkistées*, aussi sensible que dans l'ascite, quoiqu'elles puissent contenir trente ou quarante pintes de matiere; mais étant ordinairement gelatineuse, ou

épaiſſe, & renfermée quelquefois dans différentes cellules, la fluctuation, comme il eſt aiſé de le conçevoir, n'eſt point manifeſte : ces énormes dilatations ne diminuent pas l'épaiſſeur de ces organes ; au contraire, ils deviennent beaucoup plus ſolides : on a vu des ovaires vuidés de leurs eaux, peſant encore vingt & trente livres. On ne connoît le plus ſouvent ces maladies, que par l'ouverture des cadavres ; cependant, lorſqu'on a fait un peu d'attention à leurs premiers progrès, on peut les diſtinguer de toute autre hydropiſie. Les femmes avancées en âge & qui ont été ſtériles, y paroiſſent être les plus ſujettes ; les filles n'en ſont pas exemptes : les unes & les autres peuvent porter très-long-tems ces tumeurs, c'eſt-à-dire, trente, quarante, & même cinquante ans : elles ſont réputées incurables ; cependant, faute de les connoître, on n'a pas fait aſſez de tentatives, pour pouvoir prononcer là-deſſus. Il n'eſt pas douteux qu'on ne puiſſe faire uſage ici de tous les remedes qui conviennent à l'aſcite ; mais on n'en voit gueres de bons effets : le meilleur de tous eſt de vuider les eaux par le *troicar* ou par le *biſtouri* ; la ſimple *ponction* n'eſt pas ordinairement ſuffiſante : on fait mention d'une femme qui la ſouffrit plus de cinquante fois dans moins de quatre ans, & dont on prétendit avoir tiré plus de mille pintes d'eau, ſans aucun ſuccès : nous avons encore l'hiſtoire d'une femme de cinquante-huit ans, qui fut très-bien guérie par l'ouverture faite au côté, toujours plus propre qu'une canule à recevoir des matieres de différentes conſiſtances, que ces ſacs peuvent contenir.

FALSA INGRAVIDATIO.

Les *ovaires* ſont encore ſujets à pluſieurs maladies qui ne ſont gueres connues que par l'ouverture des cadavres ; nous avons fait mention ailleurs de l'inflammation & du ſquirre qui les attaquent : on y trouve

encore des *tumeurs anomales*, remplies d'hydatides & de différentes sortes de matiere; elles renferment aussi des cheveux, des os, des concrétions pierreuses, &c. on y voit enfin des *abscès* d'un volume étonnant, des pourritures, & quelquefois leur entiere destruction. Les *trompes* sont aussi exposées à la plûpart de ces accidens, mais on les y rencontre plus rarement.

FLUOR ALBUS.

Cet *écoulement blanchâtre*, qu'on a décoré du nom de *fleurs blanches*, attaque les filles, les femmes mariées & les veuves; il ne commence gueres avant l'âge de douze ou quatorze ans; cependant on a vu des filles de huit ans & même de quatre, en éprouver les premieres atteintes: la grossesse n'en exempte pas; mais il est ordinairement suspendu pendant que les régles fluent: il est tantôt continu, tantôt périodique, précédant ou suivant les menstrues: dans plusieurs, ses retours sont irréguliers, & troublent même les périodes menstruels. Cet écoulement est accompagné quelquefois de démangeaison & d'ardeur d'urine, ainsi que celui de la chaude-pisse, mais avec moins de violence: on doit le rapporter à une espece de cachexie qui se manifeste dans la plûpart par des lassitudes, des pesanteurs aux lombes, des inquiétudes aux jambes; par le dégoût; par la pâleur du visage, la bouffissure des paupieres & l'enflure des pieds: les *fleurs blanches* reconnoissent souvent un vice scorbutique; elles peuvent être encore le produit de la vérole, sans pouvoir cependant porter le nom de *gonorrhée*, qui a un autre principe & un autre siége. L'écoulement dont nous parlons, plus abondant après les régles, a souvent un caractere très-équivoque; la matiere en est dans le commencement douce & sans

odeur ; mais elle devient par le tems âcre & fétide, rongeant même quelquefois les parties voisines, & donnant lieu à des ulceres qui peuvent affecter la matrice : l'ulcération de ce viscere & la simple gonorrhée donnent aussi lieu à un écoulement qui ressemble quelquefois si fort à celui dont il est question, que les plus clairvoyans s'y laissent souvent tromper.

FLUOR ALBUS.

Les femmes sont depuis long-tems en possession de faire passer leurs chaudes-pisses pour des fleurs blanches : l'histoire tronquée que la plûpart font de leur état, & l'ambiguité dont elles le couvrent, ne peuvent pas fournir beaucoup de lumieres, & ne présentent communément que des doutes & des incertitudes : il faut ajoûter à ces difficultés, que ces deux maladies sont souvent compliquées. Cependant elles ont chacune leurs signes ; mais ce n'est que de l'aveu sincere des malades, qu'on peut les tirer : dans les *fleurs blanches*, outre les lassitudes, la douleur gravative des lombes, la bouffissure & les autres marques de la cachexie, dont nous avons parlé, on doit observer la qualité de la matiere, qui est blanchâtre ou jaunâtre, pituiteuse ou muqueuse ; mais douce & sans odeur dans le premier tems, & qui ne devient âcre, rongeante & fétide, que lorsque la maladie est ancienne : il faut encore remarquer que cet écoulement souffre communément une interruption pendant le flux des menstrues, & une exacerbation plus ou moins manifeste, lorsqu'ils doivent paroître : l'ardeur d'urine, la strangurie & le prurit du vagin, qui accompagnent très-rarement les fleurs blanches, caractérisent par leur violence la *gonorrhée* : la matiere en est d'abord blanche ; elle devient ensuite jaune, verte & purulente, quelquefois corrosive, mais rarement fétide : la gonorrhée d'ailleurs ne cesse point

FLUOR ALBUS.

pendant le cours des régles; & la matiere qui en découle, eſt ordinairement moins abondante : le ſiége de la gonorhée eſt principalement aux environs de l'urethre, & les autres écoulemens viennent du vagin & de la matrice : la *gonorrhée* paroît peu de tems après un commerce impur, & ſe termine, lorſqu'elle n'eſt point négligée, dans l'eſpace de quarante à cinquante jours, en diminuant vers la fin très-ſenſiblement : on ſçait que les *fleurs blanches* ſont toujours plus rebelles, & qu'elles durent des années. On a moins de difficulté à connoître l'*ulcere de la matrice*, tant par les antécédens, que par les douleurs très-vives, que l'on reſſent à la région de ce viſcere : l'écoulement eſt d'ailleurs ſanieux ou purulent, & preſque toujours fétide; ſans parler des autres ſignes, dont nous avons fait mention. Les *fleurs blanches* qui ne coulent qu'en petite quantité, quelques jours avant les menſtrues, & qui ne ſont accompagnées d'aucune ſenſation, ne ſont pas à craindre; mais lorſque ce flux eſt plus abondant, ſans intermiſſion, & qu'il eſt invétéré, on doit en redouter les ſuites : on prétend que les femmes qui ſont dans cet état, peuvent communiquer à leur mari une gonorrhée légere, qui ſe termine en ſept ou huit jours : ce fait, quoiqu'aſſez vraiſemblable, n'eſt point trop confirmé.

Les *fleurs blanches* paſſent avec raiſon pour une maladie des plus rebelles, ſur-tout dans les femmes libidineuſes, qu'elle rend le plus ſouvent ſtériles : elle eſt encore plus difficile à guérir à l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, c'eſt-à-dire, après la ceſſation des régles : elles jettent ſouvent dans le maraſme, ou excitent un *ulcere à la matrice*, qui peut donner lieu à des hémorragies très-allarmantes, & même mortelles. Les chagrins & l'adverſité donnent ſouvent lieu aux fleurs blanches, & les en-

trretiennent ; elles sont encore la suite de l'accouchement, des fausses couches & des pertes de sang, &c. L'observation anatomique répand peu de lumieres sur la nature de cette maladie : on a trouvé des ulcérations, des pourritures & la gangrene, tant à la matrice, qu'aux trompes & autres parties des environs ; ce qui ne sçauroit être regardé que comme le produit des fleurs blanches : on a vu encore des embarras au foie & à quelques autres visceres ; mais il est très-douteux qu'on puisse leur imputer la maladie dont nous parlons.

FLUOR ALBUS.

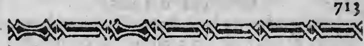
Le traitement qui convient aux *fleurs blanches*, doit être très-long, & il est même infructueux, si l'on ne découvre la maladie cachée qui peut les entretenir. La *saignée* y est rarement nécessaire, si quelques circonstances ne l'exigent : l'*émétique* au contraire y est presqu'indispensable, & l'on préfere dans cette occasion l'*ipecacuanha* à tous les autres ; on doit faire un usage modéré des *purgatifs* ; la rhubarbe & le mercure doux y sont souvent employés en cette qualité. Les *tempérans* & les *dépurans*, tels que la chicorée, l'aigremoine, l'hépatique, la scolopendre, la patience, le cresson, le pied de lion, le millepertuis, les bouillons d'écrevisses, le lait & le petit lait, &c. sont des remedes dont on fait un grand usage : mais rien n'est peut-être comparable aux *eaux minérales*, comme celles de Vais, de Forges, de Miers, de Plombieres, de Bourbon-Lancy, de Vichy, de Balaruc, de Saint-Amand, &c. On peut encore user des *stomachiques* & des *absorbans*, lorsque la maladie paroît avoir été précédée par quelque vice des digestions ; ce qui est assez ordinaire aux filles & aux femmes valétudinaires ; tels sont le cerfeuil, la mélisse, l'auronne, l'absinthe, le petit chêne, les fleurs de romarin & de camomille, l'aunée, la

FLUOR ALBUS.

rhubarbe, les baies de genievre, le cachou, le corail, &c. On a donné souvent avec succès les *sudorifiques* & les *apéritifs*, comme la salsepareille, la squine, le camphre, la gomme ammoniac, les cloportes, le sel de Glauber & celui de duobus; les *antimoniaux* & les *martiaux ; l'eau de chaux*, tempérée par le lait, &c. Cette maladie enfin ne cede quelquefois qu'aux seuls *anti-vénériens*, & il n'est pas difficile d'en deviner la raison.

Quelque bonne que puisse être l'administration des remedes que nous venons de proposer, elle ne tarit pas toujours l'écoulement ; on a recours alors aux *astringens* & aux *toniques* les plus propres à remédier au vice local qui l'entretient ; mais ces remedes ne doivent être placés qu'à la fin du traitement ; & l'on s'est souvent mal trouvé d'en user plutôt : on peut encore employer, sous les mêmes conditions, les *injections* préparées avec les herbes vulnéraires, l'aigremoine, le plantain, la consoude, le miel, &c. les *fumigations* avec l'encens, le succin, le tacamahaca, le mastic, &c. Mais, je le répete, il est toujours dangereux d'arrêter l'effet d'une maladie, lorsqu'on ne s'est pas appliqué auparavant à en détruire la cause ; & l'on n'a vu que trop souvent à l'occasion de celle-ci, que sa cessation subite a donné lieu à l'angine, à l'inflammation de la poitrine ou du bas-ventre, à la fiévre pourprée, à la fiévre lente, à la goutte, à l'hydropisie, à la phthisie, &c.





SECTION II.

Maladies des Enfans.

C'EST ordinairement par le rapport des femmes que nous apprenons si l'enfant vomit, & quelles matieres; s'il a des rapports aigres, s'il a des tranchées, si ses déjections sont abondantes, & de quelle nature; si les urines coulent, s'il tousse, s'il a le hoquet, s'il ne dort point, s'il a des convulsions, &c. On sçait que les enfans qui prennent trop de *lait*, doivent le *regorger* sans effort; & cette espece de vomissement ne sçauroit être réputé maladie : on n'ignore pas que leurs *déjections* sont communément *vertes* pendant les trois ou quatre premiers mois; l'huile qu'on donne par la bouche, peut les rendre aussi telles; & l'on ne doit pas s'en mettre beaucoup en peine : mais les *grises*, les *argilleuses* marquent que la bile ne coule point, & méritent beaucoup d'attention. Il est souvent difficile de bien juger du *pouls des enfans*, tant à cause de son extrême vîtesse, même en santé, que parce qu'on a beaucoup de peine à fixer leur bras; & rien n'est souvent plus hazardé que le jugement qu'on en porte tous les jours. On doit observer l'état de la *bouche*, tant par rapport aux aphtes, qu'à la dentition; on examine encore celui de la respiration & du bas-ventre, & enfin les différentes éruptions, dont la peau peut être affectée. Il ne faut pas perdre sur-tout de vue l'épidémie régnante, comme de la petite vérole, de la rougeole, de la scarlatine, de la coqueluche, &c. dont les préludes sont quelquefois très-équivoques. Les parens doivent être aussi l'objet de nos recherches : on ne sçait que trop que ceux qui sont épileptiques, scorbutiques, vérolés, scrophuleux, goutteux, calculeux, phthisiques, &c.

GENERALITÉS.

peuvent tranſmettre les mêmes diſpoſitions à leurs enfans ; & rien n'eſt plus commun que ces maladies héréditaires. On doit de plus prendre des informations ſur la maniere dont la mere a vécu pendant ſa groſſeſſe, ſi elle n'a pas uſé d'alimens abſurdes, ſi elle a eu une bonne conduite, s'il lui eſt arrivé quelque accident, &c. L'examen de la nourrice, quelque bonne qu'elle ait été jugée, eſt auſſi très-important : un lait altéré par les paſſions, par la mauvaiſe nourriture, ou par les maladies qui peuvent être ſurvenues, ne ſçauroit être que très-préjudiciable.

Tels ſont les moyens qui peuvent nous conduire à dévoiler le caractere des maladies des enfans ; nous dirons encore quelque choſe ſur la maniere de les traiter ; & ce point n'eſt pas moins important que le premier. On peut aſſurer en général qu'il faut *très-peu de remedes* aux enfans, & que la nature, aidée d'un bon régime, peut ſurmonter elle ſeule la plûpart de leurs maladies. La *ſaignée* leur convient rarement, ſi ce n'eſt pour les contuſions graves, la toux convulſive, l'oppreſſion, la fiévre inflammatoire, &c. Les *émétiques* & les *purgatifs* ſont à la vérité plus néceſſaires ; mais leur trop fréquent uſage peut devenir très-pernicieux : la rhubarbe, le jalap, le méchoacan, les fleurs de pêcher, la poudre cornachine, le mercure doux, le ſirop de chicorée compoſé, celui de pommes, &c. ſont ceux qu'on emploie le plus familiérement : les *ſels* purgatifs ne réuſſiſſent gueres ; la *manne* & les autres matieres graſſes agiſſent ordinairement très-mal, & on ne doit en uſer, que lorſqu'il n'eſt pas permis de ſe ſervir des autres. Les *abſorbans* ſont très-utiles & d'un grand uſage ; leur abus expoſe cependant à des ſuites fâcheuſes : la magnéſie, qui, avec la propriété de ces derniers, a encore celle de tenir le ventre libre, eſt de tous les congeneres la moins à craindre. On

n'ignore pas qu'il ne faut donner aucun *acide* aux enfans à la mammelle : l'usage des *narcotiques*, si familier dans quelques provinces méridionales, est dangereux ; je ne prétends pas qu'on doive les bannir absolument ; mais je crois que leur administration demande la plus grande circonspection : on n'a rien à craindre des émulsions avec la semence de pavot, du sirop de coquelicot & autres *légers anodins* qu'on donne tous les jours avec beaucoup de succès. Il y a bien des remedes qu'on n'oseroit donner aux enfans de deux ou trois mois ; on prend alors le parti de les faire passer par la nourrice. J'ajoûterai enfin, pour terminer ces généralités, qu'il faut avoir la plus grande attention à la *dose* des remedes, principalement des émétiques, des purgatifs & des narcotiques ; & cette circonstance est plus importante que ne le pensent ceux qui suivent plus une routine aveugle, qu'une pratique éclairée : personne n'ignore à la vérité qu'elle doit être proportionnée à l'âge de l'enfant ; mais ces proportions ne sont ni arithmétiques, ni géométriques ; elles ne sont établies que sur l'expérience, avec toutes les restrictions que demandent les variétés du tempérament : ce qui paroît être le plus conforme au résultat des observations journalieres, est qu'on peut donner, par exemple, à un enfant de sept ans près de la moitié de la dose ordinaire à un adulte ; à celui de trois ans, le quart ; à celui d'un an, la sixieme partie ; & enfin la huitieme ou la dixieme, à un enfant de naissance.

GENERALITÉS.

FEBRIS.

La plûpart des maladies des enfans sont communes à tous les âges, & nous ne ferons mention ici que de celles qui leur sont les plus familieres, sans répéter pour les autres, ce que nous avons dit ailleurs : nous renvoyons aussi aux livres de chirurgie,

ce qui regarde la clôture du fondement, le filet de la langue, le bec de liévre, & autres maladies qui ne demandent que l'opération de la main. La *fiévre*, qui fait le ſujet de cet article, attaque aſſez familiérement les enfans : nous avons dit que l'obſervation du pouls étoit un guide peu certain pour un grand nombre de ceux qui prétendent en ſçavoir juger; mais la chaleur quelquefois brûlante de la peau, la rougeur du viſage, la ſoif & les inquiétudes ne permettent pas de s'y tromper. Les fiévres des enfans, tant aigues que lentes, ſont preſque toutes ſymptomatiques; telles ſont, parmi les aigues, la *fiévre ardente*, occaſionnée par les vices de la digeſtion; la *catarrhale*, la *vermineuſe*, celle qui vient de la *dentition*, &c. Les *obſtructions* du méſentere & des autres viſceres ſont la ſource la plus ordinaire de la *fiévre lente*. On ſçait que les *fiévres continues* des enfans ſe terminent aſſez ſouvent par des tumeurs critiques; les *fiévres intermittentes* ſont à cet âge extrêmement rares. Les *vomitifs* & les *purgatifs* ſont les principaux remedes qu'on emploie contre la fiévre; mais il n'eſt pas permis d'en uſer dans tous les tems. La *ſaignée* y eſt rarement néceſſaire : on fait un grand uſage des *délayans* & des *adouciſſans ;* tels ſont l'eau de poulet, celle de riz, les émulſions, &c. C'eſt par leur ſecours, qu'on peut modérer la chaleur brûlante & la ſoif exceſſive qui tourmente les malades. Les *abſorbans* y ſont utilement employés, lorſque l'état des premieres voies les demande: ſi la fiévre eſt excitée par les vers, on a recours au *mercure doux*, à l'*æthiops minéral*, &c. On peut tirer encore quelqu'avantage de ces derniers, ainſi que des légers *diaphorétiques*, lorſque la rentrée des éruptions cutanées peut avoir donné lieu à la fiévre : on doit enfin tenir dans tous ces cas le ventre libre, ſoit par des *laxatifs*, ſoit par des *lavemens émolliens* & *ſtimulans*.

ATROPHIA.

Il ne faut pas confondre l'*atrophie* essentielle avec cette exténuation qui est la suite d'une maladie connue, comme de l'affection scorbutique, de la vérole, des vers, &c. Celle dont nous parlons, est accompagnée de l'enflure & de la dureté du ventre, du dégoût, de la toux seche & de la fiévre lente, avec des exacerbations très-manifestes pendant la digestion des alimens. Les enfans peuvent tomber dans le *marasme*, lorsque leurs nourrices manquent de lait, ou qu'ils en tettent d'une mauvaise qualité : l'abus des absorbans & des remedes salins, les alimens grossiers, dont on nourrit quelquefois les enfans, &c. peuvent être encore la source de cette maladie, qui recele dans les visceres des désordres auxquels il est souvent impossible de remédier; tels sont ceux que l'ouverture des cadavres nous découvre tous les jours, dont les plus communs consistent en des obstructions très-manifestes dans les veines lactées, ou des engorgemens squirreux dans les glandes du mésentere : on trouve rarement alors le foie dans son état naturel ; les poumons mêmes sont le plus souvent affectés par la suppuration & la pourriture.

Un *lait nouveau* est très-souvent le seul remede qui convient aux enfans à la mammelle, lorsque la maladie n'a pas jetté encore de profondes racines : les *délayans* & les *légers apéritifs* sont employés avec succès, tant pour les enfans au lait, que pour les sévrés : on use beaucoup de la *rhubarbe* & de quelques autres *laxatifs ;* mais on doit éviter les purgatifs stimulans, qui ne manquent gueres d'irriter la maladie. On peut ensuite essayer les *amers*, & même les *martiaux* pour les enfans sévrés : la terre foliée de tartre, le sel de duobus, la liqueur anodine minérale & l'huile de tartre par défaillance

font encore des remedes qu'on fait entrer dans ce traitement : on peut tirer enfin quelqu'avantage des *linimens* relâchans, des *fomentations* émollientes, & même des *bains ;* on a vu des grands effets de ces derniers, lorsque l'atrophie étoit causée par les *crinons.*

HYDROPS ET ICTERUS.

Les enfans peuvent être attaqués de la *leucophlegmatie*, de l'*ascite* & autres especes d'hydropisies, dont nous avons parlé ailleurs ; mais ces maladies sont assez rares à leur âge. La *premiere* n'est pas bien dangereuse, lorsqu'on ne la néglige point ; elle se termine même le plus souvent par un flux d'urine, ou le cours de ventre. On peut guérir aussi l'*ascite ;* mais son traitement est beaucoup plus long & plus difficile. On a peu à craindre de la *bouffissure du ventre*, qui vient à la suite d'une maladie aigue ; mais celle qui est accompagnée de la diarrhée & du marasme, est très-dangereuse. L'*ictere* que les enfans ont contracté dans le ventre de leur mere, résiste ordinairement à tous les remedes ; mais celui qui vient dans le cours de l'enfance, peut être traité heureusement, quoiqu'il soit toujours plus dangereux que l'hydropisie, & qu'il soit même assez rare qu'il ne donne lieu à des épanchemens.

Le *changement d'air* & *de lait* a souvent arrêté le cours de ces maladies. La *rhubarbe*, le *jalap*, la *poudre cornachine* & autres *hydragogues* sont les remedes qu'on emploie assez familiérement : on use encore des *stomachiques* & des *amers ;* tels sont la racine d'aunée, les baies de genievre, le chamædris, l'absinthe & la petite centaurée : les *tempérans* & enfin les *apéritifs* doivent servir de base à ce traitement ; tels sont la chicorée & le pissenlit, l'aigremoine, la scolopendre, le ceterac & les autres capillaires ; les racines d'asperges, de bruscus, d'ache

& de persil ; le sel de tamarisc & celui d'absinthe ; les cloportes, &c. Nous avons déja dit que les *martiaux* ne convenoient qu'aux enfans sévrés. Tous ces remedes peuvent être appliqués à l'*hydropisie* & à l'*ictere ;* on a donné encore contre ce dernier le *sel de succin* & la *poudre de vipere :* les *vésicatoires* enfin, & les mouchetures au scrotum, ont quelquefois réussi aux enfans hydropiques.

LUES VENEREA.

La *vérole* que les meres & les nourrices communiquent aux enfans, se manifeste par des exanthèmes ou des taches à la peau, par des éruptions dartreuses, par des tubercules ou pustules qui n'ont aucun siége déterminé, par la teigne rongeante ; par des ulceres à la bouche ou ailleurs, accompagnés souvent de carie ; par l'ophtalmie purulente, par l'atrophie, &c. Il est difficile & même dangereux de traiter les enfans à la mammelle ; il faut attendre qu'ils ayent environ quatre ans : si cependant leur mauvais état ne permet pas de différer le traitement, on ne doit le commencer au plutôt, qu'après quinze jours de leur naissance, & avec tout le ménagement que demande leur délicatesse.

On traite les enfans comme les adultes, en gardant seulement pour la dose des remedes, les proportions requises : on y emploie, après les *remedes généraux*, les *sudorifiques* & le *mercure :* on leur donne le gayac en tisane, & la salsepareille en poudre, mêlée avec la bouillie, &c. On leur fait prendre tous les jours quelques grains de *panacée* pendant trois semaines & plus : on leur donne aussi des *frictions* ménagées avec une pommade, où il n'entre qu'une huitieme ou une dixieme partie de mercure, & dont on n'emploie qu'environ demi-gros chaque fois. On a l'attention, lorsqu'ils sont à l'usage tant

interne qu'externe du mercure, de les coucher sur le côté, afin que la bave qui peut survenir, ait son écoulement : on lave les ulceres de la bouche avec l'eau miellée, &c.

SCORBUTUS.

Le *scorbut* n'est pas rare parmi les enfans ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi commun que quelques-uns veulent le persuader depuis quelque tems. Il se manifeste par l'affection des gencives, les taches à la peau & des pustules, & enfin par la foiblesse des jambes. On use, pour les enfans, des mêmes remedes qu'on donne aux adultes, en réglant toujours, comme on n'a pas besoin de le dire, les doses sur leur âge ; de sorte que nous ne nous y arrêterons pas davantage.

SCROPHULÆ.

Nous avons dit ailleurs que les *écrouelles* appartenoient plus à la classe des maladies des enfans, qu'à celle des adultes : les glandes du col & celles du mésentere en sont le siége ordinaire ; elles attaquent aussi les lymphatiques des autres parties, les articulations, les mains & les pieds. Les yeux, le nez, les levres, &c. sont encore exposés au virus scrophuleux : il excite au col & aux extrémités des *tumeurs* qui semblent tenir de la *phlogose* & du *squirre* ; elles s'ouvrent souvent, & dégénerent en *ulceres rebelles*, & quelquefois *cancéreux*, dont la fiévre lente & le marasme sont la suite ordinaire : le ventre dur & élevé que portent les enfans scrophuleux, ne laisse aucun doute sur l'engorgement des glandes du mésentere. On croit avec quelque fondement que les parens ou la nourrice qui ont la vérole ou le scorbut, peuvent communiquer les écrouelles à leurs enfans. Il n'y a presque point de

malad-

maladie qui soit aussi longue & aussi rebelle que celle-ci, & l'on ne sçait que trop qu'elle est souvent incurable. SCROPHULÆ.

On l'attaque par des *évacuans*, tels que l'*ipecacuanha* & les *purgatifs* réitérés : il faut dans les premiers tems user beaucoup des *délayans* & des *adoucissans :* on emploie ensuite la *magnésie* & les autres *absorbans ;* les *amers* & sur-tout le *quinquina ;* les *anti-scorbutiques* & les *sudorifiques ;* les *apéritifs* & les *incisifs ;* remedes dont nous avons déja fait mention dans l'article qui porte le même titre. Les *eaux de Bonne*, celles de *Bareges* & autres minérales onctueuses & savonneuses peuvent être d'un bon secours. On a donné quelquefois heureusement les *frictions mercurielles*, mais elles peuvent avoir des suites funestes : on a enfin ouvert des égouts par des *cauteres* & des *sétons*, dont on a vu assez constamment de bons effets.

TUSSIS ET CATARRHUS.

La *toux* des enfans est souvent *stomachale*, ou *symptomatique ;* je veux dire qu'elle est causée par des matieres acides, muqueuses & tenaces, qui croupissent dans leur estomac ; on n'en sçauroit douter, lorsque le vomissement naturel, ou excité par des remedes, procure un calme qu'on ne sçauroit attendre de tout autre moyen. Le *rhume* des enfans n'est jamais sans danger ; il est plus à craindre, lorsque la fiévre & le râlement l'accompagnent : la *toux violente & convulsive* est encore très-redoutable, principalement pendant le tems de la dentition & celui de la rougeole. On l'appelle *coqueluche*, lorsqu'elle a des paroxismes ; la *toux épidémique*, toujours dangereuse, porte souvent ce caractere : dans ses accès violens, le visage des enfans devient violet ou noir ; la plûpart vomissent & sont prêts

à être suffoqués : on a encore à craindre de ces violens efforts de la poitrine, des hernies, la chute de l'anus, & quelquefois même la courbure de l'épine.

TUSSIS ET CATHARRUS.

Nous avons déja annoncé le *vomissement* comme très-avantageux ; on l'excite avec le *tartre stibié*, l'*ipecacuanha*, ou le *kermès minéral :* on peut donner encore dans la même vue le blanc de baleine, dissous dans un bouillon, ou chatouiller le gosier avec une plume trempée dans l'huile, &c. La *saignée* peut être nécessaire, lorsque la fiévre & l'oppression sont à un certain point : les *purgatifs* réitérés sont très-convenables à cet état ; la rhubarbe & le mercure doux paroissent mieux réussir que les autres : les *délayans* & les *adoucissans*, tels que le petit lait, l'eau de poulet, la tisane de navet, le blanc de baleine, le sirop de guimauve, &c. ne doivent pas être négligés : le sirop d'érysimum peut produire de bons effets ; mais les autres *béchiques* qu'on est dans l'usage de prodiguer, sont d'un petit secours : il n'en est pas de même des *anti-spasmodiques*, dont on ne sçauroit trop recommander l'usage ; tels sont la pivoine, le gui de chêne, le succin, le safran, le castoreum, la poudre de guttete, &c. Les *calmans* sont quelquefois très-utiles ; mais ils doivent toujours être donnés, comme nous l'avons dit, avec beaucoup de réserve : les *désobstruans* & les remedes enfin qui poussent par la *transpiration*, tels que les cloportes, l'antimoine diaphorétique, &c. sont des remedes très-efficaces contre la *toux habituelle*. On a encore éprouvé de très-bons effets des *vésicatoires*, du *cautere* & du *séton*, lorsque la toux dépend de la rentrée de quelqu'éruption cutanée : on peut de plus faire des *onctions* sur la poitrine avec la graisse humaine, l'huile d'amande douce, celle de camomille, &c. on

s'eſt enfin bien trouvé quelquefois de l'*huile de ſcorpion*, appliquée aux reins, lorſque les urines paroiſſoient être arrêtées.

VOMITUS.

Nous avons déja fait obſerver que le *vomiſſement*, ſur-tout celui qui vient de réplétion, étoit ſalutaire aux enfans; mais lorſqu'il eſt exceſſif & accompagné de hoquet, il peut avoir des ſuites fâcheuſes. On a vu dans le dernier article, que les efforts de la poitrine pouvoient exciter le vomiſſement, & que les mauvais ſucs qui croupiſſoient dans l'eſtomac, & qui l'agaçoient, donnoient ſouvent lieu à la toux. Il arrive encore quelquefois que le vomiſſement dépend d'une mauvaiſe conformation qu'on ne ſçauroit connoître, ni guérir. Le ſeul régime remédie le plus ſouvent au vomiſſement des enfans : ſi ceux qui ſont à la mammelle ne rejettent que du lait caillé, on ne peut accuſer que la plénitude de l'eſtomac, & on y remédie facilement, en leur donnant moins à tetter à la fois : dans les autres cas, on doit uſer des *délayans* & des *évacuans*, qui peuvent détremper & enlever les matieres qui irritent l'eſtomac : le *ſirop de chicorée* compoſé & les autres *légers purgatifs* y ſont très-convenables : les *abſorbans* y ſont toujours très-utilement employés, lorſque l'odeur de la bouche, ou celle des matieres rejettées, & la qualité des déjections manifeſtent la préſence des crudités acides : les *ſtomachiques* & les *carminatifs*, tels que l'anis, la muſcade, l'huile de macis, la thériaque, le ſirop de coing, &c. peuvent être d'un bon ſecours, lorſqu'on a fait précéder les autres. On doit, pendant l'adminiſtration de tous ces remedes, tenir le *ventre libre ;* & c'eſt un point des plus importans : on applique encore ſur l'eſtomac des compreſſes trempées dans le vin, où

ont infusé les roses rouges, la cannelle, le girofle, &c. On use plus familiérement d'une rôtie au vin, saupoudrée des mêmes aromates : ces *fortifians externes* ne doivent pas être méprisés ; mais ce n'est qu'après des évacuations suffisantes, qu'il faut y avoir recours.

TORMINA.

Il n'est pas douteux que les enfans ne soient exposés aux *tranchées ;* mais il est aussi très-assuré qu'on leur en attribue souvent un peu légerement, & sur le simple rapport des femmes. Sans parler du méconium qui en donne souvent aux nouveaux-nés, le lait d'une mauvaise qualité, ou pris en trop grande quantité ; la bouillie mal préparée, les fruits, les sucreries, les vers, les flatuosités, les purgatifs irritans, le refroidissement du ventre & des pieds, la dentition enfin, sont les causes les plus connues & les plus familieres des tranchées ; car on ne doit pas donner ce nom aux douleurs d'entrailles, qui sont occasionnées par les vices du mésentere & des autres visceres du bas-ventre. Les inquiétudes, les cris, les contorsions, l'enflure du ventre, la sortie des vents, les déjections vertes & de différente consistance, la constipation, &c. sont les signes ordinaires des tranchées ; elles excitent quelquefois la fiévre, l'oppression, les convulsions, &c.

Les *adoucissans*, tels que l'eau de poulet, l'huile d'amande douce & le blanc de baleine sont les remedes auxquels on a d'abord recours, & les plus propres à appaiser ces sortes de douleurs : les *laxatifs*, tels que la casse, la manne & la rhubarbe y sont aussi fort employés ; cependant les *purgatifs stimulans* sont quelquefois les plus efficaces ; mais il peut y avoir du danger à s'en servir, sur-tout si l'on a négligé de faire précéder les délayans & les

relâchans : les *carminatifs*, qui ne méritent ni la célébrité dont ils jouiſſoient autrefois, ni le mépris qu'on en a aujourd'hui, peuvent être très-utiles ; l'iris de Florence, la poudre & l'huile d'anis, l'eau de menthe, &c. ſont ceux qu'on donne tous les jours avec aſſez de ſuccès : les *abſorbans* & les *contre-vers*, tels que les teſtacées, le corail, la coralline, le ſemen-contra, &c. peuvent produire de très-bons effets : les *narcotiques* ſont ſuſpects, quoi qu'en diſent ceux qui ne craignent pas d'en uſer familiérement. Tout le monde ſçait que les *lavemens*, tant anodins & carminatifs, que laxatifs, qu'on prépare avec le lait & le ſucre, avec l'anis, les fleurs de camomille, l'huile, le beurre, la caſſe, &c. ſont très-propres à appaiſer les tranchées : on fait enfin des *onctions* avec l'huile de rhue, avec celle de camomille, ou avec les graiſſes qu'on anime avec quelques gouttes d'huile d'anis : on applique une *veſſie* à demi pleine de lait chaud, une omelette à l'huile de noix, &c.

TORMINA.

ALVI FLUXUS ET DYSENTERIA.

La dentition, la mauvaiſe qualité du lait & les fautes dans le régime donnent lieu à l'une & l'autre maladie. La *diarrhée* qui n'eſt ſuivie d'aucun accident, & qui n'excite pas la fiévre, n'eſt pas à craindre : celle qui vient par la dentition, eſt plus ſalutaire que nuiſible ; mais elle n'eſt pas ſans danger, lorſqu'elle eſt accompagnée de la perte de l'appétit, des tranchées, des déjections fétides, de l'inſomnie, de la toux, du vomiſſement, &c. On redoute ſur-tout dans ces circonſtances la dureté du ventre, jointe à la fiévre lente, qui ne laiſſe preſque aucun doute ſur l'engorgement ſquirreux du méſentere. On peut porter à-peu-près le même jugement ſur la *dyſenterie*, que quelques enfans gar-

dent plusieurs mois, sans en être beaucoup incommodés.

ALVI FLUXUS ET DYSENTERIA.

L'*émétique* & les *purgatifs*, lorsque l'état du pouls & du ventre permet d'en user, sont les plus sûrs remedes qu'on puisse opposer à la diarrhée : la *rhubarbe* & les autres *laxatifs*, ainsi que l'*ipecacuanha*, conviennent principalement à la *dysenterie*. On fait pour l'une & l'autre un grand usage des *délayans* & des *adoucissans*, tels que l'eau de poulet, la tisane de riz, le petit lait, l'huile d'amande douce, &c. Les *absorbans* sont encore ici très-employés; mais on doit user avec la plus grande réserve des *astringens*, quoiqu'il paroisse qu'on a donné quelquefois avec succès le sirop de coing & celui de grenade : les *narcotiques* sont tout aussi à craindre, tant pour la diarrhée que pour la dysenterie, quoi qu'en pensent ceux qui osent les donner familiérement : les *légers diaphorétiques*, comme le coquelicot, la scorsonere & autres peuvent être de quelqu'utilité. Les enfans au lait doivent tetter peu & souvent : il faut faire garder aux autres un régime convenable, & leur retrancher sur-tout la viande. Les *lavemens* adoucissans & anodins, avec le lait pur ou mêlé, tant avec le jaune d'œuf, qu'avec le miel violat; avec le bouillon de tripe ou de fraise de veau; avec la décoction de riz dans le petit lait sont ici très-efficaces : on use enfin quelquefois des *fomentations* émollientes; on applique des *épithêmes* avec le vin astringent; mais on ne doit pas beaucoup attendre de ces topiques.

VENTRIS SEGNITIES.

On sçait que les enfans dans la premiere année doivent se salir au moins une fois par jour; & que ceux qui restent deux ou trois jours sans aller du ventre, sont exposés à des inquiétudes qui troublent

leur repos, à des gonflemens de l'abdomen, aux tranchées, à la difficulté de respirer, &c. La *constipation* est sur-tout dangereuse dans le tems de la dentition. Un lait grossier & échauffé peut donner lieu à la maladie dont nous parlons; mais elle dépend très-souvent du tempérament de l'enfant: on donne alors des *rafraîchissans* à la nourrice; on lui défend le vin, &c. On sollicite le ventre de l'enfant par des *suppositoires* les plus simples, c'est-à-dire, avec une bougie, une tige de poirée, &c. on donne des *lavemens* émolliens: on use des *laxatifs*, comme de l'huile d'amande douce, de la manne, de la rhubarbe; mais il est dangereux de faire un usage familier de ces derniers. Plusieurs se trouvent bien de donner aux enfans au lait, un ou deux gros de suc de pariétaire: d'autres font des *linimens* avec le beurre ou l'huile d'amande douce, auxquels on ajoûte quelquefois la coloquinte, la scammonée, les trochisques alhandal: l'*onguent d'arthanita* y est aussi assez employé, ainsi que quelques autres topiques de la même qualité, dont on a moins à craindre que des purgatifs internes: on fait enfin bassiner quelquefois les fesses & les cuisses avec de l'eau froide; il est vrai qu'on peut, par ce moyen, ouvrir le ventre; mais on risque aussi de donner des tranchées.

VENTRIS SEGNITIES.

VERMES.

Les *vers* sont aussi rares aux enfans au lait, qu'ils sont communs parmi ceux qui sont sevrés: les signes ordinaires de leur présence, dans les premieres voies, sont les rapports aigres que l'odeur de la bouche manifeste, la salivation, le vomissement, le hoquet, la soif, l'appétit tantôt vif, tantôt languissant, le ventre gonflé, les tranchées, la diarrhée, les déjections glaireuses ou putrides, & l'accablement: leur

VERMES. visage est alternativement pâle & rouge ; ils ont des démangeaisons au nez, des frayeurs pendant le sommeil, des grincemens de dents, des convulsions, &c. Quelques-uns toussent ; il y en a qui ont des anxiétés & des défaillances : les vers excitent encore quelquefois une fiévre aigue ; on en rend enfin, tant par la bouche que par le fondement. On peut dire que les vers sont aux enfans sevrés, comme les tranchées & les dents aux enfans à la mammelle : on s'en prend presque toujours à ces maladies, lorsqu'il en survient quelqu'une d'un caractere équivoque ; cependant les attaques des vers sont moins communes qu'on ne le croit, & leur présence même prouvée par les déjections ne garantit pas toujours de l'erreur ; puisque personne n'ignore que les adultes, comme les enfans, en rendent fréquemment sans la moindre incommodité. Nous avons dit que les vers excitoient souvent la *fiévre ;* nous devons ajoûter qu'elle prend quelquefois, selon le concours des circonstances, le caractere de *putride* & même de *maligne.* La respiration laborieuse, le ventre tendu, les yeux en convulsion, les extrémités froides, le pouls effacé, &c. sont ici, comme dans tant d'autres occasions, des signes mortels.

Il n'est pas douteux que les *purgatifs*, & sur-tout les *mercuriels*, ne soient les meilleurs *vermifuges ;* le jalap, le diagrede, le sirop de fleur de pêcher, le mercure doux, &c. sont les plus employés : on donne quelquefois l'émétique, lorsqu'il y a des convulsions ; mais il en peut arriver des catastrophes, & on ne manque pas de les lui imputer ; de sorte que l'administration de ce remede demande beaucoup de sagesse. L'efficacité des *contre-vers* a été beaucoup contestée & l'est encore ; mais sans entrer ici dans ces discussions, nous dirons que le *semen-*

contra & les autres *amers* ; la *corralline* & les autres *absorbans* ; le *pétrole* & les autres *huiles* ; le *mercure* crud, sa décoction & ses préparations sont les *vermifuges* les plus en usage : on les mêle communément avec les *purgatifs*, & cette pratique est très-bonne. On peut tirer encore de grands avantages des *anti-spasmodiques*, ainsi que de quelques autres remedes appropriés aux différentes circonstances qui peuvent se rencontrer avec la maladie dont nous parlons. On use aussi des *linimens* faits avec le pétrole, avec l'huile de camomille, celle d'absinthe, de laurier, &c. On applique le *fiel de bœuf*, la *teinture de myrrhe & d'aloës*, &c. Les lavemens enfin avec le lait & le sucre, avec la décoction de figues, & autres adoucissans peuvent être utiles ; on en voit assez la raison. VERMES.

Nous observerons, avant de terminer cet article, que les enfans ne sont pas sujets aux *ascarides* ; que le *solitaire* est extrêmement rare parmi eux, & qu'on ne peut le connoître, qu'après qu'ils en ont rendu quelque portion : on use dans ce cas des remedes que nous avons rapportés ailleurs, en proportionnant les doses à l'âge du malade. On fait encore mention parmi les maladies des enfans des *vers ombilicaux*, des *crinons* & des *cirons* : il n'y a pas à douter que les premiers ne soient de vrais lombrils, qui percent les intestins & l'ombilic ; à l'égard des autres, ils appartiennent aux maladies de la peau.

TUMOR ET INFLATIO ABDOMINIS.

Les enfans sont très-sujets au *gonflement du ventre* & à sa *dureté* ; le premier qui vient des vents renfermés dans les boyaux n'est pas bien à craindre ; mais il donne quelquefois lieu à des hernies, tant

TUMOR ET INFLATIO ABDOMINIS.

inguinales qu'ombilicales. L'*élévation de l'abdomen* avec dureté, causée par l'engorgement du mésentere & des autres visceres, est toujours une maladie très-dangereuse, à laquelle on a remarqué que les filles étoient plus sujettes que les garçons : la diarrhée dans ce cas est un accident des plus alarmans. L'usage de la *rhubarbe* & des autres *laxatifs* est utile contre le gonflement qui vient des flatuosités : celui des *carminatifs* n'est pas indifférent. La poudre des fleurs de camomille & de la semence d'anis; l'huile de cette derniere & autres sont ceux dont on use le plus familiérement, & avec assez de succès; on ne doit pas même négliger les *fomentations* & les *lavemens* qui ont la même propriété. On attaque la *tension* & la *dureté* du ventre, ensuite de l'engorgement des visceres, avec les *remedes* que nous avons proposés *contre les obstructions*, parmi lesquels le *sel de mars de riviere* a paru le plus propre aux enfans : on emploie encore contre cette maladie les *fomentatione émollientes* & *résolutives*; les *épithèmes* avec le fiel de bœuf, la suie & l'aloës; les *emplâtres fondans*, &c.

HERNIÆ ET UMBILICI PROMINENTIA.

Les *descentes*, auxquelles les cris, la toux, les flatuosités, &c. donnent souvent lieu, ne sont pas dangereuses : on les réduit & on les contient avec assez de facilité. Le *cataplasme* avec l'oxymel & la farine de feves; l'*emplâtre* du prieur de Cabrieres, ou tout autre *topique* astringent, sont très-propres à fortifier ces parties, & à prévenir un nouveau déplacement : il faut, autant qu'on le peut, que les enfans, pendant environ un mois, gardent le lit ou le berceau. L'*esprit de sel*, dont on met quelques gouttes dans leur boisson, est un de ces remedes qui ont été trop

célébrés pendant leur nouveauté, & qu'on n'estime pas assez aujourd'hui, apparemment parce qu'il est connu de tout le monde.

HERNIÆ ET UMBILICI PROMINENTIA.

Les nouveaux-nés, dont on a mal lié le cordon, sont sujets à la *tumeur du nombril*, qui, dans la plûpart, est une vraie *exomphale*; cette derniere peut être aussi de naissance, & il peut en arriver alors, comme je l'ai vu une fois, qu'on lie avec le cordon une portion du boyau qui, tombant en pourriture, laisse à cette partie un trou, ou une espece d'anus artificiel par où il sort des matieres fécales; vice qu'on ne peut que pallier jusqu'à un certain âge; qu'on peut ensuite guérir radicalement, en faisant suppurer cette plaie, & en en procurant la cicatrice par les moyens connus de tout le monde. Lorsque la *tumeur de l'ombilic s'enflamme*; on use des *cataplasmes* émolliens; de l'*emplâtre* de frais de grenouille, de l'*onguent* rosat, de l'album rhasis, du populeum, du cérat, &c. Si elle *s'ulcere*, on la bassine avec une légere *eau de chaux*, ou avec l'*eau de plantain alumineuse*; on y emploie encore le *pompholix*, l'*emplâtre de ceruse*, la *poudre de bois vermoulu*, &c. Le bandage enfin remédie à la simple tumeur, comme à la hernie ombilicale.

CALCULUS ET ISCHURIA.

La formation de la *pierre* est souvent une maladie héréditaire, dont les enfans à la mammelle ne sont pas exempts; mais il n'est pas aisé de la connoître, & l'on ne peut gueres s'en assurer que par la sonde; ou par le tact, en introduisant le doigt dans le fondement : on soumet les enfans à ces recherches, lorsqu'ils rendent l'urine goutte à goutte avec des cris & des larmes; ceux qui ont un certain âge portent souvent leur main à la verge; & ce

Calculus et Ischuria.

ſigne très-remarquable, eſt peut-être un des plus sûrs. Les meilleurs lithontriptiques ne ſont ici d'aucune reſſource ; il n'y a que l'opération chirurgicale qui puiſſe vaincre cette maladie, encore n'eſt-on point aſſuré de les en délivrer pour toujours, parce qu'elle ſe reproduit très-ſouvent.

L'*iſchurie* eſt ordinairement dépendante de la pierre ; mais elle peut reconnoître pluſieurs autres cauſes qui ne ſe montrent pas avec plus de clarté : on tâche d'y remédier par les *boiſſons adouciſſantes ;* par le *cataplaſme* de pariétaire ; par *celui d'oignon ;* & par les autres *remedes* que nous avons propoſés ailleurs : on fait encore des onctions avec l'*huile de ſcorpion.*

TUMOR SCROTI.

On ſçait que le *ſcrotum* meurtri dans l'accouchement, s'engorge pour long-tems ; mais on ignore ſi cet engorgement ne reconnoît pas quelquefois une autre cauſe ; quoi qu'il en ſoit, on le diſſipe par des embrocations & fomentations avec le *vin chaud*, dans lequel on a fait bouillir des *roſes* rouges, la *fleur de camomille*, &c. Les *bourſes* des enfans ſont encore quelquefois *œdémateuſes* ou *flatueuſes ;* on y applique les mêmes *fomentations*, où l'on fait de plus entrer la *rhue* & le *fenouil ;* l'*eau-de-vie*, l'*eau de chaux alumineuſe*, &c. Quelques-uns donnent la préférence au *cataplaſme de farine de feve ;* d'autres aux *onctions* faites avec l'huile de laurier ; ſans parler d'une infinité d'autres petites pratiques qui peuvent avoir également leurs ſuccès.

ANI PROLAPSUS ET HÆMORRHOIDES.

La *chute du fondement* eſt, comme on ne l'ignore point, plus ordinaire aux enfans qu'aux adultes : on le fait rentrer, en le preſſant ſimplement avec les feſ-

ses, ou l'on se sert du doigt, frotté avec l'huile ou le beurre, pour le réduire : on tâche ensuite de fortifier ces parties relâchées en les fomentant avec l'*infusion des roses rouges* dans le vin ; avec les *décoctions de plantain*, d'*absinthe*, d'*écorce de grenade* & de *noix de galle*, auxquelles on peut ajoûter l'*alun :* on emploie encore dans la même vue les *poudres astringentes*, dont on charge du coton roulé en suppositoire, qu'on introduit dans le fondement ; le *sang de dragon* & le *mastic* sont les matieres les plus propres à cet usage : il faut faire alors tenir les enfans debout, lorsqu'ils poussent leur selle ; on juge bien que cette attention ne sçauroit regarder les enfans au maillot : l'âge enfin, mieux que toute autre chose, guérit cette indisposition.

ANI PROLAPSUS ET HÆMORRHOIDES.

Les *hémorrhoïdes* sont très-rares parmi les enfans : elles sont le plus souvent internes, & ne se manifestent que par le sang qu'elles rendent. On n'a gueres autre chose à opposer à cette maladie, que le régime & le repos : on tâche cependant d'appaiser les démangeaisons, & les douleurs qui tourmentent quelquefois les malades, par des *fomentations*, tant avec l'eau chaude, ou quelque autre décoction émolliente, qu'avec le lait : on applique encore dans la même vue l'*onguent d'althæa*, le *populeum*, &c.

EPILEPSIA ET CONVULSIO.

Il est souvent très-difficile de distinguer ces deux maladies dans les enfans, & l'on peut même demander si elles doivent l'être. Cependant on est dans l'usage de nommer *épilepsie* cette espece de convulsion, qui a ses périodes ou ses retours, & dont la cause est permanente ; & d'appeller simplement *convulsion*, celle qui dépend d'une cause passagere, & communément assez manifeste. L'*épilepsie* dont nous parlons, est particuliere aux enfans jusqu'à l'âge

EPILEPSIA ET CONVULSIO.

de sept ans, & les convulsions sont communes à tous les âges. Le bâillement, l'insomnie & les terreurs paniques sont les avant-coureurs de l'épilepsie : le tremblement, le trémoussement des bras & les mouvemens irréguliers des yeux avec la perte du sentiment la déclarent. La dentition, les vers & le mauvais état des premieres voies sont le plus souvent la cause de l'épilepsie & des convulsions ; mais ces dernieres sont encore l'effet des tranchées vives, des grandes maladies, des purgatifs stimulans, &c. On doit soupçonner la dentition, lorsque les enfans vomissent, qu'ils ont le cours de ventre, & que leurs déjections sont verdâtres, &c. Les enfans qui sont élevés avec le plus de délicatesse, & qui ont le ventre resserré, paroissent être les plus disposés à l'épilepsie : ceux dont les meres pendant leur grossesse, n'ont gardé aucun régime, dont les nourrices sont hystériques, grosses, ou livrées à quelque passion violente, y sont aussi fort sujets : les enfans teigneux sont très-rarement épileptiques, à moins que cette éruption ne rentre subitement. L'épilepsie au reste est plus dangereuse à un ou deux mois, qu'à tout autre âge ; & ses accès sont d'autant plus à craindre qu'ils sont fréquens.

Il en est de cette maladie, comme de toutes les autres ; la connoissance des causes qui ne sont pas au-dessus de notre portée, doit servir de régle pour le choix des différens remedes que nous proposons. Les *émétiques*, tels que le tartre stibié, le kermès minéral & l'ipecacuanha, ont toujours paru les plus efficaces : on doit les donner hors du paroxisme, si ce n'est dans les cas pressans, où il y auroit trop à risquer d'attendre le calme : on proportionne les doses à l'âge, c'est-à-dire, qu'on donne un quart & le tiers, la moitié, &c. d'un grain de tartre stibié & de kermès minéral ; quelques grains d'ipecacuan-

ha, &c. Les *purgatifs*, ici très-utiles, doivent encore être donnés hors du paroxiſme : le diagrede, le jalap, la poudre cornachine & le mercure doux ſont preſque toujours préférables dans cette occaſion aux laxatifs, parce que ces derniers paroiſſent gliſſer ſur les matieres glaireuſes, qui enduiſent les premieres voies. La *ſaignée*, pendant le paroxiſme, a eu quelquefois d'aſſez bons ſuccès : les hémorragies qu'on a vu terminer ſouvent les convulſions, ſemblent autoriſer cette pratique ; cependant on en uſe très-rarement pour les enfans au lait. Les *abſorbans* & les *vermifuges*, tels que les teſtacées, le corail, la coralline, les pierres d'écreviſſe, la craie, les coquilles d'œuf calcinées & la magnéſie ſont d'un grand uſage contre cette maladie : il eſt bon de faire obſerver que ces remedes, qui ſemblent devoir reſſerrer le ventre, produiſent ordinairement un effet contraire ; ce qui doit être vraiſemblablement rapporté à une ſorte de ſel neutre qui réſulte de leur rencontre avec les acides des premieres voies. On tire ordinairement peu de fruit des *anti-ſpaſmodiques* ordinaires, ſi l'on n'a fait précéder de bonnes évacuations, & même un uſage modéré des abſorbans : les fleurs de tilleul & de caille-lait, la racine de valériane ſauvage, le caſtoreum, le ſuccin, la poudre de guttete & la thériaque ſont ceux dont on fait un plus grand uſage, tant pour les enfans, que pour la nourrice.

EPILEPSIA ET CONVULSIO.

On donne pendant le *paroxiſme* l'*eſprit de ſuccin* ou de *corne de cerf* dans quelqu'eau céphalique : on ſoufle *dans les narines* la poudre de fleur de tilleul, de la racine du lilium convallium, des feuilles de bétoine, de ſauge, de lavande, &c. La *fumée du tabac*, pouſſée dans la bouche, peut, en excitant le vomiſſement, diſſiper l'épilepſie. On donne encore pendant l'accès des *clyſteres* âcres & purgatifs,

ou anti-épileptiques : on applique des *ventouſes ;* on frotte l'épine avec la graiſſe de caſtor, &c. On a vu enfin de bons effets des *véſicatoires*, du *cautere* & du *ſéton ;* mais on juge bien que c'eſt après le paroxiſme, & comme préſervatifs, qu'il faut les employer.

APHTÆ.

Ce ſont des *boutons blanchâtres* ou des *puſtules véſiculaires* rarement accompagnées d'inflammation, qui ſe changent bientôt en *petits ulceres*, & occupent non-ſeulement la bouche, mais encore quelquefois l'œſophage, & même la trachée-artere des enfans : on ſçait que les nouveaux-nés y ſont les plus ſujets. Ces ulceres ſont quelquefois d'un mauvais caractere ; ce qu'on connoît, tant à leur noirceur, qu'à leur étendue, & à leur profondeur qui va quelquefois juſqu'à l'os : on juge bien alors qu'ils doivent être très-dangereux ; auſſi ſe terminent-ils ſouvent par la gangrene : dans les autres cas, ils ſont peu à craindre, & ſe diſſipent avec beaucoup de facilité. Le lait altéré par l'abus que les nourrices ſont du vin, ou par les paſſions qui les poſſedent ; les mauvaiſes digeſtions de l'enfant, &c. ſont les cauſes les plus familieres de cette maladie, qui eſt alors aſſez légere ; mais elle eſt plus grave, lorſqu'elle reconnoît le virus vénérien, ou le ſcorbutique.

Après avoir mis ordre à tout ce qui peut regarder la nourrice, on commence par évacuer les premieres voies, ſoit par des *vomitifs*, ſoit par des *purgatifs ;* parmi ces derniers, la *rhubarbe* eſt la plus employée. Les *abſorbans* ne ſont pas moins utiles ici que dans les cas précédens : les *diaphorétiques*, les *anti-ſcorbutiques* & les *anti-vénériens*, ſelon les circonſtances, peuvent être auſſi très-avantageux :

les *hypnotiques* donnés avec prudence, peuvent produire de bons effets; mais rarement a-t-on recours à tous ces remedes contre une maladie qui se dissipe d'elle-même, ou par le secours de quelques *topiques*. On lave ces ulceres avec le *vin*, l'*eau d'orge*, ou la *décoction de pervenche*; auxquels on ajoûte le *miel rosat*, le *sirop de roses* seches, l'*esprit de vitriol*, &c. On les touche avec l'*essence de rabel*, l'*esprit de vitriol*, &c. L'*huile de tartre par défaillance*, employée de la même maniere, est très-propre à prévenir la gangrene; & enfin la *teinture de lacque* est la plus convenable aux ulceres scorbutiques.

DENTITIO.

Tout le monde sçait que les dix premieres dents de chaque mâchoire, qu'on appelle *dents de lait*, sortent dans l'espace d'environ deux années; qu'il paroît vers la septieme année les deux molaires qui viennent après; que les suivantes ne se montrent qu'à onze ou douze ans, & que les deux dernieres, qu'on nomme *dents de sagesse*, ne poussent ordinairement que vers la dix-huitieme ou vingtieme année, quelquefois même plus tard, ou jamais. C'est encore vers la septieme année que commence la chute des dents de lait, qui doivent être remplacées par celles qu'on garde toute la vie; & ce renouvellement des dents n'est gueres accompli avant l'âge de quatorze ou quinze ans. Les *incisives* ne paroissent que vers le sixieme ou septieme mois; les autres viennent successivement, selon leur rang: il n'y a que les *canines* qui ne soient pas toujours soumises à cet ordre, ne se montrant souvent qu'après les premieres *molaires*. On doit observer encore que les dents de la mâchoire inférieure percent ordinairement les premieres: cependant la sortie des dents est exposée à de grandes variations, & l'on a vu

quelquefois qu'elles ne commencent à paroître qu'au dixieme & même au quinzieme mois.

DENTITIO.

Les *incisives* peuvent exciter bien des désordres; cependant la pousse des *canines* & des *molaires* est ordinairement la plus laborieuse; mais on redoute sur-tout celle des canines de la mâchoire supérieure. C'est pendant la *pousse des dents* toujours très-longue, & qu'il faut distinguer de *leur sortie*, que surviennent les plus fâcheux accidens, qui précedent quelquefois de deux ou trois mois la sortie de la dent: c'est dans ces circonstances que les gencives se tuméfient, & deviennent douloureuses; la bouche alors s'échauffe, & cette chaleur excite la soif: les enfans portent le doigt, ou leur hochet aux gencives, & pressent aussi le mammellon de leur nourrice. Les douleurs inséparables de cet état excitent souvent la salivation, le vomissement, des tranchées, le cours de ventre avec des déjections verdâtres; elles peuvent allumer aussi la fiévre; enflammer les gencives, & même les amygdales où il se forme des pustules, ou des abscès: la même cause peut enfler les levres & les gercer; exciter dans la bouche des aphthes, qui s'étendent quelquefois, comme nous l'avons dit, le long de l'œsophage, & pénetrent même dans la trachée-artere, où elles donnent lieu à la toux la plus opiniâtre. Les terreurs paniques, le tressaillement pendant le sommeil; les cris que rien ne peut appaiser; les insomnies, & enfin les convulsions sont les suites assez ordinaires de la dentition: on ne sçait que trop qu'elle peut jetter dans une maladie mortelle; qu'on a plus à craindre pour les enfans replets, pour les pléthoriques, & pour ceux qui ont une grosse tête, ou le ventre dur & resserré; cependant elle se passe quelquefois sans le moindre accident, & même sans qu'on s'en apperçoive.

La *dentition* eſt l'ouvrage de la nature, qu'il eſt toujours dangereux de troubler par des remedes : on peut ſeulement favoriſer cette opération, en ramolliſſant les gencives avec le *beurre*, la *moëlle de veau*, ou la *graiſſe de poule* : on lave la bouche avec l'*eau miellée*, la *décoction de figue* : on preſſe les gencives avec le doigt ; on donne auſſi à mâcher un *bâton de régliſſe*, une *racine de guimauve*, une *bougie*, ou un *hochet*. On peut dans les cas très-preſſans, & lorſque la dent eſt prête à percer, faire une *inciſion* à la gencive, qu'on lave enſuite avec le miel roſat ; mais cette opération ne doit jamais avoir lieu, que dans le ſecond tems de la dentition ; ſi on la fait plutôt, on riſque d'attirer la gangrene à la partie. Lorſque la fiévre eſt vive, & les ſymptomes violens, on peut les appaiſer par la *ſaignée* : les *doux purgatifs*, dans l'abſence des douleurs, & même l'*émétique*, peuvent être très-avantageux ; mais on doit bien ſe garder de donner ces remedes pendant les paroxiſmes : on n'a rien à craindre des *lavemens* & des *ſuppoſitoires* qui peuvent y ſuppléer : les *narcotiques* ne ſont pas moins ſuſpects que les purgatifs, quoiqu'il paroiſſe qu'on les a donnés quelquefois avec ſuccès : le *ſirop de coquelicot* peut paſſer pour un *léger calmant*, dont on n'a rien à craindre. Deux célebres praticiens, *Sydenham* & *Boerhaave* ſe ſervoient utilement de l'*eſprit de corne de cerf* à la doſe de deux à quatre gouttes ; mais il ne m'a pas paru que ce remede eût le même ſuccès dans nos climats.

DENTITIO.

HYDROCEPHALOS.

C'eſt une *tumeur aqueuſe* de toute la tête, qui en devient quelquefois monſtrueuſe & à-demi tranſparente : cette maladie eſt particuliere aux enfans ; car on ne doit pas donner ce nom à l'hydropiſie du cerveau, qu'on rencontre ſi ſouvent dans les

HYDROCEPHALOS.

autres âges, mais qui n'augmente pas le volume de la tête. La contusion, occasionnée par l'accouchement laborieux, ou par toute autre cause, est la source la plus ordinaire de cet engorgement : la dentition, les vers, les convulsions, &c. peuvent y donner encore lieu. Cette collection d'eau est tantôt sous la peau; tantôt sous le crâne, soit entre cette boite & la dure-mere, soit au-dessous de cette enveloppe, plus ou moins profondément, jusqu'aux ventricules, qui en sont presque toujours inondés. Les enfans attaqués de cette maladie sont pâles, foibles & languissans; l'éruption de leurs dents est tardive; leurs yeux sont saillans, avec la prunelle dilatée; la plûpart ont de légeres convulsions à la bouche & aux paupieres, des grincemens de dents, & tombent ensuite dans une sorte d'assoupissement qui ne laisse aucun doute sur l'épanchement interne.

L'ouverture des cadavres a fait voir que l'eau contenue dans la cavité du crâne, étoit souvent en telle quantité dans le centre, qu'elle écartoit en tout sens le cerveau vers ses enveloppes dilatées, & qu'elle réduisoit quelquefois ce viscere à quelques lignes d'épaisseur : on a vu encore le canal de la moëlle de l'épine, inondé : on a trouvé de plus le plexus choroïde chargé de grains glanduleux, la glande pituitaire squirreuse, ainsi que le cervelet & la moëlle de l'épine; la voute obitaire applatie, les os du crâne écartés quelquefois de deux ou trois travers de doigt les uns des autres, & poussés en dehors, &c. L'eau n'occupe pas toujours l'intérieur du cerveau; elle inonde quelquefois ses anfractuosités : on a vu encore l'épanchement entre le crâne & les enveloppes; & dans ce cas, le cerveau très-comprimé, reduit quelquefois au volume d'une pomme médiocre. Les enfans attaqués d'hydrocéphale dans le ventre de leur mere, périssent ordi-

nairement au passage. Il est presqu'impossible de remédier à cette maladie, lorsque le cerveau est inondé; mais on doit beaucoup espérer, si tout le mal est hors du crâne; la maladie peut durer alors très-long-tems, & donner par conséquent tout celui qu'il faut pour l'attaquer. HYDROCEPHALOS.

L'*hydrocéphale* demande le traitement des autres hydropisies, qui roule, comme on le sçait, sur les *hydragogues*, les *diurétiques*, les *apéritifs*, les *fortifians* & les *hépatiques* : la rhubarbe, le jalap, le diagrede & le mercure doux sont les purgatifs dont on use le plus familiérement. On emploie extérieurement les *résolutifs* & les *discussifs* ; tels sont les fomentations avec l'eau de chaux, pure ou mêlée avec l'eau-de-vie ; avec la décoction de fleur de camomille, de sureau, de stæchas, de bétoine & autres, dont on imbibe des linges & des compresses : l'application du *soufre*, réduit en pommade avec l'huile de camomille, peut être encore utile. Il seroit aisé dans quelques cas de pratiquer la *ponction*, ou de faire des *scarifications* ; mais les épreuves qu'on a faites de l'une & des autres, n'ont pas été heureuses : on a vu au contraire de bons effets des *vésicatoires*, du *cautere* & du *séton* : mais ces égoûts n'ont été salutaires, que lorsqu'on a fait précéder les remedes propres à corriger le vice du sang ou des humeurs.

RACHITIS.

Les enfans peuvent tomber en *charte* depuis l'âge de neuf mois, jusqu'à celui de deux ans : il est rare que cette maladie commence plutôt ou plus tard ; on ne doit plus la craindre, lorsque les enfans qui n'en ont eu aucune atteinte, sont parvenus à leur quatrieme année. La *noueure* est ordinairement annoncée par la foiblesse des jambes, par une sorte d'engourdissement de toutes les par-

RACHITIS. ties, par l'efprit prématuré, par la groffeur de la tête & l'exténuation des extrémités, & enfin par l'éruption tardive & fâcheufe des dents qui fe gâtent bientôt : elle fe manifefte par des nodus ou des protubérances aux jointures, par le gonflement des apophifes vertébrales, par des tumeurs aux côtes près du fternum, & par la courbure des os des jambes & des cuiffes. La poitrine, dans ces circonftances, prend une mauvaife conformation ; le poumon même s'engorge ; d'où il réfulte la toux, la difficulté de refpirer avec des crachats purulens ; les os fe carient, &c. On juge bien que la *fiévre lente* doit être inféparable de cet état, mais elle fe renforce quelquefois, & devient aigue ; le cours de ventre eft alors un fymptome très-allarmant : elle fe termine enfin par le marafme, la phthifie & l'hydropifie, qui mettent bientôt les malades au tombeau. Ceux qui n'en guériffent pas avant l'âge de cinq ou fix ans, reftent toute leur vie valétudinaires & contrefaits.

L'infpection anatomique nous montre des engorgemens fquirreux, des tubercules plâtreux & des pourritures au poumon, ainfi qu'au foie, au pancréas, au méfentere, &c. on a trouvé des épanchemens dans le cerveau, dans la moëlle de l'épine & ailleurs, des phlogofes aux vifceres du bas-ventre, un bourfouflement extraordinaire aux boyaux, &c. On croit que cette maladie a fa fource dans le vice fcrophuleux, vérolique ou fcorbutique des parens ou de la nourrice : on a obfervé plufieurs fois que les enfans qui naiffent d'un pere vieux, infirme, ou ufé de débauche, deviennent rachitiques : la rentrée de la teigne & autres éruptions galeufes, le mauvais traitement de la petite vérole ou de toute autre maladie grave, peuvent encore y donner lieu.

Cette maladie demande rarement la *faignée* ;

mais les *vomitifs* & les *purgatifs* réitérés sont indispensables ; la rhubarbe sur-tout doit y être très-employée. Les *apéritifs* & les *fondans* fournissent de très-bons remedes ; tels sont la garance, le curcuma, les *cloportes*, les *martiaux*, les *antimoniaux* & les *mercuriels ;* auxquels il faut ajoûter le cassia lignea, l'élixir de propriété & autres *fortifians* qui remplissent les mêmes vues : les *béchiques*, les *antiscorbutiques* & les *diaphorétiques ;* tels que les capillaires, le tussilage, la véronique, le cresson, le gayac, &c. peuvent encore trouver place dans ce traitement. Les *lavemens* émolliens & adoucissans sont très-convenables, sur-tout lorsque le ventre est dur & élevé : on fait de plus des *frictions* au dos & aux extrémités avec des linges secs & parfumés d'aromates : on estime les *bains* & les *fomentations aromatiques* avec le vin, où l'on a fait bouillir la sauge, le thym, le romarin, la lavande, les baies de genievre & de laurier : on fait des *onctions* avec l'huile de laurier, l'onguent martiatum & autres *fortifians :* les *vésicatoires* & le *cautere* à la nuque peuvent produire de très-bons effets : on propose encore l'*immersion* de tout le corps dans l'eau froide, tant pour prévenir le rachitis, que pour le guérir : ce remede à la vérité peut être bon ; mais il faut aussi convenir que son application n'est pas indifférente : tout le monde sçait enfin qu'on doit faire observer aux enfans qui sont dans cet état, un bon régime, les faire marcher souvent, les transporter dans un lieu sec, &c.

CUTIS MORBI.

Les *maladies cutanées* des enfans ne sont pas mieux éclaircies que celles des adultes, dont l'histoire est, comme nous l'avons dit, très-embrouillée. La *teigne* qui est une des principales, a reçu

Cutis morbi.

différentes dénominations qui ne répondent ni à ſes dégrés, ni à ſes aſpects : *tinea*, *cruſta lactea*, *ignis volaticus*, *porrigo*, *furfuratio*, *ſcabies capitis*, *achores* & *favi* ſont des noms peu connus des praticiens, & dont l'application a été ſi arbitraire, qu'il eſt preſqu'inutile de les rappeller. La teigne eſt une eſpece de dartre écailleuſe & corroſive, qui exhale ſouvent une odeur déſagréable, & qui vient à la tête : dans les enfans au lait, elle ſe répand plus ſur le viſage que ſur le cuir chevelu, & s'étend même ſur les autres parties du corps ; mais le viſage des enfans ſevrés en eſt ordinairement exempt : dans les uns & les autres, le derriere des oreilles eſt ordinairement affecté, & il en réſulte un écoulement quelquefois abondant : quelques-uns donnent le nom de *croûte de lait* à cette maladie ; d'autres appellent ainſi cette eſpece d'enduit ou de craſſe, ordinairement graſſe & humide, qu'on rencontre ſur la tête & les ſourcils des enfans, qui ſe diſſipe d'elle-même, ou par l'application de l'huile d'amande douce ou de beure frais : la *rache*, le *feu volage*, &c. ſont encore des noms qu'on a donnés à cette eſpece de gale du viſage, qui ne differe de la teigne que par ſon ſiége. La *teigne* qui doit comprendre toutes ces affections, eſt le plus ſouvent légere & ſuperficielle ; mais elle creuſe quelquefois des ulceres profonds, qui pénetrent juſqu'aux os du crâne, & les carient ; cela arrive ſur-tout lorſqu'elle reconnoît un vice ſcrophuleux, vérolique & ſcorbutique : cependant cette éruption eſt ordinairement ſalutaire aux enfans ; auſſi doit-on bien ſe garder de la faire rentrer par des topiques : elle ſe diſſipe communément d'elle-même dans plus ou moins de tems : on a tout à craindre, lorſqu'elle diſparoît tout d'un coup ; la toux, la fiévre, la diarrhée, les convulſions, &c. ſont les accidens qui en ſont la ſuite.

Ce n'eſt que lorſque la *teigne* eſt d'un mauvais caractere, qu'il eſt permis de l'attaquer par des remedes : après les généraux, s'ils ſont jugés néceſſaires, les *hépatiques* & les *dépurans*, tels que l'aigremoine, la patience, la fumeterre, la véronique & le creſſon ſont les remedes les plus convenables, & dont on n'a pas à redouter les effets. On tire encore bien des avantages de l'uſage des légers *purgatifs*; l'épithym, le mercure doux, le ſirop de chicorée compoſé & autres dont nous avons fait tant de fois mention, ſont les plus employés : on peut en venir enſuite aux *diaphorétiques* & même aux *fondans*; tels ſont la ſcabieuſe, le chardon bénit, les viperes, le kermès minéral, l'antimoine diaphorétique, le ſel volatil de corne de cerf, l'æthiops minéral & autres remedes appropriés aux différens états du ſang & des humeurs : on donne encore des *abſorbans*, ſi les crudités acides de l'eſtomac le demandent. Il faut dans tout ce traitement, lorſqu'on l'a jugé néceſſaire, agir très-lentement, parce qu'il ſeroit dangereux de faire *diſparoître tout d'un coup* cette maladie; on eſt même obligé, lorſque cela arrive, de faire tous ſes efforts pour la rappeller, ou d'y ſuppléer par d'autres évacuations : les *véſicatoires* dans cette circonſtance, ſont des remedes dont on a éprouvé cent fois les bons effets.

CUTIS MORBI.

L'application des *topiques* ne demande pas moins de prudence que l'adminiſtration des remedes internes : on doit bannir tous les *répercuſſifs*; mais on peut employer ſans aucun riſque les *relâchans* & les *adouciſſans*, lorſque la peau eſt tendue, & que les croûtes ſont ſéches; l'eau de guimauve, l'huile d'amande douce, les feuilles de poirée, pilées avec l'huile roſat, ou couvertes de beurre frais, ſont deſtinés à cet uſage : on fait encore quelquefois des *lotions* avec la décoction de fumeterre, de patience, de véronique & de chélidoine : on applique une ſorte

CUTIS MORBI.

de *pomade* faite avec l'huile d'amande douce & l'huile de tartre par défaillance, bien agitées ensemble: on use encore de bien des onguens, où l'on fait entrer le *soufre* & le *mercure*; mais il seroit très-imprudent de se servir de ces derniers topiques, sans avoir fait précéder les remedes internes. Il est bon d'observer que les huileux & les graisseux ne conviennent pas au visage, où l'on peut tout au plus mettre du *beurre frais* ou de la *crême*; mais il faut empêcher sur-tout que les enfans n'y portent la main. On se sert dans plusieurs hôpitaux de l'emplâtre de poix qu'on applique à la tête, après en avoir coupé les cheveux: on l'arrache après vingt-quatre heures, & l'on emporte la gale avec ce qui reste de cheveux; ce qu'on ne sçauroit exécuter sans de grandes douleurs: on adoucit ensuite cette plaie saignante avec l'huile d'œuf, & on la desseche à la maniere ordinaire: on peut réitérer ce remede violent, qui est un des meilleurs qu'on puisse employer, mais qui ne dispense pas de la préparation ordinaire. Il est permis quelquefois, lorsque les ulceres font de grands progrès, & que la sanie qui en découle est trop abondante, d'employer la craie, la tuthie, la ceruse, la pierre calaminaire & autres *poudres dessicatives*; mais hors de ces cas extrêmes, il est imprudent de s'en servir. Lorsque les enfans ont des *poux*, ce qui est très-ordinaire aux teigneux, on leur lave la tête avec la décoction de *staphisagria* dans la lessive, ou on la leur saupoudre avec la même semence, avec la cévadille, les coques du levant, dont on peut faire encore une pommade avec les graisses, ou la pulpe de pommes cuites.

Les enfans sont sujets à une maladie qui a beaucoup d'affinité avec celle dont nous venons de parler, & qui dépend ordinairement de la même cause; c'est le *suintement sanieux & purulent des oreilles*: il est ordinairement précédé par un engorgement in-

CUTIS MORBI.

flammatoire, qui eſt quelquefois ſi douloureux, qu'il excite des convulſions : on doit y ſoupçonner la phlogoſe, lorſque la fiévre eſt vive, & que les enfans pouſſent de grands cris, toutes les fois qu'on leur touche l'oreille malade : elle ſe termine ſouvent par la carie des oſſelets & par la ſurdité. On tâche de calmer la douleur, en faiſant couler du *lait* ou de l'*huile d'amande douce* dans le canal auditif : lorſque l'écoulement de la ſanie annonce l'*ulcere*, on fait des *injections* avec l'urine, ou les infuſions ameres, déterſives & anti-putrides. A l'égard des remedes internes, ils ne ſont pas différens de ceux que nous avons propoſés contre la teigne, & demandent les mêmes précautions.

La *gale des enfans* eſt encore une maladie qui a beaucoup de rapport avec les précédentes, mais qui vient dans d'autres circonſtances : elle ne reſſemble en aucune maniere à celle qui, dans les adultes, porte le même nom. La gale dont nous parlons, eſt l'effet d'une ſorte de dépuration de la maſſe du ſang, qui ne manque gueres d'arriver à ceux qui ont tetté un lait échauffé, ou d'une mauvaiſe qualité : elle ſe manifeſte communément après leur ſevrage, ſur-tout lorſque ce nouveau régime ne leur a pas donné le cours de ventre. Cette éruption s'étend communément par tout le corps, & reſſembleroit aſſez dans le commencement à la rougeole, ſi l'abſence des ſymptomes qui ſervent de prélude à cette derniere, ne l'en diſtinguoit : les puſtules, dans cette eſpece de gale, ſont plus ou moins nombreuſes ; celles qui occupent les parties les plus chaudes, ſont les plus groſſes ; elles excitent ſouvent une démangeaiſon qui tourmente les enfans ; & ſont quelquefois très-rebelles, ſur-tout aux environs du nombril. Il eſt rare qu'on ait quelque choſe à faire contre cette maladie, qu'on doit

CUTIS MORBI.

regarder comme l'ouvrage ſalutaire de la nature; qu'il eſt toujours dangereux de troubler, & encore plus d'arrêter par des applications de litharge, de ſoufre ou de mercure, ainſi qu'on le pratique quelquefois : on la juge ſi utile, qu'on craint pour les enfans qui, à l'âge de ſept ans, n'ont eu aucune de ces éruptions. On doit donc ſe borner, lorſque cette maladie préſente ſon aſpect ordinaire, à adoucir la grande démangeaiſon avec la *crême*, le *beurre frais*, l'*huile d'amande douce*, &c. & à donner, lorſqu'elle eſt ſur ſa fin, de l'*eau de rhubarbe*, ou le *ſirop de chicorée compoſé*. Mais ſi on lui reconnoît un *mauvais caractere;* on la traite par les *purgatifs*, les *ſtomachiques* & les *amers*, les *dépurans* & les *diaphorétiques;* les *apéritifs*, les *fondans* & autres, dont nous avons fait pluſieurs fois mention : on peut même alors y employer extérieurement l'*onguent mercuriel*, ou celui qu'on prépare avec le *ſoufre* & la *racine de patience;* mais ce n'eſt qu'après un long uſage des remedes internes, qu'il eſt permis d'avoir recours à ces topiques.

On voit encore très-communément aux enfans qui ſont en maillot, une autre *affection cutanée* qui ſe répand ſur toutes les parties qui ſont expoſées à l'action de l'*urine*, c'eſt-à-dire, ſur l'hypogaſtre, les hanches, les aînes, les cuiſſes & les jambes; c'eſt une rougeur des plus vives, formant des plaques aſſez étendues, & des puſtules avec une légere phlogoſe qui paroît au commencement éréſipélateuſe; elle prend enſuite un aſpect dartreux, & quelquefois celui de la brûlure. La chaleur du ſang & l'âcreté de l'urine en ſont la cauſe; mais on en trouvera la ſource dans les vices du lait; vices qu'il faut tâcher de découvrir & de corriger. On ne traite extérieurement ces *rougeurs* qu'avec des *adouciſſans*, tels que le beurre & la crême, après les avoir lavées

avec l'eau de guimauve ou le lait tiede : on peut y employer quelquefois les *lotions déterſives ;* l'eau de plantain, avec une quatrieme partie d'eau de chaux, y eſt aſſez convenable ; mais le cérat, l'album rhaſis & autres pommades qu'on eſt dans l'uſage d'y appliquer, n'y réuſſiſſent gueres. CUTIS MORBI.

Les *écorchures* ou les *excoriations* ſont encore aſſez familieres aux enfans ; non-ſeulement les parties qui ſont expoſées à l'action des excrémens & de l'urine y ſont expoſées, mais encore le col, le derriere des oreilles, les aiſſelles, &c. Elles ne demandent que de la propreté, & quelques *lotions* avec l'eau de guimauve ; on les ſaupoudre enſuite avec la pouſſiere du *bois vermoulu*, avec la *craie*, la *tuthie*, la *pierre calaminaire*, &c. On uſe auſſi de l'*album rhaſis*, du *pompholix*, du *nutritum*, de l'*onguent de céruſe*, & autres adouciſſans & deſſicatifs.

Les *gerçures* ſont des eſpeces de déchirures de la peau, qu'on obſerve aſſez fréquemment au nez, aux levres & aux doigts des enfans ; il s'y forme quelquefois des callofités difficiles à réſoudre; le froid en eſt la cauſe ordinaire. Leur traitement eſt très-ſimple ; on ſe contente de les laver avec du vin chaud, & d'y appliquer quelque *liniment adouciſſant*, tel que l'huile d'amande douce, celle d'œuf, le ſuif lavé, le cérat de Galien, &c. Nous ne parlerons pas ici des engelures, de la brûlure & autres maladies de la peau, communes à tous les âges, & dont nous avons fait mention ailleurs.

Nous finirons enfin cet article & ce traité par une maladie très-rare, produite par des inſectes qui attaquent la peau des enfans ; on les nomme *crinons*, à cauſe qu'ils ne ſont pas plus gros que le crin ; ils reſſemblent aſſez aux vers de fromage ; à cela près qu'ils ont, à ce qu'on prétend, la tête

CUTIS MORBI.

noire : ils s'engendrent dans la peau des bras, des jambes & du dos des enfans à la mammelle, qui en souffrent de grandes démangeaisons, des insomnies, & tombent ensuite dans l'atrophie. Les *bains* y sont très-heureusement appliqués, parce qu'en relâchant la peau, ils favorisent la sortie de ces insectes : on frotte les parties affectées avec du *miel*, pour les attirer en-dehors ; on les enleve ensuite avec beaucoup de patience : les *frictions* ou les *lotions mercurielles* peuvent être ici d'un grand secours ; c'est peut-être le plus court moyen pour les détruire entiérement : on use au reste, dans cette occasion, des remedes que nous avons proposés contre l'atrophie, qui est, comme nous l'avons dit, la suite de la maladie dont nous parlons. Il y a encore d'autres insectes, moins rares que les précédens, qu'on nomme *cirons ;* ce sont des especes de *vers pédiculaires*, qu'on trouve dans plusieurs sortes de pustules purulentes, où ils causent de grandes démangeaisons : l'*huile* & le *soufre* sont les applications très-propres à les détruire, & celles qui ont été les plus employées.

On sera sans doute surpris que je passe si rapidement sur les maladies des enfans, qui doivent faire, comme on le sçait, l'objet principal de mes occupations : mais le plan de cet Ouvrage, & ce volume déja trop gros, ne m'ont pas permis de m'y arrêter d'avantage. J'ai été même obligé, par les mêmes raisons, de retrancher bien des choses du manuscrit qui étoit entre les mains des Imprimeurs : je m'y suis déterminé avec d'autant moins de répugnance, que je compte faire de cette matiere le sujet d'un Ouvrage à part, dont je ne donne ici qu'une légere esquisse.

FIN.

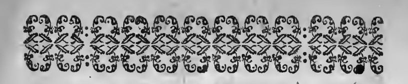


TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

D

E

Fin de la Table des Matieres.

EXTRAIT DES REGISTRES de l'Académie Royale des Sciences.

MESSIEURS Ferrein & De Lasone, qui avoient été nommés pour examiner un Ouvrage de M. Lieutaud, intitulé *Précis de la Médecine pratique*, en ayant fait leur rapport, l'Académie a jugé cet Ouvrage digne de l'impression. En foi de quoi j'ai signé le présent Certificat. A Paris ce 10 Mars 1759.

GRANDJEAN DE FOUCHY,
Secretaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences.

PRIVILEGE

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nos bien-amés LES MEMBRES DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES de notre bonne Ville de Paris, Nous ont fait exposer qu'ils auroient besoin de nos Lettres de Privilége pour l'impression de leurs Ouvrages : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposans, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'ils voudront choisir, toutes les Recherches ou Observations journalieres, ou Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans les Assemblées de ladite Académie Royale des Sciences, les Ouvrages, Mémoires ou Traités de chacun des Particuliers qui la composent, & généralement tout ce que ladite Académie voudra faire paroître, après avoir fait examiner lesdits Ouvrages, & jugé qu'ils sont dignes de l'impression, en tels volumes, forme, marge, caracteres, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon leur semblera, & de les faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de vingt années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; sans toutefois qu'à l'occasion des Ouvrages ci-dessus spécifiés, il puisse en être imprimé d'autres qui ne soient pas de ladite Académie : Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter lesdits Ouvrages, en tout ou en partie, & d'en faire aucunes traductions ou extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse ou par écrit desdits Exposans, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tieres à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Exposans, ou à celui qui aura droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces

Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie ; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un en celle de notre Château du Louvre, un en celle de notredit très-cher & féal Chevalier le sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, le tout à peine de nullité desdites Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposans & leurs ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés, féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajouté comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le onzieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cens cinquante, & de notre Regne le trente-neuvieme. Par le Roi en son Conseil, MOL.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 430. *Fol.* 409. *conformément au Réglement de* 1723 *qui fait défenses, article 4. à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement ; à la charge de fournir à la susdite Chambre huit Exemplaires de chacun, prescrits par l'article* 108. *du même Réglement. A Paris le 5 Juin 1750.*

Signé LE GRAS, *Syndic.*

Livres de Médecine, Chirurgie & Pharmacie, qui se trouvent au même endroit.

TRaité de la Structure du Cœur, de son Action, & de ses Maladies, par M. Senac, *in*-4°. 2 *vol.* avec Figures. 21 l.

L'Anatomie d'Heister, avec des Essais de Physique sur l'usage des parties du corps humain, par M. Senac; *nouvelle édition, augmentée de notes sur les nouvelles découvertes*, avec Figures, *in*-12. 3 *vol.* 1753. 7 l. 10 s.

Lettre sur le nouveau systême de la Voix, *in*-12. *broch.* 1 l.

Traité d'Ostéologie, dans lequel, après la description exacte des Os & l'explication de leurs mouvemens, on indique les insertions des Muscles, l'attache des Ligamens & des Cartilages, le cours des Vaisseaux & des Nerfs, avec des Réflexions importantes sur les Maladies des Os & les Opérations Chirurgicales, par M. Bertin, de l'Acad. des Sciences, *in*-12. 4 *vol.* 1754. 10 l.

Recueil de Piéces concernant l'Inoculation de la petite Vérole, *in*-12. 1756. 2 l. 10 s.

Essai sur les Vertus de l'eau de Chaux, pour la guérison de la Pierre; traduit de l'anglois de Robert Whytt, par M. Roux, D. M. *in*-12. 1757. 2 l. 10 s.

Recherches hystoriques & critiques sur les différens moyens, qu'on a employés jusqu'à présent pour refroidir les liqueurs; où l'on en indique un connu de tems immémorial & partiqué dans la plus grande partie de l'univers, par lequel il est facile sans nulle dépense, & avec un soin très-léger, de se procurer dans les plus grandes chaleurs de l'été des boissons très-fraîches, *in*-12. *broch*. 1758. 1 l. 4 s.

Traité de l'Opération de la Taille, par M. Collot, *in*-12. 2 l.

Pharmacopée galénique & chymique de Charras, nouv. édition, augmentée par M. Lemonier, Médecin de Paris, *in*-4°. 1753 12 l.

Traité des Fievres Malignes, Pestilentielles, & autres, avec des Consultations sur plusieurs sortes de Maladies, par M. Chirac, *in*-12. 2 *vol*. 5 l.

Essai sur les Alimens, pour servir de Commentaire aux Livres diététiques d'Hippocrate, par M. Lorry; *in*-12. 2 *vol*. 1757. 5 l.

Traduction des Ouvrages de Celse sur la Médecine & la [illegible], par M. Ninnin, *in*-12. 2 vol. 1754. 5 [illegible]

Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir, *in*-12. 2 *vol*. 1737. 5 l.
L'amputation à lambeau, ou nouvelle Méthode d'amputer les membres, par Verduyn, *in*-8°. 1757. *Fig. broch.* 3 l.
Pharmacopée universelle de Quincy, où l'on trouve les préparations nécessaires & la maniere de faire des formules, *in*-4°. 12 l.
Dissertation anatomique & pratique sur une Maladie de la peau fort singuliere, *in*-12. 1751. *broch.* 1 l. 5 s.
Essai sur la maniere de perfectionner l'espece humaine, par M. Vandermonde, *in*-12. 2 *vol.* 1756. 5 l.
Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, &c. par M. Vandermonde, *in*-8°. *Il en paroît un Cahier chaque mois, qui se vend seize sols. On souscrit pour les douze Cahiers, par an, 9 liv. 12 sols. Le port par la Poste est 4 sols dans toutes les Villes du Royaume.* C'est à l'année 1758 que commencent les extraits des livres.
Dictionnaire portatif de santé, contenant la description de toutes les Maladies & les Remedes propres à leur guérison, *in*-8°. 2 *vol*. 1759.
Six Planches d'Accouchemens par M. Jenthy, Médecin Anglois, avec les Tables, *en couleur noire*, 1759. 18 l.
Quatre Planches du Squelette, par le même, avec les Tables, *en couleur noire*, 1759. 40 l.
Les abus de la Saignée, démontrés par des raisons prises de la nature & de la pratique des plus célebres Médecins de tous les tems; avec un Appendix pour les moyens de perfectionner la Médecine, *in*-12. 1759. 2 l. 10 s.

Ouvrages de M. le Baron de HALLER.

Collection de Theses sur les points les plus importans de la Chirurgie théorique & pratique, publiées par M. le Baron de Haller, rédigées en françois par M. *** *in*-12. Tome I. 1757. Fig. 2 l. 10 s.
—— Les Tomes II & III, 1759. Fig. 5 l.
—— Les Tomes IV & V, qui font la fin, *sous presse*.
Formation du Cœur dans le Poulet, *in*-12. 2 *vol*. 1758. 5 l.
Formation des Os, *in*-12. 1758. 2 l.
Disputationes Chirurgicæ selectæ, *in*-4°. 5 *vol*. 60 l.
Disputationes Medicæ, *in*-4°. 5 *vol*. 72 l.
Mémoires sur le mouvement du Sang, *in*-8°. 3 l.
Mémoires sur l'Irritabilité, *in*-12. 4 *vol*. 1759. 10 l.
Opuscula Patologica, *in*-8°. *Fig.* 3 l.
Historia Morborum Urastilaviensium, *in*-4°. 8 l.
Physiologia, *in*-4°. Tome I. 12 l.

Tous les Ouvrages de BOERHAAVE.